Septembre-Octobre 1905 — Tome LVII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Seizième Année

PARIS-VI^e^
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMV
KRAUS REPRINT
Nendeln/Liechtenstein
1969

Reprinted with the permission of
Mercure de France
KRAUS REPRINT
A Division of
KRAUS-THOMSON ORGANIZATION LIMITED
Nendeln/Liechtenstein
1969
Printed in Germany
Lessingdruckerei Wiesbaden

LA MORT DE GAMBETTA

UN ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE L'APPENDICITE

—

Le dimanche 31 décembre, cinq minutes avant minuit, Gambetta mourut en sa maison de Ville-d'Avray.

La nouvelle se répandit le lendemain, stupéfiant tout le monde, et donnant à ce premier janvier des airs de premier avril. On se demandait d'autant plus *si c'était vrai* que la veille, à cinq heures et demie, *le Temps* avait publié le dernier bulletin, lequel était absolument favorable et d'une imperturbable sérénité. Il y avait dans ce bulletin un *état local satisfaisant* qui était une véritable trouvaille, car c'était en même temps et très vrai et très faux. Très vrai si l'on parlait de la blessure de la main alors tout à fait guérie et n'ayant d'ailleurs jamais présenté de réelle gravité, très faux parce que le véritable état local était le processus redoutable qui s'accomplissait dans un coin de l'intestin, et qui, dès le début, annonçait la pire éventualité.

La maladie de Gambetta avait pu être pour l'opinion une question presque médicale : il y avait eu, comme premier épisode, un coup de feu autour duquel on avait bâti un drame domestique, et cela avec d'autant plus de facilité que la principale intéressée, compagne dévouée, mais non officielle, ne pouvait guère, par cela même, se défendre... La mort de Gambetta devint une question politique. Le moment des trémolos funèbres passa vite, et l'on se mit avec entrain à préparer les obsèques.

La France est le pays du monde où l'on enterre le plus gaie-

ment. Le passage d'un corbillard de marque met déjà en liesse tous les débits du parcours ; mais quand il s'agit de funérailles nationales, ça devient un festival auquel l'ex-bœuf gras ne peut même être comparé. Si les obsèques de Carnot ont à peine échappé à cette destinée, celles de Victor Hugo ont été un des plus grands prétextes à réjouissance du XIXe siècle. Qui n'a pas vu, le soir du cortège, entre dix heures et minuit, les membres épars des délégations se chercher les uns les autres pour rentrer à leur gîte n'a aucune idée de ce qu'est un peuple qui vient de boire et de s'amuser pendant deux jours.

Les funérailles de Gambetta faillirent prendre cette tournure, mais faillirent seulement. Que ce fut fatigant ! Elève de rhétorique au lycée Charlemagne, je faisais partie de la délégation des lycées et déambulai dans le cortège pendant une interminable journée. On s'était massé à sept heures devant la grille des Invalides : à trois heures, nous étions au Château-d'Eau sans avoir pu ni nous asseoir ni manger quoi que ce soit... C'était un piétinement sempiternel... A part la fatigue, ce que je me rappelle de plus saillant est la présence, le matin, aux Invalides, à côté de nous, d'une immense cohorte de gens à mine peu engageante et à costume bizarre, en général longuement barbus. On m'apprit que c'était une délégation de francs-maçons.

Les journaux racontèrent compendieusement tous les détails de la cérémonie, puis parlèrent d'autre chose. Chanzy venait de mourir et cela valait la peine qu'on s'y arrêtât. Signalons toutefois une note qui avait paru simultanément dans *les Débats* et *le Temps* des 2-3 janvier :

« L'autopsie (de Gambetta), qui a commencé ce matin à neuf heures, en présence de tous les médecins consultants de ces derniers jours, auxquels on avait adjoint M. Brouardel, a fait constater :

« 1° Une inflammation ancienne de l'intestin ayant produit un rétrécissement de la terminaison de l'intestin grêle et de la valvule iléo-cœcale ;

« 2° Une large et profonde infiltration purulente siégeant en arrière du côlon et de la paroi abdominale ;

« 3° Un léger degré de péritonite généralisée qui s'est produite dans les derniers moments de la vie.

« Aucune lésion d'aucun genre n'a été constatée sur aucun autre organe.

« La blessure est complètement cicatrisée.

« En somme, M. Gambetta a succombé à une périty phlite et à une péricolite suppurée. Toute intervention chirurgicale eût été illégitime et dangereuse et n'aurait eu d'autre résultat que d'abréger la vie du malade.

« Ont signé : les professeurs Bert, Brouardel, Charcot, Cornil, Trélat, Verneuil ; les docteurs Lannelongue, Siredey, Fieuzal, Liouville, Mathias Duval, Laborde, Guerdat, Gilles, Gibier, interne des hôpitaux. »

Qui avait communiqué à la presse ce document de haute fantaisie ? C'était évidemment quelqu'un qui savait que les personnalités sus-nommées s'étaient réunies le matin, à Ville-d'Avray, pour faire l'autopsie de Gambetta, mais n'avait pas voulu attendre jusqu'au soir, où ces mêmes personnalités devaient se réunir chez Charcot pour y entendre l'exposé de l'observation clinique recueillie par M. Lannelongue et les résultats de l'autopsie exposés par M. Cornil. C'était quelqu'un de pressé... quelqu'un de trop pressé même, car les événements devaient montrer qu'à bien des points de vue ce procès-verbal était contraire à la vérité.

§

En effet, un document parut bientôt qui allait rendre aux choses leur véritable signification. Je ne parle pas de l'article que M. Joseph Reinach consacra, dans la *Revue bleue*, à « la maladie et la mort de Gambetta », mais de la publication par la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie* du 19 janvier de l'observation de M. Lannelongue et des constatations de M. Cornil, — de cette observation lue par son auteur dans la soirée du 2 janvier, et des constatations faites par M. Cornil non pas seulement sur la table d'autopsie, mais dans les jours qui suivirent, au laboratoire, sur les pièces emportées, examinées avec soin au point de vue microscopique ou étudiées histologiquement après durcissement dans l'alcool.

L'observation clinique avait été scrupuleusement et régulièrement rédigée par M. Lannelongue, qui, chaque soir, avant de se coucher, quelles que fussent ses occupations et bien que sa femme fût alors gravement malade, écrivait ce qui s'était passé dans la journée à Ville-d'Avray.

Le 27 novembre, à midi, le chirurgien se mettait à table quand un serviteur de Gambetta vint le prévenir que son maître venait de se blesser à la main avec un revolver et que sa voiture attendait en bas. M. Lannelongue part immédiatement, trouve le blessé couché, avec un premier pansement fait par les docteurs Gilles et Guerdat. Il examine la blessure et fait son diagnostic : « Ouverture certaine des gaines des tendons fléchisseurs, altération presque aussi certaine de quelques tendons du groupe des fléchisseurs superficiels et profonds, blessure incomplète du nerf cubital, doutes légitimes sur la blessure de l'artère cubitale et de l'arcade palmaire superficielle ; muscle cubital antérieur traversé de la face profonde à la face superficielle. » Le pansement fut fait selon la règle antiseptique la plus rigoureuse et fut ainsi continué tout le temps de la maladie. Le pronostic était favorable, mais le malade était à surveiller non seulement au point de vue local, mais au point de vue de la santé générale, et des internes furent mis à son chevet.

Le premier acte était commencé : il dura jusqu'au 9 décembre.

La plaie fut attentivement surveillée et évolua sans incident, accompagnée des troubles moteurs et sensitifs très légitimes après un pareil traumatisme. On surveilla de même l'état général : dès le lendemain de l'accident, M. le Dr Siredey, médecin de Gambetta, et M. le Dr Fieuzal, son ami personnel, vinrent apporter leur collaboration à M. Lannelongue, qui les avait fait prévenir.

A l'agitation des deux premiers jours succéda le calme. Température et pouls normaux. Urines sans sucre ni albumine. On prescrit un régime alimentaire sévère, et le jeudi 30 on ordonne un remède glycériné, car les intestins n'ont pas fonctionné depuis le lundi. Le malade ne prend pas le remède. On lui ordonne deux verres d'eau de Janos pour le lendemain vendredi, et comme le résultat est incomplet, il en reprend deux autres le samedi, qui agissent avec beaucoup d'efficacité.

Aussi le dimanche matin, 3 décembre, quand eut lieu la consultation entre MM. Verneuil, Trélat, Siredey, Fieuzal, Gilles, Guerdat et Lannelongue, voici ce qu'on trouva : « Température 36°4 ; pouls 72. Les orifices de la blessure sont presque fermés ; la tuméfaction persiste cependant dans l'éminence thénar de

même qu'entre le pouce et l'index; mais le gonflement palmaire est presque nul et les doigts sont bien redressés. » L'entretien chirurgical qui a suivi cet examen a été bref. MM. les professeurs Verneuil et Trélat exprimèrent l'avis que la blessure se réparait sans suppuration, que toute complication paraissait conjurée et que la guérison était prochaine. Aussi conseillèrent-ils de plus rares pansements. Le bulletin suivant fut livré au public : « L'état de M. Gambetta est absolument satisfaisant à tous les points de vue; la santé générale ne laisse rien à désirer et la blessure touche à la guérison. »

Et c'était vrai.

Les jours suivants s'écoulèrent de même. Le 8 décembre au soir il n'y avait plus d'œdème de la main; il y avait eu selle naturelle dans la journée du dimanche 3, du lundi 4, du mardi 5. Le malade se sentait si dispos que, le vendredi 8, bien que l'intestin n'ait pas fonctionné depuis deux jours, il prit un déjeuner plus copieux que de coutume (bouillon, œuf à la coque, 4 huîtres avec du pain, *les ailes d'une bécasse*). Aussi, le soir, eut-il le ventre distendu et fallut-il prescrire un purgatif pour le lendemain matin.

Le deuxième acte commençait.

Le samedi 9, le malade ne prend pas le purgatif; troubles gastriques, dégoût des aliments. « Le soir, en faisant des efforts pour aller à la garde-robe, il a ressenti subitement une vive douleur dans le flanc droit, dont il précise mal le siège. Cette douleur a déterminé de l'insomnie, et le dimanche il s'en plaint encore quoiqu'elle soit beaucoup moins accentuée. » Ce dimanche ne fut pas bon : pas de point précis d'empâtement abdominal, mais une douleur vague s'étendant à la partie inférieure du côté droit du thorax. Charcot, venu dans la journée, conseille un lavement purgatif. Le lundi 11, langue blanche, dégoût absolu pour la nourriture, purgation avec du citrate de magnésie. Les 12, 13 et 14, l'amélioration se manifeste, l'appétit revient. Le 15 nouveau malaise abdominal. Les incidents du 16 sont à noter : « Température du matin 36°6, pouls 72. Visite de M. Lannelongue à 2 heures. M. Gambetta est dans son fauteuil; il nous dit que la veille au soir il n'a presque pas mangé, n'ayant pas faim, et qu'il a éprouvé une sensation de chaleur sans frisson préalable. Il a dormi toute la nuit. A son

déjeuner il a éprouvé le même malaise que le jour précédent. L'examen du membre blessé atteste que l'orifice de sortie est complètement cicatrisé et que la blessure est totalement fermée. Pendant le pansement, M. Gambetta est tourmenté par d'assez violentes coliques ; il a des renvois incessants ; sa figure est rouge, son ventre un peu tendu. Il est tellement persuadé de la nécessité de prendre l'air qu'il a commandé sa voiture, avant mon arrivée, pour une promenade qui fut faite. Un verre d'eau de Pullna pour le lendemain, et dans la journée de la limonade tartrique avec de l'eau de Vichy lui furent prescrits. Sa promenade en voiture lui fut très agréable ; à son retour il ne cessa de manifester le bien-être qu'il avait ressenti, et en rentrant il resta encore quelque temps dans le jardin. Néanmoins les éructations persistent, et à six heures il éprouve une chaleur vive non précédée de frisson qui ne fait qu'augmenter dans la soirée. A huit heures du soir, M. Berne, chargé de ses soins particuliers, trouvant une température de 39°6 avec un pouls à 88, crut devoir me prévenir et je me rendis à Ville-d'Avray où j'arrivai à six heures du soir. M. Gambetta ressent une grande chaleur ; il est en pleine transpiration. L'examen de la poitrine ne révèle rien ; tous les phénomènes sont concentrés dans le ventre, qui est tendu et un peu douloureux à la pression du côté droit ; on n'y trouve pourtant pas d'empâtement... Je fais prévenir M. Siredey dans la nuit. »

Les événements allaient se précipiter.

Le dimanche 17, température toujours élevée. M. Siredey diagnostique une typhlite. Le lundi même état : la température monte à 39°9. Le mardi, examen minutieux avec M. Siredey, consigné tout au long dans l'observation : le diagnostic se confirme d'une périty phlite avec engorgement péricœcal. L'albumine apparaît dans l'urine. Le mercredi, la température tend à baisser ; l'état local reste le même. A noter ce point de l'observation : « En dehors de nos conversations du matin et du soir, nous eûmes souvent à Paris de longs entretiens avec M. Siredey sur la situation de M. Gambetta ; elle nous occupa une partie de la soirée de ce jour. Le fait de l'existence d'une périty phlite ressortit de notre discussion comme la donnée la plus certaine ; mais le mode d'invasion, l'intensité des frissons et des accès fébriles auxquels succédaient une chute de la température jusqu'au degré normal et une rémission complète, le

bien-être du malade dans les intervalles apyrétiques ne nous parurent pas suffisamment en harmonie avec l'idée d'une inflammation franche, légitime, d'un type régulier et continu. Pour la première fois, nous parlâmes d'une *perforation extra-péritonéale de l'intestin comme cause première des accidents; l'hypothèse d'une ulcération, d'une fissure, qu'un corps étranger venu de l'intestin aurait déterminée dans ses parois, fut nettement posée, et nous dessinâmes sur le papier les adhérences qui devaient exister et dont nous supposions en tout cas la possibilité.* »

Les jeudi 21 et vendredi 22, état stationnaire. Le samedi, consultation avec Charcot, dont le diagnostic est pérityphlite primitive avec péricolite concomitante. Parmi ses conseils figure l'application d'un vésicatoire. Une note de l'observation dit : « A l'issue de la consultation, ce jour-là, comme les jours suivants, les médecins rédigèrent un bulletin intentionnellement favorable. Ils n'ignoraient pas que M. Gambetta, dans sa lecture quotidienne des journaux, tenait à savoir ce qui était dit de sa santé. » Le dimanche et le lundi, état stationnaire : le malade manifeste un notable soulagement, mais l'état local ne se modifie pas et la température tourne autour de 37° le matin et dépasse 38° le soir. Le mardi 26 et le mercredi 27 l'état local s'accentue, en même temps que l'état général se modifie défavorablement.

Le jeudi 28, consultation de MM. Charcot, Verneuil, Trélat, Siredey, Gilles, Fieuzal et Lannelongue. « Les médecins réunis, après avoir discuté toutes les hypothèses que pouvait suggérer l'état du malade, furent unanimement d'accord sur les conclusions suivantes : L'existence de la pérityphlite est incontestable; toute autre hypothèse doit être écartée; les probabilités en faveur d'une suppuration autour du gros intestin, dans le tissu cellulo-graisseux sur lequel il repose, sont très grandes. Les résultats fournis par la recherche attentive de la fluctuation sont absolument négatifs, il n'existe en aucun point de collection purulente. Peut-être y a-t-il une infiltration de pus? La sonorité intestinale déborde de toutes parts, même en arrière, l'empâtement profond. Ces conditions réunies interdisent une intervention chirurgicale qui serait pleine de périls, sans donner aucun espoir fondé d'un résultat favorable. »

Le vendredi 29, les phénomènes généraux et locaux s'aggra-

vent, un érysipèle, né de la place où fut mis le vésicatoire, couvre tout le côté droit du tronc et de l'abdomen. Le samedi nouvelle consultation des mêmes médecins auxquels s'adjoint Paul Bert. « D'un commun accord, ils reconnaissent que la situation s'est considérablement aggravée et qu'aucune opération n'est indiquée, ni possible. Ils considèrent que les seules indications à remplir sont relatives à l'état fébrile et à la nécessité de soutenir les forces du malade... » « Il fut rédigé pour la soirée un bulletin favorable. Les médecins étaient surtout préoccupés d'éloigner toute inquiétude de l'esprit de M. Gambetta qui, le matin même, s'était fait communiquer les journaux ». C'est le bulletin que publia *le Temps* du lendemain.

Le dimanche, mort quelques minutes avant minuit.

J'ai ici résumé l'observation très longue et très détaillée de M. Lannelongue, en insistant surtout sur les points sur lesquels j'aurai à revenir tout à l'heure. Mais telle que la publiait la *Gazette hebdomadaire*, elle formait un document clinique de haute importance, que soulignait encore la note rédigée par M. Cornil sur les constatations que lui avait fournies l'autopsie complétée par ses recherches de laboratoire. En ce qui concerne l'intestin (la seule partie qui intéresse ici), cette note montrait que la paroi postérieure du cœcum était unie à la paroi abdominale par des adhérences résistantes et anciennes. En décollant le cœcum et en le soulevant on découvrait un foyer d'infiltration purulente anfractueux contenant environ deux cuillerées de pus, et envoyant des prolongements en haut, en bas, en dedans et en dehors. Dans la partie terminale de son trajet, l'appendice baignait dans le pus de ce foyer. « Il présente, à 2 centimètres de la terminaison, une bosselure irrégulière due à un épaississement de la paroi. A côté de cette induration, on voit une petite ampoule saillante formée par une membrane très mince et molle revenue sur elle-même et perforée à son centre. Un peu au-dessus de cette perforation, qui mesure environ 1 millimètre et demi de diamètre, il en existe une autre plus petite et plus déprimée. Ces deux perforations communiquent avec le cavité de l'appendice. » L'étude histologique de la muqueuse appendiculaire montrait enfin que cette muqueuse « était altérée longtemps avant le début des accidents aigus qui ont déterminé la périty phlite ».

§

La publication in-extenso de ces deux documents ne fut pas ignorée de la grande presse. Le soir même du jour où parut la *Gazette*, *le Temps* en reproduisait la plus grande partie, mais ne trouvait d'autres réflexions à faire que de féliciter les médecins d'avoir publié des bulletins inexacts, mais capables de ne pas effrayer le malade. *Les Débats* faisaient mieux ; ils se contentaient de publier la première partie de l'observation, celle qui concerne la blessure de la main, c'est-à-dire celle qui n'avait aucune importance dans le drame qui venait de se jouer,et négligeaient même de mentionner les renseignements fournis par l'autopsie !

Pourtant ces deux documents pouvaient fournir matière à réflexions intéressantes... Ils prouvaient déjà que le fameux procès-verbal d'autopsie publié le 2 janvier était inexact et l'on pouvait se demander pourquoi il l'était. Ils prouvaient que Gambetta était mort d'une maladie un peu différente de celle qui avait été diagnostiquée et la question pouvait se poser, *après l'autopsie*, de savoir si vraiment une intervention n'aurait pas apporté des chances de salut.... En somme, on pouvait se demander, étant donnés les renseignements maintenant recueillis, *si on n'aurait pas pu empêcher Gambetta de mourir*.

Mais la question ne se posa pas, pas plus qu'on ne remarqua le contraste du document Cornil avec le procès-verbal du 2 janvier. On publia, comme information, sans chercher à comprendre..... et ainsi la grande presse, inconsciente du rôle qu'elle pourrait jouer, montra en cette occasion, et montre d'ailleurs chaque jour, par l'incompétence absolue de la plupart des gens qu'elle emploie, combien elle est impuissante à s'intéresser utilement à ce qui sort du verbiage politique, à ces incidents de la vie contemporaine qui n'appartiennent pas au banal domaine du reportage professionnel.

Tôt ou tard, la question de la mort de Gambetta devait revenir devant l'opinion. Mais la publication des deux documents dont je viens de parler eut tout d'abord une autre conséquence qui ne fut pas sans influence sur le moment où cette question devait se poser.

§

Gambetta était mort d'une appendicite. Le mot n'était écrit

nulle part dans les documents publiés, car on ne l'employait pas encore, mais les résultats de l'autopsie, montrant l'appendice avec ses deux perforations et ses lésions récentes et anciennes baignant dans le pus rétro-cœcal, prouvaient qu'on avait affaire à autre chose qu'à la typhlite avec périty phlite ou péritonite qu'Albers, en 1838, avait pour ainsi dire imposée aux cliniciens (1).

Etait-ce donc la première fois qu'on signalait une perforation de l'appendice? Pas le moins du monde : la littérature médicale comptait même des observations fort anciennes d'un très grand intérêt.

En 1759, le *Journal général de médecine et de chirurgie* publiait une observation de Mestivier concernant un malade de l'hôpital Saint-André de Bordeaux, qui mourut d'un abcès de la région ombilicale. A l'autopsie, on trouva l'appendice iléo-cœcal perforé par une épingle.

En 1813, Wegeler publie un cas très net d'appendicite stercorale, avec péritonite généralisée et plusieurs calculs dans la cavité appendiculaire.

En 1814, Jadelot nous fournit l'observation d'une appendicite provoquée par des ascarides lombricoïdes entassés dans la cavité de l'appendice.

Une des deux observations de Lonyer-Villermay (1824) concerne un cas où l'appendice, gangrené et réduit en putrilage, nageait dans le pus, le cœcum étant sain.

En 1827, parut dans le *Journal général de médecine* l'étonnant mémoire de Meslier, qui fixait non seulement le véritable caractère, mais encore le traitement rationnel de l'appendicite. Meslier apporte cinq observations personnelles. Dans un cas on crut à une indigestion, dans un autre à un étranglement interne. (Le même problème se pose encore aujourd'hui.) Dans un cas, « l'appendice présentait à son extrémité libre une ouverture très irrégulière de plusieurs lignes de diamètre : on en remarquait plusieurs autres plus petites sur les parois de l'appendice. C'est par ces ouvertures que l'épanchement avait eu lieu »; Meslier écrit à propos d'un cas : « J'explique ainsi les divers accidents et leur succession. Des matières fécales se sont accumulées dans l'appendice cœcal; cet appendice

(1) Albers. Beobachtungen auf dem Gebiete der Path. und. Path. anat. — Bonn. 1838.

dilaté petit à petit s'est enflammé par une sorte d'engouement, puis gangrené et enfin déchiré. Les premiers accidents, c'est-à-dire les coliques, tenaient probablement à la distension et à l'inflammation de l'appendice. La rupture aura donné lieu à l'épanchement, qui lui-même paraît être la cause de la péritonite. »

Il écrit aussi : « Remarquez que les cinq observations qui font le sujet de ce mémoire ont été rencontrées dans un intervalle de temps assez court, et deux d'entre elles par le même médecin; ce qui porterait à croire que si ces affections n'ont pas été plus souvent observées, c'est qu'on n'a pas donné assez d'attention à l'appendice, organe réputé peu important, et dont, à l'ouverture des cadavres, on néglige de constater les lésions. »

Il écrit enfin cette phrase prophétique : « S'il était possible d'établir d'une manière certaine le diagnostic de ces affections, on concevrait la possibilité d'en débarrasser les malades au moyen d'une opération. On arrivera peut-être un jour à ce résultat. »

On ne pouvait poser la question avec plus de netteté : elle était même résolue... Théoriquement, hélas! car si Meslier avait été d'une extraordinaire clairvoyance, on manquait du moyen pratique d'arriver aux fins qu'il rêvait. L'opération, c'était la marche à travers la péritoine.... et en 1827 c'était la marche à la mort!

Aussi Albers eut-il beau jeu pour recruter des partisans à sa théorie de la typhlite, si commode : « On perdit complètement de vue le travail de Meslier, écrit M. Talamon. On ne vit, on ne voulut voir que le cœcum; on créa au cœcum une pathologie et même une physiologie spéciale; et l'appendice continua à être réputé *un organe peu important, et dont, à l'ouverture des cadavres, on néglige de constater les lésions.* »

Grisolle essaie bien de ramener l'attention sur le rôle des perforations iléo-cœcales (1839), de même Bodard (1844), Favre (1851), Forget (1853), Leudet (1859), mais en s'appuyant sur des théories un peu ambiguës, combattant la typhlite tout en l'admettant, et n'ayant pas l'allure franche et nette des vues de Meslier. La typhlite restait donc maîtresse du terrain quand parurent l'observation clinique et la relation d'autopsie de Gambetta.

La notoriété du malade qui, à elle seule, força l'attention des plus indifférents, la précision de l'observation clinique et le caractère particulier des symptômes qu'on y relevait, puis les résultats si concordants de l'autopsie et de l'examen histologique des pièces, tout cela fit regagner d'un coup aux idées de Meslier la place qu'elles avaient peu à peu perdue dans l'opinion.

Ces deux documents joints avaient la valeur d'une expérience, et les noms qui les signaient leur donnaient une impressionnante autorité. Il n'y avait pas à le nier : le cœcum était intact au milieu d'un foyer purulent, et l'appendice seul portait des lésions : lésions anciennes qui ont dû présider aux troubles anciens qu'a présentés Gambetta ainsi qu'il l'avait raconté à M. Walther, un des internes qui le soignaient ; lésions récentes comprenant les perforations qui ont provoqué l'accident terminal. Mais alors, en allant, au début, chercher l'appendice avec les moyens qu'offraient les méthodes antiseptiques maintenant mieux connues...

La chose fit une profonde impression. Maurice Perrin fit demander à M. Lannelongue s'il ne lui plairait pas qu'ils commençassent tous deux des recherches dans ce sens. Le projet n'aboutit pas, mais rien n'empêchait les autres chirurgiens de tenter l'aventure...

Ce fut l'Amérique qui s'en chargea.

En 1886, parut, dans l'*American Journal of medical sciences*, le fameux mémoire de Reginald Fitz, de Boston, qui, réunissant 209 cas de typhlite et de périty phlite, et 257 cas d'appendicite perforante, montrait que les symptômes sont les mêmes dans les deux ordres de faits et concluait en faveur de l'intervention chirurgicale précoce. En 1888, dans le *Boston med. and surg. Journal*, il affirmait que « les états décrits sous les noms de typhlite, de péri ou de paratyphlite, de péritonite appendiculaire, d'abcès périty phlitique n'étaient que des phases ou des variétés d'une même affection, l'inflammation de l'appendice vermiforme ou appendicite ».

Cette doctrine nouvelle de l'appendicite et de la nécessité d'une intervention hâtive gagna toute l'Amérique, surtout après le travail de Mac-Burney (1889). Déjà l'Angleterre et l'Allemagne étaient entrées avec enthousiasme dans le courant que favorisait singulièrement le progrès des méthodes antiseptiques.

Je ne veux pas écrire ici l'histoire de l'appendicite ni des questions théoriques et pratiques qu'elle a soulevées depuis : ce que je voulais, c'est montrer que la publication de l'observation si typique du cas de Gambetta avait été le signal d'une révolution radicale dans l'opinion chirurgicale et que de cette époque date vraiment l'histoire de l'appendicite et le triomphe des idées de Meslier.

§

Gambetta ayant été atteint d'appendicite, et l'appendicite étant justiciable d'une intervention sinon précoce, tout au moins formellement indiquée quand l'état s'aggrave et ne cède pas aux moyens médicaux, on a donc commis une faute en n'opérant pas Gambetta ? N'aurait-on jamais songé à une appendicite possible, et était-on par cela même lié par les théories courantes de la typhlite et de la péri-typhlite dont les noms sont constamment répétés dans l'observation clinique? Mais on se rappelle, au contraire, que cette observation porte tout au long, à la date du 20 décembre, un entretien entre MM. Siredey et Lannelongue, dans lequel « fut nettement posée » l'hypothèse d'une perforation intestinale. Alors pourquoi, en désespoir de cause, et voyant le mal constamment empirer, non seulement n'a-t-on pas tenté une opération quelconque permettant d'aborder directement la région, soit par la voie péritonéale, soit par la voie lombaire, mais encore a-t-on rappelé à satiété, dans les consultations générales, « qu'aucune opération n'était indiquée ni possible » ?

Cette question s'était posée à plusieurs reprises, et vraiment c'était naturel. Elle resta latente.

Quelqu'un entra pourtant, une fois, résolument dans le sujet. Ce fut mon regretté maître Laborde, dans son livre ayant pour titre : Léon Gambetta. *Biographie psychologique. Histoire de la maladie et de la mort* (1898).

Lié à Gambetta par une amitié qui datait du lycée de Cahors, il avait tenu à assister à l'autopsie, et avait résolu de consacrer au mort un travail, surtout destiné à l'étude de son cerveau et aux corrélations qui pouvaient exister entre la morphologie de l'organe et les facultés oratoires de Gambetta. Dans cette étude, il avait repris point par point l'observation de M. Lannelongue. Il montre que Gambetta n'était ni diabétique, ni alcoo-

lique, ni syphilitique (tous ces bruits ayant d'ailleurs couru), mais qu'il avait toujours souffert d'une insuffisance fonctionnelle des intestins et des troubles qu'elle entraîne. Il relève soigneusement les manifestations de cette insuffisance notées au cours de l'observation de M. Lannelongue et tout le mal qu'on eut à y remédier. Il insiste avec raison sur le point qu'il y avait là pour le malade une prédisposition aux complications intestinales graves (1) et arrive enfin à un chapitre qu'il intitule : *Questions de l'opportunité d'une intervention opératoire.*

Après avoir reconnu que, le 28 décembre, et surtout le 30, il était peut-être un peu tard pour tenter quelque chose (quoique, enfin, il vaut mieux tard que jamais...) il ajoute :

« Mais avant le moment désespéré, alors que les symptômes généraux, frissons intermittents, accès fébriles intenses, nausées, hoquet... rapprochés de certains signes locaux, notamment la douleur locale, la flexion instinctive du membre inférieur sur le bassin annonçant qu'*il y avait incontestablement un certain degré d'irritation du psoas* (ce sont les termes même de la relation *officielle*) ; alors, dis-je, que ces phénomènes étaient certainement de nature à révéler et à caractériser non seulement l'existence d'une suppuration profonde, mais de plus un commencement de résorption purulente, de pyohémie, la question d'intervention opératoire ne se posait-elle pas, avec une suffisante opportunité, pour commander et entraîner une décision ? »

Et il nous apprend, pour la première fois, que si l'observation clinique nous parle d'unanimité dans la décision de ne pas opérer, cette unanimité n'était pas si réelle qu'on voulait bien le dire. Il écrit :

« Nous l'avons déjà dit : cette pensée avait dû souvent se présenter à l'esprit du chirurgien traitant, M. Lannelongue. Elle s'y était présentée en réalité, et elle le hantait à ce point

(1) Laborde ignorait en ce moment le fait suivant qui confirmait bien ses craintes : « M. Liouville, ayant interrogé M. Gambetta père, à Nice, sur les antécédents pathologiques de son fils, il lui a répondu ceci : à l'âge de onze ans, M. Léon Gambetta a été atteint d'une affection abdominale du côté droit qui dura trente-deux jours et donna de telles inquiétudes qu'on crut l'enfant perdu à plusieurs reprises. Le médecin de Cahors qui le soignait avait exprimé toutes ses craintes à la famille. Dans le cours de cette affection, traitée surtout par des médicaments externes, il y aurait eu des évacuations où il semble qu'on ait trouvé du pus. Il se serait manifesté en même temps une suppuration parotidienne. »

qu'il portait sans cesse, sur lui, dans ses fréquentes visites à Gambetta, les instruments qui pouvaient servir à l'opération indiquée. J'en puis témoigner personnellement, car, un jour dont il se souviendra certainement, que nous nous entretenions de la situation de l'illustre malade, et que je me permettais, en communion d'idée avec le docteur Fieuzal, d'émettre, en le motivant de mon mieux, l'humble avis d'une tentative opératoire, il me montrait, comme preuve de sa préoccupation constante, le bistouri neuf qui ne le quittait plus, expressément destiné à cet usage, qu'il entrevoyait probable... »

Mais alors, pourquoi M. Lannelongue n'est-il pas intervenu puisque telle était son opinon « qui le hantait à ce point »?

Gambetta s'y serait-il opposé? C'était peu probable. Laborde écrit lui-même que Gambetta recommandait à ses médecins de conserver leur indépendance d'action comme s'il s'agissait d'un « simple malade », et *le Temps* des 2-3 janvier 1883 rapporte l'information suivante : « Dans la matinée même du dimanche (où il est mort) il disait à Siredey : Vous parlez de votre responsabilité pour expliquer vos hésitations à tenter une opération. Moi aussi j'ai la mienne, je puis être utile dans bien des affaires en cours. Opérez-moi quand vous voudrez, je suis prêt à tout supporter, mais tirez-moi promptement de là. Il faut que je me remette au travail. »

Laborde explique cette chose singulière de la façon suivante: « Supposez que le même cas se soit produit aujourd'hui avec les notions et la pratique de la chirurgie opératoire actuelle relativement à la laparotomie, soit exploratrice, soit exécutoire, nul doute que la question de l'intervention chirurgicale n'eût reçu une réponse positive. Mais, à cette époque, l'on n'était pas encore entré délibérément dans cette pratique, maintenant courante... Ainsi s'expliquent la temporisation, l'indécision qui devaient aboutir, en définitive, à l'abstention. »

Et la voie lombaire? Laborde n'en dit pas plus long, et la question, un peu plus obscure qu'avant, en resta là.

Alors que ce fait inexplicable de la non-intervention du chirurgien laissait dans l'esprit un certain malaise, apparut une version nouvelle, qui, sans trancher d'ailleurs la question chirurgicale, faisait intervenir un nouveau grief contre la direction générale du traitement. *L'Eclair* du 14 janvier dernier, dans son *Actualité* consacrée à Gambetta intime, nous parle

du cahier d'un ami du tribun, lequel cahier (dont on nous cache le nom de l'auteur) contiendrait les lignes suivantes :

« Fieuzal ne m'a jamais entretenu de cette catastrophe qu'en pleurant. Et d'abord qu'il soit bien établi que Gambetta s'est blessé lui-même en maniant un revolver dont il examinait le mécanisme. Il était guéri ou presque, quand survint une pérityphilite. Elle aurait pu être évitée ; elle ne le fut point par une négligence inconcevable que Fieuzal se reprochait comme un crime. « Oui, mon cher, oui. Nous l'avons laissé mourir à force de vouloir le sauver. Un malade vulgaire eût été soigné simplement, logiquement. Lui... Ah ! lui, nous étions troublés des responsabilités que nous sentions peser sur nous, nous étions troublés d'avoir à protéger une existence aussi chère, et nous ne songions pas aux misères de cette vie. Sais-tu ce que nous avons oublié pendant dix jours ? De nous informer s'il allait à la selle. Nous ne nous sommes jamais enquis de ce détail ridicule pour un profane, capital pour un médecin. De là, une inflammation, la maladie et la mort... Gambetta a été tué parce qu'il était Gambetta... Et voilà, mon cher ami, le mystère de sa fin ».

A cela on répondra : 1° Qu'il suffit de lire l'observation publiée par la *Gazette hebdomadaire* pour voir quel souci on eut toujours de faire fonctionner l'intestin, depuis le remède glycériné prescrit le 30 novembre au matin, et cela malgré la mauvaise volonté qu'y mettait le malade qui négligeait ou refusait même de prendre les précautions qu'on lui conseillait ;

2° Que Fieuzal aurait eu bien tort de se croire une responsabilité dans cette affaire, alors que Siredey, venu comme lui le mardi 28, avait la direction des soins médicaux et était, autrement que lui, de taille à s'en charger;

3° Que Fieuzal aurait eu mauvaise grâce à faire des critiques quelconques, étant donné que, brouillé avec Gambetta depuis un temps assez long, il fit à M. Lannelongue un accueil plutôt frais, quand celui-ci, en revenant de Ville-d'Avray, le soir de l'accident, passa, avant d'y retourner, chez Fieuzal, son voisin du faubourg Saint-Honoré, qu'il savait ami du blessé mais qui ne crut devoir se déranger que sur les instances du chirurgien. Celui-ci voulut faire disparaître la brouille, et Fieuzal, dans la suite, ne lui en sut aucun gré : c'est peut-être cela que signifie le cahier de l'ancien intime compulsé par *l'Eclair*.

La question restait donc aussi obscure ; elle ne pouvait s'éclairer d'ailleurs que par le témoignage du seul homme qui fût en état de renseigner l'opinion. Ce témoignage, nous l'avons aujourd'hui, car M. Lannelongue vient enfin de parler. Nous savons, par le chapitre des *Leçons de clinique chirurgicale* qu'il vient de consacrer à Gambetta, que, s'il n'a pas opéré, ce n'est pas parce qu'il le crut inutile, ce n'est pas parce qu'il le crut dangereux, *c'est parce qu'on l'en empêcha.* Et cela il le dit dans son livre en termes fort clairs que je pourrai compléter par quelques renseignements personnels.

§

M. Lannelongue pensa formellement à intervenir dès le 20 décembre, le jour où il eut avec Siredey cet entretien au cours duquel il exprima sa crainte de perforations possibles, et où, tout en causant, il dessinait un schéma fixant sa pensée. Ce schéma il l'a gardé et le reproduit aujourd'hui : les deux perforations soupçonnées sont indiquées sur l'appendice.

« Une opération aurait-elle sauvé le malade? Je ne saurais le dire, mais on devait et il fallait la pratiquer. Ma conviction là-dessus était si profonde et si absolue que je tentai, en dehors du moment de nos consultations, plusieurs démarches auprès de Charcot, de Verneuil, de Trélat pour les y déterminer. Je croyais l'opération si nécessaire et si urgente que j'avais porté sur le malade, dès le 22 décembre, un pronostic fatal si on ne l'entreprenait pas. Je l'avais communiqué ce jour-là à Paul de Rémusat, profondément attaché à Gambetta, et à sa belle-sœur, ma femme, dans les termes suivants : « Si Gambetta voit l'année 1883, ce sera de bien peu d'heures. »

Quand il s'était agi de choisir des chirurgiens consultants pour venir au chevet de Gambetta, M. Lannelongue avait été fort embarrassé. Un de ses intimes me disait récemment que s'il avait choisi Verneuil et Trélat, c'était un peu à son corps défendant. Il fallait ménager les susceptibilités politiques, les préférences de l'entourage. Son choix se serait plutôt porté sur Labbé ou sur Péan, mais il craignait que l'entourage ne les acceptât point. Il fit tout son possible pour amener Verneuil et Trélat à une intervention : un jour même, sur la place du Théâtre-Français, rencontrant Trélat qui allait, en habit, dîner en ville, il le supplia de renoncer à ce dîner et de

venir à Ville-d'Avray pour prendre les dispositions nécessaires pour l'opération qu'on ferait le lendemain. Il ne réussit pas : je crois que Verneuil et Trélat, peu révolutionnaires en chirurgie, croyaient l'intervention trop hasardeuse.

Quant à Charcot, jusqu'à l'ultime consultation (exclusivement), il garda une impression très optimiste. Il avait fait son diagnostic, qui correspondait d'ailleurs avec les idées admises alors sur la typhlite et la périty phlite, avait fait appliquer son vésicatoire (qui malheureusement provoqua le plus formidable érysipèle qu'il soit possible de voir) et continuait à prescrire de la quinine. Il est vrai que, sur ce dernier point, il avait été très influencé par Paul Bert, qui, venu près du malade dans les derniers temps de la maladie, voulait absolument qu'on attribuât la haute température et les frissons à des accès de fièvre intermittente que Gambetta aurait rapportée de Rome je ne sais combien d'années auparavant. Mais je crois que Charcot se serait rallié à l'idée de l'intervention si on avait insisté ; comme, quelques jours après, le lendemain de la mort, rencontrant à la gare Saint-Lazare Laborde et Mathias Duval qui se rendaient, comme lui, à l'autopsie, mais pour y étudier le cerveau de Gambetta, il qualifia d'abord leur curiosité de *malsaine* (ce qui était au moins original), puis finit par reconnaître qu'en somme ils avaient bien fait.

Dans l'entourage de Gambetta le plus opposé à toute intervention chirurgicale était certainement Paul Bert, et je ne serais pas étonné que la phrase suivante de M. Lannelongue, qui a intrigué la presse et fit faire nombre de suppositions, s'appliquât à Paul Bert et à son groupe : « Mes propositions furent rejetées dans les deux consultations des 23 et 28 décembre. A partir de ce moment, on cessa de m'accorder autour de Gambetta la confiance dont j'avais joui jusqu'alors; on m'invita même indirectement à ne plus revenir, et j'aurais certainement laissé la place libre sans mon dévouement et une affection pour Gambetta qui durait depuis de longues années; je ne voulus pas abandonner l'ami au suprême instant où il allait mourir en l'absence de toute famille. »

Oui, en l'absence de toute famille, dont quelques membres cependant avaient, je crois, été prévenus. Ce qui n'était pas sans compliquer un peu le rôle des médecins, car ils ne savaient sur quelle autorité se reposer. Il y avait bien les internes, mais

ils étaient chargés exclusivement des soins médicaux ; il y avait l'amie du maître de la maison, qui certes faisait tous ses efforts, notamment pour éloigner doucement les importuns qui assiégeaient la maison, mais qui ne pouvait exercer une action bien efficace ; il y avait les amis politiques de Gambetta, dont quelques-uns furent très assidus, mais ils venaient, s'en allaient, et puis enfin... Tout le monde était plein de bonne volonté, mais on sentait, en somme, que personne n'avait de responsabilité. Qui eut l'idée de faire manger au malade, au déjeuner du 8 décembre, les ailes d'une bécasse qui, paraît-il (on le sut plus tard) *avait été conservée depuis plusieurs jours*, dans une bonne intention, pour qu'elle ait plus de fumet? C'est le soir de ce jour, en tout cas, que les phénomènes intestinaux apparurent!

Je parlais tout à l'heure de Paul Bert : il me revient, au courant de la plume, un incident où il eut une bizarre attitude. Le matin où l'on fit l'autopsie (2 janvier) il fut convenu qu'on se réunirait le soir chez Charcot pour entendre la lecture de l'observation de M. Lannelongue et des constatations faites sur le cadavre par M. Cornil. Il fut fait ainsi. Mais comme le cœcum et l'appendice demandaient à être examinés avec un soin particulier, qu'il avait fallu les emporter au laboratoire de la Faculté, et qu'ils y devaient attendre un temps convenable pour être dûment étudiés, la lecture de M. Cornil comprit toutes les constatations de l'autopsie, sauf ce qui concernait les deux pièces les plus importantes. M. Lannelongue demanda qu'on ne signât pas le procès-verbal d'autopsie avant d'avoir ces renseignements indispensables. Il tenait, et cela se conçoit, à justifier non seulement les hypothèses qu'il avait émises au sujet de l'existence de lésions perforantes, mais aussi son insistance à réclamer une intervention. Il y eut des membres qui s'opposèrent à ce qu'on attendît quoi que ce soit pour clore le procès-verbal, et comme M. Lannelongue parlait — pour mettre sa responsabilité à couvert — de publier et observation et autopsie complète (car il prévoyait bien que les pièces retenues au Laboratoire portaient avec elles la justification de ses craintes et de ses projets), Paul Bert déclara qu'il ne fallait rien publier du tout. La discussion fut très vive et il paraît que, tout indigné, M. Lannelongue se retira brusquement. Le lendemain 3 il partait pour Valmont.

C'est là que, le 5, il reçut en même temps, de Siredey et de

M. Cornil, fort ennuyés des incidents de la soirée, deux lettres fort affectueuses, dans lesquelles on lui apprenait (et M. Cornil y joignait même un schéma explicatif) que l'examen du cœcum avait révélé une double perforation de l'appendice iléo-cœcal.

M. Lannelongue avait donc voulu opérer, et les résultats de l'autopsie montrent que là était peut-être le salut. Comment aurait-il opéré? Il le dit lui-même.

« Pour parer à une éventualité urgente, j'avais fait préparer tout un outillage chez Colin, le fabricant d'instruments de chirurgie et l'assistant d'alors de nos grandes opérations. Il pourrait attester aujourd'hui qu'il avait fabriqué sur ma demande une sonde cannelée spéciale par sa force et sa longueur, à cause de la surcharge de graisse et du développement considérable de la paroi du ventre de Gambetta (1). Que de luttes n'ai-je pas soutenues alors! L'opération que je me proposais de faire n'était pas celle de l'appendicite actuelle. J'avais projeté d'arriver sur le cœcum par la voie extra-péritonéale lombaire en pratiquant une incision allant de la crête iliaque aux fausses côtes. La nappe purulente rétro-cœcale eût été ouverte indubitablement, et selon les circonstances j'aurais suturé ou non l'ulcération du cœcum ou de l'appendice, et fait en tous cas le drainage du foyer... Mes devoirs professionnels me mirent peu de temps après avec mes deux confrères, le professeur Germain Sée d'abord, et dix-huit mois plus tard le professeur Damaschino, en présence de deux maladies analogues à celle de Gambetta. L'un des malades était Xavier Charmes, aujourd'hui administrateur du canal de Suez, qui vient de m'autoriser par lettre à rappeler son histoire clinique. Je l'opérai avec Damaschino, contrairement à l'avis d'autres collègues, au milieu d'accidents d'une gravité extrême et de la même manière que j'ai opéré le malade de Sée, et que j'eusse opéré Gambetta. Ces deux heureux résultats ne permettent certainement pas d'affirmer que Gambetta eût guéri par une opération, mais celle-ci eût porté le calme et la paix dans ma conscience de chirurgien, de patriote et d'ami. »

(1) On se souvient que dans son livre, paru en 1898, Laborde avait déjà signalé le bistouri que M. Lannelongue lui avait montré comme destiné à Gambetta.

§

Le mystère qui entourait la mort de Gambetta, après vingt-deux ans vient d'être éclairci.

On sait maintenant non seulement que la médecine n'est pas restée, inerte, à regarder un homme mourir, mais aussi qu'il y eut un *moment trouble* où fut arrêtée la main qui pouvait le sauver. Etait-ce l'émotion née de la haute situation du malade et de la responsabilité à encourir? C'est possible... mais ce qui ne laisse pas d'être incompréhensible et un tant soit peu suspect, c'est cette intention de *truquer* la vérité qui naquit — dans quel but? — aussitôt la mort survenue.

Entre le document communiqué à la presse le jour même de l'autopsie (2 janvier) et publié dans les journaux du soir, — et les deux documents publiés par la *Gazette hebdomadaire* du 19 janvier, il y avait déjà une contradiction absolue.

Les deux documents médicaux prouvaient que la pièce destinée à l'opinion avait été rédigée en hâte, avant qu'on ne soit renseigné sur les résultats les plus importants de l'autopsie, avant même la réunion du soir où tous les médecins intéressés devaient se rencontrer, et que la phrase « *aucune lésion d'aucun genre n'a été constatée sur un aucun autre organe* » était l'affirmation d'un fait qu'on ignorait absolument et qui avait toute chance d'être faux.

Les derniers événements nous ont prouvé que la phrase « *toute intervention chirurgicale eût été illégitime et dangereuse et n'aurait eu d'autre résultat que d'abréger la vie du malade* » n'était qu'un faux-fuyant, quelque chose comme un arrangement avec les responsabilités de l'avenir.

DOCTEUR ALBERT PRIEUR.

VERS L'AVENIR

—

Il fait très clair et c'est juillet.

Uniquement parce qu'il veut aimer et vivre
Et que son cœur est aux écoutes
Et que l'été l'enivre,
Le gars flamand, en sarrau violet,
Par les chemins où son rêve se plaît,
Va, vient, s'arrête et fait claquer son fouet
A tous les coins, d'où s'éloignent les routes.

Autour de lui, les grands carrés de blé
Etincellent sous la lumière ;
Des fleurs rouges montent près des chaumières ;
Un chêne énorme et seul dont les rameaux ailés
Se soulèvent au vent
Remplit le franc midi d'un bruissement vivant ;
Des attelages d'or traversent la campagne
Avec de grands harnais de cuivre et de soleil ;
Et les charges de foin et les chevaux vermeils
Passent à l'horizon, ainsi que des montagnes.

Le gars pense à sa Flandre avec des pleurs aux yeux.
Il ne croit plus ce qu'on croyait sous les aïeux.
Il sait qu'un autre esprit que le rêve des pères
S'implantera, un jour, aux clos héréditaires,
Et que les bras sont vifs quand est clair le cerveau ;
Il songe il ne sait pas à quels espoirs nouveaux ;

Il doute, il croit, il est ardent et il est triste ;
Il sent que quelque chose en lui-même résiste
Et, s'affalant soudain, aux pentes d'un fossé,
Avec du sang qui bat son front et ses narines,
Il met à nu sa large et farouche poitrine
Et l'appuyant, parmi les creux du sol cassé,
Longuement, sourdement, dans un coin solitaire,
Les poings fermés, il sanglote contre la terre.

ÉMILE VERHAEREN.

L'ESCALIER

—

Le ciel était soyeux et bleu et l'air sentait avril. La journée déclinait dans une chaleur douce — la nuit tombait comme d'un éventail. Il ne semblait pas qu'on fût en février, mais sous le pommier du Printemps, au mois des mélancolies irritantes et des langueurs de l'âme qui semble croître trop vite et mourir.

A ce coin de boulevard les mouvements et les sons se mêlaient en une harmonie gaie, en une fuite rapide qui faisait là comme un tumulte de départ. Une marchande accroupie vendait des oranges. Une autre offrait, tassés dans un panier, des bouquets de jonquilles énormes et de deux tons, d'une nouveauté d'aurore.

Annette, qui passait avec Jean, voulut acheter des fleurs. Elle choisit les narcisses, à cause de leur odeur brutale qui lui violait l'imagination. Elle avait envie de se faire un cœur de printemps, un peu fou. Elle avait envie de désirs.

Elle marchait en respirant les fleurs, en se laissant traîner.

Comme elle était beaucoup plus petite que son mari, elle se suspendait à son bras avec une sensation de vitesse et de légèreté. Il l'entraînait d'un grand pas ferme. Parfois il se penchait vers elle en souriant pour répondre à son bavardage ou interroger son silence.

Annette parlait avec vivacité ou se taisait, alternativement. Elle éprouvait une de ces joies obscures et fourmillantes qui font, dans le cœur, un mouvement d'essor. Elle parlait comme on boit précipitamment quand on éprouve une soif intolérable. Elle se taisait comme on laisse traîner au ras d'un étang, hors de la barque paresseuse, la main grande ouverte.

Tout son être physique exprimait une intelligence mal refermée sur des désirs.

Elle n'était pas grande — brune, pâle, avec, malgré des traits médiocres, cette beauté des femmes dont l'âme est pas-

sionnée. Ses yeux avaient, dans les cils chauds, dans les paupières aux tons d'écorce mûre, l'apparence précieuse de ce qu'on garde dans l'or et la soie. Les deux bouts d'un boa de plume, effleurant le bas de sa robe, se disjoignaient à chacun de ses pas, la portaient en avant.

Un mouvement d'ailes émanait de tous ses vêtements, de son chapeau pliant et de ses manches. Son visage mobile décelait jusqu'à l'évidence la convoitise et l'inquiétude : on devinait en elle l'angoisse d'une tension excessive vers les émotions sans repos du hasard.

Elle marchait en souriant, en respirant ses fleurs, en réfléchissant.

Elle aimait son mari et elle était heureuse de sentir son bras sur le sien ; mais elle ne songeait pas à lui.

Elle songeait :

— Le printemps reviendra — les crocus et les hirondelles — les nuits si bleues, les couchers de soleil si beaux. Et toutes ces saveurs de poussière mouillée, d'orage et de vent chaud, et ces silences profonds, et ces sources de cris éperdus dans les feuilles... Et tout cela, tout cela qui vous plie le cœur et vous fait pleurer si amoureusement ! Le printemps avec ses regrets, ses larmes, ses voluptés... Avec ses crises de romanesque et ses crises de désir aigu... Et la fièvre dont on vit et dont il semble qu'on mourra!.. Et toutes ces convoitises, tellement folles et terribles qu'il semble impossible de les supporter...

Ah ! pensait-elle, quand on supporte ce qu'il semble impossible de supporter — n'est-ce pas alors seulement qu'on vit ?

Le sourire lui baignait les lèvres ; elle se sentait bonne et heureuse ; elle aurait voulu s'élancer en courant, en chantant.

Sa main prenait, sur le bras de Jean, une immobilité mystérieuse — une immobilité qu'il sentait comme on sent un silence profond, plein de musique et de vertiges.

Et c'est alors qu'il se penchait vers elle et qu'il l'interrogeait des yeux.

Il savait que l'âme de sa femme lui échappait toujours, qu'il ne pourrait jamais la plier dans sa main, qu'elle était changeante et glissante, qu'elle était devenue tout à fait différente de ce qu'elle avait été, qu'il n'en connaissait plus le fond.

Il le savait inconsciemment. C'était un fait classé dans une région obscure de son esprit où il préférait ne pas voir, la vie unique lui paraissant trop courte pour qu'on y consacrât du temps à l'examen des choses sentimentales. Le cerveau, chez Jean, dominait le cœur. Sa sensibilité outrée était nerveuse et brève; il l'éloignait, s'en détournait.

Il avait un masque d'intellectuel, tendre et obstiné, où la préoccupation de vivre noblement faisait rayonner du prestige. Son visage avait une pâleur fatiguée; ses cheveux, sa moustache et sa barbe étaient d'un noir grisâtre, fins et drus. Sa douceur était distinguée ; sa démarche rapide, ordonnée et tranquille.

Il aimait Annette et il était heureux de sentir son bras sur le sien. Mais il ne songeait pas à elle.

Comme elle avait essayé de le faire parler et qu'il se taisait, elle se tut. Mais elle n'aimait qu'un silence plein, étouffé de rêves, lourd de choses sourdes — voluptueux... Un silence où elle s'enfermait à l'abri du tourment quotidien et de la conscience, où elle vivait à l'abandon, dans l'impossible et le désordonné, où elle se sentait libre, hors d'une vie fastidieuse sans héroïsme et sans périls.

Elle attirait dans ce silence des visages et des noms. Elle imaginait qu'elle avait, avec des amis de Jean, des aventures sentimentales qui la faisaient pleurer d'exaltation.

Elle songeait ce soir à trois hommes qui, tour à tour, lui remplissaient l'esprit : Philippe, César Jullien, Richard.

Chacun de ces trois noms s'accompagnait en elle d'une mélancolie irritante, un peu basse, comme de la ritournelle d'un orgue de Barbarie.

Philippe avait trente ans. C'était un familier de la maison; elle le voyait presque chaque soir. Elle savait qu'il l'aimait, bien qu'il le témoignât à peine. César Jullien était presque un vieillard; Richard presque un adolescent.

César Jullien lui faisait la cour; il l'émouvait par ses flatteries, parce qu'il était célèbre et recherché. Richard lui plaisait davantage.

Il la séduisait à cause de ses drôleries, par son visage de clown, intelligent et froid. Elle se dépitait quelquefois de n'avoir aucun empire sur lui. Elle aimait qu'il la plaisantât et que son esprit la fît rire; le rire la grisait, lui faisait un cer-

veau tournant, une âme téméraire et folle qu'elle avait de l'enivrement à ne savoir plus gouverner.

Elle se disait, tout en marchant, qu'il serait délicieux de rencontrer Richard, de le voir là, tout à coup, arrivant vers eux.

—... Avec cette redingote étroite, serrée aux hanches, qui lui donne un aspect anglais... sous ce reverbère (l'on allumait les reverbères)... la lumière sur sa joue, sa moustache... la lumière qui poudre et allume le contour du visage... Comme l'autre soir, quand il lisait, près de la lampe. Il dirait : « Tiens! c'est vous!... » Non... oui. Sa voix...

Elle se dit :

— Un... deux... trois, après le troisième réverbère.

Et puis :

— Dans la rue suivante... C'est lui ! Le voilà !

C'était lui. Le hasard l'avait amené là, avec cette redingote étroite, serrée aux hanches, qui lui donnait l'aspect anglais — avec son attitude de flânerie et d'oisiveté, les mains derrière le dos, un cigare aux lèvres.

— Voilà Richard, dit Jean.

Richard dit :

— Bonsoir. Quelle journée ! Un vrai printemps. Avez-vous entendu les oiseaux? Et cette tiédeur! Vos fleurs sentent bon. J'ai cherché des freezies; il n'y en a pas encore.

Elle demanda :

— D'où venez-vous?

— De la bibliothèque.

— Et qu'y avez-vous fait?

— J'ai travaillé.

— Viendrez-vous ce soir ?

— Non.

— Si.

— Mais non.

— Pourquoi ?

— J'ai tout un ouvrage à lire sur X...

— Vous le lirez une autre fois.

— Impossible.

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai envie de le lire maintenant.

— Seulement envie ?

— C'est assez.

Elle sentit qu'elle allait pleurer. Elle dit :

— Vous êtes méchant. Moi j'ai envie que vous m'amusiez.

— Une autre fois.

— Bonsoir.

— Bonsoir.

— Bonne nuit, dit Jean.

Annette contemplait Richard traverser la rue : haute stature, élégance glacée des vêtements trop ajustés, des gestes roides. Et pourtant, si gamin ! Le visage osseux, large et blanc, si drôle ! — aux yeux de masque.

Elle dit à Jean :

— Richard a tort de s'habiller ainsi ; ce genre ne lui va pas. Comment le trouves-tu ?

— Physiquement ?

— De toutes façons.

— Il est très intelligent.

— Il est laid.

— Non, du tout, il n'est pas banal.

Annette ne dit plus rien. Elle écoutait si elle était émue. Elle ne ressentait rien. Après un instant elle reprit :

— Richard me plaît ; il m'amuse. Les gens qui m'amusent me touchent profondément. C'est singulier. Je pourrais devenir amoureuse d'un homme qui me ferait rire.

— Je ne pense pas, dit Jean.

— J'en suis sûre.

— Non. Tu t'imaginerais que ton cœur est ému. Les plus légers vertiges te font l'effet de la passion. Tu es beaucoup plus sage que tu ne crois. Tu ne peux aimer que moi.

— C'est vrai ! cria Annette.

Elle ne distinguait plus en elle.

Jean reprit, ayant l'air d'être bon, de lui faire plaisir :

— Tout à l'heure, quand tu m'as serré le bras, j'ai bien senti que tu te souvenais des soirées où je te reconduisais chez toi, avec mes parents, après que tu avais dîné à la maison, quand nous étions fiancés — hein, petite Nette ?... Tu m'aimais dans ce temps, comme une petite folle. Et puis, il y a eu de dures années. Mais maintenant, c'est fini.

— Il ne faut pas dire que ces années ont été dures...

— N'est-ce pas la vérité ? Tu pleurais, tu souffrais, tu étais

malade et romanesque, tu ne me comprenais pas. Mais, maintenant, c'est passé.

— Oui, c'est passé.

— Tu as plus d'aplomb, plus de sagesse.

— ... Oui.

— Nous sommes tout à fait bien ensemble, tout à fait intimes...

— Tout à fait.

— Et tu es heureuse.

— Tout à fait heureuse.

Elle le regardait en souriant, en s'efforçant à une conviction stable, tout en constatant avec effarement que ce grand amour angoissé, dont elle avait pétri son cœur de femme, pour la première fois lui apparaissait étranger, quelque chose de fuyant et de tourbillonnant, aggloméré à un passé vieilli avec des tourments et des joies qu'elle ne pouvait plus concevoir. Et elle regardait cela comme elle eût regardé des rides sur son visage — avec stupéfaction.

Cependant, à cause de cette joie qui la possédait elle ne ressentait pas de tristesse — mais une sorte de douleur creuse, une douleur sans mouvements qui l'intéressait et ne mordait pas.

Elle se disait :

— Comment cette douleur me laisse-t-elle tranquille ? Comment ne crie-t-elle pas? Il y a des jours, des heures où l'idée de tout ce qui est mort me suffoque jusqu'à la nausée, me tue l'âme. Pourquoi pas aujourd'hui? Parce qu'aujourd'hui je suis heureuse : j'ai les nerfs contents. La douleur ou la joie ne seraient peut-être qu'une question de nerfs ?... Etre heureux, en dehors de tout événement, même intérieur... d'une façon fatale. Tout à l'heure, cependant, devant Richard, j'ai failli pleurer? Sensation vive plutôt que profonde — agréable. Mon bonheur présent provient de l'excès et de l'acuité de mes sensations. Je jouirais des souffrances. »

Elle était joyeuse de réfléchir promptement, avec netteté, de sentir ses pensées, toutes glissantes de logique, tomber d'une coulée en formant un nœud rond.

Elle voyait le mouvement intérieur de la réflexion comme l'affaissement d'une molle tresse d'or.

Tout ce qui frappait ses sens la remplissait de nouveauté ;

il lui parut avoir une âme sonore, de cymbales et de castagnettes. Les gens qui passaient vite, la sonnerie nombreuse des trams électriques, les étoiles qui perçaient le ciel ranimaient son besoin d'activité, son appétit d'un bonheur vif, hardi, cinglé de vent. Où prendre ce bonheur ? Il lui parut qu'il était là, derrière ou devant elle ; la Destinée, sans cesse, le ramenait ou l'éloignait. Cela se passait ainsi depuis des années, depuis le temps qu'elle n'éprouvait plus la passion, qu'elle ne vivait plus tout d'une pièce de cette vie noire, héroïque et tragique qui lui avait laissé au cœur des taches de brûlure et de suie. Maintenant c'était la paix, les après-midi réguliers avec le feu, les livres, l'heure du thé, les soirées calmes sous la lampe, les nuits rondes.

Elle se dit :

— Maintenant, je suis heureuse; maintenant tout va bien.

Et, simultanément :

— Oh! s'il vous plaît, Seigneur! Recommencer!... Souffrir encore! Sentir encore!... Vivre! Vivre!

Il lui paraissait qu'une moitié de son âme s'élançait, que l'autre demeurait immobile. Ce tiraillement lui était familier.

Un tram passait, qu'ils devaient prendre. Il fallut courir. Jean resta debout sur la plate-forme; Annette entra. Du coin où elle était blottie, elle regardait à travers les vitres passer le mouvement de la rue, avec les boutiques et les gens.

Cette soirée lui était féerique et passionnée.

Jean vint s'asseoir à côté d'elle. Comme ils étaient seuls il lui prit la main, il lui demanda gentiment:

— A quoi penses-tu ?

Elle se mit à rire.

— Cela t'intéresse donc, ce soir?

— Cela m'intéresse toujours.

— On ne dirait pas.

Mais elle craignit de paraître se plaindre, dire sans propos des paroles acariâtres. Elle cria vivement :

— C'est une plaisanterie!

Puis elle attendit pour voir s'il renouvellerait sa question. Il ne le fit pas. Elle se dit : « Au fond, j'ai raison. Ce que je pense ne l'intéresse pas... Il préfère même ne pas le savoir. Il m'aime bien, pourtant? Oui; mais... à sa façon... Tant pis.

Et comme il ne disait plus rien, elle reprit sa pensée durement :

— Aimer encore, aimer — mais qui? Philippe? César Jullien? Richard?

Elle s'efforçait de s'émouvoir; elle s'émouvait un peu. Elle observait les noms flotter comme à la surface de la vie, pour voir lequel serait le plus lourd, lequel enfoncerait...

— Richard, Richard peut-être?

Elle songeait, les yeux grands ouverts sur le visage de Jean. Et, tout en songeant cela, une autre vision l'occupait. Elle se voyait dans une chambre, avec Jean, assise près de lui, silencieusement... Et puis, tout à coup, se levant, s'éloignant sur la pointe des pieds et sortant de la chambre sans qu'il s'en aperçût... et s'en allant par un escalier noir, descendant un interminable escalier, vite, vite, sans faire de bruit.

BLANCHE ROUSSEAU.

UN CONGRÈS ORIGINAL

—

Les congrès ont généralement une bonne presse et un mauvais renom. Les éloges des journaux, qui n'oublient même pas dans leurs comptes-rendus les marques de Champagne du banquet final, éveillent chez le lecteur un scepticisme goguenard. Des congressistes, selon la vulgate des opinions admises, sont le plus ordinairement des excursionnistes, qui portent d'amples redingotes, voyagent à demi-prix et boivent sec. On peut s'étonner que Flaubert ne leur ait pas sculpté une niche dans l'admirable musée de Bouvard et Pécuchet.

Pourtant il y aurait de solides raisons à alléguer en faveur de notre manie congressante. Les associations professionnelles y trouvent l'occasion meilleure de renseignements techniques et d'offres mercantiles, qui ne sont pas tous indifférents à l'économie d'un pays. Les sociétés dites savantes, et où l'on compte trop souvent sur les doigts quelques érudits parmi une multitude futile et bourdonnante d'amateurs fastidieux, demandent à une réunion périodique, soit nationale, soit internationale, un autre aliment d'intérêt. Des hommes considérables s'y manifestent et s'y imposent, des relations s'y nouent, des idées s'y échangent, des livres y sont révélés, et il reste, malgré tout, quelque profit de ces contacts éphémères et largement arrosés.

Ce qu'on peut reprocher équitablement à la plupart des congrès, c'est l'étendue démesurée de leur programme. Des questions qui y sont inscrites, c'est à peine si un petit nombre est discuté, si un bien plus petit nombre est soumis à une étude compétente. Pour qu'il en fût autrement, ces assises périodiques devraient se limiter à un seul objet, ne grouper, si possible, que des spécialistes déjà au fait des questions qu'il s'agit d'aborder.

Le sectionnement, qui est d'usage, est chose fâcheuse, lorsqu'il isole, par exemple, dans un congrès d'archéologues, les orientalistes, les hellénistes, les médiévistes et les érudits voués à l'histoire artistique de la Renaissance et des siècles

postérieurs. Le dernier jour du congrès, il y a un fleuve entre ces Messieurs, tout comme le premier ; ils ne peuvent se parler que par signes.

Mais supposez que, dans un congrès pour la culture et l'extension de la langue française, on demande à des historiens, des philologues et des pédagogues leur sentiment sur cette langue dans le passé et le présent, sur ses chances de diffusion dans l'avenir ; que des sociologues se joignent à eux pour en définir la portée mondiale ; que des écrivains en proclament la noblesse et en exaltent la beauté ; il y a lieu d'espérer que leur travail en section sera également profitable à tous les participants ; tous ont chance, en effet, de découvrir, dans les résultats d'enquêtes distinctes, des analogies de méthode, de données et de conclusions, qui aideront à la communauté de leur effort.

Pour cette raison, le congrès qui se tiendra à Liège les 10-14 septembre 1905 est assuré à l'avance d'un genre d'intérêt qui manque à beaucoup de ses pareils. On s'explique que des écrivains comme Anatole France, Henri de Régnier, Paul Adam, Maeterlinck et Emile Verhaeren, des savants comme Paul Meyer, Fernand Brunot, Salomon Reinach, Gustave Lanson et dix autres aient promis leur présence et collaborent à l'œuvre de ce congrès. On n'est pas surpris de rencontrer parmi ses promoteurs des personnalités nettement antithétiques. Un *colonial*, comme M. Albert Métin, y donnera très naturellement la réplique à des érudits, qui ont étudié la propagation du français dans l'Europe du moyen-âge, tel M. Kr. Nyrop, de Copenhague.

C'est que le langage d'un peuple civilisé, qui a quinze siècles d'histoire, est un organisme très complexe et permettant des auscultations très variées.

Il intéresse tout d'abord les linguistes, depuis le petit maître d'école, qui tient la férule au village, jusqu'au professeur d'université, qui décompose un parler en ses éléments constitutifs, établit la provenance de ceux-ci, analyse le mot et même les parties composantes du mot, retrouve, par exemple, le germanique *ard* dans le sobriquet si montmartrois de *flemmard*, restitue à l'Orient le terme le plus usuel dont se sert un Parisien de Paris, gratte le vernis boulevardier et reconnaît au-dessous le tuf celtique ou latin.

Mais ce n'est là qu'un premier aspect de ce vaste problème du langage. Celui-ci est, pour un esprit philosophique, le signe visible à la fois d'une intelligence collective et d'une intelligence individuelle. Il y a des mots communs à tous les hommes d'une certaine culture, et même aux incultes et aux lettrés. Il y a des mots qui n'appartiennent qu'à quelques écrivains ou à quelques techniciens d'un art ou d'un métier, ou encore à quelques spécialistes, enfermés dans le travail cellulaire de leur rare discipline. Et enfin il y a des mots où s'isole et se retranche la pensée d'un seul homme, des mots *à lui*, soit comme tels, soit par l'usage qu'il en fait d'exclusive façon; *suave* est un de ces vocables dans la bouche de saint François de Sales; *mode* et *masse* en sont d'autres sous la plume de Pascal, et Victor Hugo, plus que nul autre poète, excelle en ces monopolisations impérieuses du verbe, en ces accouplements, qui font image et sont comme de lumineuses trouées dans la nuit.

Les esprits qui ont été attentifs à ces vingt ans d'évolution littéraire savent que les écrivains, dont la maturité est proche ou réalisée, ont tiré de ce pouvoir évocateur du mot des effets nouveaux; c'est peut-être le grief le plus amer que, suivant l'immuable tradition, leur ont fait leurs aînés. Mais la réforme verbale n'a pas été tout leur programme d'artisans de la langue. Ils n'ont pas uniquement affiché d'heureuses préférences d'images, ni affirmé une répugnance justifiée pour les lieux-communs favoris de la génération antérieure, comme l'a spirituellement démontré M. Remy de Gourmont dans des livres où le document abonde. On les a vus innovant dans la technique du vers, et c'est un autre aspect du problème linguistique qu'on ne peut négliger; on les a vus cherchant de nouvelles formules d'art dramatique, en quoi l'intérêt n'est pas moindre; car si leurs héros font d'autres gestes et parlent une autre langue, c'est que le théâtre, écho sonore de la vie, réclame maintenant plus de tenue littéraire et moins d'habileté manuelle.

Ne peut-on aller au delà ? Ne peut-on envisager avec sérieux le déclin de la critique littéraire? Celle qui régenta la littérature et la langue n'est plus guère qu'une gardienne illusoire, enregistrant sans autorité ou louant sans discrétion. Pourtant, depuis qu'il y a des lettres et une communication de pensée,

comme aussi une émulation de labeur, entre ceux qui les cultivent, la critique a eu sa fonction, délimitée et reconnue; on a pu la railler, la combattre ; on n'a jamais passé indifférent à côté d'elle. Il importe donc à la langue française, qui est mesure et clarté, de retrouver des censeurs, exerçant leur judicature avec intégrité et de manière effective.

Beau programme, que semblent avoir souci de respecter les organisateurs du congrès de Liège. Car, outre M. Remy de Gourmont, dont on rappelle plus haut les tentatives originales, ils ont pour promoteurs MM. Paul Adam, Henri de Régnier, Gustave Kahn, Henri Albert, entre vingt écrivains d'hier et d'aujourd'hui ; ils se solidarisent ainsi avec la littérature dans ses représentants les plus actuels et les plus notoires, sans exclusion d'aucune tendance ni d'aucune province intellectuelle.

Ils ont aussi admis l'autonomie d'une section « sociale ». Et c'est l'étiquette qui convenait. Car, outre sa signification et sa forme qui intéressent philologues et pédagogues, outre sa valeur littéraire, le mot a sa portée sociale. Chaque civilisation a des mots qui sont à elle, parce qu'ils marquent parfaitement son étiage, et qu'il y aurait totale impossibilité de les faire adopter utilement, fût-ce de vive force, par un autre conglomérat d'êtres vivants. Ces mots constituent donc des reflets très fidèles et très exacts du degré de développement social. On peut aller plus loin et dire qu'ils sont l'expression adéquate du degré de sociabilité, ce qui est autre chose.

La sociabilité est une qualité française. On admet presque universellement que c'est la qualité française par excellence. S'il en est ainsi, ce n'est pas trop s'avancer que de soutenir que les mots plus particulièrement français dans notre vocabulaire (ceux qui n'expriment pas les rapports généraux, les besoins et les idées communs à tous les civilisés) constituent une sorte d'aristocratie fermée, reconnue par les hommes qui parlent d'autres langues et qui explique la préférence accordée par eux à un idiome étranger. Dans leur pensée, les qualités de clarté, de précision, d'affinement dans l'enchaînement logique et la rigueur des termes et dans l'adaptation stricte aux détails de l'idée des détails de la phrase, ne se reconnaissent aussi pleinement dans aucun autre langage que dans le nôtre, de façon que, voulant donner une forme intangible à leurs

déterminations les plus graves, ils sont contraints de venir à nous. Et c'est pourquoi le français est resté la langue des traités de paix et d'alliance, celle dans laquelle s'expriment de préférence les résolutions intéressant le sort des Etats. En ce sens, Rivarol a pu déclarer notre langue « sûre, sociale et raisonnable » et proclamer qu'elle était de toutes les langues la seule qui eût une « probité attachée à son génie ».

§

Que de choses on découvre donc, en réfléchissant sur l'histoire, la valeur d'emploi et le contenu de ces petits mots, à l'aide desquels les hommes communiquent les uns avec les autres ! Il n'en faut pas davantage pour rendre excusable, et peut-être opportun, l'objet auquel vont se consacrer les congressistes de Liège. Comme le dit le texte d'une des circulaires rédigées au nom de ses organisateurs, « ce n'est pas exagérer « que de dire que le développement intellectuel et scientifique, « l'accélération du productivisme, l'essor de la vie économique « des peuples sont intimement liés à la culture méthodique de « la langue française et à son extension ».

Ainsi l'avait-on compris, hors de France, dès le XIIIe siècle. C'est l'époque où l'auteur d'une Encyclopédie norvégienne, signalée par M. Nyrop, met dans la bouche d'un père, enseignant son fils, le conseil suivant : « Si tu veux être parfait en « science, apprends toutes les langues, mais avant tout le latin « et le français, parce qu'ils ont la plus grande extension ». A la suite des premières croisades, le français se parle à Jérusalem et à Chypre ; il se parle dans la péninsule des Balkans, et même aussi purement qu'à Paris, s'il faut en croire le chroniqueur Ramon Muntaner (1225). En Angleterre, la conquête de Guillaume le Normand a eu pour effet de l'imposer comme langue aristocratique, la seule dont usera, pendant plusieurs siècles, la société polie et la seule qui ait une littérature.

L'Italie nous offre le spectacle plus surprenant d'un vasselage littéraire, qui n'a pris fin que dans les dernières années du XIVe siècle. Les gens cultivés n'y ont d'oreilles que pour les récitations de nos chansons de geste et pour les douces modulations des troubadours provençaux. Ceux-ci trouvent des imitateurs à Gênes, à Milan, à Venise, qui s'essaient, non sans gaucherie, à chanter l'amour et les dames dans une lan-

gue étrangère. C'est en français qu'on écrira ou qu'on récitera les longs poèmes et les légendes de saints; ce sera aussi la langue des écrits en prose de quelque importance.

Le plus ancien biographe de Saint François d'Assise prétend, un peu à l'étourdie, que celui-ci chantait les louanges du Seigneur « francigena lingua », à peu près à la date où un jurisconsulte de Bologne note avec intérêt que le thème favori des jongleurs, attroupant les curieux dans cette ville, est la vie et les exploits de Roland et d'Olivier. Toute la matière épique italienne vient d'au-delà des monts; innombrables sont les manuscrits de nos vieux poèmes, copiés et conservés dans la péninsule. Mais on recourt plus ardemment encore au français pour assurer aux ouvrages scientifiques et techniques une vogue moins limitée. M. Paul Meyer a signalé deux traités de fauconnerie, traduits en français par un certain Daniel de Crémone avant 1249; un peu plus tard, c'est le tour d'un *Liber marescalciae*, dont il existe une version française exécutée en Italie; en 1256, maître Aldebrand, médecin florentin ou siennois, rédige en notre langue une vaste compilation médicale. Philippe de Novare, à partir de 1243, compose toute une série d'ouvrages historiques et philosophiques, qui occupent une place honorable dans l'histoire de nos lettres. Avec lui, d'ailleurs, la série est loin d'être close. Car, si l'on n'est guère fondé à alléguer toujours Brunet Latin, le maître de Dante, qui écrivait en France, on a le droit de s'enorgueillir de la préférence accordée au français par Martino da Canale, qui, rédigeant à Venise sa chronique pour des compatriotes, ne doute pas un instant d'être mieux compris et goûté s'il sacrifie le langage natal.

Il semble qu'avec les XV^e^ et XVI^e^ siècles la puissance d'extension du français fléchit et cède le pas à sa puissance d'organisation. Au dehors et même dans ce pays, l'italien, importé par des alliances princières, et l'espagnol, qui multiplie les chefs-d'œuvre, lui disputent une prééminence jusque-là incontestée. C'est le moment où les grammairiens commencent ce long travail qui durera trois siècles, et dont la langue, comme une accouchée, sortira victorieuse, mais profondément anémiée. Travail d'épuration, de clarification, de détermination plus précise de la valeur des mots, de contrainte progressive dans leur accouplement, travail auquel collaboreront des

femmes (les *Précieuses*), des savants et des écrivains, et qui sera la principale raison d'être de l'Académie française.

Déjà, au XVI^e^ siècle, Henri Estienne, Pasquier et d'autres nous donnent de remarquables consultations sur cette « précellence » de plus en plus manifeste de leur langue, dont la centralisation progressive hâte encore les progrès. Montaigne, enfermé dans son donjon de Guyenne, se désole de « la barbarie de *son* cru » qui alourdit sa phrase, et ce sentiment, si délicat, gagne peu à peu tous les écrivains et conduit au purisme de Balzac. Il n'y a qu'un peuple alors chez lequel des philosophes paraissent attacher autant de prix à l'expression à la fois précise et élégante de leur pensée, et c'est le peuple auquel nous devons Descartes et Pascal.

Dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle, une littérature sans rivale montre, avec un légitime orgueil, les nobles fruits de cent ans de polissage de l'outil encore grossier, que Villon avait légué à des successeurs moins fantaisistes. Paris est alors le centre du monde intellectuel, comme il tend à devenir, par l'éclat d'une cour, l'agrément de la vie et le lustre des victoires d'un Condé, le pivot de la politique européenne.

Les Français ont nettement conscience de cette supériorité, que les étrangers proclament. Le Père Bouhours, dans des *Entretiens* qu'il imagine entre deux amis de la langue française, met une certaine complaisance à la proclamer : « Au « moins vous seriez bien aise, dit Ariste, que toutes les lan« gues fussent réduites à une seule, et que tous les peuples « s'entendissent comme nous nous entendons, et comme ils « s'entendaient autrefois. — Je n'en serois pas fasché, répliqua « Eugène, pourveu que nostre langue fust cette langue uni« verselle, et que toute la terre parlast François. » A quoi Ariste de répondre que les événements semblent s'accorder merveilleusement avec son souhait : « On parle déjà François « dans toutes les cours de l'Europe. Tous les Estrangers, qui « ont de l'esprit, se piquent de sçavoir le François : ceux qui « haïssent le plus nostre nation aiment notre langue.... »

Cet usage universel, qu'espère et annonce Ariste, Fénelon, dans son *Mémoire sur les occupations de l'Académie française*, en considère la réalité comme prochaine; il n'y manque selon lui que bien peu de chose, des méthodes plus perfectionnées d'enseignement, et, avant tout, un dictionnaire enri-

chi « de toutes les remarques que l'on peut faire sur la langue françoise ».

Il est curieux de noter qu'à un autre endroit de ce mémoire Fénelon se prononce contre la rime et qu'il soutient qu'elle est plutôt défavorable à la versification. En somme, et c'est le juste châtiment de la poésie classique, le célèbre prélat ne dissimule pas ses préférences pour la prose, qui évite l'uniformité des fins de vers et a une liberté d'allures, défendue aux rimeurs du grand siècle. De même, cent ans plus tard, Rivarol, célébrant l'*Universalité de la langue française* dans un discours couronné par l'Académie de Berlin, n'hésitera pas à proclamer l'infériorité de la poésie : « On ne dit rien en vers « qu'on ne puisse très souvent exprimer aussi dans notre « prose, et cela n'est pas toujours réciproque... Notre prose « s'enrichit de tous les trésors de l'expression... Etant com- « mune à tous les hommes, elle a plus de juges que la versifica- « tion, et sa difficulté se cache sous une extrême facilité. Le « versificateur enfle sa voix, s'arme de la rime et de la mesure « et tire une pensée commune du sentier vulgaire; mais aussi « que de faiblesses ne cache pas l'art des vers ! »

Ce n'est pas seulement là le testament d'une littérature, qui pendant deux siècles et demi fut surtout une littérature d'orateurs, de philosophes et de moralistes; c'est aussi l'aveu que la domination mondiale du français est subordonnée à des qualités de langue de la conversation et de langue diplomatique. Et l'on peut se demander si c'est pur hasard que l'avènement du lyrisme, dans la littérature de notre race, ait coïncidé avec une diminution d'influence, qui devait profiter directement à l'allemand et à l'anglais. Sans doute des causes politiques et économiques, dont il serait fastidieux d'entreprendre l'énumération, ont contribué à ce refoulement de la langue, polie et lettrée par excellence, au dedans de ses frontières. Mais on ne doit pas oublier que ce que réclamaient d'elle (et réclament encore) les élites étrangères, ce qui enchantait Grimm, Galiani et Walpole, c'était moins l'ébranlement nerveux d'une sensibilité par des rythmes, qu'un mode universel d'expression plus net, plus sobre, plus sûr et d'une musicalité plus discrète.

Quoi qu'il en soit, c'est du dehors, et non en France même, qu'il faut recueillir aujourd'hui des attestations, concluant à

la survie du français et même à ses chances d'universalité future. Un Russe, M. Novicow, dans un livre récent sur *l'Expansion de la nationalité française*, nous prédit, avec un bel enthousiasme, n'excluant ni la rigueur des raisonnements, ni le pouvoir des chiffres, le retour offensif et triomphant du français contre les idiomes voisins des grands peuples de culture. Un anglais, M. Wells, dans des *Anticipations* très paradoxales, mais d'une captivante dialectique, reconnaît librement que sa propre langue « n'a aucune des qualités contagieuses du français ». Ainsi devait-on s'exprimer dans le salon londonien de la duchesse de Mazarin ou chez lord Chesterfield. Wells croit que la diffusion actuelle de l'anglais est due à un essaimement colonial tout à fait extraordinaire et à d'autres influences qu'il juge éphémères. Dans l'avenir il ne prévoit que deux « langues mondiales agrégatives », le français et l'allemand, la première étant destinée à triompher de la seconde.

Comme on devait s'y attendre, la contradiction a dressé l'oreille et riposté à ces apologistes du français. En France même, M. Brunetière a fait d'académiques réserves. En toute occurrence, la question est posée avec éclat, et les congressistes de Liège auront beau jeu de tenter de la résoudre en septembre prochain.

M. WILMOTTE.

COMPÈRE LE RENARD

UN ACTE

(*Suite*[1])

—

SCÈNE DIXIÈME

NOBLE, GOUPIL, Mme DE RUCKENAU, BEAUCENT, BRUN, TYBERT, LE CARDINAL GRIMBERT, ISENGRIN, COUART, DEUX VACHES, etc.

Pendant que Tybert, Brun et Isengrin dressent la potence sur le devant de la scène à gauche, apportent une échelle double, préparent le nœud coulant, etc..

GOUPIL, *à part.* — Oh! si je pouvais, dans cette extrémité, inventer vite quelque tour inédit pour que le roi me fît grâce de la vie, seulement de la vie, et que ces trois-là fussent à jamais confondus! Songes-y bien, Goupil, il s'agit de la potence. Ah! qu'ils vont vite! cela presse. Tout me tombe à la fois sur le dos. Noble est hors de lui! mes amis sont dans l'épouvante, mes ennemis... triomphent! Rarement j'ai fait le bien; ah! j'ai peu tenu compte du pouvoir et de la force; j'ai beaucoup péché.

LE CARDINAL GRIMBERT. — Beaucoup péché, neveu. Pensez au ciel. Vous m'avez fait votre confession sur la route, et vous voyez que j'eus raison d'insister pour l'obtenir. Vous m'avez dit votre contrition sincère : j'ai donc dû vous remettre vos fautes. Mais s'il n'en est pas ainsi, il est temps encore de vous amender : ne mourez pas en désespéré.

GOUPIL. — Oh! désespérer, je ne le puis. Si je parvenais seulement à prendre la parole.

LE CARDINAL GRIMBERT. — Songez à votre salut.

GOUPIL. — Je ne fais que cela.

ISENGRIN. — Sur ta vie, Brun, ne le perds pas de vue! S'il s'échappait, nous serions couverts de honte. Rappelle-toi l'arbre aux abeilles : voici le moment de se payer avec usure. Toi, Tybert, grimpe en haut de la potence pour fixer la corde. Brun le tiendra. J'appliquerai l'échelle, et, dans quelques instants, c'en sera fait du coquin!

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 196.

BRUN. — Place seulement l'échelle, je me charge bien de le tenir dans mes pattes quoique endolories.

GOUPIL, *en route avec lui.* — Isengrin, pourquoi la comtesse n'est-elle pas ici? Elle adoucirait mes derniers moments. Ah! mon père eut aussi de terribles minutes à passer, mais cela ne dura pas longtemps; à sa mort, il n'était pas aussi entouré que moi ni accompagné de tant de monde. Tybert, dis-moi, est-ce la corde que tu as rapportée de la grange? tu penses donc sérieusement que tu m'y mettras en ta place?

TYBERT. — Raille, va : tu nous feras autrement la grimace tout à l'heure.

Goupil arrive en haut de l'échelle, sur l'autre côté de laquelle se tient, à demi-hauteur, Isengrin.

Mme DE RUCKENAU, *agitant un mouchoir.* — Adieu, gentil Goupil, esprit de la nature!

GOUPIL. — Adieu, Madame. Adieu, vous tous qui me méconnaissez. O potence, devais-je mourir ici?

Tybert lui passe la corde au col.

LE CARDINAL GRIMBERT, *arrêtant Isengrin prêt à rabattre l'échelle.* — Laissez-le se recueillir un instant avant ce grand voyage.

Mme DE RUCKENAU, *sanglotant.* — Oh!... oh!... oh!...

NOBLE. — Consolez-vous, Madame : la loi avait prononcé. Je suis peiné, sans doute...

Mme DE RUCKENAU. — Oh! jamais je ne pourrai vous revoir, mon cher seigneur, sans songer à cette triste journée.

GOUPIL. — On me pleure : tout est bien fini. Voilà mon sac vide.

LA POTENCE. — Est-ce toi, mon fils, qui te décourages!

GOUPIL. — Quoi?... qui me parle?... la peur trouble-t-elle mes esprits?...

LA POTENCE. — Elle ne doit que les aiguiser. C'est moi, la Potence, éternel vis-à-vis du trône, qui te parle. Il est fait du même bois que moi : gibet et tribunal sortent du même tronc. Potence : puissance. L'histoire entière ne conte que ce jeu : aller de l'un à l'autre. Au lieu de te laisser suspendre à ce bois, que ne jettes-tu à bas du sien, faux piédestal, le fort qui te va tuer?

GOUPIL. — Mais quoi, mais quoi, chère Potence! quel chemin veux-tu que je prenne de l'un à l'autre, les pattes ainsi liées, le cou dans ce nœud?...

LA POTENCE. — Et la parole, ne vole-t-elle plus? oublies-tu le mensonge, ce magicien irrésistible?

ISENGRIN. — Eh bien, est-ce fini? sommes-nous prêts?

Mme DE RUCKENAU. — Du courage, cher Goupil! Je ne t'oublierai jamais.

TYBERT, *tirant doucement sur la corde*. — Oui, c'est cela : du courage...

GOUPIL. — Je suis prêt, et, puisque je vois la mort devant moi, que je ne lui échapperai point, je vous prie seulement, à cet instant suprême, ô vous tous qui m'écoutez, que vous m'accordiez cette petite grâce de faire devant vous l'aveu sincère de tout le mal que j'ai commis, afin que personne ne soit un jour puni pour tel ou tel crime de mon fait, resté inconnu, — ce qui arrive souvent après la mort des grands criminels : je parerai ainsi à plus d'un mal avant de mourir et j'ose espérer que le Ciel m'en tiendra compte dans sa miséricorde.

BEAUCENT. — Il demande assez peu de chose et ce ne sera qu'un bref délai.

NOBLE. — Soit.

GOUPIL. — Esprit des bois et des choses, Protée, viens à mon secours ! Je ne vois pas ici ni là dehors dans la plaine quelqu'un à qui je n'aie fait du mal : tous ne le savent pas. Enfant, j'attrapais les petits oiseaux ; puis je goûtai au sang d'une chevrette : pente fatale. Je fis un soir, vers le crépuscule, la connaissance d'Isengrin : j'étais perdu ! Il me démontra que nous étions parents, il m'entraîna dans ses expéditions : il faisait les gros vols et moi les petits. Notre gain devait être en commun : à vrai dire, il ne le fut jamais ; c'est lui qui taillait les parts ; même, s'il avait tué un veau ou une brebis et que je le trouvasse attablé, à mon approche il grognait, prenait sa mauvaise figure et me chassait avec de sinistres menaces. Avions-nous pris ensemble un bœuf ou une vache, aussitôt je voyais accourir dame Hersent, ses cousins et ses beaux amis, qui se jetaient sur notre prise et me tenaient éloigné du festin : je ne pouvais attraper le moindre bifteck ! Mais, gloire aux destinées ! je ne souffris tout de même pas de la faim : je me nourrissais en secret de mon immense trésor d'or et de pierreries, que je garde mystérieusement dans un endroit sûr ; il me suffit et au-delà ; on en chargerait sept voitures qu'il m'en resterait encore.

NOBLE. — D'où cela vous vint-il ? Je parle du trésor.

BEAUCENT. — Oui ?...

GOUPIL. — Cette corde me gêne bien pour parler.

NOBLE. — En effet : ôtez-lui cela, Tybert. Et alors ?

GOUPIL. — Oh ! je ne vous cacherai pas ce secret : à quoi me servirait-il ? je ne puis rien emporter de toutes ces choses précieuses. Mais puisque vous me l'ordonnez, je vais tout vous raconter : car il faut bien qu'on le sache, — et, en vérité, pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas rester chargé de ce fardeau. Apprenez-le donc : ce trésor... a été volé. Une conjuration eut lieu contre vous, Majesté ! contre vous, et, ma foi, si le trésor ne s'était pas trouvé à ce moment-là si habilement dérobé, il faut bien dire que c'en était fait de votre vie.

Faites-y bien attention, très gracieux Seigneur, de ce trésor dépendaient votre vie et votre race : et c'est son détournement qui a jeté mon pauvre père dans de si grands malheurs, qui l'a conduit prématurément au tombeau et... peut-être... à une éternité de souffrances; mais il le fallait, Sire, pour votre salut.

Mme DE RUCKENAU, *se serrant contre Noble.* — Ah ! mon bien-aimé maître, l'horrible histoire !... Songes-y, Goupil, le grand voyage s'ouvre devant toi. Dis toute la vérité.

LE CARDINAL GRIMBERT. — Oui, la vérité.

NOBLE. — Que chacun fasse silence pour que nous entendions la vérité. Déliez-lui les pattes, Isengrin, et qu'il puisse s'expliquer à son aise.

Isengrin, après avoir échangé un geste consterné avec Tybert, exécute l'ordre reçu. Brun lève avec rage ses pattes emmaillottées.

GOUPIL, *à part.* — Il va falloir mentir ferme !

Mme DE RUCKENAU. — Apprenez-nous vite et clairement comment tout s'est passé. Parlez franc, songez à votre conscience, délivrez votre âme.

GOUPIL. — Je ne demande pas mieux. Je m'en vais mourir; c'est irrémissible; quelle folie par conséquent de charger ma conscience à la fin de ma vie et de m'attirer le châtiment sans fin de transmigrations et d'avatars toujours plus douloureux ! Il vaut mieux tout avouer : peut-être ainsi me préparerai-je un bon karma et me réincarnerai-je en une bête plus noble, comme M. Beaucent, par exemple. Il vaut donc mieux tout dire et si, par malheur, il me faut accuser mes parents et mes amis les plus chers, hélas ! que puis-je ? L'enfer est là qui me menace.

NOBLE, *soucieux à cause des gestes de Tybert.* — Est-ce bien la Vérité ?

GOUPIL. — Ah ! Sire... si vous étiez à ma place, vous comprendriez quel prix a la vérité pour moi... Oh ! cette montée vers la mort vous inspire une âme. Tenez, vous souvenez-vous, à ce propos, comte Isengrin, d'un de mes méfaits que je n'ai point encore confessé ? J'étais tombé bêtement dans un puits où j'avais cru voir luire quelque chose : c'était la lune dans un seau, auquel je me rattrapai par bonheur. Vous vîntes à passer, quelques heures plus tard. — Hé, que fais-tu là ? — Je trouve ici proie abondante. Prenez place plutôt dans l'autre seau resté là-haut, pour me rejoindre... Vous m'écoutâtes. Mais, à votre effarement,

Il descend et arrive à la hauteur où se tient, sur l'autre côté de l'échelle, Isengrin.

nous nous croisâmes en route. Vous descendiez et je montais : c'est la vie.

Isengrin, pris d'effroi, se dépêche de descendre.

Mme DE RUCKENAU. — Quelle mâle mélancolie! Ah, écoutons-le tous : précieux sont les enseignements d'une pareille heure; et, par cette confession, nous éviterons des malheurs sans nombre.

BEAUCENT. — Et puis, ce trésor... Comme cela équilibrerait notre diable de budget...

TYBERT. — Quelque effronté mensonge!

NOBLE. — J'ai dit. J'ai dit que nul ne l'interrompe, je crois.

GOUPIL. — Puisque vous le désirez, Sire, écoutez donc. Je vous découvrirai tout le mystère et je n'épargnerai personne. Ce trésor, amassé jadis par les Pies, mon père en fit la découverte. Il en perdit un peu l'esprit, dédaigna ses compagnons naturels, chercha plus haut ses alliés. Il envoya le jeune Tybert, alors votre menin, en Russie vers Brun l'ours, invitant celui-ci à venir se faire proclamer empereur. Depuis longtemps, Brun caressait ce rêve : un sien arrière-grand-oncle, à la fourrure grise, ne l'avait-il pas réalisé, une douzaine d'années au plus à la vérité et non sans entasser bien des meurtres? Le baron s'empressa donc vers mon père qui le reçut fort bien et envoya chercher sur-le-champ Isengrin et le sage Grimbert; et tous quatre se mirent à traiter l'affaire ; mais j'oublie qu'il y eut un cinquième, le page Tybert. De tout ceci je vous fournirai les preuves, elles reposent avec le trésor, en lieu sûr. Il y a tout près de là une ville nommée Fontainebleau et c'est à peu de distance, près des gorges de Franchard, que se tint la conférence, — par une nuit sans lune, dans la forêt (mais le diable les tenait!). Ils résolurent la mort de votre père, le vieux roi, et tous les cinq promirent aussi par serment, la main étendue sur la tête d'Isengrin, de choisir pour monarque et autocrate Brun l'ours et de lui donner solennellement l'investiture à Rheims avec la couronne d'or et le trône impérial. Mon père se chargeait de corrompre, aisément du reste, les représentants plus récalcitrants que les autres; quant aux comparses, pour plus d'économie, on les déporterait. Je sus l'histoire ; voici comme : Grimbert, au lit, la conta à une belle pénitente, en lui recommandant le silence. Elle la dit le lendemain matin à ma fiancée Ermeline... Sire, je pensai à vous, qui aviez mon âge; je pensai aussi, je l'avoue, que vous me récompenseriez. Je connais Brun et les ours : si ce lourdaud devenait maître, nous aurions tous péri dans de vagues bagarres; triste sort pour des êtres qui pensent! Noble est libre et fier, il sera miséricordieux: quel vilain échange que de mettre Brun à sa place! Un éclair me traversa l'esprit ; tout reposait sur l'argent fourni par mon père.

BEAUCENT. — Vous vous en emparâtes.

GOUPIL. — M. le ministre a deviné cela tout de suite.

NOBLE. — Et ce trésor, où l'avez-vous transporté?

GOUPIL. — Vous vous imaginez la déception des conjurés! Hélas! vous ne sauriez concevoir la douleur et le désespoir de mon père sous leurs reproches et dans la ruine de ses ambitions comme de sa fortune! Alors — comme ce souvenir me torture nuit et jour! — il se pendit, de chagrin et de honte... Voilà ce que j'ai fait pour arrêter le complot. J'en suis puni à présent... et pourtant, ô mon père que je vais revoir, non, je ne me repens pas. Tu es vengé : Isengrin et Brun siègent auprès du roi... mais moi... N'importe.

NOBLE. — Parlez : où est le trésor? Je voudrais le savoir.

GOUPIL, *comme à soi-même.* — A quoi bon le montrer à qui me met à mort? Il croit plus volontiers mes ennemis, des voleurs et des régicides.

TYBERT. — Pour l'amour de vous, Sire, ne l'écoutez point : une fois libre, certes, il vous échappera!

Mme DE RUCKENAU. — Non, non, Monseigneur te laissera vivre, Goupil. Il domptera sa colère. Corrige-toi, et il te pardonnera.

ISENGRIN. — Croirez-vous un tel fourbe?

NOBLE. — Quand il parle de vols, de brigandages et de mensonges, peut-être. Pas pour le reste.

Mme DE RUCKENAU. — Et puis, songez qu'il accuse son oncle et ami, le cardinal, qui en paraît confondu, et jusqu'à son propre père. Il ne dépendait que de lui de les ménager.

BEAUCENT. — Vous engageriez-vous à nous conduire à la cachette?

GOUPIL. — Evidemment.

NOBLE. — Cet or viendrait bien à point...

BEAUCENT. — Ce serait tellement plus commode que l'impôt!

Mme DE RUCKENAU. — Et la raison d'Etat ne doit-elle point primer tout?

ISENGRIN. — O rage! il cédera!

BRUN. — Quoi, nous laisserions?...

TYBERT. — Non! Attendez!... (*Il bondit en avant.*) Vous hésitez, Monseigneur? Songez qu'il vous a déjà trompé deux ou trois fois. Le voilà qui diffame chacun, et tout le monde a peur de lui.

ISENGRIN. — Peur de ce brigand? non! non!

TYBERT. — Vous entendez, Isengrin vient encore de l'insulter sans qu'il bouge. Pourquoi, dans votre doute, ne pas vous en rapporter alors au jugement de Dieu? Mettez les deux ennemis aux prises sur le terrain : la bonne cause l'emportera.

Mme DE RUCKENAU. — Leurs forces sont trop inégales, méchant!

NOBLE, *avec majesté.* — Toutes sont égales devant Dieu.

COUARD, MORHOU, ETC. — Bravo! Ah, ah, noblement parlé, ma foi!

GOUPIL, *les regardant.* — Bon peuple!... on voit bien qu'il n'a jamais, lui, pratiqué le duel.

TYBERT, *bas à Isengrin.* — Hardi, à présent!

ISENGRIN. — Eh bien, lâche, tu ne réponds pas?

TYBERT, *bas.* — C'est cela. Aïe donc!

ISENGRIN, *fier.* — Faudra-t-il te marcher sur les pattes?

TYBERT, *soufflant.* — Te cravacher.

ISENGRIN, *se redressant encore.* — Te cravacher?

BRUN. — Superbe: toute la gamme de l'insulte selon les maîtres.

ISENGRIN, *triomphal.* — Ou te cracher au visage?!

Huées de la foule.

GOUPIL. — J'étais jusqu'à cette heure un mourant : l'agonie doit tout pardonner. Mais, puisque tu le veux et si veut le roi que la lutte remplace la potence, — eh bien, je te remercie, comte, de me donner la victoire.

ISENGRIN. — En vérité, tu délires! Toi, mon vainqueur, avorton! quand j'ai pour moi le bon droit, ma force et mon courage.

GOUPIL. — Si tu possédais la force et le bon droit, il y aurait maigre courage, tu l'avoueras, à me provoquer; et en revanche, si je suis, comme tu le prétends, le plus faible et que j'aie tort, de nous deux en cette affaire c'est moi le brave, et non toi.

NOBLE. — Assez parlé. Ne touchez pas au duel. Il reste la suprême ressource d'un monde où la justice devient décidément bien difficile. Puis l'honneur sur lui repose : voilà qui dit tout. Car, sans l'honneur, où trouver la vaillance et le désintéressement, ces deux vertus si utiles — à l'Etat? Que les mestres de camp fassent préparer la lice. Je veux qu'ils reviennent aux anciens us de la rencontre des gladiateurs, d'esclaves passés les maîtres, à la face de tous : rien de plus moralisant. Vous laisserez payer les invitations, Beaucent : cela leur donnera du prix..... Nous, cependant, allons prendre une collation. Venez, Messieurs.

SCÈNE ONZIÈME

A gauche, au pied de la potence : GOUPIL, LE CARDINAL GRIMBERT, Mme DE RUCKENAU. — A droite, devant le trône : ISENGRIN qu'arment BRUN et TYBERT.

LE CARDINAL GRIMBERT. — Convenez, mon neveu, que vous m'avez durement traité.

GOUPIL.— Convenez, mon oncle, que je n'avais point d'autre issue.

—

TYBERT. — Il a bien failli nous échapper.

ISENGRIN. — Il ne m'échappera pas!

BRUN. — Prenez garde.

—

LE CARDINAL GRIMBERT. — La situation n'apparaît guère moins dangereuse.

GOUPIL. — Elle est désespérée!... Vous l'avouerai-je? je me sens plus en péril sur un champ d'honneur qu'à la potence. Ah! si je pouvais éluder la bataille...

Mme DE RUCKENAU. — Il ne faut pas y songer; mais écoute-moi, cher Goupil.

—

ISENGRIN. — Prendre garde, prendre garde! A quoi? L'égorger n'est pour moi qu'un jeu. Enfin, je vais donc me venger! Oh, je tremperai mes crocs dans son sang jusqu'aux gencives.

TYBERT. — Un excellent dentifrice.

BRUN. — Eh bien, moi, qui ne suis pas poltron cependant, cette petite bête rousse me fait horreur et comme peur... La pensée trop alerte me fit toujours l'effet d'une grimace. Mais voyez donc les singuliers assistants. Un curé!

TYBERT. — Et une fille! Le plaisant assemblage, sous le bras bénisseur de ce gibet.

—

Le cardinal Grimbert s'est assis sur l'échelle, son chapelet à la main.

GOUPIL, *s'agenouillant devant le blaireau.* — Soit. Tondez-moi donc, chère guenon, comme vous l'entendez. En somme, je vis encore.

Mme DE RUCKENAU. — Et tu penses.

Elle se met au travail, le masquant aux adversaires jusqu'à la fin de la scène.

—

ISENGRIN. — Rassurez-vous : je n'écouterai rien de ce qu'il me dira. Je frapperai simplement et tout droit.

BRUN. — Il me semble, comte, que je me laisserais tomber sur lui de tout mon poids pour l'accabler.

TYBERT. — Non! non! tâche plutôt, à l'improviste, de lui pincer quelque endroit sensible d'une façon très cruelle. Il s'évanouira peut-être! car les faibles supportent difficilement une douleur excessive.

—

LE CARDINAL GRIMBERT. — Songe à ton âme sérieusement.

GOUPIL. — Ah! mon oncle, mes péchés sont grands; vous les connaissez. Mais c'est une singulière affaire, voyez-vous, que le monde et sa morale.

—

TYBERT, *continuant*. — Ainsi tu peux avec honneur lui arracher une oreille d'un coup de griffe ou lui déchirer un œil. (La conscience de ton bon droit t'y aidera, du reste)...

—

GOUPIL, *continuant.* — Certainement, chacun devrait aimer son prochain.

—

TYBERT, *continuant.* — ... Lui tordre le cou, le mordre à la gorge...

—

GOUPIL. — Nous vivons dans des temps dangereux.

—

TYBERT. — ... Mais l'usage de la patte gauche reste interdit!... A lui aussi d'ailleurs, quoique le moins fort.

BRUN. — Heureusement!

—

GOUPIL. — Qui donne le haut exemple du meurtre, du parjure, du vol, sinon le gouvernement ? Ne nous y dresse-t-il pas dans la guerre, dans les élections et leurs programmes, dans les finances et leurs impôts écrasants seulement pour le pauvre, parce que sans défense, et dans ses lois enfin, toutes pétries d'injustice et de lâcheté ?

—

TYBERT. — Les feintes sont de règle.

BRUN. — Parbleu ! c'est la diplomatie de l'escrime.

—

GOUPIL. — Personne pour crier la vérité : elle est difficile à voir, incroyable à entendre ; le mal a pénétré partout. Qui élève aujourd'hui la voix ? ni l'évêque ni le moine. Et le savant ne sait que les jalouser. Ce qui est pris reste pris : dis adieu à ce qui tomba sous la patte d'un puissant ou d'un de ses valets, le juge les salue bien bas si tu réclames.

—

BRUN. — O chevalier Isengrin, tu auras sauvé l'ordre par ton courage.

TYBERT. — Mais n'y oublie point la perfidie, je t'en conjure : elle seule assure toute victoire.

—

GOUPIL, *continuant.* — Alors, voyant ce spectacle, j'ai joué aussi mon jeu. Sans doute, ma conscience se remue par instants. Il faut vivre pourtant. Les meilleurs, qui donc les respecte ? ce sont de rapides victimes, — victimes des grands, victimes des petits, car les microbes valent les fauves.

LE CARDINAL GRIMBERT. — Oui : il y a peu de justes !

—

ISENGRIN. — Ah ça ! que fait-il là-bas ?

BRUN. — Je crois, ma parole, qu'il se confesse.

TYBERT. — Bon signe : le remords vient avec la défaite.

—

GOUPIL. — Le plus triste, c'est l'illusion qu'ont... nos semblables de croire que chacun, dans son orgueil, va redresser et juger le siècle. Chacun se permet tout, jusqu'à la limite de sa peur, et veut corriger les autres ; mais toujours par la force ; de sorte que, pris les uns dans les autres, nous tombons ensemble, groupe enragé, toujours plus bas dans l'abîme...

LE CARDINAL GRIMBERT. — Quelle misère !

—

Mme DE RUCKENAU, *étreignant la potence et renversant le visage vers le haut.* — Ah ! Seigneur, quelle misère !

ISENGRIN. — Ils pleurent tous trois ensemble, ma foi ! Le bel adversaire que j'aurai là.

Mme DE RUCKENAU, *en larmes.* — Il faut vaincre, cher Goupil ! Car toi du moins tu n'es pas que sensualité. L'intelligence répugne moins au bien que le muscle. A présent, je vais t'oindre entièrement d'huile.

Ils sortent, Goupil supposé tout ras sauf la queue et tout piteux, entre Grimbert en avant et Ruckenau qui semble travailler encore, par derrière, sur sa peau.

—

ISENGRIN, *se tenant appuyé à un bras du trône.* — Inutile, cher Tybert, de m'enseigner vos ruses ; je les emploierais mal. D'ailleurs n'est-ce pas mon seul courage qui nous fait tenir le coquin ? En dépit de votre savoir-dire, il s'échappa de la potence où vous lui passiez la corde. En diplomatie, il est passé maître ; sur le terrain de l'honneur, c'est autre chose.

TYBERT. — Pourtant...

ISENGRIN. — Non. Les anciens âges glorieux sont revenus ! Marchons, vous dis-je, à la victoire !

Sonnerie de trompettes.

BRUN, *exultant.* — Place, place à la bête blonde, joyeuse et terrible !

Isengrin s'élance. Ses deux témoins le suivent.

SCÈNE DOUZIÈME

NOBLE, BEAUCENT, Mme DE RUCKENAU, COUART, MORHOU, CHANTECLER, LES DEUX POUSSINES, DEUX VACHES, (etc.).

NOBLE, *s'essuyant les lèvres avec une serviette.* — Ce Bellyn avait du bon... (*A Mme de Ruckenau qui rentre.*) Venez çà, Madame : je prends part à votre chagrin, croyez-le ; j'y prends part. Il faut faire votre deuil de Goupil : il ne manquait pas d'esprit, j'en conviens, mais c'est mérite de bouffon. Rien ne vaut la vertu en définitive : vertu, *virtus*, c'est-à-dire courage ; ayez-en. Réjouissons-

nous donc: la vie n'a qu'un temps... en général. Un combat présente un beau spectacle. Quelles sont ces personnes en prière sur la colline, près de l'ermitage de l'écureuil Roussel?

BEAUCENT. — C'est M^me^ Ermeline et ses deux fils, Monseigneur. Ils font dire une messe par Roussel.

NOBLE. — Et cette autre dame, voilée?

BEAUCENT, *baissant la voix.* — Eh!... on dirait la noble comtesse...

NOBLE. — Hersent? l'ermite célèbre donc sa messe pour les deux adversaires à la fois?

BEAUCENT, *fin.* — Pour les deux? Qui sait?

NOBLE et RUCKENAU, *devinant.* — Ah! ah! ah!

On s'installe, le dos tourné à la salle, pour suivre les péripéties du duel qui a lieu hors de la scène et de la vue du spectateur.

BEAUCENT, *à Couart et Morhou.* — Vous, acclamez la victoire d'Isengrin, n'est-ce pas? Je ne veux pas qu'on me fasse honte de la population sur qui je veille. Vaches, s'il le faut, piquez-les de temps à autre, par derrière, avec vos hallebardes pour stimuler leur enthousiasme. Isengrin descend dans la lice. Son panache ondoie. Qu'il a l'air brave!

COUART et MORHOU. — Qu'il a l'air brave! Vive Isengrin!

NOBLE, *se retournant.* — Vont-ils encore se mettre à brailler, ceux-là?

BEAUCENT. — Le protocole l'exige, Sire. Vaches, piquez donc.

COUART et MORHOU. — A bas Goupil! Honte à lui!

NOBLE. — Ah! ah! quel costume! Il est nu, tondu, huilé. On a bien raison de parler des tours de renard. Espérerait-il se tirer d'affaire?

M^me^ DE RUCKENAU. — Oh!... quel bond a fait sur lui le comte!

NOBLE. — En ouvre-t-il une mâchoire, cet Isengrin! superbe dentition, ma foi.

BEAUCENT. — Tiens! que veut Goupil? Comment! il se sauve, la queue traînant dans le sable. L'imbécile! le poltron! Ah! Isengrin le tient.

COUART et MORHOU, *qu'on pique.* — Bravo-oooooo, Isengrin!

M^me^ DE RUCKENAU. — Quelle poussière! jusque sur ma robe... On n'y voit rien... Eh bien, Beaucent! Isengrin ne le tenait pas du tout: Goupil lui a rempli les yeux de sable. Bon, bon, bon, à présent, tape, tape, brave petit renard.

COUART et MORHOU, *qu'on pique.* — A bas, à bas Goupil!

BEAUCENT, *se retournant avec dignité*: — Il y aurait lieu de modérer un peu vos hallebardes, Vaches.

Mme DE RUCKENAU. — Il a mordu le loup à la gorge! Tiens ferme!

NOBLE. — Bah! Isengrin vous l'a vivement secoué.

BEAUCENT. — Ouais... toutefois, le comte est blessé: le sang lui coule sur la gueule.

MORHOU. — Mais il renverse Goupil par terre.

COUART. — Voyez-vous, Monsieur? Il indique l'endroit où l'autre l'a blessé: oh, il va se venger.

MORHOU. — Quelle anxiété! ne savoir qui acclamer... Savoir fut toujours ma passion.

COUART, *jetant son trognon de chou*. — Tant pis! à bas Goupil le grenouillard!

MORHOU. — Mort à Goupil le rateux! Bien fait: Isengrin lui a happé une patte entre ses dents. Goupil l'implore. Comme il crie!

Mme DE RUCKENAU, *les pattes jointes*. — Pitié, comte! grâce!

COUART et CHANTECLER. — Pas de pitié! Rien que l'honneur.

NOBLE. — Isengrin lui montre une dernière fois Hersent: Goupil s'agite encore un peu..... Ah! le renard l'a mordu au ventre,.....il le traîne...

Mme DE RUCKENAU. — Le comte s'évanouit.... il le traîne.... les entrailles sortent... bravo!

COUART et MORHOU. — A bas Goupil!

BEAUCENT. — Drôles, voulez-vous vous taire! Vaches, bâtonnez-moi donc ces gens-là.

CRIS DU DEHORS. — Grâce pour Isengrin! grâce!

NOBLE. — Est-ce votre avis?

MORHOU et COUART, *qu'on bâtonne*. — Grâce, oh là là, grâce...

NOBLE, *se penchant au dehors et lançant son sceptre*. — Soit donc! Séparez les combattants. Goupil, je te demande la vie d'Isengrin.

Mme DE RUCKENAU. — O joie! ô triomphe inespéré!

TOUS, *sauf Chantecler*. — Vive, vive Goupil!

NOBLE. — Etes-vous contente, Madame? Je vois avec plaisir que vos pressentiments de femme ne vous trompaient pas: Goupil est innocent. C'est un homme d'honneur, il a fait ses preuves; et j'aurai le trésor. Allons, voilà qui va le mieux du monde.

Mme DE RUCKENAU. — Ah! cette lutte, cette joie, ces émotions, je me sens hors de moi. Sire, pourrai-je vous parler ce soir?

NOBLE. — O charmante guenon, mais vous voulez donc que je sois en paradis aujourd'hui?

Mme DE RUCKENAU, *inclinant le front*. — Oui.

SCÈNE TREIZIÈME

LES MÊMES, GOUPIL et GRIMBERT à l'entrée de la scène.

Ils ne peuvent avancer dans la cohue qui se précipite vers eux. Bande-

rolles, serpentins, orgues de Barbarie, pétards, acclamations, clairons, cors de chasse. On apporte l'étendard royal représentant un kiwi (sorte de poulet sans ailes). On se jette avec ardeur des confetti, parmi les coups distribués par les vaches qui fraient un passage et dont les coups de pied aux derrières et les coups de poing sur les têtes rythment le chant national hurlé de tous, elles comprises :

(Sur l'air de *la Carmagnole*.)

Dansons comm' des p'tit' folles.
Que de horions ! que de horions !
Dansons comm' des p'tit' folles.
Que de horions !... Vive le Lion !

NOBLE, *de loin*. — Approche, Goupil.

BEAUCENT. — Entendez-vous ces chants guerriers, ces musiques, ces pétards d'ailleurs interdits? Quel coup d'œil féerique ! On a déjà étouffé deux bêtes, la lice est ravagée, on incendie les tribunes, on vous acclame, on viole une grue.

NOBLE.— Ah ! le grand peuple, voyez comme il lance des confetti.

Mme DE RUCKENAU, *inspirée*. — Moi, je crois dans la foule : il y a quelque chose de généreux et... d'électrique. Oh, ce soir, mon beau lion superbe et vigoureux.

LE CARDINAL GRIMBERT, *à Goupil*. — Que de placets on m'a donnés pour vous remettre, sur du papier excellent. Combien de flatteurs, mon neveu ! Sommeilleux, le loir, secrétaire-trésorier des Martres : il demande de l'avancement, ce grand imbécile. Fouin le putois voudrait une petite somme. Ferrant la rosse aspire à devenir votre intendant; et ainsi de suite pour cent autres qui vous étaient hostiles il y a un quart d'heure. Tel qui vous huait se prétend votre parent : jusqu'à leurs petits qui, d'instinct, nous grimpaient aux jambes.

COUART, *s'approchant avec un bouquet*.— De la part de Mme Ermeline, votre femme. Souvenez-vous des rats, M. de Goupil. Rendez-leur leur fromage de Gérômé...

Il s'éloigne avec mystère.

MORHOU, *avec un autre bouquet, tout bas*. — De la part de la comtesse Hersent. Les grenouilles sont avec vous : à la vie ! à la mort ! Présentez-vous : nous voterons comme une seule bête.

GOUPIL. — Naturellement. Naturellement.

Une vache joue de la flûte, l'autre danse avec un tambourin dont elle frappe les têtes toujours en chantant : Dansons comm' des p'tit' folles, etc.

BEAUCENT, *sévère*. — Ne vous en allez pas, Chantecler, ni vos filles. Gardez-les à vue, Vaches : on pourra en avoir besoin... Réjouissez-vous, sire Goupil : vous avez jeté un nouveau lustre sur vous et sur votre race. Ah ! nous étions bien affligés de vous voir succomber, mais la chance a tourné par un coup de maître.

MORHOU.— Eh! qui pouvait craindre? J'étais sûr du succès.

GOUPIL, *modeste.* — Le bonheur m'a seul favorisé. Merci, mes amis, mes nombreux amis. Sire, je vous rapporte votre sceptre... *(à Couart)* et ton trognon de chou, mon garçon.

Couart se sauve, mais Goupil lui a arraché une oreille qu'il met dans une de ses poches, d'où elle dépasse.

NOBLE.— C'est un beau jour. Vous avez soutenu votre cause avec honneur. Toute poursuite contre vous tombe, de par le Ciel très juste. Recevez ce collier de la Toison d'Or; nul ne l'aura porté plus dignement — après moi, bien entendu. Aidez-moi désormais à gouverner avec sagesse. Je vous nomme chancelier, ministre de ma justice.

Mme DE RUCKENAU, *à Grimbert.* — Et garde des sceaux.

NOBLE.— Avec la ferme des alcools. Ma signature vous sera confiée : ce que vous aurez fait et écrit restera écrit et fait.

GOUPIL.— Mon noble suzerain, ma gratitude n'a d'égal... que l'honneur dont vous me comblez. Elle vous est acquise pour toujours ; Grimbert, donnez-moi les plans du caveau où gît le trésor. Je les lui avais confiés avant d'entrer dans le champ-clos, tant je suis sûr, Monseigneur, de son dévouement pour vous.

NOBLE.— Je doublerai son bénéfice.

LE CARDINAL GRIMBERT. — Ah! Sire...

SCÈNE QUATORZIÈME

LES MÊMES, ISENGRIN, appuyé sur BRUN, TYBERT

ISENGRIN. — Hélas! hélas! que ne suis-je mort plutôt sur place

BRUN — Courage, mon pauvre ami; encore quelques pas... et nous tâcherons de gagner la forêt protectrice.

BEAUCENT. — Messieurs, vous n'auriez pas dû étaler un pareil spectacle devant Sa Majesté et devant les regards délicats des dames. Il y a là une affectation du plus mauvais goût. Dispersez-vous au plus tôt, je vous prie... Allons, bon! il perd connaissance, cachez-le du moins; c'est indécent! *(S'interposant entre eux et la vue de Noble.)* Sire, que faut-il faire de Chantecler?

NOBLE.— Chantecler? Ah oui, c'est vrai... Epoux infortuné, je veux réparer votre perte, vous avez deux filles; je les dote richement, avec la fortune d'Isengrin.

CHANTECLER. — Que de bonté, Sire!...

NOBLE.— Et je veux les placer en haut lieu.

CHANTECLER, *d'un ton pénétré.* — Ah!

NOBLE.— Mon ministre que voici a deux fils. Goupil, emmenez ces jeunes personnes ; je les unis à Persehaie et à Malebranche.

CHANTECLER. — O mon Dieu! après ma femme, mes deux filles!...

NOBLE.— Je le veux, Chantecler : ainsi s'apaiseront des malentendus qui n'ont que trop duré. Consolez-vous...

CHANTECLER.— Ah! hélas! ah!

NOBLE.— Qu'on lui donne les palmes, Beaucent... Douces pucelles! voyez quel émoi charmant les agite. Allez, petites friponnes.

BEAUCENT, *à Goupil qui redescend, suivi des poussines effarées.* — Permettez, seigneur Renard, qu'avant votre départ je vous lèche la patte... *(A Couart.)* Allons, viens, toi, hop! présenter tes hommages à Monseigneur.

Goupil lui arrache sa deuxième oreille et la met dans son autre poche, d'où elle dépasse également.

MORHOU, *sautant autour de Goupil.*— Hurrah! hurrah! Los au vainqueur! Vive la Liberté.

BEAUCENT, *le caressant.* — Nature bonne et dévouée! cela ne désire au fond qu'un maître, je vous assure.

MORHOU.— Je l'avoue, j'ai le culte de la Force, directrice des mondes.

LE CARDINAL GRIMBERT. — Tu te vantes, citoyen : tu n'as que le culte du succès.

BRUN.— Vous sentez-vous moins faible, Isengrin ?... Allons, aidez-moi, Tybert.

TYBERT.— Oh, ma foi, non ; partez seuls... (*Avec un geste aristocratique.*) Bonsoir, Messieurs!

On arrose, à la sortie, Isengrin de confetti jaunes.

SCÈNE QUINZIÈME

NOBLE, pompeux sur le trône, Mme DE RUCKENAU, BEAUCENT, DEUX VACHES, CHANTECLER, accablé mais décoré, GOUPIL suivi des deux POUSSINES, COUART hébété, MORHOU, GRIMBERT, TYBERT

TYBERT, *à Goupil, délibérément.* — Voulez-vous agréer, Excellence, une contrition sincère et un dévouement de plus, mais non des moindres ?

GOUPIL, *cordial.* — Très volontiers, marquis. Et croyez que je regrette de vous avoir laissé défigurer. Vous n'étiez pas à votre place dans le parti d'Isengrin.

TYBERT. — C'est un butor. Il n'a voulu se fier qu'à la violence. Ah ! qu'à tous les êtres il paraît donc pénible de réfléchir ! Je suis las de prophétiser inutilement à cette cour, tel que « feue Cassandre ». Pour ce que j'y gagnai ! Eh ! qu'il aille donc, puisqu'il y tient, vers la trappe au trésor.

LE CARDINAL GRIMBERT, *bas*. — Je comprends !... Alors, ce caveau au trésor ? un piège ?

GOUPIL, *bas, en caressant les poussines.* — Qui nous débarrassera du glorieux benêt...

Mme DE RUCKENAU. — O quelle joie, Sire, de voir enfin tous les honnêtes gens dans un seul parti. Comme cela simplifie la politique! Tybert, vous mettez le comble à mon bonheur : Goupil vous aimait dans le fond ; et mon cœur saignait, de vous voir ennemis.

LE CARDINAL GRIMBERT, *émoustillé.* — Mais alors, c'est le trône prédit ?... Rappelez-vous en effet la parole de Fortin, l'éléphant brahmanique : *La force orgueilleuse n'est jamais que l'enfant oublieux d'une antique ruse.*

GOUPIL. — Bah! bah! restons avec l'aïeule dédaignée, la ruse : c'est la conclusion profonde de toutes les fables. Fi du pouvoir ! fi du monde des lois ! Voyez comme éternellement celui de la Potence les nargue !

FIN

GEORGES POLTI.

ENQUÊTE
SUR LES TENDANCES ACTUELLES
DES ARTS PLASTIQUES

(*Suite* [1]).

—

M. Maxime Maufra

Dès mon exposition de janvier 1894, chez Le Barc de Boutteville, j'ai hautement proclamé la nécessité du retour à la composition, au style. J'y montrai des œuvres, certes, très incomplètes, pourtant significatives en dépit de la maîtrise qui leur manquait. Ce n'étaient pas des indications d'heures, mais bien plutôt des condensations de choses vues, des arrangements picturaux de la nature : des compositions d'après la nature, non pas la nature elle-même mise en morceaux. Les titres mêmes de ces tableaux — *l'arc-en-ciel*, *heures de rêve*, *mélancolies crépusculaires*, etc., — indiquaient dans leur généralité mon désir : j'avais essayé d'exprimer une idée.

J'ai depuis continué à suivre cette voie : visions de Bruges, d'Ecosse, de Bretagne, de Normandie, de Dauphiné. Bien entendu, je consulte la nature de tous mes yeux et de tout mon cœur. Mais lorsque, dans la nature, quelque chose a particulièrement captivé mon attention, ce trait, qui pour moi domine tout, devient la *dominante*, en effet, du tableau tout entier, que je traite dans une harmonie élue de lignes et de couleurs.

Vous voyez qu'il y a loin de cela à l'instantanéité d'un effet, recherche exclusive des impressionnistes.

A mon sens, l'effet ne doit solliciter l'artiste que bien après la caractéristique du pays, objet du dessin surtout. Le dessin! c'est l'artiste tout entier.

S'il est permis de parler de « directions nouvelles » en art, je crois que la nouveauté, ou pour mieux dire le renouveau désirable, sera le recours de l'artiste à son imagination, à sa compréhension.

Ce sera, du reste, la suite ou plutôt le développement de l'Impressionnisme tel que l'ont représenté ces six grands peintres : Claude Monet, Renoir, Pissarro, Sisley, Guillaumin et Degas, — eux-mêmes la suite de l'école anglaise et de notre école de 1830.

(1) Voy. *Mercure de France*, n[os] 195 et 196.

J'efface donc décidément le mot : nouveauté. En art, il n'y a pas de chutes imprévues de bolides. Il n'y a qu'une perpétuelle continuation infiniment variée.

Gauguin, que les faux sages estimaient excessif, outré, violent, révolutionnaire, est, de tous les grands artistes, celui qui se rapproche le plus des Primitifs, ces naturalistes-imaginatifs. Comme eux, il s'inspirait de la nature, mais,aussitôt enivré d'elle, il laissait errer son imagination.

Son influence sera de jour en jour plus considérable.

Avec un autre tempérament, Fantin-Latour a procédé de même. Son œuvre est durable et fort instructive.

Whistler n'a pas assez généreusement cédé à ses propres intuitions ; il a regardé la nature trop superficiellement. D'où ses faiblesses. Sa gloire est un caprice de la mode.

Cézanne, très doué, a été trop loué. Je regrette de devoir parler ainsi d'un vivant, en qui, du reste, j'admire un très grand artiste. Mais il se contente d'indiquer. Il peut tromper les jeunes, qui sont exposés à prendre pour des chefs-d'œuvre complets et définitifs de purs essais.

J'ai toujours vu que les Vrais, un Ruysdaël, par exemple, un Corot, sont « complets » dans le moindre croquis ; quant à leurs ouvrages importants, ils défient l'examen des années et des siècles.

Regardons, sentons, comprenons. Le levier doit toujours s'appuyer sur la terre. Mais l'esprit n'y doit pas rester inactif. Ce sont les plus naturistes qui possèdent les plus riches imaginations. Consultez d'abord la nature, allez ensuite où vous voudrez ; que le travail fait par votre œil et votre esprit en présence de la nature se féconde, se subtilise, se personnalise dans votre mémoire. Fuyez donc la nature pour réaliser les œuvres qu'elle vous inspira, à la condition qu'elle reste toujours présente à votre esprit, sous les espèces d'elle-même qui vous sont propres.

★

M. Paul Vernet

Les Salons d'Automne et des Indépendants nous montrent toujours des visions d'êtres désireux de reproduire ce qu'ils sentent à l'aide des moyens les plus divers, souvent les plus élémentaires. Le monopole d'intérêt détenu naguère encore par les deux salons officiels est devenu caduc ; ils sont illustres et défunts.

L'impressionnisme ? Ses dieux étant aujourd'hui classiques, leur culte disparaît ; le mot, vide de sens, seul persiste.

La nature a passé à travers le filtre de ces âmes, Whistler, Gauguin, Fantin, pour s'inscrire en leurs œuvres. Ils nous laissent — l'envie de travailler.

Cézanne : un garde forestier au cœur tendre comme ses ciels et ses fruits.

J'attends tout de la nature, je lui demande avec ferveur de me permettre de la comprendre, de m'admettre à son école. Mais je suis pour l'heure dans la petite classe et parmi les derniers.

★

M. Ignacio Zuloaga

L'art ne saurait prendre des directions nouvelles, car il n'en eut jamais qu'une : la vraie, vers le vrai.

L'impressionnisme n'est ni fini ni commencé, il a toujours existé.

Whistler, Gauguin et Fantin nous laissent, parmi leur production considérable, quelques œuvres très intéressantes. Des trois je préfère Fantin-Latour.

J'aime Cézanne dans ses bonnes toiles.

L'artiste doit d'abord savoir son métier, puis, à l'aide des moyens de son art, dire ce qu'il aime, sincèrement.

★

M. Paul Artot

Les directions actuelles de l'art peuvent sembler nouvelles, si on les compare avec celles du siècle passé; devant l'ensemble des siècles d'art, non. Il suffit de regarder les fresques italiennes pour se convaincre aussitôt que les modernes n'ont rien fait de neuf. Je connais de très anciennes œuvres, plus originales, plus « nouvelles » et même d'une couleur plus fraîche que toutes les toiles des impressionnistes. Une œuvre de génie est éternellement récente. Les mouvements d'art, dans leur aspect superficiel, changent, comme les modes, avec les époques et les pays. Mais le fond essentiel reste invariable, en somme; tout au plus son intensité de vérité, de beauté s'accroît-elle ou diminue-t-elle, selon la force ou la faiblesse des producteurs.

L'artiste ne se met pas en route vers le « nouveau » : tous les artistes évoluent autour d'un même point, dont les faibles s'éloignent, dont les forts se rapprochent. A travers tous les siècles, un certain nombre d'artistes se donnent la main et restent contemporains.

Watts peut s'entendre avec Tintoret, Rodin avec Ribera et Velasquez, Puvis de Chavannes avec Giotto.

Au contraire, des artiste nés à la même date n'ont entre eux aucun trait commun. Quel rapport y a-t-il, par exemple, entre Léon Frédéric et Puvis de Chavannes, entre Watts et Whistler? Et comment dès lors croire en un mouvement collectif dans l'art vivant?

Ce n'est pas à l'impressionnisme qu'il faudrait le demander. Cette formule d'un art purement objectif interdit à l'artiste l'usage de sa faculté essentielle, l'imagination. Aucun grand maître contemporain

n'a fait de l'impressionnisme, ni Rodin, ni Whistler, ni tant d'autres.

L'impressionniste ne pense pas. C'est un œil énorme dans un cerveau vide. Il regarde sans voir : il ne se donne pas le temps de voir.

L'artiste véritable reçoit de la nature une impression, et puis attend, pour l'exprimer, qu'elle se soit cristallisée dans son imagination. L'impressionniste *rend*, si j'ose dire, directement ce qu'il a reçu, comme il l'a reçu; faiblesse d'estomac, ou, si vous voulez, c'est une machine automatique : il frappe du pinceau quand il sent sa prunelle chatouillée. Au lieu de prendre à la nature ses merveilles, seulement pour se les assimiler, l'impressionniste veut encore que la nature l'aide dans l'exécution même. Il imite plutôt qu'il n'exprime.

Je ne crois donc pas à son avenir.

Whistler disait de l'artiste qui attend tout de la nature : il est semblable à un musicien qui, attendant tout du piano, n'aurait plus qu'à s'asseoir sur le clavier.

★

M. René X. Prinet

L'art évolue forcément malgré nous et sans que nous nous en apercevions. Mais il est difficile de préciser exactement dans quelles directions : car il tend de plus en plus à devenir individuel.

C'est un fleuve qui longtemps a coulé par une nappe unique entre des berges plus ou moins étroites et plus ou moins hautes ; il débouche aujourd'hui dans une vaste plaine, et, formant des îles, se divise en des bras d'inégale largeur. Je crois que ces bras eux-mêmes se diviseront de plus en plus; ils ne se réuniront que dans un avenir éloigné pour ne former plus qu'un seul courant : une religion nouvelle qui fera sortir de terre des temples nouveaux pourra seule accomplir ce miracle.

En attendant, de la rencontre d'un architecte de génie, ou simplement de goût, et d'un amateur averti peut naître une décoration nouvelle. Cette rencontre aura lieu, je crois. Des talents de MM. Bourdelle, Maurice Denys et Vuillard, qui ont déjà fait leurs preuves, sortira sans doute un courant d'art décoratif intéressant.

Si nous essayons de nous reculer dans le temps et d'examiner sans passion notre époque, nous voyons que l'influence de deux hommes domine : celle déjà ancienne de Manet et celle plus récente de Rodin.

Je crois que cette double influence persistera encore dans les deux arts en se modifiant.

En peinture, l'influence du grand artiste qu'est Carrière sera nulle: il aura des imitateurs de sa facture, il n'aura pas d'élève. Son émotion est trop personnelle et son individualité trop tranchée.

Ce sont les génies clairs, comme Phidias, Raphaël, Rubens, David

et Manet, qui fondent des écoles. Les Mystérieux, comme Michel-Ange, Rembrandt, Millet et Carrière, restent des isolés et meurent sans postérité.

Tous ceux qui *cherchent*, à notre époque, se modifient sans cesse : les « Nubiens » eux-mêmes se débarbouillent, et les élèves de Moreau abandonnent les uns après les autres la sauce de leur maître pour la pâte de Manet et leur rêve stérile pour la vie.

Si je consulte les jeunes, beaucoup se réclament de Simon, les femmes surtout, d'autres de Cézanne ; il est probable qu'un double courant, parmi tant d'autres, se dessinera dans le sens de ces deux artistes : et ce sera toujours l'école de Manet.

Il est certain pour moi que l'Impressionnisme *proprement dit* est fini et bien fini. Le Salon d'Automne ne nous a-t-il pas montré toute une salle d'imitateurs de Monet et de Pissarro, qui n'ont pris à ces deux maîtres que leurs recettes et leurs procédés? On pouvait douter avant cette exhibition, aujourd'hui la chose est jugée.

Toutefois, il convient de reconnaître qu'il se renouvelle en se modifiant dans le groupe des néo-impressionnistes (Maurice Denis, Vuillard, Roussel), mouvement d'art plus affiné, plus ingénieux, mais moins robuste et moins définitif.

Il faut tenir compte aussi de la marque profonde que la vision des Monet, des Renoir et des Sisley imprimera longtemps encore à la palette de tous les peintres de notre époque et de celle qui suivra. Car ceux mêmes qui ont le plus nié l'Impressionnisme ont subi son influence dans une certaine mesure.

Whistler, Gauguin, Fantin...

Whistler, — une individualité qui semble d'abord déconcertante, parce qu'elle a subi successivement les influences de Stevens, de Manet, de Fantin, de Courbet et des paysagistes anglais, et qui n'est devenue que tard le poète exquis de la demi-teinte. Il restera de lui une demi-douzaine de très beaux portraits — ceux qui ont du style, des narines fluides, des nocturnes somptueux et pleins de mystère, et, dans les manières anciennes, *l'Amazone*, *la Femme au piano*, *le Pont de Londres*.

Il restera aussi l'influence considérable qu'il a exercée lui-même sur les autres, sur les peintres anglais et surtout sur ceux de son pays (Dannat, Alexander, etc...). On peut dire de lui qu'il a fait école parallèlement à Manet, mais à l'étranger beaucoup plus qu'en France.

Son art aura fait vibrer une des cordes les plus sensibles de notre nervosité moderne. Mais son sens de l'arabesque, et l'extrême raffinement de sa couleur qui a séduit par sa rareté un peu sourde tant d'artistes de notre époque, n'auront pas suffi à faire de lui un grand maître. Son œuvre est trop pleine de faiblesses plastiques, pour lui mériter ce titre ; elle est la preuve qu'il ne suffit pas, en art, d'être

très bien doué et d'avoir du goût. — Il emportera avec lui tout ce faux japonisme auquel il s'est entêté toute sa vie sans succès.

Gauguin. — Je connais trop mal son œuvre pour le juger avec quelque sûreté. Pourtant, je dois dire que les deux ou trois toiles que j'ai vues de ce peintre m'ont donné l'impression qu'il eût pu couvrir de grandes surfaces décoratives d'une façon intéressante et que ces surfaces lui ont manqué pour se développer.

Fantin-Latour. — Certains ont souvent reproché à Fantin de ne pas être assez peintre : il aura été mieux. Personne peut-être, à notre époque, n'aura senti aussi vivement que lui la poésie grave d'une figure humaine. Cette gravité ne pouvait être rendue que par l'exécution patiente et un peu tendue qui était la sienne.

Jamais depuis Chardin l'âme des choses n'a fait vibrer davantage celle d'un peintre. Aussi, à côté de son *Hommage à Delacroix*, de son *Atelier de Manet,* et des nombreux portraits qu'il a laissés, prendront place et seront considérées comme de parfaits petits chefs-d'œuvre les natures mortes, fleurs et fruits, dont il a si bien chanté le discret poème.

Par contre, il eût fallu, je crois, une touche plus passionnée et plus séduisante pour rendre les fantaisies wagnériennes et les nus des dernières années.

L'art tout en profondeur et la nature timide de ce délicieux artiste était mieux fait pour dire l'intimité des choses et des gens qui l'entouraient et qui lui étaient familiers que l'épopée grandiose des Niebelungen ou la splendeur d'un nu féminin.

Sa séduction toute spéciale s'adressait à trop peu d'esprits pour qu'il fît école. Il restera isolé dans notre siècle, comme Ricard et quelques autres.

Cézanne est le type du peintre de combat, non pas du combat qu'il livre lui-même, mais de celui où s'invectivent sur son dos peintres, critiques et marchands. — Un dieu pour beaucoup de jeunes, le diable pour les vieux; une personnalité puissante qui s'impose malgré elle et qui écrase tous ses voisins, un peu comme le rocher écrase la statue. Ses meilleures œuvres sont pleines de trous, ses pires (elles sont exécrables) ne nous laissent jamais indifférents. L'ampleur de sa forme et l'éclat de sa couleur nous en imposent, même quand ils vont à la barbarie, ce qui est le cas le plus fréquent; quand il entrevoit la beauté, cette beauté est très réelle, mais ce n'est que par intermittences, et pour retomber presque aussitôt dans le brutal. Ce n'en est pas moins quelque chose qu'une expression d'art qui reste toujours grande, même quand cette grandeur est exprimée avec maladresse. Pour certains, c'est tout; pour d'autres, c'est beaucoup, mais il leur faut aussi le goût et la mesure; pour le reste enfin, ce n'est rien.

Cézanne, c'est l'exemple le plus frappant d'un tempérament et d'un œil admirablement doués au service d'une main sans adresse. Une synthèse instinctive, seule, guide cette main. S'il séduit tant de jeunes, c'est qu'ils se plaisent à ne tenir compte que du don ; les vieux peintres sont trop fiers de leur science pour l'aimer et le comprendre. Il laisse derrière lui des paysages puissants, quelques figures et de très beaux éboulis de pommes.

Enfin, vous me demandez si l'artiste doit tout attendre de la nature.

Il semble, à première vue, la question étant ainsi posée, que la préoccupation de l'artiste soit de réaliser d'abord sa pensée. Mais en réfléchissant on concevra facilement que si, d'une part, son but ne doit pas être de copier photographiquement la nature, il lui sera, d'autre part, absolument inutile et dans bien des cas nuisible d'être avant tout un penseur. La nature devra lui fournir tous les éléments de son œuvre, y compris le point de départ. C'est un dictionnaire qu'il devra sans cesse consulter dès qu'il sentira qu'il perd pied, et dont il lui sera impossible de se passer. L'artiste peut plus ou moins s'en éloigner ou s'en rapprocher. Beaucoup de Delacroix ne sont faits que de souvenirs de nature : ces souvenirs suffisent. Les Corots d'Italie, par contre, ne sont que des coins de nature, copiés avec toute l'ingénuité d'un œil sincère ; mais c'est moins par la ressemblance du modèle et de la copie que par ce que le peintre y a mis de lui-même inconsciemment que ces études sont belles.

Maintenant, si nous entendons par moyens plastiques non pas seulement l'exécution matérielle, mais la composition, la couleur, le dessin et la matière, l'artiste aura créé de la beauté, non pas quand le sujet choisi sera d'un ordre littéraire élevé, mais quand les moyens plastiques employés à l'exprimer seront grands. Ce sont donc ce qu'on appelle les moyens d'expression qui deviennent le but véritable de l'œuvre. Si l'artiste est doué d'une nature mystiqne, libre à lui de choisir un sujet compliqué, mais il ne doit exiger de personne qu'on déchiffre son rébus. Sa couleur, son dessin et la matière de son œuvre seuls comptent, tout comme s'il ne s'agissait que d'une fleur ou d'un fruit. — Non pas que je veuille mettre sur le même rang un tableau et un tapis d'Orient (bien que celui-ci puisse être une œuvre d'art) : le premier doit exprimer de la vie, même si c'est une nature morte, l'autre n'est qu'un simple objet de décoration.

L'artiste ne doit pas chercher à être un poète. Il faut qu'il le soit malgré lui. Ce sont les autres qui le jugeront tel. Il doit mettre tout son effort à regarder le monde extérieur et à élargir ses moyens. Quand Rodin nous explique l'intention de son œuvre, nous écoutons mal, nous sommes tout au frémissement de vie qui vient de naître sous ses doigts. Et si nous regardons une figure décorative dans un monument, nous disons : Cela fait bien, cela fait mal, mais peu nous

importe qu'elle symbolise la Renommée, le Commerce ou l'Agriculture.

Je crois que la faillite de l'œuvre de Gustave Moreau tient à ce que cet artiste, si bien doué, semble n'avoir travaillé toute sa vie que dans une tour d'ivoire : elle communiquait par son unique porte avec un musée, et il n'a jamais regardé un terrain ou un ciel que dans les tableaux des autres. Toutes les idées ingénieuses qu'il a accumulées dans ses toiles n'ont qu'un intérêt médiocre à cause de cette absence complète d'observation sur nature.

Deux choses sont donc indispensables à la création d'une belle œuvre d'art : une communion plus ou moins directe avec la nature et surtout la qualité des moyens d'expression. C'est là que la pensée et l'ingéniosité de l'artiste doivent s'exercer. Le sujet n'est qu'un thème, qu'un prétexte.

★

M. Louis Dejean

Non, je n'ai point le sentiment que l'art tente de prendre des directions nouvelles. Je vois bien des maîtres, de grands maîtres, — mais cela n'est point nouveau et je les vois isolés, malheureusement, isolés depuis longtemps déjà. Leur influence! mais elle est à peu près nulle, malgré leur désir courageux d'inoculer un peu de cette vérité qu'ils ont conquise à force d'observation amoureuse tant dans la nature que dans le passé. Pensez au dogmatisme académique (auquel je ne ferais point le reproche d'enseigner) qui, pour agir sourdement, mais sûrement, prodigue ses encouragements néfastes où viennent trop souvent se briser des volontés non encore prévenues...

Loin de moi la vaine pensée d'essayer de tout vous dire sur ce sujet...

Oui, l'artiste a tout à attendre de la nature. Elle est et peut seule être la source unique de toutes ses sensations. Sa grandeur, sa lumière est d'autant plus inspiratrice qu'on la pénètre davantage. Je sais que sa magie la rend difficilement sondable ; là peut être l'origine de nos dissentiments, de nos erreurs, sur une vérité qui relève autant de l'induction que de l'expérience et qui ne peut être communiquée par la parole.

★

M. Fernand Piet

Pour moi, l'art est en perpétuelle évolution, n'étant que la traduction des idées et de la vie d'un pays et d'une époque.

L'Impressionnisme? Que voulez-vous dire par ce mot ridicule et à tout faire, dont se servent les gens pour qualifier un peintre lorsqu'ils ne comprennent pas son œuvre?

Whistler nous laisse ce qu'il est convenu d'appeler le « genre Champ-de-Mars » ; Gauguin, toute une théorie de suiveurs ; Fantin, de sages natures mortes.

Cézanne ? — Pourquoi Cézanne ?

L'artiste doit toujours attendre *l'impression* de la nature, car, quelle que soit la fantaisie que l'on mette dans une œuvre, c'est la nature qui en a donné l'idée et c'est sur la nature qu'il faut toujours s'appuyer pour réaliser cette idée.

Mes peintres préférés sont : Velasquez et Rembrandt, Chardin et Watteau, Delacroix, Manet, Lautrec, Renoir, Degas et Sisley.

★

M. Charles Milcendeau

Oui ! je crois que l'art prend — prendra des directions nouvelles ! mais je ne voudrais pas donner à ce dernier mot un sens absolu, non plus que mettre en cause l'art classique, mort, puisque, dans mon esprit, les grandes sources seront toujours la lumière et la forme : donc l'Impressionnisme *sera*, sera toujours, puisqu'il est la recherche de la lumière dans l'atmosphère.

La lumière n'est-elle pas l'harmonie ? La pleine lumière dans les différentes atmosphères, le reflet de la lumière ou la lumière lunaire, le rayon de lumière traversant une chambre obscure, — c'est toujours la recherche de la lumière dans l'atmosphère. Et tous les maîtres sont intéressants à suivre dans cette recherche, avec les différences de leurs moyens, avec les transformations de leur pensée.

Il n'est pas permis de honnir Whistler au profit de Cézanne, de Monet ou de Renoir, pas plus que d'admirer le seul Whistler pour rejeter Cézanne, Monet, Renoir ou Pissarro.

Ces maîtres sont frères dans la recherche de la lumière, du caractère, dans l'expression de leur pensée, en dépit de tempéraments profondément différents. Et il en va de même de Gauguin, de Fantin, etc...

Les jeunes artistes doivent, autant que possible, à mon humble sens, non pas suivre, adopter, imiter la manière de voir et de sentir de tel maître ancien ou moderne, mais tâcher de comprendre comment tel ou tel fut impressionné par la nature, — pour, au moment de la création, n'être impressionnés eux-mêmes que par la seule nature, en oubliant complètement la science déjà acquise. L'œuvre alors pourra avoir des chances d'être en harmonie avec la nature tout en attestant une personnalité, si modeste soit-elle.

Il faut être grand admirateur des maîtres anciens et modernes pour se retrouver très petit, très humble, mais très sensible devant la nature et faire œuvre de création personnelle, en harmonie aussi avec l'Epoque. N'avons-nous pas vu, nous autres petits jeunes gens, le

maître moderne Degas faire au Louvre de longues stations devant les tableaux de M. Ingres? Suivons ce noble exemple, et peut-être nous aussi, dans l'avenir, tout en restant esclaves de la nature, pourrons nous exprimer notre propre pensée.

Pour moi, j'ai beaucoup admiré les maîtres primitifs de toutes les écoles, les grands peintres italiens, espagnols et hollandais, surtout Rembrandt, Velasquez, plus près de nous Goya, les Flamands, les Japonais, les maîtres impressionnistes. Mais tous se confondent dans mon esprit, et, en présence d'un tableau à faire, figure ou paysage, je ne m'attache plus qu'à la maigre, mais individuelle interprétation de ma sensation. Je me sens bien mince et ne pense qu'à suivre mon petit bonhomme de chemin.

★

M. Henri Duhem

L'art suit l'évolution historique des temps et du progrès. Il évolue actuellement dans une ère de science, d'activité, de fraternité humaine mieux entendue dont il sera forcément l'expression.

Est-ce à dire que telle sera sa loi absolue? Non point, car les formes multiples de l'esprit s'énonceront toujours en créations, comme lui, diverses à l'infini. Mais on ne peut nier le résultat des conquêtes modernes et leur influence maîtresse sur les arts contemporains, qui nous apportent les joies de la lumière au champ élargi, la preuve d'une sensibilité sans cesse accrue et la compréhension sans cesse agrandie de la vie où rien n'est méprisable. Là, d'ailleurs, où sont l'harmonie et la vie, là est la beauté.

L'Impressionnisme fut, en ce sens, un merveilleux auxiliaire, et, de même qu'il ne prit pas naissance subitement, de même il n'est pas permis de dire que sa période soit terminée. Un style ne se crée pas de toutes pièces pour disparaître tout à coup; il suit le cours de la pensée et du besoin. Ce n'est point un métier qui apparaît et fuit. Bien au contraire, il laisse une trace durable. Ainsi l'Impressionnisme, dans le siècle dernier, a surgi par degrés assez sensibles, il est vrai, mais cependant successifs, pour écarter les voiles opaques de tons conventionnels et chanter la diaprure des gris et la vibration des lumières : Turner, Corot, Manet, Monet, Cézanne et d'autres chercheurs justement avides de science technique pour exprimer la nature et le rêve. Les exhalations de la couleur semblent, peut-être, avoir atteint le sommet culminant avant la descente nécessaire du versant opposé. Pourtant, est-il permis de le dire? Pourquoi taxer de déraison les exaspérations du ton les plus intenses, quand elles ont pour point de départ un raisonnement et une sensibilité sincère de l'accord dans la forme? Quelles surprises nous réserve demain, où la découverte de nouveaux moyens fera peut-être pâlir les couleurs actuelles? L'Im-

pressionnisme a eu, comme toute conquête, son époque de faveur, mais si l'avenir nous montre qu'il ait dit toutes ses vérités, il ne s'en suit pas qu'il doive disparaître. Son influence, comme celle de tout progrès réel, aura clarifié la vue pour faciliter une recherche nouvelle, autre sans doute encore, mais à laquelle elle aura été utile et nécessaire.

Avant tout, d'ailleurs, et avant toute question technique, le principe qui, à l'image du monde, régit les plus belles œuvres des hommes, est l'harmonie qui, majeure ou mineure, servira d'écriture à la sensibilité de l'artiste créateur.

En Whistler il y a, à un admirable degré, une exceptionnelle distinction. Il fut un peu de mode, ces mois derniers, de se déclarer déçu par l'exposition rétrospective de ses œuvres. Pourquoi? Dans le plus beau portrait comme dans la moindre marine du peintre se révèle un tact de l'harmonie qu'il est difficile, sinon impossible de surpasser. Que demander de mieux à une œuvre humaine que le maximum d'une qualité, puisque notre nature est impuissante à les cumuler toutes?

Pour dire ce qu'il juge devoir dire, chacun a ses moyens. Gauguin est, lui aussi, un harmonieux poète, et, puisque précisément son nom se trouve suivre celui de Whistler, loin de les dissocier, comparons. Chez le peintre américain, exquisité des gris et des roses argentés exprimant des moments de vie discrète; chez le peintre de Tahiti, rouges et bleus, orangés et lilas puissants, mais dont la violence donne souvent la sensation d'une rare tapisserie orientale du XVI^e^ siècle aboutissant elle aussi à une symphonie expressive d'une vie ou d'une légende primitive. Ainsi encore œuvre Cézanne, de qui la vision s'exerce par plans entiers, volontairement accusés, avec des qualités de saveur qui sont le privilège des grands et qui, une fois ressenties et goûtées, s'imposent sûrement à une admiration qui ne faillira pas.

Progrès de l'œil, progrès de la pensée réunis tous deux, à des degrés différents : c'est là, avons-nous dit, la direction actuelle des maîtres de notre époque. Fantin-Latour, d'aspect précieux, plus traditionnel que les précédents, fut un peintre du rêve et de la réalité. Ses portraits, ses intérieurs, ses fleurs mêmes reflètent l'intensité d'une vie paisible, mais profonde, humaine et réelle. C'est ainsi que ces grands talents en apparence si divers, Whistler, Gauguin, Fantin, Cézanne, selon leur tempérament, participent tous et contribuent pour une part originale au mouvement du dernier siècle vers plus de fraîcheur, vers plus d'intensité et plus d'humanité.

La marche de l'art, conséquence de l'activité nerveuse et des luttes vitales, suit donc une voie de sensibilité et d'émotion croissantes vers une expression plus approfondie de l'âme des êtres — et même des

choses, auxquelles nous prêtons volontiers les sensations qu'elles font éclore en nous.

Toutes expressions qui disent quelque chose sont belles. Surtout, pas de formule ! A chacun ses qualités personnelles dans la gamme que s'approprient ses yeux et son esprit, selon qu'il est doué sous le rapport primordial de l'accord et de la forme, sans lesquels il ne peut y avoir œuvre d'art. Evidemment, nul n'inventera de magie supérieure aux fêtes naturelles, dont la variété, la puissance, la majesté et la beauté ne sauraient être dépassées par l'homme. Mais, rendre sensibles uniquement la vibration de l'atmosphère, ou bien se servir de la gamme infinie qu'elle nous donne pour exprimer nos instincts de rêve et de réfection, c'est faire de toute manière œuvre bonne. Les deux voies ne sont pas opposées, mais connexes. Les apparences des choses n'ont de réalité que celle que le cerveau leur prête, et les œuvres traduiront toujours la vision d'un cerveau, que celui-ci reste directement impressionné de l'universelle beauté et qu'il s'y applique, ou bien qu'il veuille se servir des lois de cette beauté pour les appliquer à l'expression de son concept en y asservissant la nature.

Les plus grands furent les plus humains et les plus harmonieux, épris de la vie humaine ou de la vie ambiante, observateurs et généralisateurs. Rembrandt, Carrière, Rodin sont dans l'humanité. Puvis fut un poète de l'effort humain. Corot et Sisley ont vécu dans les champs. L'amour de ceux-là n'empêche pas d'admirer l'adorable esquisse qu'est, au Louvre, *la Chemise enlevée* de Fragonard, qui sut exprimer une époque de charme.

★

M. Victor Binet (1)

On pourrait écrire de longues pages sur la matière de cette enquête, mais à quoi bon ? L'art doit disparaître, il ne correspond à aucun besoin de la société moderne ; d'ailleurs, depuis longtemps déjà, on a perdu le goût des belles choses. Dans les revues soi-disant d'art et dans les comptes-rendus des salons, il n'y a de louanges que pour les ouvrages mal venus et bâclés à la hâte par des amateurs tellement convaincus d'avoir du génie qu'ils n'ont pas daigné apprendre leur métier. Les charlatans qui galvaudent leur talent au bénéfice des syndicats de marchands trouvent aussi dans ces mêmes revues une réclame intéressée.

Tout cela n'est pas fait pour encourager les artistes sincères, véritablement épris de leur art. Ceux-là, on fait le vide autour d'eux, par le silence ou le dénigrement systématique.

L'Impressionnisme est une entreprise commerciale qui va droit à

(1) J'enregistre, aussi, cette opinion, pensant avoir, en interrogeant un peintre, contracté l'obligation de publier sa réponse. — Ch. M.

la faillite. Le gogo devient rare, paraît-il. Les entôleurs de la rue Laffitte essayent avec le Salon d'automne et les gribouillages de la galerie Vollard une tentative de renouvellement; mais le résultat est médiocre.

Vous avez vu l'exposition de Whistler à l'école des Beaux-Arts : c'était lamentable de nullité prétentieuse. En somme, ce paillasse malicieux comme un singe a passé sa vie à *bluffer* et à faire des grimaces pour étonner les badauds et les snobs.

Gauguin : ce pauvre bougre a fini décorateur de pirogues dans le pays des Peaux-Rouges. Laissons-le reposer en paix dans le sein du grand Manitou.

Pourquoi accolez-vous Fantin-Latour : — un grand artiste, celui-là, — avec les deux polichinels sus-nommés? Fantin laisse des portraits admirables qui sont l'honneur de l'Ecole française moderne et ses tableaux de fleurs sont de délicieux bijoux. Je ne veux pas parler des mauvaises lithographies ni des peintures dont il prenait les sujets dans les œuvres de Wagner et de Berlioz. Ces pauvres élucubrations lui étaient commandées par les marchands, qui ont payé une réclame énorme pour les faire admirer et acheter par des spéculateurs naïfs. N'importe, le nom de Fantin restera.

Rien à dire des tableaux de Cézanne. C'est de la peinture de vidangeur soûl.

Si l'artiste doit tout attendre de la nature, ou seulement lui demander les moyens plastiques de réaliser sa pensée ? Mais d'où lui viendrait donc cette pensée, sinon de la contemplation de la nature ? « Toute poésie, comme toute œuvre d'art, procède d'une rapide vision des choses. »

Croyez-moi, ceux qui parlent continuellement de pensée, d'idéal, d'inspiration, etc... etc... n'ont généralement pas deux idées dans la cervelle.

★

M. Henry Caro-Delvaille

L'Art n'a jamais été immobile. Il a été et il sera toujours le reflet des évolutions humaines. Depuis qu'il existe, l'art tend à prendre des directions nouvelles : il continue.

Je crois que l'Impressionnisme, qui fut une phase nouvelle de la peinture au XIX^e^ siècle, a répondu à certains désirs. Cette écriture vive, presque sténographique, des aspects lumineux de la couleur a été une découverte intéressante. Je ne crois pas à son renouvellement, mais je pense que cette école aidera les suivantes à se développer.

Whistler, Gauguin : une antithèse. Whistler, un civilisé raffiné et nerveux, plus intelligent qu'instinctif, ayant plus de cellules nerveuses que de beau sang rouge. Gauguin, un grand instinctif chez

qui l'intelligence joue peu de rôle ; on dirait un potier préhistorique. Son œuvre sent l'humus tiède; mais, écrite dans une langue fruste et primitive, elle fait de lui un peintre d'exception.

Fantin-Latour se rattache à l'école de Courbet et de Manet. Sa vision loyale et sobre nous a laissé de beaux portraits et de très belles natures mortes.

Pour ce qui est de Cézanne, je me range à l'opinion de Puvis de Chavannes.

J'aime tous les maîtres, depuis les Hindous, les Egyptiens et les Grecs, jusqu'à la Renaissance, le XVIIIe siècle et nos jours, tous les maîtres qui ont su subordonner leur instinct magnifique à leur raison intérieure. Seuls ils dureront toujours. *L'Artiste livré à son instinct pur ne va pas au delà de l'enfant prodige.*

Pendant le magnifique été qui fit éclore la beauté de la Grèce, pendant l'automne d'or et de pourpre qui illumina la Renaissance, les hommes avaient su unir leur science, leur raison consciente, leur logique, à leurs sensations directes.

Il faut faire ainsi. Actuellement, il y a des extrêmes : des gens trop intelligents, trop nerveux et trop loin de l'animalité, et d'autres, trop instinctifs et pas assez conscients. Soyons des êtres simples, mais curieux et sensuels dans le beau sens de ces mots. Prenons à la vie ce qu'elle a de mieux équilibré et créons nos œuvres avec ce bonheur de vivre qui est le véritable foyer de l'art. Allons aux plus beaux fruits, aux choses les mieux adaptées, aimons la santé, l'équilibre, la lumière, la logique : alors, peut-être, la terre se réchauffera-t-elle au soleil de beauté qui éclaira les marbres de Phidias.

★

M. Maxime Dethomas

Oui, l'artiste doit se garder de *tout* attendre de la nature, mais seulement s'en aider, beaucoup d'abord, moins ensuite, et peut-être plus du tout dans sa verte vieillesse.

Vous citez trois grands morts et demandez ce qu'ils ont emporté et laissé...

Le seul qui me laisse insatisfait, c'est Gauguin. Il n'a pas, hélas ! décoré de fresques qui auraient été admirables tous les Palais d'Été auxquels il avait droit.

Je trouve que Whistler a suffisamment exprimé son goût délicat et... *heureux*, et que Fantin nous a comblés par son œuvre si grande, si consciencieusement belle, si diverse !

Je ne sais pas très bien ce que c'est que l'Impressionnisme et ne puis donc vous renseigner sur son avenir. On m'a dit (des connaisseurs) que certains peintres que j'aimais étaient impressionnistes, mais on m'a dit aussi (des gens très avertis) que ces mêmes peintres

n'étaient pas des impressionnistes. Je me suis consolé de cette incertitude en me disant que c'étaient des artistes, et des bons : cela suffit bien !

Je ne veux pas du tout que l'art prenne des directions nouvelles et je souhaite qu'il continue les vieilles routes, et cela à perte de vue. Elles sont trop belles, les routes dessinées par les Anciens ! En faire d'autres, quelle folie ! Le pourrait-on, il n'y a plus de place, le monde est si vieux ! Et pourquoi ? dans un but d'originalité ? Quelle erreur ! quelle naïveté !

On est forcément de son temps, que demander mieux ? Il y a toutefois une originalité que je déplore, c'est celle que nous tirons, hélas ! de notre moderne maladresse.

J'oubliais de vous dire que j'estime Cézanne un agréable coloriste.

★

M. Lucien-Hector Monod

Non, l'art ne prend pas aujourd'hui de direction nouvelle. Nous avons eu tant d'avatars depuis une trentaine d'années ! Les artistes se sont épuisés en recherches, en audaces de tout genre, et le public en engouements éphémères. Une ère de stagnation commence : c'est comme après le romantisme. Nous verrons peut-être éclore des Ponsards de la brosse et de l'ébauchoir !

L'Impressionnisme est un *procédé*. Les méthodes techniques qu'il a inaugurées ont profité à tout le monde, mais existe-t-il encore en tant qu'école ? Il ne restera pas grand'chose, je le crains, des œuvres où la théorie de la décomposition des couleurs a été appliquée systématiquement. Les meilleures toiles de Monet et de Sisley, celles où ils ont égalé Corot par le sens des « valeurs », datent de vingt ou trente ans, avant l'apogée du système.

On se méprend sur Whistler. Il a subi des influences bien plus qu'il n'en a exercé. Il a peu semé d'idées ; il restera grand par l'épanouissement individuel. Peintre médiocre et dessinateur indécis dans les grands morceaux, il est incomparable dans les notations brèves. Ses fines esquisses, ses eaux-fortes, ses lithographies sont des microcosmes, des chefs-d'œuvre complets, des merveilles de spontanéité nerveuse, la définition même de l'art.

Gauguin ? un étrange anachronisme. Un primitif entre les primitifs — avec le même singulier instinct de décoration que révèlent les os de rennes gravés de la Madelaine. Je ne vois pas Gauguin au Louvre, — mais pourquoi pas dans un musée spécial des « Arts sans tradition » ?

Entre ce barbare presque génial et le penseur imprégné de culture ancienne et moderne que fut Fantin-Latour, il y a la distance d'un

pôle à l'autre. Fantin vivra surtout dans son œuvre lithographique, dans ses nudités olympiennes, dans ses incomparables paraphrases des chefs-d'œuvre musicaux et littéraires. N'est-il pas piquant, au fait, que notre génération s'avise de vénérer ce parfait classique au même titre et au même degré que les plus « bousingots » de nos contemporains?

Quel état je fais de Cézanne? L'état que font les païens et les hérétiques d'un dogme à leurs yeux parfaitement incompréhensible.

La dernière question exigerait l'exposé de toute l'esthétique. Soyons bref. Il y a moins d'art dans les clichés ultra-perfectionnés de MM. Lippmann et Lumière que dans le griffonnage d'un bébé de cinq ans qui s'efforce à reproduire la silhouette d'une locomotive.

Tout attendre de la nature, réduire à rien le rôle de la sensibilité et de l'émotion, c'est la négation de l'art. C'est pourquoi les plus intransigeants des partisans du réalisme intégral n'ont jamais pu réaliser leur programme.

★

M. de Chamaillard

Directions nouvelles? Oui, sans doute, mais bien diffuses, et quels tâtonnements. En sortira-t-il quelque chose?

L'Impressionnisme n'est, à mon avis, qu'une école de transition. Il a donné à l'art plus de liberté, plus de lumière, quelque chose de plus chantant. En profitant de ces avantages, les jeunes peuvent aller loin encore dans le même sens, à la condition de ne pas oublier les maîtres plus anciens et d'apporter le plus de sincérité possible dans le dessin, dans la couleur, et surtout dans le sentiment. Je leur demande beaucoup de science avec beaucoup de simplicité. S'ils y joignent l'ardeur et le brio des grands impressionnistes, ils pourront continuer glorieusement l'école qui nous précède.

Je garde une admiration et un amour profonds à Gauguin, qui fut mon maître et mon ami. Peut-être n'a-t-il pas fait une œuvre définitive, mais il avait le tempérament le plus parfaitement artiste qu'on puisse imaginer.

J'admire aussi Cézanne, et Renoir... Ce que laissent tous ces grands prédécesseurs, c'est une nouvelle et large voie ouverte à ceux qui retourneront à la gravité du dessin, à la recherche des lignes les plus nobles, à la *simplicité*, en un mot. Je répète volontairement cette expression, parce que j'y attache une immense importance. Il y a trop, beaucoup trop de théorie et de parti pris chez un bon nombre d'artistes contemporains.

Mille fois non, la nature n'est pas suffisante pour créer l'œuvre d'art. La Nature est un document, voilà tout, un document qu'il faut serrer de très près, mais rien qu'un document

Voulez-vous me permettre un exemple personnel? Lorsque j'ai fait une toile sur nature, si le lendemain je retourne au même paysage, avec le même effet, à la même heure, je ne reconnais plus rien de ce que j'avais vu ou cru voir la veille et de ce que j'avais décrit sur ma toile. Donc, et sans le savoir, j'avais brodé sur la trame de la nature; j'avais imaginé; j'avais fait un effort d'art sans lequel je n'aurais pu produire qu'œuvre de photographe.

Je crois impossible de réaliser une œuvre d'art sans *transposer*, mais cette transposition doit être, pour ainsi dire, involontaire.

★

M. Francisco Durio

La peinture et la sculpture, sœurs cadettes de l'architecture, sont, à notre époque, comme égarées et perdues dans le silence, dans l'absence de leur grande aînée : elles sont dépouillées de leur vrai sens, qui est la décoration. Et je ne crois pas que l'art soit en train de se régénérer, malgré une élite de grands artistes pour lesquels j'ai une profonde admiration. Je le vois au contraire tourner au vulgaire, et j'accuse de ce malheur les peintres impressionnistes pour un bon nombre et l'École des Beaux-Arts tout entière. Ceux-là, en exagérant l'importance du procédé, et celle-ci, en professant le mensonge, ont encouragé une foule d'individus dépourvus d'intuition, qui encombrent l'art et nuisent aux vrais artistes.

Est-ce à dire que l'impressionnisme n'ait pas eu son utilité ? Je ne dis point cela, j'estime même qu'il peut être bienfaisant encore, à la condition de ne pas fermer l'horizon, de ne pas absorber toute la vitalité de l'art. Or, je le vois avec frayeur gagner jusqu'à la sculpture : alors, c'est la fin !..,

Whistler et Fantin-Latour furent des artistes de beaucoup d'intelligence.

Mais, Gauguin, c'est: *le Génie* — et je ne sais pas de commentaire à donner à ce mot.

Mon admiration pour Cézanne ne m'empêche pas de me persuader que son influence est néfaste. Et en effet les imitateurs de sa manière sont nombreux, mais qui donc, à son exemple, se décide et se borne à regarder la nature ?

A la nature, toutefois, c'est, à mon sens, *un conseil* seulement qu'il faut demander; et je me répète bien souvent cette phrase de Mallarmé, que j'aime tant, parce que j'y trouve tout en bien peu de mots : « Le poète (ou l'artiste, n'est-ce pas ?) est celui qui doue d'authenticité la nature ». Pour moi, c'est la définition la plus juste, la plus satisfaisante qu'on ait jamais donnée de la poésie et de l'art. Authentiquer la nature, c'est lui conférer le sceau humain, c'est-à-dire la Beauté. S'élever à la Beauté, par la douceur et par les joies hu-

maines,sans tenir compte des petitesses et des mesquineries de la vie sociale, c'est la mission unique de l'Art.

★

M. Ferdinand Willaert

Je suis convaincu que l'art ne prend des directions nouvelles que selon une évolution lente.

L'Impressionnisme,en nous débarrassant des conventions anciennes, nous a ouvert un chemin plus large, révélé un idéal plus vaste. Je le crois encore jeune et capable d'inspirer à ses adeptes des œuvres personnelles, originales et précieuses.

La nature étant la seule source de vérité et de beauté,c'est toujours à elle que nous irons puiser; mais, comme elle est inconsciente, c'est toujours en nous que nous chercherons l'étincelle, la pensée, enfin l'Art.

★

M. Gaston la Touche

Je ne sais si l'art cherche à prendre des directions nouvelles,j'avoue ne pas comprendre la question. Il n'y a pas de directions nouvelles, il n'y a que des modes nouvelles. Le *modelé* ne varie pas; l'artiste qui le traite le mieux est toujours le plus fort, à n'importe quelle époque.

C'est éternel comme le soleil.

Il y a des artistes originaux, et il y en a même qui ont eu l'esprit d'être originaux par leurs défauts. C'est le cas des impressionnistes qui furent de mes amis. C'étaient des gens de talent qui ont entraîné pas mal de jeunes gens dans le lâché et le bâclé. Ils ont inauguré la maladie de la couleur dont nous mourons, comme les mouches qui s'y collent. La couleur n'est rien, le modelé est tout, aussi bien pour l'impressionnisme que pour l'académisme.

Whistler, qui nous laisse des essais nombreux et qui a une si grande influence *de mode* avec un bien faible bagage, a tenté quelquefois de modeler. L'avenir dira s'il y a réussi comme Fantin, qui fut un maître modeleur. J'en doute.

La réalisation de toute pensée qui est en nous doit toujours s'appuyer sur l'étude de la nature. Chacun s'y prend comme il peut.Des gens très forts ne peuvent s'écarter de la nature; d'autres artistes travaillent plus librement, de façon très affranchie. C'est vraiment, selon moi, l'idéale joie que de créer sans l'esclavage du document dominateur qui empêche tout élan de passion et de poésie. Personnellement, après vingt ans de peinture « sur nature », j'en suis arrivé à ne comprendre que le *chic,* l'affreux chic, le chic absolu !

★

M. Charles Guérin

J'ai lu dans le *Mercure* l'étude de d'Espagnat sur la peinture. J'en partage toutes les idées : elle contient ce que j'aurais pu vous dire moi-même; il est donc inutile d'infliger au lecteur une redite.

Du reste, si pourtant vous me faisiez l'honneur d'exiger mon avis, je vous répondrais que je fais bien de temps en temps, comme tout le monde, mon examen de conscience, mais que je ne suis pas très sûr de ce qui est le bien et de ce qui est le mal. Je peux presque dire que j'aime tous les tableaux, car, dans tous, il y a du bon. Je crois, cependant que, si nous regardions un peu plus les Anciens, nous apprendrions d'eux ce qui nous manque et nos efforts iraient vers la *Composition*. Nous nous permettrions aussi d'imaginer davantage. La Fantaisie est la première qualité d'un art qui n'a d'autre but que la « Délectation ».

★

M. Paul Signac

Il est probablement trop tard pour répondre et je le regrette fort, car j'aurais bien aimé vous exprimer toute mon admiration pour Whistler, Fantin et Cézanne et discuter, un peu, avec vous, sur le beau peintre qu'était Gauguin.

Je vous aurais dit aussi que le maître auquel je pense le plus souvent est Turner. C'est lui qui me donne les plus belles leçons de cette *liberté* vers laquelle je tends de toutes mes forces.

Dans ma réponse à votre dernière question, je me serais efforcé de démontrer que le peintre doit choisir parmi tous les éléments de beauté et de variété que lui offre la nature, et qu'un tableau composé, linéairement et chromatiquement, sera d'une ordonnance supérieure à celle qu'offrira le hasard d'une copie directe d'un « motif ».

En résumé :

L'art ne peut prendre des directions nouvelles : il est immuable et perpétuel. Pour la *peinture*, son signalement permanent, c'est : 1° harmonie de lignes (composition, dessin); 2° harmonie de tons (clair-obscur); 3° harmonie de teintes (couleur). Le chef-d'œuvre réunit toute ces qualités; dans de très belles œuvres, telle qualité domine aux dépens des autres. Quant au sujet et au format, c'est une question de mode littéraire et de milieu social, sans importance. Une nature morte de Cézanne, un panneau de boîte à ponce de Seurat, c'est d'aussi belle peinture que la Joconde ou les 200^{m} 32 du Paradis du Tintoret.

Les Giaours et les Ivanhoe des sujets chers à Delacroix nous sont maintenant bien indifférents. Mais on sera toujours ému par les ara-

besques de lignes et de couleurs qu'ils motivent. Les sujets passent, la *peinture* reste. La *Grande Jatte* de Seurat — qu'on vient de revoir aux Indépendants — était, lors de son apparition en 1886, pour les écrivains naturalistes : « des femmes rosses auxquelles on ne pose point de lapins » et pour les jeunes symbolistes d'alors : « toute l'Egypte qui défilait ». J'ai les textes. Pour quelques-uns d'entre nous, c'était, tout simplement, sur des rythmes nouveaux, de la *peinture*. Mais sont-ils nombreux, ceux qui peuvent jouir des qualités *picturales* d'une œuvre peinte?

Si ce n'était besogne tant écœurante, je ferais, sur un de mes motifs coutumiers, et selon mon habituelle technique, un tableau dans lequel je renverserais toutes les règles de ce que je crois être l'harmonie : sauf de rares exceptions, on n'y verrait que du feu... ou des confetti.

Soyons « peintres ».

★

M. Adolphe Willette

Vous m'interrogez? On ne m'a pas habitué à cet honneur, bien au contraire. Permettez-moi de vous citer deux exemples seulement.

Il était une fois, au quai Malaquais, une Exposition de la Caricature, et on m'avait mis du Comité, sans doute pour me remercier du dessin que j'avais fait pour la carte de cette Exposition. Etant moi-même connu comme : « Cacaririca cacatutuririste » et prenant mon rôle au sérieux, je descendis de Montmartre et m'amenai, la bouche en cœur, à la réunion du Comité dont M. de Labordes était président. La main sur une chaise, au moment de m'asseoir : un monsieur aussi noir et aussi distingué que M. Carnot me prit par le bras et... : « Mon cher Willette, comme nous n'avons personne, vous nous obligeriez fort en courant à l'imprimerie Chaix voir où en est le tirage de l'affiche de Chéret. »

Ça m'a ennuyé, parce que je voulais protester contre l'imbécile participation, à cette Exposition où brillaient Cham et Bertall, des lithographies de Raffet et de celle de Daumier (« l'affaire de la rue Transnonnain ») considérées par ces messieurs comme étant de la cacaririca cacatuture! Et tout à l'heure qu'ai-je *pris* pour avoir osé, d'après Rochefort, reprocher à Courbet d'avoir signé les toiles d'un autre! C'est un M. Reginald Dawis, Anglais et arbitre des élégances, paraît-il, qui m'a tanné de la plus belle façon du monde.

Vous comprenez, maintenant, la timidité que je dois éprouver à vous donner mon opinion.

Toutefois, je pense qu'en peinture il y a les ouvriers qui... m'embêtent, il y a les savants que je ne comprends pas, et il y a les artistes que je préfère. Et quand bien même, je serais l'amant de la Canti-

nière, je vous fous mon billet que je ne mettrais jamais six mille balles à l'achat de trois pommes « en laine » sur une assiette sale et qui tourne vertigineusement comme sur le bâton d'un équilibriste.

Des directions nouvelles? Ah ! c'est bien possible ; mais, ayant, depuis ma sortie de l'Ecole, quitté les chemins qui mènent à Rome pour baguenauder dans les petits sentiers recherchés des amoureux, je ne me suis jamais préoccupé de cette question. Alors, comme ça, il y aurait, au jour d'aujourd'hui, des directions nouvelles en art? Allons, tant mieux, on va bien rire.

D'abord, ces directions nouvelles sont-elles pour la Vérité, le Beau — ou pour la Vente? Car il faut aussi consulter les marchands. Sachez que, loin de se préoccuper des tentatives qui vous intéressent, ils recherchent en ce moment la peinture de 1830! Ainsi, cette peinture est demandée, et, puisqu'elle est revenue à la mode, nous avons la preuve certaine que l'impressionnisme est en danger de retomber dans l'ombre détestée, — bien entendu, pour être redemandé plus tard, comme la peinture de 1830. En art comme en politique, il ne faut jamais désespérer de la réaction ; l'homme descend aussi de l'écrevisse. N'est-ce pas à cause d'une direction nouvelle (hi ! hi !) que les Français déguisés par David en *Chienlits* romains rejetèrent les œuvres du moyen âge et celles des maîtres du XVIIIe ? C'est triste à penser ; dans un monde riche de tant de chefs-d'œuvre, l'humanité devrait depuis longtemps posséder le divin bonheur de « voir » ; mais non, elle ne sait que flairer et tâter, la sale bête ! Ah comme je comprends qu'elle soit condamnée à la mort ! Et comptez là-dessus que le bon Dieu mettra en son Paradis toutes ces taupes qui ont écrasé ses fleurs et oncques n'ont contemplé un lever de soleil !

Whistler, Gauguin, Fantin..., qu'emportent ces morts? — le respect dû aux œuvres enfantées avec conviction. Que nous laissent-ils? Ah ! ça, c'est encore aux marchands qu'il faut le demander.

Cézanne ? il est à regretter que ce génie puisse tenir dans une assiette.

Et je vous quitte en fredonnant la chanson des peintres de Charles Cros :

Et l'on gagne très peu d'argent,
L'acheteur en ce temps changeant,
N'étant pas très intelligent...
Qu'importe ! On vit de la rosée,
En te surprenant irisée,
Belle nature bien posée !

★

Mme Lisbeth Delvolvé-Carrière

Il me semble bien difficile à moi de vous répondre...

J'aime mon travail, je m'y donne de tout cœur en cherchant toujours

à mieux comprendre la nature et à mieux m'exprimer. Mais je me sens bien ignorante encore devant des questions qui appartiennent peut-être au critique plus qu'à l'artiste.

J'aime tous les beaux peintres d'autrefois sans songer à les juger ni à dire qui je préfère. Poussin, Constable, Ruysdaël, Rembrandt et bien d'autres. Quand je me promène au Louvre, ils me parlent chacun d'une manière différente ; je les écoute avec émotion, ils me donnent de la joie et de l'émulation. Quand je travaille, je ne pense qu'à ce que j'ai devant les yeux. Mais si vous me demandez qui m'a appris à voir et à penser, vous savez quelle belle éducation j'ai eue et j'ai encore. Mon père m'a toujours fait participer à sa pensée, j'aime son œuvre en même temps que lui. Il m'a d'autant mieux guidée qu'il n'a pas voulu me rien imposer, mais me donner le moyen d'être moi-même.

Je crois que la tâche de l'artiste est de comprendre et d'aimer la nature, et qu'on s'unit à la chose que l'on comprend et que l'on aime sans pouvoir dire ce qui est d'elle et ce qui est de soi.

★

M. Henri-Eugène Le Sidaner

Je ne puis songer à la fin de l'Impressionnisme au moment où nous trouvons encore Claude Monet lui-même en de continuels renouvellements. Allons jusqu'au bout de l'expérience et ne grossissons pas la valeur des différences qui s'apaisent avec le temps pour unir à travers les époques les intelligences et les sensibilités. Ne faut-il pas attendre sans hâte la transformation des phénomènes de la vision ?

L'artiste futur trouvera-t-il en outre dans les concours immédiats qui nous entourent les éléments de sa forme d'expression ? Quel est l'héritage à choisir ?...

Parmi les noms que donne votre questionnaire, nous voyons Gauguin, projeté avec une violence de révolte jusqu'aux principes premiers de la peinture, y retrouver une saveur étrange, tandis que Fantin, immuable, continue les maîtres récents. Whistler l'accompagne et tous deux ajoutent à ces manifestations des dons nouveaux, d'un tact rare, qui sont la contribution et l'identification de leur nature. Il faut louer l'exemple de ces hauts efforts et haïr les aveulissements de métier, la beauté de la matière étant bien éloignée de la virtuosité, qui crée tout le litige.

Nous ne savons rien de ce que doit nous apporter la force de l'avenir. Lorsque les générations nouvelles auront interrogé le miroir des grandes œuvres, c'est en remontant vers les sources vierges de la nature qu'elles sauront trouver une nouvelle puissance. C'est en s'élevant aussi que l'artiste fortifiera sa compréhension des beautés de la nature, qu'il augmentera de découvertes nouvelles le champ de

ses visions et connaîtra l'harmonie et les splendeurs des formes et des couleurs.

★

M. Albert Besnard

L'Art prend certainement aujourd'hui une direction nouvelle, en ce sens qu'il se retourne vers les maîtres du passé, non en s'appuyant sur l'imitation, mais sur ce qui est l'essence même du tableau : l'Effet. Ce mot est-il compréhensible ? Les lecteurs en saisiront-ils la signification quand je citerai les œuvres de Rodin, de Carrière et... les miennes ?

L'Effet, n'est-ce pas l'intérêt concentré en un point? Ce qui est le contraire de l'Impressionnisme : sans concentration, point de pensée réalisée. Exemples : Solidité des surfaces et abstraction des volumes chez Rodin ; chez Carrière, concentration de l'intérêt dans les têtes à l'aide d'une lumière qui illumine, qui s'irradie, comme la pensée maîtresse elle-même, sur le chaos des pensées secondaires ; chez moi, cohésion des éléments ambiants au profit du personnage principal ou d'une action déterminée.

La nouveauté de l'évolution actuelle est en ceci qu'il n'y a plus travestissement de l'idée au profit de la convention, comme dans l'Ecole qui a précédé la nôtre et qui, sous prétexte de simplifier, supprimait le détail. Le détail est pourtant comme la nourriture essentielle de l'ensemble ; le détail d'une feuille est nécessaire au galbe d'un arbre, le brin d'herbe à l'étendue d'une prairie. Sans le détail pressenti, point de souplesse. C'est ce que les Primitifs ont admirablement compris. Aussi leurs compositions offrent-elles, comme la nature, l'ordre dans la variété et la profusion. Les modernes dessinateurs pour tapisseries ignorent totalement ce principe ou le négligent, de là leur platitude et leur monotonie.

Je ne sais si l'Impressionnisme est fini, mais je me demande par quoi il pourrait se renouveler : à moins de faire en creux ce qu'il a fait en saillie, c'est-à-dire à moins que de lumineux il ne se fasse obscur. Il a filtré nos sensations et fortifié le goût de la nature chez ceux qui savent voir. Il est et restera un phare glorieux, grâce à des hommes comme Claude Monet, Renoir et Pissarro.

Whistler? un Stevens limpide. Gauguin?... Fantin-Latour? un maître du portrait, de qui nous gardons chacun une parcelle au plus profond et au meilleur de nous-mêmes. C'est un des saints de l'art moderne; mais ses compositions me semblent des anomalies.

Cézanne? un beau fruit saumâtre.

A mon sens, sans la nature l'artiste ne peut rien faire. Elle est à la fois simple et multiple, mais aussi elle est rythmée et c'est le rythme qu'il faut saisir. Imaginer, puis voir la nature ensuite pour

la plier à sa conception, quelle niaiserie! Ce fut l'erreur de Gustave Moreau, dont l'œuvre, malgré toute la peine qu'il s'est donnée, reste immobile et meurt chaque jour comme mourront toutes les œuvres enfantées par un esprit qui ne se renouvelle pas. Car le renouvellement est la source de toute vie et la condition essentielle de la pensée.

Conclusions par Eugène Carrière

SUR L'ART D'AUJOURD'HUI

Qu'un enfant répète exactement le geste paternel, c'est une nouveauté dont on ne se lasse de s'émerveiller. Que la pensée humaine revienne et toujours se reproduise semblable à elle-même, c'est aussi l'étonnement et la joie des hommes. Que rien ne s'interrompe, que la preuve nous en soit donnée tous les jours par la promesse d'un lendemain, c'est ce qui assure et légitime tous les espoirs de l'humanité. Ainsi nous apparaissent les expressions d'art de tous les temps, de toutes les races, diverses dans leurs dehors, identiques dans leur essence : témoignage formel de l'universalité de l'âme humaine.

Les instants de trouble et d'inquiétude sont des périodes de reconstitution. Les éléments se sont séparés, ils retournent à la commune nature, ils reviennent au foyer commun où tout fusionnera dans la flamme de l'enthousiasme, ce résultat de lentes et confuses préparations. Dans l'absence d'un art collectif, le sens de l'art se continue chez les individus. Ils expriment isolément, jusqu'à l'instant où la communion des hommes exige l'unité des efforts dans une forme totale qui les représente tous. C'est ainsi que se sont préparées toutes les grandes époques du passé. L'Assyrie, l'Egypte, la Grèce, le Gothique, etc., sont pleins de la sève de la vie naturelle. Le fruit glorifie la semence. Ce n'est donc pas une nouveauté que d'aller puiser aux sources même de la nature. Mais le caractère d'une époque d'art consiste précisément dans la forme que donne à ces éléments, à ces matériaux, à ces produits de l'émotion et de l'admiration individuelles un besoin impérieux chez les hommes de réunir toutes leurs conquêtes, pour édifier une figure définitive qui les exprime dans la plénitude de leur conscience.

Tout se trouve donc lié dans le style d'une époque. Ainsi chaque individu est un témoignage de sa race et de sa propre personnalité.

Notre instant est admirable. Toutes les religions sont discutées, et jamais il n'y eut plus de Foi. Nous n'avons pas de style, et nous sommes riches d'artistes. Jamais la douleur universelle n'a tant ému l'âme humaine. Jamais l'homme n'a appelé l'homme d'une voix si pressante.

Les artistes d'aujourd'hui sont pleins d'ardeur. Leurs recherches sont souvent fébriles, mais elles sont toujours vivantes.

Tout est pour nous source d'espoir. Lorsque les fleurs sont pleines d'abeilles, la ruche est proche.

Je ne m'arrêterai pas à faire remarquer combien ces paroles sont fortes et belles. Carrière nous a dès longtemps habitués à ce grand langage, enveloppant, ferme, suivi comme son art même et qui nous donne de sa pensée une expression si juste. Notez du moins combien cette pensée est consolante.

Dans cette inquiétude si profonde et si diverse qui caractérise notre temps, dans ces directions contradictoires, contraires et que je notais au début de cette enquête, dans cette dispersion générale, et dans toutes ces manifestations morbides qu'on pourrait prendre pour les désolants prodromes de la dissolution prochaine, le Maître optimiste ne voit que les signes d'une *période de reconstitution*. Gardien jaloux de l'Espérance, désigné à ce poste glorieux par son génie et par son cœur, il sait combien dangereuses sont les paroles qui consentent à la défaite. Mon pessimisme volontiers cède à son optimisme héroïque. Je suis sûr qu'il ne se trompe pas. L'humanité n'est jamais que par les voix qui aliènent sa liberté ou qui abdiquent son désir. J'ai laissé parler ici plusieurs de ces voix; il était nécessaire que l'une entre les plus hautes, entre les plus pures, leur répondît.

Et ainsi, cette enquête aura invité un grand nombre d'artistes à vérifier leurs certitudes et à les exprimer; par là je pense qu'elle est utile: elle aura en outre offert à Eugène Carrière l'occasion de faire le geste qui apaise et qui rallie, — et par là elle est bienfaisante.

CHARLES MORICE.

UNE PENSÉE DE LOUIS RACINE

—

A Jules Renard.

Le chevalier Spiridion, Juste-Antonin-Marie-Calixte, de Fonsèque, maire de Z..., offrait à ses administrés l'exemple d'une vie calme, pure, consacrée à l'accomplissement régulier des devoirs envers Dieu, la société, la famille, et relevée par la culture des belles-lettres, le goût des recherches philosophiques, l'amour de l'archéologie.

Le soin des affaires municipales, les douces joies d'un foyer orné d'une épouse aussi tendre que dévouée et de deux jeunes enfants enclins au respect, laissaient place en effet pour une tâche pieuse entreprise par le chevalier Fonsèque, qui s'employait à publier dans *l'Echo de Z...*, puis en volumes tirés à petit nombre, quelques manuscrits inachevés, legs d'un grand-oncle. Avaient déjà paru : *Rôle de l'évêché de Z... au XVI^e siècle; Misères et impuissance de l'esprit de négation; Sur quelques poteries, présumées de l'époque gallo-romaine, et découvertes au lieu-dit La Vacherie-Brûlé, territoire de la commune de Z..., en 1815, notes et documents; Une Industrie locale disparue. Pierre Noté essaye d'acclimater les vers-à-soie à Z... en 1779, rue du Poirier-Fourchu. Sa prospérité. Sa ruine.*

De ses divers travaux, M. Spiridion de Fonsèque obtenait cette félicité sans ombre qui échoit en partage au juste. Quelques satisfactions, d'ordre plus matériel, s'y étaient ajoutées. Successivement, le chevalier avait été nommé membre de la Société départementale d'archéologie, officier d'Académie, membre correspondant de l'Académie de la Basse-Garonne. Il n'en tirait pas vanité, se remettant au travail après chaque distinction, avec seulement un peu plus d'ardeur. Comme le grand-oncle avait laissé une ample provision de dossiers, M. Spiridion de Fonsèque avait devant lui un large champ où glaner. Il se contentait de prendre régulièrement au fur et à mesure de ses besoins, sur le tas de chemises débor-

dant de papier jauni, sans classement préalable, ni dilection particulière, ainsi qu'en témoigne la variété des sujets plus haut cités.

Le manuscrit qu'il voulut mettre à profit après l'histoire de Pierre Noté ne portait sur son enveloppe extérieure aucune indication d'ensemble, aucun titre général. Les premières pages, remplies par l'écriture nette, à peine raturée, que connaissait bien le chevalier, contenaient cependant une sorte de plan, quelques idées directrices encore confuses, alourdies de répétitions, et placées sous la rubrique : *le Progrès et la Morale.* D'ailleurs, en voici des extraits :

Les changements, que l'inauguration récente du système de communications par voies ferrées a pu causer dans les relations des peuples entre eux, se sont-ils étendus au domaine de la morale ? Cette invention a-t-elle produit des résultats autres qu'un misérable gain de quelques heures sur le temps employé autrefois à franchir les mêmes distances ?... Et d'abord, l'idée de perfection est-elle applicable à la morale ?... 1° Démontrer qu'il n'en est rien; 2° qu'il ne saurait en être autrement, car il est impossible, *a priori* comme *a posteriori*, qu'un progrès s'effectue dans le domaine moral : — A par les raisons, tirées de la religion. Elle contient toute la morale, et émanant de Dieu n'est point perfectible. Elle ne pourrait le devenir que si on la tenait pour défectueuse et imparfaite, ce qui est absurde... — B par les raisons, tirées de l'histoire. L'esclavage et les autres atrocités des peuples anciens n'ont point été abolies par les raffinements de leur civilisation, ni par les progrès de leur science, mais bien par la parole du Christ... — C par les raisons, tirées de la philosophie. Dès que les philosophes ont tenté de fonder une morale, ils se sont égarés en vaines dialectiques... ; 3° conclure que dans le domaine de la morale, tant pure que pratique, les erreurs à combattre aussi bien que les misères à soulager proviennent d'une même cause, l'oubli des devoirs dictés par Dieu même. La connaissance et l'application de ces devoirs impliquent seules la perfection, ce qui s'oppose à toute idée de progrès, hormis par cette unique voie... — Autres arguments encore : tant vaut l'homme, tant vaut sa pensée; tant vaut le savant, tant vaut son invention ; ici Dieu a prononcé, et il ne se trompe pas, Dieu est inventeur, et il est omniscient. Preuves du précédent *a*, Principe d'autorité, Aristote... *b*, Les grandes inventions... *c*, Origine unique et divine de la morale... *d*, les divergences d'opinion des philosophes témoignent de l'ignorance humaine. Le savoir de Dieu est infini ; la morale religieuse est une...

La liasse suivante portait la trace des recherches opérées

par le grand-oncle, que cette idée du rapport de l'excellence d'une découverte avec la valeur de son auteur semblait surtout avoir séduit. Le chevalier feuilleta donc, sans s'y arrêter, une liste de citations et de références. Puis, en tête d'une page, un titre suscita sa curiosité. C'était : *Une pensée de M. Louis Racine.*

Suivait la dite pensée, qu'accompagnait le monde surprenant de déductions, inductions et propositions qu'elle avait inspirées au grand-oncle.

« La boussole n'a point été trouvée par un marin, ni le télescope par un astronome, ni le microscope par un physicien, ni l'imprimerie par un homme de lettres, ni la poudre à canon par un militaire. » (Louis Racine, *la Religion*, ch. V, note 173.)

Devons-nous, écrivait le grand-oncle, considérer cette pensée de M. Louis Racine comme un brillant paradoxe, que justifierait cependant au premier abord la qualité des exemples choisis en sa faveur, mais point assez toutefois en définitive pour lui prêter une valeur nécessaire et universelle? Ou bien, faut-il voir là, au contraire, une expression exacte de la réalité objective, une sorte de loi, dont la généralité nous contraindrait alors à examiner de plus près l'assertion, concernant les rapports de l'esprit qui conçoit avec l'invention qu'il a conçue, et sur laquelle nous nous fondions tout à l'heure ?... Eh bien, oui ! M. Louis Racine a raison. Pour peu qu'on y réfléchisse on se convaincra que — l'on nous permettra, je pense, d'ajouter à cet endroit notre modeste contribution à l'éloquente et démonstrative énumération de l'éminent auteur — la brouette, elle non plus, n'a point été trouvée par un terrassier, mais par le grand Pascal, ni le ballon par un savant, mais par un humble marchand de papier, Montgolfier, et qu'il serait facile de multiplier ainsi les preuves à l'infini, sans que l'on puisse découvrir nulle part un fait sur lequel s'appuyer pour étayer une opinion adverse...

M. Spiridion de Fonsèque suspendit alors sa lecture. Il cherchait, lui aussi, le démenti possible.

Il ne le rencontra pas ; et se plut à ajouter, en marge du passage :

Les allumettes chimiques, trouvées par un écolier. — Pasteur n'était ni médecin, ni vétérinaire, alors qu'on lui doit la thérapeutique moderne (ferments, sérums, etc.) — L'*abbé* Kneipp — Chercher les auteurs d'autres inventions récentes — Sous-marins ? Leur inventeur est, je crois, un civil et non un officier de marine. — Edison avait-il reçu une instruction scientifique ? — Téléphone. N'est-ce pas à un

littérateur qu'on le doit, ainsi que la photographie des couleurs ?...

Ensuite il déposa sa plume, après l'avoir soigneusement essuyée sur le dos d'un petit caniche de laine noire, et continua l'examen du manuscrit.

Nos adversaires, remarquait non sans justesse le grand-oncle, ne manqueront pas de s'écrier : — Que devient, dans ce cas, votre argument : tant vaut le savant, tant vaut son invention ? C'est ce que nous allons approfondir.

La pensée de M. Louis Racine nous apprend qu'*aucun inventeur ne pratique, soit le métier, soit la science, soit l'art dont relève l'invention qu'il a créée.*

A n'en pas douter, c'est là l'expression même d'une absolue vérité. Mais, cette proposition reconnue exacte, et admise à remplacer la nôtre, ne contredit point cependant la seconde de nos anciennes prémisses, qui demeure légitime : *or, Dieu, inventeur suprême, a créé la morale.*

Seulement, notre conclusion sera cette fois :

Donc il ne la pratique pas.

Le chevalier s'exclama :

Quoi ! Dieu ne pratiquerait pas la morale !...

Il ferma brusquement le dossier du grand-oncle, et se mit à marcher à grands pas dans la pièce qui lui servait de cabinet de travail.

Tous les mots qu'il venait de lire dansaient devant ses yeux un effrayant ballet : Dieu, la morale, les inventions... Non ! ce n'était pas possible ! Et, pourtant ?...

Il résolut de vérifier le fâcheux syllogisme ; il relut des exemples, compulsa des textes. D'abord il examina la première proposition : *aucun inventeur ne pratique, soit le métier, soit la science, soit l'art, dont relève l'invention qu'il a créée.*

Pour la seconde fois, il fut contraint de reconnaître que, toute paradoxale qu'elle parût, la pensée de Louis Racine demeurait l'expression d'une inexorable vérité. Il collectionna bien quelques faits qui semblaient au premier abord échapper à la règle qu'avait formulée le grand-oncle, mais en réalité ces exceptions vues de plus près confirmaient cette règle, car M. Spiridion de Fonsèque dut s'avouer qu'elles constituaient plutôt des perfectionnements que des inventions à proprement parler : les savants étudiaient minutieusement la loi qu'ils n'avaient su découvrir ; les médecins élargissaient le do-

maine des recherches de Pasteur, sans avoir jamais auparavant soupçonné la virulence des ferments ou l'efficacité des sérums; et ainsi de tout.

La proposition empruntée à Louis Racine restait donc exacte.

Quant à la seconde, *Dieu, inventeur suprême, a créé la morale,* le chevalier s'aperçut qu'elle contenait implicitement un syllogisme: Dieu, inventeur suprême, est ainsi le créateur de tout ; la morale est une partie de ce tout ; donc il a créé la morale.

Que fallait-il rejeter de ces prémisses ?

Nier que Dieu soit le créateur?...

Nier que la morale existât ?...

C'était impossible !

D'autre part, un terrible dilemme surgissait : ou la morale reconnaissait une origine humaine — que les hommes, dans ce cas, ne la pratiquassent point, rien n'était plus naturel; par contre la thèse du grand-oncle sur le Progrès et la Morale devenait caduque — ; ou la morale émanait de Dieu — or admettre cette dernière hypothèse entraînait également l'acceptation logique de la conclusion soulignée par le bonhomme: *Donc il ne la pratique pas !*

M. Spiridion de Fonsèque sentit sa figure se congestionner. Il déboutonna rapidement son gilet, dénoua sa cravate en un tour de main, arracha son faux-col et se précipita vers la fenêtre. Il l'ouvrit toute grande, malgré qu'on fût aux premiers jours de décembre.

Le jardin, poudré de givre, offrit à ses regards l'innocente et sereine blancheur de ses pelouses égales. Les tilleuls en quinconces entrelaçaient sur la terrasse leurs branches, ornées de fin duvet de cygne dont parfois un moineau étourdi détachait un flocon qui tombait lentement. Au bruit que fit le chevalier, des oiseaux s'envolèrent, éclaboussant de noir le ciel gris.

— Les oiseaux possèdent-ils une morale ? se demanda aussitôt M. Spiridion de Fonsèque.

— Eh non ! se répondit-il immédiatement.

Les uns sont monogames et fidèles, comme les cigognes ; les autres préfèrent des amours volages. Les oiseaux migrateurs se rassemblent en bandes qui observent une discipline dans le vol; les pierrots gardent leur indépendance.

Les perdrix emploient des ruses touchantes pour détourner le chasseur de leur progéniture ou sauver une des leurs, atteinte par le plomb; le coucou abandonne ses petits dans le nid des autres, les poules crèvent parfois leurs propres œufs et se montrent cruelles envers leurs congénères blessées.

Et les hommes?... Un oiseau ne pourrait-il en dire autant des hommes?...

Cette dernière réflexion mit le comble aux perplexités du chevalier.

Il éternua bruyamment, se moucha, et n'entendit pas frapper à la porte.

Quelqu'un cependant appela :

— Monsieur!

— Entrez, Nanette. Qu'y a-t-il!

Nanette s'arrêta épouvantée sur le seuil de la chambre.

— Mon Dieu! fit-elle. Qu'est-il arrivé?

Monsieur est tout défait. Et, vous n'y songez pas! la fenêtre... par un froid pareil!

Il y a de quoi se tuer. Ce n'est pas raisonnable!

Un peu honteux d'avoir laissé surprendre ce désordre extérieur, qui correspondait au bouleversement de son être intime, M. Spiridion de Fonsèque tenta néanmoins d'expliquer :

— C'est bien, Nanette... Le fourneau chauffait trop : j'ai dû aérer.

— Il aurait mieux valu couvrir simplement le feu et tourner un peu la clef, répondit la vieille servante, tâtant machinalement le poêle de faïence.

Soudain, elle regarda le chevalier avec stupeur.

— Il est presque froid... s'écria-t-elle.

Qu'est-ce que cela signifie?

— Quittez cela, Nanette! Quittez cela, vous dis-je, et laissez moi!

— Mais, Monsieur, il est l'heure d'aller à la mairie. Monsieur n'y pense plus...

Quatre heures sont déjà sonnées à Saint-Théotime.

— Je n'irai pas à la mairie, déclara péremptoirement M. Spiridion de Fonsèque.

Consternée, Nanette n'osa insister, et se retira.

Comme elle commençait de descendre l'escalier, son maître la rappela pour lui recommander :

— Et surtout, Nanette, que personne ne me dérange plus!

Resté seul, le chevalier referma la fenêtre, mit deux morceaux de bois dans le poêle, qui ronfla joyeusement. Puis il rajusta ses vêtements et se rassit devant la table de chêne où demeurait le manuscrit.

— Dieu ne pratique pas la morale! murmura-t-il.

C'est inouï!... Voyons, comment le grand-oncle peut-il se tirer de là?

Le bonhomme s'en tirait fort aisément.

Dieu ne pratique pas la morale.

Cette conclusion est en effet raisonnable et n'offre rien qui doive nous surprendre....

M. Spiridion de Fonsèque sursauta.

.... Quoi de plus conforme, poursuivait le grand-oncle, à l'ordre général des choses! Il faut admirer là une preuve logique de plus, destinée à témoigner encore, s'il en était besoin, et d'une manière éclatante, que l'agencement du monde découle d'un plan divin, sur lequel il se calque.

Oui, le marin qui se sert de la boussole ne l'a pas inventée; et c'est pourquoi l'homme à qui profite la morale divine n'en est pas le créateur.

Corrélativement; non, l'inventeur n'utilise pas l'objet de son invention; et c'est pourquoi Dieu ne pratique pas la morale.

Pourquoi la pratiquerait-il?

Usons ici d'une comparaison: le maçon qui bâtit un palais, l'architecte qui en a dressé les plans, l'habitent-ils? Le tisserand revêt-il les soieries magnifiques que produit son labeur? Le médecin absorbe-t-il les médicaments qu'il prescrit à ses malades?

Qu'en feraient-ils?

Ni le maçon, ni l'architecte n'ont besoin d'un si vaste édifice; pas plus que le tisserand, de somptueuses étoffes; le médecin, de ces remèdes.

Eh bien! de même, et à plus forte raison, que ferait Dieu de la morale?

Il n'en a pas besoin; ou, pour mieux dire, il n'a pas de besoins, étant parfait.

En outre, non seulement la morale lui est inutile, au même titre que toutes les sciences puisqu'il est omniscient, mais encore c'est la science du bien, et il est le bien suprême, c'est la science du devoir, de ce qu'il faut faire, ce qui suppose des conditions de temps, et, pour Dieu, le passé, le présent et l'avenir sont réunis sur un même plan.

Comment pourrait-il ainsi pratiquer la morale?...

Le chevalier ne poursuivit pas plus avant sa lecture. Il se leva brusquement; puis, ponctuant ses exclamations d'énergiques coups de poing, assénés sur la table de chêne, et qui firent jaillir des gouttes d'encre d'une tête de Minerve, d'où elles allèrent historier d'illustrations imprévues le manuscrit du grand-oncle :

— Ah non! non! non, Monsieur! cria-t-il, comme si l'auteur se fût trouvé devant lui. Je ne puis pas admettre que Dieu ne pratique pas la morale!

Allons donc! est-ce que moi, je n'ai pas répété toute ma vie qu'il fallait prêcher d'exemple pour être suivi dans la rude voie du bien?

Et que diraient du maire de Z... ses administrés, si, concussionnaire, voleur des deniers publics, parjure et faussaire, je leur recommandais le désintéressement, le respect de la propriété d'autrui, de la parole donnée, des écritures privées et publiques?

C'est insensé!...

Insensé, je le répète!

D'ailleurs, Dieu, être parfait, ne peut être conçu tel, que pratiquant la morale. Pratiquer la morale, c'est une qualité, une vertu, une perfection, qu'on ne peut refuser à Dieu, puisqu'il les a toutes.

Que serait-il autrement?

L'imaginer s'abstenant de pratiquer la morale serait, nous venons de le voir, le priver d'une perfection, ce qui est impossible.

Dire qu'il pratique le contraire de la morale devient pis encore. On en arrive au blasphème, ma parole! au satanisme!...

Et pourtant ce damné syllogisme reste irréfutable!

A moins... d'assigner à la morale une origine humaine...

Le chevalier hocha la tête.

Cette solution ne lui plaisait évidemment pas.

— Cependant.... provisoirement... On pourrait essayer... D'abord, creusons le problème!...

*

Ses recherches commencèrent.

Sa félicité passée en souffrait. Cette vie calme devint agitée. Le trouble d'un souci constant réussit à en ternir la pureté.

M. Spiridion de Fonsèque ne parut plus à la mairie. Auparavant il n'avait jamais manqué d'y venir siéger en son cabinet, deux fois par jour, et si régulièrement qu'en le voyant passer MM. les commerçants de la Place de l'Hôtel-de-Ville ne manquaient point de dire, le matin : « Onze heures vont bientôt sonner : voici M. le Maire. » Et le soir : « Il ne doit pas être loin de quatre heures. » Le premier adjoint suppléa à cette absence, qui n'alla pas sans commentaires.

Le dimanche, quand le chevalier manqua coup sur coup la grand'messe de l'église Saint-Théotime, et le concert hebdomadaire que, dans l'après-midi, la Lyre Municipale offrait, sur la Grand'Place, à la population de Z..., la ville tout entière commença de s'émouvoir.

Le domicile de l'abbé Fleurot fut envahi, après la musique, par ses amis de *l'Echo de Z...*

Dans cette réunion, la question fut posée de savoir s'il ne conviendrait pas de se priver dès ce jour de la prose de M. Spiridion de Fonsèque et de son concours politique. Quelques-uns opinaient déjà pour une rupture publique, annoncée par le journal lui-même.

Les plus modérés eurent beaucoup de peine à les retenir dans cette voie. On résolut toutefois de tenter une visite en corps. Elle ne fit qu'ajouter à leurs incertitudes. L'abbé Fleurot et M. Cornu, le premier adjoint, furent reçus par une Nanette en larmes et M^me^ de Fonsèque, impuissante à les renseigner. Ils n'obtinrent de la pauvre dame que l'expression d'une résignation morne et préparée aux pires catastrophes. L'inquiétude augmenta dans le parti dont le chevalier formait le plus solide soutien. Elle se traduisit, vers la fin de la semaine, par quelques lignes perfides, au travers desquelles on attaquait la personnalité du maire de Z..., sans toutefois appuyer trop. Il y était parlé d'une « honteuse défection, à laquelle cependant on se refusait encore à croire », d'une « trahison qu'on comprend mal, mais qui n'en devient que plus coupable ». L'intimidation s'atténuait de prière. L'on s'efforçait de ramener le fugitif en employant un mélange, savamment dosé, de louange et de blâme.

Au *Réveil de Z...*, on demeurait sceptique quant à la validité d'une telle conversion, bien que l'émoi du clan adverse, son désarroi, que ne parvenait pas à cacher l'auteur de l'adresse au transfuge, joints aux événements connus de tous, parussent constituer un imposant faisceau de présomptions.

— Mais, comme le fit remarquer le Dr Bouilly aux citoyens venus le questionner, les présomptions demeurent aux preuves ce que la vraisemblance est à la vérité.

Nous devons laisser aux gens de *l'Echo* ces façons improbes qu'ils ont d'abuser la crédulité des masses en transformant les présomptions en preuves, les vraisemblances en vérités. N'attendez donc pas de nous ces articles impudents, ces visites compromettantes ! Si ce « monsieur de Fonsèque » veut entrer dans nos rangs, qu'il s'avance ! Alors seulement nous déciderons de ce qu'il faudra faire.

Pendant ce temps, le chevalier recevait des volumes de Paris, s'enfermait pour les lire, prenant des notes, copiant des passages, les commentant, les raturant, ne sortant de ce labeur acharné qu'aux heures des repas, où, distrait et taciturne, il mangeait sans parler autrement que pour presser le service.

A quelles conclusions devait-il aboutir?

Tout d'abord, en tête d'un cahier de papier vergé, il avait posé le problème.

La pensée de M. Louis Racine contient-elle une vérité absolue?

Malgré son vif désir d'obtenir une réfutation définitive de la théorie bâtie sur l'aphorisme emprunté par le grand-oncle à Louis Racine, le chevalier n'aboutit une fois de plus qu'à se convaincre de son excellence.

Quant à l'adjectif « absolu », M. Spiridion de Fonsèque essaya, en s'y attaquant, de réduire la portée de la formidable maxime.

Vraie pour les hommes, écrivit-il, cette affirmation cesse peut-être de le demeurer quand on l'applique à Dieu. A cet égard, Dieu ne constituerait-il pas une exception, en pratiquant la morale dont il est le créateur ?

C'est sur ce point que le pauvre chevalier fit les plus étranges découvertes et qu'il devait se heurter à de nouvelles difficultés.

Jusqu'à ce jour, il avait accepté les traditions et les dogmes, sans un soupçon de contrôle, sans une velléité de réflexion. Il vivait avec eux comme avec des êtres familiers dont il est inutile de scruter le passé, parce qu'il semble qu'on l'ait toujours connu. Jamais il n'avait songé à se renseigner sur la signification des rites accoutumés, qu'il accomplissait aussi naturellement qu'il dépliait sa serviette à dîner avant d'attaquer le potage.

Aussi ce ne fut pas sans une stupéfaction indicible qu'il découvrit dans la Bible, longtemps après Voltaire, les sujets de scandale qu'elle étale naïvement. Contrairement à son attente, l'examen des livres saints lui révélait un Dieu qu'il ne connaissait pas, le montrant sous les apparences les moins respectables et sous le jour le moins moral qui soit. A ce point de vue — M. Spiridion de Fonsèque en fut atterré — Dieu ne différait pas sensiblement des hommes, dont il se plaisait à exagérer cependant les défauts et les vices.

Le chevalier s'étonna même de n'avoir pas remarqué plus tôt que l'Ancien Testament débutait par un inceste, dont le Créateur demeurait l'auteur responsable, et qu'il eût aisément évité en façonnant deux couples humains. Le Nouveau Testament s'ouvrait, lui, sur un adultère où Dieu s'abaissait à une métamorphose animale, digne de l'antique mythologie, pour tromper un malheureux charpentier. Quant à la colère de Dieu, sa jalousie allant jusqu'à réclamer l'extermination des peuples coupables de ne pas sacrifier sur ses autels, son orgueil réclamant à travers les siècles des marques perpétuelles de respect et d'adoration, ses autres imperfections morales... leur taille dépassait en effet les proportions humaines, mais sans pour cela pouvoir être excusées, ni présenter une apparence de justification.

Le problème devenait plus complexe, car M. de Fonsèque avait dû, quoique à regret, s'incliner devant les textes sacrés.

En effet, Dieu ne pratiquait pas la morale !

Mais, d'autre part, l'observation courante autorisait le chevalier à affirmer que les hommes, eux non plus. ne pratiquaient pas la morale.

Il en résultait que Dieu et les hommes possédaient les mêmes titres à l'invention de la morale !

Parvenu à cet endroit de son étude, M. Spiridion de Fonsè-

que, soucieux d'échapper à une aussi déconcertante conclusion, résolut d'attaquer la question dans son essence, soit de se renseigner sur la morale elle-même.

Les philosophes sur lesquels il comptait le plus pour lui rendre ce service ne le satisfirent pas. Chacun développait de si solides arguments pour détruire la doctrine adverse qu'aucune théorie ne résistait aux attaques de ses rivales. Nulle ne se rencontrait qui ne péchât par d'irrémédiables défauts; et leurs mérites étant contradictoires s'annihilaient en s'opposant. Quant à la morale religieuse, elle portait le reflet de toutes les philosophies qu'elle condamnait, et s'efforçait — bien que l'éclectisme non plus n'ait point trouvé grâce devant elle — de les concilier par d'habiles transpositions, plaçant, par exemple, la volupté d'Epicure dans le monde supra-terrestre, pour réserver le stoïcisme de Zénon aux vivants; ne dédaignant pas la morale égoïste ni celle de l'intérêt bien entendu, en dirigeant seulement les désirs de l'individu vers le bonheur éternel, et recommandant aussi l'altruisme, en préconisant la pratique de la charité; imposant enfin avec le dogme un impératif plus catégorique que celui de Kant, et avec l'ascétisme un nihilisme dépassant celui de Nietzsche. Or, comme les moralistes religieux se querellaient entre eux à l'égal des philosophes profanes, le chevalier désespéra de réussir là où tant d'hommes éminents avaient échoué.

Cependant, ils s'accordaient sur un point : la morale était la science du bien. Mais ils se séparaient aussitôt les uns des autres, en définissant chacun le bien, d'une façon différente, au point que cette notion finissait par disparaître dans une obscurité insondable.

M. Spiridion de Fonsèque crut un instant apporter une vive lueur dans ces ténèbres en définissant, lui, le Bien, « le contraire du Mal » !

Toutefois il s'aperçut très vite que la définition du mal offrait les mêmes inconvénients : ce qui était jugé « mal » par l'un était reconnu « bien » par le voisin, et réciproquement.

Malgré cela, sa conception de la morale s'enrichit, car il décida que « la morale était la science du bien et du mal ».

Il se convainquit de l'excellence de cette formule. Le bien n'existant qu'à la condition qu'existât en même temps le mal,

la morale supposait donc la connaissance du mal autant que du bien.

Le chevalier fut un homme heureux pendant une journée entière.

Hélas! le lendemain, sa joie fit place à une inquiétude grandissante.

C'est que sa première conclusion : « *Dieu et les hommes possèdent les mêmes titres à l'invention de la morale,* » devenait fausse.

Au contraire : « *Dieu et les hommes ne possédaient aucun titre à l'invention de la morale,* puisque le mal ne leur était pas étranger.

... En conséquence, *la morale ne pouvait pas encore avoir été trouvée* ».

Ceci, d'ailleurs, s'accordait à merveille avec les constatations précédentes de M. Spiridion de Fonsèque, touchant la multiplicité et les contradictions de toutes les morales fondées jusqu'à présent.

Mais, si la morale restait absente du monde, était-il permis d'espérer qu'elle y fût introduite quelque jour?

« Non! » répondit tristement à cette question le chevalier, se rendant compte de l'impossibilité qu'il y avait à ce qu'un être, Dieu ou homme, demeurât entièrement étranger à la pratique du bien et du mal.

« Non! conclut-il. LA MORALE N'EXISTE PAS ET ELLE N'EXISTERA JAMAIS. »

★

Cependant, quelque temps après le matin mémorable où M. Spiridion de Fonsèque avait abouti à cette suprême et désespérante conclusion, MM. les commerçants de la Place de l'Hôtel-de-Ville l'aperçurent qui se rendait à la mairie, de son pas ordinaire, après plus de quinze jours d'absence.

Que s'était-il donc passé en cette âme ?

D'abord cruellement meurtri par la perte de ses croyances les plus chères, le chevalier s'était ensuite ressaisi.

— La logique, s'était-il dit, qui m'a causé ce mal affreux, peut seule le réparer ; car si je tentais de sacrifier la logique à la morale, non seulement je n'atteindrais pas à cette conviction pleine et satisfaisante que procure la raison, mais encore

la perte de la première m'empêcherait de me réjouir d'avoir retrouvé la seconde.

Et comme la logique de M. Spiridion de Fonsèque se fortifiait de sa récente victoire sur la morale, elle consacra son triomphe en récompensant le bon chevalier de son amour pour elle. Interrogée, la logique répondit en effet :

— De quel moyen de locomotion usait ton grand-oncle avant l'inauguration du « système de communications par voies ferrées » ? Et qu'eût-il continué de faire en admettant que ce mode de transport n'eût jamais été employé par les hommes ?

— Il voyageait en calèche, remarqua M. Spiridion de Fonsèque; et eût, je pense, continué.

— Eh bien ! poursuivit la logique du chevalier, tu possèdes en la morale que tu pratiquas jusqu'ici une confortable calèche que rien ne t'invite à quitter. Laisse à d'autres, s'ils les préfèrent, les doctrines morales non-religieuses et révolutionnaires, bicyclettes peu confortables, automobiles trop bruyantes !...

Et c'est ainsi que M. Spiridion de Fonsèque, ayant, grâce à l'abbé Fleurot, son confesseur, retrouvé les faveurs de son parti, qui ignora toujours les raisons de sa fugue, put jouir en paix de l'estime publique, reconquise avec la considération générale, et fut de nouveau attaqué par *le Réveil de Z...* « On nous rendra cette justice, y déclarait le Dr Bouilly, que jamais nous n'avons pensé qu'un homme tel que ce « M. de Fonsèque » fût digne de se joindre à nous. Nous savions ce que valait le citoyen ! »

Le chevalier reprit assidûment ses séances à la mairie, le cours de sa vie calme. Après avoir brûlé dans le poêle de faïence l'essai du grand-oncle, augmenté des volumineux commentaires dont il l'avait enrichi et que nous avons tenté de résumer plus haut, il atteignit le mémoire suivant, et commença de rédiger paisiblement *Une description raisonnée des différents styles gothiques de l'Eglise Saint-Théotime.*

GASTON DANVILLE.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des amateurs

IV. — L'Espéranto.

M. DESMAISONS. — Comment, vous n'avez pas été satisfait d'apprendre que les espérantistes ne se proposent pas de substituer leur jargon aux autres langues ? Vous n'avez pas été satisfait d'apprendre qu'ils ne veulent étouffer dans la bouche des hommes ni le français, ni l'italien, ni l'anglais ?

M. DELARUE. — Ne raillez pas. Je viens de parler espéranto sur le boulevard et l'on m'a très bien compris ! Je me suis assis à la terrasse de l'Américain et j'ai dit : *Cafeo, Benedictina, cigaros.* Et j'ai été servi. N'est-ce pas merveilleux ?

M. DESM. — C'est comme dans les contes de fées.

M. DEL. — Tandis que si je m'étais exprimé en samoyède ou en guarani...

M. DESM. — Evidemment.

M. DEL. — J'aime beaucoup les langues étrangères. Comme je n'en comprends aucune, où que je me sois trouvé hors de la région du français, la bêtise humaine enfin me laissait en repos. J'évoluais au milieu de la civilisation, dont je goûtais les agréments, sans en subir la rançon. Nul subalterne bienveillant n'interrompait ma rêverie pour me confier : « Il fait chaud, aujourd'hui. » Une fois, cependant, dans une petite ville de Hollande, j'ai regretté la connaissance d'un mot hollandais, d'un seul. Je voulais de l'eau chaude ; la mimique fut inexpressive. Je n'insistai pas, mais avec de la patience et un peu plus d'ingéniosité, je me serais fait comprendre.

M. DESM. — Vous fûtes déraisonnable, ce jour-là. Il faut être, dans la vie, pareil aux femmes, et ne désirer que ce que l'on voit. Alors, nul embarras, et la vraie langue universelle nous vient aux lèvres, je veux dire aux doigts : une monnaie, comme dit Mallarmé. Mais les hommes sont loquaces. Pourquoi parlent-ils, la plupart du temps ? Pour parler. Ainsi chantent les oiseaux. Voyez un paon. C'est une bête calme, quoique vaniteuse. Elle exécute lentement son petit tour de l'éventail, replie ses plumes, paraît méditer, puis tout à coup s'élance en grinçant comme une barrière. Qui saura pourquoi ce paon soudain parle ? Et cet homme, pourquoi ?

M. DEL. — Dire qu'il y a sur terre quelque deux ou trois milliers de langues et que d'innocents bonshommes s'ingénient à en forger de nouvelles!

M. DESM. — C'est pousser loin le goût de l'inutile, goût charmant, d'ailleurs.

M. DEL. — Le goût de l'espéranto n'est pas charmant, il est barbare. Peut-être que ce langage n'est pas très désobligeant pour un Turc, mais un Français, tel moi-même, ne peut voir, seulement voir, sans honte, ces mots volés à sa propre langue et mutilés ou bariolés à la sauvage. Il me semble que je considère avec pitié un de ces prisonniers d'autrefois qu'on renvoyait aux siens, le nez coupé, les oreilles rasées ; ou bien c'est une belle jeune femme de notre race que des nègres auraient joué à peindre en zèbre. L'espéranto, c'est à dégoûter de tous langages, c'est à rendre muet!

M. DESM. — Mon cher ami, vous dites de bien jolies choses...

M. DEL. — Cela ne m'empêche pas de songer qu'une langue universelle aurait son utilité...

M. DESM. — Peut-être, mais pour combien de personnes? Je parle d'utilité réelle, pratique. On apprend généralement un peu d'anglais ou d'allemand dans les collèges ; on en apprend très peu, assez cependant pour que sur ces premières notions un homme, à qui cela serait utile, puisse construire. Or, combien construisent, combien seulement entretiennent leurs fondations ? La plupart de ceux qui savaient un peu d'anglais à dix-huit ans l'ont oublié dix ou quinze ans plus tard. Ils l'ont oublié, parce que cette connaissance leur était inutile. Il en sera de même de l'espéranto. Mais l'inutilité de l'espéranto est bien plus grande que celle d'une langue connue, riche d'une belle littérature. Sans doute, il n'y a pas en France un sur dix mille des collégiens ayant appris un peu d'anglais qui ait eu l'occasion d'utiliser son maigre savoir ; pourtant, une fois par hasard, cela lui sert à comprendre un mot importé, à déchiffrer un vieux journal tombé sous sa main ; mais l'espéranto ! En France, beaucoup de gens cultivés savent un peu d'anglais : calculez la chance qu'un Anglais possède de tomber en voyage sur des gens qui connaissent les éléments de son langage. Elle est presque nulle, pour qui sort des grandes villes et des grands hôtels. Celle d'un espérantiste le serait entièrement.

M. DEL. — Je vous abandonne l'espéranto. Vous savez le dégoût qu'il m'inspire ; mais une autre langue, le latin ?

M. DESM. — Vous aussi ?

M. DEL. — Pourquoi non? Le latin analytique, ce latin qui fut usuel jusqu'au seizième siècle, est-il donc chimérique de le voir nanti de la qualité d'interprète universel ?

M. DESM. — Le goût général ne va plus au latin. Qui dit latin dit

pédantisme. Les hommes se détournent. Vous les faites penser à leurs années de collège ; ils revoient les bancs, les grammaires, les pensums... Et puis... Voyons, dites-moi donc quelque chose en latin ?

M. DEL. — Je pourrais très bien, mais je n'ose pas, j'ai peur d'être ridicule.

M. DESM. — Tout le monde en dirait autant. Laissons le latin.

M. DEL. — Le français ?

M. DESM. — Trop compliqué, trop rempli de pièges.

M. DEL. — L'anglais ?

M. DESM. — Les Anglais eux-mêmes ne savent pas le prononcer.

M. DEL. — L'italien ?

M. DESM. — Vous allez me séduire. Il est évident que le meilleur latin populaire, c'est l'italien. Sa prononciation est bien chantante. Il conviendrait peut-être, mais pourquoi choisir ? Quelle qu'en soit la matière, une langue universelle est une chimère. Est-ce que vraiment, cela vous intéresse ?

M. DEL. — Moi, nullement ? Le français me suffit.

M. DESM. — C'est mon sentiment. Que celui qui veut parler avec moi apprenne ma langue.

M. DEL. — Je dis la même chose, quand on me reproche de refermer avec peur un livre étranger.

M. DESM. — Avec peur ?

M. DEL. — Oui, cela me fait mal aux nerfs, comme des nuances fausses.

M. DESM. — N'ayez pas peur ; il n'y en a pas ici. Vous devez bien souffrir dehors.

M. DEL. — Je n'ose plus lever les yeux. Des boutiques se hérissent de mots bizarres... Il paraît que c'est de l'anglais.

M. DESM. — Presque toujours. Mais il y a aussi de l'espagnol, et de l'allemand. Enseignes fallacieuses, d'ailleurs, presque toujours, pure flatterie de l'œil, qu'on se garde bien de prolonger à l'intérieur.

M. DEL. — Il me semble que l'intérêt de Paris est qu'on y parle français.

M. DESM. — On fait mieux encore ; on y parle parisien.

M. DEL. — Ah ! Ah ! Ah !

M. DESM. — Qu'avez-vous ?

M. DEL. — Ah ! l'idée d'une femme qui parlerait espéranto ! Entendez-vous : *Mono petito chieno chéri !*

M. DESM. — Mais est-ce que c'est vraiment de l'espéranto, ce que vous dites ?

M. DEL. — Pourquoi pas ?

M. DESM. — Vous m'amusez. Dire qu'il y a des hommes estimables qui prennent tout cela au sérieux !

M. DEL. — C'est l'oisiveté. Toute invention innocente qui demande aux hommes un peu de leur temps est accueillie avec joie.

M. DESM. — Oui, perdre son temps, telle est la devise des hommes.

M. DEL. — Ils n'ont que cela, en somme, c'est la substance de tout, et ils le dilapident.

M. DESM. — Hélas ! on arrive toujours au bout de l'étoffe, et sait-on le moment où elle vous tombera des mains ?

M. DEL. — Il faut agir comme si on ne devait jamais en voir la fin.

M. DESM. — Mais on la voit.

M. DEL. — Fermez les yeux.

M. DESM. — Pourquoi ? Quand on a beaucoup vécu, quand on a joué sur ses nerfs les airs de toutes les joies...

M. DEL. — Est-ce que vous renoncez au monde ?

M. DESM. — Jamais !

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Michel Corday : *Les Demi-fous*, Fasquelle, 3.5o. — Pierre Valdagne : *Touti*, Ollendorff, 3.5o. — Gaston Derys : *La Fiancée nouvelle*, Ollendorff, 3.5o. — Georges Bonnamour : *Vers l'autre*, Plon, 3.5o. — René Bazin : *L'Isolée*, Calmann Lévy, 3.5o. — Paul Dolfus : *La Philosophie Galante de M. de Valcourt*, Fasquelle, 3.5o. — J. Plémeur et G. de Weerde : *Saint-Gildare*, Rudeval, 3.5o. — O. Gevin-Cassal : *Pauvre nichée*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Jean de Brienne : *Madame de Mirbel*, Havard, 3.5o. — Duchesse de Brissac : *Dans l'ornière*, Plon, 3.5o. — Antonin Mulé : *Le Père et le Fils*, Dujarric, 3.5o. — Paul Mathieux : *Le Jardin des Plaisirs*, Albin Michel, 3.5o. — Paul Adam : *Combats*, Ollendorff, 3.5o.

Les Demi-fous, par Michel Corday. Nous sommes en présence, à l'heure actuelle, de deux espèces de médecins, l'une qui nous dit : « Il y a beaucoup plus de fous libres que de fous enfermés », l'autre qui nous affirme que : « Si on enfermait tous les fous, plus de la moitié de l'humanité serait prisonnière. » Et le mal va toujours grandissant. L'alcoolisme, le surmenage, l'avarie, les tares héréditaires soigneusement dissimulées poussent de plus en plus cette pauvre moitié d'humanité aux Petites-Maisons décidément trop petites pour la contenir. Et voici que se découvrent les demi-fous... c'est-à-dire ceux qui, à la rigueur, représentent la portion d'humanité réputée saine ! Quel avenir ! Ce demi-fou de Michel Corday n'est pas enfermable, mais il peut cependant aller jusqu'au crime. Ensuite, un jury circonspect le déclarera irresponsable et le fera soigner. C'est le jaloux sans motif, le turbulent enthousiaste de sites nouveaux, jamais chez lui, seulement capable de dévorer des capitaux et l'espace, c'est la bonne femme maniaque, avare : « balayant les miettes de sa table pour ses poulets », quoique millionnaire, c'est le vieillard gâteux atteint de maladies imaginaires et imposant son ignorance menaçante

à son entourage hypnotisé par le respect, ce fameux respect humain dont les gens bien élevés ont encore le tort bien ridicule de demeurer les victimes, ce sont les demi-fous que *nous faisons*, car nous les fabriquons le plus naïvement du monde ; nous nous entendons tous, par notre imbécile complicité du fameux respect humain, à tolérer les demi-fous pour leur donner probablement le loisir de s'acheminer vers la folie entière. Michel Corday nous montre un ménage de petites gens simples absolument désorganisé par la féroce manie de la jalousie de l'époux. Il possède un frère qu'un médecin déclarerait atteint de manie locomotrice et une mère complètement gâteuse au seul point de vue de l'avarice. Tous ces êtres-là sont d'honnêtes créatures et on a pour eux les égards qui leur sont dus. Habilement exposée, cette thèse de l'honnêteté, de l'irresponsabilité du demi-fou est peut-être dangereuse parce qu'elle encourage les gens sains à la patience vis-à-vis des déséquilibrés. Je comprends qu'on soigne les fous reconnus, mais il faudrait qu'on essayât de réagir vigoureusement contre ceux qui jouissent de l'impunité, c'est-à-dire vivent en dehors des lois médicales. Si nous sommes complices d'un voleur en recélant l'objet dérobé, nous sommes coupables vis-à-vis d'un demi-fou en lui célant la vérité sur son état, en respectant sa manie. Nous vivons, par exemple, dans le royaume des lettres avec tous les genres de monomanies des grandeurs que nous flattons par un silence approbateur ou une politesse exagérée. Pourquoi ? Nous demeurons les humbles valets de parents à héritages qui nous légueront surtout l'exemple d'abracadabrantes sottises et auront le temps de pourrir les imaginations de leurs enfants et petits-enfants avant de devenir vraiment bons (à l'imitation de l'animal-roi) après leur mort. Autrefois, on tuait les foux furieux. Aujourd'hui on n'ose plus guillotiner un demi-fou. Ces deux procédés, également excessifs, devraient être remplacés par la simple égalité devant la loi de tous les citoyens irresponsables puisque aussi bien ils sont libres. Je plains les criminels responsables de tout mon cœur ; l'irresponsable me faisant l'effet d'une bête dangereuse, puisque je veux, je dois le croire privé de raison, je demande à ce qu'on l'assomme par tous les arguments frappants qui se trouvent à notre portée. J'ai, jadis, eu l'occasion de recevoir un vieux sociétaire des gens de lettres qui m'était recommandé par un excellent homme dans les termes suivants : « jouissant de petites rentes et incapable de vous *taper*, il n'a que la douce manie de raconter comment il incarne tous les grands aéronautes défunts et de quelle façon il vole *endormi* aux quatre points cardinaux. » A sa première visite j'écoutai le bonhomme patiemment. (Entre sociétaires... n'est-ce pas?) mais dès la seconde audience, m'apercevant que ce personnage crachait par terre en parlant et ne trouvant nulle saveur à sa conversation, j'ouvris brusquement ma fenêtre : « Monsieur, lui

dis-je d'un air grave, vous allez choisir : ça, ou la porte. Je suis curieux de vous voir voler tout éveillé.» Ce monomane prit la porte d'un air si penaud que je vis, moi, clairement, qu'il avait parfaitement conscience de la menace et je ne l'ai jamais plus rencontré sur mon chemin. Les demi-fous *simulent* la folie et ce n'est pas la peine de les y encourager... ou ils le deviendront tout à fait. Que chacun de nous débarrasse le plus possible son chemin des irresponsables et plaide, au contraire, leur entière responsabilité... Qu'on dégarnisse la maison de santé pour emplir les prisons. Ces irresponsables se sentiront quelqu'un et cesseront de simuler leur... impunité. C'est plus difficile qu'on ne pense de demeurer vraiment fou. Et puis lisez le livre de Michel Corday pour vous cuirasser l'indifférence. Ce qui détériore surtout l'humanité... c'est d'être trop pleine d'humanité. Il y a des malades qu'il faut qu'on tue, histoire de sauver les gens sains. Ou alors... qu'on enferme les gens sains. Aussi bien est-ce le petit nombre !

Touti, par Pierre Valdagne. Le monde renversé. Une fille permettant des amants à sa mère. La thèse est originale et l'auteur s'en est tiré avec une louable discrétion. Touti est une femme légère dans toute l'acception du mot. Elle n'est ni vicieuse ni calculatrice. Elle aime et tombe avec les meilleurs principes de morale moderne qui sont, comme chacun sait, de n'avoir qu'un amant à la fois ; mais sa fille aime l'argent et ne tombe que dans les cloaques de l'or pur. Elle force la pauvre Touti à se prostituer à sa place, durant qu'elle cédera en de légitimes noces. Touti finit par s'habituer aux pires situations; elle posera pour le buste chez le sculpteur de ses rêves et aura des pieds d'argile chez le riche brasseur d'affaires, puisque aussi bien la vie parisienne, la grande vie exige ces compromissions.

La Fiancée nouvelle, par Gaston Derys. Ce n'est pas la pudeur de la femme ou la dignité de l'homme qui empêche leur égalité dans le plaisir pris avant ou après le mariage, c'est-à-dire le loyal essai. Faut-il donc répéter cette vérité de la Palisse... que le seul, l'unique obstacle à cette égalité des sexes devant l'exercice de leur droit est que la femme est celui des deux qui risque toujours la responsabilité de l'enfant, tandis que l'homme ne risque jamais rien, à peine le bol de vitriol.

Vers l'Autre, par Georges Bonnamour. Epouser un gros garçon bébête orné d'une belle mère horrifique, alors qu'on fut la femme d'un fringant officier maigre, c'est sûrement se donner de l'appétit pour retourner à son premier régal d'amour, fût-il empoisonné des relents de la jalousie. Et Mme Jacquier deviendra la maîtresse de son ex-mari. La belle-mère, à elle seule, justifiant ce chassé-croisé.

L'Isolée, par René Bazin. Histoire d'une laïcisée qui se laisse cruellement séduire par un vulgaire monsieur capable aussi de la

tuer. Tout ne vaut-ils pas mieux aux yeux de certaine nature ardente que l'abstinence ? Quant à croire qu'on séduit de vraies âmes contemplatives, ça, c'est une autre affaire ! La contemplation religieuse apprend tout, même l'art de se défendre contre le mâle. Ce que cette isolée aimait, c'était l'homme-cilice, la pénitence dans le plaisir. Il lui sera beaucoup pardonné... pour sa joie à tendre la gorge au couteau.

La Philosophie galante de M. de Valcourt, par Paul Dolfus. Il paraît que ce récit est tiré de la liasse Zz. 825 iv du dépôt des Manuscrits et que l'écriture et le papier semblent appartenir à la fin du XVIII^e^ siècle. Il contient la jeune veuve qui succombe au plaisir et sa propre fille succombant pour les mêmes raisons sur le même canapé, genre estampe licencieuse. Du moment que ce n'est pas M. Dolfus qui en est l'auteur, on peut lui dire que c'est loin de valoir les Liaisons dangereuses ; quant à ressembler à l'affaire Syveton, ça jamais, c'est beaucoup moins sale. On s'occupe d'amour sans tripotages d'argent. Pourquoi le suicide dans les romans modernes ? mais c'est parce que le libertin est en outre un voleur. Or, le libertin de tous les siècles avoue volontiers la main dans le corsage, jamais la main dans le sac.

Saint-Gildare, par J. Plémeur et G. de Weerde. Roman d'un équipage de chasse. Un jeune duc vend le château de son père et le regrette. Il regrette aussi de n'avoir pas su empêcher le mariage de son amie d'enfance, Simonne « notre amour ». Cela se termine par un hallali tragique, le jeune duc forcé au fond d'un lac par la bête féroce qui lui ronge le cœur. A noter un trottin, fille de grande maison, retrouvant son père dans son vieil amoureux.

Pauvre Nichée, par O. Gevin-Cassal. Une intéressante famille tombée dans la misère. Livre qu'on peut donner aux jeunes filles pour leur apprendre à tenir leur ménage futur ; livre utile.

Madame de Mirbel, par Jean de Brienne. Une tante vertueuse et un neveu du meilleur monde qui s'aimeraient du plus fol amour, si une demi-mondaine s'interposant ne les empêchait de succomber. Il y a des détails amusants, celui-ci par exemple : M^me^ de Mirbel, parlant de mariage à son neveu le comte de Chérac, lui répond : « Ce n'est pas l'envie qui m'en manque ; encore faudrait-il trouver chaussure à son pied. »

Dans l'Ornière, par la duchesse de Brissac. Un pauvre gentilhomme ruiné qui essaye de travailler. Il découvre la Bourse en fait de travail. De courtage en courtage, il finit par épouser une femme de son rang qui passe l'éponge sur les spéculations antérieures et les Lola du boulevard. L'ornière, est-ce le travail pour un fils de famille ou est-ce le mariage mondain ?

Le Père et le fils, par Antonin Mulé. Une rivalité qui amène le fils à être à la fois le frère et le père de l'enfant de l'auteur de ses

jours. Il y a une Malvina intrigante, très retorse, qui vole des lettres contenant le secret de famille.

Le Jardin des plaisirs, par Paul Mathiex. Il conviendrait de laisser la palme à Jean Lorrain pour les curieuses narrations sur les maisons Philibert. Nul ne peut le dépasser en hardiesses documentaires, je crois, mais je veux bien avouer que le sieur Vartel fut encore plus hardiment documenté en épousant la fille de la patronne.

Combats, par Paul Adam. Le jeu des petits soldats de plomb par un Napoléon en chambre. Il y a un récit de 70 qui est tout palpitant d'intérêt, comme vécu d'hier. Le sang de l'écriture paraît à peine séché ! On devrait confier à Paul Adam la direction des fils électriques de la prochaine guerre, car un stratégiste est certainement ce qui manque le plus. Au moins serions-nous consolés, en cas de défaite, par des récits d'une merveilleuse exactitude technique.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Eugène Gilbert : *France et Belgique, études littéraires*, Plon. — Eugène Gilbert : *Explorateurs d'âmes et Curieux de livres*, Goemaere. Bruxelles. — Laurent Tailhade : *Omar Khayyam et les Poisons de l'Intelligence*, Carrington. — Stendhal : *Pensées et Impressions*, choisies et précédées d'une introduction par Jules Bertaut, Sansot. — Paul Arbelet : *Le Roman de Métilde*, pages inédites de Stendhal, Extrait de la Revue Bleue.

France et Belgique. M. Eugène Gilbert a voulu, en associant, comme il le dit, le nom de sa patrie adoptive avec celui du pays auquel il appartient par le sang, confondre pour ainsi dire, dans cet ouvrage, l'activité littéraire des deux nations. Cette prétention n'est pas exagérée, puisque, au point de vue littéraire, la Belgique est comme une province française, et une des plus fructueuses. Nous trouverons ici d'excellentes études sur les œuvres de Verhaeren, Camille Lemonnier, Edmond Picard, Maurice Maeterlinck, etc. M. Eugène Gilbert est un analyste très perspicace et très minutieux : il sait, pièce à pièce, démonter une œuvre, nous en détailler le mécanisme ; et, si sa critique est souvent indulgente, elle sait aussi être sévère, même pour ceux qu'il aime (lire son étude sur Verhaeren).

Tout critique, écrit M. Gilbert, s'il ne manque pas de la plus élémentaire des conditions exigées par le genre littéraire auquel il s'est cru prédestiné, doit avoir, sur la façon de juger les productions de l'esprit, et les écrivains de tous les temps, une opinion, un critère, une méthode d'analyse, un ensemble d'idées directrices qui constituent sa personnalité.

La critique de M. Gilbert est bien cela : la caractéristique d'une personnalité ; il soumet les écrivains et leurs œuvres à une méthode qui lui est bien personnelle.

Il faut admirer l'indépendance absolue de son jugement, même

lorsque des opinions religieuses ou philosophiques le « séparent » de l'écrivain qu'il critique. M. Paul Bourget, qui a écrit pour ce livre une lettre-préface, cite, avec à-propos cette phrase de Gœthe qui pourrait servir d'épigraphe à tout volume de bonne critique, et à celui de M. Gilbert en particulier : « Si l'on n'a pas étudié les choses avec une partialité pleine d'amour, ce que l'on en pense ne vaut pas la peine d'être énoncé. »

§

Dans un « Extrait de la *Revue Générale* » **Explorateurs d'âmes et Curieux de livres**, M. Eugène Gilbert continue méthodiquement son œuvre, nous parle des livres les plus récents et ne dédaigne pas les petites plaquettes lorsqu'elles ont leur intérêt. Mais il est très délicat, très difficile et aussi très inutile de faire la critique de la critique. Il n'y a qu'une méthode alors : c'est, discrètement, de citer quelques lignes, quelques opinions et quelques jugements : le lecteur juge. C'est ce que fait M. Eugène Gilbert.

§

Khayyam et les Poisons de l'Intelligence. A propos du célèbre poète persan, Omar Khayyam, M. Laurent Tailhade nous entretient des poisons de l'intelligence, poisons quelquefois nécessaires à l'exaltation intellectuelle. Khayyam, l'auteur des *Quatrains* que traduisit M. Charles Grolleau, peut même, selon M. Tailhade, être considéré comme un libérateur ; et M. James Darmesteter nous dit que ses poésies bachiques sont « un chant de révolte contre le Coran, contre les pharisiens, contre l'oppression de la nature et du bon sens par la loi religieuse. L'homme qui boit est pour Khayyam le symbole de l'homme émancipé ; pour le mystique, le vin est plus encore, c'est le symbole de l'ivresse divine ».

Libératrice de toute crainte religieuse, l'ivrognerie de Khayyam chante « la victoire de l'homme sur les spectres divins ». « Menaces d'enfer ! espoirs de paradis ! une chose, au moins, est certaine... cette vie fuit ! une chose est certaine et le reste mensonge : la fleur qui une fois a fleuri est morte éternellement » (1). Un vague panthéisme est la religion du poète ; tout est éphémère, mais ce qui est est composé de ce qui fut :

Ce vase, ainsi que moi, fut autrefois
un douloureux amant.
Avidement, il s'est penché vers quelque cher
visage.
Cette anse que tu vois à son col,

(1) *Quatrain IX*, trad. *Charles Grolleau*.

C'est un bras qui jadis enlaçait un cou
bien-aimé (1).

M. Tailhade nous décrit toutes les ivresses, depuis l'ivresse dyonisiaque jusqu'à celle de l'opium ; la douce excitation du tabac et du café, l'empoisonnement des toxiques, tels que l'éther et la morphine. « L'opium maudit, écrit-il, verse à l'homme l'oubli des amertumes journalières et le porte, encore navré de ses douleurs, vers les jardins béatifiques où fleurit le lotus des songes, le rameau d'or d'un sommeil éternel. » Et ce que les hommes veulent acquérir, par ces poisons de l'intelligence, c'est l'oubli de la vie, c'est le mensonge d'un Paradis artificiel. Quelques poètes, empoisonnés par ces breuvages à la fois divins et maudits, nous ont décrit les paysages de ces Paradis.

Khayyam et Rabelais, conclut M.Tailhade,« en opposant le ventre à l'abstinence, ont accompli, en leur temps, une tâche civilisatrice. Ils ont revendiqué les droits imprescriptibles de la vie et bafoué sans relâche les cultes infâmes de la mort :

« Bois du vin, dit Khayyam, ton corps un jour sera poussière,
« Et de cette poussière on fera des coupes et des jarres.
« Sois sans souci du ciel et de l'enfer :
« Pourquoi le sage se troublerait-il de telles choses? »

Mais voici que M. Tailhade pénètre dans son rêve familier ; il nous parle de ce bonheur futur, de cette communion du peuple, vœu de Jean Huss ; fraternité, bonheur, pitié, savoir unira, dit-il, le monde réconcilié autour d'une table... qui sera la terre fécondée, « rajeunie par un labeur paisible, harmonieux et fraternel ».

Usons avec modération, selon nos forces personnelles, des divins poisons de l'intelligence; goûtons à toutes les délices et même à celles de la souffrance; mais le bonheur de l'humanité? Pourquoi le sage se troublerait-il de telles choses?

§

Voici la quintessence de Stendhal : **Pensées et Impressions choisies**, bien choisies par M. Jules Bertaut. Ce qui était difficile dans cette entreprise, c'était de n'extraire des ouvrages de Stendhal que cent pages de pensées : fatalement beaucoup de belles choses ont été rejetées qui valaient aussi d'être retenues. Tout est pensée personnelle dans Stendhal, et, observe M. Bertaut, il a bien moins pensé par son cerveau que par ses sens. C'est ce que Beyle exprimait lui-même par cet aphorisme : « il faut sentir, et non savoir». « L'amour, écrit-il encore, a toujours été pour moi la plus grande des affaires ou plutôt la seule. » L'amour, c'est la culture de soi, et l'objet de cet amour, comme on disait autrefois, n'est souvent qu'un prétexte : « Le bon-

(1) *Les Rubaiyat de Omar Khayyam. Vers et Prose. Tome II, juin-juillet. Année 1905.*

heur ne serait-il point de faire semblant de faire par passion ce que l'on fait par intérêt ? »

M. Bertaut a classé ces pensées et impressions de Stendhal en six chapitres : l'Egotiste, le Féministe, l'Amant, le Psychologue, le Cosmopolite, l'Artiste. Cela forme un petit bréviaire beyliste, qui nous apprendra à méditer et à rêver : « Je crois que la rêverie a été ce que j'ai préféré à tout, même à passer pour homme d'esprit. » « On acquiert un grand esprit, non pas en apprenant beaucoup *par cœur*, mais en *comparant beaucoup* les choses qu'on voit ; il faut beaucoup méditer, et, quoi qu'on voie, tâcher d'en savoir la cause. » C'est grâce à cette curiosité qu'il étendait sur toutes choses que Stendhal se disait capable de vivre encore plusieurs vies, de les remplir de son désir : « Le degré de bonheur dont on est susceptible se mesure sur le degré de force des passions. »

§

M. Arthur Chuquet a écrit de Stendhal : « Il fut égoïste et sec... » et beaucoup d'autres qui ont étudié la psychologie de Beyle ont pensé ainsi. Ils ont cru qu'il était impossible de posséder une âme passionnée lorsque l'on pratiquait si froidement l'analyse de ses sentiments. M. Paul Arbelet nous apporte un très important document sur la psychologie de Stendhal : **Le Roman de Métilde**, pages de tendresse et de passion, histoire vraie ; mais le roman ne fut jamais qu'ébauché, et ce fut Métilde qui l'interrompit : elle ne voulut point de son amour. Lui, espérait la vaincre par cette habile tactique à la Valmont, ce roman où il oserait parler, dire ses modestes espoirs. Il n'en écrivit que ces quelques pages, il dut fuir, quitter Milan, abandonner cette amante qu'il ne devait jamais oublier. Stendhal avait tracé le plan de son roman : c'était aussi, observe très justement M. Arbelet, le plan de sa vie. L'amour devient de l'amitié, une amitié partagée. « Et ils passent ensemble une vieillesse heureuse, au milieu des jouissances inconnues du vulgaire. » Il faut, en lisant ces fragments d'une vie intime, se reporter par le souvenir aux autres ouvrages où Stendhal a parlé de l'amour : je crois bien que, dans la suite, dans sa vie et dans ses écrits, il pensa toujours à cette Métilde, l'héroïne de son premier roman. Morte, elle devint pour lui « comme un fantôme tendre, profondément triste, et qui, par son apparition, le disposait souverainement aux idées tendres, bonnes, justes, indulgentes ».

S'adressant aux « cent lecteurs » à qui Stendhal dédiait *l'Amour*, et dont le nombre n'a guère changé avec le temps : « Ils y verront Henri Beyle, nous dit M. Arbelet, faute de mieux ne demander à son amie que la plus pure et la plus délicate amitié, — et souhaiter d'en remplir toute sa vie ; Pétrarque ne fut pas plus discret... » Mais Sten-

dhal mit moins d'obstination dans ses résolutions de chasteté : il ne pratiqua pas toute sa vie, cette vertu « ridicule ».

Espérons que M. Arbelet nous donnera sur Métilde Viscontini le livre « qu'elle mériterait bien, ce petit livre discret et fier, comme sa vie ». Une femme qui a été aimée et a fait souffrir Stendhal mérite bien en effet une étude de psychologie stendhalienne.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Henri Mazel : *Les Amazones*, dr. en 3 a. : éditions du Mercvre de France, 3 fr. 5o. — Louis Ernault : *La Croisade des Enfantelets Francs*, poème dram. en 3 a.; Lemerre, 3 fr. 5o. — Henri Beslais : *La mort du duc Galéas*, dr. en 4 a.; Vanier. 2 fr. 5o. — Gabrielle Rémy : *L'éducation de Charles-Quint*, dr. hist. en 5 a.; Bruxelles, Lebègue, 3 fr. 5o. — Albert du Bois : *Rabelais*, poème com. en 3 a.: Fasquelle, 2 fr. — Laurent Tailhade : traduction de *Trois Comédies* de Plaute (*les Bacchis, le Carthaginois, Curculio*); Flammarion, 3 fr. 5o. — Emile Blémont : *Chez Phidias*, poème dram. en 1 a.; Lemerre, 1 fr. — Roger Boutet de Monvel : *Les Variétés* (*1850-1870*); Plon, 3 fr. 5o. — Memento.

Ç'aura été une science bizarre que la critique historique. Née aux petites villes du « plat pays », elle en a imposé les proportions étriquées à l'Homme Immense. Elle a érigé, la petite bourgeoise, devant les traditions et l'histoire, en principe qu'elle nierait tout ce dont elle ne saurait pas trouver la preuve matérielle : dès lors, ses progrès devaient s'accroître de son impuissance !

On en sait de célèbres, et qui n'ont pas peu contribué à la décadence européenne : ceux de l'Exégèse, de la Question Homérique, etc. Il ne m'a pas été bien difficile de démontrer, par la comparaison des plans, géométriques et complémentaires exactement, qu'un seul auteur a composé l'*Iliade* et l'*Odyssée* et qu'elles n'ont subi aucune interpolation sérieuse. Et l'on a lu les honorables travaux par lesquels, depuis, deux de nos hellénistes ont tâché à rétablir, sur la base plus vacillante de la philologie, l'unité respective de l'un et de l'autre poème. Bientôt également, divers prodromes en permettent l'espoir, la France, enfin lasse de se renaniser, reviendra à ce plus hardi et sain Amour dont l'objet ne gît plus dans le sujet : et des polythéismes sera, du coup, mieux compris aussi le libertinage, éperdu mais non mortel, comme on peut déjà voir au Japon.

M. de Gourmont rappelait l'autre jour en souriant, lorsque débarquèrent les noirs Pygmées à Londres, que les livres grecs en affirmaient vainement, à notre éternelle incrédulité, l'existence en Afrique. Il ne me paraît pas moins certain que les Amazones ont existé.

Leurs empires féministes, nés d'une réaction fort naturelle contre l'esclavage nullement originel mais où l'Oriental réduisit un jour la femme, s'élevèrent, semble-t-il, en cette même Afrique, si mal connue encore, en l'Asie occidentale et en Scythie. Rien ne s'opposait,

dans la nature, à leur prospérité : les physiologistes l'ont établi, c'est une peur créée par l'éducation qui courbe maintes femmes bien musclées sous les taloches d'amants rageurs et débiles. Leurs mamelles sont délicates et craignent les coups ; mais ne se protègent-elles pas mieux, derrière le bras, que nos testicules ? Des blanchisseuses se montreraient plus redoutables à la guerre que des ronds-de-cuir. Quant à leur taille en moyenne plus petite, les Hellènes, les Romains, les Huns, les Français et les Nippons ont écrit en caractères sanglants que la victoire n'appartient pas nécessairement aux longs corps : le fauve terrasse l'énorme ruminant. Il y a surtout, dans ce qu'on nomme la force, un total d'ingéniosités myologiques. Aussi le corps bénéficie-t-il, et par conséquent le courage, des progrès de l'intelligence.

De là notre joie instinctive, inusable, à voir David décapiter Goliath ou Ulysse aveugler Polyphème, ou l'Eglise renverser tour à tour les Etats oppresseurs. C'est l'idée guelfe ! A son pennon chevaleresque resplendit l'image de la Double Faiblesse — la Vierge avec l'Enfant.

Les Amazones ne sont, pour M. Mazel, grâce à une étymologie captivante, que le féminin des *Ases :* Odin, Thor, Loke, Balder ; — et voilà Thomyris et Penthésilée identifiées aux Walkyries !

Au frémissement qu'une telle idée communique, vous pressentez le riche parti qu'en aura tiré l'analogiste, c'est-à-dire le créateur à qui nous devons *le Nazaréen*, *la Fin des Dieux*, *le Khalife de Carthage*, *l'Hérésiarque*, *les Amants d'Arles* et *Archytas de Métaponte*, en un mot le plus beau cycle dramatique de ce temps.

Or, ajoutez cet élément d'émotion : les véhémentes Révoltées, qui ont mis à profit l'expédition de leurs Mâles contre les Pygmées du Nord (détenteurs du métal jaune où se damnera le monde), pour former une espèce d'Ukraine féminine, ont, parmi leurs esclaves, le Mithra des légendes iraniennes.

Selon la conception chère à M. Mazel, le doux précurseur, qu'on a cru réduire en lui tranchant les jarrets, n'en conquiert pas moins ses belles despotes. Et dans l'anarchie de leurs ambitions, l'amour qu'il inspire à la farouche Vierge Penthésilée prépare, au sein des barbaries, le règne de Dieu !

Car leurs deux cadavres attirent déjà, sur leurs meurtrières sans scrupules, la malédiction du ciel mystérieux, représentée ici en le retour d'Odin et de ses Ases vainqueurs dont la venue, de loin, s'annonce par la poussière des chevaux et remplit d'épouvante les troupes féminines, divisées, éperdues...

C'est l'enfance que, de son côté, glorifie Louis Ernault avec **la Croisade des Enfantelets Francs**. Ah ! comme notre critique historique anéantirait aisément cette page d'histoire, si les preuves ne l'accompagnaient encore, n'est-ce pas?

Que la ressemblance des titres n'égare point le lecteur : il ne s'agit nullement ici des miniatures d'un Marcel Schwob, à l'art byzantin, merveilleux du reste, mais conventionnel.

Sous les corselets, sous les costumes en lambeaux des **Enfantelets Francs**, il bat des cœurs, avec une intensité extraordinaire ! Et ces adolescents, ces fillettes, ces pauvres gamins, ces bébés, que nous sentons à la fois de notre chair moderne, et pourtant de la race des Jeanne d'Arc, entrent, sans provoquer un seul instant d'étonnement, en plein débordement oriental d'imagination et de splendeurs matérielles, au pays du Vieux de la Montagne. C'est que leurs âmes, divines, brillent plus que les gemmes des *Mille et une nuits*. De même, les scènes les plus révoltantes, pères assassins de leurs enfants, trahison facile du petit peuple ingénu, soldats rués au viol des garçonnets et des fillettes, fanatisme du trop rationnel déisme musulman, se mêlent, sans choquer une seule fois, à des ravissements extatiques, à des apparitions célestes, ainsi qu'aux tempêtes, au simoun...

Je ne crois pas qu'on ait écrit, depuis longtemps, des pages en même temps aussi éclatantes de couleurs et aussi émouvantes que la *Vision d'Aélis*, par exemple.

La Mort du duc Galéas est une consciencieuse étude de M. Beslais d'après *Fiesque* et Alfiéri.— Je n'aurais pas autre chose à dire, en dépit des promesses d'un bon III^e^ acte, quant à la très laborieuse **Education de Charles-Quint** par M^lle^ Rémy, régente d'école moyenne, si, par une amusante erreur de proportions, le drame ne paraissait reposer tout entier sur... une fessée. Pour son ami, le petit Jean d'Egmont la risque, puis en promène la cuisante douleur à travers le reste de l'action. Il est fâcheux qu'il ne la reçoive point en scène, et j'indique en passant à MM. les Directeurs, comme une sérieuse attraction, la flagellation de nos aimables actrices, jusqu'au sang : le public est mûr.

Rabelais — après Démosthènes et Cervantès — se présente, sur le théâtre de M. du Bois, selon le traditionnel, mais surprenant procédé d'une aventure d'amour. Grand Alcofribas ! que ne laissez-vous au niais comte d'Entraves sa miss Dolly ? Nous ne vous verrions pas, ô très sage curé, ô Empereur de la Langue Française, vous « justifier » d'en employer tous les termes, aux yeux de cette donzelle que rien ne justifiera jamais de provoquer si scandaleuse justification.

Mais l'effarement causé par un vocabulaire complet trouble à ce point qu'il crée, pour la plupart des hommes, des ressemblances entre tels écrivains, pourtant bien opposés : combien de fois n'a-t-on pas eu à subir le parallèle de Rabelais et... d'Aristophane ! Certes, si ce dernier pouvait se rapprocher d'un moderne, ce ne serait que du seul Shakespeare, comme lui gracieux et d'esprit aristocratique. Il

se fût indigné, en tout cas, de se voir traîner en je ne sais quels rapports avec la « bourgeoise » Comédie Nouvelle, d'où dérive un Plaute, que pourtant M. Tailhade va lui comparer! C'est un tour de force, d'ailleurs, de traduction argotique que ces **Trois Comédies**, qu'il nous donne. Mais n'eût-il pas mieux valu de rendre leurs droits civiques à quelques mots sottement proscrits que d'abaisser ainsi tout le dialogue en le seul dessein qu'ils n'y détonent pas?

Chez Phidias; M. Emile Blémont l'a entendu qui parlait ainsi:

A l'archéologie un juste hommage est dû.

Ces professeurs! Voilà pour expliquer M. Tailhade, dans un sens et, dans l'autre, Offenbach. M. Roger Boutet de Monvel nous conte la grande campagne de l'opérette aux **Variétés (1850-1870)** et contre l'antiquité et contre le drame romantique. Mais, avec ce petit pantin, la Schneider, son poupard Gramont-Caderousse, le prince de Galles et Ismaïl-Pacha dansent à leur tour, au bout de fils terriblement malicieux, soit dans le décor du grand Seize, soit parmi les sifflets dont les cocodès accueillaient (ils l'ont trop oublié) *la Grande Duchesse* ou *la Périchole:* la *Belle Hélène* ni *Orphée* n'en furent d'abord mieux compris, d'ailleurs!

Memento. — M. Beaulieu historiographie, avec une superbe patience, les cent et quelques théâtres ou lieux de plaisir du *Boulevard du Crime.* — Non contente des numéros où elle rivalise de luxe avec *l'Art du Théâtre* et d'informations avec *le Monde Artiste*, la *Revue Théâtrale* se fait éditeur et nous donne *Péril jaune* par M. Brillaud de Laujardière et la très leste *Contrainte par corps* de MM. Marchès et Vanor. — *Miss Lili* (MM. Liebrecht et Morisseaux): échange entre deux couples dont les quatre cœurs d'abord se trompaient d'adresses.

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

Henri Dehérain : *L'Expansion des Boers au XIX^e siècle*, Hachette et Cie. — Achille Vialatte : *Essai d'histoire diplomatique américaine*, E. Guilmoto. — Elie Peyron : *Le Cas de Bazaine*, P. V. Stock.

L'Expansion des Boers au XIX^e siècle. L'auteur de ce livre a pu dire avec vérité, à la première page, que c'était un livre d'histoire et rien de plus. On peut ajouter que c'est un livre d'histoire intéressant et utile. M. Dehérain s'est proposé de rechercher comment s'était constituée une nationalité qui a retenu pendant trois ans l'attention du monde et qui, bien que politiquement disparue, reste une question assez grave pour le gouvernement britannique. L'ouvrage embrasse une période de soixante années, depuis la première conquête du Cap par les Anglais, en 1795, qui trouvèrent alors fort peu de résistance chez les chefs officiels de la colonie, jusqu'aux

conventions de la Sand River et de Bloemfontein, en 1852 et 1854, où le gouvernement britannique reconnut à ses anciens sujets le droit de former une nationalité distincte en dehors des limites de son empire.

L'histoire se résume en ceci : du côté boer un exode par étapes, au cours duquel ils dépossèdent successivement une série de peuples indigènes, et reculent à mesure que le gouvernement anglais veut maintenir sur eux sa domination. Du côté anglais, on assiste à des variations de conduite, suivant que le gouvernement du Cap et celui même de la métropole appartient à des impérialistes intransigeants — la chose existait déjà pour le mot — ou des *little Englanders* peu soucieux d'étendre indéfiniment les possessions britanniques dans l'Afrique du sud. Les premiers n'admettaient pas qu'on fût libre de dépouiller la qualité de sujet britannique une fois qu'on avait eu l'honneur de la posséder. Les seconds reconnaissaient le droit à l'émigration, qui impliquait pour les émigrés, une fois établis dans leurs nouvelles demeures, celui de se gouverner eux-mêmes. Au premier esprit est imputable la politique qui pourchasse les émigrés de territoire en territoire, l'éviction de la première république boer fondée au Natal, l'*Orange River Sovereignty* substituée à celle qui s'était formée sur les bords de l'Orange : du second ressortent les conventions auxquelles la république Sud-africaine et l'Etat libre d'Orange ont dû cinquante années d'existence indépendante.

Ecrire l'histoire des Boers présente cette difficulté qu'il faut toujours les juger d'après des documents qui émanent des Anglais, qui le plus souvent les combattaient, ou d'explorateurs étrangers qui ont assisté par hasard à quelques phases de leurs treks. Eux-mêmes n'écrivaient point — et généralement pour cause, — ils n'ont pas constitué d'archives antérieures à l'établissement des républiques.

La question des rapports avec l'indigène paraît avoir été la première et essentielle cause qui rendit aux Boers la vie insupportable sous la domination anglaise. D'autre part, la rusticité de ces colons choquait les Anglais qui, depuis 1815, s'établirent en nombre dans la province du Cap. Ils ne concevaient point que des Européens se complussent à vivre avec un dédain absolu du confort, dans l'indolence et l'ignorance. Et il est certain qu'à ce point de vue les colons d'origine hollandaise ou française établis au Cap avaient fait beaucoup de progrès à rebours. Un exemple frappant en est donné par un des chefs les plus marquants de l'émigration : Andries Pretorius, ce chef d'une des plus anciennes familles de la colonie, ne savait pas écrire. Or, le premier représentant des Pretorius en Afrique Australe, Jean Pretorius, ancien élève de l'Université de Leyde, puis secrétaire du Conseil du gouvernement de l'île Maurice, était un homme cultivé. En outre, sous l'influence des idées généreuses de Wilberforce, un grand mou-

vement d'opinion se formait en Angleterre en faveur des noirs. Les Boers n'étaient pas tendres à l'égard des indigènes africains, ni de leurs serviteurs — lisez esclaves — hottentots, ni de leurs ennemis les Cafres.

Il n'en fallut pas davantage pour que les missionnaires anglicans, notamment le pasteur Barrow, les représentassent comme de véritables barbares. Les autorités anglaises ne purent ou ne voulurent protéger efficacement les établissements boers contre les déprédations des Cafres. En 1735, le gouverneur du Cap, sir Benjamin d'Urban, avait refoulé ceux-ci avec le concours des Boers, et il constitua pour les contenir une province anglaise sur leur territoire, la province *of the queen Adelaïde*. Un ordre formel du secrétaire des colonies, lord Glenelg, ordonna l'abandon de cette province et sa restitution aux Cafres. L'effet moral de ce recul fut immense. C'est à cette époque que les Boers décidèrent d'émigrer en masse, et, le 10 juillet 1838, le jeune William Gladstone, en pleine Chambre des Communes, déclara que la véritable cause de cette émigration était l'abandon où on les avait laissés.

Tous les territoires qu'ils occupèrent successivement, ils durent les conquérir sur les indigènes ou les obtenir de ceux-ci par des conventions qui, mal observées de part ou d'autre, aboutissaient toujours à des violences. Ils guerroyèrent les Cafres, les Matabeles, les Zoulous. Ils furent victimes de la part de ceux-ci d'un guet-apens, où soixante Boers avec le chef Pieter Retief furent massacrés au milieu d'une fête. Le pillage des campements boers suivit aussitôt. Les représailles furent sans douceur. Ces guerres paraissent avoir revêtu un grand caractère de férocité tant d'un côté que de l'autre. « Nourris de la Bible, dit M. Dehérain, ils (les Boers) considéraient les Matabeles et les Zoulous comme des espèces d'Amalécites ou de Philistins. » Eux-mêmes étaient un nouveau peuple élu, et ils pensaient sans doute plaire à Iahvé, leur Elohim, en massacrant le plus possible de ses ennemis. Courageux, et surtout d'une inlassable endurance, soutenus par l'énergie puissante des femmes intrépides et obstinées, ils savaient surmonter les difficultés matérielles et venir à bout de leurs ennemis, mais sitôt qu'un peu de loisir leur était laissé, chacun, isolé au milieu de sa famille, de ses serviteurs, de ses troupeaux, était ressaisi par ses intérêts personnels, immédiats et mesquins, et oubliait la communauté. « Le même amour de l'indépendance, qui leur avait donné la force de s'expatrier, les rendait impropres à fonder une nation ».

Essai d'histoire diplomatique américaine. Cet ouvrage traite successivement trois sujets distincts : le développement territorial des Etats-Unis, la politique qu'ils ont suivie dans la question du canal intérocéanique, et enfin la guerre hispano-américaine.

Le développement territorial des Etats-Unis dans l'Amérique du Nord se fit dans les premières années du XIXe siècle d'une façon continue, et en quelque sorte par l'attraction qu'exerçait la puissance en voie de formation et de croissance. Les circonstances servirent puissamment ses diplomates. La première grande acquisition fut celle de la Louisiane que le gouvernement du Premier Consul venait de recevoir de l'Espagne. On a vivement reproché à Bonaparte, même en ces dernières années, la cession de ce riche et magnifique pays, où l'influence française était déjà bien assise. A la vérité, il ne pouvait guère faire autrement. Mais on peut être étonné de la faible somme que les Etats-Unis lui payèrent cet immense territoire. Soixante millions plus vingt millions d'indemnités pour les propriétaires, c'est bien peu en regard même de ce que les Etats-Unis payèrent plus tard des concessions bien moins importantes. Il paraît cependant qu'à l'époque, la somme parut forte aux Etats, infiniment moins riches qu'ils ne devaient le devenir. Mais le Premier Consul n'aurait-il pu, outre la somme une fois payée, stipuler une série plus ou moins longue d'annuités? Quoi qu'il en soit, cette annexion, qui assurait à tout jamais la sécurité de la frontière sud des Etats, et qui entraînait tôt ou tard l'acquisition des Florides, fut pour l'Union un coup de fortune.

A l'égard du canal interocéanique, le livre de M. Vialatte fait voir que la politique de Washington n'a pas changé. Mais ses effets furent bien différents à mesure que croissait la puissance des Etats-Unis. Toujours ils ont souhaité d'avoir un canal dont ils seraient les maîtres. Mais ils ne purent dès l'abord y prétendre. Le traité Clayton Bulwer ne tendait qu'à assurer, conjointement avec l'Angleterre, la neutralité du futur canal. Ici encore la fortune servit les Etats-Unis. Les longs retards que les capitalistes d'Europe mirent à constituer une compagnie capable de creuser le canal; l'indécision longtemps pendante entre la voie du Nicaragua et celle du Parama, enfin et surtout l'échec de l'entreprise Lesseps qui aurait construit un canal avec des capitaux en grande partie français, toutes ces circonstances facilitèrent beaucoup le jeu de la diplomatie américaine qui n'avait qu'à attendre pour bénéficier de toute la force que donnait au pays le prodigieux développement de sa population et de ses richesses. Que la raison du plus fort est toujours le meilleure, la merveilleuse comédie que fut l'établissement de la république du Panama le fit bien voir à la pauvre Colombie. Pour avoir tâché de tirer le meilleur parti possible d'un bien qui lui appartenait, elle vit celui-ci passer sans phrases à un autre.

Plus encore peut-être que la guerre contre l'Espagne, que l'occupation des Philippines et l'établissement de la république cubaine, ce gros succès, dans la question du canal, marque l'avènement des

Etats-Unis comme puissance mondiale et fait pressentir quel sera leur rôle politique et économique dans un prochain avenir.

Le Cas de Bazaine. Sous ce titre, M. Elie Peyron publie une seconde brochure destinée à corroborer et à accentuer les conclusions de celle qu'il publia l'année dernière : *Bazaine fut-il un traître?* A cette première question, il semble bien que l'histoire soit en mesure de répondre aujourd'hui. Si par traître on entend celui qui vend à son profit ce qu'il a pour mission de garder, celui qui, à son intérêt personnel et particulier, sacrifie consciemment et de parti pris l'intérêt public dont il a charge, il apparaît bien que le commandant en chef de l'armée du Rhin ne fut pas un traître. S'il eût été un traître, d'ailleurs, il eût été par-dessus tout un imbécile, car il n'aurait, au su de tout un chacun, retiré aucun profit de sa trahison. Le mot de trahison, à propos de Bazaine, fut prononcé pour la première fois au lendemain même de la capitulation de Metz, dans la proclamation de Gambetta aux armées. Il s'explique de lui-même à ce moment. La France entière comptait alors en l'armée de Metz dont elle n'avait aucune nouvelle et qu'elle s'imaginait intacte et parfaitement apte au combat. Elle la supposait toujours prête à tomber sur les lignes de communications de l'ennemi. Elle ne soupçonnait rien de l'état de misère où cette armée était tombée. Elle en avait fait l'objet d'un espoir passionné et presque religieux. En apprenant que cette armée de 180.000 hommes s'était rendue sans un dernier combat, sachant d'ailleurs que Bazaine avait négocié avec l'Impératrice et, par l'intermédiaire de Boyer, avec Versailles, Gambetta ne pouvait que partager l'émotion populaire et la colère désespérée du pays.

Aussitôt après, la légende de Metz se forma, qui devait perdurer, parce qu'elle était favorable à l'orgueil national, lequel n'admettait pas que la défaite ait été le fruit normal du défaut de connaissances professionnelles chez tous les chefs militaires, et qui voulait y voir le résultat d'une machination monstrueuse. Mais les gens un peu informés, durant les deux années qui précédèrent le procès du maréchal, ne s'y trompèrent pas. M. Thiers, dont la conduite durant toute la guerre depuis le 4 septembre fut si propre à stériliser tous les efforts et à décourager toutes les énergies, M. Thiers savait fort bien à quoi s'en tenir. Malgré les réclamations de Bazaine lui-même, irrité d'entendre accoler le titre de traître à son nom, il ne se hâtait pas de lui accorder le conseil de guerre que le maréchal réclamait, car il savait, le rusé petit vieux, que ses collègues saisiraient l'occasion de se débarrasser une fois pour toutes sur sa tête de toutes les responsabilités qui leur étaient communes avec lui.

Est-ce à dire que Bazaine ne fut pas coupable? Non, certes, il était coupable assurément, mais au point de vue professionnel et non au point

de vue moral. Il était coupable d'incapacité, alors qu'il occupait une situation où l'incapacité devient criminelle. Mais ce qui rend le procès de Bazaine à jamais scandaleux, c'est qu'il lui fut fait par des hommes qui n'étaient pas moins coupables que lui. Le conseil de guerre qui le jugea fut formé sous la présidence d'Etat de son ancien subordonné, dont la conduite entre pour une part importante dans ses malheurs, et dont l'incapacité, depuis le 28 juillet jusqu'au 1er septembre 1870, s'avéra effarante. Il était certes permis à Bazaine de s'étonner d'être sur le banc d'infamie, alors que Wissembourg et Frœschviller, la déroute à travers l'Alsace, l'abandon des Vosges, la désobéissance de Nancy, les tergiversations de Châlons et de Reims, la lenteur étrange de la marche vers la Meuse, et le drame de Sedan avaient hissé Mac-Mahon à la première magistrature de l'Etat.

Bazaine fut coupable assurément, mais il ne le fut pas plus, assurément, que Lebœuf et Mac-Mahon, pas plus que tous ses sous-ordres désobéissants et jaloux, les Soleille, les Coffinières, les Ladmirault, les Canrobert, qui enfreignirent maintes fois ses ordres, et n'eurent jamais, aux heures les plus critiques, une seule parole pour remonter sa faiblesse ou redresser son incertitude, qui ne firent entendre jamais que des conseils de découragement.

La présente brochure de M. Peyron voudrait aller plus loin que la première. Elle tend moins à décharger de toute faute, même professionnelle, la mémoire de Bazaine. Elle s'appuie sur un article récent du général Bonnal, où cet écrivain militaire tente d'établir que, si l'armée du Rhin avait quitté Metz le 18 août, elle n'aurait atteint Verdun que pour essuyer deux jours après un désastre comparable à celui de Sedan et que c'est le maréchal Bazaine sous Metz, retenant 200.000 guerriers pendant deux mois, qui a permis à la France d'organiser la résistance de Paris, et de mettre sur pied ses nouvelles armées. Cela ne suffirait pas à innocenter Bazaine, car si sa volonté était de rentrer sous Metz, il pouvait y établir ses troupes dès le 15 après avoir poussé aussi loin que possible son succès de Borny, et ne pas livrer les sanglantes et stériles batailles du 16 au 18. Il pouvait, ses troupes à l'abri des forts, ne combattre que pour en assurer l'approvisionnement nécessaire à son immense armée, soit en fouillant toutes les campagnes des environs, qui regorgeaient de grains, de fourrage, et de bestiaux, soit en combattant pour maintenir libre, aussi longtemps que possible, deux ou trois jours peut-être, une voie ferrée — Thionville — par où des convois auraient pu lui arriver, par où il aurait pu évacuer les bouches inutiles, et les forains qu'on avait, au nombre de 20.000, laissés entrer imprudemment dans la place.

Dans son dernier écrit, M. Elie Peyron établit des comparaisons entre la situation de Bazaine et celle de Kouropatkine, qui sera sans

doute le bouc émissaire de fautes communes à tout un régime. En construisant l'hypothèse d'une situation analogue appliquée à l'état de choses actuel, il justifie le soin qu'eut Bazaine de se maintenir en relations avec l'Impératrice, restée pour lui pouvoir légal. Enfin il fait observer quelle opportunité il y avait, au moment où se préparait une installation royaliste, à déconsidérer par une accusation déshonorante le parti impérialiste. Il montre l'indécent empressement du duc d'Aumale à réclamer la présidence d'un tribunal qui devait prononcer la déchéance d'un maréchal français. Enfin il assure, sans malheureusement donner les noms, q u'un officier de garde auprès du conseil lut, avant même qu'eussent commencé les plaidoiries, le recours en grâce déjà rédigé par le conseil. D'ailleurs il n'est pas douteux que tout le jugement ait été une pièce réglée d'avance. Bazaine y fit preuve d'un haut caractère. Il dédaigna de se défendre, en accusant, comme il aurait pu le faire, tous ceux qui avaient servi sous lui, et dont aucun n'était sans reproche. Etant le chef, il accepta de payer pour tous. L'histoire doit lui tenir compte de cette attitude pleine de dignité.

MARCEL COLLIÈRE.

SCIENCE SOCIALE

L'Année sociologique (8e année), Alcan.— Méline : *Le Retour aux champs et la surproduction industrielle*, Hachette.— Louis Dauprat : *La Révolution agricole*, « Science sociale ».— Henri Charriaut : *Après la Séparation, enquête sur l'avenir des Eglises*, Alcan. — Baron de Mandat-Grancey : *Le Clergé et le Concordat*, Perrin. — Léouzon-le-Duc : *Ce que l'Etat doit à l'Eglise*, Plon.— Duthoit et Gaucherand : « Le Proportionnaliste », revue paraissant à Roubaix. — Memento.

Le huitième volume de l'**Année sociologique**, répertoire précieux de biographies critiques, contient aussi des mémoires originaux dont l'un, *L'industrie de la boucherie à Paris au XIXe siècle*, sera lu avec intérêt par ceux qui voudraient ramener à l'agriculture et à ses annexes, le pâturage et l'élevage, les capitaux et les travaux qui se concentrèrent si longtemps sur les industries inorganiques. C'est, on le sait, la thèse que vient de développer M. Méline dans un livre retentissant, **le Retour aux champs et la surproduction industrielle**, qu'on lira avec profit, mais dont le meilleur, il faut bien l'avouer et l'auteur ne le nie pas, est emprunté à un des traités les plus substantiels que je sache, *la Propriété rurale en France*, de M. Flour de Saint-Genis. Comme j'ai autrefois (juillet 1902) rendu compte ici de ce dernier, je préfère, plutôt que de me répéter à propos de M. Méline, signaler deux très curieux essais de M. Louis Dauprat, parus dans la « Science sociale » sous le titre un peu ambitieux **la Révolution agricole**, et qui développent cette proposition conciliatrice : Il faut désormais traiter l'agriculture comme une industrie. L'auteur est fort ici de son expérience personnelle. Jeune,

actif, et bien pourvu, il s'était de propos délibéré consacré à l'exploitation agricole, usant des procédés les plus scientifiques, ne reculant devant aucune dépense louable, et finalement s'était assez vite trouvé sur le chemin de la déconfiture. Par bonheur, il se reprit à temps, et au lieu de faire de la culture paysanne qui consiste à se suffire à soi-même aussi complètement que possible (il y a des paysans qui ne sortent à peu près jamais un écu de leur poche, d'où certains traits typiques de leur caractère), au lieu de faire de la culture scientifique qui consiste à faire en grand et à lourds frais ce que le paysan fait en petit et à force de bras, ce pourquoi on se ruine là où le paysan, du moins, végétait, il fit de la culture industrielle, c'est-à-dire de la production raisonnée, spécialisée, capitalisée et rémunératrice ; l'industriel ou le commerçant, à la différence du paysan, n'hésite pas à faire des avances de capital, mais il les fait en connaissance de cause, et il les arrête si le travail ne paie pas. M. Dauprat fit comme eux ; il se spécialisa d'une part dans la sylviculture (point qu'il avait développé dans d'anciens articles et qu'il laisse un peu de côté dans son nouveau : *Une expérience de propriétaire résidant*), d'autre part, dans l'élevage de l'agneau ; il supprima toutes ses autres cultures, renvoya ses fermiers, assujettit les nouveaux à un type de bail annuel qui les réduisait à l'état de maître-valet, mais fortement intéressé, et connut alors les excédents. Aussi prône-t-il dans un autre article de théorie pure *la Nécessité de transformer les procédés de culture*. Partout des spécialistes : que le grand propriétaire de la Beauce fasse du blé, celui des montagnes du bois de construction, celui des plateaux de l'élevage, que le petit propriétaire s'ingénie, il y en a qui gagnent gros à cultiver des cressonnières, à élever des escargots, à alimenter des viviers. Et tout ceci plaira assurément à M. Méline comme à M. Flour de Saint-Genis. Mais la question du retour aux champs n'en reste pas moins délicate. Quand un fils de famille afferme sa propriété, et va à la ville occuper un emploi militaire ou civil qui lui rapporte 3 à 4.000 par an, il serait bon de savoir, avant de le blâmer, si, en renvoyant son fermier et en cultivant lui-même, il rattraperait ce traitement. Or pour cela il faudrait d'abord que la propriété fût assez considérable, et ensuite que le propriétaire eût l'entente réelle des affaires, sinon il se ruinera ou s'étiolera. Malgré tout, on peut penser que beaucoup de propriétaires auraient intérêt à vivre chez eux : d'abord ceux qui vont à la ville pour y être non pas fonctionnaires mais oisifs ; Bussy-Rabutin s'applaudissait d'être exilé de la Cour, et si sa cousine avait dû de même résider, elle ne se serait peut-être pas désolée de « mourir de faim sur un tas de blé » ; ensuite ceux qui, fonctionnaires, se dégoûtent de leurs fonctions ; il serait fort à désirer, à ce point de vue, qu'il y eût partout des retraites proportionnelles les libérant à tout instant et que l'on fût d'assez bonne

heure fixé sur son avenir; si dès 40 ans l'officier savait à quoi s'en tenir sur les étoiles, beaucoup rentreraient dans la vie civile; enfin, et ceci donne raison à M. Méline et à M. Dauprat, qu'on se rendît compte que l'agriculture est aussi rémunératrice que l'industrie, si on la fait industriellement; j'ajoute que, même si on la fait à la paysanne, elle a au moins cet avantage de ne pas vous laisser mourir de faim, et de vous donner bonne santé au grand air.

§

L'enquête menée par M. Henri Charriaut sur l'avenir des Eglises, **Après la Séparation**, renseigne toujours sur l'état d'esprit des enquêtes si elle n'éclaire pas trop la situation future. Mais pour ce dernier point, est-ce bien la peine? « On verra toujours », comme répond justement M. Brunetière. Au fond, Séparation ou Concordat, cela n'a aucune espèce d'importance, en comparaison de l'esprit dans lequel l'un ou l'autre de ces régimes sera appliqué. Tolérance ou intolérance, tout est là. Quand on va au fond des choses, on voit vite que les concordats sont des séparations, et que les séparations couvrent des concordats. En quoi, dans notre convention, à nous, du 26 messidor an IX, le bras séculier doit-il agir à l'appui du pouvoir spirituel, et en quoi l'arsenal ecclésiastique est-il mis à la disposition du gouvernement? Je sais bien qu'on a vu un ministre de la guerre menacer d'une caserne immédiate des séminaristes qui renâclaient devant une ordination d'évêque suspect, mais cette mauvaise plaisanterie pourra se produire, si l'on a tel ministre de la guerre, sous le régime le plus séparatiste. Je sais encore qu'actuellement l'Etat salarie le clergé, mais en supposant que le budget des cultes ne soit pas une indemnité, et M. Léouzon-le-Duc lui-même, chez qui les partisans de cette thèse vont chercher des arguments, reconnaît dans son **Ce que l'Etat doit à l'Eglise** qu'il y a là une dette morale, l'Etat pourrait subventionner les églises même sous un régime de séparation. Par contre, une fois la séparation faite, il y aura toujours un concordat latent et quelque négociation en cours avec le Saint-Siège. Croit-on que la France se désintéressera de la question de savoir si le Pape va nommer un évêque italien à Tunis, espagnol à Oran, allemand à Nancy? Il est donc probable qu'après le vote de la loi ce sera à peu près comme avant, sauf pour les fidèles qui auront à sortir 40 millions de plus de leur poche : ils se consoleront en pensant que les non-fidèles en font autant de leur côté, puisque le prochain budget augmentera du double. Peut-être aussi se conforteront-ils avec M. de Mandat-Grancey, autour d'un livre très savoureux sur **le Clergé et le Concordat**, en pensant que leurs évêques ne seront désormais plus choisis par leurs adversaires (que serait, dit l'auteur, la franc-maçonnerie si c'étaient les évêques qui choisissaient

les vénérables et les grands-maîtres?) et que de proche en proche un esprit de virilité et de jeunesse se répandra par tout le corps de la vieille Eglise. Je ne sais si toutes les anecdotes que raconte M. de Mandat-Grancey sur les membres du clergé sont bien authentiques, mais certains indices le feraient croire. Il est difficile de nier, par exemple, dans l'Enquête Charriaut, l'infériorité des réponses d'évêques par rapport aux réponses de pasteurs. Un d'eux à qui l'on demande comment il s'arrangera après la séparation répond : « Je ne suis pas embarrassé pour savoir ce qu'il faut faire. Je resterai inviolablement uni au Pape *ad convivendum et comoriendum.* » Eh, brave homme, ce n'est pas là la question ! D'autres travers d'esprit ou de caractère sont plus graves que la niaiserie. Il ne faut pas se dissimuler que l'Eglise de France aura fort à faire pour reconquérir la sympathie publique. De mauvaises habitudes se sont répandues dans le clergé, faute au régime concordataire, dirait M. de Mandat-Grancey. L'évêque est trop autocrate, par suite, le simple prêtre est trop porté à la flagornerie; le vicaire n'a aucune initiative en présence de son curé; les séminaires distribuent une instruction trop étroite; le clergé vit trop à part de la population laïque; l'habitude chez les fidèles de lui confier le soin des pauvres et l'éducation des enfants a développé chez lui tous les mauvais côtés de la pédagogie autoritaire et de la mendicité charitable. On a peine à se rappeler, quand on voit tant de congrégations obérées de dettes, tant d'œuvres interrompues, tant d'argent gaspillé, que l'Eglise de France était jadis un corps d'administrateurs d'élite. Et je ne parle pas de défauts plus graves peut-être, qui tiennent étroitement à la psychologie du prêtre, et qui font qu'on hésiterait à souhaiter la victoire d'un parti politique qui lui serait favorable, si on ne se rappelait que la thèse n'est pas toujours l'hypothèse, et que de tous les gouvernements de l'Europe continentale, le plus sage et le plus respectueux de toutes les libertés est celui qui, en Belgique, ne recule pas devant une étiquette qui chez nous causerait un vrai malaise à tant gens.

§

S'il fallait une preuve à l'appui de ce que je viens de dire en faveur de la Belgique, on la trouverait dans le premier traité venu de droit constitutionnel comparé. La Belgique est le pays qui a le mieux réalisé la représentation proportionnelle des minorités, et nous sommes encore à nous demander si nous essaierons jamais de l'imiter. Aussi faut-il louer MM. Eugène Duthoit et Frédéric Gaucherand qui viennent de faire paraître à Roubaix le 1er numéro d'un bulletin de propagande **Le Proportionnaliste**. Le jour où le principe triomphera, sa réalisation, la paix intérieure, non moins louable, je

crois, que celle de la paix extérieure, aura fait un grand pas. Pour la réaliser en plein, il faudrait d'ailleurs une réforme plus radicale. Qu'il soit proportionnel ou non, tout scrutin est vénéneux ; avec lui paraissent les brigues, les intrigues, les mensonges, les duplicités, les surenchères électorales. Or, d'autre part, l'élection n'est nullement nécessaire au régime parlementaire. Pourquoi donc ne pas substituer à notre discorde électorale une concorde sélective basée sur le tirage au sort qui donne d'excellents résultats en matière de jury, avec une cooptation supplémentaire, si l'on craignait que le premier résultat laissât à désirer ? Nous avons en France 12 millions de citoyens, et nous devrions en avoir 40, car on ne voit pas pourquoi les femmes et les enfants ne comptent pas. Dans chaque circonscription locale successive on tirerait au sort un délégué ou juré sur dix et il y aurait ainsi 4 millions de jurés communaux, 400.000 jurés cantonaux, 40.000 jurés départementaux, 4.000 jurés régionaux et 400 jurés nationaux. Par un second procédé presque aussi facile, tous ces groupes s'adjoindraient un nombre égal de jurés choisis, et ainsi on obtiendrait 800 membres du Parlement national, 8.000 membres des Parlements régionaux, 80.000 jurés départementaux, etc. Il y aurait beaucoup plus de citoyens appelés à collaborer à la vie publique et d'une façon plus désintéressée, plus sage et plus efficace. Là est le salut, mais...

Memento. — M. Berthelot : *Science et libre-pensée*, Calmann-Lévy. Recueil d'articles et de discours d'importance variée, parfois, d'ailleurs, tout à fait remarquables comme la « Lettre sur la synthèse chimique des aliments » et « l'Etude sur les Prestiges des prêtres et des savants dans l'antiquité, notamment en Egypte ». — M. Berthelot, F. Buisson, G. Hubbard, G. Renard, G. Séailles, M. Vernes : *La Libre pensée-intellectuelle, morale et sociale*, « Librairie de la Raison ». Ce sont les lettres et rapports, tous intéressants, présentés au Congrès de Rome, en septembre 1904. — J. Ageorges : *La Vie et l'organisation du clergé sous l'ancien Régime*, Bloud. — Jules Riché : *Les Articles organiques, étude historique et juridique*, Bloud. L'auteur explique qu'en les décrétant le Premier Consul voulut à la fois jouer le Pape et le Corps législatif ; il semble qu'il y réussit assez bien. — Gaston Deschamps : *Waldeck Rousseau, orateur et homme d'Etat*, Fasquelle. L'étude est écrite dans une note admirative. — A. Ribot : *Discours politiques*. 1901-1905. Plon. Le sur-titre « Quatre années d'opposition » ainsi que les sous-titres « Tome I, Ministère Waldeck-Rousseau, Tome II, Ministère Combes » indiquent suffisamment l'intérêt de la publication. — Denys Cochin : *Ententes et Ruptures*, Calmann-Lévy. Ce sont, aussi, des discours parlementaires. — Albert du Bois, *La République impériale*, Sansot, 1905. L'auteur propose une alliance étroite entre la France et les Pays-bas français, c'est-à-dire la Belgique, et à voir les regards torves que Dame Angleterre jette sur le Congo belge, on se demande si le roi Léopold n'aurait pas intérêt à poser sa candidature au trône de France ;

il est vrai qu'en ce cas nous aurions plus d'intérêt encore à y mettre le kaiser en personne ; que de complications pires que celles du Congo belge seraient du coup aplanies !

HENRI MAZEL.

SCIENCES

Dr Gustave le Bon : *L'Evolution de la Matière,* E. Flammarion. — Henry de Varigny : *La Nature et la Vie,* A. Colin.

L'atome, qui n'est pas éternel, comme l'assuraient d'antiques croyances, est bien autrement puissant que s'il était indestructible et par conséquent incapable de changement. Ce n'est plus quelque chose d'inerte, jouet aveugle de toutes les forces de l'Univers. Ces forces sont au contraire créées par lui. Il est l'âme même des choses. Il détient les énergies qui sont le ressort du monde et des êtres qui l'animent. Malgré sa petitesse infinie l'atome contient peut-être tous les secrets de l'infinie grandeur.

Ainsi peut se résumer l'idée maîtresse du livre que M. le Dr Gustave Le Bon vient de consacrer à **l'Evolution de la matière.** C'est là que pour lui gît la clef de cet incommensurable mystère, c'est là qu'est le nœud de ce drame grandiose qui voit naître, grandir et mourir tout ce qui est.

Le premier acte de ce drame, c'est l'inconnu même. « C'est la période du chaos des vieilles légendes. Ce qui devait former l'univers n'était alors constitué que par des nuages informes d'éther. »

Puis, sous l'influence de forces inconnues, agissant « pendant des entassements d'âge », l'éther s'organise sous forme d'atomes. Ce sont eux qui, par leur agrégation, vont former la matière telle qu'elle existe dans notre globe ou dans les astres, quel que soit le moment de leur évolution où nous pouvons l'observer.

C'est pendant cette période que les atomes ont emmagasiné cette énorme provision d'énergie qui va, dans la suite des temps, faire les frais de ce qu'ils vont dépenser sous forme de chaleur, d'électricité, etc...

Mais, en perdant ainsi, sous des formes diverses, cette énergie qu'ils avaient à l'origine accumulée, ils subissent des évolutions, des aspects, des transformations multiples et variées. Puis quand ils ont tout dépensé, sous quelque forme que ce soit, ils retournent à leur milieu primitif, ou plutôt à leur état primitif, à l'éther d'où ils naissent. Originaires de l'éther, ils retournent à l'éther une fois la besogne accomplie. « Ce dernier représente dans le nirvana final auquel reviennent toutes choses après une existence plus ou moins éphémère. »

Pour donner une idée générale de la méthode suivie par M. Le Bon pour arriver à ces conclusions, et pour faire comprendre sur

quelles données il s'appuie, je suis obligé de citer les lignes suivantes qui sont, à elles seules, tout un mode de travail :

On sait que l'analyse spectrale prouve qu'un corps incandescent a un spectre d'autant plus étendu vers l'ultra-violet que sa température est plus élevée. Ce spectre a d'ailleurs un maximum d'éclat qui se déplace également vers l'ultra-violet quand la température de la source lumineuse augmente, et vers le rouge quand elle diminue. On sait, d'autre part, que les raies spectrales d'un même métal varient avec la température. Watteville a même montré que si on introduit du potassium dans une flamme, son spectre change suivant que le métal se trouve dans des régions plus ou moins chaudes de cette flamme. Le spectroscope nous donne donc les moyens de savoir de quels éléments se composent les astres et comment ils varient avec la température. C'est ainsi qu'on a pu suivre leur évolution.

Les nébuleuses, qui ne présentent que les spectres de gaz permanents, comme l'hydrogène, ou de produits divers du carbone, constitueraient, suivant Norman Lockyer, la première phase d'évolution des corps célestes. En se condensant, elles formeraient de nouveaux stades de la matière qui aboutiraient à la formation des étoiles. Ces dernières représentent des périodes d'évolution très diverses. Les étoiles les plus blanches, qui sont aussi les plus chaudes, comme le prouve la prolongation de leur spectre dans l'ultra-violet, ne se composent que d'un bien petit nombre d'éléments chimiques. Sirius et α de la Lyre, par exemple, contiennent presque exclusivement de l'hydrogène incandescent. Dans les étoiles rouges et jaunes, astres moins chauds qui commencent à se refroidir, et sont, par conséquent, plus âgés, on voit successivement apparaître les autres éléments chimiques. D'abord le magnésium, le calcium, le sodium, le fer, etc..., puis les métalloïdes. Ces derniers ne s'observent que dans les étoiles les plus refroidies. C'est donc avec l'abaissement de la température que les éléments des atomes subissent des nouvelles phases d'évolution dont le résultat est la formation de certains corps simples.

Il est probable que les éléments solides que nous observons, l'or, l'argent, le platine, etc..., sont des corps ayant perdu des quantités différentes de leur énergie ultra-chimique. Les corps simples à l'état gazeux: azote, hydrogène, oxygène, sont les moins nombreux sur notre globe. Pour passer à l'état solide, ce qu'ils ne peuvent faire qu'à une température extrêmement basse, ils doivent perdre d'abord une très grande quantité d'énergie... En résumé l'observation des astres nous montre l'évolution des atomes et la formation des divers corps simples sous l'influence de cette évolution.

J'ai tenu à reproduire cette page de M. Le Bon. Elle était indispensable pour bien comprendre dans un exposé rapide, et sa théorie et son livre. Elle explique les deux épigraphies singulières qui ornent la première page: « Rien ne se crée. Tout se perd. — C'est de l'énergie intra-atomique libérée par la dématérialisation de la matière que dérivent la plupart des forces de l'univers. »

... Et elle fait songer combien étaient près des spéculations modernes les alchimistes du moyen-âge, ces grands laborieux tant

méconnus quand ils prévoyaient qu'un si mince fossé séparait tel vil métal de tel autre précieux, quand ils rêvaient, sans bien comprendre, à remplacer par l'expérience le mystérieux travail de l'organisation des énergies atomiques !

§

Le livre de M. de Varigny sur **la Nature et la Vie** aborde des problèmes un peu moins ardus. Il est composé d'une série de chapitres sans liens bien serrés tâchant chacun de résoudre un des nombreux problèmes que le spectacle de la vie pose à l'esprit chercheur.

Ces chapitres sont groupés par l'auteur de la façon suivante : La vie en général. — La vie et les conditions physico-chimiques. — Les difficultés de la vie et ses résistances. — Les interrelations vitales. — L'action de la vie sur le milieu. — Ce que veut la nature. — La Fin (c'est-à-dire la Mort).

Cette énumération seule suffit à montrer qu'il est impossible de résumer un tel livre qui aborde tant de sujets différents. Pourtant, afin d'encourager le lecteur et lui montrer quelle source de renseignements il peut trouver dans cette suite de Causeries que lui offre M. de Varigny, je prends le premier chapitre venu... le premier du livre, si vous voulez : *D'où vient la vie ?*

D'où vient la vie ? C'est une question à laquelle répondre n'est pas précisément facile ; aussi a-t-on répondu de toutes les façons les plus éloignées les unes des autres. Une d'elles a récemment été remise sur le tapis à propos des sensationnelles expériences de M. John Butler Burke, directeur du laboratoire de Cavendish. En soumettant à l'action du radium une solution stérilisée de gélatine, M. Burke avait obtenu un agrégat moléculaire instable ayant toutes les apparences de la matière vivante. Etait-ce là un phénomène de génération spontanée ? Le radium venait-il, enfin, donner raison à Pouchet contre Pasteur ?

Un journal du matin ouvrit une enquête et demanda l'avis d'un grand nombre de chimistes et de physiologistes : Curie, Metchnikoff, Mac-Kendrick, Girard, Gley, etc., qui tous se montrèrent sceptiques. Leur double argument de douter fut celui-ci : 1° Burke a-t-il obtenu de la matière vivante, ou simplement un mode anormal d'agrégation des atomes de la gélatine ; 2° s'il a obtenu des cellules vivantes, qui prouve que sa solution de gélatine était parfaitement stérilisée ?... En somme, nos méthodes de stérilisation ne sont que relatives, et le radium jouit d'une action si puissante...

Il faut avouer que ces deux objections ont leur valeur, et qu'en tout cas, avant d'avoir même un semblant d'opinion, il faut attendre. M. Dastre, lui, fut plus catégorique, et il avoue que rien dans les expériences de Burke ne lui semble impossible, car, en somme, elles

viendraient confirmer la théorie, si intéressante, qu'il expose dans son dernier livre sur *La Vie et la mort*. Et il dit à celui qui l'interrogeait:

Ma théorie consiste à assimiler la génération à la cristallisation de la matière. Ayez une solution sursaturée de sulfate de soude ou de phosphore en surfusion ; ce sont des masses amorphes. Plongez dans le liquide un cristal infiniment petit de la même matière, et, instantanément, toute la masse se prend. Elle devient un assemblage merveilleux de cristaux géométriques, dont le volume est défini par les lois précises de la minéralogie, et ces cristaux sont assemblés suivant une architecture régulière. Qu'est-ce que ce phénomène, sinon la génération spontanée des cristaux ? Renversons la proposition : la génération spontanée n'est-elle pas une agglomération de la matière, une crisallisation des cellules ?

Et M. Dastre, pour mieux se faire comprendre, renvoie au passage suivant de son livre qui, en effet, est d'une curieuse éloquence :

La forme typique appartient aux cristaux comme aux êtres vivants... S'agit-il d'expliquer cet incompréhensible, cet insondable mystère qui fait que la cellule-œuf, attirant à elle les matériaux du dehors, arrive à édifier progressivement l'étonnante construction qu'est le corps de l'animal, le corps de l'homme, le corps d'un homme déterminé, de Primus, par exemple? On dit que la substance de Primus est spécifique. Sa substance lui est propre, spéciale ; et cela, depuis le commencement de l'œuf jusqu'au bout de ses métamorphoses.

Il ne reste plus qu'à appliquer à cette substance le postulat emprunté à la cristallographie, dépendance absolue de la nature de substance à la forme qu'elle révèle. La forme du corps de l'animal, de l'homme considéré, de Primus, c'est la forme cristalline de leur substance vivante. C'est la seule forme d'équilibre que puisse prendre cette substance dans les conditions données, de même que le cube ou la trémie est la forme cristalline du sel marin, le seul état d'équilibre du chlorure de sodium dans l'eau de mer évaporée lentement. Ainsi le problème de la forme vivante se trouve ramené au problème de la substance vivante, qui semble plus facile, et, du même coup, le mystère biologique au mystère physique.

Quand M. de Varigny écrivit son livre, la question Burke n'était pas posée et le problème de la génération spontanée sommeillait d'un sommeil frère de la mort... et pourtant vous trouverez dans ce premier chapitre une foule de choses intéressantes sur le sujet, notamment le fait signalé par M. Errera sur la glycérine cristallisée, et qui vient, d'une façon originale, appuyer les hypothèses de M. Dastre.

DOCTEUR ALBERT PRIEUR

QUESTIONS COLONIALES

C. Tolstoï : *Dernières paroles*, Mercure de France (la guerre russo-japonaise). — G. de la Salle : *En Mandchourie*, Armand Colin. — Jean Hess : *La Vérité sur l'Algérie*, Librairie universelle. — Commandant Edouard Ferry : *La France en Afrique*, Armand Colin. — Le lieutenant-colonel Bujac : *L'Etat indépendant du*

Congo, Charles Lavauzelle. — Général Duchemin : *Les Troupes coloniales et la Défense des colonies*, R. Chapelot. — Mourey, Brunet et Chemin-Dupontès : *L'Année coloniale*, Chevalier et Rivière. — Henri Cordier : *Les Douanes impériales maritimes chinoises*, Comité de l'Asie française. — Eugène Paradis : *Le Livret Chaix-Colonial*.

Le premier chapitre des **Dernières paroles** du comte Tolstoï, parues au *Mercure de France*, est consacré à la guerre russo-japonaise.

L'auteur d'*Anna Karénine* fait un soldat de Port-Arthur se poser cette question : « Plaît-il à Dieu ou non que les chefs nous forcent de tuer? » Si cette mentalité est générale dans l'armée russe, cela expliquerait bien des défaites.

Les marins du Potemkin se sont-ils demandé « s'il plaisait à Dieu de tuer leurs chefs » ?

Cette puérilité du grand écrivain russe fait peine. « Il n'y a qu'un seul moyen d'adorer Dieu, pense-t-il en citant un quelconque pasteur kantien, c'est de remplir ses devoirs et de se conduire conformément aux lois de la raison. »

Cette citation donne la pleine mesure du génie tombé en enfance.

§

Autre mentalité : Dans son livre **En Mandchourie**, M. Georges de la Salle cite cet extrait d'un ordre du jour du général japonais Okou :

« Le secret de la victoire gît dant la vaillance, l'énergie et la *joie de combattre...* »

« L'élan à l'attaque et l'*audace joyeuse* sont seuls en état de diminuer les pertes... »

M. de la Salle a passé sur le théâtre de la guerre la période de six mois dont les principaux événements furent : la bataille de Ouafangou, l'évacuation de Tadistchao, l'évacuation de Haïtchen, la bataille de Liaoyang, la bataille du Chakho.

Son livre est rempli de détails tantôt comiques, tantôt tragiques, mais de l'ensemble desquels se dégage une puissante impression de véracité et de sincérité. La page la moins intéressante n'est pas celle qui donne un exemple du *caviar* de la censure russe.

Comme notre Anastasie est pâle auprès de sa sœur amie et alliée!

§

Dans **La Vérité sur l'Algérie**, M. Jean Hess donne d'abord l'opinion commune sur l'Algérie, pays tempéré, riche, peuplé, etc., puis il se demande si l'Algérie est un pays fertile et naturellement très riche et conclut dans le sens de la négative en réhabilitant avec humour la chèvre des Arabes. Il démontre, — ce qui était d'ailleurs bien inutile, — que nous n'avons pas conquis l'Algérie aux fins des

intérêts supérieurs de la civilisation, que nous n'y avons pas « implanté » notre race, et qu'elle ne constitue pas un « prolongement » de la mère-patrie. M. Jean Hess, en passant, oppose la vaillance des Algériens en 1870-1871, vaillance très relative ainsi d'ailleurs que celle de la plupart des méridionaux, à la vaillance des Algériens dans les manifestations antisémites, vaillance facile à l'égard d'une population naturellement lâche et sans défense. Il constate la disparition progressive de l'élément français devant la population européenne de l'Algérie, devant cette race dont Louis Bertrand a glorifié les qualités dans *Pepete le bien-aimé;* il établit que la domination française, en dépit des discours officiels, s'est assez peu préoccupée d'améliorer le sort des indigènes, tant juifs que musulmans. Enfin, avec preuves à l'appui, il avance que la situation financière de l'Algérie, si l'on vérifie sérieusement la fiction des excédents et le rendement des affaires tant publiques que privées, laisse fort à désirer.

La conclusion est que le pays, mal géré financièrement, manque de moyens de transport, que la sécurité y est quasi-nulle, la conquête des âmes entièrement à faire.

C'est là en somme un réquisitoire, auquel M. Jean Hess annonce une suite qui sera consacrée à la question indigène. Ce réquisitoire est-il trop sévère? Peut-être. Il appelle d'ailleurs une défense qui ne tardera pas à se manifester et que nous ne manquerons pas, le cas échéant, d'analyser.

Il contient en tout cas, sinon la vérité, ce qui est un mythe, du moins de nombreuses vérités, et il est heureux que M. Jean Hess ait consacré son ardent tempérament et sa fougueuse ironie à une si grosse question, à l'heure surtout où la France sort, comme d'un cauchemar, du cul-de-sac marocain.

§

M. le commandant Edouard Ferry, en écrivant son livre **la France en Afrique**, s'est proposé, semble-t-il, de déterminer avec précision les conditions essentielles et permanentes de l'existence de notre empire africain. Il montre, d'abord, de quel prix fut, pour le développement de la puissance française dans l'Afrique du Nord, l'action de Bonaparte sur le monde musulman, où politique et religion se tiennent étroitement unies. Ce chapitre, consacré à Bonaparte et à ses lieutenants et à leurs conceptions de gouvernement de l'Islam, est le plus original du volume.

Les autres chapitres, consacrés au Soudan français, au Maroc et à l'Algérie, à la question de la Tripolitaine et à la question du Nil, résument de façon détaillée et précise les principaux faits historiques et politiques qui se sont produits dans l'Afrique septentrionale et centrale au courant du siècle dernier.

L'auteur, à propos de l'administration de nos possessions soudanaises, déclare « qu'il faut que les fonctionnaires militaires et civils connaissent à fond les mœurs et le caractère des indigènes » et réclame « une certaine permanence du personnel administratif dans les mêmes postes, ou du moins dans les mêmes régions ».

Ce sont là de très justes suggestions.

§

Le lieutenant-colonel Bujac a consacré une importante brochure à **l'Etat indépendant du Congo**.

Dans une première partie, la conquête pacifique, il rappelle l'exploration du bassin du Congo à la suite de la conférence géographique de 1876, puis la confirmation par l'acte général de Berlin des droits de souveraineté acquis par l'Association internationale Africaine et la formation de l'Etat Indépendant (1er avril 1885).

La seconde partie est l'exposé complet de la conquête par les armes: conquête dans la zone arabe, expéditions Dhanis et van Gèle, les diverses révoltes de 1897 à 1901 et la campagne de Lothaire.

Suit le résumé de la situation économique du pays, situation qui évolue sans cesse dans le sens d'une plus grande prospérité.

L'ouvrage enfin se termine par l'historique du conflit anglo-congolais; les accusations de l'Angleterre, les agissements de la presse et de la *Congo Reform Association* sont soigneusement notés, ainsi que la défense présentée par l'Etat Indépendant.

C'est en somme un résumé intéressant d'un litige de pressante actualité, et l'on ne pourrait reprocher à l'auteur de ce résumé qu'une certaine partialité pour l'Etat belge, partialité que justifie, un peu, d'ailleurs, la violence passionnée de détracteurs jaloux et par trop hypocrites.

§

Le goût de la littérature pénètre décidément dans l'armée. Le général Duchemin, dans un ouvrage documenté intitulé **Les Troupes coloniales et la Défense des colonies**, étudie le rôle dans le passé de notre armée coloniale, et les principes fondamentaux sur lesquels il y aurait lieu de baser pour l'avenir son organisation.

Les dépenses relatives à la garde et à la défense des colonies sont aujourd'hui réparties entre trois ministères: guerre, marine et colonies. L'auteur, prenant hardiment parti dans une question qui a fait et fera longtemps encore l'objet de nombreuses controverses, estime que le ministre de la Guerre devrait seul avoir la direction et la responsabilité de toutes les affaires militaires coloniales et que cette centralisation donnerait d'excellents résultats.

C'est une opinion. — Concédons d'ailleurs à M. Duchemin que le fait de l'administration par le ministre des Colonies de 90 millions de crédits servant à l'entretien de troupes dépendant du ministre de la Guerre constitue un départ fâcheux des responsabilités. La militarisation du ministère des Colonies a été proposée. Ce serait une solution. Mais serait-elle bonne?

§

MM. Mourey, Brunet et Chemin-Dupontès ont fait paraître chez les éditeurs Chevalier et Rivière leur quatrième **Année coloniale.** C'est un recueil documentaire des plus complets qui retrace l'histoire politique et économique de nos possessions coloniales pendant les années 1902 et 1903. Chaque colonie est étudiée à tour de rôle au triple point de vue politique, économique et administratif, et pour chacune on constate au début de l'exposé politique : « Changement de gouverneur. » C'est là ce que les gens sérieux appellent « l'action *suivie* de la métropole ».

§

M. Henri Cordier, dans sa plaquette **les Douanes impériales maritimes chinoises**, rectifie maintes idées erronées qui ont eu cours dans le public européen au sujet de cette importante organisation qui constitue à l'heure actuelle le premier germe de centralisation dans l'immense empire jaune. Sir Robert Hart nous apparaît là comme un organisateur remarquable dont l'activité et l'énergie ont assuré à l'Angleterre une influence prépondérante dans les ports de la côte chinoise.

§

Signalons enfin un ouvrage d'une incontestable utilité au point de vue colonial. La maison Chaix vient de faire paraître, sous le patronage du Ministère des colonies et avec le concours de M. Eugène Paradis, un **Livret-Chaix colonial**, guide officiel pour le transport des passagers et des marchandises à destination des colonies françaises et dans l'intérieur de ces colonies.

Ce livret répondait à un incontestable besoin. Jusqu'à ce jour, en effet, il n'existait aucun ouvrage d'ensemble réunissant et groupant méthodiquement les indications nécessaires aux voyageurs et aux commerçants.

Conçu dans la forme pratique des indicateurs de chemins de fer, le livret-Chaix colonial contient pour chaque itinéraire les services complets par eau et par terre : services maritimes postaux français, lignes maritimes, chemins de fer.

Il se subdivise en sept parties :

1° Le Havre à New-York ;

2° Antilles et Guyane;
3° Côte occidentale d'Afrique;
4° Côte orientale d'Afrique;
5° Australie;
6° Extrême-Orient;
7° Méditerranée.

Il contient une table alphabétique des localités desservies. Enfin, de nombreuses cartes facilitent les recherches et montrent les moyens de communication qui rattachent nos colonies à la métropole et les relient entre elles, ainsi que les principaux itinéraires à suivre pour se rendre d'un point à un autre dans l'intérieur de nos possessions d'outre-mer.

Après tant de littérature bonne ou mauvaise dont les colonies furent le prétexte, voici enfin un livre pratique et bien fait, — un livre pratique et qui aussi permet le rêve en reculant les bornes possibles des projets de voyages, en les étendant aux cinq parties du monde. Je sais beaucoup de bons esprits à qui les littérateurs ont fait prendre Venise en horreur. Le livre de M. Paradis suggère le départ, partant l'activité. C'est une valeur.

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

F. Jollivet-Castelot : *Les Nouveaux Evangiles* et *Le Livre du Trépas et de la Renaissance*. 2 vol. in-18, Chacornac. — Charles Lancelin : *Le Ternaire magique de Sathan*, ill. de 4 radiographies, pet. in-8, Daragon. — Henri Khunrath : *La Clef mystérieuse de la Sagesse éternelle chrétienne et kabbalistique*, nouv. éd. publiée par les Drs Papus et Marc Haven, in-folio, Ficker.— A. Van der Naillen : *Balthazar le Mage*, in-18, Leymarie. — XXX : *Le Secret de la Franc-Maçonnerie*, in-18, Perrin, et Cie. — Alan Léo : *L'Astrologie exotérique et ésotérique*, trad. de l'angl. par L.M. Publications astrologiques.

J'estime beaucoup M. Jollivet-Castelot pour son caractère droit et sa sincérité. Il vient de faire paraître deux volumes, où il se raconte lui-même, où il fait l'historique de sa vie mentale et spirituelle, où il dit enfin ses doutes, ses rêves, ses espérances, sa foi.

Dans **Le Livre du Trépas et de la Renaissance**, il cherche à scruter la vie universelle et éternelle du Cosmos, en perpétuelle transformation. La palingénésie, le transformisme, les métamorphoses, les morts et les renaissances, toutes les questions générales, en un mot, qui ont, de tout temps, passionné l'homme de science et le philosophe, M. Castelot les examine tour à tour, en s'appuyant sur les découvertes et les théories de la science et en s'inspirant des doctrines occultistes. La forme romanesque qu'il a cru devoir prendre, pour parler de ces questions, lui a permis de les présenter sous un aspect des plus poétiques.

Dans ses **Nouveaux Evangiles**, cet auteur imagine un mes-

sie nouveau, — qui ne serait que la réincarnation des anciens messies, — « venant prêcher, en quelque sorte, au peuple actuel, les enseignements du Spiritualisme moderne : les Vies successives, la loi des Réactions au travers des existences diverses ou « Karma », l'Evolution de la Conscience, la Solidarité des Etres ». Il commente, en même temps, les Evangiles de Jésus, selon les données ésotériques.

Il fait suivre ces enseignements de quelques études très intéressantes : *le Christianisme libéral*, *la Tradition occulte*, *la Métaphysique de l'Hermétisme*, *l'Europe et la Chine* et *Finis latinorum*.

Je dirai quelques mots sur les deux premières seulement ou à leur propos.

M. Castelot est partisan d'un christianisme dit libéral. Est-ce que le Christ libéral qu'il nous présente est conforme à celui de l'histoire, à celui de la tradition, ou à celui des trois sypnotiques, qui ne sont pas toujours d'accord entre eux. Quel est celui qui est le *vrai*? Est-ce celui des catholiques, celui des calvinistes, celui des luthériens ou celui des grecs? Est-ce celui des théosophes, celui des occultistes, celui du Père Didon, celui de Renan ou celui de Sabatier? M. Jollivet-Castelot serait bien embarrassé pour nous le dire.

M. Castelot prend, dans les Evangiles, ce qui cadre le plus avec ses aspirations secrètes et il laisse le reste; autrement dit, il prend ce qu'il juge le meilleur dans le Nouveau Testament et il baptise cela christianisme libéral.

Son Christ est-il celui qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres », ou celui qui a dit : « Nul ne vient au Père que par moi » (ce qui équivaut à : Hors de l'Eglise point de Salut); « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi »? (Parole regrettable, d'où l'on déduira l'infériorité de la femme); « Il y aura toujours des pauvres avec vous » (c'est pour cela que les mendiants foisonnent dans les pays très catholiques, comme l'Espagne et l'Italie). « Si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui aussi l'autre » (parole néfaste, morale d'esclave); etc.

Si M. Castelot juge qu'une religion est nécessaire, pourquoi ne choisit-il pas un autre titre, en rapport avec ses idées, comme celui de *Religion universelle* (employé déjà par Fauvety) ou de *Religion de la Science et de l'Esprit pur* (nom donné par Strada à celle qu'il a tenté de fonder)?

Quant aux critiques que M. Castelot formule contre l'occultisme et le spiritisme, dans la seconde de ses études, je les approuve presque entièrement. Ces critiques avaient déjà paru, l'an dernier, dans *les Nouveaux horizons de la Science et de la Pensée*. Je ne les avais pas encore lues, sans quoi j'en aurais déjà parlé.

J'ai recherché, dans les revues de 1904, les réponses qui avaient

été faites à ces critiques. Je les ai lues, en partie du moins, et j'ai constaté, avec regret, qu'elles étaient très insuffisantes ou qu'elles portaient... à côté.

Il y a une quinzaine d'années (hélas ! que le temps passe vite) que j'ai commencé à étudier les doctrines spirites, occultistes et théosophiques, et il y en a bien sept à huit que je les tiens pour de simples hypothèses, plus ou moins probables, et non comme des dogmes intangibles, immuables.

J'ai même, il y a quelque quatre ou cinq ans, dans le *Mercure* et ailleurs, puis dans *le Mouvement psychique* (1900-1901), dit brièvement mon opinion sur ce point. J'avais même discuté des méthodes occultistes et théosophiques assez longuement. M. le commandant Courmes me répondit brièvement, puis se déroba. Il ne voulut pas porter le débat devant ses propres lecteurs de la *Revue théosophique*. *Le Mouvement psychique* mourut et la discussion resta en suspens.

Il y aurait beaucoup à dire sur l'occultisme, la théosophie et le spiritisme, considérés soit en tant que méthodes d'enseignement et de recherches, soit en tant que matières d'enseignement proprement dit (théodicée, cosmologie, ontologie, psychologie, histoire, sociologie, religions, etc.). Les critiques de M. Castelot sont, sur ces points divers, bien incomplètes. Il y aurait lieu de les compléter.

M. Castelot espère, en terminant, « qu'une Société française « des Recherches psychiques » parviendra à se constituer bientôt ». Je le souhaite comme lui, mais je ne l'espère pas. En 1900, plusieurs savants, docteurs, professeurs, publicistes, hommes de lettres ou de sciences, — parmi lesquels se trouvaient MM. Flammarion et Albert de Rochas, — avaient essayé de fonder un Institut des Sciences Psychiques. Parmi eux, il y avait quelques spirites notoires. Les éléments modérés et quasi officiels de cette assemblée, ayant peur de se compromettre en leur compagnie, se séparèrent d'eux, après quatre ou cinq séances, et fondèrent l'*Institut international psychologique* (qui fut une reculade par rapport au projet primitif).

Ceux-là, dont j'étais (on m'avait cru spirite, je ne sais pourquoi), constituèrent avec d'autres personnes, appartenant les unes au monde médical, les autres au professorat ou au journalisme, « l'Institut des sciences psychiques de Paris ». Cet Institut vécut une dizaine de mois, pendant lesquels il ne fit rien ou à peu près rien. Des questions d'intérêt particulier divisèrent ses membres en deux fractions à peu près égales. Ce fut la fin.

Je n'ai pas conté cela — qui est de l'histoire d'hier — pour décourager M. Castelot, mais pour lui montrer combien il est difficile de réunir seulement une dizaine d'hommes instruits, ne craignant pas les qu'en-dira-t-on, absolument désintéressés et ne cherchant pas à

imposer une doctrine ou un système personnels aux dépens des autres, à moins de prouver qu'ils sont vrais, scientifiquement parlant.

§

Sous le titre : **Le Ternaire magique de Sathan**, M. Charles Lancelin a étudié et coordonné, en une sorte de synthèse, trois ordres de faits, qui n'avaient pas encore été envisagés sous l'angle qu'il a choisi ou sur lesquels il n'avait paru que des monographies partielles et indépendantes.

Il démontre que les phénomènes de *possession* (envoûtement, incubat et succubat et vampirisme) ne sont pas dus à une entité rivale de Dieu, à Sathan, en un mot, — qui n'a jamais existé que dans l'imagination humaine dévoyée et pervertie, — mais à des êtres humains, vivants ou désincarnés ou à des *larves* (êtres inférieurs, protéiques, semi-intelligents, appartenant au plan astral, selon les occultistes). Ils s'expliquent tous par l'hétéro et auto-suggestion, par l'extériorisation de la sensibilité et par l'hypothèse du double ou corps astral.

Cette œuvre est bien écrite et très attrayante. Je partage généralement la manière de voir de l'auteur. Cependant je ne suis pas de son avis lorsqu'il croit (ou semble laisser croire) que la messe noire prend son origine, par la *messe vaine*, dans la Gnose. Il y a peut-être du vrai, mais il serait injuste d'incriminer la Gnose tout entière, comme il paraît le laisser entendre. Il y eut des gnostiques, comme les *phibionites* et les *adamites*, dont les mœurs furent peu recommandables; mais il y eut aussi des écoles comme celles de Marcion, de Bardesanes et de Valentin qui furent l'honneur et la gloire de la Gnose. Quant aux Albigeois, ils n'étaient pas plus des satanisants que ne le sont les Gnostiques modernes.

Lorsqu'on écrit sur les gnostiques et les sectes religieuses qui, au Moyen-âge, étaient indépendantes de Rome, il faut être très prudent. Nous ne pouvons nous renseigner sur leur histoire et leurs croyances que dans les écrits de leurs ennemis. On conviendra que ces documents — qui sont d'ailleurs peu nombreux — doivent être tenus pour suspects.

En ce qui concerne Vintras et l'abbé Boulant, M. Lancelin partage l'opinion de Stanislas de Guaita, qui a été contestée par plusieurs. Qui a raison? Je l'ignore. Il semble que la lumière n'ait pas été encore entièrement faite sur ce point.

M. Lancelin s'appuie souvent sur deux auteurs dont l'érudition (je ne parle pas de Guaita) ne semble pas très étendue et l'impartialité incontestable. Au surplus, il est regrettable qu'il ne cite pas toujours ses références. Je lui accorde cependant qu'il est préférable de ne pas faire connaître les ouvrages dangereux ; mais ces derniers sont plutôt rares.

§

La Clef mystérieuse de la Sagesse éternelle chrétienne et kabbalistique est la réédition des douze planches qui illustraient l'édition de 1619, — publiée par Erasme Wolfrath, — de l'*Amphithéâtre christiano-kabbalistique de la seule vraie Sagesse éternelle*. La première édition (1602) de l'œuvre du savant kabbaliste, Henri Khunrath, ne comprenait que cinq planches (frontispice compris); les autres gravures ont été composées soit par l'éditeur, soit retrouvées (en partie du moins) dans les manuscrits du célèbre alchimiste de Leipzig.

Les auteurs de la nouvelle édition, Marc Haven et Papus, ont accompagné de commentaires précieux ces planches où sont condensés, en une puissante synthèse, les mystères de l'occultisme et de l'ascèse magique.

§

Dans **Balthazar le Mage**, M. Van der Naillen expose, à grands traits, les principes constitutifs de l'univers, les lois fondamentales qui le régissent et le rôle de l'homme dans l'évolution universelle, évolution que celui-ci peut accélérer ou retarder, selon qu'il agit dans ou contre le sens de son orientation. L'auteur a encadré ces hauts enseignements dans le récit très captivant d'une gracieuse et suave idylle.

Il a ajouté, en appendice, le compte-rendu d'une série d'expériences, faites au moyen d'un instrument appelé *eidophone*, composé essentiellement d'une plaque mince et élastique en caoutchouc, tendue sur un récepteur, dans lequel on envoie, au moyen d'un tube, une note *soutenue*. On place sur la plaque une poudre plus ou moins légère, un liquide ou encore une pâte plus ou moins épaisse. Les vibrations produites par le son sur la plaque vibrante déterminent dans la poudre, la pâte ou le liquide employé, des figures extrêmement curieuses. On en obtient encore de plus complexes, au moyen de disques rigides en contact ou placés très près des plaques vibrantes. Ces formes, générées ainsi par le son, rappellent des dessins géométriques, des fleurs, des feuilles, des arbres.

Balthazar le Mage fait suite à deux autres ouvrages du même auteur : *Dans le Temple de l'Himalaya* et *Dans le sanctuaire*. Tous trois enseignent la morale la plus haute et la plus pure.

§

L'auteur anonyme (pourquoi ? a-t-il peur de la Franc-Maçonnerie ?) du **Secret de la Franc-Maçonnerie** voit, dans cette célèbre et puissante association, un agent occulte de l'Angleterre plutôt que celui des juifs, des protestants et des libres penseurs contre le cléri-

calisme. Elle serait un « instrument de gouvernement établi, sous un voile hypocrite, par un peuple chez tous les autres peuples, pour les subjuguer et s'en rendre maître en y excitant le désordre et la démoralisation, en y répandant la corruption, en y suscitant la trahison ». Ce peuple serait le peuple anglais.

Pour cet auteur, la Franc-Maçonnerie aurait été constituée sur le modèle de la société secrète — le Temple de Salomon — dont Bacon trace le plan, les moyens et le but dans sa *Nouvelle Atlantide*.

M. X... considère Bacon comme un grand et profond politique. Il n'aurait même été que cela. Sa philosophie « est un néant » et l'on « n'ose pas imaginer ce que sont ses écrits scientifiques » (p. 21). Comment M. X... peut-il arriver à concilier cette affirmation avec ce qu'il dit un peu plus haut (p. 20) : « Nous sommes aujourd'hui gouvernés par une école politique née de l'Encyclopédie et toute l'Encyclopédie découle de Bacon. » Est-ce que l'Encyclopédie ne serait, par hasard, qu'une œuvre exclusivement politique?

M. X... ne s'est pas demandé si Bacon n'aurait pas copié son « Temple de Salomon » sur le modèle de quelque société secrète déjà existante, comme celle des Rose-Croix.

Quoi qu'il en soit, plusieurs faits historiques semblent militer en faveur de la thèse développée et soutenue dans *le Secret de la Franc-Maçonnerie*. Quant aux autres, ou M. X... les passe sous silence ou il leur fait dire ce qu'ils ne signifient pas. Au reste, M. X... paraît oublier que les événements sont la *résultante* de causes multiples qui s'additionnent ou se retranchent, concourent au même but ou se contrarient. Il n'est pas au pouvoir d'une société, si puissante soit-elle, de commander à un grand peuple et de le faire dévier de sa destinée.

Est-ce à dire que quelques-unes des critiques formulées par l'auteur ne soient pas fondées? Non, certes; mais il n'en reste pas moins vrai que *le Secret de la Franc-maçonnerie* est l'œuvre d'un polémiste ardent et non celle d'un historien consciencieux et impartial.

§

L'Astrologie exotérique et ésotérique est l'analyse de quatre conférences faites en 1899, au siège de la Société théosophique de Londres, par Alan Léo. Cet astrologue estimé y étudie successivement la nature et l'influence des douze signes du zodiaque sur nous, et les modifications apportées par les planètes à la signification des signes. Ceux-ci forment comme « la table d'harmonie d'un immense instrument de musique, dont les planètes constitueraient les cordes ». Il décrit ensuite les influences particulières de la lune et du soleil et celles résultant de leurs rapports entre eux. Il dit enfin ce que sont les douze maisons astrologiques, comment on érige et on interprète son horoscope présent et comment on peut créer son horoscope futur.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Houle : Sur le vers libre et M. Gustave Kahn. — *Vers et Prose :* Nouvelles stances, de M. Jean Moréas. — *La Revue de Paris :* En Sous-marin. — *Revue bleue :* les lettres de nos amies, par M. Boulenger. — Memento.

M. Henry Béraud publie dans **La Houle** (juillet) des *notes sur la technique et les origines du vers libre français*. Ces notes sont le résultat d'un travail de compilation très intelligent. M. Béraud est allé aux bonnes sources et son article sera consulté avec profit. Pour lui, « le Symbolisme n'était qu'une esthétique momentanée, tandis que le vers libre fut un bouleversement d'une antique règle de prosodie ». C'est réduire à peu le symbolisme, car il a produit des livres durables et provoqué, en peinture, un mouvement qui n'a pas été sans intérêt.

M. Béraud écrit avec une juvénile indignation le nom de M. Paul Bourde, qui avait des lecteurs en 1885, et il nous montre M. Jean Moréas et M. Paul Adam rédigeant des manifestes littéraires, Stéphane Mallarmé et Verlaine à qui les jeunes hommes venaient apporter le tribut de leur enthousiasme.

C'est à peu près à cette époque qu'un poète obscur, Gustave Kahn, publia les premiers vers libres. C'étaient les *Palais Nomades*, imprimés un an auparavant pour *la Vogue* (c'est-à-dire avant les premiers vers libérés de Moréas qui se fit plus tard le premier vers-libriste). C'étaient, ces *Palais Nomades*, une extraordinaire débauche d'imagination. Le jeune poète revenait d'accomplir sa période de service militaire en Algérie. De trois ans passés sous les cieux de pur cobalt, il rapportait une profusion de musique, de couleurs et de parfums. Et il en illuminait son livre, un fouillis ensoleillé d'images neuves, un ruissellement de pierres inconnues, et tout cela était ébauché, à grands coups non hésités, comme peint au couteau.

... Ce qu'Hugo n'avait pas *voulu* faire — *osé* serait absurde, — un autre l'a fait, d'un coup, courageusement, comme une difficile et dangereuse opération de chirurgie. Et c'en était une, à la vérité : il s'agissait de séparer la poésie et la versification, l'art et le système, ces deux incompatibles frères siamois. Ce ne fut pas sans recueillir toutes les insultes, tous les crachats et tous les ricanements qui sont le douloureux privilège du génie.

Quelque platoniques que fussent les essais de Verlaine pour assouplir le vers, ils semblaient, en 1880, d'énormes et impertinentes libertés, et la peur des horions, que lui assénait alors M. J. Lemaître, fit reculer une part de ceux qui le suivaient. D'autres plus hardis, et parmi ceux-là Jean Moréas, estimaient, à cette époque, que le vers se libérerait progressivement par d'insensibles et continuelles améliorations. On pensait qu'il valait mieux habituer l'œil et l'oreille publics, par de timides essais, que d'écarter d'abord par des bouleversements brutaux, sur lesquels il faudrait quelque jour revenir, à cause même de leur exagération.

Le contraire se produisit. Le *vers libre*, et non plus *libéré*, s'instaura d'un coup, sans tâtonnement, et sans hésitations préliminaires (1). Les fu-

(1) *Les Palais Nomades*, de Gustave Kahn (1886-1887).

turs exploiteurs de cette formidable conquête, ceux mêmes qui devaient plus tard s'en saisir comme d'un instrument de réclame, furent stupéfaits et révoltés de cette apparition spontanée. Puis on se jeta sur la trouvaille et on en tira tantôt des œuvres, tantôt des fumisteries ; toute la jeunesse du temps vers-libra.

« Je n'ai pas non plus l'impassibilité d'un critique, confesse M. Béraud. Je suis l'ami de la génération de 1885. » Et il termine par ces lignes que je suis infiniment heureux de reproduire :

Le vers libre est venu à son heure. Il sied de rendre aujourd'hui à son premier poète, à M. Gustave Kahn, la place qu'on lui a iniquement spoliée. Tous ses derniers articles sont d'éloquents appels à la jeunesse. Il convient donc que ce soient les jeunes, pour qui il a lutté, travaillé et souffert, qui lui rendent ce tardif et reconnaissant hommage.

« Les sceptiques et les ricaneurs sont seuls immoraux », disait Barbey d'Aurevilly. L'auteur des *Palais nomades* le savait et les sarcasmes ne l'ont pas ému. Demain, l'ouvrier rare qu'il fut, accoudé à son œuvre, recevra le salaire d'une vie de labeur et de souffrances : la Gloire.

M. Béraud, s'il rend justice à Gustave Kahn, est souverainement injuste envers Jean Moréas. Car, enfin, quiconque a l'honneur de pouvoir écrire sur la Poésie et les poètes ne peut oublier les admirables *Stances* et la pure *Iphigénie* de Moréas !

Dépouille de l'allée où j'ai marché souvent,
Feuilles mortes, tendres feuillages,
Que suivait mon regard quand, portés sur le vent,
Vous mêliez de l'or aux nuages ;

L'Automne et sa douceur vont s'alanguir là-bas,
Dans les sous-bois, le long des grèves,
Et l'ancien souvenir ramènera mes pas
Aux lieux où se plaisaient mes rêves.

O feuilles, que me fait, non plus que le carmin
Des fleurs, votre pâle sourire ?
Mon âme et la douleur sur le sombre chemin
Passent et n'ont rien à se dire.

Par ce soir pluvieux, es-tu quelque présage,
Un secret avertissement,
O feuille qui me viens effleurer le visage
Avec ce doux frémissement ?

L'Automne t'a flétrie et voici que tu tombes,
Trop lourde d'une goutte d'eau ;
Tu tombes sur mon front que courbent vers les tombes
Les jours amassés en fardeau !

Ah ! passe avec le vent, mélancolique feuille
Qui donnais ton ombre au jardin !

Le songe où maintenant mon âme se recueille
Ouvre les portes du destin.

Ces *Nouvelles stances* de Jean Moréas viennent d'être reproduites dans le tome II de **Vers et Prose** (juin-juillet-août). Ce numéro, très intéressant, de la revue de M. Paul Fort débute par un admirable poème de M. Paul Claudel : *Les Muses*, et il réunit les noms de MM. Maurice Barrès, Francis Jammes, Paul Adam, A. Mockel, Stuart Merrill, Saint-Pol-Roux, M. Goldberg, A. Saint-Paul, Klingsor, etc. M. Paul Fort publie lui-même le prologue de *Coxcomb ou l'homme tout nu tombé du Paradis*, un poème d'une fantaisie lyrique, d'une couleur, d'un rythme, d'un esprit vraiment inimitables.

§

Un rédacteur anonyme de la **Revue de Paris** (1er août) publie ses impressions *En sous-marin*. L'article finit sur ces mots prêtés au commandant du sous-marin :

— Appliquons toute notre intelligence à perfectionner les sous-marins, car cette arme destructive par excellence est, en raison même de ses dangers, une arme de paix que nous forgeons pour l'avenir. Actuellement imparfait, ce navire ne peut réaliser une fructueuse offensive, faute de vitesse suffisante à l'état d'immersion. Mais patience, le temps viendra où nous aurons résolu la formule du problème qui consiste à emmagasiner sous un petit volume et sous un faible poids une source électrique considérable, qui rendra l'allure des sous-marins égale à celle des croiseurs. Alors, il ne saura plus être question de guerre maritime. L'État le plus pauvre pourra, grâce à un budget modique, construire une flottille de sous-marins assez redoutable pour éloigner à tout jamais de ses côtes les plus lourds mastodontes hérissés d'artillerie et cuirassés à grands frais. Devant la torpille perfide qui sans prévenir menace de couler d'un seul coup trente-cinq millions et un millier d'hommes, les pensées belliqueuses céderont ; un temps viendra où l'on ne connaîtra plus la mise en chantier des cuirassés de seize mille tonnes. Il ne restera aux amateurs de guerres maritimes d'autre ressource que de faire combattre leurs sous-marins, ce qui est irréalisable : le sous-marin apporte dans sa coque le rameau d'olivier. Peut-être est-ce à lui que notre siècle naissant devra le désarmement naval... Mais nous n'en sommes point encore là...

Quant à moi, je suis convaincu de la mission sociale que je remplis en étudiant les moyens de perfectionner l'outil plein de surprise qu'on m'a fait l'honneur de me confier. Je travaille avec la conscience d'agir moins en soldat recherchant le procédé le plus sûr et le plus pratique pour détruire ses semblables, qu'en philosophe désireux d'assurer à l'humanité quelques chances de paix.

§

Dans la **Revue bleue** (5 août), M. Marcel Boulenger combat cette opinion fausse répandue, depuis des temps et des temps, par les

professeurs, « tous les professeurs, d'un petit ton galant et désarmé qui ne leur allait guère », — que « les femmes écrivent mieux les lettres que nous ».

M. Boulenger a intitulé sa chronique : *Les Lettres de nos amies.* Il y rend hommage à Mme de Sablé, à la marquise du Deffand, à Ninon de Lenclos, — et aux « grâces inimitables » de Mme de Sévigné, cette impitoyable bavarde dont quinze pages ne contiennent pas la substance de vingt lignes de Saint-Simon ou de Saint-Evremond. Ces épistolières ne font oublier, selon M. Boulenger, ni le prince de Ligne, ni Paul-Louis Courier, ni Voiture ou Voltaire.

Un professeur de rhétorique, soucieux du vrai, devrait parler en ce sens à son auditoire :

— Messieurs, on ne peut affirmer du tout que les femmes soient allées plus loin que nous dans le genre épistolaire. Il est même certain que nous les y avons presque toujours dépassées, et que nous écrivons encore beaucoup mieux les lettres qu'elles en ce moment même de notre histoire, tout dénués de style et dépourvus de goût que nous soyons malheureusement devenus par l'injure du temps, comme par l'abandon chaque jour plus grand des études classiques.

Mais ce qui ne peut se nier, c'est que les femmes du XVIIe, du XVIIIe et même des premières années du XIXe siècle n'aient reçu au berceau le plus prodigieux talent d'écrivain, dès qu'on les compare à celles de notre temps, qui ne savent pas seulement mettre en bon français le peu d'esprit qui leur reste — j'entends d'esprit véritable, et non d'argot ou de bagout. Or d'où vient cette décadence, et que le moindre billet d'une humble « caillette » avait jadis tant de saveur et tant de charme ? Uniquement de ce que les jeunes filles d'antan étaient mieux élevées que les nôtres.

Je m'explique. J'ai dit mieux élevées, et non pas plus instruites. Assurément on ne leur enseignait point, comme aujourd'hui, un peu de chimie, un peu de physique, un peu de médecine, un peu de droit, un peu d'arts libéraux et de morale civique. Mais on les habillait dès l'enfance comme de petites dames, et on leur apprenait les règles délicates de l'urbanité. On leur montrait à charmer ; et charmer, en ce temps-là, c'était à la fois plaire aux yeux, ne jamais choquer le goût qu'on avait difficile, et enchanter l'esprit. Epoques savoureuses, siècles où l'on sut vivre, mœurs divines, une jolie femme alors se croyait engagée d'honneur à causer ! Aujourd'hui, elle trouve cela « prétentieux », la sotte. Elle lit son journal, elle s'habille bien, et dispose heureusement des fleurs dans les coupes et les vases de son appartement ; mais sa conversation, toute en clichés, en phrases inachevées, en exclamations et en mots de la rue, sa chétive conversation rebute. Hormis la regarder et la caresser, que faire d'une jolie femme aujourd'hui ? Au lieu que jadis elles occupaient toute la vie. On venait chez elles « causer la gazette » ; et elles s'appliquaient à trouver leurs mots, à ne pas s'embarquer en des phrases ineptes, à respecter les lois du bon langage, à ne dire rien que de gracieux et de bien tourné, de fin, s'il se pouvait. Les grands mots eux-mêmes, toujours un peu pénibles à prononcer comme à entendre, pouvaient naître à propos sur leurs lèvres. Tel était l'art et le goût

qu'on leur inculquait. Elles s'appliquaient à montrer minutieusement leur esprit. N'en eussent-elles eu qu'un rien, elles savaient le sertir, et vous l'offrir. Et l'on s'étonnera que nous relisions voluptueusement jusqu'à leurs lettres les plus familières?...

§

Memento. — *Poesia* (juin-juillet) contient de beaux poèmes intimes de M. Gustave Kahn; *La Mort des Forteresses*, par M. Marinetti; *Deux chansons du rire et des pleurs*, par M. A. Mockel; *Le Poète au Vitrail*, par M. Saint-Pol-Roux, etc.; — des poésies en langue italienne, d'autres, des écrivains anglais Bowles et Sturge Moore; de petits poèmes de M. E. Alexander traduits de l'allemand en italien par M. S. Benelli.

L'Effort (1er août) inaugure une nouvelle série. Comme naguère, cette revue s'intéressera aux « profonds mouvements économiques et moraux » qui « bouleversent notre époque »... Ses rédacteurs « souhaiteraient d'être aussi éloignés de la verbosité romantique que du bégaiement symboliste »...

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La Terre belge (*Le Figaro*, 17 août). — Le Chevalier de La Barre (*Le Matin*, 7 août). — L'Elevage des baleines (*Le Temps*, 16 août).

Dans **Le Figaro**, M. Camille Lemonnier chante la Belgique. C'est une courte étude sérieusement ordonnée et, en même temps, un poème. Le morceau est parfait; ses compatriotes lui en sauront gré et aussi tous ceux qui peuvent être sensibles à une page de belle littérature. En voici un fragment; c'est la partie où est célébrée la Wallonie, région moins connue que les Flandres, et d'un caractère tout différent. M. Camille Lemonnier part de ce contraste :

En Wallonie surtout, un paysage semble fait avec les différents âges du monde. On échappe aux convulsions d'un chaos pour pénétrer dans le charme uni des vallées. C'est l'un des caractères saisissants du pays que la mort, le roc et les siècles y voisinent avec la vie.

Sauf certaines zones rocheuses ou forestières, rien n'est perdu pour le travail. Partout, en Belgique, on sent un peuple à l'étroit dans ses limites et qui a de grandes faims. Si la France avait au kilomètre carré sa population, elle n'aurait pas moins de cent trente millions d'habitants. Ce fourmillement dense a eu raison des résistances de la nature. Il y a quarante ans, l'Ardenne ne connaissait encore que la forge au feu de bois. L'espace appartenait à Dieu et au vent. Aujourd'hui la terre bat en tous sens d'un pouls accéléré sous le geste de l'homme. Là où ne sonne pas la faux sur l'enclumette, le carrier casse le grès, le bûcheron lance la cognée, la roue des polissoirs vironne, le laminoir mène son branle. Les activités industrielles alternent avec les activités agricoles: le fléau dans la grange rythme le ronflement des machines dans l'usine. Et on ne parle ici que d'un coin de pays gagné sur la roche et dans la sylve. Mais à Liège, Seraing et Charleroi, c'est la grande fournaise. Tout l'horizon s'enfièvre de ses feux tourbil-

lonnants. Quand d'une des hauteurs qui à Liège commandent les défilés de la Meuse on regarde sous soi, on a le spectacle d'un pays embrasé où rampent les fumées d'une éternelle canonnade. C'est là que se brasse la matière élémentale et que rugissent les grands ateliers métallurgiques...

Une âme rude, cordiale, opiniâtre, s'accommode de ce labeur immense. Héroïque et bourrue chez le Borain, l'homme du Pays noir travaillant dans sa nuit éternelle, elle sonne, fanfaronne et gaie, aux lèvres du Liégeois. Tout a changé, au surplus : tandis qu'une cendre noire éteint le vert de la plaine charbonnière, le pays de Liège, sous ses pommiers et ses bois, garde la fraîcheur d'une nature où l'idylle et la bucolique flânent de compagnie. Kinkempois et ses tonnelles, sur des pentes herbeuses, n'ont-ils pas un écho de la gaieté française, si par contre la Meuse lave sur ses galets le reflet glauque des eaux germaniques ? Liège, comme une petite France, boit le vin de ses coteaux et mène ses farandoles, la fleur bleue du *vergissmeinnicht* à la bouche.

Cette farandole des soirs clairs de l'été, elle la danse pour les visiteurs de son Exposition. Que ceux-ci se mêlent à la grande liane humaine qui, par les ruelles en pente et les escaliers taillés dans la colline, ondule et se tortille au flanc de la vieille cité. Narquois et sentimental, fait d'un rire et d'une larme, vire et vole, d'un ronflement joyeux d'abeille, le refrain des vieux Cramignons. Toujours plus haut, toujours plus loin il monte, frôlant là-bas, au fond de son petit cloître, la tour rugueuse du terrible Notger, et ailleurs le pilier massif de Saint-Martin ou les ardentes verrières lancéolées de Saint-Paul. Sur son socle, la jolie petite Vierge, si liégeoise, du sculpteur Delcour, dans le vent léger de sa robe, esquisse un pas de deux, reprise aux joies de la terre natale, et les mascarons du palais des Princes-Evêques, de leur côté réveillés au souvenir des grands prélats amis du rire, tendent leur oreille cornue et se congestionnent d'hilarité. Jusque dans la pierre, au cœur de la maison sacrée, se gausse, par allégorie d'un peuple jovial, ce grand rire du pays qui fut une des formes de l'héroïsme wallon à travers les âges.

Naturellement, comme il arrive pour les peuples de grande mémoire, la légende emboîte le pas à l'histoire. Mais la Meuse de tout temps fut fabuleuse : elle eut ses paladins, ses « nutons », ses fées et ses « copères », comme on dit des gens de Dinant, craqueurs mirifiques et batteurs en cuivre renommés. Elle s'arroge avec orgueil le passage visible du grand empereur à la barbe florie. Le « charraut » de Charlemagne à la poursuite des quatre fils Aymon laboure le roc, devers Dinant, d'une si profonde écorchure qu'il en résulte une ravine. Mais déjà, s'enlevant de quatre fers, le cheval Bayard, d'un bond, avait franchi le fleuve : la fameuse roche illustrée de son nom en resta écartelée. Et il passa des ombres de troubadours, de nécromants, d'ermites et de belles châtelaines. Toujours, sous la lune des minuits, les trois Dames de Crèvecœur, pour échapper au vainqueur, se précipitent aux eaux tourbillonnantes.

Cependant le chœur des rivières babille sous les saules, rebondit aux barrages, encercle de ses boucles la montagne. Ce sont les filles de la contrée, les unes riantes, dans la grâce des vallées, les autres farouches, dans l'horreur déchirée d'un chaos. Elles portent des noms qui ont un bruit de soie et de moire : la Lesse, l'Amblève, la Semoys ; ou bien elles semblent

aboyer du fond d'un trou, comme l'Ourthe et le Hoyoux. Comme une belle fille, çà et là l'idylle trempe aux gués ses pieds nus, dans un silence vierge de nature où n'arrive pas le bruit des marteaux...

§

M. Cruppi examina dans **le Matin** l'affaire du chevalier de La Barre : voici la sentence qui condamna le sacrilège :

En ce qui touche Jean-François Le Febvre, chevalier de la Barre, le déclarons dûment atteint et convaincu d'avoir appris à chanter et chanté des chansons impies, exécrables et blasphématoires contre Dieu ; d'avoir profané le signe de la croix en faisant des bénédictions accompagnées de paroles infâmes que la pudeur ne permet pas de désigner ; d'avoir sciemment refusé les marques de respect au Saint-Sacrement porté en la procession du prieuré de Saint-Pierre ; d'avoir rendu ces marques d'adoration aux livres infâmes et abominables qu'il avait dans sa chambre ; d'avoir profané le mystère de la consécration du vin, l'ayant tourné en dérision, en prononçant à voix basse, dessus un verre de vin qu'il avait à la main, les termes impurs mentionnés au procès-verbal, et bu ensuite le vin ; d'avoir enfin proposé au nommé Pélignal, qui servait la messe avec lui, de bénir les burettes en prononçant les paroles impures mentionnées au procès.

Pour réparation de quoy, le condamnons à faire amende honorable, en chemise, nu-tête et la corde au col, tenant en ses mains une torche de cire ardente du poids de deux livres au-devant de la principale porte et entrée de l'église royale et collégiale de Saint-Wulfran, où il sera mené et conduit dans un tombereau par l'exécuteur de la haute justice, qui attachera devant lui et derrière le dos un placard, où sera écrit en gros caractères : « Impie », et là, étant à genoux, confessera ses crimes à haute et intelligible voix ; ce fait, aura la langue coupée et sera ensuite mené dans ledit tombereau en la place publique du grand marché de cette ville pour y avoir la tête tranchée sur un échafaud ; son corps et sa tête seront ensuite jetés dans un bûcher pour y être détruits, brûlés, réduits en cendres, et icelles jetées au vent. Ordonnons qu'avant l'exécution ledit Le Febvre de la Barre sera appliqué à la question ordinaire et extraordinaire pour avoir par sa bouche la vérité d'aucuns faits du procès et révélations de ses compliçes...

Ordonnons, disaient en terminant les juges, que le Dictionnaire philosophique portatif faisant partie desdits livres qui ont été déposés en notre greffe sera jeté par l'exécuteur de la haute justice dans le même bûcher où sera jeté le corps dudit Le Febvre de la Barre.

Fait et arrêté, etc.

L'histoire de La Barre est très claire. Il était innocent, peut-être même des gamineries que lui impute l'acte de condamnation. Ce qui est moins clair, c'est l'histoire de la genèse de cette condamnation même. Il y a là un mystère que M. Cruppi ne semble pas avoir pénétré. Comment un parlement tel que celui de Paris, où il y avait tant de sceptiques, de philosophes, n'a-t-il pas cassé un pareil arrêt? Des ecclésiastiques s'interposèrent, mais en vain ; les magistrats, mus par de secrets mobiles, laissèrent faire.

Je serais assez porté à croire que l'exécution de La Barre fut une satisfaction accordée au peuple ; elle fut un peu cruelle ; mais ce même peuple allait en exiger bientôt, non pas de pires, mais de plus nombreuses. Ceux qui dénoncèrent La Barre, en 1766, pour irréligion, dénoncèrent ses frères, en 1793, pour religion : ce sont toujours les mêmes.

§

M. de Varigny a bien voulu, dans **le Temps**, nous entretenir, d'après une revue américaine, de l'élevage des baleines. Il s'agit d'un sieur Muller, qui aurait réussi à domestiquer un troupeau de ces cétacés encombrants, mais productifs :

« Il est impossible, dit le panégyriste de Muller, de donner une idée adéquate de la peine infinie et de la patience qu'il faut dépenser pour apprivoiser une baleine. » Ça, c'est vrai. C'est peut-être même ce qu'il y a de plus vrai dans toute l'affaire. Mais la baleine est intelligente. Elle a autant d'intelligence et de raisonnement qu'un phoque. (Bientôt, elles parleront, les baleines de Muller; et ce sera important, leurs discours.) C'est à l'intelligence de ces mammifères que Muller s'est adressé. Mais il fallait d'abord prendre contact, entrer en relations. Ce n'était pas facile, la baleine évitant l'homme, pour de bonnes raisons; et Muller, d'abord, ne leur disait rien qui vaille. Muller s'ingénia, et chercha. Il trouva enfin. Il découvrit une petite baie communiquant avec la mer par un chenal de 15 mètres de largeur environ. C'était juste ce qu'il fallait pour une entrevue. Muller fit aménager de solides portes en fer grillagées; et un beau jour qu'une troupe de jeunes baleines jouaient au large, il les fit entourer de bateaux. Dix femelles environ furent détachées de la bande et poussées dans la petite baie ; après quoi, les portes furent fermées. On pouvait causer. Mais ce n'est point par là qu'on commença. Le premier soin de Muller fut de chercher à découvrir l'aliment préféré de son troupeau de jeunesses. On observa celles-ci de près, et le résultat ne se fit pas attendre. Elles avaient une prédilection spéciale pour une certaine algue qui pousse en abondance sur les rochers par douze brasses de fond. On fit donc une abondante récolte de cette herbe, et on l'apporta au bord de la baie. Deux fois par jour, Muller en fit une distribution, au même endroit. Au bout d'un mois, les baleines savaient l'heure et l'endroit des repas; elles arrivaient au moment voulu, se pourléchant d'avance les babines. Ce fut le commencement des relations personnelles. Encore un mois, et chaque baleine avait un nom, le connaissait, et y répondait. Six mois plus tard, Muller faisait venir à lui n'importe laquelle de ses protégées, à volonté, rien qu'en l'appelant.

Il ne restait plus qu'à les traire. On y réussit. Soixante hommes sont occupés à ce travail quotidien, d'où quantités immenses d'excellent lait, de beurre, de fromages. Il fallait des mâles. Muller laissa sortir deux des femelles les mieux apprivoisées : elles revinrent suivies chacune d'un galant.

R. DE BURY.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Le cortège historique et le cortège des bannières. — Elysée Reclus et l'Université Nouvelle. — Les Expositions. — Les Conférences d'Ostende. — Jordaens à Anvers. — Ouvrages sur Jordaens.

Nos fêtes nationales viennent de finir. Celles organisées par la capitale auront été particulièrement réussies. Entre autres « numéros » du programme on gardera surtout le souvenir des cortèges si artistiques, si pittoresques et si intéressants dont M. Léon Lepage, l'échevin des Beaux-Arts de la ville de Bruxelles, et M. Alfred Mabille, le directeur de son département, conçurent les plans et poursuivirent la réalisation.

Pour leur cortège historique, « la Belgique à travers les âges », ils recoururent à nos meilleurs artistes peintres et sculpteurs. Rarement cavalcade présenta pareille harmonie de couleurs, costumes plus somptueux et plus exacts, si noble et décorative ordonnance. L'effet produit sur la foule fut énorme. Il n'y eut qu'une voix dans la presse et le public pour louer sans réserves cette artistique et somptueuse revue des diverses époques traversées par la patrie.

Un cortège non moins applaudi et peut-être plus curieux, plus original, plus national aura été celui des bannières et insignes de « sociétés ». Vous savez quelle importance ces associations, corporations, coopératives, orphéons, collectivités de toutes sortes, prennent dans la vie et les mœurs de chez nous. Ces sociétés fleurissent plus que jamais. Il en naît tous les jours. Il en existe plusieurs souvent en rivalité, dans le moindre village. Elles font partie de la tradition et du patrimoine nationaux. Elles perpétuent le souvenir, et présentent quelque chose de l'esprit à la fois fraternel et ombrageux, des corporations de métiers, des « gildes », des confréries, des « serments », qui tiennent une si glorieuse place dans nos fastes communiers. Des anciennes confréries il en est qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours, et cela dans d'infimes bourgades, dans des coins reculés du pays. Elles n'ont plus l'importance politique et sociale d'autrefois, elles ne jouissent plus des privilèges et des immunités qui en faisaient des puissances civiques, mais elles gardent encore leurs vénérables registres, leurs insignes, drapeaux, baudriers, colliers, hanaps, cartels peints, autant de reliques d'une valeur inestimable, dont l'antiquité se double souvent d'une haute valeur artistique. MM. Lepage et Mabille eurent donc une idée excellente en invitant, à l'occasion de nos fêtes jubilaires, toutes les gildes du pays à défiler par une belle après-midi ensoleillée dans nos rues, avec leurs bannières et leurs trésors. Ce fut un spectacle unique en son genre, une procession essentiellement belge, comme aucun autre terroir ne pourrait en donner l'équivalent. De pauvres hameaux, des villes déchues de leur ancienne

opulence, exhumèrent en cette circonstance des pièces d'orfèvrerie, des tableaux, des drapeaux brodés qui feraient la gloire de plus d'un musée et que les collectionneurs se disputeraient à coups de banknotes si toutes ces reliques étaient à vendre et si les humbles « sociétés » qui les possèdent depuis des siècles consentaient à s'en dessaisir. Pour bien apprécier ces richesses, il convenait d'assister à la formation du cortège afin de pouvoir s'approcher des divers groupes et d'examiner à loisir les merveilles que tous ces braves gens arboraient et exhibaient avec un orgueil naïf et touchant.

§

La mort d'Elysée Reclus a plongé nos intellectuels, nos penseurs, nos artistes et je dirai même les honnêtes gens de toutes les opinions, dans une affliction sincère; les journaux les moins favorables aux idées de l'illustre savant n'ont pu s'empêcher, en des articles très dignes, de rendre hommage au caractère loyal, à la haute probité, au désintéressement, à la bonté de l'homme. Reclus vivait, depuis de longues années déjà, parmi nous, entouré de l'estime et de la sympathie de tous, et entretenant un commerce intellectuel avec tout ce que nous comptons de personnalités. Il s'intéressait à notre art et à nos lettres, visitait nos expositions, lisait nos livres. Jusqu'à son dernier jour il se tint au courant. Aucune manifestation du génie de chez nous ne le laissait insensible. Ainsi au printemps il me parla longuement et avec une extraordinaire largeur de vue, une rare compréhension, du dernier livre que je venais de publier au « Mercure de France ». L'Université Nouvelle et Institut des Hautes Etudes de Bruxelles, qu'il contribua à fonder et dont il dirigeait l'Institut géographiqne, aura été éprouvée plus que personne par la perte de ce collaborateur éminent. On ne saurait assez louer les termes en lesquels les professeurs et les étudiants de ce bel établissement annoncèrent sa mort. Ils disaient s'être « abstenus de tout hommage extérieur par respect pour le caractère et les désirs de celui qui fut leur meilleur ami ». Ils ont promis de l'honorer « en propageant son œuvre de fraternité et son enseignement immortel ». Le bas de la lettre de faire part portait en épigraphe cet extrait de l'œuvre du défunt : « Chaque individu nouveau qui se présente avec des agissements qui étonnent, une intelligence novatrice, des pensées contraires à la tradition, devient un créateur ou un martyr; mais heureux ou malheureux, il agit et le monde se trouve changé. »

La vie, la conduite, le caractère de l'homme furent absolument conformes à cette conception du rôle fatal des penseurs d'avant-garde, de ceux qu'on a appelés les « porteurs de torches ».

L'œuvre de Reclus à l'Université Nouvelle sera poursuivie par M. Paul Reclus, son neveu.

§

Dans la conférence que je fus invité à faire le 12 juillet dernier au Kursaal d'Ostende. je parlai de l'âme belge et je cherchai notamment à expliquer le temps que mit la Belgique à se découvrir des aptitudes et une interprétation littéraires.

L'âme belge, disai-je, représente en somme comme toutes les autres un attachant assemblage de qualités et de défauts, ceux-ci n'étant souvent que l'exagération de celles-là ; les uns étant inséparables des autres ; les ombres faisant valoir les jours et de prétendues discordances concourant plutôt à une franche et originale harmonie. Ce qui nous rebute et nous choque au premier abord, par exemple cet ombrage poussé jusqu'à la haine ou cette franchise dégénérant en trivialité et en cynisme ; tantôt cette froideur et tantôt ces effusions intempestives, ce ton bourru ou pincé, ces alternatives de familiarité et de réserve farouche, ne seraient-ils pas le résultat des vicissitudes par lesquelles ont passé la race et le pays avant de devenir enfin maîtres de leurs destinées, ne serait-ce point là l'héritage des désespoirs latents, des longues détresses, des haines refoulées, des révoltes de nos ancêtres ? Et, ainsi expliqués, ces angles mêmes et ces ombres de l'âme belge ne nous deviennent-ils pas souverainement sympathiques et touchants ? De ces carnages, de ces spoliations, de ces pillages et de ces persécutions qu'il nous fallut subir, il devait nous rester, avec un inéluctable besoin d'affranchissement, une fatale propension au doute et à la méfiance, un mélange de sournoiserie et de brutalité.

Je comparerai volontiers l'âme belge à un robuste orphelin, exposé dès son enfance aux mauvais traitements d'une marâtre, aux convoitises de tuteurs rapaces, — je la comparerai à une sorte d'enfant martyr, de Gaspard Hauser. Son vigoureux tempérament, son énergie, son indomptable foi en lui-même, son endurance, la générosité de sa force et de son sang eurent raison de toutes les tentatives d'asservissement et d'immolation, mais dans cette lutte permanente pour la liberté et même pour l'existence il ne lui restait guère le temps de se saisir, de s'affiner moralement. Son âme fut longtemps fruste, âpre ou trouble, comme abasourdie. Chêne d'écorce rugueuse ! Diamant de gangue impénétrable ! Toujours sur le qui-vive, nous n'avions de place, ni de temps, du moins en apparence, pour le rêve et les hautes spéculations. Si l'adolescent se recueille, voilà qu'un retour de l'ennemi l'oblige à se remettre en garde, en posture pour parer l'agression. Ainsi il s'écoulera des siècles avant que cette âme soit appelée à s'interpréter à fond ou même à se concevoir. C'était une psyché livrée au chaos dans laquelle se combattaient les impulsions les plus diverses et même les plus contradictoires. Cette âme belge manqua surtout de littérature, c'est-à-dire de l'art qui réclame le plus de recueillement, de gestation, d'ordre et de liaison dans les idées. Et cependant, à l'encontre de ce qu'on prétendit, nous étions au moins aussi généreusement doués pour la poésie que pour la peinture. L'avenir s'est chargé d'en fournir la preuve tardive mais triomphale. La force poétique existait à l'état latent. Il y avait surabondance et pléthore. Par la suite, à mesure que le pays jouira d'une certaine stabilité, la lucidité, la lumière se fera dans son âme. Le passé houleux et convulsif

explique comment le mouvement littéraire belge, aujourd'hui un des plus généreux qui soient, ne se manifesta qu'à la dernière heure et, alors, presque avec la violence d'une éruption volcanique, ou mieux avec la luxuriance d'une floraison spontanément épanouie sur un sol qui ne semblait destiné qu'à produire des céréales utilitaires à l'exclusion de toutes plantes de luxe et de beauté ! Et, d'emblée, notre Béotie universellement décriée prit rang dans le concert des races poétiques...

Durant les périodes troublées du Moyen âge et même pendant la Renaissance, l'esprit belge ne s'était guère exercé qu'à la satire. Nos meilleurs, presque nos seuls auteurs lointains furent des moralistes ou des pamphlétaires, comme Marnix de Sainte Aldegonde, parfois doublés de didactes, comme Jacques Van Maerlandt. L'érudition veut que la première version du *Roman du Renard*, cette épopée égrillarde, malicieuse, archi-raisonnable, mais, tranchons le mot, anti-poétique par excellence, ait été une version flamande. *L'Uilenspiegel*, cette épopée populaire et anonyme des frasques, des prouesses, mais surtout des incongruités et des rapines d'une sorte de Jacques Bonhomme ou de Robin Hood Flamand, n'est guère plus relevée de goût et d'allure, et il faudra attendre le milieu du XIXe siècle pour qu'un grand écrivain belge, un artiste, un poète pour de bon, anoblisse, magnifie et idéalise ce luron, voire ce larron paillard, et que, tout en lui laissant sa verve et son espièglerie, il lui prête une âme généreuse et lyrique, pour qu'il hausse le mauvais garçon à la taille du patriote, le vagabond à celle du libérateur et du héros, de manière à en faire une des plus palpitantes incarnations, un des plus touchants symboles de l'âme belge...

§

Si la partie la plus bruyante et la plus grandiloquente de notre jubilé national est presque passée, nous continuons à commémorer ce 75e anniversaire par des fêtes plus discrètes et de plus haut goût, notamment par de superbes expositions : celle de l'art rétrospectif (1830 à 1905) ouverte en ce moment à Bruxelles au Palais du cinquantenaire et où figurent tous nos maîtres entrés dans la gloire, depuis les Leys, les Braekeleer, les De Groux, les Boulenger, les Agneessens, les Dubois, jusqu'aux Constantin Meunier et les Stevens, — puis cette exposition Jordaens à Anvers, cette manifestation en l'honneur d'un peintre national par excellence, d'un peintre si moderne et si contemporain, de génie si universel en dépit de son caractère si savoureusement autochtone. On a réuni à Anvers un imposant ensemble des œuvres du grand artiste. Il s'y impose comme le rival de Rubens et même un rival plus près de nous par le réalisme, la familiarité, la vie prise sur le vif, la sympathie, l'exubérance de sa peinture. Je reviendrai sur cette exposition, quand elle sera complète. Plus d'une œuvre manquante est encore attendue de l'étranger, mais le succès de l'exposition est assuré dès maintenant. Les étrangers y affluent. D'ici à la fin d'octobre Anvers sera plus que jamais le but de pèlerinage de tous les fervents, aussi de tous les curieux d'art.

Chose presque incroyable, alors que Rubens et Van Dyck ont été

étudiés, analysés et racontés dans quantité d'ouvrages, il n'existait jusqu'à présent aucun travail un peu sérieux sur leur grand contemporain, le troisième de la glorieuse trinité anversoise. Cette lacune va être largement comblée. L'exposition actuelle nous vaudra quantité d'études et de monographies consacrées au lyrique des *Fêtes des Rois*, des bonheurs sensuels, au chantre de la bonne chère, mais aussi de la belle chair. Déjà a paru chez Laurens, à Paris, dans la collection des *Grands Artistes*, un *Jordaens* très intéressant, dû à la plume élégante, nerveuse, et pour ainsi dire plastique de M. Fierens Gevaert, un érudit doublé d'un artiste. M. Paul Busschmann, le directeur non moins érudit de l'*Art Flamand et Hollandais*, a fait paraître chez Van Oest, rue du Musée, à Bruxelles, un *Jordaens* de plus grand format, plus complet et plus approfondi, illustré de quarante-cinq magnifiques reproductions; enfin M. Max Rooses, le savant conservateur du Musée Plantin d'Anvers, le critique d'art justement réputé, fait éditer par livraisons, chez Robbers, à Amsterdam, un *Jordaens* qui ne cédera en rien, tant sous le rapport du texte que sous celui des illustrations, à ces deux superbes ouvrages, véritables monuments consacrés à Rubens et à Van Dyck.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Helene von Mühlau : *Beichte einer reinen Tœrin*, Berlin, Egon Fleischel et Cº, M. 3.5o. — Herman Stegmann : *Daniel Junt*, Berlin, ib. id. M. 3.[illegible] — Memento.

Beichte einer reinen Tœrin. — L'éditeur de ce roman nous avertit qu'à cause de son sujet scabreux il ne peut pas être mis entre les mains de tout le monde, mais que les tragiques destinées de l'héroïne en font cependant une œuvre hautement morale. On voudrait faire passer les *Confessions d'une folle pure* pour la contre-partie du *Plaidoyer d'un fou* de Strindberg, pour l'étude d'un cas pathologique. Et, comme le mérite littéraire de l'œuvre est prisé en termes choisis, voilà la curiosité du lecteur très allumée d'avance. Hélas! dès les premières pages la déception est grande. Cette pauvre petite femme qui raconte ses malheurs, si bien qu'on la dise « pure », elle n'a rien du « *Reiner Thor* » de Parsival, garde cependant, tout au long du livre, quelque chose de germaniquement honnête. Marialisa avoue, les unes après les autres, ses pires fautes à une amie de pension qui joue le rôle du chœur dans la tragédie antique, plaignant et excusant tout à la fois cette créature au tendre cœur et au sang trop chaud. Ce que nous ne pouvons que deviner à travers les lettres de la malheureuse, Dora nous l'explique avec son moralisme de bas-bleu.

Marialisa a été mariée à un homme brutal et égoïste qui lui a révélé qu'elle avait des sens. Il l'a menée dans l'Amérique du Sud où il était

appelé comme ingénieur, puis il a eu le mauvais goût de mourir, lui laissant un enfant sur les bras et très peu de fortune. Alors elle traîne son existence médiocre à travers différentes villes d'Allemagne, souffrant de sa solitude et finissant par se donner à des hommes, simplement pour oublier et pour mettre des incidents dans sa vie. C'est d'abord un professeur, puis un militaire, puis un Russe de station balnéaire, peut-être d'autres encore. Et tout cela continue à être fort médiocre. Mais Marialisa en a conscience et elle se rend bien compte que c'est le milieu où elle est condamnée à vivre qui, avec les petites joies, lui donne les petits scrupules et les petits dégoûts. Parfois, dans ses tortures de conscience, elle est prise de terribles accès de clairvoyance. Ailleurs ce sont de jolies pages ironiques qu'elle envoie à sa compatissante amie :

Doris, comment vous représentez-vous une « véritable femme allemande »? En êtes-vous une ? Je ne le sais vraiment pas.

L'idée d'une « véritable femme allemande » me fait peur comme tout ce qui est strictement vertueux. Voilà à peu près comment je me la figure :

Elle a les cheveux blonds, plats et bien séparés, des yeux bleus et froids, un visage régulier et sévère, des doigts grands et vigoureux, des mains médiocrement soignées, mais très pures, et une tournure sans grâce. Chez elle, elle porte un tablier et un trousseau de clefs à son côté, lequel fait du bruit chaque fois qu'elle se déplace; ou bien, ce qui est plus terrible encore, elle tient à la main une petite corbeille qui contient ses clefs, sa bourse et sa petite broderie, car une véritable femme allemande ne doit pas être sans occupation.

Naturellement la véritable femme allemande a plusieurs enfants très bien soignés, elle a un salon, un cabinet de travail pour son mari et une salle à manger — je parle de la femme des classes moyennes. De tout cela émane l'esprit de propreté et d'ordre. Elle-même est toujours, de pareille façon, froidement cordiale, elle n'a ni mouvements d'humeur ni opinions personnelles.

Comme tout cela doit procurer à Monsieur le mari une existence heureuse !

Faut-il beaucoup de peine et d'application pour devenir une « véritable femme allemande » ? Je me demande si, pour cela, il faut que je me fasse plus grande ou plus petite.

Oui, Doris, je me suis vraiment proposé de devenir une véritable femme allemande. Je vais me répéter cela sans cesse et ne plus jamais l'oublier. Savez-vous ce que j'ai fait ?

J'ai pris une grande feuille de papier et j'ai écrit dessus: « Une véritable femme allemande », puis j'ai cloué cette feuille sur le mur au-dessus de mon lit...

Lors même que le roman de Mme Hélène de Mühlau n'aurait pas de véritables mérites littéraires, et il a surtout celui d'être fort bien écrit et habilement composé, il devrait retenir notre attention à cause des détails de mœurs qu'il met en relief. Qu'est devenue notre vision d'une Allemagne idyllique ? Mais, dans ces rendez-vous d'amour, au

milieu de décors sans grâce, la gaucherie même que cette petite bourgeoise met à se donner, la lourdeur des hommes dans leurs vêtements disgracieux, amenant là des mœurs de brasserie, ne laisse-t-elle pas percer un je ne sais quoi de l'ancien temps qui explique cette impression de perpétuel désaccord que l'on garde malgré tout ?

§

Daniel Junt. — Dans la littérature d'imagination, la langue allemande a voulu s'enrichir sans cesse de provincialisme qui lui lonnerait plus de variété et plus de saveur. Gottfried Keller ne dédaignait pas d'introduire dans ses romans des mots de patois suisse, et il me semble bien que Th. Fr. Vischer, l'esthéticien, avait un goût très prononcé pour son terroir wurtembergeois. Depuis que le régionalisme littéraire — « l'art de la terre natale », comme ils disent — est à la mode en Allemagne, il ne saurait y avoir de bon roman rural sans quelques bonnes expressions de dialecte. Le bas-allemand des beaux livres de Fritz Reuther était incompréhensible à la majorité des Allemands, mais on ne dédaigne pas aujourd'hui d'introduire des termes de *Plattdeutsch* dans les romans qui ont pour décor les provinces nord-ouest de la Prusse. Mme Clara Viebig nous avait intéressé naguère avec l'argot bizarre de ses montagnards de l'Eifel, et si son roman polonais, *l'Armée endormie*, n'est pas trop surchargé de mots slaves, c'est simplement pour ne point gêner le lecteur.

Ce bariolage dans les expressions est-il d'un effet heureux pour toutes les régions ? Le nouveau roman de M. Hermann Stegmann a donné la preuve du contraire. Les péripéties de *Daniel Junt* se déroulent tout près de la frontière française, non loin de Colmar. L'auteur a voulu faire de la couleur locale en jalonnant son dialogue d'expressions françaises. Quelques-unes sont parfaitement choisies, bien que la plupart d'entre elles n'aient rien de « typique ». Mais M. Stegmann est allé plus loin encore : il a voulu rédiger des pages entières en dialecte alsacien et a été amené ainsi à écrire le plus misérable charabia que l'on puisse imaginer. Il y avait deux façons de s'initier au dialecte de Colmar : la première c'était de l'apprendre en séjournant dans le pays (et nous savons que des fonctionnaires allemands, après vingt ans d'administration rurale, en ignorent encore les éléments); la seconde, qui eût été plus philologique, plus allemande, par conséquent, c'était de travailler l'admirable glossaire du langage colmarien, dressé par M. Victor Henry. M. Stegmann s'est contenté d'un à peu près de pure fantaisie et, dans le cas présent, il ne pouvait faire autrement, car la syntaxe même du dialecte alsacien empêche de le fondre dans un récit en haut-allemand.

Mme Ilse Frapan-Akunian, qui habite Genève, fait dans le *Litterarisches Echo* (1er août) de vains efforts pour nous amener à admettre

que la langue de *Daniel Junt* est parfaitement adéquate. Trois colonnes n'y suffisent pas, et pour quelqu'un qui connaît quelque peu la région où se déroule ce récit des Hautes-Vosges, les démonstrations de Mme Frapan paraîtront aussi fantaisistes que le récit issu du cerveau fertile de M. Stegmann. Non point que *Daniel Junt* soit un roman absolument sans valeur. Bien au contraire : transposé dans un milieu plus familier à l'auteur, quelques beaux effets dramatiques que l'on peut admirer pleinement n'auraient fait que gagner en intensité. Le *Weiberdorf* de Mme Viebig a peut-être servi de modèle à l'auteur. Avec un décor plus allemand, l'attention du lecteur ne serait pas éparpillée et les tragiques destinées du fermier *Daniel Junt* n'auraient pas été gâtées par le hors-d'œuvre d'un langage d'opéra-comique.

Memento. — *Œsterreichische Rundschau* a publié, durant les mois de juillet et d'août, de curieuses lettres relatives au voyage que fit aux Etats-Unis, en 1840, la célèbre danseuse Fanny Elssler. M. J. Nestler nous donne dans son introduction une courte biographie de Fanny, qui, née à Vienne en 1810, de deux années plus jeune que sa sœur, avait déjà goûté l'ivresse du triomphe de Paris lorsqu'elle entreprit sa tournée d'Amérique. Une cousine, Mlle Kathi Pr..., l'accompagne et adresse régulièrement à son père, sous forme de journal, de longues lettres où elle décrit toutes les formes que prirent les succès de la ballerine. Une curieuse vision du nouveau monde en 1840 donne à ces documents une saveur toute particulière. Fanny Elssler ramassa dans sa tournée 750.000 francs, ce qui aujourd'hui serait une bagatelle. Mais c'est peut-être grâce à cet argent qu'elle put épouser, en 1850, le prince Adalbert de Prusse et devenir Mme de Barnim. Elle ne mourut qu'en 1884. — La même revue (3 août) publie un article de M. B. Molden sur la possibilité d'une guerre anglo-allemande, où l'auteur, après avoir examiné les différentes conjonctures des alliances, conclut résolument au maintien de la paix. M. Franz Blei étudie la psychologie de saint François d'Assise, d'après de récentes publications allemandes.

Dans *Nord und Süd* (juillet), M. Stauf von der Marsch étudie la vie et les œuvres de M. M.-G. Conrad, cette singulière personnalité littéraire qui, après avoir pratiqué le naturalisme le plus fervent « à l'instar » de Paris, aboutit maintenant à une sorte de démocratisme rural, avec l'idée révolutionnaire de l'émancipation de la race allemande selon les principes de 1848. Cet essai est accompagné d'un portrait gravé par Lindner.

Hochland (juillet) reproduit des lettres inédites de Frédéric de Schlegel écrites à sa femme Dorothée, avec des commentaires de Martin Spahn.

M. Louis Woltmann fait paraître dans *Politisch-Anthropologische Revue* (août) une étude sur le Marxisme et la théorie des races.

Sozialistiche Monats-Hefte (juillet) : M. Hermann Wendel appelle Rimbaud « *ein lyrischer Gesellschaftsrevolutionœr* » et lui consacre quelques pages assez singulières.

HENRI ALBERT.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

Parenty : *La Renaissance d'Artois et Boullenois. Le Château de Hesdin en Artois;* Champion 1 »

Esotérisme

Dr **Henri Favre** : *Les Coffrets de famille; Rudeval* 3 50

Histoire

Général H. Bonnal : *La Manœuvre de Vilna;* Chapelot 3 »

J. Humbert : *L'Occupation allemande du Venezuela au XVIe siècle, période dite de Welser, 1526-1556;* Fontemoing 4 50

Abbé Pétel : *Aléran Ier et Aléran II. Note historique sur les Comtes de Troyes du IXe siècle;* Champion 2 »

E. Sol : *Les Rapports de la France avec l'Italie, du XIIe siècle à la fin du premier empire;* Champion 7 50

Littérature

Albert Cazes : *Pierre Bayle;* Dujarric 3 50

Philologie

Alfred Robichon : *Le Syllabaire mnémonique;* Imprim. Chaponet 2 »

Poésie

Jacques Bertry : *Les Heures tristes;* La Flèche, imprim. Besnier » »

Psychologie

Docteur Bernard-Leroy : *Le Langage;* Alcan 5 »

Publications d'art

Sander Pierron : *Portraits d'Artistes;* Bruxelles, Xavier Havermans. 8 »

O. Teissier : *Peintres et Sculpteurs provençaux;* Champion. 5 »

A.-J. Wauters : *Catalogue illustré de l'exposition rétrospective organisée par la Société Royale des Beaux-Arts de Bruxelles;* Bruxelles, G. Van Œst.

Roman

Maurice Choppy : *Le Cœur malade;* Havard 3 50

Ernest Depré : *La Course au baiser;* Juven 3 50

Maurice Gorsse : *Le Jardin blanc ;* Toulouse, Soc. prov. d'édition 2 »

Louis Lhommeau : *Contes de la Province;* Rudeval 3 50

J. Mariel : *La Cité de Joie;* Sansot 1 »

Sciences

A. Poncet et R. Leriche : *Scarron et Couthon atteints de rhumatisme tuberculeux;* Champion 1 50

Sociologie

F. Gallard : *L'Hygiène de l'ouvrier aux Etats-Unis, considérée au double point de vue du milieu professionnel et de l'assistance administrative;* Berger-Levrault 7 50

Théâtre

A.-Ferdinand Herold : *Les Hérétiques,* opéra en 3 actes, musique de Charles Levadé ; « Mercure de France » 1 »

Voyages

A. Castéran : *L'Algérie d'aujourd'hui ;* Alger, Imprim. Algérienne 3 50

G. Guiauchain : *Alger ;* Alger, Imprim. Algérienne 10 »

ÉCHOS

Un dernier mot de M. J. Joseph-Renaud. — *L'Austrasie.* — Le Prix Narcisse Thibault. — Le Salon d'automne. — Erratum. — Publications du *Mercure de France.* — Le Sottisier universel.

Un dernier mot de M. J. Joseph-Renaud.

Je répondrai brièvement à M. Davray que MM. Marcel Schwob et Oscar Wilde sont morts, et que les prendre, avec obstination, comme témoins enthousiastes de sa compétence en matière d'anglais *c'est faire voter le cimetière.* Et puisque M. Davray se pique de précision, pourquoi nous parle-t-il de « *la brillante connaissance* » que Wilde avait du français pour ajouter une ligne plus loin : « *Wilde s'obstinait sur des mots inexacts ou des tournures peu orthodoxes* »... Mais ce sont là broutilles...

M. Davray emploie deux pages du *Mercure* à nous avertir que Wells modifie le texte de ses romans avant de les lui confier à traduire. Mais ceci n'a que peu à voir avec les erreurs et contre-sens que j'ai signalés! Il est certain que lorsque M. Davray traduit *conjuror* par *conjurateur* et *socks* par socques (au lieu de *prestidigateur* et *chaussettes!*), ce sont bien ces deux mots, *conjuror* et *socks*, qu'il veut traduire et non pas d'autres! Quand il traduit « ... and saw in the growing pile of civilisation only a foolish heaping that must inevitably fall back upon and destroy its makers in the end » par « ... *il ne voyait dans les successives transformations de la civilisation qu'un entassement absurde destiné à la fin à retomber inévitablement sur ceux qui travaillaient à les détruire* », au lieu de : « ... *il ne voyait dans l'édifice croissant de la civilisation qu'un entassement imbécile qui doit inévitablement finir par retomber sur ses constructeurs et les exterminer* », c'est bien cette phrase-là, et non pas une autre, qu'il prétendait traduire ! Rien de plus évident ! Et les erreurs de ce calibre foisonnent dans les œuvres de M. Davray sans qu'il soit davantage possible de les mettre sur le compte d'une modification de texte. Mon adroit critique m'a répondu avec abondance, mais *à côté*... Ville-d'Avray n'est pourtant pas en Normandie!...

Marcel Schwob croyait à M. Davray quelque savoir concernant les choses d'Angleterre — c'est l'intéressé qui l'affirme — et il conseillait volontiers à ses amis *d'être sûrs de ce qu'ils avaient à exprimer.* Eh bien, M. Davray a écrit pour *De Profundis* une petite préface insignifiante et chronologique et où, n'est-ce pas, une prodigieuse exactitude doit régner?

Voyons un peu : tout d'abord Oscar Wilde naquit en 1854, et non en 1856. M. Davray pourra s'en assurer en allant lire l'inscription, sur la tombe, à Bagneux.

Et il est complètement inexact que Wilde ait été se joindre « aux jeunes enthousiastes qui allèrent à Hinksey manier la pelle et la pioche ». L'influence de Ruskin sur Wilde fut tout intellectuelle. Nous lisons encore que sa notoriété, « pendant sa dernière année d'Université, s'était étendue au delà d'Oxford... dans un opéra-bouffe de Gilbert et Sullivan, un des personnages était un portrait-charge du déjà notoire étudiant ». Or, *Patience*, l'opérette en question, fut jouée de longues années plus tard!... Continuons :

« En 1882, à New-York, Boston et Chicago, il fit *avec un énorme succès plus de deux cents conférences* ». Or, il n'en fit que quelques-unes, qui n'eurent aucun succès, et l'impresario, Major Pond, dut les interrompre.

M. Davray m'accuse de sottise parce que des typos écorchèrent des noms propres dans ma préface d'*Intentions*.

Mais il nous parle du Black*wood* Magazine, du marquis de Queens*bury* et de l'école d'Enn*es*killen... Moi je connais le Black*wood's* Edinburg Magazine, le marquis de Queens*berry* et l'école d'Enn*is*killen.

« Sa femme était morte en 1896. Ses fils, Cyril et Vivian, sont entrés dans les ordres. »

Or Mrs Wilde mourut plusieurs années plus tard et ses deux fils ne sont pas entrés dans les ordres. L'un fera — ou fait déjà — partie de l'armée anglaise. L'autre termine ses études d'ingénieur civil. Tous deux sont à Etretat en ce moment.

La pièce *An ideal Husband* devient *The ideal husband* — erreur autrement importante que celle d'avoir écrit *Lady Windermere's fan* sans *r*, car elle supprime un des mots les plus décisifs et jolis de la dernière scène.

A en croire M. Davray, les admirateurs de M. Wilde ne pourraient lire son étude sur les sonnets de Shakespeare et le *portrait de Mr W. H.* Heureusement ce livre, édité il y a quatre ans par Mosher-Portland, est en vente chez tous les libraires anglais !

Décidément M. Davray suit mal l'excellent conseil de Marcel Schwob !

Le regretté maître a dû donner aussi à l'éminent traducteur des conseils sur l'art d'écrire que celui-ci n'observe pas mieux. Je ne résiste pas au plaisir de citer une demi-phrase, sa version de *De Profundis :* « Je ne vois pas grande difficulté à croire *que* tel était le charme de sa personnalité, *que* sa seule présence pouvait donner la paix aux âmes angoissées et *que* ceux qui touchaient ses vêtements où ses mains oubliaient leurs souffrances ou *que*, lors*qu'il* passait sur la grand'route de la vie, des gens *qui* n'avaient rien vu du mystère de vivre avaient les yeux dessillés, et d'autres *qui* avaient été sourds à toutes les voix autres *que* celles du plaisir entendaient pour la première fois la voix de l'amour et la trouvaient « aussi musicale *que* le luth d'Apollon », ou *que* les mauvaises passions s'enfuyaient à son approche et des hommes dont les vies mornes et terre à terre n'avaient été *qu'*un aspect... » (et la phrase continue !)

C'est clair, concis, harmonieux !

On ne me trouvera pas extrêmement vaniteux si j'ajoute que ma traduction d'*Intentions* ne contient aucune phrase aussi mal écrite. J'en rougirais !

Puisque nous voici à ma traduction, je me vois contraint de *répéter* que je l'ai modifiée jusque sur les troisièmes épreuves, et telle est l'origine de cinq ou six erreurs dont M. Davray est si fier. Erreurs trop énormes du reste pour qu'on puisse de bonne foi les attribuer à un écrivain fort humble, mais qui n'est pas un aliéné !... La vérité est que les « remaniements » sur le texte de la dernière épreuve obligent les typos à changer les notes de pages et à faire à nouveau coïncider les « renvois ». Une partie des notes de la page 16, par exemple, recule à la page 15, une autre reste, une autre vient page 17. Ce sont les typos qui font cette besogne ; ils doivent aussi retrouver les phrases correspondant aux notes ; parfois une note se « décom-

pose » : vite le Larousse pour la rétablir (d'où Thomas Arnold pour Matthew Arnold) ; ou deux notes, grâce à ce qu'on appelle un « mastic », n'en font plus qu'une (et Lancret devient le Watteau anglais), etc., etc.

Je ne peux pourtant demander au *Mercure* de publier un fac-similé photographique de mes épreuves— que j'ai conservées et qui ne comportent pas ces inexactitudes. D'ailleurs d'autres notes corrigent celles qui sont défectueuses. Page 148, par exemple, quelques lignes explicatives, que j'ajoutai à une allusion aux primevères de Cumnor, montrent amplement combien peu j'ignore la personnalité et l'œuvre de Matthew Arnold. Je peux fournir la preuve de toutes mes affirmations !... Et puis, quelle édition servit donc à M. Davray pour me critiquer ? Il me reproche d'avoir mal traduit *unreliable, great mother, wrought, sandyx, planes naked-dust stained feet*. Mais mon édition d'*Intentions* porte *reliable, grand'mother, wrote, sand, plains naked dust-stained feet*. J'ai donc exactement traduit. D'ailleurs, si l'on se reporte à l'article de M. Davray on constate qu'à part *reliable* pour *unreliable* ces différences importent peu...

Pour telle raison d'harmonie, pour éviter une répétition ou une assonance désagréable, *et souvent pour « rendre » mieux l'idée générale*, je me suis cru çà et là le droit de traduire certains mots ou brefs membres de phrases par d'exactes équivalences et non par le sens littéral. Exemple : pilule *un peu dure* pour pilule *amère* (*bitter* pill). Pour savoir que *bitter* signifie *amer*, connaître l'anglais est inutile; il suffit d'avoir quelquefois pris des apéritifs ! M. Davray n'essaye pas moins de faire croire que je n'ai pas compris cet adjectif complètement francisé.

De même il m'a semblé préférable de traduire ces quelques mots d'un long développement :... *in his habit as he lived* par *dans sa façon habituelle de vivre*, au lieu de, mot à mot, *dans son habit comme il vivait*, ce qui eût causé de l'obscurité, au moins une répétition, et fait double emploi. Pourquoi M. Davray s'étonne-t-il ?

Vivien est une coquille pour *Vivian* — évidemment puisque je parle de souple beauté et de mains étroites ! Je ne vois pas pourquoi on franciserait en *Viviane* ce nom propre. M. Davray ajoute : « tableau de Burne-Jones », comme pour m'apprendre ce détail. J'ai pourtant écrit en note : « Ce tableau (Le songe de Merlin), l'un des plus célèbres de Burne-Jones, fut exposé à Paris en 1877 »... Un autre exemple de l'amabilité de mon critique : *Près de l'Ilyssus*, ai-je écrit, *il n'y avait pas d'ennuyeux magazines où des commerçants caquètent sur ce qu'ils ne comprennent pas*. Par une erreur de typographie *magazines* devient *magasins* — cette erreur-ci existait sur mes épreuves : j'eusse dû la corriger. Mea culpa ! Mais M. Davray, pour faire croire à un contre-sens, traduit ce mot francisé *magazine* par *revue* — comme si un magazine anglais ressemblait à une revue française ! — et *the industrious* par *de laborieux écrivains*, ajoutant ici le sens d'une phrase voisine. Ainsi la phrase qu'il donne et la mienne diffèrent non plus par *magazines* au lieu de *magasins*, mais complètement ! Et ceux des lecteurs du *Mercure* qui ignorent l'anglais peuvent s'y laisser prendre. C'est adroit !

Je répète que j'ai pu, quoique absent de France à ce moment, faire disparaître de la seconde édition presque toutes ces inexactitudes purement

typographiques, d'ailleurs fort peu nombreuses. Et cela un mois avant le premier article de M. Davray.

Celui-ci annonce qu'il retourne à ses traductions et à ses travaux critiques. Je lui souhaite, sans rancune, de faire les unes en français et les autres avec compréhension et impartialité !

J. JOSEPH-RENAUD.

§

« **L'Austrasie** ». — A Metz vient de paraître le premier fascicule d'une revue trimestrielle, *l'Austrasie, revue du pays de Metz et de Lorraine.* Ce nouveau périodique, qui se présente sous des dehors à la fois somptueux et graves, n'est en réalité que la reprise et la continuation d'une des plus anciennes publications des provinces françaises.

En effet, la *Revue d'Austrasie*, fondée en 1837, grâce à une phalange exceptionnelle d'artistes et de savants, avait su durer trente ans. Son programme, qui résumait déjà tout le régionalisme d'aujourd'hui, mérite d'être cité :

A la province, la province. Qu'elle révèle ce qu'elle a été, par quelles révolutions elle a passé, quels drames se sont joués sur son sol; qu'elle raconte son origine, ses progrès, ses développements; qu'elle immortalise ses grands hommes; qu'elle secoue la poussière de leurs tombeaux; qu'elle relève les dalles de ses monuments, et, qu'appuyée sur son ancienne célébrité, elle s'élance fièrement vers l'avenir.

La nouvelle *Austrasie*, en suivant la voie tracée par son aînée, rappellera, une fois de plus à Metz qu'elle est un des plus anciens foyers de la civilisation latine.

Les bureaux de *l'Austrasie* se trouvent à Metz, 50, place Saint-Louis. On s'abonne chez Champion, 9, quai Voltaire, à Paris.

§

Le Prix Narcisse Thibault. — Le Bureau international permanent de la Paix met au concours le sujet suivant :

ARBITRAGE INTERNATIONAL

Quelles sont les conditions à remplir par l'Arbitrage international pour constituer un système complet de justice entre les Nations?

Quelles sont les conventions internationales à conclure pour que ce système soit applicable à l'ensemble des Nations, et comment parvenir le plus rapidement possible à la conclusion de ces conventions?

Le prix à décerner est de 1500 francs.

Il pourra être accordé des mentions honorables. Le mémoire primé pourra être imprimé aux frais du Bureau.

Toute personne est admise à concourir.

Les mémoires, écrits en français, en allemand ou en anglais, devront être déposés soit au Bureau international de la Paix, Kanonenweg, 12, à Berne (Suisse), soit en l'étude de M. Emile Arnaud, notaire, à Luzarches (Seine-et-Oise, France), au plus tard le 30 décembre 1905.

Chaque concurrent écrira en tête de son mémoire deux devises, qu'il reproduira sur une enveloppe cachetée qui contiendra ses nom, prénoms et adresse.

§

Le Salon d'Automne. — Le Comité du Salon d'Automne vient de terminer le règlement de la prochaine Exposition, qui aura lieu au Grand-Palais.

Les dépôts se feront par la porte sur Perron (Champs-Elysées), de 8 heures du matin à 3 heures du soir, savoir : Peinture, les 15, 16 et 17 septembre; Sculpture, 18 et 19 septembre; Art décoratif et Gravure, 20 septembre; Architecture et Dessin, 21 septembre.

Les notices et règlements sont remis aux personnes qui en font la demande, de 10 h. à 4 h., au même endroit, depuis le 26 août.

§

Erratum. — Deux coquilles ont complètement dénaturé une phrase de la lettre de M. le docteur Fourestié, parue dans notre numéro du 15 avril dernier (*Echos*). Au lieu de « gardiens sincères de tout ce qui nous reste de bonheur », il faut lire « gardiens sévères de tout ce qui nous reste de bon sens ».

§

Publications du « Mercure de France » : Les Hérétiques, opéra en 3 actes, par A.-Ferdinand Herold, musique de Charles Levadé, représenté pour la première fois à Béziers, sur le Théâtre des Arènes, le 27 août 1905, vol. in-18, 1 franc.

§

Le Sottisier universel. — On nous adresse le billet suivant :

Monsieur,

Je me permets de vous communiquer les quelques lignes suivantes. Je les ai scrupuleusement copiées sur le texte du *Programme-Souvenir des Fêtes d'Orange*. L'imprimeur a cru devoir compléter la distribution des rôles par quelques mots d'analyse. Voici le résumé du *Méphistophélès* de Boïto.

« *Méphistophélès* repose sur la légende de *Faust*, opéra de Gounod. Au troisième acte, après la mort de Marguerite, Faust demande à Méphistophélès à connaître la belle Hélène. Il va en Grèce, mais cela ne lui suffit pas ; la vie d'ici-bas n'est pas assez élevée à ses sentiments, il demande à aller au Ciel. »

Cet incomparable imprimeur analyse avec semblable calme et pareille naïveté *les Troyens à Carthage* et *Jules César*.

Maintenant, quelques glanes :

Dans la salle Dieulafoy, Sa Majesté, qui commençait à être fatiguée, s'est arrêtée devant des sarcophages et a demandé quelques éclaircissements à M. Leygues. Le ministre a répondu que la collection Dieulafoy était une collection très importante. — *Le Petit Journal*.

Tout de même, cette question marocaine, hérissée d'embûches, creusée de chausses-trappes. — *Le Journal*, 25 mai 1905.

Quand en aurons-nous fini de tous ces événements historiques qui se déroulent autour de nous. — *Gazette de Francfort*, 2 août 1905.

Il avait à vendre une belle jument provenant d'un gendarme. — *Journal des Tribunaux* (Belgique).

M. Poulet, très surexité, éleva son ton déjà très élevé, et, malgré les exhortations du maire, lança d'une voix de stentor le mot m.... — *Délibérations du Conseil municipal de Lille*, 22 décembre 1898.

Il y avait même les restes informes d'une statue en bois d'évangélistes. — *Le Journal*, 4 février 1905.

MERCVRE

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

LES SOURCES LITTÉRAIRES DES « MÉDITATIONS »

—

I

Quand parurent les *Méditations*, Charles Loyson, qui fut un des premiers à en goûter la saveur originale, demanda dans le *Lycée français* pourquoi Lamartine avait choisi ce titre, qui lui semblait entaché d'une certaine affectation de singularité.

A quoi bon, disait-il, avertir ses lecteurs qu'on a médité! Est-ce donc là quelque chose de particulier, et faut-il déclarer expressément qu'on a rempli le premier devoir de quiconque se fait écrivain? Discours, épîtres, odes, stances, élégies, tels sont les titres tout ordinaires que nos maîtres mettaient en tête de leurs ouvrages; les vers étaient chargés de dire le reste.

Evidemment Lamartine aurait très bien pu se conformer à l'usage et baptiser son premier recueil de vers : *Odes, Elégies et Epîtres*, puisque c'étaient les trois notes qu'il y faisait entendre. Mais comme les poésies qui le composaient étaient d'un genre nouveau, il était tout aussi naturel qu'il le publiât sous un titre moins général et surtout plus caractéristique. La chose n'était pas, d'ailleurs, sans précédent dans l'histoire de la littérature française. Au XVI^e^ siècle, par exemple, les poètes de la Pléiade, leurs précurseurs et leurs disciples, avaient coutume de donner à leurs volumes de vers le nom de la maîtresse réelle ou imaginaire qui les avait inspirés.

C'est ainsi qu'ils les intitulaient : *Délie*, l'*Olive*, l'*Amathée*, les *Amours de Cassandre*, *de Marie*, *de Francine*, etc. Quelquefois aussi ils prenaient des titres qui donnaient davantage

à penser, comme les *Erreurs amoureuses*, les *Antiquités*, les *Jeux rustiques*, les *Regrets*, les *Soupirs*, les *Mimes*, — suivant en cela l'exemple de Pétrarque qui avait fait les *Triomphes de l'amour et de la mort*, et de certains poètes latins du siècle d'Auguste, d'Ovide, entre autres, dont tout le monde connait les *Amours* et les *Tristes*.

Lamartine, en choisissant le titre de *Méditations poétiques*, ne faisait donc que reprendre une ancienne tradition. Cependant je ne crois pas que ce soient les latins ni les poètes de la Pléiade qui lui en aient suggéré l'idée. Ce seraient plutôt les poètes anglais qu'il possédait à fond pour les avoir étudiés d'abord dans les traductions de Letourneur et puis dans le texte original.

On lisait beaucoup en France les écrivains d'Outre-Manche, depuis la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, c'est-à-dire depuis que Suard avait fondé le *Journal étranger* avec l'abbé Arnaud, l'abbé Prévost et l'avocat Gerbier. Edward Young surtout avait des lecteurs passionnés dans la société bourgeoise et lettrée. Le comte Claude Thiard de Bissy, membre de l'Académie française et descendant de Pontus de Thiard, avait fait paraître, dès 1762, une version en prose de la première de ses *Nuits*, et Letourneur avait achevé de la mettre à la mode par ses adaptations plus ou moins fidèles. Fontanes qui, sur la fin du règne de Louis XVI, était allé chercher des abonnés à Londres (1) pour une revue qu'il rêvait de publier à Paris avec Joubert, Fontanes connaissait Young aussi bien qu'Ossian dont il rapporta en France divers airs notés, que Pope, dont il traduisit l'*Essai sur l'Homme*, et que Dryden et Gray, dont il imita le *Barde* et *Thimothée*. Les *Nuits* de Young jouissaient chez nous d'une telle popularité, pendant la période révolutionnaire, que Robespierre les portait généralement sur lui. C'était sa façon de se familiariser avec la mort... des autres. On dit enfin que Camille Desmoulins les méditait quelques heures avant de monter dans la fatale charrette, et que Westermann l'en plaisanta en s'écriant : « Tu veux donc mourir deux fois ! ». Ce qu'il y a de sûr c'est qu'une des plus nobles

(1) Cf. *les Correspondants de Joubert*, par Paul de Raynal. Lettres de Fontanes à Joubert, 1785-1786. — Chose curieuse, à cette époque Shakespeare n'était qu'à moitié goûté en Angleterre, où l'on ne comprenait pas, au dire de Fontanes, l'enthousiasme forcené de Letourneur pour l'auteur d'*Hamlet* et de *Roméo et Juliette*.

victimes de Robespierre — était-ce un pressentiment? — protesta publiquement contre l'influence des *Nuits* de Young, dans son travail sur la perfection des arts. Oui, tout en admettant que ce poète anglais avait souvent parlé le vrai langage de la passion, André Chénier se plaignait de ce que, chez lui, la douleur était un désespoir frénétique, et ses images sans modèle dans la nature. Par contre, le doux Ballanche estimait, en 1801, qu'en nous montrant les misères humaines Ed. Young nous faisait soupirer après l'immortalité (1).

Est-ce pour cette raison que Lamartine lui avait voué une sorte de culte? Peut-être. En tout cas il est hors de doute qu'il le traduisait dès 1808, en même temps que Pope, Dryden, Addison, Gray et Shakespeare (2). Or, comme *les Nuits* de Young, qui sont des méditations sur la mort, étaient généralement suivies dans les éditions de Letourneur des *Méditations* et *Contemplations* d'Hervey, je pense que c'est à ce dernier poète anglais qu'il emprunta le titre de son premier recueil, comme je pense que c'est à Ossian qu'il emprunta le nom d'Elvire. On se souvient qu'Ossian avait épousé une fille de Branno nommée Evirallin. Or, au mois de janvier 1808, Lamartine écrivait à son ami de Virieu : « J'ai lu Ossian ces jours-ci, et, ne sachant que faire, j'avais commencé à en mettre en vers un épisode qui m'avait touché. C'est celui d'un vieillard qui pleure son chien mort. Je veux que mon premier chien s'appelle *Gorban* comme le sien; ça ressemble à *Gorgo*. » Si Gorban ressemblait à Gorgo aux yeux de Lamartine, on m'accordera bien, j'espère, que la distance n'est pas plus grande d'Evirallin à Elvire (3).

(1) Cf. son ouvrage : *Du sentiment considéré dans son rapport avec la littérature et les arts*.

(2) Il écrivait à Aymon de Virieu, le 3 mars 1809 : « Je lis Pope et j'en suis on ne peut plus content. Voilà un homme à qui je voudrais ressembler, bon poète, bon philosophe, bon ami, honnête homme, en un mot tout ce que je voudrais être. Je le préfère de beaucoup à Boileau pour la poésie. Quand pourrai-je le lire en anglais? J'ai lu ces jours-ci Fielding et Richardson, et tous ces gens-là me donnent une furieuse envie d'apprendre leur langue. Je crois la poésie anglaise supérieure à la française et à l'italienne : au reste, j'en parle sans rien savoir et sur des fragments de Dryden et d'autres. »

Le 30 septembre 1810 : « Je traduis de l'anglais : quelques *Nuits* de Young et la superbe tragédie d'Addison : *la Mort de Caton*. »

Le 24 mars 1811 : « Plongé tous les jours dans les idées les plus sombres, ou me recréant avec quelques auteurs anglais comme Ossian, Young et Shakespeare. » (*Corresp.*, t. I.)

(3) Ces lignes étaient écrites quand je découvris dans Ecouchard-Lebrun une poésie légère intitulée : *Elvire et Azor*. Lamartine l'avait-il lue? c'est possible, car

Cependant Lamartine paraît avoir hésité à prendre le titre de *Méditations* (1). Je relève, en effet, dans une lettre qu'il adressait, en janvier 1809 à la marquise de Raigecourt le passage suivant : « Voici quelques vers... c'est la fin d'une *Contemplation* poétique sur la foi. » *Contemplations ! Méditations !* Le premier de ces titres est plutôt objectif et le second plutôt subjectif. C'est probablement après mûre réflexion que Lamartine choisit ce dernier et laissa l'autre...à Victor Hugo qui le prit, en 1856, sans se douter qu'il avait autrefois tenté Lamartine, et qui ne l'aurait certainement pas pris si les *Méditations* ne lui en avaient donné l'idée — son bon ou son mauvais génie ayant voulu qu'il imitât toujours quelqu'un dans le présent comme dans le passé.

II

Je ne m'explique donc pas qu'un critique de la valeur de Charles Loyson se soit offusqué du titre des *Méditations* que justifiaient si bien leur nature et leur caractère. Mais je suis plus surpris encore que, tout en leur rendant justice, il n'ait pas noté, même d'une touche discrète, les ressemblances qu'il y avait entre les poésies de Lamartine et les siennes, car il est impossible qu'il ne s'en soit pas aperçu.

Tous ceux qui savent lire en auraient été frappés. Non seulement on retrouve dans les *Méditations* les mêmes modes poétiques que dans les deux recueils de vers de Charles Loyson :

il connaissait son dix-huitième siècle sur le bout du doigt, mais je doute que ce soit là qu'il ait pris le nom d'Elvire qui, du reste, a été porté par plusieurs princesses espagnoles ; à moins qu'il n'y ait vu une heureuse traduction du nom d'Evirallin. Chez Lamartine comme chez la plupart des grands poètes, les sons éveillaient souvent les idées ou les images. Un exemple caractéristique : Dans sa réponse à *Némésis*, qui parut dans le *Mercure de France* du 9 juillet 1831, la strophe 10 se terminait par ces deux vers :

Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage
Aux élus de la liberté ?

En se relisant, Lamartine, frappé par la consonnance des mots *aux élus*, pensa à *Esaü* qui, tout en rendant le même son, avait le mérite de faire image, et quand il imprima cette pièce dans *les Recueillements* il écrivit :

Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage,
Esaü de la liberté ?

(1) C'est le 24 août 1818 que nous voyons paraître pour la première fois le mot de *Méditations* dans sa correspondance. Il écrivait à cette date à son ami de Virieu : « Je t'ai parlé de mes *Méditations poétiques*, je t'en ai même, je crois, récité à Lemps quelques vers. Comme ces vers-là ne sont que pour moi et pour vous dans le monde, je t'envoie les stances dernières, telles qu'elles sont tombées sur l'album, et sans avoir le temps d'en faire les vers. Cela n'est que pour toi, ce n'est qu'un croquis. » — Suivait la pièce de l'*Isolement*, qui n'avait alors d'autre titre que *Méditation huitième*.

odes, élégies, épîtres, mais quelques-unes de leurs élégies à tous les deux ont été probablement inspirées par les mêmes lectures étrangères. Charles Loyson, qui avait le même âge que Lamartine et avait reçu au collège et dans sa famille une éducation aussi forte et aussi chrétienne, s'était nourri comme lui de la moëlle des poètes anglais et du plus lyrique de tous, d'Ossian, qu'il avait célébré l'année même où il mourut (1820) dans une ode remarquable (1). Or, comme ses deux recueils de poésies avaient paru en 1817 et en 1819, qu'ils avaient fait un certain bruit, et qu'il était lié avec les meilleurs poètes du temps, à commencer par Casimir Delavigne, il est permis de supposer que Lamartine, qui passait alors chaque printemps à Paris, avait lu l'*Air natal*, le *Lit de mort*, le *Bannissement*, le *Retour à la vie*, les épîtres à Ducis, Royer-Collard et Maine de Biran, qui sont les perles de l'écrin poétique de Charles Loyson, quand il composa l'*Automne*, le *Chrétien mourant*, la *Prière*, l'*Ode à Byron*, qui sont parmi les perles du sien.

Lamartine écrivait, le 13 avril 1819, à Aymon de Virieu :

Je reçois force cadeaux de livres que les auteurs, *mes confrères*, me font. Je suis vraiment ici dans un assez joli moment pour l'amour-propre.

Ces quelques lignes en disent assez sur ses relations littéraires et sur ses lectures. Nous savons d'ailleurs qu'il entretenait alors des relations d'amitié avec M. Joseph Rocher, lequel courtisait lui aussi les Muses et le mit un peu plus tard en rapports avec Victor Hugo. Est-ce à dire que Lamartine ait imité Charles Loyson? Pas du tout (2). D'abord il n'imita, à

(1) L'*Allée d'Ossian* parut dans le *Lycée français*, année 1820, t. III, p. 49-55. L'*Hymne à la lune*, qui est inspirée de ce poète et de Young, est de la même époque (*Lycée*, IV, 1820, pp. 7-11).

« C'était le moment, dit Lamartine, où Ossian règnait sur l'imagination de la France. Baour-Lormian le traduisait en vers sonores pour les camps de l'empereur. J'étais devenu un des fils du barde... Ossian est certainement une des palettes où mon imagination a broyé le plus de couleurs et qui a laissé le plus de ses teintes sur les faibles ébauches que j'ai tracées depuis. » (*Confidences*, livre VI, § VI.)

(2) En tout cas, si Lamartine s'inspira un moment de Charles Loyson, il semble lui avoir inspiré à son tour une de ses dernières poésies, celle de l'*Enthousiasme*, qui parut dans le *Lycée français* au mois de mai 1820. On n'a pas oublié les belles stances que Lamartine publia sous ce titre dans les premières *Méditations*. Ces stances n'eurent pas l'heure de plaire à Ch. Loyson : il n'y vit qu'une imitation assez malheureuse de Lebrun et surtout du beau début de l'ode de Rousseau au comte du Luc. Et je pense que c'est avec l'espoir de faire mieux que son glorieux rival, qu'il composa sur le champ cette ode de l'*Enthousiasme* qu'il dédia à Manzoni. Mais quoiqu'elle soit d'un beau mouvement lyrique et qu'elle contienne quelques beaux vers, elle est certainement inférieure à celle de Lamartine.

proprement parler, personne à partir du jour où l'amour et la douleur firent jaillir en lui la source des *Méditations*. Jusque là il avait fait des vers plus ou moins légers, dans le goût des petits poètes du XVIII[e] siècle, et son idéal, le modèle qu'il s'efforçait d'égaler, n'était autre que l'auteur de la *Guerre des Dieux* (1). Moins de trois ans avant de composer le *Lac* il avait rimé une élégie sur la mort de Parny qu'il avait lue à l'académie de Mâcon : preuve manifeste et sans réplique du coup de foudre qu'il reçut, au mois de septembre 1817, en apprenant que M[me] Charles mourante ne pourrait pas le rejoindre à Aix.

Mais de ce qu'il se dégagea subitement de l'imitation directe et des influences diverses qu'il avait subies pendant qu'il se cherchait, il ne s'ensuit pas que, dans les *Méditations*, l'œil exercé du critique perde tout à fait la trace de ses premières lectures. S'il ne lisait plus depuis quelque temps, s'il avait cessé de traduire à sa façon, en vers ou en prose, Ossian et Young, le Tasse et Pétrarque, ses poètes favoris, son verbe et sa pensée, comme la brise en passant sur un verger en fleurs, ne s'étaient pas moins imprégnés à jamais de leur esprit, de leur accent, de leur tristesse, sans qu'on pût démêler nettement dans sa poésie ce qui était au Tasse, à Pétrarque ou à Young. Quel est le gourmet assez fin pour dénombrer dans un rayon de miel les fleurs multiples dont l'abeille a pris le suc et l'arome? Eh bien, c'est à peine si l'on pourrait relever dans les premières *Méditations* deux ou trois strophes imitées du poète des *Nuits* (2). Quant à Pétrarque dont il s'inspira plus que d'aucun autre, à partir du jour où la mort de Julie chan-

(1) Le 11 novembre 1815, il écrivait à son oncle qu'il avait donné un petit volume à un imprimeur de Paris, mais qu'au dernier moment, le sujet étant extrêmement délicat et de nature à faire grand bruit, il s'était déterminé à le retirer et à l'enfermer dans l'obscurité (*Corresp.*, t. I, p. 251.)

(2) Dans ces vers de l'*Immortalité*, par exemple :

Je te salue, ô Mort ! libérateur céleste,
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur,

il exprime la même pensée que Young dans son troisième chant :

Et la strophe du *Désespoir* :

Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître?

rappelle un des plus beaux passages de la VII[e] *Nuit*.

L'influence de Pope est encore moins visible. Si Lamartine ne nous avait pas dit lui-même qu'il s'était souvenu, dans le *Poète mourant*, de quelques strophes de cet auteur, qu'il avait essayé autrefois de traduire en vers avec l'aide de son maître de langue, je crois bien que personne ne s'en serait aperçu.

gea son amour en une sorte de religion, il lui emprunta surtout des images, encore — ces emprunts ayant été faits de souvenir — les images étaient-elles plus ou moins déformées en entrant dans son œuvre. C'est probablement ce qui a trompé Sainte-Beuve. L'illustre critique, parlant de Lamartine longtemp après les *Méditations*, disait :

Il ne goûte, il ne vénère que depuis assez peu d'années Pétrarque, le grand élégiaque chrétien et son plus illustre ancêtre (1).

La vérité, c'est que Lamartine lisait Pétrarque et le traduisait dix ans avant de publier les *Méditations*. Au mois de septembre 1810, il lui empruntait deux vers pour en faire l'épigraphe d'une lettre sur la *Nouvelle Héloïse*, et le 28 mars 1813, il écrivait à Aymon de Virieu :

Je lis des sonnets de Pétrarque, que je n'entendais guère en Italie et que je trouvais mauvais. Je les entends maintenant comme du français, je ne sais pourquoi, et j'y trouve des choses ravissantes. Il y a un temps pour tout, et telle ou telle disposition de l'âme ou de l'esprit nous donne de la répugnance ou du goût pour un homme ou pour un livre. Nous sommes vraiment de singuliers instruments, montés aujourd'hui sur un ton, demain sur un autre; et moi surtout qui change d'idées et de goût selon le vent qu'il fait et le plus ou moins d'élasticité de l'air (2).

Or, veut-on savoir comment Lamartine traduisait alors les sonnets du poète italien? Le petit *Pétrarque* de poche qu'il portait toujours sur lui va nous édifier pleinement à ce sujet (3). Lamartine a, en effet, écrit au crayon sur les pages blanches qui terminent le tome II de cette édition bijou un certain nombre de vers, en partie inédits, dont cette charmante pièce que j'ai relevée à la loupe, l'écriture en étant par endroits effacée ou illisible :

(1) *Portraits contemporains*, t. I, p. 285.
(2) *Corresp.*, t. I, p. 218.
(3) Ce petit *Pétrarque* en langue italienne appartient à M. Emile Ollivier, dont, on connaît le culte pour Lamartine. Il lui a été légué avec deux ou trois autres livres du grand poète, dont son *Gradus* du collège de Belley, par Mme Valentine de Cessia pour lui marquer sa reconnaissance. C'est une édition en 2 volumes in-32, reliés en maroquin couleur feuille morte, qui fut publiée en 1809-10 à Londres par G. Boschini, *da Torchj di Vogel et Schulze, 13 Poland Street*. Ce Pétrarque m'en rappelle un autre, in-folio, sur les marges duquel Lamartine avait écrit des milliers de vers de *Jocelyn*. Qu'est devenu ce Pétrarque in-folio ? Edouard Laboulaye disait un jour qu'il préférerait au Ronsard offert par Sainte-Beuve à Victor Hugo le Nouveau Testament grec qui porte le simple nom de Racine. Eh bien, moi, je donnerais volontiers ce Ronsard et ce Nouveau Testament pour le Pétrarque in-folio de Lamartine.

Vallon rempli de mes accords,
Ruisseau dont mes pleurs troublaient l'onde,
Prés verdoyants, forêt profonde,
Oiseaux qui chantiez sur ses bords !

Sentiers qu'embaumait son haleine,
Sentiers où sa trace autrefois
Me guidait sous l'ombre des bois,
Où l'habitude me ramène !

Ce temps n'est plus ! mon œil glacé,
Vous cherchant à travers ses larmes,
Sur vos bords jadis pleins de charmes
Ne retrouve plus le passé.

La colline est pourtant plus belle (1),
L'air est plus riant que jamais ;
Ah ! je le vois, ce que j'aimais,
Ce n'était pas vous, c'était elle !

C'est déjà le thème de l'*Isolement* et je ne serais pas étonné que ces quatre strophes en aient été la première version. Lamartine a dit dans le commentaire de cette pièce : « J'avais emporté ce jour-là sur la montagne un volume de Pétrarque dont je lisais de temps en temps quelques sonnets. » Eh bien, le sonnet CCLX de l'édition anglaise en 2 volumes, sur laquelle j'ai relevé les vers qu'on vient de lire, est ainsi conçu :

Valle che dé lamenti miei sé piena,
Fiume che spesso del mio pianger cresci,
Fere silvestre, vaghi angelli e pasci
Che l'una e l'altra verde riva affrena,

Aria de' miei sospir calda e serena,
Dolce sentier che si amoro riesci,
Colle che mi piacesti, or mi rincresci,
Ov' ancor per usanza Amor mi mena ;

Ben riconosco in voi l'usati forme,
Non, lasso ! in me ; che da si lieta vita
Son fatto albergo d'infinita doglia,

Quinci vedra' I mio bene ; e per quest' orme
Torno a veder ond' al ciel meda è gita,
Losciando in terra la ma bella spoglia.

Traduction littérale :

(1) Lamartine a écrit *aussi* belle, faisant un vers faux, comme cela lui arrivait souvent dans le premier jet.

Vallée qui de mes lamentations es pleine,
Fleuve qui souvent de mes larmes t'accrois,
Bêtes des bois, oiseaux vagabonds, et vous poissons
Que l'une et l'autre verte rive retiennent.

Air échauffé et rafraîchi par ma respiration,
Doux sentier dont si amèrement je me souviens,
Colline qui me plaisais et m'ennuies à présent,
Et où, par habitude, Amour me mène encore.

Je reconnais bien en vous les formes usitées,
Non, hélas ! en moi, qui loin d'une vie si heureuse
Suis devenu la proie d'une douleur infinie !

D'ici je voyais mon bien ; et sur sa trace
Je reviens voir l'endroit d'où elle est allée
Laissant à la terre sa belle dépouille.

Evidemment les strophes de Lamartine sont une adaptation de ce sonnet de Pétrarque (1), mais combien large et dégagée du texte italien ! C'est ainsi que J. du Bellay traduisait les sonnets qu'il transportait ensuite dans l'*Olive*, et tout à l'heure, en transcrivant les vers de Lamartine, je songeais malgré moi au sonnet de l'*Idée*, que Joachim adapta de celui de Daniello (2). Encore du Bellay a-t-il gardé religieusement le cadre et la symétrie du poème original, tandis que Lamartine qui, pour ses compositions, avait besoin d'air et d'espace, brisa l'un et s'affranchit de l'autre dès la première version du thème qu'il devait développer plus tard, au gré de son génie, dans les admirables stances qui ouvrent le recueil des premières *Méditations*.

Sainte-Beuve était donc mal renseigné quand il prétendait que Lamartine n'avait goûté et vénéré Pétrarque que tardivement. Il ne l'était pas mieux quand il disait :

Si les poésies fugitives de Ducis sont tombées aux mains de Lamartine, elles l'ont plus ému dans leur douce cordialité et plus

(1) Cf. notre édition de la *Deffence et illustration de la Langue françoyse*, par J. du Bellay, librairie Sansot, 1905.

(2) Ce n'est pas le seul qu'il ait traduit ou adapté. Je lis dans les *Souvenirs* de Charles Alexandre que Lamartine lui avait donné, entre autres manuscrits, un sonnet de Petrarque traduit à Brugg en 1824. Or, à la page 22 du tome II du petit Pétrarque qui m'a été gracieusement communiqué par M. Emile Ollivier, au-dessus du sonnet CCXLVII, Lamartine a écrit au crayon très lisiblement : Brugg, 1824, XX. Brugg est une petite localité de la Suisse où il était allé à cette époque faire une cure aux eaux de Schinznach (Argovie). J'en conclus que le sonnet traduit de Pétrarque qu'il avait offert en manuscrit à M. Alexandre n'était autre que celui-là.

animé à produire que ne l'eussent fait les poésies d'André (Chénier), quand elles auraient paru dix ans plus tôt (1).

En effet, Lamartine écrivait, le 15 août 1814 : « Je lis Ducis et je trouve cela bien médiocre (2). »

Cela me rappelle le joli mot d'Alfred de Vigny sur Sainte-Beuve qui se flattait de l'avoir pénétré : « Il ne faut disséquer que les morts. Cette manière de chercher à ouvrir le cerveau d'un vivant est fausse et mauvaise. Dieu seul et le poète savent comment naît et se forme la pensée. Les hommes ne peuvent ouvrir ce fruit divin et y chercher l'amande. Quand ils veulent le faire, ils la retaillent et la gâtent (3). »

Voilà pour les premières *Méditations*. Quant aux secondes, qui parurent trois ans plus tard, lorsque Lamartine était en Italie, je n'en vois qu'une qui soit incontestablement inspirée de l'italien, c'est l'*Ode à Bonaparte*, paraphrase éloquente et sublime du *Cinq-Mai*, de Manzoni.

Quelque temps après la publication du *Cinq-Mai*, Lamartine écrivait à Aymon de Virieu (5 février 1827) :

Je lis Manzoni, mais non son ode. Envoie-la moi avec un bon Dante et quelque bon Virgile ou Horace latin, s'il en est par là de bon.

Et le 26 du même mois :

J'ai été bien plus content que je ne m'y attendais de l'ode de Manzoni; je faisais peu de cas de sa tragédie (4), son ode est parfaite. Il n'y manque rien de tout ce qui est pensée, style et sentiment; il n'y manque qu'une plume plus riche et plus éclatante en poésie. Car, remarque une chose, c'est qu'elle est tout aussi belle en prose et peut-être plus. Mais, n'importe, je voudrais l'avoir faite. J'y avais souvent pensé, et puis le temps présent m'en a empêché (5).

Il brodait donc encore ici — mais sa mémoire était si oublieuse! — lorsqu'il racontait dans le commentaire de cette *Méditation* qu' « elle fut écrite à Saint-Point, dans la petite

(1) *Portraits contemp.* t. I, p. 285.
(2) *Corresp.*, t. I, p. 237.
(3) Cf. le *Journal d'un poète*, p. 76.
(4) *Le Comte de Carmagnola*, dont l'analyse dans le *Lycée français* inspira à Manzoni sa fameuse lettre à M. C. (Chauvet) sur l'unité de temps et de lieu dans la tragédie.
(5) *Corresp.*, t. II. — Rapprocher ces lignes du commentaire de l'*Hymne au Christ*, qui fait partie des *Harmonies poétiques et religieuses*, et dans lequel Lamartine, après avoir fait l'éloge de Manzoni à qui cette pièce est dédiée, écrit en toutes lettres : « J'ai adressé cette *harmonie* en 1829 à Manzoni. Je venais de *lire* ses poésies lyriques où le grand poète éclate tout entier. » Il aurait mieux fait de dire qu'il venait de les *relire*.

tour du nord, au printemps de l'année 1821, *peu de mois après* (!) qu'on eut appris en France la mort de Bonaparte à Sainte-Hélène ».

La vérité certaine, indubitable — à moins que la date mise en bas du manuscrit ne soit fausse elle aussi — c'est que l'*Ode à Bonaparte*, qui d'abord devait s'appeler *le Tombeau d'un guerrier*, ne fut écrite ou achevée à Saint-Point que le 24 juin 1823. Et c'est heureux pour Lamartine qu'elle ne l'ait pas été plus tôt, car, s'il l'avait composée sous l'impression fraîche et immédiate de celle de Manzoni, il lui aurait sans doute emprunté davantage.

Stendhal, comparant *le Cinq-Mai* aux poésies que cette ode avait inspirées en France, s'exprimait ainsi :

Il (Manzoni) a fait une ode à Napoléon qui lui assure l'immortalité. Depuis bien des années, rien d'aussi beau n'a été écrit dans ce genre. Les pièces de vers que lord Byron, M. de Lamartine et M. Casimir Delavigne ont publiées sur le même sujet nous paraissent bien inférieures à l'ode de Manzoni. Tout est grave et l'on peut dire céleste dans l'ode de M. Manzoni. Pour trouver quelque chose de comparable, il faudrait chercher dans les oraisons funèbres de Bossuet, et Bossuet serait probablement vaincu. Après avoir rêvé longtemps pour trouver quelque chose à blâmer dans ce chef-d'œuvre de la moderne poésie italienne, je ne vois à reprendre qu'un peu d'obscurité dans deux ou trois passages, et une ou deux tournures de phrases trop directement empruntées du latin (1).

Je suis fâché de contredire un aussi bon juge que Stendhal, mais si je partage son admiration pour l'ode de Manzoni, je suis loin de la préférer à celle de Lamartine, qui me semble un chef-d'œuvre unique en son genre. Je trouve même qu'avec ses nobles proportions, ses élans, son mouvement lyrique et le souffle extraordinaire qui y circule d'un bout à l'autre, l'*Ode à Bonaparte* dépasse le *Cinq-Mai* en grandeur et en éclat; et, puisque Stendhal a prononcé le nom de Bossuet, j'estime que l'aigle de Meaux n'est jamais monté plus haut que Lamartine en ces vers :

> Ici gît... point de nom : demandez à la terre!
> Son cercueil est fermé, Dieu l'a jugé, silence!

et dans la belle évocation qui se termine par la strophe fameuse :

(1) Cf. *Racine et Shakespeare*, études sur le Romantisme, par Stendhal, Calmann-Lévy, 1905, p. 289.

La gloire efface tout, tout excepté le crime,
Et son doigt me montrait le corps d'une victime :
Un jeune homme, un héros d'un sang pur inondé,
Le flot qui l'apportait passait, passait sans cesse,
Et toujours en passant la vague vengeresse
Lui jetait le nom de Condé.

Ce sont là des accents d'oraison funèbre, et qu'est-ce au fond que l'*Ode à Bonaparte*, sinon une oraison funèbre en vers ?

III

A présent, voyons ce que Lamartine a pris à Manzoni. Je n'aime pas beaucoup les rapprochements dont on abuse dans le monde universitaire, mais celui-ci s'impose :

MANZONI (strophe I).

Il n'est plus ! et, comme après le dernier soupir exhalé, sa dépouille est restée immobile et sans souvenir, veuve d'une si grande âme, ainsi, frappée de stupeur, la terre à cette nouvelle s'arrête.

Muette, elle pense à la suprême heure de l'homme du destin, et ne sait *quand un pied mortel viendra sur sa poussière sanglante imprimer la même trace.*

LAMARTINE (strophe III).

Jamais d'aucun mortel le pied qu'un souffle efface
N'imprima sur la terre une aussi forte trace
Et ce pied s'est arrêté là !

MANZONI (strophe II).

Pendant qu'il rayonnait sur le trône, mon génie le vit et se tut ; et lorsque, *éternel jouet du sort*, il tomba, se releva, pour tomber encore une dernière fois, jamais, à la voix de mille autres, ma muse ne mêla sa voix.

Vierge des louanges serviles et des lâches injures, elle s'éveille aujourd'hui, comme au dernier reflet que jette en disparaissant tout à coup ce grand astre, et elle apporte à son urne un chant qui peut-être ne mourra pas.

LAMARTINE (strophe XXVI).

Et que ton nom *jouet d'un éternel orage*.

(strophe V).

Ne crains pas cependant, ombre encore inquiète,
Que je vienne outrager ta majesté muette,
Non, la lyre au tombeau n'a jamais insulté.

MANZONI (strophe V).

Il se nomma : deux siècles, l'un contre l'autre armés, se tournèrent vers lui, soumis et comme attendant leur sort ; il leur imposa silence et s'assit en arbitre au milieu d'eux.

LAMARTINE (strophe VII).

Ce siècle dont l'écume entraînait dans sa course
Les mœurs, les rois, les dieux... refoulé vers sa source,
Recula d'un pas devant toi.

(strophe IX).

Ainsi dans les accès d'un impuissant délire,
Quand un siècle vieilli de ses mains se déchire
En jetant dans ses fers un cri de liberté,
Un héros tout à coup de la poudre se lève,
Le frappe avec un sceptre... il s'éveille, et le rêve
Tombe devant la vérité.

MANZONI (strophe VII).

Ah! que de fois, à la chute silencieuse d'un jour inoccupé, attachant à la terre ses yeux foudroyants, les bras croisés sur la poitrine, il s'arrêta, assailli par le souvenir des jours qui n'étaient plus!

Il revoyait et les tentes mobiles, et les vallées pleines de la bataille, et l'éclair des armes des fantassins, et le flot des cavaliers, et les ordres vifs et pressés, et l'obéissance rapide.

LAMARTINE (strophe XIX).

Oh! qui m'aurait donné d'y sonder ta pensée,
Lorsque le souvenir de ta grandeur passée
Venait, comme un remords, t'assaillir loin du bruit,
Et que, les bras croisés sur ta large poitrine,
Sur ton front chauve et nu que la pensée incline,
L'horreur passait comme la nuit!

(*Suit l'admirable vision qui remplit les strophes XX, XXI, XXII et XXIII.*)

MANZONI (strophe IX).

Belle, immortelle, bienfaisante foi, accoutumée aux triomphes, inscris encore celui-ci; réjouis-toi, jamais grandeur plus superbe n'humilia son orgueil devant l'opprobre du Golgotha.

Maintenant de ces cendres fatiguées détourne toute parole amère; le Dieu qui précipite et relève, qui afflige et console, sur sa couche déserte, ce Dieu est descendu près de lui.

LAMARTINE (strophes XXVIII, XXIX et XXX).

On dit qu'aux derniers jours de sa longue agonie
Devant l'éternité seul avec son génie,
Son regard vers le ciel parut se soulever,
Le signe rédempteur toucha son front farouche
Et même on entendit commencer sur sa bouche
Un nom qu'il n'osait achever.

Achève! c'est le Dieu qui règne et qui couronne
C'est le Dieu qui punit; c'est le Dieu qui pardonne;
Pour les héros et nous il a des poids divers,
Parle-lui sans effroi : lui seul peut te comprendre,

L'esclave et le tyran ont tous un compte à rendre,
L'un du sceptre, l'autre des fers.

Son cercueil est fermé : Dieu l'a jugé. Silence!
Son crime et ses exploits pèsent dans la balance :
Que des faibles mortels les mains n'y touchent plus!
. . . . . .

Telle était la façon d'imiter ou de s'inspirer de Lamartine. On voit qu'elle n'a rien de commun avec celle des traducteurs ou des adaptateurs vulgaires. Ce qui frappe le poète ici comme partout, ce sont les images qui font naître l'idée. Quand il en trouve une à son goût, il la note, il s'en empare, il l'enchâsse dans un texte qui lui est propre, et c'est à peine si, dans le flot de paroles harmonieuses où elle roule, celui à qui il l'a empruntée pourrait la reconnaître.

L'*Ode à Bonaparte* est une des rares *Méditations* dont la source soit italienne, si l'on peut appliquer ce gros mot de source à un aussi mince filet d'eau. On a supposé que le *Crucifix* pourrait bien avoir été, lui aussi, inspiré par un poète italien, mais on n'a appuyé cette hypothèse d'aucune preuve digne d'être retenue (1). Rien ne prouve, en effet, que le canevas en prose de cette *Méditation* soit une traduction ou une adaptation d'un poète italien, et nous verrons plus loin que Lamartine, tout improvisateur qu'il était, fit, dans deux ou trois circonstances, des esquisses en prose très courtes, mais dont les grandes lignes étaient très arrêtées. Quant au titre *Il Crucifisso*, qu'il donna, on ne sait pourquoi, au canevas du *Crucifix*, il ne prouve rien non plus, Lamartine, à dater de son voyage en Italie, ayant pris l'habitude de mêler à sa prose des expressions italiennes.

Enfin s'il ne fit pas entrer cette élégie dans le recueil des premières *Méditations*, on aurait tort d'en conclure qu'il ne la composa que beaucoup plus tard, attendu que le recueil des secondes *Méditations* contient quelques pièces qui sont du même temps que les premières, notamment *Sapho* et la pièce *A Elv.*

Je sais bien que telle stance du *Crucifix* (2) contredit sur

(1) *Revue universitaire* du 15 mars 1905 : Notes sur la composition du *Crucifix*, par Pierre Martino.

(2) Cette stance est la suivante :

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage!
Sept fois depuis ce jour l'arbre que j'ai planté,

un point essentiel le commentaire même du poète, mais il ne faut pas ajouter trop de foi à ses récits qui sont presque toujours *romancés*. Qu'il ait repris et parachevé le *Crucifix*, en Italie ou en France, quelques années après la mort de Mme Charles, la chose est parfaitement admissible, et ce ne serait pas la première pièce qu'il aurait retouchée, remaniée, refondue, longtemps après l'avoir faite (1). Mais une tradition dont il convient de tenir compte, parce qu'elle est conforme à la vraisemblance, une tradition qu'on a gardée parmi les siens, veut qu'il ait composé cette *Méditation* quelques jours seulement après la mort de Julie, sous le coup du grand chagrin que lui causa cette perte et en recevant des mains de M. de Parseval le crucifix qu'elle avait baisé agonisante. Jusqu'à preuve du contraire, je tiens cette tradition pour vraie et je laisse à d'autres le soin de pénétrer les raisons pour lesquelles Lamartine ne publia le *Crucifix* qu'en 1823 (2).

IV

En somme, la part de l'exotisme est assez faible dans les

Sur sa tombe sans nom a changé de feuillage :
Tu ne m'as pas quitté.

Mme Charles étant morte le 18 décembre 1817, si l'on prenait cette stance au pied de la lettre il s'ensuivrait qu'elle aurait été composée en 1824, c'est-à-dire après la publication du recueil où elle figure. Or, Lamartine lui-même déclare dans le commentaire du *Crucifix* qu'il composa cette pièce en 1818.

(1) *Le Passé* et *l'Enthousiasme* sont de ce nombre. Le *Passé*, qui fut commencé en 1821, ne fut achevé qu'en 1823 et *l'Enthousiasme*, dont Lamartine avait écrit les premières stances en 1817, ne fut terminé qu'en 1819. Cette *Méditation* était destinée à M. Joseph Rocher qui, dans une jolie épître, l'avait détourné de renoncer à la poésie.

(2) En ses notes sur la composition du *Crucifix* (*Revue universitaire*), M. Pierre Martino, s'autorisant de ce fait, relevé par lui dans *Raphaël*, que le docteur Alain qui avait soigné Julie était mort quelques années après elle, *en tenant entre ses mains jointes sur sa poitrine un crucifix, modèle de patience, qu'il embrassait quand il souffrait au-delà de ses forces.*— M. Pierre Martino a émis cette opinion que Lamartine avait probablement voulu désigner ce docteur par le *martyr* dont il est question dans les vers que voici :

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, *du sein d'un martyr*,
Dans mes tremblantes mains tu passas tiède encore
De son dernier soupir!

J'avoue ne rien comprendre à cette interprétation. Si le docteur Alain était mort avant Julie, peut-être, en effet, Lamartine aurait-il songé à lui dans cette scène ; mais comme il mourut longtemps après elle, il n'avait aucune raison de l'y faire entrer, surtout à l'état de martyr. Ce mot, qui a intrigué et induit M. Martino en erreur, s'explique tout naturellement par ce fait que le prêtre qui administra Julie était de ceux qu'on appelait communément alors « les martyrs de la Révolution ». Il avait été emprisonné et déporté comme des milliers d'autres.

Et voilà comment, à vouloir serrer de trop près les textes, chez un poète aussi peu précis que Lamartine, on risque de chercher midi à quatorze heures.

Méditations, si on la mesure aux emprunts directs de Lamartine (1). Je dirai même qu'elle ne répond pas du tout à l'idée qu'on s'en fait en lisant sa *Correspondance*. Ainsi, lord Byron et Shakespeare, malgré tout le prestige dont ils jouissaient alors en France, n'exercèrent sur lui qu'une action à peu près nulle. En 1818, pendant qu'il travaillait à sa tragédie de *Saül*, il s'efforçait bien de faire du Shakespeare, mais il ne le comprenait que mélangé de Racine (2). Aussi il arriva ce qui devait arriver avec un tempérament élégiaque comme le sien, Racine finit par l'emporter.

Quand il composa son ode fameuse sur *l'Homme* (septembre 1819), Lamartine ne connaissait pas encore lord Byron — car ce n'était pas le connaître que d'avoir simplement lu *Manfred*. Il ne commença vraiment à l'étudier que vers 1823, lorsqu'il songea à écrire la *Mort de Socrate*. Encore ne l'étudia-t-il qu'au point de vue de la forme, et tout ce qu'il lui prit fut la division de son poème par couplets (3).

Que s'il paraît avoir emprunté si peu aux étrangers dont il s'était nourri, cela tient à ce fait qu'il s'assimilait merveilleusement le sang et l'âme de ses lectures et qu'il avait reçu une éducation classique des plus solides. Classique il était né, classique il demeura par l'entente de la composition autant que par le style, quoique le sentiment de la nature et l'expression du « Moi », qui sont les principaux caractères du romantisme, soient aussi accusés chez lui que chez aucun autre. Il écrivait un jours à propos de Stendhal :

Il a oublié que l'imitation de la nature n'était pas le seul but des arts, mais que le *beau* était, avant tout, le principe et la fin de toutes les créations de l'esprit. S'il s'était souvenu de cette vérité fondamentale, il n'aurait point dit que Pigault-Lebrun était romantique (dans l'acception favorable du mot), mais qu'il était populaire, ce qui est

(1) Elle est encore plus petite dans les *Harmonies*, *Jocelyn* et les *Recueillements*.

(2) Il écrivit à Aymon de Virieu, le 23 janvier 1818 : « Je viens de finir à l'instant un acte entier de *Saül;* celui-là est du Shakespeare, l'autre sera du Racine, si je peux, et ainsi tour à tour du pathétique au terrible et du terrible au lyrique jusqu'à la fin qui se présente nettement à mon esprit; et le tout sera fait le 1er mai. » (*Corresp.*, t. I, p. 286.)

(3) Et le 15 février 1823 : « En ce moment, je fais une chose que je méditais depuis six ans : un chant sur la mort de notre ami Socrate. Le *Phédon* m'y a fait repenser. Cela va comme de l'eau courante, et pour nous deux au moins, cela sera superbe, peut-être même pour Fréminville... Cela aura 5 ou 600 vers. C'est coupé par couplets comme Byron. Je crois qu'il n'y a pas moyen de soutenir l'épique autrement. » (*Corresp.*, t. II, p. 238.)

tout autre chose. Il n'aurait pas dit qu'il fallait renoncer aux vers dans la poésie moderne ; car le vers ou le rythme étant le beau idéal dans l'expression ou dans la forme de l'expression, ce serait redescendre que de l'abandonner, il faut le perfectionner, l'assouplir, mais non le détruire. L'oreille est une partie de l'homme, et l'harmonie une des lois secrètes de l'esprit, on ne peut les négliger sans erreur... Je voudrais encore que M. Beyle expliquât aux gens durs d'oreille que le siècle ne prétend pas être romantique dans l'expression, c'est-à-dire écrire autrement que ceux qui ont bien écrit avant nous, mais seulement dans les idées que le temps apporte ou modifie ; il devrait faire une concession : classique pour l'expression, romantique dans la pensée, à mon avis c'est ce qu'il faut être (1).

Retenons la fin de cette lettre, tout le secret de l'art de Lamartine est là. M. Ernest Renan, qui l'avait lu beaucoup, aimait à répéter que l'Université aurait été incapable de faire un Lamartine (2). Je crois qu'il se regardait lui-même quand il

(1) Lettre à M. de M., du 19 mars 1823, publiée dans *Racine et Shakespeare*, de Stendhal.

(2) C'est peut-être pour cela qu'en général les Universitaires de profession l'ont si peu compris. Dans ces dernières années surtout, il semble qu'ils se soient entendus pour le dépouiller de ses qualités les plus solides et de ce qui constitue son originalité propre, en le soumettant à un examen méthodique et minutieux d'où nul écrivain ne sortirait indemne.

Je ne sais pas comment on leur enseigne la critique à l'École normale ou ailleurs, mais on dirait vraiment que pour eux elle consiste uniquement à rapprocher des textes, à passer au crible tous les vers d'un poète, pour en faire tomber les pensées, les expressions et les usages qu'on a pu rencontrer précédemment ailleurs. Comme si, pour exprimer certaines sensations, certaines idées, en vers ou en prose, les mêmes mots, à l'arrangement près, les mêmes figures ne se présentaient pas tout naturellement à l'esprit, et comme si, pour un Lamartine, la poésie était autre chose qu'un chant fait de sons plus ou moins harmonieux, plus ou moins vagues, saisis, captés, retenus et puis modifiés en passant par sa lyre !

M. Raoul Rosières, dans un article retentissant publié par la *Revue bleue* le 8 août 1891, s'est efforcé d'établir que, si on ne lisait plus Lamartine, c'est qu'il n'avait apporté au monde aucune pensée nouvelle et que sa lyre n'avait fait entendre que des chants déjà entendus !

Et d'abord est-il bien vrai qu'on ne lise plus Lamartine ? M. Emile Ollivier, qui préside actuellement la société qui exploite ses œuvres, a réfuté victorieusement cette assertion en publiant le tableau comparatif de leur rendement depuis 1869 (année de sa mort) jusqu'à 1895 (1). Il résulte, en effet, de ce tableau que, dans cet espace de temps, il a été vendu 75.251 exemplaires des premières et des secondes *Méditations*, 64.751 de *Jocelyn*, 106 251 de *Graziella*, et 53.251 de *Raphaël*. Pour un auteur qu'on ne lit plus, avouez que ce résultat est assez appréciable. N'en déplaise à M. Rivière, on n'a jamais cessé de lire Lamartine. Les femmes, qui constituent sa principale clientèle, l'ont un peu négligé durant la période dite naturaliste. Pendant quelques années, *Nana* fit une concurrence sérieuse à Elvire, mais cette vogue malsaine dura peu, et les femmes, qui sont avant tout des idéalistes, retournèrent à leurs amours d'antan, c'est-à-dire aux *Méditations*, à *Graziella*, à *Raphaël*. Le mouvement de curiosité et de protestation qui s'est produit naguère à la suite de la publication des lettres d'Elvire prouve que Lamartine a toujours l'oreille des femmes.

Voilà qui donne un démenti formel à M. Rosières. Quant à son autre assertion, que Lamartine n'a apporté au monde aucune pensée nouvelle et n'a fait entendre

(1) Cf. *Valentine de Lamartine*, par Marie-Thérèse Ollivier, p. 171.

s'exprimait de la sorte. Et, en effet, il y a des natures d'élite qui ne pourraient se développer et s'épanouir dans l'atmosphère lourde et malsaine des casernes universitaires (1). « Il faut sortir de nos rhétoriques pour voir le vrai en poésie », disait un jour Lamartine à Aymon de Virieu (2). Quoiqu'il eût passé sous la férule d'hommes qui mettent au-dessus de tout les principes et la règle, il nous donne l'impression très vive d'un esprit

que des chants déjà entendus, elle ne vaut pas la peine qu'on la réfute. En admettant même que le premier succès de Lamartine n'ait été qu'une affaire de mode, qu'un engouement des salons mondains de la Restauration, on ne saurait s'expliquer qu'il ait duré si longtemps, qu'il dure encore, si vraiment la poesie des *Méditations* et des *Harmonies* ne répondait pas à certaines aspirations, à un besoin naturel de l'âme, si, comme fond et comme forme, elle n'avait eu, en 1820, un charme nouveau. Or, à moins d'être aveugle et plus sourd que les sourds de naissance, il est impossible de nier que Lamartine apporta à la poésie française une note nouvelle, qu'en chantant l'amour idéal et platonique sur un mode religieux il fit pour elle ce que Pétrarque avait fait pour la poesie italienne avec ses *Sonnets* et ses *Triomphes de l'amour et de la mort*. Encore — j'en demande pardon aux Italiens — y a-t-il pour moi plus de variété, plus d'élévation religieuse, plus de charme pathétique dans les *Méditations* que dans le *Canzonière*. Mais quand bien même ils seraient aussi monocordes l'un que l'autre, Lamartine et Pétrarque ont certainement fait entendre à leurs contemporains « des accents inconnus à la terre ». Ce sont deux voix du ciel qui se répondent comme deux échos à travers les siècles. On peut leur préférer une autre musique, mais il n'y en a pas de plus éthérée, de plus divine, et tant que le rossignol à qui l'on peut reprocher comme à eux de se répéter toujours, tant que le rossignol charmera le cœur et l'oreille, Pétrarque et Lamartine auront leurs admirateurs et leurs dévots.

Qu'importe à présent — et ici j'entre dans le détail à la suite de M. Rosières, et je réponds du même coup à tous ceux qui emploient son procédé critique — qu'importe que les plus belles pièces des *Méditations* contiennent plus ou moins de réminiscences, que, par exemple, l'*Hymne au Soleil* soit imité de Léonard, que, dans l'*Isolement*, il y ait à la fois des moitiés de vers du même Léonard et des bouts de phrase de La Harpe et de Chateaubriand; que le *Vallon* soit inspiré du *Retour à la solitude*, de Lebrun; que l'*Homme*, l'*Immortalité*, la *Providence à l'homme*, l'*Ode aux Français*, la *Foi, Dieu*, renferment des passages qu'on dirait empruntés au *Génie du Christianisme*, au *Vicaire savoyard*, aux *Etudes de la nature*, de Bernardin de Saint-Pierre, à l'*Incrédulité*, de Soumet, à l'*Essai sur l'homme*, de Pope, au *Génie de l'homme*, de Chênedollé, à qui et à quoi encore? que le *Lac*, qui est de 1817, contienne une strophe ou deux prises au *Golfe de Naples*, de Pierre Lebrun, qui est de 1818! qu'on y trouve un hémistiche de Thomas : « O Temps, suspends ton vol! » et un hémistiche de Quinault : « Le flot fut attentif! » etc., etc. Rien de tout cela ne saurait m'émouvoir ni même me surprendre, et il ne faut pas avoir pour deux liards d'esprit critique pour attacher plus d'importance qu'elles n'en ont à ces pirateries involontaires de la mémoire, car, depuis que le monde est monde, j'entends depuis que les littératures existent, ces sortes de pirateries ont toujours été pratiquées. Et pendant qu'il y était M. Raoul Rosières aurait bien fait de nous dire ce que Léonard, Chateaubriand, La Harpe, Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Pope, Chênedollé, Thomas et Quinault avaient emprunté aux autres. Cela ne les empêche pas d'ailleurs d'être ce qu'ils sont. Virgile aussi a imité Homère. S'ensuit-il qu'il n'ait pas sa valeur propre et qu'il soit sans originalité et sans caractère? Tout le monde s'accorde, au contraire, à reconnaître qu'il a plus d'âme qu'aucun autre. Eh bien, c'est par l'âme aussi et par la musique de l'âme que vaut surtout la poésie de Lamartine. Je plains ceux qui ne le sentent pas.

(1) Lamartine non plus n'aimait pas l'Université et fut un des premiers à la battre en brèche au nom de la liberté de l'enseignement. (Cf. la *France parlementaire*, t. III, pp. 465 et suiv.) Parlant un jour de Fontanes et des circonstances dans lesquelles il l'avait entendu la première fois, il disait : « M. de Fontanes lisait d'une voix universitaire! » (*Souvenirs et portraits*, t. III.)

(2) *Corresp.*, t. III, p. 344.

qui a été formé en liberté (1). D'abord il comprend tout, même les choses qui échappent d'ordinaire à l'entendement des poètes. Il n'a aucun préjugé de caste ou de secte, aucune morgue, aucune de ces haines étroites et basses, filles de la peur, de la jalousie, de la rancune, qui, à de certains moments, arment les citoyens d'une même nation, d'une même commune, les uns contre les autres. A l'exemple de son divin maître, il semble n'être venu au monde que pour prêcher la paix et l'amour aux hommes. Son verbe, un des plus nobles, des plus purs, des plus harmonieux qui soient tombés d'une bouche humaine, éclaire, embrase, embellit tout, comme le soleil qui luit dans les cieux, et soulève les âmes les moins sensibles. Il a beau avoir été élevé par les Jésuites, il estime, il admire tout autant que qui que ce soit leur plus redoutable adversaire. Jeune, il se délectait avec la *Henriade*, *Mérope* et les poésies badines de Voltaire ; vieux, c'était avec sa correspondance. Si la Bible qui fut sa première lecture lui avait fait une imagination orientale (2) ; si Bossuet lui avait donné le sens du mouvement, de la période, de la pompe oratoire, Fénelon et Racine, celui de la douceur et de l'eurythmie, Voltaire lui avait donné le sentiment et le goût de la clarté. Il est clair en vers comme en prose, et reste clair jusque dans ses démonstrations métaphysiques. Sous ce rapport il est bien le fils du dix-huitième siècle (3).

Avait-il lu les poètes du seizième ? J'en doute, quoiqu'il fasse songer plus d'une fois à Joachim du Bellay, qui fut à l'aurore de la Renaissance ce qu'il a été lui-même au début de la Restauration, l'annonciateur de la poésie nouvelle. On a rapproché certains vers des *Méditations* de ceux de l'*Olive* (4). Le

(1) Il est vrai qu'après sa sortie du collège de Belley il vécut pendant des années au grand air, libre de ses mouvements comme de la direction de son esprit.

(2) « Je suis né oriental et je mourrai tel, a-t-il dit dans le commentaire de la *Méditation du Passé*. La solitude, le désert, la mer, les montagnes, les chevaux, la conversation intérieure avec la nature, une femme à adorer, un ami à entretenir, de longues nonchalances de corps pleines d'inspirations d'esprit, puis de violentes et aventureuses périodes d'action comme celles des Ottomans ou des Arabes, c'était là mon être : une vie tour à tour poétique, religieuse, héroïque ou rien. »

(3) Il l'est encore par certaines strophes en vers de huit pieds, d'une tournure madrigalesque ou précieuse, souvenir involontaire et comme inconscient des petits poètes badins de la fin du règne de Louis XV.

(4) Notamment cette strophe de *l'Isolement :*

Là, je m'enivrenais à la source où j'aspire ;
Là, je retrouverais et l'espoir et l'amour,
Et ce bien idéal que toute âme désire,
Et qui n'a pas de nom au terrestre séjour.

qui semble inspirée du sonnet CXIII de l'*Olive :*

rapprochement s'imposait, en effet, mais il ne signifie qu'une chose à mes yeux, c'est que Joachim et Lamartine s'étaient tous deux nourris de Pétrarque et des poètes italiens de son école et qu'ils avaient à peu près le même tempérament, la même nature. Voyez plutôt : « J'étais, dit Lamartine, et je suis resté toute ma vie un amateur de poésie plus qu'un poète de métier (1). »

En disant cela, il ne ment pas, il ne cherche pas à nous en faire accroire. Il ne fut, en réalité, qu'un improvisateur ou, pour employer une de ses images préférées, qu'une harpe éolienne qui frémissait aux moindres brises. Si nous ouvrons sa correspondance, nous voyons qu'il rimait uniquement pour se distraire, pour passer le temps — ce qui est le fait d'un amateur. Ses *Méditations*, qui devaient lui ouvrir la carrière diplomatique, n'étaient pas imprimées, qu'il regrettait de les avoir livrées à la publicité, bien qu'elles l'eussent déjà couvert de gloire! Comme il prétendait avoir l'étoffe d'un homme d'action, — et la suite montra qu'il se connaissait assez bien de ce côté — il craignait que ses poésies ne lui fissent tort aux yeux de ceux qui distribuaient les places (2) : les écrivains, les poètes surtout, ont si mauvaise réputation dans le monde de la bureaucratie! Vingt fois, après ses premiers triomphes, il voulut renoncer à la poésie, il lui dit adieu en vers admirables. Il y revenait toujours, naturellement et malgré lui, d'abord parce qu'il était né poète et qu'il est aussi difficile au poète de naissance qu'au rossignol de ne pas chanter; ensuite parce que

Là est le bien que tout esprit désire,
Là, le repos où tout le monde aspire,
Là est l'amour, là le plaisir encore.

(1) Cf. Les secondes *Méditations*. Commentaire des *Adieux à la poésie*.

(2) Il écrivait à M. de Genoude, le 26 juin 1819 :

J'ai fait quelques nouvelles *Méditations* que je voudrais bien soumettre à M. de Lamennais et à vous; mais je ne suis pas assez bien pour déployer toutes mes ailes et me remettre dans mon *Clovis* (poème qu'il avait commencé dès 1813 et qu'il abandonna, comme ses tragédies de *Médée* et de *Zoraïde*, après le succès triomphal des *Méditations*). — J'ai de plus en plus l'espérance d'être employé dans la diplomatie, et, jusqu'à ce que je n'aie plus une lueur d'espoir de ce côté, je n'essaierai pas de rien publier. La réputation de poète est la pire de toutes aux yeux des hommes qui possèdent ce monde matériel. »

Et le même jour au comte de Saint-Mauris :

« ... Si je suis une fois secrétaire d'ambassade et dans une position plus indépendante, je me lancerai alors sans timidité dans cette carrière (poétique) où je me sens poussé, quoique, à vous parler franchement, je n'y espère pas de très grands succès; mais c'est là un des risques de cette vocation que vous définissez si bien, de faire les choses pour elles-mêmes et sans en calculer les résultats : *il faut écrire comme on respire, parce qu'il faut respirer, sans savoir pourquoi...* » (*Corresp.*, t. II, pp. 50 et 52.)

ses recueils de poésies lui étaient payés à peu près ce qu'il voulait et que l'argent fut le bourreau de toute sa vie.

Remontez maintenant jusqu'au seizième siècle et feuilletez le livre aussi court que glorieux de la vie de Joachim du Bellay. Vous le verrez, lui aussi, protester dès 1549, année de ses débuts, dans une préface célèbre, que c'est uniquement pour être agréable à la princesse Marguerite, sa Muse et sa bienfaitrice, qu'il continue à faire des vers. Non qu'il ait à se plaindre de la Renommée : c'est sur ses ailes toutes grandes ouvertes que sont parties la *Défense* et l'*Olive;* mais il lui déplaît d'être confondu parmi la foule des rimeurs de profession; il tient lui aussi à ce qu'on sache bien qu'il n'est qu'un amateur, et pour que personne ne puisse en douter il sème comme à plaisir les négligences dans ses pages les mieux venues. Lamartine se corrigeait encore dans les commencements, comme en témoignent ses innombrables retouches des *Méditations;* Joachim, jamais. Vous pouvez faire la chasse aux variantes dans ses éditions successives, vous n'en trouverez point. C'est à peine s'il a quelque souci de son orthographe, qu'il abandonne, avec une désinvolture de gentilhomme, à la fantaisie de ses imprimeurs (1).

Quand il partit pour l'Italie, derrière le cardinal du Bellay, son cousin, n'allez pas croire que c'était le pays qui l'attirait. Certes il était heureux de franchir les Alpes et de voir la Ville qui, sous les Papes comme sous les Césars, était demeurée le premier théâtre du monde, mais il l'était surtout à la pensée qu'il allait trouver, au service du cardinal, l'emploi de ses facultés actives, car lui aussi se croyait l'étoffe d'un homme d'action. Le rôle d'intendant qu'on lui destinait lui causa de cruelles déceptions, mais il ne perdit pas son temps à Rome, et le ciel d'Italie eut sur son imagination la même influence que sur celle de Lamartine. Il acheva de les mûrir tous les deux, et l'on peut dire en toute vérité que nous lui devons, avec les *Regrets* et les *Méditations*, les deux plus belles fleurs qui aient illustré, au seizième et au dix-neuvième siècle, le jardin poétique de la France.

LÉON SÉCHÉ.

(1) En cela encore Lamartine lui ressemblait : « La grammaire écrase la poésie, écrivait-il un jour à Victor Hugo. La grammaire n'est pas faite pour nous. Nous ne devons pas savoir de langues par principes. Nous devons parler comme la parole nous vient sur les lèvres. » (*Victor Hugo raconté*, t. II, p. 104.)

POÈMES

LA FATIGUE DU PRINTEMPS

Je songe à quelque nuit immense; à des falots,
Le long d'un canal droit, au bord d'une jetée;
Au seul bruit que ferait une rame, heurtée
Contre un banc de rameur, dans l'ombre. Il est des flots
Si calmes qu'on dirait quelques linges de lune
Tombés du ciel, et puis roulés languissamment
Sur les vagues, et puis projetés sur la dune.
Je m'éveille, ce soir, dans ma douleur d'amant.
Il me faudrait rêver de choses apaisées.
Surtout, je ne veux pas parler de la rosée
Sur les roses qui vont s'ouvrir, cette nuit-ci.
Elle est froide et, peut-être, elle est brûlante aussi.
Hélas! ce ne sont pas images dont on joue,
Quand on a bien senti les larmes sur sa joue.
J'ai souffert, tout le long du plus long des hivers;
Trouverai-je la paix en écrivant ces vers?
Il me faudrait rêver de choses tempérées;
D'un sable fin d'où se retire la marée;
D'un soir tiède et penché sur un port espagnol;
D'un jardin basque où l'on entend des rossignols
Ou d'une aube d'argent sur la mer des Cyclades.
Je regarde mes mains comme font les malades
Et j'ai peur de mourir, me sentant si léger,
Si prêt à m'en aller, quelque part, voyager
Dans un pays, où je serais exempt de vivre
Le printemps dont, ce soir, l'Ile de France est ivre.
Je songe à quelque automne adorablement clair,

Mais, surtout, j'ai, soudain, comme une horreur de l'air,
Trop chargé de parfums, de trouble et de vertige.
Je songe à quelque fleur qui laisse aller sa tige,
Béatement, entre deux eaux, sous un étang.
Et, sur les coussins d'or du divan, je m'étends,
Entraîné par la vie obscure et plein encore
Du souvenir des jours où, sur la mer sonore,
Insoucieux de la traîtrise des courants,
J'allais, les yeux baignés de ciel, les bras mourants,
Sentant s'enfler sous moi le dos du gouffre vague
Et le corps immobile emporté par les vagues.

★

LE RÊVE

Comme un étang, comme un miroir, mon âme est lisse.
Le grand jour n'y vit pas, n'y meurt pas : il y glisse,
Comme un étang, comme un miroir qui se complait
A ne jouer que des reflets. Et ces reflets
En sont la caressante et paresseuse vie.
De l'ombre d'un désir mon âme est assouvie ;
Mais le rêve s'attarde en elle, doucement
Et, doucement, s'en va, sans un déchirement.
Or, quelquefois, le rêve est profond et si trouble
Que je sens que mon âme, en flottant, s'y dédouble.
— Reste de jour dans un crépuscule argenté —
Ainsi, quand Rodenbach souffrait, les soirs d'été,
Et regardait, au fond des glaces, son image,
Il devait se sentir parti pour un voyage
Lointain, au cours duquel, tout à coup, lui manquait
Comme un autre lui-même oublié sur le quai.
Il semble encor, parfois, que, dans l'ombre, se meure
Cet autre moi, qui fait, hors de moi, d'heure en heure
Et, comme le bizarre et lointain voyageur,
Moi-même, je me meurs soudain. Comme un plongeur
Qui, baigné de tiédeur et sûr de son haleine,

S'oublie, et sent, soudain, son cœur battre avec peine,
Et, se dressant dans l'eau sinistre, épouvanté,
Fou, nage à bras déments, debout, vers la clarté,
Mon âme, tout à coup, s'éveillant, angoissée,
Rappelle, en s'affolant, sa vie et sa pensée.
Pourtant, mêlant son charme au charme de l'azur,
Il vient à moi si bleu, si léger et si pur,
Quand, pour me pénétrer, il semble qu'il ne touche
Ni l'ombre de mes cils, ni l'ombre de ma bouche,
Que je rouvre, toujours, à ce rêve, mon cœur.
Eternelle faiblesse. Eternelle douceur

★

A JEAN MORÉAS

Maître, qui, sous un ciel tiède et bleu, m'as quitté,
Lourdement accoudé sur les tables de marbre
Et qui t'en es allé dans la nuit d'arbre en arbre,
Seul avec ta détresse et plein d'éternité;

Bouche mortelle, hélas! qui, dans ces jours, commences
Un chant que l'avenir dira d'un cœur amer,
Poète qui crois voir dans ta douleur immense
L'âpre stérilité des plaines de la mer;

Je te salue au nom de la force divine,
Nourri de pleurs cachés et de nobles dédains.
Vois avec quel amour, en glissant des collines,
La nuit élyséenne a charmé les jardins.

Pense à moi. Je te suis, Moréas, dissemblable
Comme ces vitres d'or diffèrent du soleil,
Comme les lacs d'azur sont nus auprès des sables
Où brûlent, en rampant, des pourpiers vermeils.

Ne me dédaigne pas. J'ai déjà fait, sur terre,
Un chemin décevant, sous mes pins que l'été
Enchantait de parfums, d'extase et de mystère.
Toute âme porte en elle un monde inhabité.

Moi, je l'avais peuplé de formes apparues
Dans des rêves qui m'ont délaissé, tour à tour,
Et me voici, tout jeune avec toi, dans la rue,
Moins seul, mais plus blessé, peut-être, par l'amour.

Maître, je veux souffrir et mourir en poète.
Je ne viens pas, dans l'ombre où ta gloire nous luit,
Arracher le rameau dont tu ceignis ta tête
Pour rentrer, maraudeur du laurier, dans ma nuit.

Mais parce que je sais qu'au fond de nuits plus noires
L'injustice et l'envie arrêteront l'élan
Des Muses que suivaient, en chantant, les Victoires
Et qu'elles nous viendront avec des cœurs tremblants,

Je veux être de ceux qui, sur leurs pauvres ailes,
Viendront pleurer leur chute au bas du ciel sacré
Et soutiendront les pas des belles Immortelles
Sur la terre insultante à leurs pieds honorés.

ÉMILE DESPAX.

LE PÉRIL JAUNE

LES RESPONSABLES

Le public du nouveau siècle ne veut plus être trompé ; s'il excuse une erreur matérielle, une faute de détail, il ne tolère plus l'improbité, la mystification : il exige la sincérité, la vérité.

M. Pierre Loti, par exemple, est-il bien avancé maintenant d'avoir écrit sur le Japon les livres les plus inexacts, les plus superficiels, les plus frivoles, les plus malséants qu'on ait jamais publiés en langues de l'Univers ? Je le vois bien : M. Loti, quoique jeune encore, appartient à cette falote génération de voyageurs qui croyaient pouvoir impunément inventer leurs impressions, imaginer leurs observations et faire évoluer dans les pays exotiques les mièvres créations de leur imagination, trop paresseuse pour s'astreindre à regarder en face l'austère, l'inflexible, la « pure et simple » vérité, ici plus séduisante pourtant qu'aucune fiction.

Pauvre M. Loti ! il a mystifié le public français : ses livres ont stupéfié et navré certains philosophes occidentaux dont toute la vie s'est passée à l'observation systématique du peuple japonais. Ces philosophes ont jadis écrit sur le Japon des pages qui aujourd'hui restent la preuve d'anciennes prophéties. Les pages de M. Loti sont démenties, ridiculisées par les triomphes des Nippons. Ses livres ont indigné et irrité contre la France les classes intellectuelles du Japon. De semblables procédés littéraires ne sont plus reçus de nos jours.

LUDOVIC NAUDEAU

I

Trop peu nombreux sont ceux d'entre nous qui, placés en face du problème japonais, envisagent clairement les bienfaits que peuvent attendre la paix sociale et la pensée libre, de sa solution rigoureusement logique. Je parle des républicains sincères que n'aveugle pas le parti-pris clérical et bassement utilitaire.

On comprend mieux le sentiment qui pousse la grande

association des exploiteurs de tout ordre, prêtres ou laïques, à hurler à la mort, au « Péril Jaune » qui, en réalité, ne menace qu'eux-mêmes. Pour ceux-là qui se parent de la peau du lion patriotique, les cosaques sont les sentinelles avancées de la civilisation et la Russie, le rempart qui doit la défendre contre les entreprises de la barbarie. Et cependant les « brutes grises », prisonnières, apprennent à lire maintenant dans des écoles que les Japonais ont créées spécialement pour elles.

Il serait plus juste de dire que la marche en avant de la civilisation serait entravée pour longtemps si la Russie parvenait à écraser le Japon, et, par suite, réussissait à se maintenir en Mandchourie et à mettre la main sur la Corée.

La surprise aiguë que nous a causée l'éclatante manifestation de la supériorité de l'organisation japonaise. — qui n'est pas admirable seulement au point de vue militaire, gardons-nous de l'oublier — ne constitue-t-elle pas un phénomène inquiétant, et l'ignorance profonde dont elle témoigne ne réclame-t-elle pas une explication ? Elle est à chercher ailleurs que dans la légèreté et le dédain de l'information sérieuse dont on accuse l'esprit français.

Sachons donc que cette ignorance est le résultat d'une conspiration, systématiquement organisée par nos marchands, qui, peu soucieux d'initier le monde aux ressources d'un marché où ils étaient les maîtres, et afin de maintenir la situation privilégiée dont ils jouissaient grâce au coup de force des capitulations, s'entendaient à qui mieux mieux pour propager l'erreur.

Mais l'ignorance était entretenue surtout par nos missionnaires, ayant à leur entière dévotion nos agents consulaires en Extrême-Orient, dont le scepticisme pratique, rêvant d'avancement, s'appliquait à rester en bons termes avec la congrégation, puissance occulte, qu'il est périlleux d'avoir contre soi.

L'intérêt qu'avait l'Église à calomnier le Japon, tout au moins à faire le silence sur les beaux côtés de sa civilisation païenne, a donc été bien servi par la diplomatie.

Cependant il n'en a pas toujours été ainsi ; jadis, saint François-Xavier a écrit :

Autant que j'en puis juger, les Japonais passent en vertu et en probité toutes les nations découvertes jusqu'ici. Ils sont d'un caractère doux, opposé de la chicane, fort avides d'honneurs, qu'ils pré-

fèrent à tout le reste. La pauvreté est fréquente chez eux, sans être en aucune façon déshonorante, bien qu'ils la supportent avec peine.

Aujourd'hui, il ferait beau voir que quelque chose de bon pût être accompli dans le domaine moral sans le secours de la doctrine chrétienne ! Ce serait d'un trop mauvais exemple.

Malheureusement il arrive qu'on se laisse prendre à son propre mensonge. C'est ainsi que nos dirigeants, distraits ou circonvenus, méprisant les avances réitérées du gouvernement japonais, l'ont acculé à l'entente avec l'Angleterre.

Il est probable que la guerre actuelle n'aurait pas été déclarée, si la France, mieux inspirée, s'était mise dans une situation qui lui permît d'adresser de sages remontrances à son « amie et alliée » la Russie.

Les grands coupables, qui, à leur suite, en ont entraîné d'autres, sont ici démasqués : vulgaires globe-trotteurs, observateurs obtus, et, toi surtout, *M^me^ Chrysanthème*. La France sait maintenant péremptoirement d'où lui arrivent les prétendues catastrophes dont elle est menacée, et à qui elle peut demander compte de tant de sang versé.

Ils sont légion parmi nous ceux qui, s'accommodant parfaitement du mot attribué à Henri Heine : « Tout homme a deux patries, la sienne et la France », applaudissent à tout rompre une phrase comme celle-ci, tombée des lèvres d'un aimable homme d'Etat américain : « Quand on n'habite pas chez soi, il n'y a pas d'endroit au monde où il soit plus doux de vivre qu'à Paris, ville lumière et paradis délicieux. »

Hier encore ces mêmes Français, nourris de la prose de M. Pierre Loti, ne se faisaient pas faute de rire au nez de quiconque parlait du Japon avec respect ; les voilà aujourd'hui, effarés et fort inquiets du triomphe de cette puissance dont il n'est plus permis de se gausser.

J'ai désigné (1) ceux qui prirent part avec le plus d'entrain au concert dérisoire, il y a dix ans, quand fut signé le traité funeste de Simonoséki : sinologues hargneux, diplomates timorés, missionnaires déconfits, écrivains cléricaux et socialistes, disciplinés ou circonvenus, marquant le pas à la suite des industriels et des commerçants se disant menacés dans leurs opérations, de même que certains artistes à l'esprit étroit, aver-

(1) *Monatsschrift für den Orient*. Vienne, 1896.

tis du talent immense de leurs confrères jaunes et, aussi, les femmes, ayant eu vent, par hasard, des vertus solides de leurs sœurs japonaises : « Fi! les laides, qui se mêlent de nous donner des leçons ! »

« Et voilà comment la science officielle, la diplomatie, la presse, cette puissance, le cléricalisme et le socialisme, l'industrie et le commerce, l'art et la femme, sans s'être concertés, mais avec l'intuition plus ou moins obscure de leurs intérêts compromis, saisis de « frousse jaune », ne veulent rien savoir des prouesses japonaises (1). »

II

Un grand journaliste du temps passé a pu nier obstinément l'influence réelle de la Presse sur les masses ; c'est que, sans doute, elle n'était pas alors ce qu'elle est aujourd'hui. Il aurait dû convenir de la « Puissance du Livre », en présence des résultats obtenus par la *Madame Chrysanthème* de M. Pierre Loti.

En effet, jamais, peut-être, cette puissance ne s'est mieux affirmée qu'avec ce roman exotique dont le retentissement a marqué de plus d'un trait profond l'esprit public, qu'il a nonchalamment trompé en lui faisant prendre pour lanternes japonaises, ce qui n'était que vessies bariolées, gonflées de vent.

Et cependant — rencontre singulière, — il y a unanimité pour reconnaître que cet ouvrage est le plus médiocre parmi tous ceux qu'a publiés un auteur gâté par la fortune.

« *Il écrit un second livre sur le Japon. C'est, a-t-il dit, le monde de M^me^ Chrysanthème, avec tous ses personnages, moins elle-même, qui reviennent en scène. Cette fois c'est une* « *belle-mère* », *M^me^ Prune, qui est en vedette... Second volume, second chef-d'œuvre...* »

Cet écho a fait le tour des journaux ; puis, le livre ainsi annoncé, a paru sous ce titre : *la Troisième Jeunesse de M^me^ Prune.*

Personne ne pourra dire qu'il a eu une « bonne presse », et les plus fervents admirateurs du Maître, consternés, préfèrent n'en pas parler. Faisons comme eux, n'en parlons pas. Mais,

(1) Félix Régamey, *Japon.* Paris, 1903.

puisque l'auteur récidive, il nous sera bien permis de revenir sur le fâcheux ouvrage auquel il fait suite. M. Pierre Loti, en joignant ses méprisantes assertions aux propos malfaisants des mercantis et des commis voyageurs en religion — « Les Japonais sont de mauvais païens », me disait, il y a vingt ans, monseigneur de Canton — en faisant passer le Japon, aux yeux de ses contemporains, pour un pays ridicule et sans consistance aucune, a travesti la vérité, bien vengée aujourd'hui.

Mais pourquoi les marchands ont-ils si mal parlé du Japon? C'est qu'il était de leur intérêt d'entretenir la suspicion, de prolonger le plus longtemps possible l'existence du régime des capitulations favorable à leur trafic : régime abusif que la France a été la dernière à maintenir.

Pourquoi les missionnaires ont-ils propagé des appréciations fâcheuses sur la moralité et la mentalité des Japonais? C'est parce que ceux-ci, réfractaires à leur prédication (1), démontraient clairement que leurs vertus et leurs très réelles aptitudes pouvaient exister sans le secours de la doctrine chrétienne, et notre jugement sur ce point, qui scandalisera plus d'un, ne saurait être ébranlé par les quelques témoignages favorables — rarement exempts de restrictions dédaigneuses — de ces messieurs.

C'est à ces faux témoins que *Madame Chrysanthème* est venue apporter l'appui de son énorme publicité. Ainsi s'explique — en partie tout au moins — la surprise intense qu'a suscitée dans notre pays l'éclatante manifestation des vertus japonaises, militaires et autres, triomphant de la stupidité chinoise d'abord, de la brutalité russe ensuite.

Sans doute, si elle avait été mieux avertie, la France aurait pu faire entendre raison à son « amie et alliée », aussi mal informée qu'elle, et l'horrible guerre eût été évitée, en dépit des chancelleries et des sacristies dont le ferme dessein est d'arrêter l'essor du Japon et de l'écraser. Les intérêts de l'Eglise ne sont-ils pas liés étroitement à ceux de plus d'un Etat chrétien? Ceux-ci ne se font pas faute de le proclamer!

C'est le tsar Nicolas, provoquant follement la faillite de

(1) « Justifié par l'accord de ses principes avec les conclusions de la science, justifié par l'excellence de son action moralisatrice, le Bouddhisme, mêlé au Shintoïsme, continuera à satisfaire la conscience des Japonais. S'il évolue, ce sera sans subir l'influence d'une autre religion, simplement en se fortifiant, en se précisant au contact de la science occidentale. » — Félicien Challaye, *Au Japon.*

l'icône, dont la vertu apparaît de moins en moins certaine aux bons Cosaques.

C'est l'empereur Guillaume, faisant appel à l'archange saint Michel, au moyen d'une peinture allégorique sensationnelle, pour nous garder du « péril jaune », qui se trouve ainsi parfaitement bien défini. Sans parler d'autres puissants seigneurs qui gardent un silence plus prudent, mais sur les sentiments desquels il n'y a aucune illusion à se faire. Et M. Pierre Loti a beau dire de son livre qu'il n'y faut « chercher aucune portée morale dangereuse ou bonne », il n'est nullement téméraire ni injuste de faire retomber, dans une certaine mesure, le poids de tant de sang versé sur la conscience du sertisseur de phrases, dont le talent s'est emparé de l'opinion avec assez de force pour que « le pays de *Madame Chrysanthème* » soit devenu, chez nous, synonyme de Japon. Mirage néfaste !

Serions-nous flattés d'apprendre que, dans tout le Japon, la France est ainsi désignée — grâce au roman d'un officier de marine japonais ayant fait escale à Toulon — : « le Pays de Mademoiselle Réséda » ?

Aux yeux de M. Pierre Loti, le Japon est « étrange » — dans *Madame Chrysanthème* nous avons compté cet adjectif 33 fois; « *bizarre* » : 22 fois; — « drôle » : 18 fois; — incroyable, indicible, inimaginable, invraisemblable, impayable et surtout *incompréhensible* » : « Ce pays si étrange où nous ne savons rien comprendre (1). » Il ne se fait pas faute de le juger cependant. Pour lui, le Japon est « le pays de toutes les saugrenuités (2) ».

« Saugrenue! Cette nature superbe où le pin colossal — le « matsou » — à la noble allure, se mêle au bambou capricieux et léger; où, d'un bout de l'année à l'autre, les fleurs les plus belles étalent leur enchantement ; c'est la neige rose des cerisiers, dévalant des collines (3); ce sont les camélias de pourpre, les lys d'or, les iris violets, les lotus roses, les graciles

(1) « Toilette d'Impératrice. »

(2) « A Madame la duchesse de Richelieu. » — Lettre-préface de *Madame Chrysanthème*.

(3) « ... Qui n'a pas vu fleurir les cerisiers du Japon n'en peut imaginer la vision délicieuse. Point de feuilles vertes, elles ne viennent que plus tard. Ce n'est qu'un éclatant jaillissement de fleurs, voilant chaque branche, chaque rameau d'une brume délicate; aux pieds des arbres, à perte de vue, le sol, jonché de pétales tombés, se cache sous une avalanche de neige rose. — » Lafcadio Hearn: *le Japon inconnu*.

graminées dont se parent à foison sentiers et buissons, et c'est l'inépuisable variété des chrysanthèmes, ravissant notre Occident qui, pendant longtemps, n'a connu de cette plante qu'une espèce rabougrie et terne.

« Saugrenue! cette architecture élégante et souvent grandiose : l'ancien château-fort féodal aux murailles trapues plongeant dans un fossé aux eaux profondes et qui découpe sur le ciel sa silhouette tragique, et ces temples bouddhiques au décor éblouissant, somptueuse demeure de la plus tolérante des religions, où des prêtres, qui étaient de grands artistes, ont, intérieurement, extérieurement et de la base au faîte, accumulé l'or et la soie, le bronze, les laques d'or rouges et noires, les émaux et les peintures; fouillé le bois, sculpté d'inextricables chapiteaux surmontant de lourds piliers, le tout bien digne d'être mis en parallèle avec nos plus belles cathédrales (1).

« Saugrenus ! ces fondeurs, ces armuriers, ces orfèvres, ces ciseleurs, ces sculpteurs et ces peintres, à qui l'on doit des œuvres dont les moindres sont arrivées jusqu'à nous, et dont il faut voir les plus beaux spécimens sur place, dans leur cadre, tel le Daïboutz de Kamakoura, colosse de métal doré d'un style si pur, et tous ces objets d'usage courant, en laque et en faïence.

« Saugrenus ! ces héros et ces héroïnes, qui, inspirés par le Bushido (2), code de l'honneur chevaleresque dont on a pu dire qu'il était « la véritable religion du Japon », égalent en courage et en vertus tout ce que notre histoire et nos mythologies offrent de plus grand et de plus beau (3)!... »

Revenons à *Madame Chrysanthème*.

Qui n'a souri à cette phrase de la dédicace : « Bien que le rôle le plus long soit à Madame Chrysanthème, il est certain que les trois personnages sont Moi, le Japon et l'Effet que ce pays m'a produit. » Cette déclaration n'a pas seulement le don d'égayer le lecteur, elle jette un jour singulier sur l'état d'âme de l'auteur, historiographe patenté des faciles beautés exotiques

(1) « Ce peuple qui bâtit avec du bronze, de l'ivoire, de la laque d'or, quelle impression doit-il recevoir de nos monuments à nous, en simple pierre, plus grands que les leurs, il est vrai, mais d'un aspect si rude et d'une teinte si grise, composée au hasard par la poussière et les fumées. Même les sculptures de nos sculpteurs gothiques doivent leur sembler des œuvres d'une inexperience enfantine, exécutées sur des matériaux vils. »— Pierre Loti : *la Sainte Montagne de Nikko.*

(2) Mis de la Mazelière : *le Bushido.* Paris, 1905.

(3) Félix Régamey : *l'Ame Japonaise,* 1893.

qui, cette fois, semble avoir gardé rancune à son héroïne d'une déception sentimentale.

Il est certainement bien à plaindre, l'ami ennuyé de la douce mousmé, d'être atteint de cette hyperexcitabilité douloureuse qui lui fait promener un spleen britannique à travers le plus beau pays du monde. C'est à cette infirmité, qui se manifeste avec plus de dureté encore dans un autre de ses livres, qu'il faut attribuer l'exaspération que lui cause la « laideur de ce peuple » et qui lui dicte des appréciations dans le goût de celle-ci : « des gongs, des claquebois, des guitares, des flûtes : tout cela grince, gémit, détonne avec une étrangeté inouïe et une tristesse à faire frémir, passons vite, tout cela sent la race jaune, la moisissure et la mort (1). »

Ailleurs, c'est un tramway — dans lequel, il a soin de le dire, il monte pour la première fois de sa vie — qui l'indispose, et ses voisins lui inspirent cette phrase écœurée : « Combien je regrette, mon Dieu, de m'être fourvoyé dans cette voiture du peuple (2) ! » On se l'imagine, tamponnant son mouchoir sous son nez d'aristocrate, pour combattre les « déplaisantes odeurs d'huile de camélia rancie de bête fauve, de race jaune » ! On passera plus facilement condamnation sur ces effarements de petite maîtresse que sur cette réflexion : « Comme je comprends de plus en plus cette horreur du Japonais chez les Européens qui les ont longtemps pratiqués en plein Japon (3) ! » qui n'est autre chose qu'une contre-vérité, et ne s'accorde guère avec les dires de la plupart des vieux résidents que je connais.

Où cela devient plus grave, c'est lorsque, s'abandonnant sans réserve au parti pris de dénigrement qui l'anime, le déplorable ami de *M^me^ Chrysanthème* englobe une nation tout entière dans la plus injurieuse des accusations. Oser dire en parlant d'un « établissement honnête et familial tenu par un vieux monsieur nippon, sa dame d'un certain âge et ses trois aimables mousmés, ses demoiselles, qu'ici comme partout les personnes sont à vendre aussi bien que les choses (4) », c'est plus qu'une calomnie, c'est une sottise.

(1) *Départ de Kobé.*
(2) *Yeddo.*
(3) *Yeddo*, p. 280.
(4) *Yeddo*, p. 277.

Dernière observation: dans *Madame Chrysanthème*, ce livre pour lequel nous croyons avoir raison d'être impitoyable, il y a quelque chose qui frise l'indélicatesse littéraire et qui, tout au moins, ne doit laisser aucun doute sur le bon goût de l'auteur, c'est l'abus insupportable qu'il fait des noms propres, souvent si jolis en japonais, rendus grotesques à plaisir par la traduction.

Que penser du procédé qui consiste à traduire en français le nom d'un objet risible ou vulgaire, servent à désigner une personne, alors que, dans sa langue, son assonnance eût pu passer pour agréable, le nom étranger étant conservé ailleurs, lorsque cette même assonnance a quelque chose de ridicule pour une oreille française ?

C'est bien le cas de « M. Kangourou » ; ce nom, qui représente pour nous un animal bizarre, ne peut être porté par personne au Japon, où il est inconnu. En cherchant bien, on trouverait Kan Kou-ro, pur nom propre, dont M. Pierre Loti a pu faire malicieusement Kangourou.

La belle malice !

M. Paul Bourget a écrit ces lignes sur Corfou :

... Ile verdoyante que je ne reverrai peut-être jamais, quand tu ne m'aurais donné que cette volupté de quelques matinées passées de la sorte sur ton rivage, ton nom me resterait sacré pour toujours, et quand je me souviens de toi, une phrase du noble et triste Flaubert me chante dans la mémoire : « Même il y a des endroits de la terre si beaux qu'on a envie de la serrer contre son cœur ! »

Ces lignes, je voudrais les avoir écrites, elles s'appliquent si bien « à moi, au Japon et à l'effet qu'il m'a produit », pour parler le langage de M. Pierre Loti, et voilà pourquoi nous ne pourrons jamais nous entendre, comment, en lui cherchant querelle sûr ce terrain, j'ai voulu affirmer, une fois de plus, mon amour pour ce Japon délicieux et montrer que l'écrivain qui affecte d'en méconnaître les vertus mérite pour le moins d'être pris en pitié.

III

LA VRAIE MADAME CHRYSANTHÈME

L'histoire me fut racontée par un jeune Anglais. Elle n'en est

pas moins bonne pour cela et fera peut-être sourire le célèbre académicien.

Le paquebot du Nippon Yosen Kaïsha (compagnie japonaise de navigation à vapeur), sur lequel nous étions, après avoir quitté Nagasaki, se dirigeait à toute vapeur vers la Mer Intérieure. Sur le pont, je fumais, en compagnie de lord A..., un grand garçon de vingt ans, fort comme un taureau, entêté comme une mule et simple comme une jeune fille... d'autrefois.

Nous parlions des beautés de Nagasaki, et je remarquai : « admirablement décrites par Loti »... A ce nom, il sursauta, rougit violemment et s'écria :

— Ah! ce Loti! en voilà un farceur. — Et sa *Madame Chrysanthème*... What a joke !

Il marmota quelques *damned* entre ses dents, et, se tournant vers moi :

— Il faut que je vous raconte l'aventure extraordinaire qui m'est arrivée à Nagasaki, et qui, du reste, devrait être connue du monde entier, car ce Loti c'est un imposteur !

— Yes, and a liar !

— Entre Sang-Hai et Nagasaki, j'avais relu *Madame Chrysanthème*, un livre que j'aimais entre tous, et je m'étais dit à moi-même : « Si elle vit encore, il faut absolument que je découvre cette femme et que je la fasse parler. C'est ça, je vais l'interviewer. Nous savons tout ce que Loti pense d'elle ; il ne s'est guère gêné pour le raconter et le publier. Maintenant, ce qu'il faut découvrir, c'est ce qu'*elle* pense de *lui*. Ah ! Monsieur l'officier de marine, nous avions vos impressions, à vous ; maintenant, nous aurons les siennes. Donc, à peine débarqué à Nagasaki et installé à l'hôtel, je fais venir le meilleur guide et je lui demande :

— As-tu entendu parler de Madame Chrysanthème ?

— Hé ! Hé ! répondit-il en grimaçant.

— Celle de Pierre Loti ?

— Hé ! Hé !

— La connais-tu ?

— Hé ! Hé !

— Tu sais où elle habite ?

— Hé ! Hé !

— Eh bien, conduis-moi chez elle. — Mais alors, cet idiot, grimaçant encore plus, me crie : « Né, né, » et je finis par comprendre que Madame Chrysanthème a été tellement embêtée par les touristes de tous les pays désireux de la voir qu'elle s'est réfugiée à la campagne et qu'il est devenu très difficile, presque impossible de la rencontrer.

Cet animal se faisait fort, cependant, d'obtenir pour moi une entrée

le jour même, mais, cela ne pouvait se faire que par l'intermédiaire de plusieurs personnes qu'il faudrait payer, et les frais seraient d'environ cinquante dollars.

Va pour cinquante dollars, dis-je, pensant que c'était vraiment obtenir à bon marché ce que j'avais tant désiré; et pendant qu'il sort pour s'occuper de l'affaire, je vais déjeuner chez mon consul. Celui-ci, au dessert, m'invite à aller passer l'après-midi chez un de ses collègues. Je réponds que j'irai avec plaisir, mais pour une demi-heure seulement, étant obligé de retourner à l'hôtel, où j'espérais apprendre que Madame Chrysanthème consentirait à me recevoir.

Le Consul, l'air complètement ahuri, me dit : « Comment, Madame Chrysanthème? » Je lui racontai alors l'arrangement fait avec mon guide, et il dit, le plus tranquillement du monde : « Ah! parfait. » Arrivés chez l'autre consul, nous y trouvons sur la terrasse une cinquantaine de personnes, fumant et ingurgitant des boissons glacées. Je m'asseois, je fume, je bois, et, au bout d'une demi-heure, je veux m'en aller, mais on essaie de me retenir. « Non, non, dit mon Consul, en souriant, laissez-le partir, c'est important, il a un rendez-vous avec Madame Chrysanthème. »

A peine ces mots étaient-ils prononcés, que tous ces gens partent d'un éclat de rire si formidable que toute la maison en tremblait. Ils en avaient les larmes aux yeux, et se tordaient sur leurs chaises, comme s'ils avaient eu des attaques d'épilepsie.

Naturellement, j'étais furieux, d'autant plus qu'il m'était impossible de comprendre la cause de leur hilarité. Enfin, les rires cessèrent, et mon Consul, en s'adressant aux autres, dit : « Mes amis, lord A... est un *jolly good fellow* qui m'est très chaleureusement recommandé, et je crois de mon devoir d'arrêter les choses et de lui dire l'entière vérité.

Tous les autres ayant approuvé, il se tourna vers moi et me dit :

— Pardonnez-nous cet accès de gaieté, qu'il nous a été impossible de retenir, et qu'il vous sera, du reste, facile de comprendre quand je vous aurai expliqué que, bien qu'il y ait à Nagasaki des centaines de chrysanthèmes — ce nom est assez commun — celle que vous cherchez, celle de Loti, n'existe pas et n'a jamais existé que dans le cerveau du charmant écrivain.

— Impossible! m'écriai-je, et la maison, et le mariage, et tout le reste?

— Tout le reste, mon cher, continua mon Consul, existe d'un bout à l'autre du Japon. C'est notre vie, plus ou moins, telle que Loti l'a vue, mais non vécue. La maison, il y en a en quantité de pareilles sur la colline; il la regardait et la décrivait du navire sur lequel il écrivait. Mariage, femme, maison, tout cela prit naissance dans son imagination.

Je ne voulais pas m'avouer vaincu, et je m'écriai :

— Mais j'ai rencontré quantité de Globe-trotteurs qui m'ont dit avoir vu Madame Chrysanthème !

— Ah ! s'écria mon Consul, cela, je n'en doute pas. Présenter Madame Chrysanthème aux Globe-trotteurs est, depuis des années, une occupation fort lucrative pour les guides de Nagasaki. Quand ils comprirent que tous ces étrangers, qui débarquaient, tenant à la main le roman de Loti, étaient prêts à payer pour avoir l'honneur de rencontrer son héroïne, ils ne refusèrent pas l'argent. Tous les guides, comme le vôtre, sont prêts à la faire apparaître pour quelques dollars ; d'après eux, c'est toujours la *vraie* Madame Chrysanthème, mais ce n'est jamais la même! Quant au prix à payer pour l'entrevue, il varie de cinq à cent dollars, selon l'importance de vos bagages.

Voilà mon aventure, continua lord A..., et, plus j'y pense, plus je la trouve extraordinaire.

Il se carra dans sa chaise, tira deux ou trois bouffées de son cigare et, de l'air le plus satisfait du monde, il ajouta :

— Ce Loti ! but I found him out, what a fraud !

Le chapitre qu'on vient de lire est extrait d'un des meilleurs ouvrages sur le Japon, publié récemment à Paris (1).

Avec un accent de sincérité, une intensité de vie des plus rares, l'auteur, dès les premières pages, nous montre qu'il a su voir et prévoir, et c'est en cela que son livre est admirable. La préface se termine ainsi :

Si jamais une armée de cent mille Russes livre bataille à cent mille Japonais, ce sera le combat le plus effroyable, le plus horrible et le plus grandiose que le monde ait jamais vu. Ils s'extermineront jusqu'à ce que l'un d'eux n'existe plus, et Dieu sait ce qu'il restera de l'autre. Mais ce ne sera pas grand'chose. Souhaitons que la sagesse du tzar et l'intelligence du mikado nous épargnent ce spectacle sanglant et épouvantable !

Ces lignes sont datées : octobre 1903.

Pouvait-on dire mieux?

IV

M. Charles Pettit est l'auteur d'un livre qui vient de paraître, réunissant une série de lettres adressées du Japon récemment au journal *Le Temps*, qui, — nous sommes bien placé pour le savoir, — s'en est montré dégoûté, un peu tardive-

(1) M. B. de Guerville, *Au Japon*.

ment, hélas ! Sous ce titre : *Pays de Mousmés, Pays de Guerre* (de « Guerre » je veux bien, mais de « Mousmés »)? c'est le redoutable badinage de M. Pierre Loti qui continue. Cependant, M. Pettit semble y contredire lui-même lorsqu'il écrit :

Le Japon n'est pas un pays de Mousmés... (p. 248).

Et sans doute il est de ceux qui, tout en déplorant l'affaiblissement de l'esprit militaire chez nous, s'élèvent violemment contre son exaltation chez les autres.

Dès les premières lignes de la préface, nous sommes fixés sur sa manière et sur ses sentiments :

Ces quelques notes, écrites à la diable et rassemblées un peu au hasard, n'ont aucune prétention littéraire.

Voilà qui est entendu. Mais il y a plus : un taureau sauvage à la vue d'une loque rouge ne se comporterait pas autrement que ce styliste sans prétention lorsqu'il traite du Japon :

Quant au Japon, c'est un pays surfait — n'a-t-il pas été plutôt méconnu ? — qui a eu surtout le génie d'appeler ses femmes Mousmés (!); en réalité, c'est un pays dangereux et farouche, peuplé de petits bonshommes aussi rusés qu'énergiques, qui masquent leur haine par un sourire et leur poignard par un éventail.

Bouchardy, en ses drames les plus noirs, n'aurait pas trouvé mieux.

Non seulement les intérêts français, mais ceux de toute la race blanche, sont menacés par les ambitions et les intrigues du Japon.

Peut-être aurait-il mieux fait de se laisser manger.

Je le répète, ce pauvre petit Japon est un danger formidable pour toutes les nations européennes (p. 250).

Voilà qui est net, mais comment concilier honnêtement une telle affirmation avec des aperçus dans le genre de ceux-ci ?

Quant à celle du Japon (la civilisation), venue presque entièrement de la Chine (?), elle peut être préférable à la nôtre, mais cela ne m'empêchera pas de la combattre comme contraire à nos idées et à nos intérêts (p. 77).

Ce qui revient à dire que « nos idées et nos intérêts » sont en opposition avec la civilisation.

N'insistons pas, contentons-nous de recueillir ce double aveu qui appuie sur l'éloge :

Pourtant je reconnais que le paysan japonais est un très honnête homme, très aimable et très serviable avec n'importe qui. Mais seul le paysan possède d'excellentes qualités d'une manière désintéressée. Il en est tout autrement du citadin. Peut-être, il est vrai, est-ce la faute du contact européen. C'est bien possible (1).

La voilà bien la supériorité de la race blanche devant laquelle tout doit céder.

« *Je n'ai qu'un regret, celui d'être privé de la vue du Fusiyama,* » fait-il dire à quelqu'un, et il observe :

Pour moi, au contraire, ce fut ma seule consolation pendant mon séjour au Japon, que de voir des nuages bienfaisants me cacher cet immense tas de lave qui se dresse désolé, sans végétation, uniforme et sinistre, au milieu d'une plaine aride et désolée.

Quelle désolation!

Certes, si quelque chose vraiment m'exaspérait, c'était bien ce grand cône stupide dont la forme, radicalement géométrique, se présentait toujours à mes yeux comme une obsession en quelque endroit que je me trouvasse.

Je l'ai vu dans toutes mes promenades, à toutes les heures, dans toutes les circonstances; je l'ai vu rose, je l'ai vu blanc, je l'ai vu clair, je l'ai vu sombre; mais je l'ai toujours vu se dressant ou se projetant (?) d'une manière si parfaitement conique qu'il m'a inévitablement rappelé de désagréables souvenirs de géométrie descriptive.

M. Pettit n'aime ni le rose, ni le blanc, ni la clarté, ni l'ombre, ni la géométrie. Alors, quoi?

Le maboulisme haut perché de ce tard venu dans le sentier de la guerre au Péril Jaune est trop visible pour être dangereux. Nous ne rangerons donc pas M. Pettit parmi ceux que nous appelons *les Responsables*, falsificateurs de l'esprit public.

(1) Le Japonais de l'intérieur, — *écrivait le Dr Michaut, vers 1893*, — montre beaucoup d'égards pour le voyageur européen; c'est encore pour lui un objet d'intérêt qui éveille dans son esprit simple une curiosité faite de sympathie et de bonhomie. On retrouve là un peu de ces mœurs patriarcales, de cette hospitalité traditionnelle des peuples antiques; depuis la petite servante d'auberge, avenante et souriante toujours dans son charme gracile de joli bibelot d'étagère, jusqu'au maître de l'hôtellerie qui se perd en profondes révérences sans cesse répétées jusqu'à l'obsession, tous vous sont accueillants et vous vous sentez enveloppé d'une atmosphère de chaude bienveillance. Le paysan, le guide, l'aubergiste, vous entourent d'une attention respectueuse.

Qui pourra se méprendre, en effet, sur la brutale inconscience de l'écrivain qui, s'étant relu, a laissé passer, sans les raturer, les lignes finales de cette dernière citation :

Dans toutes les boutiques de curiosités, il fait (le Fusiyama), comme aquarelle ou broderie, pendant au fameux pont sacré de Nikko, autre célébrité, heureusement située, celle-là, d'une manière plus discrète au fond d'un ravin et que, d'ailleurs, *une inondation bienfaisante a détruite récemment* (p. 106).

Laissons ce livre, il ne pourra tromper personne.

V

A mes exhortations passionnées d'autrefois, et à mes avertissements, — dont, en leur temps, les gens bien élevés se contentaient de sourire, et qui faisaient s'esclaffer les autres, — viendront s'ajouter ces lignes qui seront peut-être mieux comprises aujourd'hui.

Je n'ai de reproche à faire ni aux uns, ni aux autres — ils étaient si mal informés ! — Pénétré de mon insuffisance dans ce rôle de prophète, je l'aurais bien volontiers cédé — ayant d'autres tableaux à brosser — à quiconque eût été mieux placé que moi pour faire entendre la vérité.

C'est pourquoi, mettant de côté tout amour-propre d'auteur, sans craindre de me répéter et sans reculer devant l'abus des citations, lorsque, trop rarement, j'ai rencontré la bonne parole, je m'en suis fait l'écho — sans chercher à mieux dire. Cela peut s'appeler « prendre son bien où on le trouve ».

Cette fois, j'ai rendu hommage à Ludovic Naudeau, qui, parti en guerre contre le Japon, pour le compte du *Journal*, a eu tôt fait de reconnaître loyalement que ce n'était pas ce pays qui méritait d'être combattu. J'ai pris tout un chapitre au beau livre : *Au Japon*, de M. de Guerville, à l'humeur indépendante et probe.

Pour finir, j'emprunte au vaillant écrivain Louis d'Hurcourt quelques lignes, préface d'un dialogue humoristique, criant de vérité, entre Alexéïeff et la Presse, publié par *le Gil Blas*. Ce journal, seul entre tous, n'a cessé, depuis l'ouverture des hostilités, tout en restant bien français, de montrer le fort et le faible des belligérants, impartialement, sans une défaillance

et sans qu'une seule fois ses prévisions aient été démenties par les événements.

Ainsi s'exprime M. d'Hurcourt :

Mensonges avant la guerre.
Mensonges pendant la guerre.
Mensonges après la guerre.

... Ce qu'il y a de plus amusant, dans toute cette longue et pitoyable aventure, c'est que toutes les bévues (j'atténue!) des gouvernants moscovites ont été saluées par des acclamations enthousiastes de la presse française, qui aura joué jusqu'au bout le rôle du chœur des vieillards dans les tragédies grecques, se prodiguant en approbations stupides et en lamentations inutiles.

— Nous allons faire la guerre au Japon, disaient Alexéïeff et ses congénères, il y a deux ans; notre état militaire, en Mandchourie, est formidable; nous avons quatre cent mille hommes; Port-Arthur et Vladivostok sont imprenables, et l'escadre du Pacifique est la plus formidable du monde. Nous broyerons nos adversaires!

— Bravo! hurlait la presse française, tapez dessus, entrez dedans! Vous êtes les plus forts, soyez sans pitié. Effacez le Japon de la carte du monde.

N'est-ce pas le rêve caressé de longue date par notre ami l'empereur des Allemands?

Hier encore, que savaient du Japon les journalistes? Le plus généralement rien du tout. Rien que ce que leur avaient appris les ouvrages d'un navigateur déplorable autant qu'académicien; ce qu'ils avaient pu induire de l'attitude dédaigneuse et indécise d'une diplomatie circonvenue par de faux rapports. De plus, l'alliance russe les mettait en délicate posture. Il leur était donc fort difficile d'apprécier équitablement le véritable caractère de cette guerre terrible, qui les prenait au dépourvu. Mais comment résister à la sommation des prouesses et des vertus japonaises irréfutablement démontrées?

Les gens se piquant de la moindre bonne foi durent mettre un terme aux propos dérisoires, et les correspondants de guerre, les premiers, par leurs récits, avec plus ou moins de bonne grâce, contribuèrent à ce revirement.

On a pu voir que les rodomontades du début ont ainsi fait place à des appréciations plus saines et plus mesurées.

Certains auteurs, russophiles par ignorance plus encore que

par persuasion, surent reconnaître aussi que chaque bataille perdue par les soldats du tzar était marquée, pour son peuple, par une réforme.

Les réformes, en s'additionnant, conduisent à l'affranchissement, si petites qu'elles soient.

Ainsi l'Histoire nous apprend que certaines défaites militaires sont plus profitables au vaincu que des victoires, qui, trop souvent, ne sont autre chose qu'instruments de despotisme, propres à le perpétuer. Ce sont fleurs jetées sur la pourriture.

Ce n'est donc pas parler en ennemi des deux peuples — Français et Russes — que de souhaiter le recul de l'un d'eux. C'est faire appel au triomphe de la pensée libre sur l'absolutisme brutal.

Ce seul fait domine tous les autres.

Et voici qu'apparaît le Japon libérateur, désigné par le plus surprenant des hasards — en apparence — pour être le champion de la raison victorieuse de l'erreur.

Plus d'un Français commence à ouvrir les yeux sur ces choses, n'en parlant qu'à demi voix, retenu par la foi d'un traité — dont, d'ailleurs, il ignore les termes — et par une certaine pudeur puérile de race. Ce sont ces sentiments, qu'exploitent avec une sourde fureur, au nom d'un péril jaune hypothétique, les « Blancs » mal intentionnés, acharnés à nous faire oublier qu'un bon arrangement est toujours possible entre honnêtes gens, quelle que soit la couleur de leur peau, qu'ils soient nos concurrents ou même nos adversaires — les Japonais ont prouvé, en maintes circonstances, qu'ils étaient nos amis — tandis que, de mauvaises fréquentations, quelle que soit leur apparente utilité momentanée, rien de bon n'est à attendre finalement.

Ceci dit, me voilà bien à l'aise pour proclamer ma foi inébranlable en l'avenir du Japon, fort de son bon droit; pour affirmer son rôle providentiel et souhaiter enfin sa victoire complète.

FÉLIX RÉGAMEY.

LA PÊCHE MARITIME

—

UN MÉTIER
QUI DEVIENT UNE INDUSTRIE [1]

—

Après avoir évoqué l'existence des pêcheurs sur la mer du Nord dans un précédent article, il était intéressant d'exposer la question de la pêche maritime, toute actuelle en ce qu'elle offre le curieux exemple d'un phénomène d'evolution économique en train de se dérouler sous nos yeux. Nous espérons n'avoir pas abusé des chiffres : en pareille matière, ils illustrent un texte mieux que n'importe quelle image.

La Grande-Bretagne compte environ 100.000 marins pêcheurs. En France, les dernières statistiques indiquent 95.000 inscrits maritimes se livrant à la pêche. Les deux chiffres ne sont pas très éloignés l'un de l'autre ; on peut les dire sensiblement égaux.

Or, en 1903, la vente du poisson a produit en Grande-Bretagne 252.811.225 francs, en augmentation de 8 millions sur l'année précédente,et en France 110.643.852 francs seulement, en augmentation de 111.859 francs sur l'année précédente. Cette fois,entre les deux chiffres, la différence est formidable, et l'énorme augmentation d'une année sur l'autre en Grande-Bretagne dénote chez nos voisins une marche ascendante extrêmement rapide.

Il est hors de doute que cet état de choses ne tient pas à la qualité intrinsèque des pêcheurs, en tant que pêcheurs, si non en tant qu'hommes. La véritable cause, très complexe, réside dans la transformation radicale apportée aux moyens, aux conditions de la pêche maritime, par le fait de l'introduction de la vapeur à bord des navires, à la fois comme moyen d'action et comme moyen de propulsion.

En Angleterre,cette transformation est un fait accompli : la pêche maritime y est devenue une industrie. En France, elle

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 195 : *Sur la mer du Nord : Avec les Pêcheurs*.

commence à peine à se produire : la pêche maritime y est encore un métier.

Comment se pratique actuellement la pêche chez nos voisins d'Outre-Manche? Comment cet ancien métier a-t-il évolué de manière à se transformer radicalement, à devenir une industrie?

Aujourd'hui, pour toute la Grande-Bretagne, il existe 3.197 bateaux pêcheurs de première classe, sur un total de 8.822, jaugeant 160.096 tonneaux. Sur ces 3.197 navires se livrant à la grande pêche, 1.957 sont des chalutiers, dont 1.135 à vapeur; ces derniers jaugeant 65.011 tonneaux. Or, depuis dix ans, le chiffre des chalutiers à vapeur a augmenté de 655, et leur tonnage de 45.981 tonneaux, alors que les chalutiers à voiles diminuaient pendant la même période de 2.037, pour se réduire à l'heure actuelle au chiffre de 822.

Les ports de Hull et de Grimsby abritent à eux seuls un millier environ des chalutiers à vapeur. L'effort industriel est donc concentré sur ces deux points qui participent pour plus de cent millions au produit total des pêches anglaises. De plus, les armateurs propriétaires de ces navires sont peu nombreux : la plupart en possèdent de cinquante à soixante, jaugeant en moyenne entre 70 et 75 tonnes de registre. Un seul armateur peut, par conséquent, déduction faite des chalutiers en train de se réapprovisionner au port en vivres et en charbon, et qui rejoignent à leur tour, entretenir constamment sur les lieux de pêche une flotte d'une quarantaine de navires qui ne cessera pas de pêcher. Car s'il existe des *single-boaters*, des isolés, la plupart travaillent réunis en flottes organisées de manière à fournir un rendement maximum.

Chaque flotte est placée sous l'autorité d'un amiral : c'est un skipper (capitaine de bateau de pêche) qui a fait ses preuves; il doit connaître la nature des fonds; qu'il dirige la flotte sur des fonds rocheux, ou semés d'épaves, et en quelques instants les armateurs peuvent perdre plusieurs milliers de francs de filets. Il communique ses ordres par signaux aux autres navires, qui chalutent, répartis sur une étendue d'une dizaine de milles environ. Au petit matin, tous se concentrent autour de l'amiral. A ce moment, chacun confie à sa chaloupe les caisses de poissons pris depuis la veille (les espèces délicates, turbots, morues, etc., ayant été préalablement vidées), et les

chaloupes vont décharger ces caisses à bord d'un cutter aménagé à cet effet. A chaque flotte sont attachés six cutters (un pour tous les jours de la semaine, sauf le dimanche) qui, à tour de rôle, centralisent le poisson pêché dans les vingt-quatre heures, et filent à toute vapeur le porter vers le port où ce poisson sera vendu. Sitôt le chargement opéré et les caisses de poissons saupoudrés d'un seau de glace pilée, les chaloupes regagnent leur bord, et les chalutiers se remettent à la besogne jusqu'au lendemain.

De la sorte, sans interruption, puisqu'il n'y a pas à tenir compte du vent, puisque les navires n'ont pas à se préoccuper de transporter leur pêche à un port et de la vendre, les flottes râclent méthodiquement les fonds de pêche, et le chalutage produit un maximum d'effet utile. D'autre part, les opérations de transport et de vente, du fait qu'on opère à la fois sur de plus grandes quantités, sont singulièrement accélérées ou simplifiées, et coûtent moins cher.

En France, le chiffre total des bateaux pêcheurs, y compris les barques de deux tonnes et au-dessous, est de 25.941, jaugeant 178.546 tonneaux. Celui des navires se livrant à la grande pêche et à la petite pêche comprend 11.533 navires, jaugeant 143.412 tonneaux. Celui des navires se livrant à la grande pêche est de 509, dont 140 chalutiers et cordiers à vapeur.

Il saute aux yeux que l'ensemble de notre flotte de pêche se compose d'une infinité de petits bateaux, avec lesquels il est impossible de pratiquer la pêche en grand, telle que la pratiquent les Anglais. C'est la plus fructueuse. Voilà une première cause d'infériorité au point de vue du rendement. En second lieu, nos voisins possèdent dix fois plus de chalutiers à vapeur que nous ; et les nôtres, au lieu d'être concentrés sur deux ports, sont disséminés de la façon suivante : Arcachon 25, Biarritz 3, Boulogne 61, de 60 à 72 tonneaux (parmi lesquels un certain nombre de bateaux mixtes, c'est-à-dire avec moteur à pétrole), Brest 2, Calais 5, Dieppe 24, Granville 1, Gravelines 2, La Rochelle 2, le Croisic 2, le Tréport 2, Lorient 7, Marseille 1, Nantes 5, Saint-Nazaire 1, Royan 1 (ces chiffres sont ceux de décembre 1903).

Une autre remarque s'impose : l'ensemble des chalutiers à vapeur du port de Boulogne est tout juste équivalent au chif-

fre de ceux que possède un seul armateur de Hull ou de Grimsby. Comme ces chalutiers sont répartis entre une quarantaine d'armateur (il n'en existe qu'un possédant à lui seul dix chalutiers à vapeur), on ne peut s'attendre à les voir pêcher réunis en flottes. Il ne faut donc pas songer à l'organisation d'un service de cutters ; les chalutiers doivent rapporter eux-mêmes à un port leur pêche dès qu'elle est suffisante, et perdent ainsi en allées et venues un temps considérable, que les Anglais au contraire peuvent consacrer à la récolte d'un nouveau butin. De deux chalutiers, l'un anglais, l'un français, le premier, à priori, prendra plus de poisson que le second, de ce seul fait qu'il pêche en groupes et sans discontinuer, alors que le français pêche isolément et avec interruptions.

Quand on songe que depuis 1899, époque à laquelle la pêche à vapeur commença à prendre à Boulogne une réelle extension, jusqu'en 1904, le produit des pêches de ce port est passé de 12.605.345 francs à 22 millions de francs, distançant de 75 p. 100 les autres ports de pêche français les plus productifs, on comprend aussitôt que l'écrasante supériorité de nos voisins est due à ce fait qu'ils possèdent dix fois plus de chalutiers à vapeur (et d'un plus fort tonnage) que nous. On en a une nouvelle preuve dans ce fait que les deux ports où se trouvent ces chalutiers produisent à eux seuls à peu de chose près autant que tous les autres ports anglais réunis. L'organisation industrielle qui en résulte ne fait qu'accroître les avantages qu'ils en retirent.

Les bénéfices plus élevés recueillis par les armateurs permettent aux marins de toucher une plus forte paie. Le pêcheur de Hull ou de Grimsby gagne en moyenne 250 francs par mois ; le capitaine, bien que n'étant plus son maître, bien que réduit à un rôle subalterne d'employé, reçoit cependant de dix à douze mille francs par an, et l'amiral, 6.000 francs de plus, soit environ 18.000 francs. A Boulogne, les marins ont dû faire une grève il y a quelques années pour gagner 90 fr. par mois, ils en étaient réduits à 75. Aujourd'hui, comme leurs compagnons d'Arcachon, par exemple, ils gagnent environ 130 francs par mois. Les capitaines se font généralement 6.000 francs par an. D'amiral, il n'y en a pas.

Ici, le second effet de l'industrialisation de la pêche — le

premier étant l'énorme augmentation de la production, — semble être une augmentation des bénéfices de ceux qui s'y livrent, et par suite une amélioration de leur sort. Et ce résultat définitif peut être bon à constater ; car pour certaines populations de pêcheurs environnant un port en train de se développer rapidement grâce à l'application de la vapeur, la concurrence devient difficile, parfois impossible ; c'est ainsi que l'on voit les pêcheurs de Berck (il est vrai que leur outillage est des plus primitifs, qu'ils n'ont même pas de port et échouent leurs bateaux sur la grève, et que leur village est distant de 2 kilomètres de la mer) obligés d'abandonner leur métier, et se diriger peu à peu vers les mines de Lens. La France ayant un intérêt capital à conserver et à accroître sa population maritime, le fait est à signaler. D'autant plus que les opérations de pêche devenant plus fructueuses, les armateurs font construire et arment de plus en plus, et ceux d'Arcachon, qui prend une rapide extension, toujours grâce à l'emploi de la vapeur, font appel à des marins bretons et boulonnais. Il serait à souhaiter qu'au lieu d'aller aux mines les pêcheurs de Berck se dirigeassent vers ce port, où ils seraient les bienvenus.

Un autre effet encore de l'industrialisation de la pêche, le poisson arrivant au port plus régulièrement, d'un coup, et en plus grandes quantités, a été la simplification des opérations d'expédition et de transport, avec une diminution de frais pour conséquence immédiate. Cela, joint à l'outillage des ports et aux perfectionnements des moyens de transport, permet d'expliquer le phénomène suivant : du poisson pêché sur les côtes d'Allemagne par un chalutier anglais est dirigé d'abord sur Hull ou sur Grimsby, où on le vend pour l'expédier ensuite sur Hambourg, et de là sur Bâle ; il y est acheté par la Compagnie générale transatlantique ou par la Compagnie des Messageries maritimes, et définitivement consommé sur l'Océan Atlantique ou sur la Méditerranée. C'est à Bâle, en effet, que ces deux grandes compagnies de navigation s'approvisionnent de poisson, comme, du reste, les compagnies italiennes et autrichiennes. Chose étrange : la Suisse, qui n'a pas de marine, est cependant dotée d'amiraux, peut-être un peu fabuleux, mais aussi du plus grand marché de poisson de l'Europe, qui, lui, est bien réel !

Or, Bâle est à 956 kilomètres de Hambourg,
— 913 — de Lubeck,
— 885 — de Berlin,
— 771 — d'Ostende,
— 797 — de Calais,
— 779 — de Boulogne,
— 708 — du Tréport,
— 693 — de Dieppe,
— 749 — de Fécamp.

Malgré l'avantage évident de la distance, nos armateurs sont battus ou sont en concurrence sur le marché suisse avec l'Angleterre, l'Allemagne, les Pays-Bas, la Suède, la Norvège, l'Autriche-Hongrie, l'Italie, et même les Etats-Unis et le Canada.

Nous venons de voir la supériorité de l'armement anglais.

Il en a été de même de l'armement allemand : partie de 3.320.000 francs en 1890, l'Allemagne vendit, en 1903, pour dix-neuf millions de poisson. La Compagnie la Nordsee, fondée en 1896, possède aujourd'hui 35 chalutiers à vapeur, des wagons glacières, et des comptoirs de vente dans les principales villes d'Allemagne et d'Autriche. Quant à l'armement américain, il suffira de constater que ses chalutiers sont dotés de glacières et de viviers, et qu'ils emploient des filets si vastes qu'ils doivent se mettre à trois ou quatre pour les manœuvrer.

Il nous faut, hélas! constater maintenant la défectuosité de l'outillage de nos ports de pêche, en regard de la perfection presque absolue de l'outillage des ports de pêche anglais.

Sans parler de Yarmouth, où le chenal de la Yare forme un port naturel développant sur chaque rive trois kilomètres de quais, soit ensemble six kilomètres, Grimsby et Hull sont dotés d'une organisation pratique de premier ordre. Les Fish-docks sont installés sur le quai, bordés d'un côté par l'eau, de l'autre par la voie ferrée, où les wagons arrivent au niveau du dock. Ils sont recouverts d'un toit où courent les rails, et percé de trappes, lesquelles y déversent les caisses et la glace où l'on emballera le poisson ; de sorte, que pour être débarqué, manutentionné, vendu, emballé, expédié, le poisson parcourt la largeur du dock, soit, du bateau au wagon, une vingtaine de mètres. Et cela sur plusieurs kilomètres de long. Il est impossible de rien concevoir de plus pratique, ni de plus

simple. A noter, pour la curiosité du fait, que cette installation fut inspirée aux Anglais par un ingénieur français, M. Guillain, alors directeur des routes et de la navigation au ministère des Travaux publics, auquel ils étaient venus demander conseil. A noter encore que, pour leur part contributive aux frais qu'entraîne cette installation, les armateurs versent entre les mains de la Chambre de Commerce des redevances variables, et dont la moyenne annuelle est de 800.000 francs.

A Boulogne, il existe une Halle aux poissons qui est un fort beau monument, mais qui n'est pas précisément à quai, ni à proximité immédiate du chemin de fer. Il faut donc que le poisson déchargé du navire passe sur des charrettes qui l'emportent à la Halle, et, de là, après qu'il a été vendu, aux ateliers des mareyeurs, pour être expédié. On remédie en partie à ces complications en vendant sur échantillon à la Halle le chargement des navires.

A Arcachon (et si je choisis ces deux ports, c'est qu'ils figurent parmi les plus importants au point de vue de la pêche), les chalutiers entrés dans le bassin déchargent une première fois leur prise sur des radeaux; ces radeaux sont tirés vers le rivage, et leur chargement est déversé au fur et à mesure dans de petits wagonnets sur rails, qui sont successivement hâlés jusqu'aux ateliers des armateurs ; il ne reste plus qu'à emballer le poisson, à le charger sur des camions qui l'emportent à la gare, à deux kilomètres de là, à le décharger des camions pour le recharger enfin sur les wagons.

Il est bien évident que toutes ces manipulations coûtent cher, prennent du temps, et abîment la marchandise.

Quant à l'infériorité de nos modes d'emballage et de transport comparés à ceux de la Belgique et de l'Allemagne, elle est malheureusement flagrante et d'autant plus regrettable qu'elle inspire aux Boulonnais la crainte (l'expérience l'a justifiée) d'une production trop abondante; le poisson ne pouvant s'écouler, la mévente s'ensuit. Ce simple fait condamne toute notre organisation, comme la mévente des vins en cas de bonne récolte condamne le système économique qui régit la matière.

Au point de vue du temps, le transport du poisson allemand ou suédois de Hambourg, Lubeck ou Berlin, à Bâle, s'effectue en 48 heures; le poisson belge ou anglais venu d'Ostende, y

arrive en 12 heures par certains trains. De nos ports de la Manche à Bâle, le transport du poisson français demande jusqu'à trois jours et même davantage, avec toutes sortes de complications et de formalités.

Au point de vue des tarifs, les prix de transport pour Bâle sont (ces renseignements sont empruntés au *Journal des Transports* du 11 février 1905) : de Hambourg, 8 francs 45; de Lubeck, 8 fr. 81 ; de Berlin, 8 fr. 52 ; d'Ostende, par train direct, 13 fr. 50, par train omnibus, 8 fr. 50 ; notre tarif de Paris à Bâle — et c'est le meilleur marché — est de 25 francs. Ajoutons qu'en Allemagne et en Belgique des dispositions très avantageuses sont prises pour permettre aux mareyeurs de profiter des trains les plus rapides avec des tarifs réduits. On ne doit pas s'étonner après cela que les pêcheurs de nos ports du Nord, et même ceux de Dieppe, expédient leur poisson par Ostende.

Enfin, au point de vue des appareils réfrigérants, on emploie chez nous des procédés rudimentaires et totalement défectueux ; le poisson est simplement emballé par couches dans de la glace pilée, dont le contact détériore sa chair et affaiblit la finesse du goût spécial à chaque espèce ; et c'est par le même procédé qu'à l'arrivée au port on l'emballe dans des caisses feutrées et perforées qui sont expédiées dans les différents centres de consommation. Les lignes allemandes et belges, au contraire, sont munies de wagons-glacières, affectés spécialement au transport du poisson frais, et admirablement aménagés pour son arrimage sur des claies, sans contact avec la glace, et pour sa conservation dans un courant constant de — 5° centigrades. « Ce mode de transport a de plus l'avantage notable d'éviter les frais d'emballage. » Le poisson arrive ainsi en excellente condition dans les magasins bâlois, d'où il est facilement réexpédié non seulement dans les régions environnantes, mais même jusqu'aux confins de l'Italie et de l'Espagne, jusqu'en Algérie et en Egypte.

Il est un dernier aspect de la question que l'on ne doit pas négliger davantage, car s'il est nouveau, lui aussi, son importance apparaît plus grande de jour en jour : c'est celui des recherches scientifiques, qui fournissent aux pêcheurs américains, anglais, norvégiens, etc., des renseignements abondants et profitables, alors que les nôtres en sont à peu près dépourvus.

Le plus modeste pêcheur à la ligne a été mis à même de constater, dix fois pour une, que, de deux personnes opérant dans les mêmes eaux, l'une prendra du poisson et l'autre s'en retournera bredouille, suivant que l'une est *renseignée* et que l'autre ne l'est pas. Les choses ne se passent pas autrement en mer : on a vu des pêcheurs anglais remplir leurs filets, à côté de pêcheurs français qui relevaient les leurs à vide.

L'explication ? En voici une : il existe un *Comité central international d'exploration des mers*, qui a son siège central permanent à Copenhague, et son laboratoire central à Christiania, et auquel neuf puissances ont adhéré. Chaque nation adhérente subventionne proportionnellement le laboratoire central, et arme tous les ans, suivant le mode qui lui paraît le plus avantageux, un navire de recherches scientifiques.

Ce n'est pas une bien grosse dépense. Ceux qui la font l'ont vite récupérée.

Veut-on un exemple du résultat de ces recherches? Celui-ci est cité par M. Paul Houët, secrétaire général du Comité centra des armateurs de France : « Au printemps de 1901, le vapeur de recherches norvégien, *Michaël Sors*, dirigé par une autorité en matière hydrographique, le docteur Hjort, explorait la région des îles Lofoden. En recherchant la présence des œufs de morue dans ces parages, le docteur Hjort réussit à déterminer exactement l'emplacement d'une série de lieux de frai de ce poisson, jusqu'alors ignorés des pêcheurs. Un petit vapeur de pêche, venu à l'époque favorable, recueillit en quelques semaines environ 80.000 morues ; 24 autres bateaux se réunirent sur les lieux de pêche, et la récolte totale fut estimée à plus de 700.000 pièces de poisson. A elle seule, une telle découverte suffit, et au delà, pour dédommager la nation norvégienne des dépenses d'entretien du *Michaël Sors*. »

Cette seule citation suffit à démontrer la nécessité absolue d'une institution comme le *Comité central international d'exploration des mers*, et à donner une idée des bienfaits, des bénéfices que l'industrie de la pêche peut en attendre.

Eh bien, la France, sollicitée d'y participer, a refusé son concours ! Et cela malgré l'avis, malgré les démarches des personnalités françaises les plus compétentes !

L'ensemble de ces faits nous met, vis-à-vis des Anglais comme producteurs de poisson, vis-à-vis des Belges et des Allemands

comme transporteurs, dans un état d'infériorité dont les effets se font de plus en plus sentir. Nos concurrents prennent sensiblement l'avance. A l'heure présente, en matière économique, ne pas avancer, ou même avancer moins que les autres, c'est reculer.

Les conditions naturelles qui nous sont faites nous assurent l'avantage : le poisson est abondant sur nos terrains de pêche, et surtout de meilleure qualité que partout ailleurs; nos ports sont plus rapprochés que n'importe quels autres, sauf Ostende, du grand marché de poisson de l'Europe centrale. Si nous n'y régnons pas d'une manière absolue, nous ne pouvons pas nous en prendre aux choses, puisqu'elles nous sont favorables. Nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes, à la façon dont nous mettons en valeur les richesses naturelles qui nous sont départies. C'est notre organisation qui est défectueuse, c'est elle que nous devons réformer.

Nos pêcheurs, nos armateurs, nos mareyeurs ne semblent pas avoir compris précisément ce que l'étude de la pêche en Angleterre démontre avec évidence, c'est que ce n'est plus là un métier comme jadis, mais bien une industrie. On ne pêche plus dans une barque en vue des côtes. Pour faire rendre à la pêche maritime les bénéfices qu'on est en droit d'en attendre, il faut la pratiquer en grand, et sur les avis, sous la direction des hommes compétents, depuis le savant qui pénètre les mystères de l'océanographie, jusqu'à l'ingénieur qui perfectionne les appareils frigorifiques. La science est à la base de toute industrie.

Pour cela, il faudrait rompre avec les anciens errements, rompre avec la routine. On sait les difficultés que l'on éprouve généralement à ce genre d'opération. Ici, elles sont plus grandes encore, puisque l'on a surtout affaire à des Bretons, dont le... traditionnalisme est bien connu. Un armateur de Saint-Malo me disait que ses marins terreneuvas se plaignaient à lui de ce que les pêcheurs américains râflaient toutes les morues des bancs, grâce à leurs chalutiers à vapeur, tandis que les pauvres pêcheurs bretons ne trouvaient plus une simple merluche au bout de leurs lignes. L'armateur en question leur proposa d'embarquer sur un chalutier à vapeur : ils refusèrent! Et le chalutage de la morue supprimerait la question toujours difficile pour nos marins de leur approvisionnement en boëtte!

Les armateurs de Boulogne en particulier, ceux aussi d'Arcachon et de Fécamp, ont vigoureusement « marché de l'avant ». Ils sont au courant des derniers progrès du matériel, et ils les appliquent. Mais ils ne disposent pas encore de moyens d'action assez puissants pour que ce matériel puisse produire son plein effet : il n'y parviendra que lorsque les chalutiers à vapeur seront assez nombreux pour former des flottes, pour naviguer et pêcher ensemble.

Du côté de l'outillage des ports, tout, ou presque tout, est à faire. A Boulogne,le nouveau bassin en construction permettra aux bateaux de pêche d'accoster en plus grand nombre qu'actuellement à un quai que parcourra un chemin de fer. Mais ce ne sera pas encore là les « fish docks » de Grimsby, avec toutes les facilités possibles pour la vente et l'expédition du poisson sans perte de temps. L'on peut se demander encore à quelle époque ce bassin sera-t-il terminé? Le projet de loi qui en visait le creusement s'est promené une dizaine d'années entre la Chambre et le Sénat avant d'être voté, et quand on en a commencé l'exécution, on s'est aperçu que les besoins en vue desquels il avait été établi avaient tellement dépassé les prévisions qu'il n'était déjà plus suffisant pour y répondre!

Dans les autres ports de pêche, tout est à faire.

Quant à la question des transports, il est juste de constater que certaines compagnies de chemin de fer l'ont envisagée depuis peu, soit qu'elles aient cherché à faciliter les correspondances de trains, soit qu'elles aient réduit la durée du transport ou qu'elles l'aient facilité, par l'emploi de wagons réfrigérants fournis par l'expéditeur ou le destinataire. Elles n'osent faire plus, sans doute par crainte du rachat par l'Etat, tandis que l'Etat songe au rachat, parce qu'elles ne font pas davantage ! Il y a là un cercle vicieux dont souffrent les intérêts économiques vitaux du pays. C'est ici que l'on voudrait voir s'affirmer l'initiative privée (elle a déjà commencé puisque ce sont des sociétés de camionnage qui ont mis en circulation quelques wagons réfrigérants). On a bien vu des commissionnaires de Boulogne réaliser l'entente des compagnies de chemins de fer pour le transport des fleurs naturelles, et créer ainsi de toutes pièces un commerce nouveau entre la Côte d'Azur et Londres, commerce parti de o en 1899 pour dépasser

5 millions en 1905. Quelque initiative analogue ne pourrait-elle se manifester à l'endroit du poisson frais ?

Il ne faudrait pas oublier que la différence des méthodes fait que 100.000 Anglais vendent pour plus de 252 millions de poisson, alors que 95.000 Français n'en vendent que pour 110 millions. Le Français produit 1, contre l'Anglais 2 1/2. Est-il besoin d'énumérer les conséquences ? Le sort des pêcheurs singulièrement amélioré, le public bénéficiant de la baisse de prix sur une denrée de première utilité, et cette denrée pénétrant sur des marchés qui l'ignoraient totalement auparavant ; un accroissement de la richesse sociale, un accroissement du bien-être général.

Voici une évolution économique dont les résultats sont manifestement des plus heureux. Il suffit pour s'en convaincre de jeter un coup d'œil sur quelques chiffres. Nos voisins l'ont réalisée. Pour faire comme eux (et nous sommes à même de faire mieux qu'eux), il n'est pas besoin de phrases pompeuses : simplement, un peu de bon sens pratique et de suite dans les idées.

Est-ce trop demander ?

HENRI MALO.

L'INEXPLICABLE TRISTESSE

Le soir s'éteint. Mes désirs dorment. Je suis seul.
De la porte entr'ouverte aux fenêtres mi-closes
L'ombre tisse un rempart de bandelettes roses,
Et de trop lourds parfums stagnent au bord du seuil.

Il fait doux : c'est un soir de l'heureuse saison.
Par secousses, le vent ravive, puis recule
La tiède nuit qui naît au fond du crépuscule
Et le jour bleu qui meurt aux murs de la maison.

Le jet d'eau seul s'émeut dans le jardin qui dort,
Et sur le bronze vert des vasques à margelles,
L'immense ciel, filtré par les hautes tonnelles,
Mire des coins d'azur et des poussières d'or.

Les grillons irrités cri-critent ; un hibou
De minute en minute ulule. Un crapaud râle,
Quelques chauves-souris troublent dans le ciel pâle
Le sourd frémissement des tiges de bambou.

Tout est voix, tout est vie, et tout vibre dans l'air.
A mon balcon, penché sur le vieux fer des rampes,
J'ai vu la nuit pâlir ces images d'estampes
Et l'ombre patiner ce paysage clair ;

J'ai regardé le soir mourir sur l'horizon,
Et ces musiques passagères de l'automne,
Poète à qui tout plaît, rêveur que tout étonne,
J'en ai pieusement recueilli chaque son :

Je me suis imprégné de l'âme du jardin,
Et le long des bosquets, chez les fleurs, mes amies,
En moi j'ai combiné d'étranges harmonies,
Mêlant l'odeur des lys à l'âcreté du thym.

J'ai donc connu la joie antique d'un païen,
Et j'aurais droit ce soir à la fête des choses,
Fier d'être simple, heureux de vivre, près des roses,
Ignorant le désir et ne regrettant rien :

J'aurais ce droit, et je suis triste sans raison,
Triste à pleurer mon âme entière goutte à goutte,
Triste si gravement que j'ai hâte et redoute
De clore, seul, le seuil ami de ma maison.

La nuit est douce et lumineuse : Je vois gris.
L'air est tiède, et mes mains ont le froid d'un cadavre,
Le silence me pèse et toute voix me navre,
Prisonnier volontaire en mon propre logis.

Je ne puis travailler ou rêver, ni dormir.
Ma lampe est là. J'ai peur d'en réveiller la flamme,
Et sans espoir, j'attends que s'endorme mon âme,
Trop faible pour vouloir et trop fier pour gémir.

Pleurer, gémir? Pour quelle cause et sur qui donc?
Cette nuit est semblable à d'autres nuits passées,
Le même ennui jadis a tué mes pensées,
Et j'ai déjà connu cet étrange abandon.

Alors ! je laisse fuir le temps. Comme un aïeul,
Je subis le destin douloureux qui m'accable,
Songeant pour m'expliquer ce deuil inexplicable :
« Le soir est mort. Mes désirs dorment. Je suis seul. »

ANDRÉ TUDESQ.

DU THÉATRE POPULAIRE

Pour Alexis Jaubert.

Les théoriciens de l'art populaire se sont demandé par quelle anomalie le théâtre, autrefois national, est devenu l'apanage d'une élite de par sa tarification dispendieuse et la complexité de son répertoire. Ils se sont étonnés aussi que, dans la pensée des artistes, le suffrage d'une minorité dorée ait prévalu sur celui de la nation.

Elucider leur perplexité, raisonner leur étonnement serait la matière d'une enquête à travers quatre siècles de notre littérature. Jusqu'au moyen âge, en effet, le théâtre demeure conforme aux enseignements de l'antiquité. Avec la monarchie absolue seulement, il se dépopularise et reflète les aspirations d'une classe privilégiée. Corneille et Racine ont accompli l'œuvre néfaste de marquer une séparation entre la société éduquée et la société inculte. Racine particulièrement fut le poète du monde poli et le prototype des écrivains modernes préoccupés plutôt de l'interprétation que de la perfection de leurs pièces. Le souci de complaire à la Champmeslé coûta plus d'une bassesse à sa muse salariée au département des finances.

On oubliait volontiers, à ces époques lointaines, un peuple ignorant des doctrines égalitaires. Un intérêt personnel mesquin et, sans doute, l'influence du milieu cantonnaient les auteurs dans un sentiment particulariste. Habiles thuriféraires, on les eût, avec raison, enrégimentés dans ce club de la Girouette dont Champfleury donnait la présidence au sarcastique Talleyrand. Et si habiles furent ces thuriféraires que la Révolution, niveleuse de castes, les vit flattant les passions populaires comme ils flattèrent les passions aristocratiques (1). L'une et l'autre flagorneries furent injustifiées. L'auteur n'avait pas à opter pour le parti triomphant. Sa mission était de réconcilier les partis.

(1) E. Jauffret : *le Théâtre révolutionnaire.*

En fait, les troubles apaisés, l'élite l'emporta. Et dès aujourd'hui, ce qu'il est convenu d'appeler le peuple ne participe plus, dans l'esprit du poète comique ou du dramaturge, aux réjouissances qu'il imagine. L'art pur appartient aux gens du monde; les truculences du mélodrame et du café concert conviennent à la plèbe.

Cependant, dit Tolstoï, si l'art a l'importance qu'on lui attribue, s'il est égal en importance à la religion, comme ses dévots aiment à dire, il devrait être, en ce cas, accessible à tous (1).

Or, nous venons de le démontrer, le Théâtre où se manifeste un art grandiose n'est accessible qu'à une minorité. La pauvreté en exclut le peuple et il s'en exclut lui-même, manquant d'une éducation première pour s'élever aux sublimités psychologiques. Et en admettant que ces deux tares : pauvreté et incompréhension, n'eussent pas suffi à lui ôter son droit au partage des joies intellectuelles, le théâtre moderne serait, à son égard, plus nuisible que profitable. Le soin que prirent les auteurs dramatiques de délaisser les généralisations pour se confiner dans l'étude de cas spéciaux et souvent même de cas pathologiques; l'ardeur qu'ils mirent à fomenter l'immoralité sous toutes ses formes (2); la subtilité qu'ils employèrent à parer toutes les laideurs du masque de la beauté entraîneraient un public non averti à des erreurs et à des divagations perpétuelles.

Citons un exemple : *La Dame aux Camélias*. Cette pièce, — longuement préfacée par Dumas et servant à circonstancier ses théories, — représentée devant une foule illettrée, aura-t-elle sa véritable portée morale? Point du tout. La foule se laissera émouvoir par certaines sensibleries de style et par le côté douloureux de l'aventure, mais la thèse soutenue passera au-dessus de ses conceptions.

(1) Comte Léon Tolstoï : *Qu'est-ce que l'Art?*

(2) Depuis le moment où Saint-Evremond (*Sur nos comédies...* etc.) le constatait et où Chénier (*Charles IX. Disc. prélim.*) disait : « L'ennemi constant, le fléau le plus redoutable, je ne dis pas seulement de notre théâtre, mais des arts et des mœurs chez les nations modernes, c'est l'esprit de galanterie... » on a fait de la scène le lieu de toutes les choregraphies de l'amour. Les situations les plus interlopes ont paru devoir noblement éduquer l'instinct sexuel des foules. La morale, sur ce point, est gravement offensée et atteinte. Nous nous devons de le mentionner sans vouloir renouveler ici la querelle où se mêlèrent Conti, Caffaro, Bossuet, Rousseau, Veuillot, etc... Le théâtre a suivi la perversion et l'avilissement du livre. Et l'on attaquerait difficilement les discours de Corneille, Racine et Molière si l'on cherchait un critérium de moralité dans la production actuelle.

Il faut donc échafauder un autre théâtre. Quelques écrivains prétendirent résoudre la proposition et n'apportèrent point de facteurs nouveaux. Ce sont ces idéologues qui emplirent la scène du souffle des réunions publiques. En réalité, qu'advint-il de leurs efforts? Rien d'autre assurément que l'affirmation de différentes convictions politiques. Et quel public moralisèrent-ils? Le public aristocratique encore, affriolé par ces manifestations. L'autre s'en désintéressait d'avance : ce théâtre coûtait trop à son pécule; ensuite cette phraséologie déroutait son intelligence. Et s'il se fût passionné aux pièces ardentes qu'on lui offrait imprudemment, le résultat eût été à l'encontre d'une moralisation en suscitant, plus haineuses et plus folles, les colères qui entravent la solution des graves problèmes sociaux.

II

Turgot, esprit vigilant, enclin aux réalisations pratiques, disait : « Avant l'Etat, la municipalité, et avant, la municipalité, il faut organiser l'école; l'enfant c'est le commencement de toutes choses. » Suprême sagesse! Pour avoir un peuple compréhensif et sain, donnons à l'enfance des principes équitables et des lumières. Des pédagogues inaptes à l'éducation abrutissent sa jeune intelligence de leçons sur le théâtre classique, lui ingèrent en quelques années le produit de dix siècles féconds. C'est là de la mauvaise besogne. L'homme mûr ne goûte déjà plus le romancero tragique de Corneille et la psychomanie de Racine. L'enfant bâille à les entendre. Or si les théâtres subventionnés accordent aux écoles des spectacles gratuits, soyez assurés que les écoliers y écouteront les toujours pareilles prosopopées. Et si quelquefois on les invite à monter eux-mêmes sur les planches, c'est pour reproduire le halètement d'Hippolyte ou barbouiller les stances de Rodrigue, à moins qu'un infâme monologue ne les oblige à se désarticuler les membres ou à modifier sauvagement les traits ingénus de leur visage.

De même qu'il existe des romanciers pour l'enfance, il devrait exister des dramaturges. Ils traceraient des scènes allègres, pathétiques ou gaies, enclosant une pensée morale. Le gamin garderait par devers soi, au cours de l'amusement, cette pensée morale. Et ainsi s'affirmerait, dans son âme vierge,

la prééminence sur toutes choses du bien et du beau. D'ailleurs la profondeur des pensées serait graduée selon l'âge afin que l'idée de solidarité humaine, inacceptable pour ses aînés, s'impôsât à lui sans effort.

Mais nous savons que la routine universitaire n'abandonnera pas de longtemps le culte du théâtre classique. Nous devons aimer, cela est entendu, notre passé littéraire. Mais nous ne devons pas l'aimer au point de nier les exigences du temps présent. Or, dans le temps présent, nous l'avons dit, nous constatons une déplorable scission de la société. Si, pour y apporter un remède, on ne peut utiliser l'enfance, du moins examinons les propositions des gens avisés.

M. Couyba (1) signalait l'injustice flagrante qui met, au point de vue des jouissances intellectuelles, une partie de la nation hors la nation. Il indiquait timidement, — et avec quel regret de troubler l'ordre administratif établi! — les changements à introduire dans les chartes du théâtre moderne. Tout d'abord, il ne fallait pas ébranler sur leurs assises les établissements subventionnés. Si, par bonheur, la Chambre favorisait son intervention, on prêterait le Chatelet, plus central, où, quatre fois la semaine, les doublures desdits établissements interpréteraient le répertoire classique. Et les élèves du Conservatoire combleraient les vides. Deux autres jours de la semaine, des conférenciers ânonneraient sur des sujets divers.

En vérité, M. Couyba possède une étrange conception du théâtre populaire et de l'éducation nationale. Nous l'entendons protester contre ce fait « que le pauvre paie pour la plus grande joie du riche » et sans partager cette joie. Nous attendons qu'il lui en fournisse les moyens. Mais cela n'entre point dans son programme. Laissons, dit-il, le riche goûter avec sérénité son plaisir et, puisque le pauvre se plaint, faisons-lui l'aumône d'une scène où paraderont quelques fantoches d'artistes. Plus prodigues que M. Couyba, nous voulons pour le pauvre, non point les doublures des théâtres subventionnés, mais leurs plus célèbres artistes. Pourquoi ceux-ci ne seraient-ils pas flattés de lui consacrer leur talent? Quelle différence fait-on entre l'approbation du public select et celle de l'autre public?

(1) *Budget de l'Instruction publique*, 1902 : Paragraphes relatifs au théâtre Populaire. *Journ. off.* du 6 mars 1902.

« Le peuple, le peuple, dit Michelet, est-ce que nous ne sommes pas tous peuple?... »

Et c'est Michelet qui, le premier, préconisa le théâtre populaire comme agent de relèvement moral et en décela clairement l'influence :

Nul doute, dit-il, que le théâtre ne soit dans l'avenir le plus puissant moyen de l'éducation, du rapprochement des hommes; c'est le meilleur espoir peut-être de rénovation nationale. Je parle d'un théâtre immensément populaire, d'un théâtre répondant à la pensée du peuple, qui circulerait dans les moindres villages.

Mais qu'est-ce qu'un théâtre populaire. M. Couyba ne le comprit pas ou, du moins, le comprit d'après l'optique administrative. Le théâtre populaire n'est pas, comme l'affirme Mallarmé, « la confrontation du Rêve à la foule », mais la confrontation de la Réalité à la foule, un lieu d'émotion collective, de fraternisation des castes.

Sous des climats tempérés, il n'a sa vraie acception qu'en plein air. Mais la nation se répartissant surtout dans les villes, la création d'un théâtre populaire urbain s'impose. Nous souhaitons n'en être pas redevables à la prévoyance de l'Etat ou de la municipalité, mais à l'initiative privée. Nous récusons énergiquement l'ingérence de la bureaucratie. Elle empêche toute œuvre d'atteindre à sa maturité de Beauté. Nous ne saurions accepter son immixtion qu'en perspective de subventions. Et encore ne lui accorderions-nous d'autres pouvoirs que des pouvoirs de vérifications budgétaires.

L'initiative privée se chargerait de pourvoir aux installations de salles et de décors. Elle choisirait elle-même ses acteurs. Et là serait la question importante. En vérité, depuis longtemps, les méthodes des Conservatoires nous fatiguent. L'acteur officiel, avec ses gestes cadencés, ses attitudes apprises, sa science des expressions, sa gamme sentimentale ou tragique, serait impitoyablement rejeté de la scène populaire. Le premier venu, avec quelque naturel, une voix normale, son activité, son énergie, sa volonté d'être vrai, incarnerait admirablement les personnages. L'art de l'acteur ne serait plus la domination patiente de la nervosité et l'affolante étude des vocalisations, mais la libre expansion d'une personnalité hu-

(1) Michelet : *L'Etudiant*.

maine dans un rôle donné. Les exubérants et les éloquents, d'aucuns disent les méridionaux, auraient, en cette matière, une supériorité certaine. Peut-être, on l'a affirmé — et ce serait alors la plus merveilleuse des manifestations populaires — ces acteurs pourraient-ils improviser leurs rôles d'après une thèse d'avance arrêtée.

Et surtout, ah ! surtout la tragédie classique serait éliminée du répertoire. Vigny déjà exprimait son horreur de ce genre anachronique : « Le public français a fait jusqu'ici des *prodiges de respect*. Ecouter la tragédie classique avec ses froides abstractions, telle qu'elle lui a été servie jusqu'ici, se résigner à entendre des vers dont le second est toujours faux à cause de la cheville, ce qui force l'esprit à en retrancher dix sur vingt, c'est prodigieux. Il n'est pas étonnant qu'il se lasse (1). »

Aujourd'hui le public français est tout à fait lassé de ce genre désuet. La tragédie classique est une copie débile de la tragédie antique. Les vers en peuvent être admirables : ils chantent faux; l'émotion, par elle, peut être excitée : elle demeure superficielle. Qu'on fréquente dans une intention documentaire ce théâtre, mais qu'on ne le joue plus. Il est mort. Il est mille fois mort puisqu'il ne peut plus entrer dans nos mœurs (2).

Or voici qu'à Orange, Béziers, Nîmes on prétend instaurer, par son intermédiaire, le théâtre populaire. *Risum teneatis, cives !...* Du théâtre populaire français avec des traductions de tragédies grecques ! La moquerie serait forte. En réalité, on a lancé cette affaire comme on aurait lancé quelque marque de spiritueux. Une réclame fabuleuse conviait les snobs en villégiature. Ils accoururent. Et, du terroir, des foules vinrent aussi afin de participer au chic suprême de la solennité. Puis c'était une façon de mouvementer l'ennui énorme de la province.

Mais que les promoteurs de cette « fête populaire » nous disent combien de familles plébéiennes leur portèrent la paie d'une quinzaine pour applaudir les adaptations d'Euripide de M. Rivollet. Leur public fut toujours le même, celui des gran-

(1) A. de Vigny : *Journal d'un poète*.

(2) V. Benjamin Constant : *Réflexions sur le théâtre allemand*. Les réflexions qu'il énonce sur la tragédie sont très justes. V. entre autres le parallèle entre l'Hippolyte de Racine et celui d'Euripide.

des premières. MM. Peladan, Jules Bois, Moréas et consorts qui s'astreignirent à transposer en français les lumineuses périodes grecques unirent une patience admirable à un immense talent. Quel autre reproche leur adresser sinon celui de préférer l'atticisme au gallicisme ? Pourquoi, allant vers le Midi, ne choisirent-ils pas, dans l'histoire de ce pays ardent, des épisodes tragiques ? Pourquoi les organisateurs de ces assemblées annuelles ne remplacent-ils pas Sarah Bernhardt et Mme Segond-Veber par quelques-unes de ces splendides méridionales qui ont l'éloquence et l'eurythmie et que leur sang surchauffé dispose à l'émotion dramatique ? Pourquoi ces organisateurs infatigables ne suppriment-ils pas les guichets rébarbatifs devant qui s'arrête le véritable peuple, celui qui sent profondément la Beauté, quoi qu'on en dise, et l'acclame avec frénésie (1) ?

Qu'on nous délivre des Œdipe et des Cytharis habillés le plus souvent d'une poésie lamentable ! Qu'on nous délivre de la danse et de la musique calquées sur l'orchestrique hellène! Nos poètes n'auront pas le triomphe à l'agora. Nous saluons respectueusement le passé. Mais nous vivons avec le présent et de toute notre âme regardons l'avenir.

Le caractère d'une œuvre de génie, dit-on communément, est de participer de tous les temps et de tous les milieux. Cet aphorisme que quelques-uns posent comme un axiome demande des restrictions. En vérité, si le cœur humain demeure immuable dans ses passions, « l'esprit, dit Joseph Chénier, change avec chaque époque (2) ». Le théâtre qui est de la psychologie effective ne garde donc qu'en partie sa faculté d'universalité. Des tragédies anciennes et des tragédies modernes, le compréhensible et l'admirable pour nous, ultra-modernes, est assurément le fond psychologique. De Sophocle, d'Euripide, d'Eschyle, ce qui nous intéresse, ce n'est pas la forme des vers ou le développement majestueux des chœurs, mais les passions élucidées. Encore, malgré cela, leurs œuvres sont-elles peu goûtées. « Les connaisseurs, dit Rousseau, ont beau les admirer toujours, si le public les admire encore, c'est plus

(1) Wagner, bien avant nos organisateurs, voulait faire de son théâtre un temple et de sa musique une religion humaine et populaire. Il n'a pas reussi, car le temple est à tout le monde et personne n'est rejeté de la religion. Le théâtre de Wagner est éminemment aristocratique.

(2) Joseph de Chénier : *Tragédie de Charles IX. Disc. prélim.*

par honte de s'en dédire que par un vrai sentiment de leur beauté... Qui est-ce qui doute que sur nos théâtres la meilleure pièce de Sophocle tombât tout à plat ? On ne saurait se mettre à la place de gens qui ne nous ressemblent point (1). »

III

Malgré le culte des tragédies classiques, nous ne soutiendrons pas que l'on ait proscrit du théâtre les préoccupations populaires. Mais la conception de l'art populaire est faussée dans l'esprit des novateurs. Cauterets, foyer de snobisme, eut un *Théâtre de la Nature* échafaudé sous la voûte des arbres, avec des interprètes officiels, des pièces d'inspiration antique (2). On le crut populaire : on se trompa pour les raisons que nous énumérâmes (3).

Sous les auspices de la *Société de l'histoire du Théâtre*, et avec l'accaparement administratif, MM. d'Estournelles de Constant, Lavedan, Ginisty favorisèrent à Mounet-Sully l'éploiement de sa basse sonore sur le *Théâtre de Verdure*, retrouvé au Pré-Catelan, en plein bois de Boulogne. Là, malaisément, essaya-t-on de reconstituer le faste des fêtes impériales. Bien que ce théâtre eût, par certains points, un caractère populaire, il resta et restera, si l'on se détermine à le ressusciter tout à fait, mondain dans l'acception entière du mot. La tragédie grecque y clama ses borborigmes parmi les arbres étonnés de ne point connaître ou reconnaître le fils de Laius et de Jocaste.

Précédemment, M. Lugné-Poe espéra amener au Gymnase une clientèle ouvrière en faisant bénéficier tout membre d'un syndicat du travail porteur de son livret d'une réduction de 50 o/o. On donnait de l'Ibsen et cette littérature diffuse que le Nord brode sur un fondement socialiste. Les syndicataires n'en voulurent point. Et M. Lugné-Poë comprit sans doute que l'abaissement des prix, tout en popularisant le théâtre, ne compense pas l'absence d'une dramaturgie nationale.

Le *Théâtre civique*, fondé par Louis Lumet, homme

(1) J.-J. Rousseau : *Lettre à d'Alembert.*

(2) Inauguré le 15 août 1903. Acteurs : Mounet-Sully, Segond-Weber. — Pièces : *Les Phéniciennes*, *Œdipe roi*, *Cavalleria rusticana*.

(3) A rapprocher de cette manifestation celle de Champigny-la-Bataille, où l'on a donné, cette année : *Sémiramis*, de M. Peladan.

dévoué à la cause prolétarienne, fut, par malheur, tendancieux (1). On y écouta M. Laurent Tailhade déroulant les périodes archaïques de ses conférences et l'on y vit M. Mirbeau incarnant un personnage de ses pièces. M. de Max concourait au divertissement. Mais l'union de ces talents divers, loin de solliciter une foule avide de s'instruire, conduisit à la *Maison du Peuple* idéologues et démagogues. Le Théâtre civique échoua et cela était aussi nécessaire que la réussite de la société *l'Art pour tous*.

Les tentatives furent innombrables à Paris. M. Simyan, député, préconisa celle de la *Société des Trente ans de Théâtre* formée dans le but de soulager les Brichanteaux écrasés de misère après six lustres passés sur les planches (2). M. Bernheim enfanta cette Société. Il amena aux théâtricules de quartiers où s'entassent pour s'éjouir les ouvriers faubouriens les pensionnaires de l'Académie de musique ou de la Comédie française. On les écouta parce qu'ils sont désignés dès longtemps à la dévotion universelle. Mais, cela va sans dire, on ne comprit rien aux angoisses de Phèdre ou d'Andromaque et nous doutons que les complications wagnériennes soient jamais pour quelque chose dans la marche du peuple vers un progrès moral. Il y a des snobs innumérables parmi les boutiquiers et les manieurs de l'outil. Ils se glorifient de connaître les vocalises d'Emma Calvé ou le galbe de M. Lebargy. Mais que reste-t-il en leur âme de cette manifestation? Se soustraieront-ils, le lendemain, au geste canaille d'un diseur de monologue ou d'une chansonnière éhontée ?...

Le cahier des charges de l'Opéra-Comique contient une clause stipulant que dix représentations populaires à prix réduit seront offertes dans l'année. Tous les théâtres subventionnés ont cette clause dans leur cahier des charges. Beaucoup même s'obligent, par des paragraphes spéciaux, à accorder la gratuité complète. La réduction des prix profite surtout à une moyenne société déjà éduquée et conséquemment moins désireuse de s'instruire que de se distraire. La gratuité attire le peuple tout entier. Mais comme pour le dégoûter à jamais de ces largesses administratives, on lui sert la pièce classique la plus difficilement assimilable.

(1) De même celui de M. de Beaulieu.
(2) *Budget de l'Instruction publique 1903.*

En somme, on le voit, toutes tentatives de rénovation du théâtre populaire à Paris péchèrent par une conception initiale défectueuse. Les meilleures peut-être furent celles des Universités populaires : *La Coopération des idées* de Deherme et *le Sillon* de Sangnier (1). Encore errèrent-elles par la faute de leurs directeurs orientés vers un idéal politique trop précis. Elles manquèrent d'impartialité sociale.

IV

Cette impartialité sociale est pourtant obligatoire, nous le verrons tout à l'heure, pour l'établissement utilitaire du théâtre populaire. Envisageons le côté pratique de cet établissement avant d'envisager le côté moral. Nous avons dit notre pensée sur le projet Couyba. Celui que M. Turot déposa au Conseil municipal de Paris ne présente pas davantage d'intérêt immédiat (2). On s'est beaucoup préoccupé d'ailleurs de la construction architecturale du théâtre, oubliant d'énoncer ce que l'on ferait entre ses quatre murs. La *Revue d'Art dramatique* constitua même un comité pour l'édification du temple et couronna le schéma de M. Eugène Morel.

Michelet déjà avait conscience que le Théâtre populaire ne devait pas seulement être parisien, mais qu'il devait rayonner autour de Paris et poursuivre ses incursions dans toute la France. Catulle Mendès le préconisa transportable et M. Paul Fribourg, conseiller municipal de Paris, nomade. Mais toujours Paris était le point central de son évolution. Il en desservait les différents quartiers avant de porter en province ses hautes destinées.

M. Jules Hoche, réalisant ou croyant réaliser les desiderata des théoriciens, possède aujourd'hui le *Nouveau Théâtre indépendant*, démontable, avec des décors permettant de jouer le grand drame, voire la féerie. Il se dispose à le faire circuler dans Paris et annonce son intention d'accomplir, étape par

(1) Et aussi celle de Gemier, à Lausanne. V. la *Petite République* du 30 novembre 1904.

(2) M. Dujardin-Beaumetz, ces temps derniers, vient de nommer une commission chargée de réaliser le théâtre populaire de ses rêves. V. l'enquête ouverte à ce sujet par M. Louis Derouet, dans le *Gaulois* du 5 août 1905 et s. Les conceptions de M. Gailhard, directeur de l'Opéra, sont fort intéressantes. On sait qu'il est question d'utiliser à l'édification du théâtre populaire le terrain où s'élève le marché du Temple.

étape, le tour de France. Intention louable, mais M. Jules Hoche enregistrera, à notre avis, d'inévitables insuccès. Le confortable des théâtres subventionnés l'écrasera dans les villes. Et, dans les campagnes, le répertoire vulgaire des troupes foraines, approprié à l'intelligence paysanne, concurrencera fructueusement l'élévation du sien.

Puis M. Jules Hoche n'accorde pas assez de crédit à la théorie des milieux (1). Faute très sérieuse. A moins d'affecter une pièce spéciale à chaque région et une troupe capable de la jouer, le *Nouveau Théâtre indépendant*, nous le répétons, éprouvera, ailleurs qu'à Paris, des déconvenues certaines. Et si l'on nous objectait l'exemple de Molière applaudi avec les mêmes pièces par le Nord et par le Midi, nous répondrions que l'Illustre théâtre s'adressait seulement à la Société polie (2).

V

Et, sur ce thème régionaliste, nous arrivons à traiter la question du théâtre populaire *local*. De celui-ci doit naître le théâtre populaire *national*. Il en sera l'embryon. M. Couyba l'ignorait peut-être lorsqu'il présenta, en faveur du peuple, sa requête à la Chambre, mais M. de l'Estourbeillon demandant d'attribuer une subvention aux scènes régionales l'avait sans doute pressenti.

Cela est évident, les hommes de Lille ne pensent pas comme ceux de Quimper, d'Aurillac, de Bayonne ou de Nice. Conséquemment le même spectacle ne leur peut convenir. La nécessité s'impose donc d'une réjouissance spéciale à chaque petite nation englobée dans des frontières naturelles. Des écrivains locaux peuvent seuls assumer la responsabilité de créer ces réjouissances. Le terroir doit être exploité par un homme du terroir, habitué à communier avec sa race, en ayant l'âme, le geste, le langage et, dans les yeux, la vision du décor ambiant.

Le dialecte constitue un élément excellent pour la jonction des partis disséminés dans une province. On emploierait donc, pour les manifestations du théâtre local, l'idiome autochtone.

(1) Rousseau (*Lettre à d'Alembert*) lui accorde, au contraire, un très grand crédit.

(2) Il jouait par exemple au château du prince de Conti ou aux Etats provinciaux de Montpellier.

D'ailleurs, les dialectes sont l'âme sonore de la région. Le provençal est chaud, coloré comme la rive méditerranéenne. Le béarnais est sec, vif, alerte : il a les aspérités et les heurts de la montagne et des gaves. Le Gascon sent le pampre par la gaieté et le rire. Le Limousin présente le pittoresque de ses sites. Le Breton sauvage, dur et mélancolique, ressemble à ses landes et à sa mer brumeuse. L'Alsacien offre sa lourdeur, traversée de mots aigus comme des fusées. On y devine l'opacité de la base germanique déformée par les jets imprévus de la spontanéité française. La plupart de nos dialectes, et surtout les dialectes romans, possèdent l'intention caustique et la pénétrante ironie. Ces qualités facilitèrent aux écrivains dialectaux l'élaboration de leurs œuvres comiques. Il semble que le mot sourie au coin de la désinence finale.

La comédie naîtrait donc d'elle-même. Elle seule d'ailleurs, plutôt que le drame, instruirait le peuple en le distrayant. Les incidents de la vie locale prêtent merveilleusement à son éclosion. L'observateur, mêlé à la foule des petits bourgeois, des ouvriers et des paysans, noterait aisément des épisodes sur lesquels s'exercerait sa verve.

Le public campagnard et ouvrier se félicite de retrouver sur le théâtre des choses familières anoblies. Mais ce l'intéresserait surtout d'y reconnaître, parmi les acteurs, ses parents et ses amis. Leur présence attirerait une sympathie spontanée à la tentative et on accepterait bienveillamment de leur intermédiaire les paraboles éducatives insérées dans la fantaisie littéraire. Entre la scène et le public s'affirmerait une solidarité. Une belle émulation toucherait les acteurs et créerait des vocations imprévues.

Mais, nous le répétons, il est indispensable que les premières pièces régionales soient écrites en dialecte afin que personne ne soit exclu des fêtes. On le sait parfaitement, une grande partie de la nation rustique (Bretagne, Auvergne et Béarn notamment) comprend à peine le français.

Et maintenant, pour ce lancement initial du théâtre populaire local, il importe peu que le spectacle soit donné en plein air ou dans des salles particulières. Forcément les tentatives seront tout d'abord restreintes et, autant que possible, gratuites. La cupidité du paysan s'insurgerait devant l'obligation

de payer un plaisir intellectuel offert par ses amis et ses proches, au milieu de ses chaumières

Il ne faut pas que la question financière entrave l'œuvre d'éducation. Pourtant on éprouvera de grandes difficultés à inculquer aux conseils municipaux l'idée de concourir, avec les deniers de leurs communes, à la formation de théâtres locaux d'abord, régionaux ensuite, nationaux enfin. Ils voudront régenter la petite scène où leurs écus auront apporté l'aisance. Mais là encore, l'initiative privée sera maîtresse; elle s'obligera, en face de la commune, à justifier seulement de l'emploi des fonds concédés. Les rapports entre la commune et le théâtre local pourraient d'ailleurs être facilités par la création d'associations amicales qui géreraient les petites entreprises et rendraient des comptes. Mais partout où l'initiative privée, fortifiée par des mises de fonds particulières ou des dons et souscriptions, dédaignerait le pouvoir communal, elle aboutirait certainement à un meilleur résultat.

Et nous allons, pour le démontrer, examiner les antécédents du théâtre populaire local dont nous souhaitons l'avènement et le trionphe. Il apparaît, pour la première fois, dans l'histoire à Oberammergau. On connaît la légende. Les habitants de cette localité jurèrent, il y a cinq siècles, s'ils étaient débarrassés d'une épidémie, de s'unir tous les dix ans pour représenter les scènes de la Passion. Chaque famille se chargea d'un rôle et le transmit à sa descendance. Cette tradition s'est perpétuée jusqu'à nos jours, changeant cependant son caractère pieux en un caractère spéculatif. Au cours de ces fêtes décennales se sont dévoilés des tempéraments artistiques remarquables parmi des paysans affinés sans doute par ce que M. Sorain appelle « l'atavisme théâtral (1) ».

(1) Sorin : *Du rôle de l'Etat en matière d'art scénique*. M. Sorin ajoute : « A Dresde, la reine offre, à Noël, une représentation gratuite (*Weihnachtvorstellung*, représentation de Noël) aux enfants pauvres et infirmes. On met, en outre, à la disposition des élèves des écoles, dont la liste est adressée par chaque directeur à l'intendant, des places à bas prix et, trois fois par an, on joue des œuvres des grands classiques nationaux et notamment le *Guillaume Tell* de Schiller pour les enfants des écoles communales qui ont terminé leurs études... A Strasbourg, la municipalité, de concert avec M. Engel, directeur du *Stadt Theater*, organise des représentations des chefs-d'œuvre de toutes les littératures, au prix uniforme de 0 fr. 50 par place... Nous retrouvons également des représentations à bas prix à Munich, à Wiesbaden, Mannheim, etc... »

M. Jean Vignaud, dans la *Revue d'Art dramatique*, et M. Gustave Geffroy, dans l'*Aurore*, citent l'exemple du *Schiller-Theater* de Berlin qui, sous la direction de M. Lœwenfeld, établit pour le peuple un répertoire éclectique englobant les pro-

C'est au sortir d'une de ces représentations que M. Mauric Pottecher conçut l'idée de son théâtre populaire, un des rares qui ait à cette heure tous les titres à cette dénomination. M. Pottecher se nourrit des pages de Michelet qui indiquent comme la nécessité vitale d'un pays la diffusion de l'art à toutes les classes. Il pénétra le secret de la popularité du théâtre antique et, s'inspirant de ses découvertes, porta aux foules vosgiennes les belles réalisations de la clairvoyante pensée.

Le programme d'établissement de son théâtre coïncidait avec tous les désirs des théoriciens. Il contenait très exactement ceci :

Gratuité du spectacle, au moins pour toute cette partie de la population qui ne peut payer ni son instruction ni son plaisir; — désintéressement des acteurs, qui ne seront point, en principe, des professionnels, mais des amateurs de bonne volonté, chez lesquels le goût des spectacles a développé le sens de l'imitation et qui, pris autant que possible parmi les différentes classes de la société, reproduiront sur la scène la variété harmonieuse que nous avons vue groupée dans la salle ; — concordance des représentations avec les fêtes chômées, qui laissent aux travailleurs le loisir de se rendre au spec-

ductions de tous les pays. Le tarif des places est extrêmement réduit. M. Sorin parle également de la fondation à Essen, par l'industriel Krupp, d'un théâtre à bas prix fréquenté par les ouvriers et les employés de son usine. Mais l'influence du théâtre sur le peuple nous paraît bien évidente dans ce fait rapporté par M. Sorin : « Le théâtre apparaît, dans certains cas, avec une mission politique bien caractérisée. Le gouvernement allemand a tenté d'en faire un instrument de germanisation dans les provinces annexées, encore insuffisamment assimilées et où la langue officielle est combattue par la langue nationale. C'est ainsi que des encouragements sont accordés aux scènes allemandes de Posen et de Kœnigsberg en Pologne, Breslau en Silésie, Sleswig dans le Holstein. Ce n'est pas, à vrai dire, une subvention directe qui est donnée à ces différents théâtres; dans chacun d'eux l'empereur loue une loge qu'il paie 10.000 à 12.000 marks. Dans le même but, une somme de 15.000 marks est attribuée à une troupe ambulante qui fait des tournées dans les quatre villes principales des districts miniers de la Haute Silésie (Katerwitz, Beuten, Gleiwitz et Kœnigshutte). Cette troupe attire les ouvriers par la séduction du bas prix (20 pfennigs) et aussi par le choix de son répertoire qui tient le milieu entre le café-concert et le théâtre populaire. On arrive ainsi à familiariser la foule avec la langue allemande ».

On note encore quelques tentatives de théâtre populaire dans certaines localités du Tyrol, de la Carinthie, de la Bavière et du Wurtemberg. V. L. Rivière : *La Renaissance du théâtre populaire en France*, dans *la Reforme sociale*, décembre 1904. La Suisse participe au mouvement. Mentionnons les représentations de *La Légende d'Anniviers*, à Vissoye; *La Passion*, à Selzach; *La Reine Berthe*, à Payerne; *Julia Alpinula*, à Avenches; *Arnold de Winkelried*, à Sampach; *Guillaume Tell*, à Altorf; la Fête des Vignerons à Vevey, etc.

A Bruxelles, au Palais du Peuple, les ouvriers organisèrent eux-mêmes des concerts d'un niveau artistique élevé.

Les Universités populaires d'Italie, à l'exemple des Universités françaises, offrent aussi des représentations gratuites à leurs membres.

tacle; — enfin, utilisation des décors naturels, simplification des constructions coûteuses, de la machinerie compliquée, au profit de la figuration, qui sera plus nombreuse et plus active, et de la mise en scène qui se développera plus largement (1).

Au flanc d'une colline le théâtre s'ouvrit et le peuple écouta la première pièce, *Le Diable marchand de goutte*, avec une attention passionnée. Cette diatribe contre l'alcoolisme emporta un succès inespéré. *Morteville*, qui suivit, confirma ce succès. Dès lors le théâtre populaire était fondé et, de l'avis commun, né viable. On argumenta autour, mais on ne put nier le fait accompli. M. Pottecher avait trouvé la vraie formule. Le théâtre de Bussang ne prétend pas moraliser, mais être moral. Il ne sera ni chaire ni tribune, mais, comme nous l'avons dit, un lieu d'émotion collective. C'est par l'habitude de cette émotion collective que la moralisation lente se produira et aussi l'éducation artistique (2).

ÉMILE MAGNE.

(*A suivre.*)

(1) M. Pottecher : *Le Théâtre du Peuple*, art : *Lettre à M. F. Brunetière.*

(2) Les autres pièces de M. Pottecher sont : *Le Jotré de Noël* (en collaboration avec Richard Auvray) ; *Liberté : Le Lundi de la Pentecôte ; Chacun cherche son trésor ; La Peine de l'Esprit ; A l'Ecu d'argent ; La Passion de Jeanne d'Arc*, etc.

LE POÈTE LÉONARD

J'ai cherché partout un portrait de ce Léonard, de qui Grimm disait méchamment qu'il avait le style d'une jolie femme sans idées, et qui fut, au dix-huitième siècle, le seul poète dont les vers semblassent inspirés par des sentiments sincères.

Je n'en ai point trouvé et je le regrette. Il devait avoir une figure agréable, comme Dorat et comme l'abbé de Bernis que nous sommes accoutumés de nous représenter pareils à des hommes bien faits, car les femmes ne laissaient point que de le trouver fort aimable ainsi que nous l'apprennent les romans où il nous a raconté lui-même ses aventures.

§

Nicolas-Germain Léonard naquit à la Guadeloupe en 1744 et sans doute était il encore jeune lorsqu'il vint en France, puisque à l'âge de dix-huit ans il présenta à l'académie de Rouen, qui le couronna, un poème sur les idées religieuses.

Son père était peut-être l'un de ces habitants de l'île que le défaut de fortune, ou le désir de se faire pardonner par des parents inflexibles quelque aventure amoureuse de leur jeunesse, avaient contraint de s'exiler de leur patrie, et de chercher,dans la culture des champs de cannes à sucre qui entouraient alors le rivage de la Guadeloupe comme une ceinture de soie verte, un moyen de soutenir leur existence, et de perdre peu à peu le souvenir des passions qui les avaient tourmentés.

Son enfance fut semblable à celle des jeunes créoles, que leurs parents gardent auprès d'eux pendant quelque temps avant de les envoyer en France dans un collège. L'habitation de son père élevait les toits bas de ses vérandas garnies de jalousies, en face de cette *anse-à-la-barque*, dont le poète devait évoquer plus tard le souvenir, en écrivant la relation de son *Voyage aux Antilles*. Près d'un bois de citron-

niers, de palmiers et de résolus, que recouvraient presque entièrement, comme d'un manteau, les feuilles plates et luisantes d'une espèce de liane dont les fleurs durent toute l'année, étaient disposées les cases en bambou qui abritaient les esclaves de la plantation. Le soir, les nègres s'asseyaient à la porte de leurs cabanes, et ils chantaient fort avant dans la nuit, en jouant de la mandoline, et en frappant sur de petits tambours. La mer éclatante montait et descendait le long du rivage, selon le rythme d'un souffle égal, entre les racines boueuses des palétuviers. Parfois l'on voyait se dresser à l'horizon les pitons bleuâtres de la Désirade.

La beauté des paysages d'une île où la Nature est d'une incomparable magnificence impressionna ainsi, pour toujours, l'imagination du jeune Léonard. La richesse du spectacle qu'il avait sous les yeux lui donna le goût des images, et le désir d'atteindre, dans la suite, à cette sorte de réalisme dans le style, qu'on commençait d'admirer si fort dans les ouvrages de l'auteur de *Paul et Virginie*.

Mais Bernardin de Saint-Pierre était un homme que son caractère hargneux faisait difficile à approcher. Léonard ne le connut point.

Il se lança, à vingt ans, dans le tourbillon de plaisirs qui entraînait la société de cette époque. Sa jolie figure, l'aisance de ses manières, son talent poétique, un air passionné qu'il avait, et que les créoles ont facilement quand ils veulent se donner la peine de le prendre, le firent partout bien accueillir. Il oublia son pays natal, dont le souvenir devait se réveiller en lui quelques années plus tard, et il ne songea plus qu'à accommoder au goût du jour la véhémence naturelle de ses sentiments et cette mélancolie qu'il avait apportée d'un rivage exotique.

§

Racine le fils et Voltaire, Le Tourneur, Ducis et l'abbé Arnaud avaient mis à la mode une poésie fade et amoureuse, à laquelle Dorat et Berquin continuaient de s'essayer.

On s'efforçait de faire rendre à la littérature, selon le mot de Sainte-Beuve, comme « la monnaie de Greuze ». Les idylles de Gessner, le libraire imprimeur de Zurich, et l'histoire de Clarisse, de Richardson, venaient d'être traduites en français.

Léonard les lut; il lut aussi les œuvres de Thompson, et il fit à son tour des idylles.

Il exprimait innocemment, dans la préface de son premier recueil, son goût pour cette sorte d'ouvrage.

« L'Idylle, disait-il, ne doit plaire constamment qu'aux jeunes gens dont l'imagination, encore neuve se laisse entraîner par l'illusion des scènes pastorales. C'est là qu'on voit un bonheur pur et d'innocentes mœurs : c'est là que l'amour, l'amitié, la bienfaisance, la piété pour les dieux, le respect pour la vieillesse et la tendresse filiale enfantent des prodiges. Qui ne serait touché de ces peintures? »

A vrai dire, ses premiers vers n'étaient point excellents. C'étaient quelques scènes bucoliques imitées de Bion ou de Moschus, et un *Poème des Saisons*, d'après celui de Thompson. Les *Idylles morales* plurent à quelques femmes et furent jugées détestables par tous les écrivains. Grimm, du moins, nous l'affirme. « On voit bien, écrit-il, que ce sont les Idylles de M. Gessner,de Zurich, qui ont donné à M.Léonard l'envie de faire les siennes; mais les singes qui prendraient l'Antinoüs pour modèle n'en resteraient pas moins singes. Gessner est un poète divin, et M. Léonard est un honnête enfant, et plus sûrement un pauvre diable. »

Cela était injuste. Mais qu'importait à Léonard?

Il était aimé. Il écrivait de petits vers pour les dames. Il maniait agréablement le crayon. Il avait fait, à ce que rapporte Bachaumont, « en manière noire, d'une touche très vraie et très ressemblante », le portrait de l'abbé de Voisenon. J'imagine aussi qu'il jouait du clavecin, et que dans les fêtes que le marquis de Chauvelin, durant les loisirs que lui laissaient le négoce ou la guerre, donnait à sa maison des champs, et où l'on se divertissait au *gage touché*, le jeune poète, dont on goûtait beaucoup l'habileté aux impromptus, chantait volontiers, en s'accompagnant sur l'épinette, quelque romance qu'il improvisait sur le modèle de celle du vieux Berthaut :

Félicité passée...
Tourment de ma pensée!
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir...

dont le refrain, doucement mélancolique, allait revenir souvent dans ses poésies.

Parmi les femmes que la marquise de Chauvelin se plaisait

à réunir autour d'elle, il y avait une jeune fille, que sa réserve, la dignité de son maintien et la simplicité de son ajustement faisaient paraître plus âgée qu'elle ne l'était réellement. Nous l'appellerons Henriette de Berville, puisque c'est le nom que Léonard lui a donné. Elle vivait avec sa mère dans un château des bords de l'Orge, près de la petite ville d'Arpajon, dont les manufactures de mousseline étaient célèbres. On disait d'elle que son caractère passionné la rendrait bien malheureuse, dans un temps où il fallait savoir prendre le vent comme il venait, et que son éducation avait été fort négligée par une mère que l'on ne voyait point et qui était une méchante personne. Quant à son père, on n'en parlait pas.

Henriette de Berville était très belle. La sévérité et la grâce dont son visage était empreint écartaient et attiraient, tour à tour, les regards. Les boucles noires de sa chevelure retombaient sur son cou et cachaient son front bas, qu'elle secouait de temps en temps avec un mouvement brusque. Léonard en devint éperdument amoureux. Il osa lui écrire et elle lui répondit : les deux amants vécurent pendant tout un été, au château de... dans une solitude presque absolue.

Je n'ai point trouvé le nom de ce château des bords de l'Orge où ils s'aimèrent. Je fusse allé le visiter. Le parc en était entouré par un grand mur, que trouaient çà et là, pour ménager la perspective des allées, des ouvertures défendues par une grille et par un de ces fossés qu'ont appelle *ha-ha*.

Le poète attachait son cheval à la porte. Des paons familiers, semblables à ceux qui suivaient Alphonse de Lamartine dans les corridors de la maison de campagne, marchaient le long des pelouses ou laissaient pendre leurs grandes queues entre les branches d'un ragouminier. Derrière la maison était la charmille où Henriette allait retrouver son ami.

Mais Léonard n'avait point de fortune. Mme de Berville trouva un parti convenable pour sa fille et le lui offrit. Henriette refusa. Tout se découvrit et l'on mit la jeune fille au couvent.

Céda-t-elle à la volonté de sa mère? Fut-elle infidèle à son amant? Ou mourut-elle, à moitié folle de douleur, comme l'assura celui-ci? On ne sait.

Léonard eut le cœur brisé. Il se laissa aller au désespoir dans lequel devaient tomber les jeunes gens de la génération suivante. Il gagna la ville de Liège où on lui avait trouvé une

place de sécrétaire auprès du Prince-Evêque en prononçant les paroles fatales qu'allait bientôt écrire Lamartine : « Je ne désire rien ; je n'attends rien de la vie que des pertes et des peines de plus. »

§

Liège était une ville paisible. Autour du palais du Prince-Evêque, tournaient des rues étroites où l'on ne voyait point de passants et où deux fois dans l'année, en mai et en novembre, les paysans des environs rangeaient, tant que durait la foire, les unes derrière les autres et les brancards relevés en l'air, leurs grandes carrioles aux roues peintes en bleu. Il y avait des tanneries au bord de la rivière et des usines tout le long du faubourg. On entendait, dans les ruelles écartées, le cliquetis des métiers des tisserands. Parfois un régiment traversait la ville. Les cavaliers s'engageaient sur l'un des petits ponts en forme de dos d'âne qui enjambaient la Meuse. Les chevaux se cabraient et ruaient brusquement en tirant des étincelles du pavé pointu : leurs croupes rondes luisaient, et leurs courtes queues cravatées se mêlaient.

Le Prince-Evêque n'avait de démêlés avec ses voisins que lors du passage de quelques gens de guerre sur le territoire de sa ville, et Léonard n'eut point à résoudre, pour son compte de questions diplomatiques d'une bien grande importance.

Il composa pourtant un *Mémoire Historique sur la Ville de Liège* qui demeura en l'état de manuscrit. Puis, pendant les loisirs que lui laissaient les affaires, il publia, sous la forme d'une trentaine de lettres, un récit de ses malheureuses amours, auquel il donna le titre de *La Nouvelle Clémentine, ou Lettres de Henriette de Berville et de Seligny*, et qui fut accueilli avec indifférence par le public, encore que le poète y eût désigné, dans une préface, à l'indignation des lecteurs, le procédé dont avait usé envers lui la mère de sa maîtresse.

Cet insuccès ne le découragea point. Il tira, du même sujet, une nouvelle qu'il appela les *Lettres de Sainville et de Sophie*, et un roman, les *Lettres de Deux amants habitans de Lyon, contenant l'histoire de Thérèse et de Faldoni*, où il racontait sa propre aventure avec une telle véhémence qu'il obtint cette fois de faire pleurer tous ceux qui la lurent.

Thérèse et Faldoni sont deux jeunes gens qui s'aiment beau-

coup et qui sont séparés l'un de l'autre par la méchanceté d'un père.

Chassé de la maison de sa maîtresse, Faldoni, pareil à un amant romantique, erre dans la campagne environnante qu'il remplit de ses cris. Il se plait à dépeindre à sa maîtresse les aspects les plus mélancoliques, les paysages qu'il contemple. « Je visite souvent, écrit-il, les environs d'une abbaye qui s'élève au milieu de quatre ou cinq vallons; quelques buissons paraissent çà et là, sur les collines dorées par la fleur du genêt : le mugissement des vaches qui paissent dans les environs et le son de la cloche monastique répandent sur le paysage un air de mélancolie. J'entends de loin les romances naïves des villageoises qui chantent pendant la soirée en coupant leurs légumes. »

Bientôt, l'image de la mort se présente à son esprit. Hanté par des pensées sinistres, il décide sa maîtresse à mourir avec lui. Et les deux amants se tuent pendant une nuit terrible, dont Faldoni trace, avant de se frapper, cette description saisissante qui est presque digne du talent de l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe :*

La tempête redouble ! Le ciel est comme une mer en fureur. J'entends le bruit des arbres fracassés, et le mugissement lugubre qui sort des montagnes. Quelques étoiles brillent dans la profondeur des nuées et s'éteignent subitement. La voûte du firmament se roule comme un vêtement noir.

L'intérêt que l'on prêta au dénouement de l'histoire des *Amours de Thérèse et de Faldoni* fut augmenté de tout celui qu'avait excité l'aventure célèbre de ces Amans du Lyonnois, sur le tombeau de qui Rousseau avait écrit cette épitaphe :

Ci-gisent deux Amans : l'un pour l'autre ils vécurent,
L'un pour l'autre ils sont morts et les lois en murmurent.
La simple piété n'y trouve qu'un forfait;
Le sentiment admire et la raison se tait

et dont la fin singulière donna assurément, comme on va voir, à notre poète l'idée de celle qu'il imagina pour ses héros :

Un maître en fait d'Armes de Lyon, connu pour honnête homme, Italien et jaloux, étoit amoureux de la fille d'une hôtesse de Lyon ; la fille l'aimoit aussi; il la demande en mariage à ses parents qui la lui refusent, parce que cet homme venoit de recevoir un coup de fleuret à la gorge, et étoit condamné par toute la Faculté à ne pas vivre au delà d'un mois.

Cet homme, désespéré de ce refus, et encore plus de laisser dans ce monde sa maîtresse, lui persuade de se donner la mort dans le même moment où il se tueroit lui-même ; et pour être bien assuré que la chose se passeroit ainsi, il arrange deux pistolets dont les détentes de l'un et l'autre tenoient à une ficelle : la fille s'applique un de ces pistolets au front, et son amoureux s'applique l'autre sur le cœur ; et, étant au pied d'un autel, en une chapelle domestique à Irigny, cet homme tire la ficelle, les détentes partent ensemble, et ils arrivent tous les deux dans le même moment en l'autre monde.

Cela s'est passé le premier juin 1770 tems ou M. Rousseau étoit à Lyon ; et ayant eu connoissance de cet événement digne de la grandeur Romaine, il composa cette épitaphe.

Grimm trouva que l'histoire manquait d'intérêt, et il faut avouer qu'il jugeait d'après un parti pris.

L'agrément et la vivacité du style dont elles sont écrites font en effet que l'on lit encore avec un certain plaisir les lettres des *Amants de Lyon.*

Les ardeurs de la passion y sont peintes sous des couleurs effrayantes. Je ne crois pas qu'un romancier moderne ait jamais su faire dire à une héroïne qu'elle aimait, dans des termes qui approchassent, par leur frénésie ou par leur violence, de ceux dont se sert Thérèse dans ses lettres à Faldoni. La grâce enfin, et les brillantes couleurs qui parent les descriptions de la nature qui y sont répandues, nous rappellent que l'auteur est né sous des cieux plus beaux que ceux qu'il décrit, sur le rivage étincelant d'une île dont il n'a point perdu le souvenir.

Admirable effet de la douleur sur le cœur d'un homme sensible! On eût dit qu'après l'orage qui avait brisé sa vie Léonard se fût trouvé plus vieux d'un demi-siècle que ses contemporains. Le doute et l'amertume qui remplissent son cœur ressemblent au dégoût et à l'inquiétude dont vont souffrir Lamartine et Musset. Le romantisme est proche. Léonard porte encore gauchement la puérile défroque pastorale, et il module de tendres airs sur le pipeau des bergers du Lignon, mais ses plaintes ont déjà l'accent des cris redoutables du grand René.

§

En 1783, Léonard avait fait un voyage à la Guadeloupe. Il était retourné dans cette île, quelques années après, pour y remplir les fonctions de lieutenant de juge à la Sénéchaussée

de la Pointe-à-Pitre, il était revenu en France, après avoir été blessé pendant les troubles de 1791.

Jusqu'à ce moment, il avait été surtout un poète galant.

Avant que Colardeau n'eût achevé la sienne, il avait publié une imitation du *Temple de Gnide*, qui fut jugée digne d'être placée, dans les éditions de cette époque, à côté de l'ouvrage de Montesquieu. Il avait écrit des romances dont les vers naïfs rappellent ceux que Ronsard adressait jadis à Marie Dupin, sa maîtresse :

Elle avoit un chapeau de rose,
Un corset blanc,
La collerette à demi-close,
Le sein tremblant,
Les cheveux flottans autour d'elle
Et les pieds nus :
Dans ce désordre elle étoit belle
Comme Vénus.

Il avait composé des chansons, dont les couplets, ceux du *Danger des Bois*, ou ceux de quelque autre qui leur ressemble, ne sont point très différents des rondeaux que reprennent en cœur, aujourd'hui, au son aigre qu'un camelot tire d'un violon sous une porte cochère, les jeunes filles dans les rues des faubourgs.

Mais ses derniers poèmes sont bien différents des premiers, et Lamartine qui les connaissait ne laissa pas que de s'inspirer de quelques-uns d'entre eux.

On ignore, en effet, généralement qu'un des plus beaux poèmes de Lamartine, *Le Vallon*, est tiré d'une idylle de Léonard qui a pour titre *Les Regrets*, et l'on ne sait pas davantage que les vers des *Pensées des Morts* dans *Les Harmonies:*

L'onde n'a plus le murmure
Dont elle enchantait les bois,
Sous des rameaux sans verdure
Les oiseaux n'ont plus de voix...

sont imités de ceux d'une petite pièce des *Poésies diverses* que les amateurs de belles-lettres à Paris goûtaient assez en l'année 1789:

La hache résonne
Au pied des ormeaux...
La fumée obscure

S'élève des toits.
Déjà les vents froids
Glacent la nature :
L'arbre est sans verdure,
L'onde sans murmure
Et l'oiseau sans voix...

Et d'ailleurs n'est-il point singulier que l'auteur des *Méditations*, se soit gardé soigneusement de mentionner, dans son cours de littérature, le nom d'un poète qui ne pouvait pas lui être inconnu, envers qui il lui eût été aisé de s'acquitter, sans que sa gloire en eût été diminuée, des emprunts qu'il avait pu lui faire, et à qui il eût peut-être ainsi épargné de tomber tout à fait dans l'oubli ?

Certes, il y a dans les *Idylles* des descriptions puériles et ennuyeuses et des berquinades de mauvais goût. Mais on trouve çà et là, dans l'œuvre de Léonard, des vers qui sont dignes de ceux d'André Chénier et de ceux de quelques poètes qui vivent à notre époque, et ce n'est pas son plus petit mérite, qu'il ait su parfois joindre à l'emphase classique une sensibilité, si j'ose dire, toute moderne.

Je ne veux citer du *Temple de Gnide* qu'un passage qui montrera comment Léonard traduisit la prose sèche et travaillée qu'on admire dans les ouvrages de Montesquieu :

Des remparts de Corinthe, il vint trente beautés
Dont les cheveux tomboient en boucles ondoïantes :
Dix autres qui n'avoient que des grâces naissantes
Venoient de Salamine et comptoient treize étés.

Mais l'on pourrait extraire des *Idylles* un grand nombre de morceaux comme celui-ci :

Des tambourins sont suspendus
Dans ma grotte retentissante :
La molle argile y représente
Le chalumeau de Pan, le Thyrse de Bacchus ;
Au milieu des neuf Sœurs, on voit le vieux Silène,
Et les colombes de Vénus
Plongeant leur bec de rose aux sources d'Hippocrène...

d'après lequel on peut se rendre compte du bon parti que tira le poète de la mythologie enrubannée dont usaient les écrivains au dix-huitième siècle.

Et cependant Léonard fut surtout, comme Jean-Jacques

et comme Bernardin, un homme passionné et un amant de la nature. Dieux, s'écriait-il :

Dieux! laissez-moi, du moins, l'illusion champêtre,
Laissez-moi mes bergers, mes fleurs et mes ruisseaux !

Ses plus beaux vers sont ceux dans lesquels il célèbre l'amour :

Il faut aimer, tout aime et je cède à l'amour...
Le moissonneur brûlé par la chaleur du jour
Se plaît bien moins à boire une eau rafraîchissante
Que ma bouche à cueillir les baisers de l'amour...

Jamais enfin il n'atteignit à des effets d'une harmonie plus délicate que lorsqu'il se contenta de chanter simplement le paysage qu'il avait sous les yeux.

La belle heure du jour fuit, tandis que mes vers
Coulent sans art, au gré d'une muse facile.
La rosée, à l'abri de ces berceaux couverts,
Dans leurs bouquets penchés, trouve à peine un asile.
L'œil se baisse ébloui de la splendeur des airs ;
Le vent dort, l'onde est calme et la feuille immobile.
Le soleil a fondu la masse des brouillards,
Qui voilaient des coteaux les bandes colorées,
Et le vaste horizon ouvert de toutes parts
Semble se réunir aux voûtes azurées.

§

On ne sait pas bien jusqu'à quel point Léonard subit l'influence de la littérature anglaise. Sainte-Beuve disait de lui qu'il avait quelque chose de l'esprit d'un vicaire de campagne, et il est certain que l'auteur du *Village Détruit*, du *Bonheur*, de *l'Hermitage* imita quelquefois Goldsmith, Colins et Penrose.

Mais je veux croire que les lectures qu'il put faire de quelques recueils de poésies piétistes et de quelques romans anglais comme *Julie Mandeville*, *Clarisse Grandisson*, l'aidèrent seulement à trouver la formule des sentiments qui l'agitaient.

Il est vrai qu'il exprima parfois ces sentiments dans les termes d'une mélancolie un peu lourde, et, pour ainsi dire, protestante, mais l'accident dont il avait été victime récemment et la mort lamentable de sa maîtresse suffisent peut-être à expliquer le changement qui se produisit dans son humeur.

L'isolement dans lequel il passa les dernières années de sa

vie était bien fait pour augmenter sa tristesse. Bientôt il fut atteint par cette maladie de l'âme dont il devait mourir.

Vieilli, souffrant d'une espèce de langueur qu'il ne savait point soigner, il était venu vivre à Paris, chez son beau-frère Campenon, celui-là même qui devait faire éditer après sa mort, par Didot le jeune, ses œuvres aujourd'hui difficiles à trouver.

Seule, la solitude avait conservé pour lui des attraits, dit Campenon, il allait s'y rattacher à la vie. Chaque jour il traversait Paris pour se diriger vers les villages de la banlieue. Il suivait les bords de la Seine. Des arbres rouges remuaient le long du quai. Des filles tournaient sur la place Dauphine, autour d'un melèze enguirlandé avec des pampres, et le vent soulevait leurs caracos rayés et leurs fichus en batiste à pois. Elles chantaient, sur un air de ronde, la romance de Fabre d'Eglantine :

> Il pleut, il pleut, bergère,
> Presse tes blancs moutons.

Léonard gagnait les bois de Vincennes ou la forêt de Romainville; là, dans une allée déserte, le cœur plein d'agitation, il évoquait les doux instants de sa jeunesse et l'image de la jeune fille dont il n'avait pu perdre le souvenir après tant d'années :

> On dit que par le temps la douleur est domptée,
> Mais qui peut vaincre mon amour ?

Puis il revenait par le village de Charonne, à travers les prairies et les vignes le long desquelles Rousseau avait herborisé. Des vitres étincelaient dans les jardins de Ménilmontant. Il s'arrêtait un instant aux portes de Paris, et il songeait à l'île très heureuse où il avait jadis été chercher l'oubli de sa douleur.

C'est en rentrant de l'une de ces promenades solitaires qu'il se décida brusquement à repartir pour la Guadeloupe. Sa sœur et son beau-frère essayèrent en vain de le retenir. Il allait s'embarquer à Nantes, lorsqu'il mourut le 6 janvier 1793.

§

Ainsi fut ordonnée la destinée de cet homme qui ne sut point être heureux.

Il avait du talent; il aima; il fut aimé. Mais ses œuvres sont

aujourd'hui ignorées par tout le monde, et peut-être est-ce le sentiment qu'il eut lui-même de l'oubli où son nom allait bientôt tomber, qui augmenta la tristesse dans laquelle il passa les dernières années de sa vie.

Je me plais à évoquer sa figure au milieu de ce bois de Vincennes où il se promena jadis, et où l'on eût dû lui élever une stèle poétique, semblable, selon le vers de Jammes,

A quelque musséen et fatal mausolée.

Il marchait enveloppé dans son manteau. Le vent chassait les feuilles devant lui dans les allées que Lamartine allait parcourir en récitant des vers passionnés. Il songeait aux bergers de Virgile qui suspendaient leurs pipeaux usés au-dessus des fontaines, et son cœur se gonflait comme la mer, qui, aux Antilles, élève jusqu'au ciel, entre les troncs des palmiers du rivage, ses grandes vagues couleur de violette.

CHARLES VERRIER.

(1) On a réuni sur Léonard un petit nombre de documents. M. Vauchelet les a publiés pour la plupart dans un livre très exact : *La Guadeloupe et ses enfants célèbres*, à Paris, chez l'auteur, 85, rue Laugies.

LE

VOYAGE EN ESPAGNE [1]

—

I

L'ESPAGNE.— MELCHIOR. — DON FRANCIS MIGUEL Y ARRIVABALAYA. — LA CATHÉDRALE DE BURGOS.

> Adieu, que les dieux vous récompensent du charme délicat avec lequel vous avez su effleurer l'âme voyageuse d'une passante.
>
> J. ROANNE

Je vous avertis que j'ai trente-cinq ans.

« Tu te crois très âgée, n'est-ce pas? » dit ma mère, bénévole ou ironique, alors que mes jeunes amis témoignent d'une ironie d'un autre genre. Mais, dans mes bons jours, j'ai l'air d'en avoir seulement trente, un peu marqués. Cela importe peu, d'ailleurs, à cette histoire qui n'est pas un roman ; mais j'aime à constater que j'ai fort bon air et une apparence saine et gaie.

C'est avec ce bagage-là, quelques autres assez élégants en peau de truie et un dictionnaire, que je suis partie pour l'Espagne.

A Biarritz, sur le quai de la gare, j'ai rencontré un mien ami, d'une sorte de cousinage qu'on peut renier si l'on veut, mais assez commode dans la bouche quand on préfère se fréquenter : « Mon cousin? » « Ma cousine! » ; vis-à-vis du public, tout est expliqué et l'on glisse aux prénoms.

— Que faites-vous ici, mon cousin?

— Je pars pour l'Espagne. Et vous, ma cousine?

— Pas possible! Moi aussi!

— Où allez-vous? Moi, partout où vous irez.

— Comme ça se trouve, mon cher Melchior!

(1) Jean Roanne (Marguerite Rambourg), l'auteur de *Marie de Garnison* et de *Mlle de Callian*, est morte le 30 décembre 1903. Parmi les manuscrits qu'elle a laissés, son frère, M. de Comminges, publie ce *Voyage en Espagne*.

— Chère Renée, le train va partir. Montons dans notre compartiment. Déjà un esclave y a déposé nos bagages.

Nous voilà partis. Voulez-vous que je vous explique ce pur hasard ? Non, n'est-ce pas?

Je préfère vous dire que Melchior de Bienne est très agréable, d'un caractère facile et que je suis enchantée de faire ce voyage avec lui.

Nous sommes pleins de fantaisie tous les deux. Notre association est établie sur une base de complète liberté. Nous avons résolu de voyager ensemble chaque jour, comme par hasard.

★

Irun. Les premiers carabiniers. Je lis dans le Bædeker :

« En Espagne, ne jamais s'adresser aux sergents de ville qui, généralement, sont hostiles aux étrangers, mais aux carabiniers, gens fort polis et beaux hommes. » Ma foi, oui !... et de l'allure !

— Chère amie, dit Melchior, ne regardez pas ces mâles costumés comme si c'étaient des bonshommes en pain d'épice et que vous ayez sept ans et demi.

Du reste, on monte en voiture, et, au moment où, avec un geste de comédie, Melchior se laisse tomber sur la banquette avec un « enfin seuls! », un Espagnol grimpe, crasseux au possible, habillé d'une chemise de flanelle à glands d'encolure, de chaussons, d'un béret et d'un pantalon collant. Il avait peut-être une veste, mais cela ne se remarquait point; j'oubliais : à la main une canne à pomme d'or ; sur sa chemise une grosse chaîne d'or festonne. Il salue, offre des cigarettes;

— *Habla V Español, Señores?*

— *No! No!* fait énergiquement Melchior, qui déteste causer aux inconnus.

— *Si! Si!* dis-je, car moi j'aime causer aux inconnus.

J'accepte une cigarette avec un sourire engageant — du moins, je l'espère — et je tire mon dictionnaire de ma poche.

L'Espagnol sourit, crache par terre sans air de mépris et nous voilà causant, c'est-à-dire que je ne comprends rien, sauf qu'il s'appelle Don Francis Miguel de Echeveria y Arrivabalaya; il ne comprend pas davantage, mais je m'amuse, je cherche des mots et, comme je les prononce mal, il se penche et lit pardessus mon bras; mon Dieu que don Miguel sent mauvais!

Melchior m'interpelle avec un peu d'impatience :

— Regardez donc ce joli paysage !

C'est vrai que c'est joli. Ici description du paysage — elle sera courte... Après tout, non; pas de description. Celle de Bædeker est excellente.

— Ce fort, dit encore Melchior d'un air mi-pédant, mi-rêveur, est celui-là même où Lafayette s'embarqua pour la guerre de l'Indépendance Américaine. Pensez-vous, Renée, au jour où il lui faudra — à l'Amérique — nous dévorer, que nous ayons quelques droits à sa reconnaissance?

— Le pensé-je? répondis-je (quel joli mot!) évasivement.

Oh! quel malheur! l'endroit où s'embarqua Lafayette est celui où descend Dom Francis Miguel Echeveria y Arrivabalaya! Il nous serre la main et, d'un joli geste, comme pour bénir, il nous salue :

— *Adios, Senores, vaga Vd con Dios!*

— Comme tous ces Espagnols ont de la grâce! dis-je enthousiasmée à mon compagnon.

— Attendez un peu, je vais mettre des chaussons, une chemise à glands, un béret et cracher par terre en disant des mots que vous ne comprendrez pas... Je pense que vous me trouverez de la grâce aussi! répond Melchior.

Mais je le repince au tournant. A *Miranda*, où nous dînons fort bien, ma foi, — pendant que je goûte avec fanatisme à cet excellent fromage de brebis, Melchior lorgne, quasi-admiratif, une Espagnole, très « type espagnol », l'air « langueur-et-braise ».

Mais voilà qu'elle tourne son buste avec une souplesse « sévillanne » et ses yeux de peluche brûlée vers le garçon et dit :

— Garçon! parlez-vous français? Eh bien, donnez-moi une verte.

— Voulez-vous un dictionnaire? demandai-je à Melchior d'une voix de brebis, comme le fromage.

Mais une autre affaire le préoccupe; il paie précipitamment et sort.

Je le retrouve au train. Le train est un lapin. Dieu, que c'est amusant! Il trotte sur la voie d'une allure sage, traversant le morne paysage « velours gris épinglé » et très Théophile

Gauthier. Il hésitaille de telle façon que, certainement, la locomotive regarde à droite et à gauche, comme nous.

Mais bientôt la monotonie du paysage nous fatigue. Melchior se met à lire à haute voix. Je tricote, puis je lis et Melchoir fume. Puis je fume et Melchior dort. Puis nous dormons tous les deux, moi mon chapeau sur le nez, lui sa casquette. Sa casquette! Pourquoi cette manie des hommes de mettre « une casquette de voyage »?...

Et c'est le soir.

Burgos. Un omnibus long comme une chenille qui aurait des poils faille à l'intérieur; trois mules et beaucoup de cahots.

A l'hôtel *del Norte*, pour prendre les meilleures chambres, un ménage anglais nous bouscule avec la force malhonnête de cette race. Mon Dieu, j'ai honte de décrire ce ménage; c'est exactement celui de toutes les caricatures de voyageurs anglais *middle-class*, les seuls qu'on voie d'ailleurs hors de l'île. La classe supérieure voyage, comment? Où?

Dans quels trains voit-on des ladies et des lords? Que j'y courre!

Seulement, en Espagne, on n'adore pas les Anglais, et pendant qu'ils obturent d'un français pâteux l'oreille de l'hôtesse, nous moutons à nos chambres préparées d'avance : c'est-à-dire que la porte en est ouverte. Une jolie petite bonne brune vient à nous et je sors mon plus pur espagnol :

— *Come se blame Vd?*

— Isabel.

— Eh bien, *Isabel*, s.v.p, *aqua caliente! y, y, y* (je cherche dans le dictionnaire) *y... sabanas... limpios!*

Elle sourit et va chercher des draps propres qu'elle met devant nous : recommandable coutume espagnole.

A peine est-elle partie avec un « bonsoir! » charmant, que Melchior, à sa porte qui donne sur un salon commun, passe une tête, très... française :

— *Hay chinches* (1)?

— *No, pero hay pulgas!*

Ce n'est pas vrai, car il n'y a pas plus de puces chez moi que de punaises chez lui; ce sont simplement des phrases que nous avons apprises cet après-midi. Nous nous avançons l'un

(1) Il y a-t-il des punaises? — Non, mais il y a des puces.

vers l'autre à travers le petit salon... Bien misérable tout cela avec cet air de vétusté, cette couche de crasse et cette odeur de niche, malgré quoi Melchior a l'air enchanté.

Ai-je l'air aussi enchantée que lui? Il se masque d'ailleurs d'une soudaine indifférence pour me dire :

— Si vous voulez, ma cousine, nous allons faire ensemble nos bottines sur ce terrain neutre?

— Certainement!

Déjà, j'ai installé sur la table ronde, et assez sale, un joli petit tapis mauve, puis mon cher service à thé et une boîte de *Petits-beurre*. Nous réunissons nos bougies... Qu'est-ce qui nous manque? Nous sommes pâles comme les Dieux après le départ de Fréïa (Or du Rhin). Hélas! il fait très froid, en Espagne, au mois de février! Nous sonnons :

Issabel, lo ruego, fuego! dit Melchior dont l'accent est passablement anti-tonique.

Isabel ouvre de grands yeux, sourit, secoue la tête. Melchior recommence.

— *Lo fuego, ruego!*

Il roule les *r* et appuie sur les *o*, furieusement.

Même moi, je ris et alors je me mets à parler français en faisant des gestes doux mais justes; elle comprend et nous fait du feu.

Mes chers amis de France, nous voyez-vous, un quart d'heure après avec une serviette sur les genoux, de vieux gants sales sur les mains, astiquant nos bottines jaunes? Comme j'ai plus d'ambition que Melchior, je frotte plus longtemps, tandis qu'accoudé entre ses deux bottines il parcourt le Bædeker.

— Savez-vous, chère amie, d'où vient le nom de Castille? Savez-vous seulement que nous sommes en Castille? Savez-vous, en surplus, que c'est la patrie de Rodriguez Diaz de Vivar?

Il me guette, il espère que je ne sais pas qu'il parle de ce seigneur dont on verra la vieille malle quelque part demain. Douce comme quelque chose en cire, je réponds :

— Ruy de Vivar condottière vaillant mais, aussi, cruel et sans foi... qui parvint à régner à Valence et dont les Espagnols ont fait un héros national sous le nom de *Campéador* (champion ou plutôt routier)...

Ça le dégoûte quand je cite. Il trouve ça cuistre.

— Bonsoir, Renée.

— Bonsoir, Melchior.

— Vous n'avez besoin de rien?

— Bien sûr que non, voyons!

— Enfin, je suis là!

Je le regarde avec commisération. Voilà cinq ans que je voyage et, jusqu'à présent, toujours seule. Les hommes ont une vraie manie de se croire indispensables!

Une heure après, en robe de chambre, un châle léger sur ma coiffure de nuit, je traverse le salon et frappe à sa porte :

— Melchior, je ne peux pas éteindre « l'Electricité »!

Il m'ouvre. Il est en bras de chemise. Il brosse ses cheveux. Comme il a de jolis cheveux... Ne les aurais-je jamais regardés, donc? Il rit, en triomphateur (mon Dieu, qu'il est donc dommage que, vers trente ans, il ait perdu la dent de l'œil!) et me suit dans ma chambre. Je m'asseois sur mon lit et le regarde travailler « le bouton d'électricité ».

— C'est vrai qu'il est dur!

Il essaye de le tourner dans tous les sens, il le secoue, s'impatiente.

— Mais c'est que c'est impossible!

Clic! nous voilà dans le noir et il s'en va.

Le lendemain matin, nous nous retrouvons à la porte de l'hôtel. En l'attendant, car il a été faire un tour dans les rues, je cause avec le guide, un petit bossu sympathique et triste. Il lève les yeux vers moi avec une sorte de douleur résignée de ce qu'il y ait tant de différence de taille entre deux êtres humains. Et une femme du peuple qui passe, dit, pour le consoler sans doute, en me toisant : « Elle sera grande dans son cercueil! » Je ne sais pourquoi cette idée ne me réjouit pas.

Mais voici Melchior, il est de bonne humeur; il a chaud et rejette son chapeau en arrière, remercie le guide de ses offres et me prend sous le bras comme un parapluie. Il connaît tout, il a tout vu et va tout m'expliquer. Oui, il m'explique tout, me prépare, me triture, et je n'ai plus une idée personnelle quand j'arrive à la cathédrale. Il ne me la laisse pas regarder « d'ensemble » et me pousse dedans.

— *El Coro* (il prononce « Corot », comme si c'était le peintre), va beaucoup nous gêner, commence-t-il.

Et, de fait, le chœur qui barre le regard, dès l'entrée, me gêne; je n'ai pas de vue d'ensemble et cela me fâche.

Mais un mendiant rampe vers moi sur les genoux, un beau mendiant de tableau, bien rasé, un foulard roulé autour de la tête, l'air d'un toréador terrassé. Je lui donne une pièce et aussitôt, de derrière tous les piliers, d'autres torréadors terrassés surgissent et des culs-de-jatte aussi, des vieilles guenons. Moi, je les considère âprement :

— Ce sont donc les fameux mendiants Espagnols!

Melchior m'arrache à ma contemplation. Il me tire par la manche et m'entraîne :

— Venez voir les divines!

Dans la chapelle du connétable, il conduit mon admiration prête à bouder. Il y a là un petit autel en bois doré où des quantités de petites saintes charmantes sont assises avec des livres sur leurs genoux et à leurs pieds des animaux symboliques.

Chères jolies petites princesses du ciel, que vous me plaisez! Que vos airs sont naïfs et appliqués et beaux vos cheveux ondulant féeriquement sur vos membres gracieux!

Blondes dont les coiffeurs divins sont les orfèvres!

Que j'aurais donc peur si j'avais des filles comme vous!

— Voilà Beefsteak et les sacristains! s'écrie Melchior.

— Beefsteak; nous sommes flambés!

Beefsteak est la moitié mâle et rouge du ménage anglais précité.

Le voilà, en effet, avec d'autres Anglais flanqués de sacristains qui, nous apercevant, fondent sur nous, nous enveloppent, et, gibier rabattu, nous entraînent à la visite consciencieuse de la Cathédrale.

Eh bien, oui! elle est belle, là! et il y a des détails de mauvais goût : et l'escalier monumental m'a semblé petit et élégant — et le Christ « en peau de *bouffle*, Señora! » ne m'a fait aucune impression. Et puis la « conscience » des Anglais m'exaspère — ils ne rateraient pas un détail, une explication — ils entourent la bouche du sacristain comme des mouches... une... bouteille de sirop. Ah! les mâtins! Ils sauront par le menu ce qu'il faut admirer. Je suis morte et... et fatiguée.

Seulement, sur le seuil, il passe une petite mioche, une toute

petite guenille à pattes noires, une guenille rose — ô si rose, ce châle en guenille, si éclatant dans la pleine lumière que je cours après : « *Niña ! Niña !* » elle reste plantée et comme je la rejoins, de tous les côtés affluent de petits enfants colorés et féroces qui tendent la main avec mille grimaces... Si je fais un pas, ils en font deux ; ils courent et reviennent et gambadent et hurlent : « *Somos perros !* » Et avec un bruit assourdissant.

Ils ont des mines sauvages, ces petits chiens, et, ma foi, je suis contente quand l'arrivée de Melchior les éloigne à légers coups de canne.

Nous sommes en face de la cathédrale..... Elle est réputée, n'est-ce pas?

Eh bien ! Elle est très belle, majestueuse et élégante, d'un beau coloris rose à la base et finissant en gris vert dans le ciel.

— Elle est très belle, Melchior ! Dieu, que j'ai faim !

Après déjeuner — mauvais — Melchior me quitte avec un certain air de mépris. J'ai déclaré que je n'irai pas voir les monastères, que je voyageais pour mon plaisir et non pour mon instruction et que, pour l'heure, mon plaisir était d'écrire à mes amis de France, ou de vagabonder dans les rues et de *ne pas* visiter la *Cartuja de Miraflore*, en forme de sarcophage avec douze cierges autour (couvent d'hommes) ni *las Huelgas del Rey* (les loisirs du roi), couvent de femmes dont « seuls l'archevêque et le roi franchissent les grilles ». Melchior ira seul. Il va seul et ça lui est égal.

Somme toute, quand je sors, la journée est très avancée. Dans les petites rues à *miradores*, le peuple se promène loqueteux, nonchalant et fier... Les hommes, la cape jusqu'au nez, les femmes en serre-tête, avec de grands châles en pointe dans le dos ; les enfants crient, les officiers lorgnent ma solitude. — Sous le pont de l'*Arlanzon*, des laveuses lavent, installées, au milieu de la rivière, sur des bancs de sable ; des chiens rôdeurs pataugent dans des filets d'eau.

Je me retourne vers la ville : la coupole de la cathédrale dresse ses pointes surchargées de broderies dans un ciel transparent — et, sans hésiter, je vais vers l'église.

Ah ! l'heure magique ! J'entre dans l'église assombrie : tout a pris une grandeur, un mystère, une merveilleuse harmonie ;

le soleil filtre par les verrières de la coupole dont les exquis détails ressortent avec un charme inouï...

Puis, lorsque je sors, sur la place Fernand-Gonzalès, je reste transfixée : la cathédrale est devenue un monument féerique, elle paraît vivre tant sa couleur merveilleuse semble de la chair dorée. Je reste là à suivre cette lente transfiguration causée par la lumière qui oblique et s'éteint peu à peu dans une extase de couleur.

II

MADRID. — LA PETITE FEMME REPLÈTE. — L'ESCORIAL

— Lucile, regardez comme nous faisons bien dans la glace!

— Oh! vous trouvez?

— Attendez! je vais vous dessiner.

Nous sommes dans le rapide de Burgos à Madrid. Il est 7 heures du matin. Nous avons trouvé un coupé libre où étaler nos membres ensommeillés et toutes nos frusques.

Dans la glace de face Melchior nous contemple — tandis que je tricote — et nous trouve jolis. Du moins, je le suppose à la manière caressante dont il dit ensuite que « nous faisons bien ensemble ».

Il dessine et bavarde :

Est-ce que vous ne trouvez pas impayable d'être tous les deux comme ça sur la route de Madrid?

Serait-ce moins impayable sur une autre route?

— Et votre réflexion à ce sujet montre combien, Monsieur, vous pourriez plus tard être embarrassé par cette aventure! fis-je en riant, me remémorant le si joli passage du *Voyage sentimental* où Yorick, tenant la main de l'intéressante voyageuse, lui adressait, en style bien plus XVIII^e^ siècle, des propos analogues à ceux de Melchior.

Mais celui-ci néglige ces réminiscences littéraires et appuie :

— Alors, vous ne trouvez pas cela drôle, bien vrai?

— Ah! vous savez! si vous commencez à trouver cela drôle, *laissez ma main!*

En disant cela, je dégageai ma main (il ne la tenait pas, car je veux dire celle du voyage sentimental), d'un air que je jugeai un commentaire suffisant au texte... En vérité, j'étais comme à Calais à la porte de la remise. Mais Melchior, lui, roule sur la route de Madrid.

— Bon Dieu ! ne vous fâchez pas ! Je ne trouve pas ça drôle du tout !

Je trouve ça triste, décidément, triste. Seulement je vous tâtais.

Seigneur ! qu'il est donc bavard à 7 heures du matin !

— Melchior, allez donc voir au bout du corridor...

— Merci, je n'irai pas. Ce n'est pas la peine, je sais que vous n'y êtes pas.

— Pas moi, donc ! bêta !

— Eux alors ? Oui, ils y sont. Toujours ils sont là, serviables et discrets, derrière leur porte d'acajou.

Melchior a l'air si bon enfant, si affectueux, si touche à tout joyeux que je ne puis garder mon sérieux :

— Mais non ! Le café au lait, gros serein ! Allez voir au W. R. si on peut déjeuner.

Comment les hommes, c'est-il toujours jeune ? Pendant qu'il va, je me regarde dans la glace... Eh bien, je suis fraîche, moi ! Trente-cinq ans ? Quarante-cinq, ce matin, par cette belle clarté méridionale. Tant pis ! « On ne peut être et avoir été ! »

Fière d'être philosophe sinon belle, je rejoins Melchior qui me fait signe et nous déjeunons joyeusement.

Quand on se croit très décidément quelque chose, c'est étonnant ce que cela vous donne de l'assiette. Aussi, lorsqu'on perd une illusion sur soi-même, faut-il toujours s'établir une intime compensation.

— Quel paysage, bon Dieu ! s'exclame Melchior, le nez à la fenêtre, lorsque nous eûmes heureusement regagné notre compartiment.

Oui, quelle désolation ! des kilomètres et des kilomètres d'énormes pierres, ou de pierres plus petites, mais uniquement des pierres ! Parfois un arbre, une sorte de pin — parfois une hutte — parfois un cavalier, avec un air sauvage et fier d'être du désert — puis le ciel en haut, les pierres en bas, des kilomètres et kilomètres de pierres !

Melchior se retourne vers moi.

— C'est à vomir le spleen par les naseaux ! déclare-t-il. — Cela vous fait si froid dans le dos, cette nature morte, qu'on se retourne avec une sorte d'angoisse vers les foyers de chaleur humaine.

— Tenez, lisons donc un peu.

Et je lui passe une histoire de Philippe II que nous avons résolu de lire ensemble pour nous bien mettre dans l'atmosphère de l'Escurial. Il l'ouvre languissamment à la page marquée par lui :

Ce n'est pas que Philippe manque d'égards, envers la pauvre femme (Marie Tudor). Au contraire, sa conduite est fort correcte avec elle ; il ne lui témoigne nul mauvais gré de ce qu'elle n'est pas propre à éveiller des passions, et il cherche si bien à la satisfaire que, l'autre jour, comme ils étaient seuls, elle lui tenait des propos d'amour et il lui répondait en termes convenables.

Melchior fait comme un enfant qui, ayant sommeil, apprend sa leçon : il dissimule ses bâillements ; puis, fermant tout à coup le livre, il le dépose avec soin dans le filet, s'allonge sur la banquette et, avant que j'aie le temps de témoigner de mon étonnement, a mis son bras sur mes genoux et sa tête par-dessus...

— La chaleur humaine, la chaleur humaine ! murmure-t-il à mi-voix, puis il ferme les yeux et s'endort.

Son autre bras se glisse sous mon coude comme s'il eût voulu m'entourer la taille, mais il s'arrête à mi-chemin et retombe sur sa poitrine mollement.

Il dort et je le regarde. Il n'est plus tout jeune, ses paupières se fanent, il a presque des petites saucisses sous les yeux. Pourtant, en dormant ainsi, tout abandonné sur mes genoux, il a l'air d'un enfant et, bien doucement, pour ne pas le réveiller, je passe le bout de mon aiguille à tricoter dans ses jolis cheveux d'un brun si lustré et si chaud.

★

Madrid.

Madrid ! Quand j'y repense, j'ai un petit sentiment d'excitation. Personne ne m'avait beaucoup parlé de Madrid.

Le musée est unique... Les Vélasquez. Mais couvrez-vous bien, il y fait des coups de vent de chien. C'est pourquoi les Espagnols eux-mêmes, au cours de l'été, portent la cape...

Rien de cela n'était si excitant, n'est-ce pas ? Eh bien, à peine avais-je eu le temps de prendre un bain à l'hôtel de R... (mauvais ! Allez plutôt à l'hôtel de la P... où est descendu Melchior pour « ne pas me compromettre ») que je me glisse hors de

l'hôtel, le cœur battant, et que, sans presque rien regarder, je me jette dans une voiture : « Au musée du Prado ! » Croyez-vous que pour cette même heure j'avais donné rendez-vous à Melchior chez un pâtissier !

Mais vais-je parler du Musée ? De mon éblouissement accablé dans la salle des Vélasquez ? De mon étonnement grossier et joyeux dans celle des Goya ? De mon émotion sensuelle et ravissante dans cette petite salle où la nudité superbe, insolente et idéalement réelle de la *Moya* de Goya active le jeu de notre sang et nous fait baisser les yeux ? Oui, oui, vieille vierge chaste de 35 ans, j'ai eu envie de prendre dans mes bras cette taille encore marquée des plis du corset, et de la serrer — ma foi, je ne sais trop pour quel résultat, somme toute !

Une femme anglaise passait devant, furieuse, en faisant de la main des gestes dégoûtés, comme si tous ses doigts crachaient : « *Disgusting. Disgusting, in truth!* »

...Pleine de remords (hem !) j'ai détourné de la *Moya* le plein de mes yeux et me suis absorbée dans deux bijoux de Watteau si chauds, si fins, si légers, si amoureux, si exquis que l'eau m'en vient à la bouche, ô féerie ! Toute émue, affriolée, ne sachant ou porter les yeux, je les ai laissés tomber sur des Tintoret... ô les chéris ! Je soupire devant, je souris, je m'approche, je m'éloigne — mon œil caresse les corps robustes de Suzanne (c'est du Manet) et d'une M^me^ Putiphar si amusante dans son impudicité ; puis je les salue, car un gardien correct et aimable m'apprend que le Musée ferme et que je dois m'en aller. Je sors à reculons, comme une grande écrevisse ivre, et puis je ferme les yeux pour garder mieux toute « l'impression colorée » de ce que j'ai vu — et je sors éblouie, transfigurée (au moral), exaltée ! Il me semble que ces divins m'ont possédée et ensemencée... Et quand je retrouve Melchior qui a manqué son rendez-vous chez le pâtissier (parce qu'il a oublié d'y aller, heureusement), je le regarde avec mépris : il n'est pas enceint comme moi ! !

Par exemple, il trouve que j'ai bon caractère de ne pas me fâcher de son oubli du rendez-vous.

★

— Melchior, dînerez-vous avec moi, ce soir ?

— Chère amie...

J'ai donc passé la journée seule. J'avais été à la *Florida*, saluer les exquises grandes dames du règne de Ferdinand VII que Goya a peintes en orages lumineux et sensuels, à la coupole; je me suis amusée aux groupes caractéristiques d'hommes nonchalants et dédaigneux qui encombrent les places et les rues comme pour une veille d'émeute. Leur grande cape noire doublée de peluche rouge et verte, jetée sur les épaules, leurs vastes chapeaux gris à bords plats et durs sur le front, leurs mains machinales à rouler une cigarette... Ils devisent, avec des gestes rares et sans sourire, de quoi? des femmes qui passent? En tout cas, ils les dévisagent, les accompagnent d'un œil chaud. Et puis, si la femme est seule (car il n'est pas coutume qu'elles sortent ici autrement qu'accompagnées),ils la suivent en lui disant: — « Que votre mari doit être heureux! » ou quelque autre fadeur plus épicée.

Mais nous ne sommes plus au temps où la vertueuse marquise d'Alcañizas disait : « Si un cavalier avait été en tête-à-tête avec moi une demi-heure, sans me demander tout ce qu'on peut demander, j'en aurais un ressentiment si vif que je le poignarderais, si je pouvais! »

Les femmes élégantes ne sortent qu'en voiture. Celles du peuple, frisées dès le matin comme des poupées de coiffeur, pommadées, toujours nu-tête, très poudrées, portent avec grâce de grands châles gris ou de faux cachemires et en pointe; leurs yeux vifs rient avec hardiesse sous leurs paupières chaudes.

Des cavaliers piquetés sur leur selle, avec des airs mexicains, galopent, fiers, entre les tramways à mules, les voitures de maître et les charrettes de fruits.

L'animation est grande et curieuse dans les rues, car la foule se compose d'individus aux mines grasses, dédaigneuses; l'allure de ces pauvres — car rien là-dedans qui marque quelque richesse ou quelque luxe — est pleine de grandeur.

J'avais donné un second rendez-vous à Melchior chez le pâtissier en vogue de la *Puerta del sol*. Cette fois-ci, nous sommes exacts tous deux et, avec des airs gênés qui cachent notre ennui de trouver tant de cannelle dans le chocolat et tant d'huile rance dans les gâteaux, nous tournons dans notre verre d'eau l'*asuxeros* — sorte de blanc d'œuf d'un aspect écœurant.

— Melchior, dînons-nous ensemble, ce soir?

— Chère amie, regardez ce joli groupe de femmes dans la rue...

Par les vitres de l'étalage, j'aperçois un groupe de femmes en deuil. Elles ont le teint tout blanc de poudre, les yeux noirs; elles cachent à demi leurs beaux cheveux frisés en coques luisantes, sous de légers voiles de crêpe et de gaze, réunis en plis souples sous le menton. C'est ravissant. Melchior les suit de l'œil et répond enfin :

— N... non... J'ai retrouvé un camarade de Paris; nous devons dîner ensemble et aller ensemble au café-concert.

— Bon. Demain, j'irai par le train de 10 heures à l'*Escorial*.

— Vous me trouverez au train, dit Melchior.

Moi, en attendant, je le trouve un peu distrait.

Melchior est au train pour l'Escorial. Assez empressé, il dissimule autant qu'il peut une grande envie de bâiller; il est un peu pâlot et l'ombre d'une saucisse — décidément — se dessine sous ses yeux fatigués. Tandis que nous nous promenons sur le quai, en attendant le départ du train, nous causons à bâtons rompus. Tout à coup, je m'interromps, les yeux écarquillés sur mes bottines. Que vois-je? Moi, l'amoureuse des pieds bien chaussés, j'ai mis deux bottines « différentes » ! Oui, une magnifique et martiale « *box-calf* », et une sensible et élégante « chevreau glacé » !

— J'en rirai jusqu'à ma retraite, dit Melchior, qui s'amuse à faire le tour de moi pour examiner mon malheur avec plus d'exagération. Mais, je n'ose plus marcher. Ma jupe, résolument courte, s'arrête net aux chevilles; j'ai beau fléchir les joints et me diminuer, ma honte reste découverte.

Au moment où je relève de ce sinistre mes regards désolés, ils croisent ceux d'une assez jolie et replète petite femme qui me frôle avec un sourire ambigu... et Melchior se détourne un peu, avec un battement de paupières.

— Va-t-il aussi à l'Escurial? demandai-je avec flegme à Melchior, désignant d'un clin d'œil la petite femme replète.

— Qui donc?

Il joue l'étonnement avec l'impudeur la plus révélatrice.

— Ce... camarade de Paris qui a un si beau complet de piqué blanc, sur un corset Mystère?

— Comment puis-je savoir? dit Melchior, et il rit sans vergogne.

— Ah! ne vous gênez pas avec moi, je vous en prie. Vous savez nos conditions de voyage : liberté plus qu'absolue, liberté forcée!

— Vous n'y pensez pas, Renée, dit-il assez sérieusement — je me faisais une fête de cet après-midi avec vous...

Et il ajouta avec un nouveau rire :

— Chaque heure a ses plaisirs!

Il a bien raison après tout, et je n'insiste pas.

Nous sommes dans le wagon, Melchior à demi-penché à la portière. Une fois le train en marche, il se retourna pour me désigner la petite femme en piqué blanc, sur le quai, causant avec un Espagnol en cape et en sombrero.

Que m'importe le ciel bleu, avec la poussière ! Par les fenêtres, j'aperçois de nouveau le paysage dur et caillouteux, et je vais au devant des sensations que j'espère inédites... Je me souviens, avec un petit frémissement, des lignes de Barrès :

De l'or sur les charniers, c'est tout le divertissement que doit offrir à l'imagination l'Escurial.

★

L'Escurial.

A travers les grilles, Dia voyait le Bassin de l'Infant, auge misérable, avec des pivoines dans de sombres haies plus domptées encore que la pierre. Sous ces voûtes implacables, rien n'est donc à attendre que du jeu de la pensée. Il l'entraîna et, quand ils atteignirent sur les terrasses, sous un étroit promenoir de granit, un étang encadré de lierre et que rasaient les hirondelles, elle pleura. C'était de trouver enfin, dans ce tragique trop sublime, quelque chose qui s'abaissât jusqu'à la mélancolie.

Ce sont encore ces lignes de Barrès qui me reviennent à la mémoire, tandis qu'assise sur les marches de ce même étang dont il parle, je frissonnais du grand froid qui m'entrait aux moelles pendant la visite de ce grandiose mausolée, ce mausolée, vœu de Philippe à la bataille de Saint-Quentin. « Celui qui faisait un aussi grand vœu devait avoir grand peur », comme disait le duc de Bragance.

Jamais je me m'étais sentie plus près de ce sombre roi, et si les grands caveaux blancs des reines et des infantes m'avaient semblé des salles de bains, si l'Eglise m'avait laissée aussi froide qu'elle-même — j'ai senti dans ses appartements particuliers si nus, toute la vaine grandeur de ce monarque timoré et spleenétique.

— Il faut ôter son chapeau ici, dit le guide à Melchior en entrant dans la chambre-à-coucher-cellule obscure du Roi. Sans ça les Espagnols ne sont pas contents. Voyez, continua-t-il en s'approchant de la lucarne grillée qui donne de cette chambre sur le chœur de l'Eglise, — en face de l'agenouillement des groupes royaux, solennelles statues d'or de Léoni, voyez agonisant, tout couvert d'ulcères, le roi Philippe est venu se cramponner comme un chat à cette grille, afin d'être plus près de Dieu. C'est là qu'il est mort.

Je ne sais si c'est historique, mais cela a parlé à mon imagination. Notre guide, un Italien agréable et intelligent, a le sentiment vif de ce qui peut faire un effet poignant, ou simplement aciduler l'intérêt.

De ces appartements nus, de ces corridors froids, de ces salles splendides où pourtant rayonnent les gaies et riantes tapisseries de Goya, j'étais sortie grelottante. Melchior a jeté sur mes épaules un grand châle couleur d'ocre jaune que j'avais acheté à Madrid le matin, puis, me prenant par le bras, il m'a entraînée vers les jardins.

Nous avons traversé des petites cours de pierre, des galeries à lourdes colonnes — où des eaux tristes coulent goutte à goutte d'auges de pierre abandonnées, longé de grands murs secrets, descendu de multiples escaliers — puis nous nous sommes trouvés à l'air libre, au bord d'une pièce d'eau d'un vert glauque. Devant nous, très bleue, s'arrondit la montagne de la *Silla del Rey*, à droite le « pays » s'étale si curieux et beau par ce soleil — étendue si vaste et à qui le printemps commence à donner toutes ses grâces. Des balustrades d'un ton exquis, d'un blond ambré, un petit escalier, tout rouillé, lui aussi, limite un verger délabré qui fleurit timidement.

Nous nous sommes accoudés là, et, les yeux fermés, je me suis laissé embaumer. Les senteurs amères, enivrantes, venaient des bois taillés et des violettes sauvages poussées à leurs pieds.

Melchior a été parfait : il ne disait rien et même, pour accentuer le silence, par deux fois, il a soupiré... Cela faisait très bien dans l'ensemble. Puis il a pris son album et a dessiné — une vue de l'Escurial, bien sûr? Non, mais une pauvre femme si petite au milieu de ce grandiose, toute perdue et épuisée de fatigue sentimentale.

— A quoi rêvez-vous, Renée, sous vos cils en balai ? m'a-t-il enfin demandé, d'une jolie voix qui ne brisait pas la trame de mes rêves.

— A Versailles, imaginez ! J'ai senti, surtout là, comme ici, l'indifférence d'être si peu de chose et le désintéressement de tout sauf de... l'ordre de l'univers...

Je baisse la voix et je ris un peu, parce que, n'est-ce pas ? c'est ridicule d'énoncer de telles choses à un homme.

Mais Melchior ne répond rien, car il est absorbé par la terminaison de son dessin — puis il me tend l'album... C'est une horreur ! je ressemble à la petite femme replète du Corset Mystère !

— Madame ! Madame !

C'est le guide qui nous appelle de la terrasse au-dessus de nous. Il fume une cigarette et sépare un bouquet des violettes qu'il tient à la main.

Il en passe un à sa boutonnière, et, quand il me rejoint, me tend l'autre avec beaucoup de grâce.

— Ne voulez-vous pas visiter la *Casita del Principe* ?

O joie ! Le chemin pour y aller est délicieux aux bottines ; c'est une grande allée, mais dans un bois. Mes pieds défatigués sont joyeux et ma mélancolie s'évapore dans la marche que scande la main de Melchior sur mon bras.

Le guide nous raconte qu'il est venu d'Italie à pied avec un camarade, qu'il est attaché au palais de l'Escorial ; qu'il ne se lasse pas de son métier parce qu'il aime ces choses et qu'il y découvre toujours « des charmes » qu'il n'avait pas remarqués jusqu'à présent. Il s'exprime avec aisance et originalité. En arrivant à la *Casita*, il nous la présente comme si elle eût été sa cousine :

— N'est-elle pas charmante ? Quel contraste avec la sévérité pleine de morgue et si mathématique de l'Escorial ?

Puis comme il voit que je fais mine de m'asseoir dans le jardin, il étend son manteau à la Raleigh... sous mon assiette.

Ensuite, discret, il s'éloigne. Cet homme est simplement merveilleux ! Si d'autres savent se taire, lui sait s'en aller.

Melchior a été voir l'intérieur de la Casita ; il me racontera. Et je reste dans ce petit jardin, mal tenu, mais si seul, si silencieux ! Le vert des buis fait ressortir si bien la pierre couleur ronce et gris-vert des terrasses et de la petite maison. Le toit en était violet : je ne sais quoi de bleu vif brillait aux premières fenêtres ; sous le porche de pierre avançant, la porte était peinte en vert clair ; c'était exquis... Et toujours cette âpre et grisante odeur de buis taillé et de violettes...

— O Renée, que vous faites bien sous cette arche de buis taillé. Restez une minute que je vous dessine.

C'est Melchior, qui revient enthousiasmé de la *Casita*... Un bijou, un goût... des détails... un luxe gracieux... une maison d'amoureux royaux...

— Melchior, restons ici !

— Oui, restons, c'est délicieux !

Il met son chapeau derrière sa tête — je l'aime comme ça, parce qu'il n'a de bien que les cheveux et qu'il regarde le ciel et la *casita*, et le jardin, avec — Dieu merci ! — un peu de griserie.

Il s'asseoit à mes pieds ; sa tête est près de mon épaule ; il ôte son chapeau et prend ma main. Il me semble que ses cheveux aussi sentent le buis et la violette... mais non, c'est l'odeur des jardins.

— Embrassons-nous, Renée ! dit Melchior tout à coup.

— Quelle idée, bon Dieu ! Et pourquoi ?

— Je ne sais pas. Parce que c'est beau ici et qu'on ne peut embrasser le ciel et les odeurs.

— Ah ! c'est par procuration... Mais puisqu'on peut les humer et les contempler, n'est-ce pas une façon de les aimer aussi ?

— C'est vrai, dit-il rêveur.

Il n'insiste pas... Au fond, il est fatigué.

(*A suivre.*)

JEAN ROANNE.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

V. — L'Eclipse

M. DELARUE. — Bonjour, mon ami, je vous apporte des nouvelles de l'éclipse.

M. DESMAISONS. — Je vous remercie. Cela s'est bien passé ?

M. DEL. — Fort bien, surtout dans les journaux. Devenus tout à coup des almanachs volants, ils se haussèrent jusqu'à l'astronomie, prirent leur vol vers les régions éthérées. On croyait lire le *Triple Liégeois*, et cela n'était pas désagréable.

M. DESM. — Avez-vous lu Fontenelle ?

M. DEL. — Oui, sans doute.

M. DESM. — « Il devrait y avoir, dit la marquise, un arrest du genre humain qui défendist qu'on parlast jamais d'éclipse, de peur que l'on ne conserve la mémoire des sottises qui ont esté faites ou dites sur ce chapitre-là. »

M. DEL. — Donnez-moi le livre. Je continue. « Il faudrait donc, répliquay-je, que le mesme arrest abolist la mémoire de toutes choses, et défendist qu'on parlast jamais de rien, car je ne sache rien au monde qui ne soit le monument de quelque sottise des hommes. »

M. DESM. — Ah ! l'esprit ! Avoir de l'esprit ! Lire des choses spirituelles !

M. DEL. — Cela n'arrive pas tous les jours, sans doute, mais on s'en lasserait.

M. DESM. — C'est une expérience que j'aurais voulu faire.

M. DEL. — Vous êtes venu tard.

M. DESM. — Oui, dans un temps où on prend tout au sérieux.

M. DEL. — Même les apôtres du BA, BE, BI, BO, BU ! Mais ce sérieux est très comique.

M. DESM. — Croyez-vous ? Ce congrès des Primaires, n'est-il pas plutôt un spectacle de dégradation ?

M. DEL. — Heu ! les professionnels des quatre règles qui jugent de l'histoire et de la tradition, de la philosophie et de la morale, de la paix et de la guerre, je trouve cela gai, plutôt.

M. DESM. — C'est gai, oui, mais d'une gaîté sombre, et que je ne

suis pas de force à porter très longtemps. La gaîté qui s'exhale des Primaires me rend promptement mélancolique. Un trait m'a pourtant déridé, je l'avoue. C'est leur devise, « Guerre à la guerre ! » S'ils n'ont pas inventé ce mot drôle, ils lui ont donné un éclat nouveau.

M. DEL. — C'est quelque chose. N'ont-ils pas, en somme, joué honnêtement leur partie dans le grand concert de la bêtise humaine ? Mettez-vous à leur place...

M. DESM. — Hein ?

M. DEL. — Vous penseriez comme eux, vous parleriez de même, et vous mériteriez des louanges.

M. DESM. — Du tout. Si j'avais à exercer l'humble profession de maître d'écriture, j'éviterais le ridicule de prendre la parole devant l'Europe surprise, je perfectionnerais dans le silence mes pleins et mes déliés et, fort de mes talents, je solliciterais les palmes académiques. J'ai connu plusieurs instituteurs, quoique je n'aie jamais fréquenté l'école primaire. C'étaient de braves gens dont la sottise commune ne se distinguait pas de celle de leur alentour. On les estimait comme le menuisier et le maçon, pour l'utilité de leur métier. Ils donnaient l'exemple de ne pas aller boire au cabaret et les paysans les priaient à leurs festins. Leur sort était agréable dans les campagnes hospitalières. J'ai quelquefois envié leur maison, leur jardin, leurs longues vacances, leurs loisirs, l'insouciance d'une vie assurée contre tous les risques. C'étaient des curés mariés et plus libres et qui, par leurs fonctions à la mairie, participaient de l'autorité politique. Insoucieux des congrès, j'aurais montré l'éclipse au village assemblé.

M DEL. — Ce type, sans doute, n'existe plus. Il doit être presque aussi ancien que le magister de La Fontaine. Si l'instituteur d'aujourd'hui noircit des verres pour montrer l'éclipse aux paysans, c'est pour leur faire en même temps une leçon sur la Vérité et sur la Justice. Le brave homme de jadis est devenu un phonographe que les comités fournissent de disques. Il récite aux parents les grandes phrases bêtes dont les enfants ne veulent déjà plus. S'étant aliéné au village toutes les sympathies utiles, il crève de misère et demande de l'argent à l'Etat en échange des votes dont il s'est fait le maquignon. Une fonction simple a été travestie....

M. DESM. — Delarue, mon ami, il me semble que j'ai déjà lu votre dicours. Prenez garde...

M. DEL. — Il n'en est pas moins bon.

M. DESM. — Prenez garde à l'éloquence empruntée. Et puis, allons-nous juger d'un coup une corporation de plus de vingt mille membres. Soyez sûr qu'il y a parmi eux beaucoup d'hommes charmants et d'excellents esprits. Ceux qui se taisent, d'ailleurs, et qui restent chez eux, qu'avons-nous à en dire ?

M. DEL. — Laissons, en effet. Je ne suis pas de l'avis de Fontenelle : je voudrais qu'il y eût éclipse souvent, et qu'on ne parlât que de cela. Je la voudrais inattendue, comme l'orage. Il n'y a pas assez de phénomènes naturels. Les hommes ne profèrent jamais moins de sottises que quand l'état de leur sensibilité les inquiète. Un froid soudain, une chaleur anormale, et il se dit enfin des choses sensées, incontestables.

M. DESM. — Non, car chacun mesure la température d'après sa propre sensation. Il n'est pas nécessaire, au reste, que les hommes soient d'accord, même sur le temps qu'il fait. Il y a du charme dans la diversité des opinions, pourvu qu'elles soient souriantes.

M. DEL. — « Les hommes tiennent à leurs opinions plus qu'à... ». Je ne sais plus le reste.

M. DESM. — Plus qu'à leur vie, parfois. Et c'est une chose que je n'ai jamais pu comprendre.

M. DEL. — D'autant que ces opinions ne leur appartiennent même pas; qu'ils n'en sont ni les créateurs ni les maîtres. Ils les ont achetées, louées ou reçues en héritage. Tout hasard peut les leur reprendre. L'abbé de Saint-Pierre, qui était sage, quoique, d'autre part, utopiste, disait : Voici un fait, ou voici un livre, qui est bon, ou qui est mauvais, ou indifférent, pour moi, en ce moment.

M. DESM. — Le commun des hommes se croit toujours dans un état définitif. Tout le monde change, et bien rares sont ceux qui ont la force ou le courage de s'avouer ces changements. C'est terrible, aussi. Changer, c'est donner à l'oubli toute la partie de la vie où on était différent. Heureux les hommes qui, montés sur leurs quatre principes, roulent en paix à travers l'existence !

M. DEL. — Nous n'avons guère changé depuis vingt ans.

M. DESM. — Nous avons changé sans nous en apercevoir.

M. DEL. — Je vous trouve toujours le même.

M. DESM. — Moi aussi, mais si nous avons changé parallèlement, dans le même sens et du même pas, il nous est difficile de le sentir. Sans l'histoire, sans les témoignages anciens, l'humanité se croirait au même point depuis le commencement des siècles.

M. DEL. — Et ce serait peut-être plus vrai que l'opinion contraire.

M. DESM. — Plus vrai, non ; aussi vrai, oui. Le petit tas des connaissances humaines est devenu une grande montagne, mais ce sont les mêmes fourmis qui s'y promènent. Les galeries sont plus longues et s'entrecoupent plus nombreuses, mais elles ne sont pas plus larges, ni plus hautes, et c'est la même nuit.

M. DEL. — Que le soleil tourne autour de la terre, ou l'inverse, il n'en a pas moins ses éclipses.

M. DESM. — Et quelle que soit l'opinion dominante, la raison a les siennes.

M. DEL. — N'est-il point amusant de voir les fils de la Révolution honorer le pauvre La Barre aux jours anniversaires des massacres de septembre ?

M. DESM. — Et pleurer sur un Dolet, ceux qui assassinèrent un Lavoisier et un Chénier? Mais amusant, non. Deux partis qui ont à se reprocher, l'un à l'autre, tant de crimes évidents n'auraient plus qu'à disparaître s'il y avait parmi les hommes quelque dignité et quelque intelligence. Il reste aux spectateurs du cirque le devoir d'aguicher les combattants dans l'espoir d'augmenter leur fureur et leur bêtise : ainsi ils se feront peut-être mutuellement des blessures mortelles.

M. DEL. — Quoi ! vous partez en guerre, vous aussi?

M. DESM. — J'en ai envie parfois.

M. DEL. — Restons des amateurs.

M. DESM. — Sans doute.

M. DEL. — Restons des spectateurs.

M. DESM. — Oui, je tiens à mon fauteuil.

M. DEL. — Et ne nous fâchons pas contre l'éclipse.

M. DESM. — Mais si l'éclipse est permanente ?

(*La nuit est venue ; on apporte une lampe.*)

M. DEL. — Voilà la solution.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Gyp : *Journal d'un Casserolé*, Félix Juven, 3.5o.— Charles Malato: *La Grande, Grève*, Auteurs modernes, 3.5o. — Marie de Besneray : *Vers l'Aurore*, Dujarric-3.5o.— Antonin Lavergne : *Monsieur le Maire*, Ollendorff, 3.5o. — Henri Rainaldy, Auteurs modernes, 3.5o. — A.-K. Green : *L'Affaire Lavenworth*, Hachette, 3.5o. — Mary Floran : *Femme de lettres*, Hachette, 3.5o. — Xavier Boyr: *Sœur Violette*, Librairie Universelle, 3.5o — Richard O'Monroy : *Gloriette*, Calmann-Lévy, 3.5o. — Roger Dombre : *Les Deux Parias*, Hachette, 2 fr. — Pierre Louit : *Quarante bêtes*, Emile Petit. 3.5o. — Henri Datin : *En Wagon*, Dujarric, 3.5o. — Alfred Van Berre : *Le Mal de Rêve*, Edition du « Beffroi », 2 fr.

Journal d'un Casserolé, par Gyp. Les Françaises ont ceci de bien particulier, c'est qu'elles n'admettent jamais qu'une femme d'une autre nationalité qu'elle puisse ne pas être à la fois grossière, sensuelle, ridicule et capable de tous les crimes. La seule Française, la Parisienne surtout, est, selon ces dames de chez nous, l'être doué de tous les vices, mais presque généralement innocent. C'est un mystère qui me trouble, quand je lis mes bons auteurs français, de rencontrer dans l'héroïne de nos annales mondaines ce pouvoir inexplicable de demeurer innocente malgré les pires situations. La Parisienne fait le trottoir dans les salons, mais elle demeure vierge ; elle se vend aux juifs ou aux rastaquouères, légitimement ou non, mais elle ne se prostitue pas, ça s'appelle de petits noms d'oiseaux: mariage

de convenances, union mal assortie, etc... Il n'y a pas au monde, même en Polynésie, de créature pratiquant l'adultère plus naturellement, et elle passe pour y être forcée par des circonstances, des circonstances extérieures (telles que le rendez-vous dans le bureau d'omnibus) ou l'influence du milieu (sans doute un cabinet de restaurant). Enfin, la Française se laisse emporter par la frivolité de sa tête, quant au reste, ce qui se place généralement entre leurs bottines et leurs corsages, ça c'est sacré, c'est le capital inaliénable, le fonds qui résiste, malgré les apparences, et elles s'amendent, se sacrifient ou se révoltent tout en restant de nobles femmes, des femmes si distinguées, ou encore des cœurs d'or. Alors, comme il faut bien que quelqu'un porte les péchés féminins, quand on veut nous expliquer certains dessous on choisit l'étrangère, la riche Américaine, la Russe mystérieuse, l'épaisse Allemande ou bien encore la lourde Suissesse.

Madame Gyp donne dans ce travers de supposer la Suisse capable d'autre chose que de faire de petits fromages délicieux. L'héroïne de l'affaire que vous savez lui a fourni (pour une fois, sais-tu !) l'occasion de débarrasser les Parisiennes de toutes leurs peccadilles. De même que les juifs ont invariablement le nez crochu, la Suissesse Berthe, épouse du casserolé, empoche toutes les injures dont on peut accabler la femme parisienne lorsque d'aventure on la reconnaît coupable, ce qui est bien rare même devant le jury. Le drame Syveton aurait eu sa solution logique si on voulait admettre un instant l'innocence de la femme; mais comment admettre qu'une femme étrangère puisse être innocente et la victime d'un Français ou de sa fille, digne créature formée par les vices parisiens! Il faudrait du sang-froid, l'oubli total d'un parti pris politique et un grain de bon sens, ce qui friserait, je pense, le ridicule. La Parisienne est née chapardeuse, elle vole sa réputation, son mari, ses fournisseurs. Allez lui dire que le dernier aveu d'une... Suissesse sera celui du vol... le plus dur aveu... après toutes les infamies? Elle se tordra. Son amant, son cousin ou son simple époux vole à la Bourse tous les matins, donc le vol... c'est le commerce... Et cherchez à lui persuader que la découverte d'un délit pouvant amener la correctionnelle entraîne fatalement le suicide d'un homme affolé, elle aimera mieux supposer le crime, parce que c'est plus feuilleton et plus compliqué. Les choses simples sont ses ennemies. Donc je renonce à convaincre les Parisiennes de l'innocence de Berthe, d'abord parce qu'elles sont Parisiennes et ensuite parce qu'elle est Suissesse. D'ailleurs, je ne connais pas du tout cette dame, et le gouvernement ne m'ayant pas payée pour la défendre, je pense que je n'ai plus rien à faire pour elle, seulement j'ai une telle horreur de son défunt époux que je l'absous d'avance si, par impossible, elle lui a offert de mauvais café. Cet ambitieux d'antichambre, ce pantin catholique assez mal élevé pour aller se salir les mains à gifler un mi-

nistre, député lui-même, c'est-à-dire prêt à toutes les compromissions, m'intéresse encore moins que sa femme. Aujourd'hui un homme politique n'est jamais qu'un valet, à quelque parti qu'il appartienne, et pourquoi s'étonner qu'un domestique ait eu tous les vices, y compris l'art d'embrouiller les comptes de la partie la plus française de son histoire. Pouah ! Défendre ça, malgré tout le talent possible, c'est d'une générosité inutile, d'une chevalerie sentimentale trop exagérée. Il y a... moins de brio à défendre la femme étrangère, mais plus de justice, ô Gyp, incorrigible amazone qui n'aimez que la France de jadis, fût-elle représentée, cette France, par de bizarres sauteurs.

La Grande Grève, par Charles Malato. Roman social, anarchiste plutôt. M. Schikler, M. des Gourdes, un curé fornicateur, quelques mouchards sont les principaux traîtres de cette tragédie trop connue de la grève qui se dénoue par la mort, la main dans la main, des deux héros touchants, Céleste et Galfe, tombant ensevelis sous les sombres plis du drapeau noir. Apothéose ou visions d'avenir ? « Alors on en aura fini avec les haines, les guerres, les frontières et les maîtres. Oui, ce sera véritablement une humanité nouvelle. » L'humanité nouvelle nous a été promise depuis le commencement du monde. Malheureusement l'homme demeure toujours semblable à l'homme, il veut toujours démolir ou diriger. Celui qui démolit crève et celui qui dirige passe... et l'humanité continue à ne pas vouloir manger sa soupe en commun. Pour accomplir d'utile besogne anarchiste, il faudrait être le volcan de la Martinique, c'est-à-dire semblable à Dieu. Maintenant ce roman est aussi intéressant que n'importe quelle fiction de ce genre, à se placer au point de vue roman ; mais si on parle d'anarchie, ça me déplaît, car un anarchiste romancier, c'est un futur député socialiste. L'anarchie ne me semble avoir le beau rôle que sur l'échafaud. Je garde le souvenir attendri des Vaillant, des Henry, des Ravachol, surtout parce que ces porteurs de torches écrivaient peu, agissaient davantage et... directement sur les masses.

Vers l'Aurore, par Marie de Besneray. Aux fêtes du couronnement de Marie-Antoinette il y eut une effroyable catastrophe, des gens écrasés contre des grilles durant une panique, et, aux fêtes du couronnement du tsar Nicolas, il y eut un pareil écrasement de peuple, précurseur de la bouillie finale. Ce livre nous fait assister au mariage princier d'un jeune couple et, durant la cérémonie, la glace d'un lac se rompt sous l'empressement populaire. Quand on songe qu'avec du pain et du cervelas on obtiendra toujours les mêmes effets d'apothéose de la part du bon badaud, sans que le badaud futur se souvienne de la leçon... et que notre petit Père est encore debout !

Monsieur le Maire, par Antonin Lavergne. Monsieur le Maire est l'amant de Mme l'institutrice et fait destituer M. l'instituteur parce qu'il voit trop clair dans les affaires de la commune. Oh!

une commune sans maire, sans institutrice et sans instituteur, une libre commune où on aurait le droit de ne pas savoir lire toutes les machinations imprimées!

La Féria, par Henri Rainaldy. Il paraît que la Féria est un roman exact, ou tout au moins fortement documenté. Un jeune homme, directeur d'une imprimerie d'art, fait de mauvaises affaires pour l'amour de l'art et aussi d'une abominable fille, couturière de profession, créature vulgaire s'il en fut dans la couture, laquelle a pour souteneur son père, son frère et sa mère. Tout ce monde gruge le pauvre diable d'imprimeur, pas très malin, qui doute de la fidélité de sa maîtresse en tenant à la main les preuves écrites (et aussi les talons des mandats) de ses débordements. Il accepte naturellement quelques sous pour manger du même pain et cela se termine par un mariage. Je ne nie pas le talent déployé, mais ces gens-là sont bêtes, d'une façon si écœurante et si vulgaire qu'on regrette le décor de la Féria mis au rang de simple toile de fond. Ne nous frappons pas! les gens de cette sorte, imprimeur ou couturière, ont la destinée qu'ils méritent, une destinée de commerçants rentrant dans leurs déboursés: « Je te prête, tu me prêtes, nous sommes quittes, c'est-à-dire créanciers l'un de l'autre pour la vie ». Bonne étude de mœurs.

L'Affaire Lavenworth, par A.-K. Green. Histoire d'un crime avec le type obligatoire du détective malin. C'est toujours amusant et bien américain.

Femmes de Lettres, par Mary Floran. Par testament, une personne douée de la manie vengeresse, lègue un canevas à qui se fera l'instrument aveugle de sa vengeance. Une vertueuse femme de lettres résiste à la tentation, mais une autre, moins scrupuleuse, écrit ce roman et il en résulte qu'une femme charmante découvre que son mari est l'assassin de son père. Oh! les romans à clés !

Sœur Violette, par Xavier Boyr. Haute fantaisie exécutée par une jeune novice chargée d'aller jouer le capital du couvent à Monaco et trouvant plus naturel d'y perdre le sien. « La Providence a souvent des desseins impénétrables. Le soir, sœur Violette ne l'était plus ». « Il disait que sur la nappe on voyait les quatre sœurs qu'on verse en la personne des quatre fioles de liqueur... »... C'est vraiment très drôle.

Gloriette, par Richard O'Monroy. Amour, guerre, et mariage de raison suivi d'un suicide aux fleurs. Un roman du temps de 70 pourtant, heure sombre vue par le monocle d'un Parisien chic.

Les Deux Parias, par Roger Dombre. Un lépreux, un voleur, deux jeunes filles créoles, un coffret rempli de perles, et, pour la morale de cette histoire, le lépreux guérit, le voleur restitue, les jeunes filles créoles rentrent en possession de leur coffret plein de perles que

d'autres fillettes pourront également ouvrir sans redouter le serpent des mauvaises lectures.

Quarante bêtes, par Pierre Louit. Avoir le bonheur de s'appeler comme l'auteur d'Aphrodite, parler des héros du livre de la Jungle comme si on les connaissait et joindre à ces privilèges extraordinaires celui d'écrire quelquefois à la façon d'un Jules Renard, c'est vraiment très étonnant : « Le pic a un bec de l'ancien temps qui le précède de loin, l'allonge et le coiffe sur le devant. Il le porte courageusement, indifférent aux usages ». « Le pivert, aminci, élégant, précieux comme la gloire d'un jeune poète ».

En Wagon, par Henri Datin. Nouvelles pour rire entre deux stations de province. Le bal des Marmots est une des plus curieuses.

Le Mal de Rêve, par Alfred Van Berre. Ça, c'est comme certain morceau de piano, c'est très bien, mais on est déjà sûr, dès les premières mesures, qu'on a entendu ça quelque part où l'on s'ennuyait. Mais ce n'est pas une raison pour que cette réserve soit dénuée de belle science rythmique.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Sénac de Meilhan : *Considérations sur l'Esprit et les Mœurs, choisies et accompagnées d'une Notice et d'un Commentaire par Fernand Caussy*, Sansot. — Edmond Thiaudière : La Réponse du Sphinx (notes d'un Pessimiste), Fischbacher.

La Bibliothèque Internationale d'édition nous donne aujourd'hui une édition très soignée des **Considérations sur l'Esprit et les Mœurs** de Sénac de Meilhan. M. Fernand Caussy, dans une notice critique, a su remettre à sa vraie place cet auteur un peu trop oublié, et, dans un commentaire qui termine le volume, se borne, très habilement à rapporter quelques remarques de ses prédécesseurs en morale. Sénac lui-même n'ignorait aucun de ces prédécesseurs, et il écrivait dans sa préface : « La Rochefoucauld, La Bruyère et Duclos semblent avoir épuisé cette partie de la Morale qui a pour objet l'homme vivant en société, dans la Cour ou la Capitale. Mais quoique le fonds soit le même, l'homme se montre dans chaque siècle, sous chaque règne, avec des formes différentes. » Le fonds est le même, mais comme les formes diffèrent, à chaque siècle, les livres ont besoin d'être refaits ; et, cette époque où « on ne fera plus de livres », la satiété, s'étant emparée de tous les esprits, n'arrivera sans doute jamais. Quels ouvrages pourrait-on composer ? se demande Sénac. Le champ de la morale et de la politique sera entièrement défriché, toutes les situations comiques et tragiques épuisées, connues de tout le monde. Il imagine, en ces temps futurs du progrès, toutes les pensées réduites en proverbes et en sentences, et ceci est déjà presque exact : la plupart des livres sont des assemblages de pensées toutes

faites. Les hommes de génie sont ceux qui se méfient de tout ce qu'ils n'ont pas vérifié par eux-mêmes : « L'esprit, dit Sénac, est l'aptitude à penser, est la pensée même... L'homme qui pense le plus, qui détermine le plus à penser, possède au plus haut degré le don de l'esprit. » Et il observe qu'il y a plus de pensée dans telle page de Montaigne, de La Bruyère, de Montesquieu que dans un poème tout entier. Il considère J.-B. Rousseau, le grand poète du moment, comme une sorte de musicien. Que de musiciens, en prose ou en vers, à côté d'un vrai penseur et écrivain !

Ce n'est guère dans le monde que l'on rencontre les hommes de génie. « Il faut que l'homme du monde se fasse un art de parler sans rien dire... il lui est permis d'avoir de la finesse, jamais de profondeur. Un petit fonds d'idées suffit pour réussir dans le monde » et, observe encore Sénac, les hommes de génie ont rarement eu de l'avantage dans la conversation « avant d'être annoncés » : ils ne font de l'effet que précédés de leur réputation ». C'est logique au fond : « leur conversation serait une nourriture trop forte, si elle était journalière ».

Mais ne pourrait-on pas dire encore que, dans le métier des lettres, un petit fonds d'idées suffit aussi pour réussir : il faut être compris de tous, être au niveau du plus grand nombre, et peut-être que, parmi les écrivains très connus, il n'y a pas un seul grand écrivain.

A qui se fier pour juger de l'esprit et des talents ? se demande Sénac, « Qui sont donc ceux dont on ne peut récuser le jugement ? Le public seul, dira-t-on. » Il est un tribunal dont les jugements sont aussi prompts et aussi sûrs que celui du public... « Le premier hommage que reçoit l'homme supérieur est la haine des sots. » La Rochefoucauld a écrit : « Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée » et lorsqu'on voit de quelles pâtures soi-disant littéraires se nourrissent les gens du monde : ces magazines où on exhibe les comédiennes, les cyclistes et les chauffeurs, on se demande quel est le niveau de leur intelligence, et jusqu'où s'étend la curiosité de leur esprit. Si, comme le dit Helvétius (1), « l'activité de l'esprit dépend de l'activité des passions », de quelles passions sont capables ces lecteurs de magazines ? Sont-ils même capables de s'ennuyer ? « La vivacité extrême de l'esprit, écrit Sénac, porte à l'ennui, parce qu'elle fait trop promptement parcourir les objets sans s'y arrêter. » Et il place, à cet endroit, une peinture de ces ennuyés supérieurs qui finissent par « un dédain universel. Ils méprisent la gloire, et peut-être même le mépris »... « Eclairés sur le néant de l'ambition, rassasiés des plaisirs de l'amour, devenus, à force de discernement et de délicatesse, difficiles sur les arts, l'esprit, les manière-

(1) *De l'Esprit*, III, 8. Cf. commentaire.

res, les ouvrages, il leur faut du singulier, de l'extraordinaire. »

Le néant de l'ambition ! Sénac n'alla jamais si loin, et M. Caussy nous dit que jusqu'à la fin de sa vie son esprit eut besoin de la vanité comme stimulant.

Ainsi que Chamfort dont il fut le contemporain, Sénac fut un observateur de ce monde où il était mêlé, qu'il fréquentait pour son avancement et où « il se plaisait davantage qu'il n'osait l'avouer ». C'est lui que Chamfort a ridiculisé dans ses Portraits et Anecdotes : « M..., intendant de province, homme fort ridicule, etc. » Il aimait la société des femmes, parce que, disait-il, « un quart d'heure d'un commerce intime entre deux personnes de sexe différent, et qui ont, je ne dis pas de l'amour, mais du goût l'un pour l'autre, établit une confiance, un abandon, un tendre intérêt que la plus vive amitié ne fait pas éprouver après dix ans de durée ».

Sa méthode de vie pourrait être donnée en exemple ; il sut jouir de tous les raffinements de ce siècle admirable, et je ne saurais mieux faire ici que de citer cette page de M. Caussy :

S'il aimait l'élégance et la volupté, dit-il, ce n'était pas par épuisement, comme bien des gens de son temps, mais parce qu'il voyait, dans leurs raffinements, le terme dernier de sa richesse et de sa force intérieures. Ce n'était pas un fatigué, comme Boufflers ou Ligne. C'était plutôt ce que les anciens appelaient un homme nouveau. Comme Laclos (1), comme Stendhal, qui lui a tant ressemblé, il voulait accaparer les jouissances de l'extrême civilisation, mais il entendait les doubler d'un ressort intrépide. Ecoutez-le, là-dessus, se plaindre du « caractère sexagénaire de son époque ». « Ne cherchez pas, dit-il, le génie, l'esprit, un caractère marqué dans ce qu'on appelle la *bonne compagnie*. Ceux qui possèdent ces avantages y seraient impatiemment soufferts et s'y trouveraient déplacés. Les grands hommes n'ont jamais vécu dans les cercles de la bonne compagnie : ils y paraissent, mais les entraves dont elle accable l'homme supérieur l'en écartent. » Après avoir inventé ce terme d'*amour-passion*, dont le XIXe siècle a tant abusé, il ajoute ; « En France, les grandes passions sont aussi rares que les grands hommes. » Mais la passion, pour lui, réside moins dans le mouvement de l'âme que dans l'ardeur des sens : « Les plaisirs sont la seule ressource de l'homme ardent et passionné dont l'ambition est contrariée... l'homme passionné a toujours entre les mains une arme dangereuse de laquelle il doit, ainsi que les autres, se défier... Tout ce qu'il y a de *moral* dans l'amour est factice et dangereux, et il n'y a de bon que le physique de cette passion. »

C'est encore Sénac qui observe que « celui qui a été aimé d'une femme sensible, douce, spirituelle, et *douée de sens actifs*, a goûté ce que la vie peut offrir de plus délicieux (2) ».

(1) Cf. le Laclos, du même auteur, d'après des documents originaux, suivi d'un mémoire inédit de Laclos, « *Mercure de France* ».

(2) M. Caussy, dans son commentaire, épingle, à côté de cette pensée, cette jolie expression tirée de la correspondance de Laclos avec Mme Riccoboni :

Et voici son opinion sur la vertu des femmes :

Quelle est la femme qui peut se vanter de résister à l'émotion de ses sens et aux instances d'un homme qui lui plaît, réunies à l'occasion? La plus vertueuse est celle à qui, pour cesser de l'être, une de ces circonstances a manqué.

Mais la vertu n'est souvent que faiblesse de tempérament :

Beaucoup de gens parviennent à la fin de leur vie sans avoir joui, parce qu'ils n'avaient point en eux la force qui fait désirer vivement.

Sénac épilogue encore, avec beaucoup de justesse, sur le bonheur et le plaisir; il sait que, s'il est des jours heureux, il n'est point de vie heureuse. « Ce serait, dit-il, un songe enchanteur sans réveil. »

Mais, ajoute-t-il, s'il n'est point d'hommes heureux, il en est de fortunés; il en est qui ont été favorisés par le sort d'un concours heureux de circonstances, il en est qui ont rassemblé une foule de jouissances conformes à leur goût, à leur caractère et à leur sentiment. C'est dans ce sens qu'on peut envisager l'existence du bonheur, et non dans une manière d'être absolue et durable.

C'est pour cela que, comme le dit encore Sénac, on est souvent plus attaché à une certaine manière de vivre qu'à la vie.

Sénac de Meilhan m'apparaît comme un précurseur de Stendhal; et le plus remarquable de son œuvre, ce qui, à l'époque où il l'écrivit, était tout à fait paradoxal, est peut-être sa théorie sur la valeur des passions. A certaines pages, on croirait lire du Nietzsche. Nietzsche l'avait peut-être lu. Sénac met plus de détachement dans ses théories qui ne sont cependant que le résultat de son expérience, de ses expériences.

§

M. Edmond Thiaudière a interrogé le sphinx, et voici la **Réponse du Sphinx** : ce sont de courtes pensées sur l'homme, l'amour, Dieu, la mort, la religion, et le reste. Le Sphinx s'est fait catholique, et il nous dit, par exemple, qu' « il est fort utile de s'entendre avec les hommes, mais avec Dieu : combien plus! » Je crois que la philosophie de M. Thiaudière, le Sphinx, est une sorte de religion de crainte. Voici : au fond, on ne sait pas du tout s'il y a un au-delà, mais « il faut s'assurer contre les risques de l'éternité ». Comme nous sommes loin du doux scepticisme du XVIII^e^ siècle! Il y a dans ces « notes d'un Pessimiste » des pages d'un goût malsain sur la mort : « En pensant à la mort, comme il convient d'y penser, le philosophe peut goûter d'avance tout le charme de la retraite tombale qu'alté-

« Partout où il naîtra une femme avec des *sens actifs* et un cœur capable d'amour, quelque esprit et une âme vile... là existera M^me^ de Merteuil », etc.

rieurement il lui sera sans doute impossible de goûter. » N'est-ce pas, en effet, une pensée très utile à cultiver? Si encore elle était une excitation à la vie, mais on sait qu'au point de vue chrétien, c'est la vie qui est le mal.

M. Thiaudière, en d'autres chapitres, veut bien se placer à un point de vue plus humain, et il y aurait, dans son petit livre, de délicieuses pensées et de très justes observations à citer : qu'on les lise. « A mesure qu'on avance dans la vie, observe-t-il, on comprend mieux la raison d'être de ces convenances que, dans sa jeunesse, on était tenté, même en s'y conformant, de mépriser. »

Disons encore avec M. Thiaudière : « Le génie crée, le labeur copie, et c'est la seule différence qu'il y ait entre eux, mais elle est incommensurable. » Et ceci : « En littérature, il y a deux puissances régnant sur deux catégories d'esprits : la prolixité sur les esprits communs, la concision sur les esprits rares. » M. Thiaudière a choisi la concision.

JEAN DE GOURMONT.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

Georges Goyau : *L'Allemagne religieuse : le Catholicisme*, Perrin. — Clodius Piat : *La Morale chrétienne et la Moralité en France*, Lecoffre. — J. de Lanessan : *La Morale des Religions*, Alcan.

Ce fut, dès les origines de l'Eglise, la grande tentation des pouvoirs humains, de jeter un regard jaloux sur la Puissance spirituelle, d'en restreindre ou d'en empêcher l'exercice par de vexatoires lois, et même, souvent, d'envahir son domaine réservé par des usurpations sacrilèges. Sous une forme ou sous une autre, aux époques les plus différentes, sous les régimes les plus divers, la vieille lutte du Sacerdoce et de l'Empire, l'ancienne querelle des Investitures, recommencent toujours. La suggestion mauvaise assiège l'esprit de ceux qui gouvernent. Une fois qu'ils l'ont écoutée, leur superbe déborde vite : l'ordre providentiel est violé, et c'en est fait, pour longtemps parfois, des droits imprescriptibles de la Puissance apostolique; c'en est fait, au plus grand détriment de la paix civile même, des libertés sacrées de la conscience chrétienne. Dans son beau livre : **l'Allemagne religieuse**, *le Catholicisme*, M. Georges Goyau, dont nous aimons encore à rappeler le nom, évoque devant nous deux des périodes de l'histoire où ces conflits déplorables prirent le plus d'acuité. Dans la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, l'Autriche de Joseph II en fut le théâtre. Sous Napoléon et jusque vers 1848, l'Allemagne entière, surtout le royaume de Prusse, eut à en souffrir. Parlons d'abord du fils de Marie-Thérèse. Ne semble-t-il pas que le rêve d'orgueil, qui enivra les Césars germaniques du Moyen-âge, l'ait constamment hanté?

Mais chez les empereurs allemands, si injuste qu'il fût, ce rêve empruntait quelque chose de la grandeur d'un temps, où rien, ni le bien ni le mal, n'était médiocre. Il fallait, pour se dresser devant ces hommes de proie, la haute stature d'un saint Grégoire VII. Joseph II, lui, est de son époque : il en reflète le mesquin rationalisme. Sa tyrannie est administrative, son idéal religieux est celui que pouvait concevoir le siècle de Rousseau et du baron d'Holbach. Singulier alliage, où se retrouvent, à doses diverses le piétisme fade, le naturalisme terre à terre et — nous essayons toujours de définir Joseph II — le bureaucratisme étroit, l'activité policière, le caporalisme soupçonneux. Un roi sacristain, disait le grand Frédéric. En effet, le César autrichien avait des prétentions théologiques : il surveillait la liturgie, il portait un œil vigilant et inquiet sur l'éducation des clercs, il se piquait de refondre, selon ses vues, le droit canonique et la discipline. Il me donne tout à fait, quant à moi, s'il m'est permis de parler franc, la parfaite et sereine impression d'un sot. Cela rassure ma charité sur sa destinée éternelle.

Mais, pour vous faire une idée exacte de la façon dont il gouvernait dans ses Etats les choses religieuses, écoutez plutôt notre historien, dont on ne saurait trop louer la manière aisée et souple. Que de verve sous la précision, et, sans recherche de pittoresque, sans placages de style, quelle vie et quel mouvement ! Ce que j'en dis s'applique non seulement aux passages cités, mais à tout l'ouvrage :

Rien de ce qui touchait au sanctuaire ne lui paraissait insignifiant. L'empereur n'aimait pas ce qu'il appelait « les romans des gens canonisés », et l'on discutait longuement, entre les censeurs et l'archevêque de Vienne, si l'Etat pouvait laisser imprimer une vie de saint Joseph de Cupertino, où certains récits de miracles semblaient s'accorder assez mal avec la philosophie. On soumettait la pratique des exorcismes à l'assentiment de l'Etat. On débattait minutieusement, dans la commission ecclésiastique instituée par l'empereur, la question des indulgences.

Oui ou non, pouvaient-elles être applicables aux âmes du Purgatoire ? Migazzi disait oui, mais Joseph II disait non : « Ni l'Eglise ni le Pape, objectait l'Empereur, n'ont la juridiction sur les morts ; comment dès lors peuvent-il les grâcier ? » L'empereur, non content de soustraire la terre à la juridiction papale, y soustrayait le purgatoire. On eût dit qu'il voulait défendre l'autre monde, comme celui-ci, contre les empiétements du Vicaire de Dieu, et les auteurs de livres pieux furent contraints d'effacer à l'avenir toute indulgence susceptible de bénéficier aux défunts. Rautenstrauch, Eybel, rédigeaient des consultations sur les faveurs spirituelles, et concédaient ou refusaient accès aux brefs qui les promulguaient.

C'est d'un haut comique. Ecoutez encore :

Le joséphisme voyait dans le christianisme — et il n'avait pas tort — un agent de moralisation pour la vie commune ; mais il n'y voyait rien de plus.

Il n'y avait place dès lors, dans l'établissement ecclésiastique de Joseph II, ni pour l'ascétisme, ni pour la vie contemplative : c'étaient là jeux de fanatiques, spéculations d'oisifs; l'Etat, pour son profit personnel, comme pour le renom de la religion, devait y couper court. On traversait un siècle où la pensée humaine n'était hospitalière à l'idée religieuse qu'en l'appauvrissant de tout le surnaturel qui s'y trouvait enclos, un siècle où l'on était enthousiaste de l' « homme », mais où l'on réputait une folie de s'exalter pour quoi que ce fût qui dépassât l' « homme ». Joseph II mettait son Eglise au niveau du siècle... Sans nul doute, parmi les innombrables monastères qu'il supprima, d'inquiétants abus s'étaient glissés, qui nécessitaient une réforme; mais ce n'était pas aux abus que s'attaquait l'empereur, c'était au principe même de la vie contemplative, condamné par l'empirisme économique. Le bras séculier, avec Joseph II, se mettait au service de la « philosophie », et en exécutait les arrêts.

Ces citations suffisent à montrer quel détestable théologien, quel déplorable canoniste et quel pitoyable homme de gouvernement était cet empereur, si acharné à s'occuper de ce qui ne le regardait pas. Pour séparer les évêques du Saint-Siège, il pouvait s'autoriser des idées de Fébronius, pseudonyme d'un certain Nicolas Hontheim, esprit faux, en qui revivaient, rajeunis par une incontestable érudition, toutes les affirmations schismatiques du Concile de Bâle, tous les sophismes de l'ancienne Sorbonne gallicane et janséniste. Mais ce n'était pas pour relever l'épiscopat, comme Hontheim, qu'il patronnait ses idées, c'était pour l'abaisser au contraire et s'en faire un instrument docile. Le Souverain Pontife, en effet, est le seul gardien de l'honneur, de l'intégrité et de l'indépendance du corps épiscopal. Partout où ses frères les évêques laissent se relâcher, par faiblesse ou par orgueil, le lien hiérarchique qui les unit au successeur de Pierre, ils deviennent, par une conséquence à peu près fatale, qui est leur châtiment, les esclaves très humbles du pouvoir civil. Ils descendent de leur rang de pontifes et de successeurs des Apôtres à celui de fonctionnaires d'un Etat qui ne consent à les rétribuer qu'au prix de leur servilisme, de leur incurie et de leur silence.

On le vit bien, dès les premières années du XIX^e^ siècle, quand Rome essaya de réorganiser l'Eglise d'Allemagne. « Le Saint-Empire était mort, mais le Joséphisme survivait. » Rome trouva en face d'elle pour contredire à ses directions, ou des prélats infectés de rationalisme, ou des évêques mous inclinés d'avance devant toutes les fantaisies arbitraires du pouvoir.

L'Hermésianisme et la question des mariages mixtes, sous Grégoire XVI, achevèrent de tout compliquer. Heureusement, dans le royaume de Prusse, un évêque digne de ce nom se dressa : Clément de Droste-Vischering, archevêque de Cologne. Il alla en prison, comme il faut qu'un évêque sache y aller, quand il s'agit de défendre les libertés de l'Eglise. L'opinion, émue par tant de magnanimité,

fut bien vite pour lui, et il releva par son exemple le courage de ses frères. A sa suite, un certain nombre de prélats, trop longtemps *canes muti*, osèrent se souvenir des serments de leur sacre. D'ailleurs, un vaste mouvement de rénovation intellectuelle et esthétique se produisait à la même heure en Allemagne, et ce mouvement, si l'on peut dire providentiel, allait presque tout entier dans le sens du catholicisme. Ce que l'écrivain dont nous nous occupons en dit intéresse également et l'histoire religieuse et l'histoire littéraire.

Il faut conclure. Quiconque, semble-t-il, lira attentivement le livre de M. Goyau sera amené de force à faire entre la situation où se trouva si longtemps le catholicisme en Autriche et en Allemagne, et celle où il se débat à cette heure en France, de nombreux rapprochements. Encore plus que les différences qui abondent, les analogies éclatent. L'homme politique, par exemple, à qui nous devons l'exil des Congrégations religieuses, la rupture des rapports avec le Saint-Siège et, comme conséquence de tout le reste, l'abrogation imminente du Concordat, n'est-il pas tout imprégné de l'esprit du Joséphisme? Et n'y a-t-il pas quelque chose de piquant à retrouver le même arbitraire chez un Souverain absolu et chez le ministre jacobin de la troisième République? M. Combes aura eu même l'avantage sur Joseph II d'avoir fait du séminaire et de permettre de croire qu'il a ainsi, pour traiter des questions religieuses, plus de compétence que le César autrichien. Mais ce n'est qu'une apparence. Sa théologie est de plus mauvais aloi encore que celle de Joseph II et il a apporté dans ses manœuvres persécutrices plus de cuistrerie méchante et plus de haine. Bien qu'il ait disparu de la scène du pouvoir, son esprit y demeure, et c'est demain que nous allons voir éclore tous les fruits de la politique inaugurée par lui si rageusement. Toutefois, quelque incertain et sombre qu'apparaisse l'avenir, ne nous lamentons pas trop. Sous le régime du Concordat, c'était pour nous la stagnation et l'étouffement; le Concordat dénoncé, nous entrerons de force dans la lutte, ne fût-ce que pour y tomber avec honneur, mais tomber ainsi, c'est acheter d'avance et mériter les futures victoires. A la place d'un clergé de fonctionnaires dirigé par un épiscopat bureaucratique nous aurons des prêtres d'action guidés par des évêques apôtres. Sur le mal que fit à l'Église de France le choix par le gouvernement des prélats concordataires, qu'on lise les substantielles réflexions de M. l'abbé Hemmer dans la *Quinzaine* des 1er mai et 1er juin 1905. A part quelques grandes voix, dont l'une plus vénérable que les autres, et qui fut toujours d'avant-garde, nous est spécialement chère, les catholiques n'ont pu s'empêcher de trouver en général notre épiscopat bien muet. L'union a manqué autant que la sainte indépendance. Quoi qu'il en soit, la tâche qui va s'imposer demain au zèle des prêtres n'apparaît pas facile. Il ne s'agira de rien de moins que de rendre à

notre pays l'âme que des sectes détestables et un siècle de presque perpétuelles révolutions lui ont enlevée. L'anarchie des idées est partout, et des luttes sauvages se préparent. L'Eglise seule est capable, dans un avenir plus ou moins prochain, de remettre l'ordre dans ce chaos, car elle est la gardienne immortelle des principes, sans lesquels la société se déchire de ses propres mains et meurt.

Qu'on lise à ce sujet **la Morale chrétienne et la moralité en France** de M. l'abbé C. Piat. En peu de pages, les plus importantes questions y sont traitées magistralement, et après cela, un lecteur sérieux ne pourra que trouver ennuyeux et vide le gros livre, plein d'une science factice, consacré par M. de Lanessan à **la Morale des Religions**.

LOUIS LE CARDONNEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Lucien Lambeau : *Le Cimetière de Sainte-Marguerite et la sépulture de Louis XVII*, H. Daragon, 8 fr. — Paul Vitry : *Tours et les châteaux de Touraine*, Laurens, 4 fr. — Albert Gayet : *Coins d'Egypte ignorés*. Plon, 3 fr. 50. — Serge Soulfort de Beaurepas : *Rénovation celtique*, H. Champion, 2 vol., 12 fr. — Gahinto : *Pages rustiques*, E. Gouy-Druon, Saint-Amand, 2 fr.

A propos des fouilles entreprises il y a quelques mois au cimetière de Sainte-Marguerite, désaffecté en grande partie pour faire place à une crèche municipale, M. Lucien Lambeau, secrétaire de la Commission du Vieux Paris, a publié un très curieux recueil de documents : **Le Cimetière de Sainte-Marguerite et la sépulture de Louis XVII**, qui s'est trouvé par le fait même, et après les recherches infructueuses de la Commission, remettre d'actualité la vieille question de la survivance de l'enfant-roi, officiellement mort au Temple et qui fut reconnu vivant par de multiples témoins trente ans plus tard sous les espèces de Charles-Guillaume Naundorf, et dont la tombe à Delft porte les titres de Louis XVII, Charles-Louis, duc de Normandie, roi de France et de Navarre. A vrai dire, le livre consciencieux de M. Lambeau n'apporte aucun élément nouveau dans la discussion, aucune révélation sensationnelle; l'auteur s'est borné à un essai historique de l'église et du cimetière depuis leur fondation, et arrivé à l'époque révolutionnaire, à publier *in extenso* toutes les pièces tendant à prouver que le fils de Louis XVI, décédé le 20 prairial an III, — 8 juin 1795 — a été inhumé au cimetière de Sainte-Marguerite. On sait la polémique et les controverses auquelles la question de la survivance de Louis XVII a donné lieu ; son évasion machinée par Joséphine de Beauharnais et Barras et la substitution d'un enfant moribond au petit prince; ses tribulations innombrables et le prodigieux roman d'aventures qui constitue cette existence d'exilé masqué d'un faux nom et travaillant en Allemagne d'un petit état

d'horloger, rejeté par Louis XVIII, Charles X, la duchesse d'Angoulême, sa sœur, repoussé par les tribunaux lorsqu'il veut reprendre légalement son état civil ; que l'on traque et que l'on essaye de faire disparaître en refusant d'examiner ses preuves, d'écouter ceux qui proclament son identité, qui approuvent ses revendications et le soutiennent (1). Après cent ans de contestations, les deux opinions restent en présence ; elles s'appuient sur des témoignages, des présomptions, des convictions, et en somme il est presque impossible à l'historien de se prononcer d'une façon catégorique, les papiers relatifs à la surveillance de l'enfant prisonnier au Temple, dans la période du 20 janvier au 27 juillet 1794, c'est-à-dire la période où dut s'opérer la substitution, ayant disparu, — pourrait-on dire fortuitement? — pendant la Restauration. Mais sans entrer dans le détail du procès, il ressort plusieurs faits des constatations de M. Lucien Lambeau qui, je l'ai dit, ne se montre partisan ni de Naundorf, ni même de la survivance de Louis XVII. Le premier se rapporte aux fouilles de 1846 et de 1894 (2), les seules qui eurent un résultat. Les procès-verbaux des médecins chargés d'examiner les ossements exhumés constatèrent qu'ils n'avaient pu constituer le squelette d'un enfant de dix ans, mais d'un adolescent de quatorze, dix-huit ou même vingt ans, — ils y reconnurent les dents de sagesse ! — et par conséquent n'étaient pas ceux du petit Capet. En second lieu, les fouilles de 1904 ont porté sur divers endroits, indiqués par de soi-disant témoins au cours des enquêtes anciennes, où l'on pensait retrouver la bière de Louis XVII ; il n'a pas été touché à la sépulture vérifiée en 1846 et 1894. D'ailleurs, il faut bien le dire, les seules recherches qui avaient chance d'apporter une solution furent celles que Louis XVIII fit commencer en 1816, et qui furent arrêtées par ordre au moment où, le clergé réuni avec croix et bannières, on allait donner le premier coup de pioche dans la nécropole. Louis XVIII, qui était très renseigné, se garda de pousser plus avant. On a dit que d'après un article secret du traité de Paris, « il n'occupait le trône que jusqu'à l'arrivée du roi légitime ». Il est certain en tout cas que, reconnaissant Naundorf pour le fils de Louis XVI, il devait lui céder la place. Or il n'en avait

(1) Sur la question de la survivance de Louis XVII, on peut consulter parmi les dernières publications nombre d'ouvrages et brochures, tels que : *Le Frère de la duchesse d'Angoulême*, par Henri Desportes ; un long plaidoyer intitulé : *Fleur de Lys*, paru sous le pseudonyme d'Osmont et dont il a été fait une réédition récente ; de précieuses plaquettes de M. Ferlet de Bourbonne : *Louis XVIII en face de Louis XVII ;* H. de Granville : *L'évasion de Louis XVI ;* Ad. Lanne : *Réponse à Ernest Daudet ;* et surtout le grand ouvrage de M. Otto Friedrichs : *Correspondance intime et inédite de Louis XVII* (H. Daragon, édit.). J'espère pouvoir en parler après la publication complète.

(2) Ce sont les fouilles de 1894 qui fournirent, après une interpellation au Conseil municipal et des déclamations d'une bêtise épique, un prétexte pour faire disparaître le cimetière de Sainte-Marguerite. M. Chausse déclara qu'il trouverait à utiliser « ce terrain », et proposa ensuite d'y bâtir une crèche.

nulle envie. Il fit rendre des honneurs posthumes aux monarques décapités, Louis XVI et Marie-Antoinette, et bâtir la chapelle expiatoire, mais évita de rechercher leur fils. Il savait fort bien qu'on ne le trouverait pas. — Par son testament, a-t-on raconté encore, il aurait seulement reconnu le bien fondé des prétentions du duc de Normandie et enjoint au comte d'Artois de le faire reconnaître pour son successeur. Mais dans un conseil secret tenu après sa mort, la question fut débattue en présence de Charles X; le conseil fut d'avis de passer outre et ce fut Charles X lui-même, aussi égoïste que son aîné le comte de Provence, qui détruisit la pièce dont la production allait le priver de son héritage. — Il ne devait pas, du reste, en profiter longtemps. — Quant à la duchesse d'Angoulême, son rôle est resté aussi douteux. Non seulement elle refusa jusqu'à la fin d'écouter ceux qui lui démontraient l'existence de son frère, de consentir à l'entrevue qu'il sollicitait avec persévérance, mais en 1834, se trouvant au château de Pilnitz, elle se hâta de déguerpir lorsqu'elle apprit son arrivée, craignant trop que la confrontation ne s'effectuât à son désavantage. On a même été jusqu'à supposer récemment (1), devant tant d'indifférence et de mauvais vouloir, que la duchesse d'Angoulême pouvait avoir été, elle aussi, un personnage substitué; Madame Royale, sous la Restauration, n'aurait été qu'une figurante, une aventurière jouant la comédie pour le compte de Louis XVIII. — L'hypothèse sans doute n'est qu'amusante, mais elle indique à quel point, aujourd'hui encore, le problème passionne les érudits.

§

La ville de Tours, dont parle M. Paul Vitry dans un des volumes de la collection Laurens sur *les Villes d'art célèbres :* **Tours et les Châteaux de Touraine**, offre un développement historique qui n'est pas sans analogie avec celui de Reims. A Reims, on trouve, réunies très tard, deux villes distinctes, — l'une s'établissant autour de la cathédrale et sur l'emplacement de la ville gallo-romaine, l'autre autour de l'abbaye de Saint-Remi. A Tours, de même, c'est la cité épiscopale, la *civitas,* et à quelque distance en descendant la Loire, la ville forte des chanoines de Saint-Martin, qui prit, au x^e^ siècle, le nom de *Châteauneuf*, nom qu'elle garda pendant plus de cinq cents ans avec son indépendance. C'est seulement à l'époque des guerres anglaises qu'on se décida à réunir les deux villes dans une enceinte commune en englobant les bourgs qui s'étaient formés dans l'intervalle. — De ces plus anciens monuments, Tours n'a rien gardé, si l'on excepte une ou deux tours et des fragments de la muraille romaine. La première cathédrale fut incendiée en 1160. Il faut arriver

(1) Article de M. Henry Céard dans *l'Evènement*, 26 avril 1905.

à la période gothique pour trouver des édifices encore subsistants, qui ne peuvent certes rivaliser avec ceux de l'Ile-de-France, mais « d'un art modéré et élégant », d'une joliesse séduisante bien caractéristique de cette région privilégiée. La grande époque tourangelle enfin, c'est la fin des Valois, de Charles VII à François Ier, quand la Touraine fut devenue leur séjour de prédilection ; là s'épanouit cette première Renaissance dont on a fait bien à tort honneur à des importations italiennes, et qui reste en peinture, en sculpture, comme en architecture, un art français, aboutissement logique et selon les qualités de la race, des périodes précédentes, et que la Renaissance italienne, lui succédant avec ses réminiscences classiques, ne sut que gâter. — Le livre de M. P. Vitry, abondant de faits, sûr de connaissances et de documentation, s'est surtout et avec raison étendu sur cette merveilleuse époque. Mais il n'a pas prétendu faire qu'une démonstration. Il donne des renseignements nombreux sur les siècles suivants, même sur la production moderne, indique les monuments, les maisons curieuses, tous les débris d'art et d'archéologie que possède encore la ville, et son volume sera un guide utile et profitable à tous les visiteurs de Tours. Je ne lui reprocherai que d'y avoir ajouté comme complément un chapitre sur les châteaux de Touraine, qui se rattachaient il est vrai à son sujet, mais qui ont trop d'importance pour être étudiés réellement en si peu de pages.

De la grande basilique de Saint-Martin, détruite par la stupidité des révolutionnaires, nous savons aussi maintenant que son sort, par avance, était bien réglé. Les chanoines allaient la moderniser, rajeunir le dessin des arcades du chœur, mettre partout des entablements avec des figures de plâtre, placer une statue au-dessus du tombeau du saint, un groupe équestre en arrière et refaire à la manière antique les tombeaux des évêques qui se groupaient autour ; ensuite badigeonner du haut en bas l'église et anéantir les fresques qui la décoraient. Cette dernière opération avait été résolue dans une délibération du chapitre, le 9 mars 1790.— Il reste aujourd'hui deux tours, une partie du cloître, refait au XVIe siècle, et au milieu de cela on a bâti en 1887 une basilique nouvelle, flambante et criarde, qui ressemble à notre Sacré-Cœur et, ce qui n'est pas peu dire, est aussi lourde et aussi laide.— Mais elle occupe, paraît-il, l'emplacement exact du tombeau du saint.

§

Chez Plon, voici, de M. Albert Gayet, un très curieux ouvrage : **Coins d'Egypte ignorés**, où l'on est tout à fait sorti effectivement de l'Egypte connue, classique, — l'Egypte des badauds et des drogmans, dont l'intérêt, sans être moindre, est surtout aujourd'hui devenu banal — et transporté dans le décor et aux premiers siècles du

christianisme, alors que les religions anciennes achèvent de disparaître, et parmi des ruines romaines comme celles d'Antinoë, les vieux couvents de moines iconoclastes : couvent d'Arthritis, où reste présente encore la figure étrange et autoritaire de l'archimandrite Schenoûdi; monastère forteresse de Saint-Siméon ; à Assouan ; couvent du mystique saint Macaire au Fayoum ; retraites de saint Jean Lycopolis dans les montagnes d'Assiout, de Nestorius dans la vallée de Bir-el-Aïn. — M. Gayet nous parle fort peu de ses fouilles, et son livre, avec de précieuses recherches de psychologie et d'histoire religieuse, évoque plutôt au cours de ses excursions la vie fourmillante de ces époques anciennes, l'aberration des doctrines, les querelles, les conflits théologiques, l'âme des peuples morts et tout ce remuement d'idées et de systèmes à travers lequel nous apparaît le christianisme alexandrin. Une seconde partie rappelle le souvenir des Croisades dans le delta du Nil, à Damiette et à Mansourah. — Des extraits de ce volume ont été donnés par « le Tour du Monde » l'an dernier, et l'auteur y avait joint une illustration qui n'eût pas été inutile dans la publication actuelle. — Nous nous plaisons à reconnaître néanmoins que M. Gayet, qui s'est fait une spécialité de ces études, se montre ici beaucoup plus intéressant que lorsqu'il exhibe des momies.

Il reste, de M. Serge Sculfort de Beaurepas, un travail de dimensions : **Rénovation Celtique**, où les sous-titres indiquent bien d'ailleurs ce qu'on peut s'attendre à y rencontrer : Le Panceltisme universel et pacifique contre le Pangermanisme envahisseur et l'impérialisme anglais; groupement des peuples suivant leurs intérêts et leurs affinités; l'union politique et économique prochaine des peuples celto-gallo-latins; aperçus géographiques, historiques et économiques sur les pays devant faire partie de cette union : la France, l'Alsace-Lorraine et la frontière du Rhin, les Iles Normandes, l'Irlande, la Suisse, le Luxembourg, la Hollande (!), la Belgique, l'Italie, l'Espagne, le Portugal. Relations sur l'alliance franco-russe, la Triplice et l'Angleterre; l'affaire du Vénézuéla et l'échec de la politique anglo-allemande; les projets d'alliance franco-russe-américaine; les Irlandais d'Amérique et les Franco-Canadiens; l'Amérique celto-latine. — Cela tient deux volumes de cinq cents pages et, dès le début, on trouve des déclarations de ce genre : Le Celtisme universel va devenir peut-être un élément nouveau dont devront tenir compte les combinaisons de la diplomatie. — M. Serge Sculfort de Beaurepas est très sincère dans ce qu'il avance et quelques personnes trouveront dans son livre de quoi fortifier leurs convictions. — Ah! les pacifistes, nous ne voyons pas encore ce qu'ils pourront nous donner, mais nous savons trop ce qu'ils nous coûtent.

Les **Pages rustiques** signées Gahisto sont une suite de croquis, de petits tableaux sur des villages des environs de Saint-Amand

(Nord), entremêlés d'anecdotes, de traditions et de quelques historiettes.

LES REVUES

Revue de Paris : Les treize conseils d'une mère japonaise à sa fille au moment du mariage ; les sept causes du divorce au Japon. — *Durendal :* Un portrait héroïque de Léopold II, roi des Belges. — *La Revue littéraire :* Dix exemples du génie littéraire chez la femme et deux recettes contre les rides.

Le Japon a donné au monde des leçons de patience et de stratégie, par sa manière supérieure de préparer une guerre et de la conduire. L'occident peut apprendre beaucoup de ce grand peuple, témoin ce curieux livre de M. Naomi Tamura : *La Femme au Japon*, dont la **Revue de Paris** donne une traduction (15 août).

M. Tamura, nous dit-on, ayant passé quelques années en Amérique, a écrit cet ouvrage « l'esprit complètement américanisé » et « avec un certain parti-pris ». Ses compatriotes ont mal accueilli son livre. Il dépeint l'état d'infériorité où les mœurs maintiennent la Japonaise jusqu'à sa vieillesse. Alors, elle est affranchie de la tutelle masculine et respectée.

Il y a mille détails curieux... Nous en retiendrons les treize recommandations qu'une mère fait à sa fille au moment de la marier. Ce ne sont pas des conseils inutiles, pour peu qu'ils soient suivis. Notre société s'en accommoderait fort bien. On pourrait avec avantage les substituer, dans les écoles communales de filles, à la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. Mais quelle femme observerait ces règles précieuses!...

Les voici, telles que M. Naomi Tamura les rapporte :

1° Quand vous serez mariée, légalement vous n'êtes plus ma fille ; aussi vous devez obéir à votre beau-père et à votre belle-mère comme vous avez obéi à votre père et à votre mère.

2° Quand vous serez mariée, votre mari sera votre seul maître. Soyez humble et polie. L'obéissance stricte à son mari est pour la femme une noble vertu.

3° Soyez toujours aimable envers votre belle-mère et votre belle-sœur.

4° Ne soyez pas jalouse, car la jalousie n'est pas le moyen de gagner l'affection de votre mari.

5° Même si les torts sont du côté de votre mari, ne vous mettez pas en colère, soyez patiente, et quand il sera calme, alors parlez-lui.

6° Ne parlez pas trop ; ne dites pas du mal de votre prochain ; ne mentez jamais.

7° Levez-vous tôt, couchez-vous tard, et ne sommeillez pas dans l'après-midi. Buvez peu de vin et, avant cinquante ans, ne vous mêlez pas aux foules.

8° Ne demandez pas à un diseur de bonne aventure de vous prédire l'avenir.

9° Soyez bonne ménagère, soyez économe.

10° Bien que jeune mariée, ne vous mêlez pas aux jeunes gens.

11° Ne portez pas de toilettes claires, soyez toujours bien tenue.

12° Ne soyez pas orgueilleuse de la fortune et de la situation de votre père. Ne vous en vantez pas devant le père, la mère, les frères et sœurs de votre mari.

13° Ayez toujours soin de bien traiter les serviteurs.

Au Japon, il y a sept causes de divorce et, comme on va le voir, d'après M. Tamura, une huitième cause qui n'est pas la moins avantageuse pour le mari. D'ailleurs, la loi ne prévoit de torts que du chef de l'épouse.

1. Désobéissance à son beau-père ou à sa belle-mère.
2. Absence d'enfants.
3. Adultère.
4. Jalousie.
5. Antipathie physique.
6. Trop bavarde.
7. Voleuse.

Mais un mari a-t-il assez de sa femme, cette cause suffit et aucun tribunal n'a à se prononcer sur cette question : le divorce dépend uniquement de la volonté du mari.

Sans doute est-ce un peu la loi du bon plaisir de l'homme. Peut-être aussi l'homme, ainsi protégé contre sa plus chère habitude, dispose-t-il de toute son énergie pour les choses sérieuses. Le Japonais a fait des enfants, — et il a fondu des canons qu'il a appris à manier.

Les Russes en ont pâti sur terre et sur mer... « Cherchez la femme », disent les magistrats et les vaudevillistes. On ne la trouve point, où juste ce qu'il importe, dans la maison japonaise...

§

Durendal (août), « revue catholique d'art et de littérature », revue belge, célèbre les fêtes jubilaires qui ont animé Bruxelles en juillet dernier. C'est un articulet lyrique signé : *Durendal.* On y trouve ces lignes :

Les parterres, le long des tribunes et au centre de la place, mêlaient leurs parfums diaprés. Des femmes, plus jeunes et plus belles d'être dans l'intense lumière de ce juillet et dans l'ivresse de l'heure, parsemaient la foule de clartés vivantes et souriaient à travers les larmes que l'émotion leur mettait aux yeux.

Il vint ; il descendit de sa calèche, plus grand, plus Roi qu'il ne l'avait jamais été. La princesse Clémentine — lys et rose — fut la grâce suprême de la fête, elle eut devant chaque étendard une révérence harmonieuse, une beauté de rythme inégalé. Le prince et la princesse Albert de Belgique tendirent leurs cœurs aux acclamations enthousiastes de la multitude. Mais la couronne royale fulgura magnifiquement. Léopold II parla. Que l'on se

figure, au fond de ce tableau, un souverain dont l'image réponde davantage à un souhait d'artiste ! La stature, la barbe blanche, l'intelligence du regard, la fermeté de chaque geste... Il est le Roi, tel que les légendes l'ont rêvé.

Il n'est pas certain que les légendes aient rêvé un roi...Cependant, ce **Roi, le Roi !** — c'est Léopold II, un roi financier, le roi des agioteurs, un roi marchand de caoutchouc, un roi fêtard, un roi plaideur, Robert-Macaire roi, et si sa barbe blanche rappelle Charlemagne « à la barbe florie » c'est de si loin, qu'elle fait songer plutôt aux favoris d'argent de M. Jaluzot, le roi des betteraves...

§

La Revue littéraire qui paraît à Montpellier tend à devenir « le vrai journal de la famille ». Son fascicule d'août-septembre est édifiant. Neuf femmes de lettres et « Héliotrope blanc » (une femme, sous cette fleur ?) y ont collaboré. Elles ont toutes du génie.

Mme Anna de Laumé en a. Exemple :

> Lorsque je pense à toi, la vie est tout en rose.
> Le monde est un Eden, tout parsemé de fleurs :
> Jardin délicieux, où chaque fleur éclose
> — Calice parfumé de violette ou de rose —
> Exhale pour nous seuls ses exquises douceurs.

Mlle Marcelle Davet, qui complète sa signature de cette indication : « 19 ans », — a aussi du génie :

> Car jamais dans les soirs d'été, — les soirs d'ivresse,
> Où, dans le bleu pâli des crépuscules doux,
> Les amants se diront de grands mots de tendresse,
> Je ne viendrais (*aïe !*) errer dans l'ombre près de vous...

Il y a bien du génie encore dans *Amitié*, le poème de « Une Paysanne », dont ci-dessous une paire de quatrains admirables :

> Des années ont passé... mais qu'importe leur nombre ?
> Nous ne les comptons pas : nos cœurs n'ont pas compté !
> Et quand sera venue, pour nous, la saison sombre,
> Nous parlerons encor de la jeune amitié...
> .....
> Nous causons quelque peu, parfois... Mais à quoi bon ?
> Phrase esquissée par l'une... et par l'autre finie...
> Nous chantons — et c'est là la seule vraie façon
> De bercer nos deux rêves en la même harmonie...

Les Harmonies de la nature groupent sous un titre nouveau les œuvres géniales de Mmes Marie de Zouzelle, Germaine Robinne, Héliotrope blanc et Marie de Pétichet. Nous échantillonnons :

La Forêt, prose géniale :

... Aux heures chaudes, le parfum de leur pollen remplit l'air, s'unit aux

odeurs marines des rivières et des étangs, aux parfums vivifiants des futaies, au soupir des fleurs mortes, et, de tous ces souffles, sort l'haleine profonde de la terre. La Forêt est toujours belle et toujours jeune ; elle est toujours l'asile d'amour. Les libellules accouplées zigzaguent l'air, cherchant, pour s'aimer, un rayon de soleil. Des milliers de bestioles courent dans les sous-bois, se cachent dans les feuillées ; partout tressaille la vie universelle. L'immense réseau de dentelle verte enveloppe la nature accomplissant son œuvre...

Le Chant des flots, poème au triple-extrait de génie :

La voix de l'Océan berce l'âme qui pleure
Par l'écho de son chant,
Comme une tendre mère, assise en sa demeure,
Berce le jeune enfant.

Mme Héliotrope blanc nous conte, génialement, *les Bluets*. Tout serait à citer ! Rien ne manque ! Ah ! génie !

J'adore leur couleur d'azur, leur tige gracieuse et flexible : délicatesse est leur emblème, et c'est un bien cher attribut. N'est-ce pas là tout le charme de la vie ? ce qui adoucit, ce qui unit, ce qui rapproche... Un souffle, un rien, une nuance, d'où naît cependant l'amitié ou l'amour...

L'églantine du buisson plaît souvent plus que la rose superbe. Petite qualité est quelquefois plus appréciée que grande vertu. Humble comme son emblème, le bluet gracieux donne sa leçon de douce philosophie, et il est charmant de le prendre, tandis que les papillons diaprés volent sur le champ vert, se posant sur les flexibles coquelicots et les blanches marguerites.

Mme de Pétichet chante *les Moissons* et son génie éclate :

Le vent fait onduler les hauts blés dans la plaine ;
Dès l'aube humide, accours, diligent moissonneur :
Juillet a prodigué sa bienfaisante haleine,
Semant à pleins rayons ta vie et ton bonheur.

C'est ensuite *Choses du Cœur*, par Mme Arlette de Narbonne (Mme Paul Ricard), dont le génie...

Pourquoi s'éloignent-ils ces jours de notre réunion où vous laissiez abondamment couler de l'extrait fin d'esprit sans bavures qui se volatilisait ensuite si joliment dans la clarté du soir ? Quelle impression obsesseuse je garde du fleurissement exquis de votre rare sourire, de vos yeux si étrangement lumineux qui savaient aller chercher l'âme derrière la matière, de vos songeries à voix haute, sublimes et raffinées, courant sur toutes les vanités humaines, et toujours, toujours, se parfumant de miséricorde infinie !...

A Orléans, en avril 1905, Mlle Bluette écrivit cette page éternelle : *Ma Vigne vierge*. Le génie de l'auteur est indiscutable. Des maçons — des francs-maçons, parbleu ! — arrachent la vigne vierge de Mlle Bluette. Alors...

Une aveuglante lumière, plus brillante encore que la tige d'acier brû-

lant dans l'oxygène, sera tout mon partage durant les grands soleils.

Et je ne pourrai plus, en ouvrant ma fenêtre, admirer l'élégance, le charme si coquet de ma belle vigne vierge. Des profanes arracheront d'une façon brutale ses longues tiges enlacées depuis de longues années et je resterai là, tremblante à ma fenêtre, le cœur gros, les yeux rougis, impuissante et farouche !

Mme Stella interdit, hélas! la reproduction de son *Journal de voyages* (sic). Cependant, génie oblige... Mme Stella a noté ses impressions du 23 juin 1905, à Marseille. Elle avise une gamine qui vend des éventails :

Combien gagnes-tu par jour ? lui dis-je. — On me donne un centime par éventail. — Et tu en vends beaucoup? — C'est selon, Madame, dix, vingt, trente; quand il fait mistral, pas du tout. — Et que fais-tu de ton argent? — Je le porte à ma mère... — Alors, tiens, dit mon mari, voilà deux francs : tu feras la fête ce soir !

Ah ! ça... mais on ne fait donc plus de confitures en province !

M. Georges Delisle, officier de l'Instruction publique et directeur général de cet intéressant recueil, répond à un critique assez hardi pour le railler d'accueillir les produits de « Femmes de Lettres, — qui pourraient bien être des hommes » :

Depuis des années, nous versons goutte à goutte le plus pur et le plus beau de nous-mêmes pour féconder le dur sillon dans les champs infinis de la pensée; nous sommes épris de toutes les nobles passions de l'âme humaine, et demain, comme hier, nous tendrons toujours la main à nos bons confrères et à nos amis dans la haute et intellectuelle fraternité des opinions et des idées. Les calomnies des menteurs et des malfaiteurs ne sont que de la menue monnaie; nous dédaignerons donc les clameurs du *chenil*, mais, en passant, nous arracherons les *masques* et nous souffletterons les faces *blêmes*.

M. Georges Delisle nous montre en cette dernière phrase des chiens masqués et leurs faces blêmes. On voit, à son sens de la riche métaphore, qu'il appartient « à la grande Presse depuis longtemps » et l'on ne saurait mettre en doute « ses études, ses travaux, ses quinze années d'Universitaire » !

La *Revue littéraire* donne des recettes contre les rides :

Lotion : { Alcool : 12 grammes.
{ Blanc d'œuf : 15 grammes.

Appliquer pendant la nuit.

Autre lotion : Infuser des pelures de coing dans un peu d'eau-de-vie.

Mieux vaut lire *la Revue littéraire*, elle suffit à dérider.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

M^me^ Taine (*Le Figaro*, 21 août). — Zola et M. Lumbroso (*Il Giorno*, de Naples, et *l'Eclair*, 27 août). — Un nouveau poète (*la Presse*, 30 août).

Il y a des femmes qui ont de l'influence sur leur mari, même quand ce mari est une grande intelligence. Seulement, cette influence est rarement heureuse. C'est sa femme qui inclina Taine vers une certaine religiosité bâtarde. Elle lui dévoila les beautés du christianisme, et le garant de l'athéisme Moderne décida de mourir en chrétien. Fort consciencieux, l'auteur de *l'Intelligence* ne dédaigna pas de perdre plusieurs semaines à s'éclairer sur la valeur du catholicisme. Il fit quérir à une pieuse librairie voisine (il demeurait rue Cassette), un opulent catéchisme, celui de M. Gaume, prélat romain. Auteur fécond, M. Gaume n'avait pas mis au jour moins d'une centaine d'écrits, parmi lesquels *le Ver rongeur des Sociétés modernes*, *l'Eau bénite au* XIX^e^ *siècle* et des *Causeries chevalines*. A vrai dire, et malgré l'autorité du Répertoire Le Soudier, ce dernier ouvrage est douteux. Feu M. Gaume n'était nullement équestre. Ce qui ne l'est pas, douteux, c'est le « *Catéchisme de persévérance*, ou exposé historique, dogmatique, moral, liturgique, apologétique, philosophique et social de la religion jusqu'à nos jours, par Mgr Gaume, protonotaire apostolique, docteur en théologie, chanoine d'honneur de Nevers, docteur de l'université de Prague; 13^e^ édition, revue et augmentée de notes sur la géologie et d'une table générale des matière; 8 vol. in-8°; prix : 30 fr. » Taine ne répugnait à aucune lecture qu'il croyait utile. Il s'enfonça courageusement dans ce magma théologico-moral, mais il en sortit affligé. Malgré son désir d'obliger M^me^ Taine, il ne pouvait adhérer à ce monumental sottisier. On transigea. Il offrit de se rallier à la Bible toute nue, c'est-à-dire au protestantisme. Et ainsi fut démentie, par faiblesse et bonté d'âme, la philosophie de M. Taine. Conversion singulière et qui ne devait réjouir personne, ni le converti, ni ses amis, ni sa femme, ni surtout sa femme, puisque, fervente catholique, elle voyait son mari également voué aux flammes éternelles, soit comme athée, soit comme hérétique, et hérétique volontaire!

Taine se maria en 1868. Cela et la vue de la guerre éveilla chez lui, dit M. Bourget, dans **le Figaro**, le sens social. « Auparavant, il n'avait qu'un laboratoire; maintenant, il a un foyer. »

Il a vu, en 1870, continue M. Bourget, ce foyer menacé par le vaste cataclysme national. L'effroyable tempête des deux guerres a passé sur l'asile sacré. Cette fois l'époux et le père n'a plus opposé aux coups du sort le stoïcisme du pur esprit. Son cœur était déjà trop engagé. En tremblant pour son foyer, il a tremblé pour tous les foyers. Sa sympathie s'est émue. Par la famille il a senti la patrie. L'intime solidarité « de la cellule et de

l'organisme » dont il parle lui est apparue dans sa propre destinée. De ce jour-là tout son effort n'a plus eu qu'un but : démêler derrière le désastre dont la France avait failli être la victime les causes profondes. Persuadé qu'il était du principe baconien que l'« on ne commande à la nature qu'en lui obéissant » et que, pour lui obéir, il faut la connaître, il délaissa tout, son livre commencé sur la volonté, ses études ébauchées sur l'Allemagne. Comprendre son pays pour aider à le guérir, — tel fut le programme auquel il épuisa le temps qu'il lui restait à vivre. Notre plus lucide écrivain civique nous était né.

L'artisane de cet ennoblissement d'un beau génie, déjà si fier, fut donc celle qui avait su le créer, ce foyer, et le faire aimer au philosophe avec cette ferveur qu'il n'avait eue jusqu'alors que pour ses théories. Ceux qui ont approché Mme Taine dans ces années-là se rappellent la silhouette longue et fine de cette femme volontairement effacée, habituellement silencieuse, avec ce je ne sais quoi dans tout son être de très sérieux et de très doux. Il semblait que cette compagne d'un homme illustre mît tout son soin à garder une pénombre autour de sa personne. Elle n'existait littéralement que pour se consacrer à l'œuvre de cet homme. Elle avait pris la mission d'entourer le travail de M. Taine d'une atmosphère dans laquelle il semût aussi librement que s'il était seul, et où il ne fût pas seul. Cette mission, elle l'accomplissait sans même paraître se douter de ce qu'il y avait d'unique dans un si absolu dévouement. Pendant de longues années et jusqu'à ce que ses devoirs de mère la contraignissent d'ouvrir plus largement sa maison, elle vécut dans une espèce de claustration qui n'avait d'autre objet que de protéger le constant labeur de l'écrivain. Je la vois encore à cette époque, il y a vingt-cinq ans, dans son salon du boulevard Saint-Germain, dont les fenêtres donnaient sur la façade de Saint-Thomas-d'Aquin, écoutant les propos échangés autour d'elle, et par quels causeurs! Dumas, Cherbuliez, Renan, Gaston Pâris... Les physionomies de ces grands aînés m'apparaissent. J'entends leurs voix, et je ne peux m'empêcher de redire d'eux ce que notre hôte d'alors disait, dans son article sur son camarade Marcelin : « Et la terre qui les recouvre nous monte déjà jusqu'aux genoux !... »

A ces entretiens, qui allaient des plus hautes spéculations de philosophie aux plus subtils problèmes d'esthétique, en passant par l'exégèse et l'histoire, Mme Taine ne se mêlait guère que par un mot, jeté de temps à autre, toujours juste, toujours averti et qui révélait une très forte culture, mais cachée. Sa façon d'être y maintenait un diapason de courtoisie un peu surveillée, qui avait un charme singulier, associée à la hardie indépendance intellectuelle des partners. Mme Taine donnait ainsi à son mari le milieu de conversation qu'il avait toujours souhaité. Elle y faisait régner beaucoup de bonhomie et de politesse, un ton de haute supériorité mentale et de la dignité bourgeoise. Il n'y avait rien que M. Taine détestât plus que la convention, si ce n'est le bohémianisme. Le type du *gentleman*, qu'il a si souvent dessiné avec une complaisance évidente au cours de ses études sur l'Angleterre, correspondait en lui à des choses très profondes. A des hérédités d'abord. Il était vraiment par ses fibres intimes le descendant de ces échevins et de ces avoués de Vouziers dont il a illustré le nom. A un tourment de sa conscience ensuite. Il n'était pas sans se rendre compte du nihi-

lisme foncier de sa philosophie et des conséquences dangereuses que des esprits corrompus risquaient d'en tirer. Il aimait à se convaincre par son propre exemple et celui de sa femme que la fleur de la délicatesse la plus scrupuleuse pouvait grandir et s'épanouir à l'ombre de sa doctrine. Tout perspicace qu'il fût, il ne se doutait pas que la pratique des hautes vertus chrétiennes — car Mme Taine était cela : une grande chrétienne hors de l'Eglise — conduit inévitablement à l'Eglise. De même que la foi ne dure pas longtemps intacte au cœur de ceux qui vivent très mal, ceux qui vivent très bien finissent par retrouver la foi à travers leurs mérites. La mort catholique de Mme Taine et la cérémonie à laquelle je faisais allusion en commençant n'en sont-elles pas des exemples, et un exemple aussi la page si souvent citée des *Origines* sur le « vieil Evangile » et son irremplaçable action ? Page toute incertaine encore, toute hésitante ! Elle a été arrachée à la plume de l'auteur de l'*Intelligence* par la franchise de ses observations. Quel témoignage plus frappant et de cette franchise, et de la qualité morale du milieu dans lequel son mariage le faisait vieillir ?

« Une grande chrétienne hors de l'Eglise, » dit M. Bourget. Soit, mais elle n'attendait que l'occasion d'y rentrer. Peut-être même, et c'est beaucoup plus vraisemblable, n'en était-elle jamais sortie.

Les femmes qui ne trompent pas leur mari avec un amant, le trompent avec Dieu.

§

L'Eclair a ainsi résumé un article du *Giorno*, de Naples :

Le journal *Il Giorno*, que dirige Mme Mathilde Serao, publie un article de M. Alberto Lumbroso, l'écrivain bien connu, à propos de la récente *Histoire de l'affaire Dreyfus*, publiée par M. Joseph Reinach.

M. Lumbroso écrit :

« Vers la fin de l'année 1903, j'étais un soir dans le salon de Mme la comtesse Gaëtani Lovatelli, à Rome. Quelques années avant, lorsqu'il était venu, très fêté, à Rome, Emile Zola fréquentait lui aussi ce salon.

« La veuve Alexandrine Zola, qui vient chaque année passer une partie de l'hiver à Rome, continuait ses visites le jeudi et le dimanche soir au palais Lovatelli : nous parlâmes longtemps, avec la femme du grand écrivain, de l'auteur de l'*Assommoir ;* et comme je m'occupais à ce moment de recueillir la matière pour mon livre sur Maupassant, nous causâmes de l'amitié que le « très fécond » auteur de *Fécondité* eut pour l'auteur de *Bel Ami*. Nous parlâmes du grand mort, de ses dernières années, du procès de Versailles, de sa fuite en Angleterre. Ce fut alors qu'avec beaucoup de naïveté et de sincérité, Mme Alexandrine Zola me dit :

« Vous pouvez vous rendre compte du dommage qui résulta pour mon mari de la fin de sa campagne en faveur de Dreyfus : *Il perdait un gain de cinquante mille francs par an, car sa campagne du* Figaro *lui était ainsi payée !* »

« M. Lumbroso ajoute : « C'est depuis lors que j'ai compris bien des dessous du grand drame, bien des petites scènes de la grande comédie. »

« Cette année, continue M. Lumbroso, en causant, à Paris, avec M. Ernest-Charles, un dreyfusard très convaincu, j'ai eu occasion de lui déclarer

tout mon étonnement pour avoir entendu de la veuve même de Zola l'aveu candide que l'auteur de *Nana* avait reçu un *revenu* répondant à un capital *d'un million et demi* pour défendre la cause de la justice, une cause que, ce me semble, on devrait défendre à meilleur marché...M. Ernest-Charles s'embarrassa, rougit, et il finit par déclarer qu'il lui paraissait très naturel qu'un écrivain célèbre comme Zola eût été bien payé pour des articles qui faisaient vendre beaucoup de numéros du journal. »

Et M. Lumbroso conclut :

« Je serai peut-être naïf, mais je trouve plus naturelles la rougeur et la confusion de M. Ern est-Charles que le chiffre de cinquante mille francs par an... Et je trouve quelque effronterie à la phrase qu'Emile Zola répétait souvent à M. Reinach : « *L'affaire Dreyfus m'a rendu meilleur...* »

Interrogé à ce propos, M. Ernest-Charles a répondu qu'il n'avait pas rougi.

§

La **Presse**, par l'intermédiaire de M. Hervier, excellent critique, a découvert un nouveau poète. Son article est bien joli :

Romantisme, symbolisme, réalisme, décadence, autant d'écoles qui ont leurs partisans et leurs adeptes. Mais, pour beaucoup, c'est trop ou ce n'est pas assez, et bravement, fièrement, ils se contentent d'être personnels.

Tel est le cas de M. Raphaël Ginard, qui, ne consentant à être d'aucune coterie, prend le chemin qui lui plaît, comme chef de file. Les imitateurs suivront, n'en doutez pas.

La poésie de M. Raphaël Ginard est nettement personnelle, car il ne se réclame d'aucun maître, et ses vers sont pleins d'imprévus plaisants, je veux dire qui plaisent, étonnent, je ne veux pas dire qui déconcertent. M. Ginard a l'imagination fertile, débordante, presque folle, et c'est tant mieux, et pour lui et pour nous.

Malgré qu'il ne relève, ainsi que je l'ai dit tout à l'heure, d'aucune « manière » rebattue et quasi usée par des génies, M. Ginard a parfois des réminiscences de poètes des temps passés. Ainsi ne trouvez-vous pas qu'il existe quelque analogie entre ces deux vers :

Elle sort de son bain, la belle favorite,
Sous les yeux du soldat qui dort dans sa guérite...

et le vers bien connu de Chénier, — analogie purement rythmique :

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine.

Si nous étudions la prosodie de M. Ginard, nous voyons qu'elle est surtout évocatrice. Les rimes sont sonores, les vers sont amples, les césures sont habiles, les enjambements hardis, les inversions savantes, les onomatopées reviennent fréquemment.

Pour M. Ginard, l'alexandrin n'a pas de secrets, non plus que le vers de huit syllabes. L'ode lui est familière, l'élégie le trouve sentimental à point ; les stances, quatrains, sixains, dixains ont avec lui des finales, des chutes... je cherche vainement un adjectif qui puisse rendre parfaitement ma pensée. Il fait renaître l'églogue désuète depuis Segrais et Fontenelle ; il se rit des

règles, embarrassantes pour d'autres, du sonnet ; c'est le nouveau Benserade du rondeau ; il vous fera au choix une chanson bacchique, érotique, populaire ou patriotique; il tourne le madrigal élégamment ; l'acrostiche pour lui est un jeu d'enfant ; il composera votre épitaphe en deux secondes, mais c'est surtout dans l'épigramme et dans la satire qu'il excelle.

Du reste, il a une longue expérience de la vie ; il a dépassé la quarantaine depuis quelque dix ans, et,dans le bureau du ministre où il travaille, il a beaucoup vu, beaucoup étudié,beaucoup pensé,beaucoup réfléchi,beaucoup écrit.

L'œuvre de M. Ginard est colossale, — des milliers et des milliers de vers, — mais jusqu'à aujourd'hui, malheureusement pour les délicats et les lettrés, à peu près inédite. C'est donc une primeur que nous offrons aux assidus de la *Presse* en publiant les quelques vers qui suivent.

Il s'agit de la catastrophe de Saint-Gervais, de la rupture d'une digue. Cela remonte à quelques années. Fouillez votre mémoire :

Moi, qui chantais les fourmis et l'automne,
Quoique, ô ma muse, ça t'étonne,
Maintenant je m'en vais
Cataloguer l'accident Saint-Gervais.

Rimes riches !

Ce fut d'abord une coulée
Comme d'une botte éculée

Poésie évocatrice !

Avec le terrible fracas
Que, Ciel, en ce coin tu braquas !

Onomatopée !

Broyant en droite linéaire
L'établissement balnéaire
Qui subissait un grave échec
Quand, la veille, il était à sec,
Un riche banquier rugit : « Qu'est-ce ?
Où vas-tu, l'argent de ma caisse ? »

Rimes millionnaires !

Mais point la caisse ne répond.

Savante inversion !

Il passe trop d'eau sous le pont.

Je ne puis citer toute la pièce, elle est trop longue, et j'arrive immédiatement à la conclusion :

Cet accident doit vous être imputé,
Ingénieurs de la localité,
Et si jamais quelqu'un vous escrabouille
Et tout comme un œuf dur brouille,
En public ou catimini,
Ce sera vraiment pain béni !

C'est délicieux !

C'est la méthode de Rivarol : elle est bonne.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

THÉATRE DES ARÈNES DE BÉZIERS : *Les Hérétiques*, opéra en 3 actes de M. A.-Ferdinand Herold, musique de M. Charles Levadé.

Avant d'analyser, le plus brièvement possible, le livret de M. A.-Ferdinand Herold, il n'est pas inutile de préciser que celui-ci s'est affranchi de tout souci historique. Ses hérétiques ne sont même pas des Albigeois : ce sont des socialistes avant la lettre proclamant le droit au bonheur sur cette terre à la face de l'Église qui le leur promet dans une vie future. Or on sait assez que l'hérésie cathare fut essentiellement une protestation contre le relâchement des mœurs des gens d'Église. Inutile d'insister sur ce point et de reprocher son insouciance de l'histoire à M. A.-Ferdinand Herold, qui n'a pas voulu alourdir son drame de discussions théologiques.

Ce drame s'ouvre dans la joie. Sous les remparts de Béziers, le peuple, dont Aubry est le porte-paroles, fait des préparatifs de fête, dresse des mâts, enguirlande les maisons. L'abbesse Almelys paraît et crie malédiction au peuple qui par la voix d'Aubry répond :

> Non, notre route n'est point sombre
> Et, sans que rien puisse nous désunir,
> Nous marchons librement vers le libre avenir.

Le sujet du drame est ainsi nettement posé dès le début. Qui l'emportera, du peuple qui crie sa foi en la vie et la liberté, ou de l'Église qui veut l'assujettir et lui imposer pénitence?

Nous allons maintenant connaître les protagonistes en l'âme desquels se livrera le douloureux débat entre le dogme et la liberté. Voici Bellissende, sœur de l'abbesse Almelys et femme du vicomte Roger de Béziers. Déchirée entre son amour conjugal et son devoir religieux, elle se laisse d'abord persuader par Almelys, et quand Roger, suivi du peuple qui l'acclame, vient la convier à la fête, elle lui reproche l'inconvenance de sa joie. Roger ne sait répondre que par des mots d'amour qui font fuir Bellissende.

Soudain on entend des clameurs, et sur un rythme preste et sautant, une troupe de jongleurs et de danseuses nomades, conduites par leur chef Lychas, fait irruption dans la foule. Parmi eux Roger remarque une femme d'une étrange beauté. Il lui demande son nom :

> Daphné, le nom de celle
> Qu'aima le berger Apollon.

Dès l'apparition de Daphné, on sent qu'elle incarnera dans le drame le principe païen, opposé au principe catholique que représente Almelys. C'est la bonne sirène qui dit à Roger :

> Tu connaîtras mes chants et je te guérirai.

Le peuple s'ébranle déjà en rondes joyeuses lorsque paraît le Légat

qui somme Roger de se mortifier et d'abjurer son erreur. Celui-ci, emporté par la liesse du peuple, refuse de s'incliner devant l'autorité romaine. Le Légat s'éloigne, la menace à la bouche. Le peuple reprend ses farandoles et l'acte se termine sur le tableau sonore et grouillant de la foule qui danse et chante et proclame l'aube du bonheur futur.

Le second acte débute par un court dialogue entre le Légat et Simon de Montfort qui, violent et sanglant, promet de lancer ses hordes contre la ville hérétique. Mais voici venir, enlacés, Roger et Daphné. Bellissende surprend les amants. Outragée, elle s'indigne et crie à l'infamie. Malgré tout, elle aime Roger, elle veut le sauver, mais celui-ci s'obstine dans sa révolte et son nouvel amour. Daphné l'encourage et appelle les jongleurs et le peuple. Ici se place un fort beau ballet. Le Légat arrive au milieu des réjouissances qu'il réprouve et annonce que Béziers est désormais livré par lui au bras séculier.

Le troisième acte est tout d'action. Des hommes d'armes sont postés aux remparts. Ils annoncent la bataille, qui se déroule au loin. Roger, en harnais de guerre, et Daphné qui l'envoie au combat, sont en scène. Et voici accourir Bellissende qui se jette aux pieds de Roger en implorant son pardon :

J'étais infâme.
Oui, je te conseillais d'être lâche, de fuir,
C'était vil, c'était te trahir.

Daphné supplie Roger de pardonner et de reprendre celle qu'il a toujours véritablement aimée :

Prends-la! Tu l'as toujours aimée. Tu la cherchais en moi.

Soudain une porte de la ville s'effondre sous les coups des assaillants. Simon de Montfort se précipite à la tête de ses hommes et blesse mortellement Roger.

Et tandis que Roger râle, Bellissende saisit un poignard et se frappe. Le drame s'achève, le soir paisible descend des cieux. Sur la scène, le décor du vieux Béziers s'embrase, tandis que des nuages rouges planent sur la ville réelle. Daphné s'agenouille devant les cadavres de Roger et de Bellissende, martyrs d'une cause juste.

Tel est ce livret, qui fut injustement critiqué par quelques-uns, malgré le triomphe dont fut récompensé M. Herold. Je ne m'attarderai pas à réfuter les détracteurs.

La simple analyse de la pièce prouve que l'auteur eut peut-être tort de ne pas accentuer suffisamment ses personnages. Leurs revirements sont inattendus et leurs actions inexpliquées. Mais le drame de plein air ne répugne pas à ces situations brusques, et si j'avais à faire un reproche à M. Herold, ce serait au contraire de s'être trop attardé aux préparations dans le premier acte.

Le compositeur, M. Charles Levadé, a profité habilement du thème fourni par le librettiste. On a un peu trop répété que la principale qualité de M. Levadé était le charme, et l'on n'a pas assez reconnu qu'il se méfiait lui-même de ce charme. S'il a écrit le duo de Roger et de Daphné, d'une si alanguissante volupté, il a trouvé les accents larges et graves de l'Invocation à Vénus, et il s'est haussé aux sommets dans la lamentation orchestrale de la fin du drame. Certes, on peut s'apercevoir ici et là de fugitives réminiscences. Je suis étonné d'en trouver si peu dans une œuvre qui fut écrite avec une rapidité et une facilité étonnantes. M. Levadé n'est pas un innovateur en musique; mais il est d'une prodigieuse abondance. Dans le premier acte le chœur: « *Parons de fleurs paisibles* », est d'un gracieux effet. L'allegretto des baladins est un des meilleurs morceaux de la partition et le chœur final: « *Un souffle a rajeuni la terre* » est charmant. Cependant il faut reconnaître que ce premier acte gagnerait à être allégé de quelques dialogues où M. Levadé n'a guère trouvé sujet à interprétation musicale.

Dans le second acte M. Levadé, en traitant le caractère de Daphné, s'est souvenu qu'il était élève de M. Massenet. Impossible d'exprimer avec plus de suavité langoureuse le charme de la femme, le désir et le regret de l'étreinte et des lèvres de celle qui passe et ne reviendra plus. Et pourtant le compositeur a résisté ici à la tentation de nous séduire trop facilement. Le tremblement léger des harpes s'est vite éteint, l'angoisse aiguë des violons s'est tue trop tôt. Je voudrais que M. Levadé développât tout ce passage dans une suite d'orchestre.

Au même acte il faut noter avec admiration le moderato: « *Vénus ! ô volupté des hommes et des dieux !* » qui est d'une puissante envergure avec de beaux effets de harpes. Le dialogue : « *Ta parole est consolante* », est d'une exquise et intime tendresse. Le ballet a remporté tous les suffrages, et certains morceaux en deviendront populaires. Mais j'aime mieux louer chez M. Levadé une musique moins brillante et pour lui moins facile.

Dans le dernier acte, le rôle de l'orchestre s'élargit. On n'a pas assez remarqué l'ampleur magnifique, l'immense désolation des derniers accords. M. Levadé pourrait avec profit développer toute cette partie orchestrale. Notons le très beau trio de Roger, de Bellissende et de Daphné et le dernier chœur, d'une haute et triste noblesse.

La liste des interprètes comprenait les noms de MM. Duc, Dufranne, Vallier, Valette, Billot, et de M^mes^ Strasy, Charles Mazarin et Charbonnel. En dehors des grandes scènes d'Europe, il eût été impossible de réunir une interprétation plus homogène. Ce n'est pas pour me débarrasser facilement de ma tâche de critique que je dis que tous et toutes furent parfaits. Je distinguerai cependant M. Jean Valette, le Lychas du drame, qui non seulement chanta, mais joua

merveilleusement son rôle, et Mme Charles Mazarin, qui se révéla, dans le rôle de Daphné, une des grandes cantatrices du moment. Qualité rare, ces deux artistes ont une élocution parfaite. A remarquer également Mme Charbonnel, un peu sacrifiée dans le rôle d'Almelys.

L'orchestre était composé d'éléments fort disparates, de civils et de militaires, du pire et du meilleur. Avec une inlassable patience, une souriante opiniâtreté, M. Nussy-Verdié finit par en composer un tout homogène. C'est en grande partie à lui, dont tout dépendait, que les *Hérétiques* doivent leur succès.

Rendons grâces à M. Castelbon de Beauxhostes de nous avoir donné un si noble spectacle. C'est déjà beau de risquer chaque année une fortune sur la réussite toujours problématique d'une œuvre originale. C'est encore plus beau de s'y consacrer entièrement. Sans M. de Castelbon, rien ne se fait et rien ne se ferait. Il a le don de susciter les enthousiasmes, d'attirer les dévouements, d'apaiser les susceptibilités. Et c'est grâce à ce grand citoyen que Béziers s'illustre de son actuel renom.

STUART MERRILL.

ART MODERNE

J.-J. Henner. — Deux compositions décoratives d'A. Willette. — Sander Pierron : *Portraits d'Artistes*, Bruxelles, Havermans. — Camille Lemonnier : *Henri de Braekeleer*, Bruxelles, Librairie d'Art et d'Histoire. — Memento.

J.-J. Henner fut l'un des plus beaux peintres du XIXe siècle.

Il était, à vrai dire, depuis très longtemps devenu comme étranger à ses contemporains. Depuis très longtemps l'auteur de si nombreux portraits exacts et puissants et de tant et tant de beaux nus vaporeusement lumineux s'entêtait, avec une certitude qui ne se démentait point et ne se renouvelait plus, à augmenter son œuvre plutôt qu'à l'agrandir. De Holbein à Prudhon — quelques-uns disent même : Corrège — il avait fait un long chemin ; il se reposait dans une satisfaction magistrale, majestueusement incurieuse et de toute recherche personnelle, et des recherches de ses pairs, et des inquiétudes de la jeunesse, de cette universelle agitation, enfin, qui est la vie passionnante. Elle ne le passionnait point. Elle ne l'occupait même pas. Il était fatal qu'à ce désintéressement égoïste du vieil artiste enfermé dans sa retraite dorée, après formule trouvée et fortune faite, correspondît l'indifférence de ceux qui douloureusement s'efforcent encore et surtout de ceux-là qui, même après avoir trouvé, cherchent et chercheront toujours...

Gardons-nous pourtant de l'injustice qui nous tente, et que le geste de la mort réveille notre gratitude. — Le développement du talent relève de lois que nous ne connaissons guère, pour tant qu'il y

ait de gens prêts à dire : Je sais tout; et il est sans doute plus équitable, plus raisonnable aussi, de remercier un artiste de ses bienfaits que de lui demander compte des merveilles ignorées dont il n'a voulu, dont il n'a peut-être pas pu nous faire la révélation.

Soit. Henner a pratiqué longtemps un art égal, identique, stationnaire, certainement calculé et produit à coup sûr. Il en était venu au procédé, puisque *cela* ne se développait pas. Il a multiplié ces nus féminins, épars dans l'herbe ou couchés sur le velours, ces chairs nacrées, lactées, fondues, savoureuses, vibrantes dans l'harmonie bleuâtre d'un crépuscule éternel, — et ces têtes, et ces torses pâles, de Jésus et de lévites, — et encore ces profils blancs de jeunes femmes en deuil ou de religieuses, nettement et pourtant doucement dessinés sur le sombre des voiles, — et enfin, tous ces portraits où s'affirme, à une distance constante de la vie intérieure des modèles, une certaine somme de science très forte, de goût un peu sec, d'amour très mesuré, constante elle aussi. On a donc pu croire que, dans une pensée coupable de prudence pratique, Henner, un jour, se fût délibérément interdit les recherches périlleuses et condamné, pour ne pas déconcerter l'amateur, à de perpétuels recommencements sans *autres* profits — et pourtant ! Quel martyre fut donc le dernier tiers de sa vie, ou quelle damnation ! Car Henner était un véritable artiste : comment imaginer les souffrances d'un véritable artiste qui se refuse, devant l'incessant et toujours changeant miracle de la vie, les sincères jouissances d'une émotion variée? Je comprends que M. Bouguereau se répète, ayant commencé par répéter les autres, et quels ! Mais Henner avait connu les joies de l'intervention personnelle. On est ainsi conduit à supposer qu'à une certaine date l'artiste, frappé d'une impuissance, d'une stérilité singulière, et pourtant enchanté toujours de son beau métier, dut se réduire à donner des doubles, indéfiniment, aux splendides trouvailles de sa maturité. — Les admirables œuvres qu'il nous laisse lui méritent à jamais notre respect. De la *Biblis*, de 1867, de la *Femme au divan noir*, surtout, de l'année suivante, au *Saint Sébastien*, de 1888, il s'est tracé un chemin à lui, toujours plus large et plus haut. Son regard s'était arrêté d'abord aux premières apparences des réalités; le réaliste, en grandissant, perçut le sens poétique des formes de la vie, et parvint à le dire dans un langage personnel et traditionnel à la fois, où manquaient, il est vrai, les vibrations de la tendresse, sinon celles de la sensualité. — Hélas ! n'exigeons pas tout, à peine de n'être jamais satisfaits. Que de dons ne faut-il pas que réunisse un artiste pour être Henner, — voulez-vous que je dise : pour être seulement Henner?

Le peintre Adolphe Willette est en train d'achever, pour une brasserie nouvelle qui va s'ouvrir avenue de Clichy, deux vastes compositions décoratives : *le Vieux Marcheur* et *Retour de la*

Foire de Neuilly. Je ne crois pas que l'adorable artiste se soit jamais plus librement, plus fortement, plus heureusement exprimé ; ces décorations, dans son œuvre considérable, sont des choses nouvelles. Sous le voile léger de sa fantaisie gamine et parfois puérile, jusqu'ici, sa peinture et son dessin accusaient fortement les réalités profondes, les amertumes et les cruautés de la vie. Au dernier Salon, nous admirions son *Parce, Domine !* rien de plus mélancolique, au fond, que cet éclat de rire, et sa couleur attristée avertirait les plus inattentifs. Par un développement logique et dont il serait intéressant de préciser les périodes successives, Willette est allé de la tristesse, qui s'excusait avec une instinctive et hautaine pudeur en alléguant les dehors du caprice, à la Joie. On mesurera l'écart entre le *Parce, Domine !* œuvre déjà ancienne, et les deux décorations d'aujourd'hui ; ce sont des merveilles claires et délicates, riches, ardentes, éclatantes. Willette dessine toujours avec la même prudence, avec la même conscience, il compose toujours avec le même scrupule d'équilibre, avec le même goût pour les formes solides et les lignes significatives : mais une fois ses personnages précisés au trait noir, il s'abandonne tout entier à la délicieuse jouissance de les jeter dans une atmosphère de splendeur, de beauté, de bonheur, en les enivrant, dirai-je, de toute l'intensité des couleurs qui sont celles de leurs âmes, et tous les ocres, et tous les cobalts, et tous les vermillons, et tous les chromes luttent et rivalisent dans cette féerie si franche, si retentissante ! Mais la bataille se résout en une commune victoire et, à la distance qu'il faut, ces chairs, ces robes et le décor, qui réciproquement s'éclaboussent de si sonores éclats colorés, font un accord d'une plénitude rassurante, d'une harmonie puissante. Cela reste bien quelque peu féroce dans l'intention — qui, du reste, ne se déguise pas — et ces fillettes jolies, en fuite devant le vieux marcheur armé d'un grand filet à papillons, coulent vers lui tout en courant un regard déjà « singulier » et me font invinciblement songer aux inquiétantes Ingénues de Verlaine :

> .... Bien que parfois nous sentions
> Battre nos cœurs sous nos mantes
> A des pensers clandestins,
> En nous sachant les amantes
> Futures des libertins.

Mais cette férocité spirituelle, comportée en quelque sorte par celle des couleurs, est aussi compensée et atténuée par elle.—Œuvre, vous voyez, étrangement moderne. Par nulle autre, Willette ne se recommanda plus nettement de ses grands ancêtres français du XVIII^e^ siècle. Je voudrais, je n'ai pas ici la place pour préciser ce rapprochement. — Mais qui donc a jamais osé traiter Willette de caricaturiste? C'est un peintre, et un grand.

C'est surtout une œuvre de patriotisme pur — une œuvre aussi de bonne critique, encore que fatalement succincte — que nous offre M. Sander Pierron, « professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège », dans ses **Portraits d'Artistes** belges. Ils sont là tous, les bons plastiques d'outre-Meuse, par rang de lettres, les peintres depuis Mme Berthe Art jusqu'à M. Alfred Verhaeren, les sculpteurs depuis M. Guillaume Charlier jusqu'à M. Thomas Vinçotte, vingt en tout. A vrai dire, on est un peu gêné que même un Constantin Meunier n'ait pas échappé à cet égalitaire ordre alphabétique, et il apparaît bien ici que cet ordre-là est fort désordonné. Mais quoi? M. Pierron, nationaliste comme on l'est seulement en Belgique, entre ses vingt illustres compatriotes ne choisit pas : il laisse ce soin au temps — que parfois supplée l'espace. — A signaler parmi les meilleurs de ces médaillons, tous très renseignants, ceux de Victor Rousseau, de Victor Gilsoul, d'Henri Thomas.

M. Camille Lemonnier publie la conférence qu'il a faite à la Société « l'Art Contemporain » sur **Henri de Brakeleer**, « peintre de la lumière ». L'enthousiasme de l'orateur pour l'artiste dont il parle est touchant, mais je ne suis pas convaincu, tout de même, que le peintre du *Repas* et de la *Partie de cartes* soit égal au peintre de la *Ronde de nuit*. M. Lemonnier s'exprime parfois un peu fort, avec des portements de voix et des grossissements de pensée qui ne sont pas toujours expressifs.

Memento. — *L'Art Décoratif* (juillet) consacre à Albert Besnard une étude enthousiaste, signée Jacques Copeau : « Ce qu'avait fait Leconte de Lisle pour la poésie, Albert Besnard le fit pour la peinture. Il instaure une réalisation artistique des données de la science contemporaine... L'homme remis à son rang dans l'harmonie totale... Probablement parce qu'il tend à l'objectivité et qu'il est malaisé de lui attribuer une *manière*, on a pu mettre en doute sa personnalité intime... » — Nombreuses et belles reproductions d'œuvres du peintre.

Au même artiste *les Essais* (juin) avaient dédié l'hommage de plusieurs de ses confrères et de quelques poètes et critiques.

Dans *l'Art et les Artistes* (août) M. Jules Truffier, de la Comédie-Française, demande à M. Dujardin-Baumetz de consentir, de concourir à la fondation d'un *Musée de l'Art dramatique français*. Idée excellente; on voudrait la voir aboutir. M. Truffier rappelle que Monval, le Moliériste, l'exprimait déjà dans la préface de son *Catalogue des collections de la Comédie-Française*. — M. le sous-secrétaire d'État entendra-t-il ?

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DU MIDI

Les Fêtes d'Orange. — Les Félibres à Avignon : Félix Gras et son œuvre.— La Félibresse Brémonde. — Les *Hérétiques* à Beziers.

Les **Fêtes d'Orange** des 5, 6 et 7 août ont prouvé jusqu'à l'évi-

dence qu'il ne suffisait pas, pour réussir dans un tel milieu et devant un tel public, d'user des procédés ordinairement employés au Théâtre de Monte-Carlo. Des pièces musicales bruyantes, disparates et romantiques, des chanteurs étrangers engagés à grands frais, des extravagances de mise en scène, voilà qui peut frapper les habitués de la Riviera, mais qui détonne singulièrement à Orange, dans ce cadre unique et qui n'admet que des choses simples, belles ou grandioses comme lui.

Le Mur, le fameux Mur, sur lequel on a écrit tant de divagations et de plaisanteries, n'en exerce pas moins une très réelle influence sur l'esprit des spectateurs, et il y a comme une collaboration mystérieuse entre ce fond gigantesque et la pièce qui se déroule à ses pieds, collaboration dont il faut, avant tout, tenir compte si l'on ne veut pas courir à un échec certain. Concentrant l'attention, imprégnant le public de sa gravité qu'augmente la nuit, le mur ne saurait souffrir sans doute qu'on ignore sa formidable présence, car il a vite fait de rapetisser, jusqu'à les rendre intolérables, des chefs-d'œuvres comme *Athalie* ou *Phèdre*, mais qui ne sont pas faits à ses proportions ni pour sa beauté. A plus forte raison fait-il éclater l'aberration des organisateurs qui montèrent, en 1886, à Orange, *les Précieuses ridicules*, et de ceux qui viennent de monter *le Mefistofele* de Boïto.

A propos de cette dernière pièce et de l'impression qu'elle a produite, j'invoquerai seulement le témoignage de M. Gabriel Boissy qui en rend compte dans la *Chronique de Paris :*

La mise en scène qui, en tout autre lieu, eût été admirable, fut à Orange scandaleuse. Pour justifier l'épithète, il suffira de dire que l'on imagina de prendre le mur comme écran de lanterne magique, si bien que nos yeux stupéfaits virent tout à coup des taches lumineuses souiller confusément la sérénité fauve des vieilles pierres : c'étaient, paraît-il, des projections représentant des décors, des apparitions ; elles se profilèrent heureusement si mal que l'on ne put rien distinguer. Ce n'était pas tout. A la scène des enfers, des choristes masqués de têtes de mort errèrent sous des lumières verdâtres et semblables à de grotesques larves, gênés pour leurs évolutions, perdant çà et là leurs attributs macabres, soulevèrent de copieux rires. Enfin l'abomination fut totale et d'un beau ridicule lorsque le plancher de scène s'entr'ouvrant, des flammes jaillirent, tumultueuses, frénétiques, parmi lesquelles trois femmes gesticulaient éperdument. Le public, par bonheur, protesta et sa réprobation gardera Orange de spectacles qui l'acheminaient vers le music-hall ou le cirque. »

La troisième soirée, avec *Jules César* et deux actes d'*Œdipe-Roi*, fut, au contraire, un triomphe par l'heureuse harmonie des pièces et du théâtre.

Il semble donc acquis et, espérons-le, définitivement, que la scène

d'Orange n'est pas un lieu d'essai pour opéras ni fort chanteurs, que les œuvres exclusivement musicales n'y produisent qu'une impression diffuse, incapable de retenir et d'émouvoir pendant plusieurs heures un public qui se lasse vite de ne pas comprendre, que la tragédie enfin est ici dans son cadre naturel.

C'est ainsi, du reste, que les Félibres, à qui revient l'honneur des premiers spectacles, que M. Paul Mariéton, qui donna plusieurs « cycles » remarquables, que Mme Caristie-Martel, dont le rôle artistique et le désintéressement directorial ne sauraient être trop admirés ni trop loués, ont toujours compris que la scène d'Orange devait être réservée à la représentation de chefs-d'œuvre tragiques consacrés et à l'éclosion de pièces nouvelles conformes à leur tradition.

Il serait désastreux pour l'art français que le théâtre d'Orange, qui, jusqu'ici, avait servi la cause de la renaissance tragique et sur lequel, notamment, Mme Caristie-Martel avait eu la noble audace de donner, pendant trois soirées successives, trois pièces nouvelles, que ce théâtre devînt une simple succursale de Monte-Carlo avec, pour unique préoccupation, de faire de l'argent. Qu'un impresario détourne ainsi de son but une institution artistique de cet ordre, qui peut marquer dans le développement de notre littérature, voilà ce qu'il ne faut pas permettre et contre quoi tous ceux qui ont souci de l'avenir dramatique de notre pays devraient protester.

§

Les fêtes d'Orange étaient la première étape du voyage des félibres, mais comme elles furent sans aucun caractère littéraire, les félibres ne se trouvèrent vraiment chez eux et entre eux qu'à Avignon. Il s'agissait d'inaugurer le buste de **Félix Gras**, sur le rocher des Doms, et il y eut réceptions à la Mairie, discours devant le buste, remise de décorations, apéritif d'honneur et banquet à la Barthelasse. La présence de Mistral, celle de M. Dujardin-Beaumetz et celle de diverses notabilités, donnèrent quelque éclat à cette partie du programme dont tout l'intérêt réside pour nous dans l'hommage rendu à Félix Gras, le quatrième en date des grands écrivains provençaux.

Venu, en effet, après Roumanille, Aubanel et Mistral, Félix Gras, s'il n'a pas l'envergure des deux derniers, est sans doute au moins égal au premier et son œuvre restera.

Cette œuvre se compose de : *Li Carbounié*, épopée en douze chants, consacrée aux mœurs des charbonniers du Mont-Vantoux ; *Toloza*, geste provençale, où sont retracées les sanglantes mêlées où furent aux prises Simon de Montfort et les comtes de Toulouse; le *Romancero Provençal*, recueil de récits chantés où nous voyons passer les souvenirs des premiers temps du christianisme, puis les personnages de l'époque féodale, de la période papale et de la guerre albigeoise ;

les *Papalino*, nouvelles provençales qui nous peignent Avignon au temps des papes ; *Li Rouge dàu Miejour*, un grand roman historique, qui, après *Mireille*, aura obtenu la plus éclatante vogue qu'ait rencontrée un auteur provençal, car il fut tiré à d'innombrables exemplaires en Amérique, en Angleterre, en Suède, etc.

Dans sa poésie, Félix Gras est mâle et sévère et il puise ordinairement son inspiration dans un sombre patriotisme, se donnant volontiers l'état d'âme d'un de ces « martyrs du XIIIe siècle » qu'il a si bien chantés dans *Toloza* et dans son *Romancero*. C'est Félix Gras qui, avec Auguste Fourès, un poète languedocien véhément et de grande valeur, commença ce qu'on a appelé « la revanche littéraire des Albigeois vaincus par les mauvaises gens de la Croisade ». Sa *Romance du Roi Don Pierre* et sa *Romance de Dame Guiraude* sont célèbres pour leur concision terrible, leur grand souffle épique. Écoutez cette dernière :

Au soir, ils frappent | — Dame Guiraude, ouvrez-nous ! | Nous faisons escorte | A un baron qui est amoureux | De vous seule !

— Mon amant est de race brune | Et vous autres avez le poil roux ! | Il fait clair de lune. | D'où vous venez, retournez-y, | Traître amoureux !

— Il vous donnera cavale blanche. | Il vous donnera bel anneau d'or. | L'épée à la hanche, | Il défendra jusqu'à la mort | Votre beau corps.

— Il me donnerait noire cavale. | Il mettrait carcan au col, | Puis, sous la salle, | Il m'ensevelirait d'un linceul | Sans prendre deuil.

Cela disant, elle clos le guichet, | Fait mettre les barres partout. | Portes et poternes | Sont bien fermées avec des écrous | Et des verrous...

Les gens mauvais de la croisade, | Les hommes qui ont pelage roux, | L'ont traînée | Et puis l'ont précipitée avec rage | Au fond d'un puits.

Au fond du puits, elle soupire encore. | Alors les clercs et les ribauds | Avec grande ire | L'ont achevée à coups d'épieux | Et de cailloux.

Il y a six cents ans qu'elle est ensevelie, | Mais si, au puits, vous allez écouter | Sous l'amas de pierres, | Vous entendez une voix chanter | La liberté.

Cette dame Guiraude, qui résista ainsi aux croisés de Montfort, c'est, pour le poète, la personnification du Midi et de la lutte qu'il doit toujours soutenir contre le Nord, sa langue et ses institutions. Félix Gras, qui succéda à Roumanille comme capoulier du Félibrige, a dû se défendre à plusieurs reprises des accusations de séparatisme et d'anti-patriotisme que ses poésies suscitaient. Cependant l'homme qui a écrit en tête de son œuvre ces trois vers devenus légendaires :

J'aime mon village plus que ton village ; | J'aime ma Provence plus que ta province ; | j'aime la France plus que tout !

était assurément un bon Français, paisible juge de paix au demeurant, et qui n'embouchait la trompette révolutionnaire que pour

secouer l'apathie de ceux qui ne partageaient pas son enthousiasme pour la langue provençale. Ecoutez-le, à un banquet de Sainte-Estelle, s'insurger contre des gens du Nord qui s'étaient, paraît-il, inquiétés du *péril félibrigien :*

Nous, les pacifiques, qui ne demandions qu'à vendanger nos raisins quand l'automne se vêtait d'or, et à cueillir l'olive quand les premières neiges argentaient les cîmes du mont Ventoux, voilà que, des pays du Nord, on nous a crié la guerre et on nous a accusés d'être des révoltés et d'avoir tourné le couteau contre la Mère Patrie, et on a dit qu'il fallait nous exterminer !...

A un tel début, qui croirait qu'il s'agit, simplement, de..... littérature ? La fin du discours n'est, du reste, pas moins enflammée :

Eh bien, personne n'y touchera à cette race méridionale, personne ne lui enlèvera son langage qui est son épée éblouissante, car nous savons qu'enfin l'esprit dompte toujours la matière et nous savons que nos frères, les cigaliers et les félibres de Paris, seront avec nous au jour du combat, si jamais les hommes à courte vue qui grognent contre nous voulaient nous donner le coup de dent ! Nous serons ensemble, tous les hommes fidèles à la terre natale ; à cette heure, on ne connaîtra plus les partis ! bleus, blancs et rouges, unis comme les trois couleurs du drapeau, nous défendrons la langue d'oc française autant que sa sœur latine, la langue d'oïl. Et notre cri sera : Vive la Nation !

De tels *Discours de combat*, qu'expliquent le feu de la race et la foi félibréenne, ne seront pas le meilleur titre de gloire de Félix Gras. Mais ses chansons épiques, ses contes, son roman intense et coloré des *Rouges du Midi*, voilà qui justifie amplement le buste qu'on vient d'inaugurer et qui, œuvre de son fils Jean-Pierre Gras, s'élève sur une colonne de marbre vert, dans un massif d'arbres, au sommet de ce rocher des Doms d'où l'on voit un des plus beaux paysages de France.

§

Les fêtes félibréennes se sont achevées à Arles, où l'on a placé, dans le *Museon Arlaten*, un bas-relief en bronze représentant la **félibresse Brémonde** entourée de ses enfants et couronnée par la gloire. Cette œuvre, du sculpteur Amy, est un hommage digne d'elle à cette excellente femme qui fut reine du Félibrige et fit quelques chansons charmantes.

§

A Béziers, **les Hérétiques** ont eu un très grand succès. N'ayant pas assisté à cette solennité, je ne puis en rendre compte. Mais je louerai sans réserves le « Mécène Bitterrois », M. Castelbon de Beauxhostes, et l'auteur du poème, M. Ferdinand Herold, d'avoir fait choix d'un sujet local. Ce sujet c'est la prise de Béziers par les croisés de Mont-

fort et nous avons vu, par l'exemple de Félix Gras, que le souvenir de cette époque était toujours vivant et douloureux au fond de l'âme méridionale.

PAUL SOUCHON.

LETTRES ANGLAISES

R. L. Stevenson : *Le Reflux*, trad. par Teodor de Wyzewa, Perrin, 3 fr. 50.— Oscar Wilde : *Intentions*, trad. par Hugues Rebell, Carrington, 6 fr.

The Ebb-Tide, dont M. Teodor de Wyzewa nous donne aujourd'hui une traduction sous le titre de **Le Reflux**, parut en 1894, l'année même de la mort de l'auteur, Robert-Louis Stevenson. Dans ce roman, comme dans les *Island Nights' Entertainments* qui le précédèrent, Stevenson décrit quelques aspects des mœurs de l'archipel polynésien. Et ce ne sont que des aspects saisis au passage ; des tableaux rapidement brossés, animés, brillants, volontairement incomplets, à la manière de Whistler. Whistler n'aurait pas été de cet avis, car je me rappelle l'avoir entendu, à un déjeuner dans son atelier, « éreinter » avec acharnement l'auteur du *Dr Jekyll*. Mais le peintre était « éreinteur » par tempérament, et d'autre part aucun écrivain n'est plus facile à « éreinter » que Stevenson. Son ami, W. E. Henley, nous le fit bien voir.

On est *Stevensonien* ou on ne l'est pas. M. de Wyzewa l'est assurément. Il aime Stevenson, il le connaît, il l'a compris. Les articles, les notices, les études qu'il a publiées sur lui en sont une preuve. C'est lui plus qu'aucun autre qui a fait apprécier Stevenson en France, et il serait à souhaiter, si la chose était encore possible, qu'il entreprît de donner, en une même série, la traduction des œuvres les plus marquantes de Stevenson. M. de Wyzewa n'est pas un traducteur occasionnel. Malgré ses vastes connaissances, malgré sa très sûre érudition, il ne dédaigne pas de transporter en beau langage français les belles œuvres qu'il peut admirer en plusieurs autres langues. Il ne se contente pas de les signaler dans ses attrayantes critiques de la *Revue des Deux Mondes*, dont plus d'un profite sans le dire, il se livre aussi à ce travail ardu, fastidieux, rebutant qu'est la traduction.

Comment il y réussit, il est inutile de le dire. Tous ceux qui ont lu ses magnifiques versions de *La Légende Dorée*, de *Saint Ives*, du *Mort Vivant*, de *Le Reflux* et d'autres, le savent, et il serait puéril de louer d'aussi parfaits travaux. Je sais bien qu'il peut surgir, on ne sait d'où, quelque cuistre aussi vaniteux que balourd, qui le texte en main démontrera prétentieusement que le traducteur s'est permis de traduire « fosses nasales » par « nez » ou « phalanges » par « doigt ». Mais ces censures n'ont aucune importance. Le public n'en reconnaît

pas moins le mérite de ceux-là qui lui permettent de goûter les chefs-d'œuvre étrangers en des versions fidèles, soigneusement établies pour qu'il n'y reste pas, si possible, d'erreurs et de « coquilles ».

Dans *le Reflux*, nous est narrée l'histoire de trois aventuriers lamentablement échoués à Tahiti après des avatars divers. Tous trois sont « à la côte » et attendent vaguement le reflux propice qui les remettra « à flot ». Ils y sont remis fort inopinément, et ils appareillent avec de grands rêves de fortune, rêves coupables, projets criminels que guette la plus tragique désillusion. L'étrange équipée se termine par l'intervention d'un *deus ex machina* assez inattendu. C'est de l'ironie, à coup sûr ; peut-être même de la satire. Il serait excessif de vouloir faire de ce simple récit une œuvre de grande portée ; il s'y trouve beaucoup de belles pages, des descriptions aussi admirables que courtes, de l'imprévu, du mystère, du romanesque, de l'esprit, de l'humour, de la gaîté Le caractère des trois flibustiers, si prestement esquissé qu'il soit, est merveilleusement précis et complet. J'aime moins le missionnaire pêcheur de perles, le mystique et féroce tireur de carabine qui apparaît à la fin et les silhouettes de canaques sont ternes comme les originaux sans doute.

Plus d'un lecteur se dira que l'équipée tourne court, qu'on ne voit pas les richesses de l'île mystérieuse et qu'on aimerait savoir ce qu'apporte la goelette annoncée ; il fermera le livre avec regret et, avouons-le, nous avons fait de même... Mais il le relira, soyez-en sûr, et cela d'autant mieux que la traduction se lit merveilleusement. Pas une fois, on n'a l'impression de lire une œuvre traduite ; en outre M. de Wyzewa a eu l'extrême habileté et le talent de traduire les phrases un peu crues de la conversation des trois forbans par des tournures françaises franchement libres, mais n'ayant rien de grossier ni de vulgaire. Peut-être que, dans la réalité, ces messieurs se seraient servis de termes plus malsonnants et de jurons plus énergiques, mais « le lecteur français veut être respecté », et M. de Wyzewa a prêté aux personnages de Stevenson un langage assez pimenté et incivil pour paraître tout à fait naturel.

L'œuvre de R. L. Stevenson renferme des romans plus passionnants et meilleurs à certains points de vue que *le Reflux*. Les exploits qu'il narre pourraient tout aussi bien se passer ailleurs que dans les mers du Sud. A part quelques paysages polynésiens et un voyage sur le Pacifique tout cela ne perdrait rien à être transporté en Europe ou ailleurs. Mais l'auteur tenait à profiter de ses navigations. A ce propos, il y a, quelque part dans Oscar Wilde, une critique de Stevenson, paradoxale sans doute, mais finement spirituelle : Stevenson, dit-il à peu près, se figura qu'il trouverait dans les archipels du Pacifique du romanesque tout prêt à être employé ; quand il y fut, au lieu d'écrire de merveilleuses histoires, « ce maître délicieux de la

prose fantastique et élégante » n'écrivit plus que d'ennuyeuses lettres au *Times*. — Et c'est assez exact, si l'on excepte les *Island Nights*' et ce captivant roman qu'est *le Reflux*, les deux seules tentatives que fit Stevenson pour s'inspirer du milieu nouveau dans lequel il s'était transporté.

D'ailleurs, quand, après deux ans de pérégrinations d'île en île, Stevenson se fixa à Samoa, il devait en avoir assez de ces déceptions. Ces lointains rivages n'ont ni le pittoresque ni le romanesque que les esprits chimériques leur voient. Marcel Schwob, hanté du souvenir de Stevenson et leurré par sa délirante imagination, voulut aller lui aussi visiter les îles des mers du Sud et séjourner à Samoa. La désillusion dut être désastreuse, car il lui répugnait de parler de ce voyage. Pourtant, un jour que nous fumions ensemble un cigare, en bavardant au coin de son feu, et que je le pressais de me dire ses impressions sur la dernière demeure de Tusitala, ainsi que les Canaques appelaient Stevenson, il me répondit brusquement, après une hésitation : « C'est un îlot infect ! » Triste réalité des îles prestigieuses et des magiques océans, c'est elle que Stevenson a essayé de poétiser dans les aventures du *Reflux*.

§

L'œuvre d'Oscar Wilde demande à être traduite à la fois avec précision et avec art. Les phrases ont des significations si ténues et le choix des mots est si habile qu'une traduction défectueuse, abondante en contre-sens ou en coquilles, risquerait de décevoir grandement le lecteur. Car il faut bien compter que ceux qui se soucient de connaître Oscar Wilde ne peuvent être ni des concierges ni des cochers de fiacre ; ils n'appartiennent certainement pas à ce « grand public » qui se délecte aux émouvants feuilletons de nos quotidiens populaires ou qui savoure avidement les élucubrations égrillardes de certains fabricants de prétendue littérature. C'est ce qu'avait compris l'éditeur Carrington quand il chargea Hugues Rebell de lui traduire *Intentions*. Ces essais d'Oscar Wilde représentent plus particulièrement le côté paradoxal et frondeur de sa personnalité. Il y exprime ses idées ou plutôt ses subtilités esthétiques ; il y « cause » plus qu'ailleurs, à tel point que trois de ces essais sur cinq sont dialogués ; l'auteur s'entretient avec des personnages qu'il suppose aussi cultivés, aussi beaux esprits que lui-même : « s'entretient » est beaucoup dire, car ce sont plutôt des contradicteurs auxquels il suggère les objections dont il a besoin pour poursuivre le développement et le triomphe de ses arguments. La conversation vagabonde à plaisir et le causeur y fait étalage de toutes les richesses de son esprit, de son imagination, de sa mémoire. Au milieu de ces citations, de ces allusions, de ces exemples innombrables empruntés à tous les temps et à tous les pays,

le traducteur a chance de s'égarer s'il n'est lui-même homme d'une culture très sûre et très variée. Hugues Rebell pouvait, sans danger de paraître ignorant ou ridicule, entreprendre de donner une version d'*Intentions*. Il n'avait certes pas fait de la littérature anglaise contemporaine, non plus que d'aucune époque, l'objet d'études spéciales. Mais il connaissait cette littérature dans son ensemble beaucoup mieux que certains qui s'autorisent de quelques excursions à Londres pour clamer à tout venant leur compétence douteuse. J'ai souvenir de maintes occasions où Rebell, avec cet air mystérieux qu'il ne pouvait s'empêcher de prendre pour les choses les plus simples, m'attirait à l'écart de tel groupe d'amis, où la conversation était générale, pour me parler de tel jeune auteur sur qui l'une de mes chroniques avait attiré son attention. Et, chaque fois, il faisait preuve, en ces matières, d'un savoir très étendu.

Hugues Rebell fit donc cette nécessaire traduction, et, dit l'éditeur dans une note préliminaire, « c'est le dernier travail auquel il put se livrer. Il nous en remit les derniers feuillets peu de jours avant sa mort ». Rebell devait préfacer ce travail d'une étude sur la vie et les œuvres du poète anglais, étude qu'il ne put qu'ébaucher, malheureusement, car, avec Gide,—mais celui-ci d'un point de vue différent et peut-être opposé, — il était exclusivement qualifié pour saisir, démêler et interpréter l'étrange personnalité de Wilde. Quelques fragments de cette étude nous sont donnés, cependant, et ils nous font très vivement regretter que le vigoureux et paradoxal auteur de l'*Union des trois aristocraties* n'ait pu achever son travail.

Mais ce regret bien légitime se mitige grandement à mesure qu'on lit la belle préface de M. Charles Grolleau. Prenant pour épigraphe cette pensée de Pascal : « Je blâme également et ceux qui prennent parti de louer l'homme, et ceux qui le prennent de le blâmer, et ceux qui le prennent de se divertir ; et je ne puis approuver que ceux qui cherchent en gémissant », M. Grolleau s'efforce de comprendre et de résoudre ce « douloureux problème » que fut Wilde. Et il le fait avec cette réserve et ce parfait bon goût que doivent s'imposer les véritables amis et les sincères admirateurs d'Oscar Wilde. Il y a plus, dans ces cinquante pages : il y a l'une des meilleures études qui aient jamais été faites du brillant dramaturge. Bien qu'il s'en défende, M. Grolleau, dans cette langue élégante et harmonieuse que lui connaissent ceux qui ont lu ses beaux vers, réussit à discerner mieux et à mieux révéler que certaines diatribes « l'âme et la passion » de l'auteur de *De Profundis*.

Je me suis interdit d'écrire une biographie. Je ne connais que l'écrivain, et l'homme est trop vivant encore et si blessé ! J'ai la dévotion des plaies, et le plus beau rite de cette dévotion est le geste qui voile.

Toute « cette méditation sur une âme très belle » est écrite avec ce

tact délicat et cette tendre sympathie. Ainsi, après avoir admiré ces émouvantes pages, le lecteur peut aborder dans un état d'esprit convenable les essais parfois déconcertants qui sont réunis sous le titre significatif d'*Intentions*. C'est dans cette belle édition qu'il faut les lire. On sait avec quel souci d'artiste M. Carrington établit ses volumes; il n'y laisse pas de ces incroyables coquilles, de ces épais mastics qui ressemblent si fort à des contre-sens, et, sachant quel public intelligent et éclairé voudrait ce livre, il n'a pas eu l'idée saugrenue d'abîmer ses pages par d'inutiles notes assurant le lecteur par exemple que Dante a écrit la Divine Comédie, que Shelley fut un grand poète, que Keats mourut poitrinaire, que George Eliot était femme de lettres et Lancret peintre. Un portrait de l'auteur est reproduit en tête de cette excellente édition.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Paulo Osorio : *Camillo Castello Branco*, essai critique; Livraria Moderna, Lisboa. — Manoel da Silvo-Gayo : *Ultimos Crentes*; Livraria Academica, Coïmbra. — Alfonso Lopes-Vieira : *O Encoberto*; Tavares Cardoso, Lisboa. — Antonio Patricio : *Oceano*; Livraria Nacional e estrangeira, Porto. — Memento.

Dans la littérature portugaise contemporaine, dit Théophilo Braga, Camillo Castello Branco est bien l'organisation esthétique la plus puissante; celle-ci s'exerce selon le développement d'une idéalisation continue, et parvient à refléter dans l'œuvre de l'écrivain l'état moral tout entier d'une époque troublée par le manque de doctrine.

A l'observation cruelle d'un Balzac, à l'imagination d'un Dumas, **Camillo Castello Branco** sut joindre, en effet, le don du style; il sut aussi se garder des influences trop librement consenties, qui déplacent la personnalité. Trop réaliste pour être romantique, trop romantique pour être réaliste, il se tint hors de toutes écoles, et ne fut réellement que lui-même.

Et sans doute, comme le pense précisément Paulo Osorio, est-ce au manque de doctrine, si clairement reflété à travers son œuvre, que nous devons l'admirable et libre expansion de son génie tour à tour sarcastique et sentimental, primesautier toujours et riche de couleur. Cet homme, au reste, vécut bien, jusqu'à la cécité douloureuse et au suicide qui l'emportèrent, en 1890, l'existence la plus extraordinaire qu'on puisse imaginer, et le *Roman du Romancier*, raconté naguère par M. Alberto Pimentel (1891), offre l'attrait poignant des histoires les plus invraisemblablement tragiques. Cela ne va pas généralement sans exciter, malgré le génie, les opinions les plus malveillantes. Et puis les jours passent qui, sous leur cendre d'oubli, font germer la rédemption. A l'heure où il se reploie en quelque sorte sur lui-même, il importe au Portugal de vérifier la qualité de ses gloires, et la géné-

ration actuelle, éprise de renouer directement au passé national ses aspirations de modernisme, ne pouvait faire autrement que de retourner vers Camillo.

La double faculté d'artiste et de savant qui distingue au plus haut point, dans la jeune littérature portugaise, l'auteur des *Aguilhadas* et de *l'Histoire d'un mort*, la sûreté de son jugement, l'acuité de sa critique, la vigueur de son style en vérité « camillesque » désignaient Paulo Osorio pour entreprendre et réaliser l'étude psychopathique du grand romancier. Travail passionnant, où la pathologie devait collaborer consciencieusement avec la psychologie la mieux avertie de littérature. Voici l'homme d'après la race et le milieu; voici l'œuvre d'après l'homme, et tout se rattache à la cause primordiale : la névrose héréditaire.

Une fois faite, énonce le critique, l'étude étiologique du cas morbide qui nous est offert par Camillo de façon si intéressante, nous avons à en tracer la nosologie succincte d'après les phases capitales de la vie intime et publique du romancier, comme homme et comme écrivain, jusqu'à l'épisode final du suicide. C'est l'instant de suivre pas à pas, dans le désordre de son existence turbulente, les divers sursauts d'une névrose ancestrale, les inconstances de caractère, les délires de mégalomane et de persécuté, ses phobies d'homme taré, la neurasthénie cheminant lentement pour cueillir le fruit de ses qualités natives et le rompre de névralgies, les perturbations auditives ensuite, puis la cécité, cause immédiate du désespoir qui devait conduire à la mort le malheureux écrivain. Et pour que les menus incidents soient irréprochablement enchaînés selon une ligne de logique définie et certaine, il devient indispensable d'analyser convenablement les conditions mésologiques, dont l'influence se manifesta prépondérante en quelques-uns des aspects les plus typiques de ce caractère. Il sera nécessaire de placer cet homme — un dégénéré — en un milieu qui, par beaucoup de côtés, requiert notre intérêt; il faudra examiner avec précision par quel concours de circonstances déterminantes le trait étiologique de son mal évolua. Ainsi les œuvres de l'écrivain apparaîtront comme un document de cette étude...

Camillo Castello Branco fut un névrophathe héréditaire, et c'est à la déviation pathologique de ses fonctions nerveuses que se doivent attribuer ses maux physiques, ses inégalités de caractère, et son génie. La maladie, cause première de tout le drame de sa vie, rendit son existence incompatible avec celle du milieu; de là les haines qu'il excita contre lui durant ses quarante années de lutte, haines qui, mal éteintes encore, ont été la plus sérieuse entrave à la réalisation de l'hommage que la postérité doit à un tel nom, à une telle mémoire, à une telle œuvre.

Cet hommage, dans la pensée de l'éminent critique, consisterait en l'érection prochaine d'une statue dont l'initiative appartiendrait à l'Etat, et surtout en la publication d'une édition d'œuvres choisies. Nous nous associons de tout cœur à un pareil vœu, et nous souhaitons vivement que le regain de curiosité dont bénéficierait l'auteur du *Morgade de Fafe* et d'*Amour de Perdition* étende jusqu'en France

ses lueurs propices. Beaucoup mieux alors qu'en simples dilettanti ou touristes curieux, quelques essayistes de chez nous pourront pénétrer l'intimité mystérieusement splénétique de l'âme lusitanienne, qu'ils verront alors se colorer par le dedans.

C'est presque uniquement par le dehors que M. Quillardet la regarde, en ses toutes primesautières impressions d'Espagne et de Portugal (*Espagnols et Portugais chez eux*). A ce titre, les pages très personnelles qu'il consacre à la patrie de Camoëns et d'Anthero do Quental sont un complément fort instructif aux renseignements que l'on peut puiser dans la *Patrie Portugaise* de Mme Adam. Mais pourquoi n'écrirait-on pas un jour, comme vient de faire Paulo Osorio pour Camillo, l'histoire psychopathique du Portugal tout entier, que la névrose romantique, fruit d'aventures incroyablement mégalomanes, accule au découragement, au doute de soi-même, au renoncement irrésolu?

Cette étude pourrait servir en même temps à éclairer l'avenir, qui reste angoissant aux yeux de tous les Portugais. Aussi le problème du « Sébastianisme » demeure-t-il le thème favori de beaucoup d'écrivains et de poètes. Tel Manoël da Silva-Gayo, dont les **Ultimos crentes** (*les Derniers Croyants*) cherchent à fixer le symbole de la grande nostalgie lusitanienne et de sa vanité.

Au bord de la mer attendent la venue du *Roi Désiré* de malheureux pêcheurs voués aux périlleux labeurs de la mer. Chaque soir la voix de l'aïeul redit aux fils la messianique légende. Un jour, un étranger survient, qui ose railler l'aveugle foi des croyants de la rédemption : on le chasse. Cependant, le doute est entré dans l'âme du petit fils ; mais, par un soir de brume, les hallucinations du vieil Arraes distinguent tout à coup sur les flots un navire en détresse. A la lueur des éclairs, l'aïeul a reconnu son Roi ; il s'élance sur une barque et périt dans l'abîme, avec tous ceux qu'il avait persuadés de le suivre. Sur la grève, les vieillards et les femmes pleurent l'irrémédiable misère, la désillusion. Ce récit, tout entier d'imagination, vaut surtout par les magnifiques tableaux auxquels il sert de prétexte : la mer mouvante aux sursauts imprévus, le village de pêcheurs et ses mœurs naïves : pèlerinages, sorcelleries. Telle ronde fantastique au clair de lune autour de la guitare enchantée peut être considérée comme le morceau capital de ce livre, dont la grande simplicité de lignes renforce l'impression tragique. Manoel da Silva-Gayo n'y dément point ses qualités de styliste nerveux et concis, non plus que ses hautes facultés d'idéation synthétique, grâce auxquelles il lui fut donné de rajeunir le motif dont Affonso Lopes Vieira s'était précédemment servi pour son *Naufrago*. Très lyriquement, avec des façons un peu archaïques, le poète des *Navires*, de la *Douleur des Paysages*, de *Mon Adieu* y chantait ainsi déjà la mélancolie du Portugal désabusé :

Je fus mis au jour en terre portugaise ; je suis fils d'un peuple de mer qui chante son étoile — et de là vient mon mal, ma tristesse.... Nous sommes des navigateurs, des chevaliers, — sans mer, sans foi, sans bras pour l'épée; nous sommes ceux d'aujourd'hui, les derniers, ceux de rien... Nous souffrons la même douleur — et nous mourrons du même mal...

Que ferons-nous, Seigneur? Par où aller ? — Que voulez-vous que nous fassions maintenant, — si nous n'avons pas la Mer à découvrir ?

A de tels jeux, l'excellent poète encourut vite fort injustement le reproche de n'être pas de son époque. Il s'en rapprocha, sans abandonner toutefois la note pessimiste, en écrivant son beau roman de *Marquès* qui parut être le point de départ d'une nouvelle vocation de romancier. Mais la poésie requérait impérieusement le jeune maître, et voici surgir **O Encoberto**, qui ouvre les portes de l'avenir et qui met en scène, à travers le symbole des plus hautes péripéties de l'histoire portugaise, l'angoisse de l'Homme vers la Vérité rédemptrice. Ceux du XVI^e^ siècle l'ignoraient qui cherchaient la route de l'Inde, et aussi ceux d'Alcacer-Kébir, et ceux d'aujourd'hui qui sont tristes, indécis et veules. Le Portugal de tout temps s'exténua pour la conquérir et, si toute l'Humanité continue de souffrir, c'est pour la Quête auguste de ce Graal. Quatre parties composent le poème, où passe par endroits comme un souffle eschyléen ; mais si le quatrième chant est surtout tragique, le troisième possède à coup sûr la grâce la plus pénétrante. Oh ! cette lamentation des violes brisées d'Alcacer-Kébir, comme elle éveille dans l'âme de symboliques résonnances! En cette œuvre, Affonso Lopes Vieira délaisse quelque peu l'influence d'Antonio Nobre, chère à ses premiers poèmes, pour se rapprocher de Junqueiro. C'est un pas vers les horizons de lumière où sereinement se promène, dans une attitude de force et de majesté, la Muse orgueilleuse d'Antonio Patricio. Antonio Patricio chante la Mer, qui devient ainsi le symbole de la Vie mouvante, puissante, éternellement belle de son incessante nouveauté. **Oceano** est l'œuvre d'une organisation suraiguë de sensuel, et son inspiration, d'où le vain sentimentalisme est presque totalement absent, ne peut guère se rattacher en Portugal qu'à l'olympisme d'Eugenio de Castro. Seulement, ici, la Nature est le thème à peu près unique où se meut la fantaisie du poète. *Offerta*, *Es como mar*, *Pescadores*, *Ronda Livida*, sont à coup sûr parmi les plus beaux poèmes que le Portugal ait vus naître en ces dernières années ; mais peut-être cet art se tient-il un peu trop loin du cœur profond et des intuitions décisives où se retremperait l'âme du peuple.

Force nous est de remettre à plus tard les *Notas à margem* de Paulo Osorio, qui sont une suite aux *Aguilhadas*, et le beau roman du même *A Ultima Noite*. De même en ce qui concerne les *Palavras Cynicas* d'Albino Forjaz Sampaio, dont le ton nous a frappé, sinon

l'idée par elle-même qui n'est pas très neuve ; *No'cego*, pièce en trois actes de Lopès de Mendonça où se trouve abordée la question du divorce; *Sabino Freire, Carestia de Vida nos campos*, etc.

Memento. — La *Revue de la Société des Etudes portugaises* nous offre un remarquable aperçu philosophique et historique sur *Frei Gil de Santarem* par Théophilo Braga, en même temps qu'une étude fort documentée de Victor Orban sur le poète brésilien Casimiro de Abreu. *Arte et Vida*, sous la direction de Manoel Monteiro, Souza Pinto et Joao de Barros, s'efforce de combler très consciencieusement une lacune depuis trop longtemps béante dans le domaine littéraire portugais. A lire également *A chronica, O Instituto*, toujours érudit, et qui font de leur mieux dans leurs régions très opposées.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES ROUMAINES

De Hauterive : *Mémoire sur l'état ancien et actuel de la Moldavie* (1787). — Jean Kalindero : *L'évêque Melchisedech ;* Annales de l'Académie. — Jean Kalindero : *Din viata romana ;* Carol Gœbl, Bucarest. — C.J. Istrati : *Jean Ghica.*

L'Académie roumaine, quoique fondée (vers 1879) sur le modèle de l'Académie française, réunit jusqu'ici sa section des sciences à celle des lettres. Les *Annales* et les volumes que cette docte assemblée publie en éditions particulières constituent des recueils de documents historiques, littéraires et philologiques de première importance. Qu'on en juge.

Le roi Carol, qui fréquente assidûment les séances et n'y demeure pas inactif, présentait en mars 1900 un ouvrage français, traduit en roumain sans doute par ses soins et depuis publié dans les deux langues, le **Mémoire sur l'état ancien et actuel de la Moldavie en 1787**, par l'abbé comte de Hauterive. Envoyé en 1785 comme secrétaire auprès du hospodar Alexandre Ypsilanti par le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France à Constantinople, ce de Hauterive apprit en deux ans à si bien connaître le pays et à si manifestement l'aimer qu'il étonne par l'exactitude de ses renseignements sur le paysan, l'agriculture et l'industrie, sur la situation politique et les rapports de la Principauté avec la Porte ; qu'il se trouve à même d'indiquer des améliorations possibles dans les conditions d'existence des populations rurales, de proposer déjà l'affranchissement des tsiganes, et encore de donner au souverain des conseils judicieux, par exemple au sujet du clergé moldave dont il loue l'activité et la piété, et des égoumènes étrangers (lisez grecs), dont il signale la rapacité que ne compensent ni un travail utile, ni des exemples de vertu. — Cet ouvrage, jusque-là inédit, dont un chapitre seulement avait été reproduit, d'après le manuscrit, par de la Roquette dans sa traduction du livre de Wilkinson sur la Moldavie et la Vala-

chie (1824), fut offert au roi par un descendant actuel de la famille de Hauterive.

Le président actuel de l'Académie, M. Jean Kalindero, personnalité en vue du royaume, est non seulement un jurisconsulte distingué, mais un sociologue et un économiste éminent; son rôle a été particulièrement remarquable dans la mission délicate et compliquée, que lui avait confiée Jean Bratiano, du rachat à Berlin des chemins de fer roumains par l'Etat. Voici une simple idée de sa vaste érudition et de sa compétence par le titre de quelques-uns des ouvrages qu'il écrit indifféremment, les uns en français : *Essai sur les sources du droit romain*, *Droit prétorien et réponse des Prudents*, *Etude sur le régime municipal romain*, *De la compétence des tribunaux dans toute contestation relative aux biens mobiliers qu'un Etat étranger peut posséder en Prusse*, etc. ; les autres en roumain : *le Conseil des empereurs à Rome et à Constantinople*, *la Vie municipale à Pompéi*, *Villégiatures et résidences d'été chez les Romains*, *les Littérateurs de l'opposition sous les Césars*, etc., etc. Personne peut-être n'a mieux que lui parlé de la *Loi des XII Tables*. Il se meut au milieu de la société romaine comme dans un monde familier.

En tant qu'administrateur du domaine de la Couronne, M. Kalindero a, entre autres, le mérite d'avoir créé une Bibliothèque populaire qui fournit aux campagnards des manuels simples et pratiques pour l'amélioration de leurs méthodes de culture, d'élevage et pour l'encouragement des industries domestiques; il y a donné lui-même un *Discours sur le rôle de l'instituteur dans la formation des générations nouvelles* et un volume d'*Instructions aux agents du domaine ;* mais l'opuscule qui ait le mieux sa place ici est la plaquette où M. J.-V. Raiculesco, licencié en théologie, donne sur *l'Eglise et les objets du culte orthodoxe*, leur origine, leur signification et leur usage actuel, des explications liturgiques qu'il n'était pas toujours facile en Roumanie d'obtenir d'un pope même.

Dans son discours de réception à l'Académie roumaine, M. Kalindero prononça, selon la coutume, l'éloge de son prédécesseur, qui fut l'évêque de Roman **Melchisedech**. L'étude très serrée de la vie et des œuvres de cette grande figure de prélat (1822-1890) nous le montre travailleur infatigable, théologien, historien, philologue, et participant l'une manière très active à deux événements capitaux dans le développement de l'Etat roumain actuel : les notes du Divan *ad hoc* pour l'Union des principautés en 1857 et la déclaration de l'Eglise autocéphale en 1885. On lui doit la fondation de la Faculté de théologie (1884-90). Parmi une cinquantaine d'études et de volumes d'une érudition originale remarquable pour son époque, bien que certains de ses renseignements aient dû être rectifiés à mesure que les archives

publiques et privées étaient fouillées davantage, il faut noter au premier rang les *Chroniques des villes de Husi* (pr. Houch') et *de Roman ;* puis des rapports insignes au Synode roumain en réponse au Patriarcat de Constantinople sur l'orthodoxie et la validité des sacrements dans l'église roumaine ; enfin un exposé du *Culte des icônes dans l'église roumaine,* des relations sur *l'Eglise roumaine en lutte avec le protestantisme,* sur *le Papisme et l'état actuel de l'église orthodoxe dans le royaume de Roumanie,* etc. L'une des plus curieuses est celle sur le *Lipovénisme,* histoire en raccourci des schismatiques et hérétiques russes, en Russie et en Roumanie; j'y relève l'existence d'une secte certainement peu connue, celle des « Napoléonites », formée vers 1820 dans les villes de Pskov et de Pinsk, qui considèrent Napoléon comme dieu, l'adorent et l'appellent dans leurs prières, chaque sectateur ayant dans sa demeure un buste ou un portrait de l'empereur, devant lequel aussi sont célébrés les offices.

L'évocation de la vie romaine dans l'ouvrage **Din viata romana** est obtenue moins par une restauration de scènes de genre antiques à la façon de M. Emile Gebhardt ou par un exposé historique comme dans la *Kulturgeschichte der rœmischen Kaiserzeit* de M. G. Grupp, parmi cent autres, que par une nomenclature descriptive, alerte et artistique des objets usuels retrouvés dans les fouilles, animée de citations bien choisies ; c'est plutôt une heureuse transcription de documents que leur utilisation. Cela a le mérite incontestable d'une exactitude quasi tangible. L'on assiste ainsi dans la première partie du livre à la *journée d'une élégante* par l'investigation de toutes les ressources de sa beauté, l'inventaire de ses bijoux et bibelots, et la revue de ses distractions. La seconde partie ressuscite, non sans verve, la *haute société du temps de Pline le Jeune,* et contient tout d'abord quelques charmantes pages sur Martial souvent consulté et cité. Je signale une très intéressante remarque, qui mériterait d'arrêter un spécialiste, sur le rapport à établir entre l'affinement des mœurs et le perfectionnement progressif de la lumière artificielle modifiant le caractère des réunions et réceptions du soir. Et je retiens le détail ingénu du linge dans lequel le convive emportait pour les siens quelqu'une des friandises servies au festin ; la tradition sans doute s'en est conservée, — c'est un trait de plus d'hérédité romaine, dans l'emploi du mouchoir moins admis, mais constaté au buffet des bals du palais à Bucarest. A propos de la vaisselle d'argent des anciens, je mentionnerai encore le « scyphus » en vermeil trouvé sur la rive roumaine du Danube et conservé au musée de Bucarest, dont M. Tocilesco a donné la description détaillée dans son ouvrage sur le *Trésor de Pétrossa :* le relief de la coupe, scènes de bords de lac avec cigognes, serpents, lézards, plantes aquatiques, arbres en fleurs et

oiseaux juchés, d'une observation pénétrante, atteste un travail de ciselure d'une rare finesse et une ornementation du meilleur goût. — Même intérêt et même compétence dans les brochures antérieures de M. Kalindero sur le *port de la barbe et des cheveux*, sur le *port des perruques et les barbiers* chez les Romains, éditées comme le volume précédent avec un soin luxueux, ornées de nombreuses illustrations et enrichies de capitales, d'en-tête de paragraphes, de différents traits et vignettes imprimés en rouge.

L'activité et les travaux habituels de M. Constantin I. Istrati sortent complètement de mon domaine : directeur de l'Institut de chimie organique de Bucarest, à la fois excellent administrateur et organisateur infatigable (exposition pour la diffusion des sciences en Roumanie), un temps ministre de l'Instruction et des Cultes, il poursuit des recherches qui l'ont fait connaître et apprécier dans le monde scientifique plus encore en Occident que dans son propre pays. Par bonheur il consacre ses loisirs à des études historiques où je trouve un érudit, un penseur et un artiste. Ses écrits ont le charme et la particulière originalité que lui-même signale dans les ouvrages des savants admis à l'Académie française : « A côté des connaissances générales, des vues profondes dont ils témoignent, ils détiennent quelque chose de la beauté des sciences positives, cette beauté qui fait que la conception de l'homme de sciences embrasse des horizons qui échappent à l'homme de lettres. » Dès les premières pages de son discours de réception, l'analyse des œuvres de **Jean Ghica** le fait toucher aux questions les plus ardues de la science et de la philosophie : celle de l'unité de la matière, où les découvertes incessantes des chimistes modernes s'en vont confirmant les assertions des alchimistes ; celle de la connaissance de la Cause première, que le Dr Istrati veut estimer finalement accessible par la perfectibilité illimitée de l'intelligence humaine, et celle de l'union possible de la Religion et de la Science sur la base des progrès scientifiques, à mesure que la connaissance de l'univers, dans l'infiniment grand et dans l'infiniment petit, remplira davantage d'admiration celui qui en pénètre les lois.

Jean Ghica (1816-1897), auquel M. Istrati était bien digne de succéder, fut un de ces hommes supérieurement doués qui, dans un pays de culture avancée, aurait pu se spécialiser et laisser des « traités précis, des procédés nouveaux et un nom illustre ». Dans l'état où se trouvait son pays en 1841, il dut se faire tout à tous et fut tout à la fois : ingénieur des mines, professeur de mathématiques, de géologie et d'économie politique, révolutionnaire et exilé, gouverneur de l'île de Samos, ministre et président du Conseil, membre et plusieurs fois président de l'Académie roumaine, historien et archéologue, écrivain fécond et varié, directeur général des théâtres, grand propriétaire et agriculteur, ministre plénipotentiaire (Londres, 1881-88) et

descendant d'une famille dont le passé et le nom sont célèbres. Certains de ses projets de réformes dans l'enseignement n'ont été réalisés que de nos jours. Chrétien-orthodoxe il ne craignit pas d'être un des premiers à demander l'abandon du calendrier Julien, attendu que « ce qui peut être le plus agréable à Dieu, c'est que nous calculions le temps d'après les lois que Lui-même a fixées à la marche des corps célestes » ; et savant il déclarait déjà que la physique, la chimie et la mécanique pourraient se réduire à une seule et même science. Esprit vaste, observateur de valeur, vulgarisateur de premier ordre, tel apparaît Jean Ghica, un des pionniers les plus actifs de la renaissance culturale, sociale, politique et nationale de la Roumanie.

MARCEL MONTANDON.

LETTRES RUSSES

Maxime Gorky : *Les Enfants du Soleil.*

Lorsque ces lignes paraîtront, Maxime Gorky aura lu, au *Théâtre Artistique* de Moscou, sa nouvelle pièce intitulée : **Les Enfants du Soleil**. Il l'a écrite en prison, après les massacres du 9/22 janvier, alors que battaient leur plein les événements sinistres qui ont agité la conscience de l'humanité civilisée.

Ce sont peut-être là les seules conditions qui ont créé une nouvelle atmosphère morale, propre à l'enfantement de la nouvelle œuvre du grand écrivain. La forme en est forte et belle et atteint, au 2e acte, une intensité telle que les répliques semblent s'échapper des âmes mêmes des principaux personnages. Mais, comme tendance, comme idée, c'est un nouveau Gorky qui nous apparaît dans *Les Enfants du Soleil,* un Gorky plein d'angoisse et de pessimisme.

Nous sommes dans le milieu des « Enfants du Soleil », c'est-à-dire des hommes qui sont nés dans les rayons chauds et vivifiants du « Soleil », des hommes de la « Science et de l'Art ». Aux enfants du Soleil, aux intellectuels, comme nous le verrons tout à l'heure, sont opposés les *hommes obscurs,* nés loin du soleil, la foule, le peuple. Ces intellectuels sont représentés par un grand savant chimiste et un grand artiste. Tous les deux vivent et agissent d'après un idéal. Le savant ne croit qu'à la science qui, seule — vérité suprême — peut rendre et rendra heureux les hommes, et c'est dans cet ordre d'idées qu'il travaille avec un dévouement qui va jusqu'à l'abnégation, jusqu'au sacrifice, et qu'il est compris et secondé par son admirable compagne Hélène qu'il oublie et néglige souvent comme femme et épouse.

L'artiste, lui, ne croit qu'à l'art, qu'à la beauté qui rénovera le monde et rendra heureux les humains.

Tous les deux remplissent leurs devoirs sociaux en répandant leurs lumière et chaleur d'enfants du Soleil sur ceux qui n'en ont pas.

Au deuxième acte, que j'ai mentionné plus haut, l'artiste parle ainsi, dans des vers qui semblent taillés dans le roc :

Pareils aux étincelles dans le nuage noir de la fumée,
Nous sommes isolés, au milieu de cette vie,
Mais nous y sommes la semence du Futur,
Nous y sommes les feux du devenir...
Nous servons honnêtement dans le temple lumineux
De la Liberté, de la Vérité, de la Beauté,
Afin qu'en aigles altiers
Croissent les taupes aveugles.

L'artiste aime Hélène, la femme du savant, le lui dit et cherche à la convaincre de partager son amour. Il fait valoir devant elle l'indifférence de son mari qui l'oublie au milieu de ses travaux, de ses expériences, tout à son laboratoire et à ses appareils, mais Hélène résiste. Elle n'aime pas le mensonge. Elle soumettra la situation au mari lui-même, et, si l'artiste dit vrai, si elle est étrangère à la vie et au cœur de son époux, alors ils se sépareront et elle deviendra la femme de l'artiste. Justement le moment qu'elle choisit pour cette explication est très propice. Le savant vient de subir une attaque en règle de la part d'une veuve très riche qui lui a déclaré son amour et son admiration, et vu que, tout à la science, il a perdu sa propre fortune, lui offre la sienne pour que lui soit construit un temple, le temple de la science, où il pourra travailler en toute liberté, et sans souci aucun, pour la science et l'humanité. Le savant est perplexe et s'efforce d'écarter cette femme, de se débarrasser de « cette personne qu'il ne comprend pas », et il demande à sa femme, à Hélène, ce qu'elle peut bien lui vouloir. Hélène n'a qu'à parler pour s'expliquer avec son mari. Il se trouve qu'ils s'aiment, qu'ils se comprennent et ils continueront à vivre et à travailler ensemble, la main dans la main, selon leur idéal, pour le bien d'autrui.

A côté de ces personnages de symbole, de ces enfants de l'idéal, nous en voyons d'autres, des types réels de la vie et de l'ambiance russe : Lise, leur parente, une jeune fille devenue neurasthénique à la suite de la répression sanglante d'une manifestation politique ; un vétérinaire, Tchepourny, brave et honnête garçon, mais sceptique et plaisant qui fait honnêtement et simplement sa besogne sans pouvoir se hausser jusqu'à l'idéal moderne de la solidarité sociale, à l'altruisme élevé dont sont pénétrés tous les autres personnages que je viens de nommer. Tchepourny aime Lise, mais celle-ci lui jette le reproche d'aimer des bêtes et de travailler pour elles, et de ne pas savoir aimer les hommes et travailler pour eux.

Dans la cour même de la maison où habitent le savant et sa femme grouille tout un monde d'ouvriers et d'« enfants de l'obscurité ». Un serrurier et sa malheureuse femme, battue par lui sauvagement, sont

l'objet des sollicitudes particulières du savant et d'Hélène. Malgré tous les soins d'Hélène la femme du serrurier meurt. C'est que, dans cette petite ville de province où l'action se passe, le choléra vient de faire son apparition. Des bruits sinistres commencent à courir. On raconte dans la maison du savant que le bas peuple, monté contre les médecins et les savants, qu'il accuse de répandre le choléra, a déjà commencé à massacrer les intellectuels — médecins, étudiants, etc. Justement le savant s'est attardé au dehors ; sa femme l'attend avec anxiété... Un brouhaha se fait entendre. C'est le peuple révolté qui s'approche. En effet, le savant accourt, poursuivi par une foule en fureur. Et, au premier rang des malheureux inconscients, se trouve le serrurier, hurlant contre son bienfaiteur : « C'est lui qui de son laboratoire répand la maladie par ses liquides diaboliques. » La foule, poussée par un tel chef, va commettre un crime. « Ah ! je suis veuf, c'est à ton tour de devenir veuve », crie le savant à Hélène. Alors celle-ci, ne voyant que le danger et n'écoutant que son cœur, saisit un révolver et défend son mari en faisant feu sur la foule dont elle tue le meneur. C'est le point culminant de la tragédie qui hante à l'heure qu'il est la pensée de Gorky : l'amie du peuple, l'intellectuelle qui donne son âme et sa vie au peuple, est obligée de tirer sur ce même peuple soulevé par la misère et l'ignorance contre ses meilleurs et uniques amis !

Et, pour rendre ce moment plus tragique encore, l'auteur amène Lise qui, inquiète et troublée par ce qui se passe, accourt en demandant : « Où est-*il?* » *Il* c'est Tchepourny, le brave vétérinaire qu'elle a repoussé, mais qu'elle aime. Un billet va lui donner la triste réponse. Le spirituel Tchepourny qui plaisantait sans cesse s'est donné la mort en plaisantant encore. Il lui rappelle — à Lise — qu'elle lui reprochait de ne pas aimer assez les hommes, et il lui raconte l'anecdote du Français et de l'Anglais qui, traversant la mer, parlent des hommes qui s'y sont noyés. Le Français constate que, parmi ces noyés, il n'y a que des Français et pas un Anglais. Alors l'Anglais, honteux pour ses compatriotes et désirant sauver leur réputation, se jette à la mer et se noie. Tchepourny, honteux du reproche de ne pas aimer les hommes autant que les bêtes, se pend pour prouver son amour.

Tel est *grosso modo* le sujet des *Enfants du Soleil*, que je connais grâce à la complaisance d'un ami commun qui a assisté à la lecture de la pièce.

On y voit la source du pessimisme et des préoccupations de Gorky. Les *Enfants de l'obscurité* l'épouvantent. Ce serrurier aigri et rendu furieux par la conscience du *Mal social*, mais aussi par celle de l'impuissance à y remédier, c'est un symbole du danger que craint Gorky. Et il le dit explicitement dans une interview retentissante que publie la *Rouss*. Notre confrère est allé demander à Gorky de lui raconter sa

pièce. Gorky refuse pour plusieurs raisons, dont une est à noter. Un écrivain — d'après Gorky — ne peut pas être en relations intimes — par des journaux, par des interviews — avec le lecteur, comme, par exemple, c'est le cas « en France ».

Ayant refusé de parler de sa nouvelle pièce, Gorky se mit cependant à parler de l'*intelligentcia* en ces termes :

Nous autres, Russes, nous avons la meilleure *intelligentcia* du monde. Qu'elle soit ridiculisée, dévoilée, par exemple dans *En Villégiature* (cette pièce faible, ratée, ennuyeuse, que j'ai eu tort de publier), elle n'en est pas moins la meilleure au monde. La meilleure par le désintéressement, par l'abnégation avec laquelle elle sert le peuple. Elle est la meilleure, mais elle est si peu nombreuse qu'elle ne couvre que d'une couche très mince, d'une pellicule, la masse première, non refroidie, bouillonnante encore : le peuple. Cela c'est en bas. Et, en haut, c'est l'écume de l'intelligentcia, les avortons.

Et alors si cette bouillante masse rompt la mince enveloppe, elle peut couvrir, engloutir, sans qu'il en reste de traces, et l'intelligentcia et tout ce qu'elle a produit au monde, et tous ces musées, et cette beauté, et cette culture. Et ce sera horrible. Et ce sera plus horrible que les horreurs auxquelles les récits des journaux vous ont accoutumés. Est-ce que la mort d'un homme, prise séparément, peut être une horreur, cet homme fût-il Léo Tolstoy ou Boulgakoff (1). Chacun d'eux a fait son œuvre, a rendu l'humanité plus humaine, a fait de plusieurs brutes des hommes, a semé le bien... Mais ce qui sera une horreur, c'est la mort de toute une civilisation.

Pourquoi ces pensées!... Est-ce que plusieurs civilisations ne se sont pas évanouies, qui furent plus parfaites que la nôtre? Est-ce que l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie n'a pas été une horreur? Et la perte de Pompéi, n'en a-t-elle pas été une autre ?

Dans cette *interview*, Gorky s'est laissé aller à sa pensée, à ses préoccupations actuelles et il les développe d'une manière saisissante dans sa pièce. Il a peur pour les *Enfants du Soleil* qui sont si peu nombreux et qui peuvent être dévorés, submergés par la foule énorme des *Enfants des Ténèbres*. Par ce nouveau cri d'angoisse, par cet appel d'alarme au milieu de la *Tempête* qu'il avait annoncée (2), Gorky provoquera une nouvelle poussée de l'opinion publique du côté de l'instruction du peuple.

J'ai déjà parlé l'année dernière d'une tentative de souscription faite par la *Rouss* en vue de créer un Fonds d'instruction populaire. Les événements se déroulant avec une rapidité vertigineuse ont détourné de cette tentative l'attention du public russe. Depuis, d'autres furent faites en vue de créer des bibliothèques et d'éditer des brochures populaires traitant de toutes les questions politiques et sociales à l'ordre du jour en Russie. Ces brochures à la portée du peuple, mises en

(1) Ecrivain philosophe.
(2) V. *L'Annonciateur de la Tempête*, éd. du *Mercure de France*.

vente par les nouvelles maisons d'édition de *Donskaïa Retch*, de *Molot*, etc., sont d'un prix infime : 1, 2, 3 kopecks.

En outre, le congrès de Zemstvos, réuni à Moscou, a élu une commission chargée spécialement d'éditer des ouvrages pour la masse du peuple.

Les *Gens du Soleil*, du Soleil levant, dirai-je, n'oublient pas, par conséquent, ceux d'en bas qui sont encore dans les ténèbres.

Le cri de Gorky ne sera donc pas un appel dans le désert.

E. SÉMÉNOFF.

ÉCHOS

A propos de *Compère le Renard*. — *Redde Cæsari*... — Le Pèlerinage de Médan. — Rivarol. — « La Revue Libre. » — Un Concours de pêche.

A propos de « Compère le Renard », M. Georges Polti nous prie d'insérer ce qui suit :

Neuilly, 7 septembre 1905.

Mon cher Vallette,

Que les lecteurs du Mercure m'excusent.

Afin d'éclairer un rédacteur de *l'Eclair*, je me vois forcé de redire :

1° Que je ne me suis pas attribué la paternité du *Roman de Renart* (dont j'ai même pris soin de rappeler « les 1000 ans d'existence » non pour l'apprendre au public instruit, mais à tels diurnales...)

2° Que la seule priorité en question réside dans l'idée d'avoir le premier « porté à la scène la vie étrange » dudit *Roman*.

Et 3° que, si j'ai pris date, c'est simplement pour ne pas me voir accusé, dans quelques mois, d'avoir.... imité M. Rostand.

Cordialement à vous,

G. POLTI.

§

Redde Cæsari... — M. Francis Vielé-Griffin nous adresse le billet suivant :

Ch. de la Roche-à-Guet,
par Saint-Pierre-de-Maillé (Vienne).

Le 2 sept. 1905.

Mon cher Vallette,

La discussion linguistique, assez obscure, que vous avez inaugurée il y a quelques mois dans vos Echos, ne doit pas se clore en laissant à tel de vos lecteurs, amateurs d'apéritifs, l'illusion qu'en réclamant un *bitter* il « parle anglais ». Non que ce mot n'affecte la forme d'un adjectif insulaire et ne puisse qualifier dans la langue de Shakespeare le ton parfois *amer* de cette polémique ; mais enfin le consommateur pacifiste ne coopère en rien à l'entente cordiale en se commandant complaisamment un *bitter* : il parle, tout bonnement, *hollandais;* ce qui doit être déjà une satisfaction suffisante pour M. J. Joseph-Renaud.

Bien à vous,

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

§

Le Pèlerinage de Médan. — A l'occasion du huitième anniversaire de la mort d'Emile Zola, ses admirateurs et ses amis se rendront le 29 septembre prochain à la villa de Médan, où des poèmes seront dits et des discours prononcés devant le buste de l'écrivain. M. Marcel Batilliat a notamment accepté d'apporter l'hommage de la jeunesse littéraire à la mémoire d'Emile Zola.

Des cartes d'invitation sont mises gracieusement à la disposition des personnes qui en adresseront la demande à M. Maurice Le Blond, secrétaire du comité, 69, rue Boursault.

§

Rivarol. — Pour répondre à une question qui nous est fréquemment adressée, le quatrième volume de notre « Collection des plus belles pages » sera un *Rivarol*.

§

« **La Revue Libre** » est annoncée pour le premier octobre. Ce sera une revue mensuelle d'art et de littérature, que dirigeront MM. Fernand Paul et Maurice Gilles. Rédaction et administration : 23, rue de la Commune, Saint-Josse-ten-Noode, Bruxelles. Abonnements : Belgique, 3 fr.; France, 4 fr.

§

Un Concours de pêche. — Le *Journal* du 31 août annonce un concours de pêche, et il donne le programme de la journée (les mots entre parenthèses sont de nous) :

A midi, réunion des pêcheurs au siège social de la *Flottante*, 8, place de la République.

A une heure, défilé obligatoire pour tous les concurrents; tirage au sort des places.

A deux heures, ouverture du concours par une détonation. (Nous sommes encore place de la République.)

A quatre heures, fermeture du concours par une détonation et passage (pesage évidemment) du poisson. (Nous sommes toujours place de la République.)

A cinq heures, défilé obligatoire, etc. (Nous n'avons pas quitté la place de la République.)

D'où il appert que la *Flottante* a tendu ses lignes sur la place de la République, peu encombrée d'herbes assurément et toute amorcée par le crottin. Idée ingénieuse ! Et nous songeons que c'est peut-être pour la même raison que Mme de Staël préférait aux campagnes verdoyantes et aux claires rivières son ruisseau de la rue du Bac.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

EUGÈNE FROMENTIN

ET L'INFLUENCE DE « DOMINIQUE »

Lorsqu'il regarde au Louvre, pour la première fois, *la Chasse au Faucon en Algérie* ou *les Femmes Egyptiennes au Bord du Nil*, rien n'émeut tout d'abord le spectateur. De ces toiles harmonieuses, il ne vient aucun de ces détails qui révèlent une forte personnalité et dans lesquels l'erreur de la mode actuelle se plaît à retrouver la main du génie. Non! la composition elle-même ne semble guère ressortir des procédés de l'époque. Cet exotisme paraît banal, vieilli ; la couleur en est froide, la correction trop aimable. Mais si, résistant à cette impression première, vous demeurez plus longtemps devant ces toiles, peu à peu, un sentiment d'harmonie vous pénètre, vous prenez conscience de tout le labeur volontaire et mesuré qu'il a fallu à l'artiste pour réprimer la fougue et l'exubérance de ses souvenirs. Ici, tout a été sacrifié à l'ensemble. Le peintre a distribué ses tons qui se répondent avec un sens infiniment et subtilement averti de toutes les valeurs. Examinez les gammes de vert et de cinabre dans le costume du jeune cavalier ou celui de l'oiseleur, la clarté qui sourit et qui baigne chaudement cette scène de chasse ou encore l'horizon du fleuve et le rêve des femmes. On se sent en présence d'une beauté grave, profonde, d'une sensibilité nuancée et précise. Toutes les qualités que nous voulons *françaises et classiques* sont, ici, réunies avec un goût parfait. Plus spécialement se dégagera, d'un examen attentif, la grâce voluptueuse et virile pourtant, faite de no-

blesse hautaine et d'abandon qu'il y a dans le regard des personnages, et aussi cette sorte de grâce caressante que l'artiste prête à ces belles têtes de chevaux, intelligentes et fines, ombragées d'une crinière dont la souplesse ondoyante fait songer aux chevelures des amoureuses romanesques. Nous ne prétendons pas juger l'œuvre du peintre, mais par le rayonnement de son charme sobre, harmonieux, discrètement féminisé, hautain, tout en nuances, nous devinons et expliquons déjà l'œuvre littéraire du romancier de *Dominique*.

Demain, à l'occasion de fêtes et d'une statue d'Ernest Dubois, ce nom d'Eugène Fromentin longtemps oublié frappera de nouveau le public. Rappelons que, par son influence sur certains écrivains récents et par ses livres seuls, il était déjà pour le lettré à un degré d'estime que les cérémonies officielles ne sauraient exhausser.

§

Eugène Fromentin naquit à la Rochelle, le 24 octobre 1820. Il était le second fils d'un médecin fort réputé dans cette ville. Son père s'occupait aussi de recherches de bibliophilie; il avait beaucoup lu et même beaucoup peint. Ses tableaux, d'un romantisme conventionnel, pleins de nymphes au bain, de paysages pittoresques, châteaux abandonnés, horizons de forêts, cascatelles de Tivoli, etc..., sont toutefois d'un intérêt médiocre et d'une facture négligée. Ce ne sont pas ces toiles qui décideront la vocation d'Eugène Fromentin.

Eugène Fromentin fit tout d'abord au collège de sa ville natale d'assez bonnes humanités, puis, sur l'ordre paternel, vint à Paris étudier le droit, à l'âge de dix-neuf ans. Il s'était lié avec un de ses compatriotes, Emile Beltremieux, qui avait fondé *la Revue organique de l'Ouest*, à laquelle il donna une critique des salons et des poèmes. Car depuis quelque temps, il écrivait beaucoup de vers. Mais une trop grande précocité critique gênait son lyrisme (1) et ses premiers essais ne peuvent nous donner que de misérables indications. Il s'essaie cependant au dessin et, d'autre part, nous possédons de lui, en 1841, deux eaux-fortes quelconques, représentant l'une son

(1) « Les vers étaient bons, d'un mécanisme ingénieux, libre, imprévu, mais peu lyriques en somme, quoique les intentions du livre le fussent beaucoup. » — *Dominique*, page 34.

ami Beltremieux, l'autre un de ses camarades d'études : Dubois. Mais Eugène Fromentin a foi surtout en son avenir littéraire. Il s'est fait présenter à Edgar Quinet, à Sainte-Beuve, à Michelet et se montre assidu de leurs réceptions. Il fait la rencontre d'un jeune peintre, Michel Carré, qui devait s'illustrer plus tard par d'innombrables livrets d'opéra. En sa compagnie il entreprend un long voyage, s'enthousiasme pour la peinture, se met à fréquenter assidument les musées. Il admire Léonard de Vinci, le napolitain Salvator Rosa, mais, par-dessus tout, il s'exalte pour les peintres français de couleur éteinte et sobre, de dessin correct, Chardin et Lesueur, puis pour les paysagistes hollandais Berghem, Ruysdaël et Wynants. Il applaudit Delacroix et goûte la musique italienne. Il fait part à son père de ses projets et demande à abandonner l'étude de Maître Denormandie, où il travaillait, pour satisfaire sa nouvelle inclination. Le docteur Fromentin opposa une longue résistance à ce projet, et ne se décida qu'à la condition qu'il choisirait lui-même l'atelier de son fils. Il désigna celui du paysagiste Rémond, peintre fort sage, dont les conseils sévères ne furent pas longtemps écoutés de son nouvel élève. Eugène Fromentin déserta l'atelier de Rémond pour celui de Cabat, qui fut son véritable maître. Il revient ensuite se fixer à la Rochelle. En 1846, il entreprend, avec Armand de Mesnil, son premier voyage en Algérie. L'année suivante, il exposa au Salon. En 1848, il retourne en Algérie accompagné d'Auguste Sulzmann et s'installe plus d'un mois dans l'oasis de Zoztchy. En 1852, il revient encore sur la terre de ses prédilections, d'abord à Mustapha, puis à Blidah, et visite durant l'été Laghouat. Il en rapporta deux volumes et ne devait jamais plus revoir ses paysages qu'il allait faire revivre, selon le mot de Sainte-Beuve, « *par ses deux muses. Il était peintre en deux langues* ». *La Revue de Paris* (1856) publia *Un été dans le Sahara;* la *Revue des Deux Mondes* donna (1858) *Une année dans le Sahel.* Il était marié depuis 1852. *Dominique* parut en 1862, et *les Maîtres d'autrefois* en 1876. La même année il se présenta à l'Académie française et obtint quatorze voix. Il mourut brusquement peu de temps après. L'Empire l'avait fait chevalier de la Légion d'honneur en 1859 et officier en 1869. Il avait également obtenu toutes les médailles des Salons. Ses tableaux et ses livres étaient accueillis avec une égale faveur par

l'élite. Sa fortune personnelle, qui était honorable, ajoutée aux revenus de son art, lui permettait une existence heureuse. Il n'eut aucune haine, ni le goût des intrigues, ni le dégoût du monde. Sa vie fut active, harmonieuse. Il ne connut ni la décrépitude, ni la honte du déclin. Une tendresse intelligente l'enveloppa. Pourtant, semble-t-il, deux douleurs l'atteignirent, l'une, plus secrète et qu'il semble avouer dans son roman, l'autre plus haute, à voir la défaite de la patrie !...

§

Pays de lumière et de souvenirs, la Rochelle, avec ses remparts, ses demeures antiques, son havre féodal, devait influencer l'imagination du jeune Fromentin, en même temps qu'elle offrait, aux regards du peintre futur, ses violents contrastes d'ombre et de clarté, ses oppositions de couleurs, la vie pittoresque et grouillante de ses quais et de son canal.

Sa sensibilité extrême d'imaginatif incitait le peintre plus tard à en retracer le souvenir, Pourtant ce sont les livres et les tableaux, surtout, par-dessus tout, ses voyages qui l'ont formé. Georges Sand, à laquelle il dédiait *Dominique*, nous a laissé de lui ce portrait:

Eugène Fromentin est petit et délicatement constitué. Sa figure est saisissante d'expression, ses yeux sont magnifiques. Sa conversation est comme sa peinture et comme ses écrits, brillante et forte, solide, colorée, pleine.

On l'écouterait toute la vie. Il jouit d'une considération méritée, sa vie étant, comme son esprit, un modèle de délicatesse, de goût, de persévérance et de distinction. Il a des amis sérieux, dévoués, une famille charmante. Heureux ceux qui peuvent vivre dans l'intimité de cet homme exquis à tous égards! Voilà ce que vous pouvez affirmer en toute sûreté de conscience et de jugement.

Et dans le livre qu'il a consacré à Fromentin, Louis Gonse nous renseigne sur les habitudes du peintre:

Son atelier avait une tenue sévère et élégante qui vous frappait, mais sans recherche préméditée.

Fromentin le voulait, par-dessus tout, d'une propreté et d'un ordre extrêmes. A vrai dire, c'était plus un salon qu'un atelier. Une grande cheminée en vieux chêne en occupait le fond, vous invitant aux douces causeries. Peu ou point de tableaux. Fromentin mettait une sorte de pudeur dans son travail ; il ne laissait pas volontiers examiner ses

études ; le tableau en cours d'exécution occupait à peu près seul, en belle lumière, le centre de l'atelier. Dans ce cadre de choix, où rien ne faisait tapage, la figure du maître prenait une exquise délicatesse.

Elégance, sobriété, délicatesse, ce sont bien là les qualités qu'il possédait et qu'il prisait. En préface à la troisième édition (1874) d'*Un été dans le Sahara*, Fromentin précisera ses théories d'art. Elles éclairent, de façon nette et définitive, ce qu'il voulut faire et qu'il réalisa d'ailleurs. Ces théories, on le reconnaîtra, sont celles d'un art classique qui se contente d'un minimum de procédés, des couleurs moindres :

A l'époque où je fus pris du besoin d'écrire je n'étais qu'un inconnu, très ignorant et désireux de produire ; pour ces deux raisons fort en peine.

.... Je me persuadais qu'il n'y a pas de sujet médiocre, ni de sujet ennuyeux, mais seulement des cœurs froids, des yeux distraits, des écrivains ennuyés... La nouveauté du sujet ne m'embarrassait guère. Il ne me semblait nullement téméraire de parler de l'Orient après tant d'auteurs grands et charmants. Convaincu que, n'étant personne encore, j'avais chance de devenir quelqu'un et qu'à être ému, net, sincère, on risquait d'être écouté.

Le hasard m'avait fourni le thème ; restait à trouver la forme. L'instrument que j'avais dans la main était si malhabile que d'abord il me rebuta. Ni l'abondance, ni la vivacité, ni l'intimité de mes souvenirs ne s'accommodait des pauvres moyens de rendre dont je disposais. C'est alors que l'insuffisance de mon métier me conseilla, comme expédient, d'en chercher un autre et que la difficulté de peindre avec le pinceau me fit essayer de la plume.

Voilà, qu'on me pardonne ce retour sur leurs origines, comment sont nés ces deux livres ; à côté d'un chevalet, dans le demi-jour d'un atelier, que le soleil oriental constamment en vue comme une sorte de mirage éblouissant ne parvenait pas toujours à égayer...

Quel exemple ne donne-t-il à notre époque d'anarchie littéraire et de confusion des genres ! Ce peintre, qui ne veut pas de littérature dans ses tableaux ou de peinture dans ses livres, qui a conscience des limites particulières à chaque mode d'expression, avec quel étonnement a-t-il dû écouter les disciples des Goncourt ?

... Je me demandais s'il était nécessaire d'ajouter aux ressources d'un art qui vivait de son propre fonds et s'en était trouvé si bien. En

définitive, il me parut que non... Il y a des formes pour l'esprit, comme il y a des formes pour les yeux ; la langue qui parle aux yeux n'est pas celle qui parle à l'esprit. Et le livre est là non pour répéter l'œuvre du peintre, mais pour exprimer ce qu'elle ne dit pas (1).

D'une telle profession de foi devaient naître les critiques des *Maîtres d'autrefois* comme étaient nées ses impressions de voyage et *Dominique*.

Une année dans le Sahel, Un été dans le Sahara, ce que sont ces livres d'un style sobre, d'une couleur fondue, qui, pleins d'odeurs, de soleil et de parfums, suggèrent plus encore qu'ils ne montrent, on l'a déjà dit et leurs pages fleurissent toutes les anthologies. C'est un style et un coloris qui se rapprochent de Mérimée et de Stendhal avec moins de sécheresse que le premier et infiniment plus de sûreté dans le choix des mots que le second. On connaît ces longs récits de fantasias arabes, ses apologies du cheval:

Douce et vaillante bête ! Dès que l'homme a posé sa main sur son cou pour en empoigner les crins, son œil s'allume, et l'on voit courir un frisson dans ses jarrets. Une fois en selle et la bride haute, l'homme n'a pas besoin de lui faire sentir l'éperon. Elle secoue la tête un moment, fait résonner le cuivre ou l'argent de ses harnais ; son cou se renverse en arrière et se renfle en un pli superbe ; puis le voilà qui s'enlève, emportant son cavalier avec ces grands mouvements de corps qu'on donne aux statues équestres... (2).

Un soir de pluie sur l'oasis, les mirages, une fontaine sur des palmiers, une chasse, une halte dans le désert, le passage d'un gué, plus intenses, plus touchantes ou plus nobles, plus graves, plus profondes, surtout que dans ses tableaux, toutes ces scènes animent ces deux livres ; mais l'œuvre par laquelle Eugène Fromentin se survit encore parmi nous, c'est ce roman psychologique et autobiographique qu'est *Dominique*. Peu d'ouvrages ont eu une telle influence heureuse !

§

Dominique est une incarnation de *Werther ;* mais c'est aussi la suite de *la Princesse de Clèves*, de *Manon Lescaut* et d'*Adolphe*. L'histoire, notée jour à jour, d'une passion unique, absorbante, irréalisable, le récit, présenté sous forme de confession,

(1) Préface à la troisième édition d'*Un Eté dans le Sahara* (Plon, 1874).
(2) *Une année dans le Sahel.*

apporte pourtant un élément nouveau dans la série des autobiographies sentimentales. Un élément que l'école naturaliste devait négliger et c'est cette omission qui enlève toute vérité par exemple à la conclusion vulgairement lyrique de *Germinal*. L'influence du décor natal, la force des mille liens qui nous attachent à « notre terre et à nos morts ». Werther se suicide, Des Grieux, du moins dans la version ordinaire de *Manon Lescaut*) (1), demeure inconsolable, Dominique retourne vivre au milieu du paysage familier à son enfance. Il a reconquis la paix du cœur, et tout ce qu'on peut goûter de bonheur, lorsque le rêve est mort, par une existence active et utile.

Ce que j'ai à vous dire de moi est fort peu de chose et cela pourrait tenir en quelques mots ; un campagnard qui s'éloigne un moment de son village, un écrivain mécontent qui renonce à la manie d'écrire et le pignon de sa maison natale figurant au début comme à la fin de son histoire... (*Dominique*, p. 46.)

Dominique, dont la mère est morte en lui donnant le jour, n'a guère connu davantage son père qui fut de santé misérable et qui ne survécut que de quelques années à sa femme. Il grandit dans le domaine agricole des Trembles, entre une vieille tante paternelle et des domestiques. L'enfant court les champs, indiscipliné, sauvage, vivant avec des fils de paysans. Il s'éprend d'amour pour les superstitions locales, pour les choses qui se passent en plein air.

Tout dissipé que je fusse et tutoyé par des camarades de village, au fond, j'étais seul de mon rang et dans des désaccords sans nombre avec l'avenir qui m'attendait. Je m'attachais à des gens qui pouvaient être mes serviteurs, non mes amis ; JE M'ENRACINAIS *sans m'en apercevoir et Dieu sait par quelles fibres résistantes, dans des lieux qu'il me faudrait quitter*, et quitter le plus tôt possible ; je prenais enfin des habitudes qui ne menaient à rien qu'à faire de moi le personnage ambigu, que vous connaîtrez plus tard, moitié paysan et moitié *dilettante*...

On confie l'instruction de Dominique à un jeune précepteur, « esprit bien fait, simple, direct, précis, nourri de lectures... très pratique et forcément très ambitieux... » L'existence de l'enfant se modifie. Il ne renonce pas à ses habitudes

(1) En effet *Manon Lescaut* comporte un autre dénouement que la mort de l'héroïne dans l'édition complète en deux parties.

de vagabondage et de courses champêtres, mais on lui impose une discipline, des heures de travail, cependant que sa passion pour la campagne ne fait que s'exalter. Curieux des mœurs des oiseaux et des odeurs rustiques, il promène parmi les bosquets, les blés mûrissants, les ravins broussailleux, un cœur troublé par les saisons et les heures, les nuances du soir et le poids des nuages, l'irritante électricité des jours orageux. L'automne l'accable et l'enivre :

Puis l'hiver arrivait ; le cercle de l'année se refermait sur lui. J'habitais un peu plus ma chambre ; mes yeux, toujours en éveil, s'exerçaient encore à percer les brouillards de décembre et les immenses rideaux de pluie qui couvraient la campagne d'un deuil plus sombre que les frimas.

Les arbres entièrement dépouillés, j'embrassais mieux l'étendue du parc. Rien ne le grandissait comme un léger brouillard d'hiver qui en bleuissait les profondeurs et trompait sur les vraies distances. Plus de bruit, ou fort peu ; mais chaque note plus distincte. Une sonorité extrême dans l'air, surtout le soir et la nuit. Le chant d'un roitelet de muraille se prolongeait à l'infini dans des allées muettes et vides, sans obstacles au son, imbibées d'air humide et pénétrées de silence. Le recueillement qui descendait alors sur les Trembles était inexprimable ; pendant quatre mois d'hiver, j'amassais dans ce lieu où je vous parle, je condensais, je concentrais, je forçais à ne plus jamais s'échapper, ce monde ailé, subtil, de visions et d'odeurs, de bruit et d'images qui m'avait fait vivre pendant les huit autres mois de l'année d'une vie si active et qui ressemblait si bien à des rêves.

Son professeur Augustin demeure insensible à ces beautés. Il écrit fiévreusement des drames et des comédies qu'il lit ensuite à son élève indifférent. Cependant, l'âge est venu pour Dominique d'entrer au collège. Sa sensibilité supportera ses premiers chocs douloureux dans cet établissement d'Ormesson où il se lie avec Olivier d'Orsel, « un des plus anciens noms et des meilleurs du pays... » qui a un oncle et deux cousines (1).

De ces deux cousines, l'une était une enfant appelé Julie ; l'autre,

(1) Dans un article de *la Revue de Paris* du 1er août 1905, M. Louis Gillet donne ces origines réelles de Dominique et dévoile celle qui fut Madeleine de Nièvres. Elle s'appelait Léocadie, elle était la femme d'un agent de change. D'origine créole, elle paraît n'avoir pas répondu à l'amour du jeune peintre et s'en être fait un jeu. Elle mourut à Paris des suites d'une intervention chirurgicale.

plus âgée que nous d'un an à peu près, s'appelait Madeleine, et sortait du couvent. Elle en gardait la tenue comprimée, les gaucheries de geste, l'embarras d'elle-même ; elle en portait la livrée modeste ; elle usait encore, au moment dont je vous parle, une série de robes tristes, étroites, montantes, limées au corsage par le frottement des pupitres, et fripées aux genoux par les génuflexions sur le pavé de la chapelle. Blanche, elle avait des froideurs de teint qui sentaient la vie à l'ombre et l'absence totale d'émotions, des yeux qui s'ouvraient mal comme au sortir du sommeil, ni grande, ni petite, ni maigre, ni grasse, avec une taille indécise qui avait besoin de se définir et de se former ; on la disait déjà fort jolie, et je le répétais volontiers sans y prendre garde et sans y croire.

Olivier est au contraire un garçon qui déjà vise à l'élégance, se dit fatigué, exilé parmi ses contemporains, actif, flâneur, inexact à ses rendez-vous, maniant les cartes, toujours partout et nulle part. Ce n'est point un pareil ami qui donnera à Dominique l'encouragement, l'appui moral, l'affection clairvoyante dont il a besoin à l'heure «où il entre dans la vie sans la haïr, avec un ennemi inséparable, bien intime et positivement mortel, lui-même ».

Il commence à s'analyser, à exercer sur ses actes ou ses désirs une minutieuse et perpétuelle critique, impitoyable. Cette méthode de permanente indiscrétion à son propre égard le jeta dans une série de troubles, d'excitations qui le conduisirent tout droit à une crise. Vers la fin d'avril, par un de ces jours pénétrés d'un vif courant de puberté printanière, parmi les végétations naissantes, dans la lumière qui stimule son sang, lui semble-t-il, l'enfant se sent tout à coup ému jusqu'aux larmes, mais « sans langueur, ni fade attendrissement »... Il vagabonde tout le jour en proie à une sorte d'inquiétude indéfinissable ; puis le soir tombe et il se trouve subitement en face avec le regard paisible et le blanc visage de Madeleine d'Orsel.

— Comment vous ici ? me dit-elle.

J'entends encore cette voix nette, aérienne, avec un léger accent du Midi, qui me fit frissonner. Je pris machinalement la main qu'elle me tendait, sa petite main fine et fraîche, et la fraîcheur de ce contact me fit sentir que la mienne était brûlante. Nous étions si près l'un de l'autre, et je distinguais si nettement les contours de son visage que je fus effrayé de penser qu'elle me voyait aussi.

« Nous vous avons fait peur ? » ajouta-t-elle.

Je compris au changement de sa voix à quel point mon trouble était visible. Et comme rien au monde n'aurait pu me retenir une seconde de plus dans cette situation sans issue, je balbutiai je ne sais quoi de déraisonnable, et, perdant tout à fait la tête, étourdiment, sottement, je pris la fuite.

Ce soir-là, je ne passai point par le salon de ma tante, et je m'enfermai dans ma chambre, de peur qu'on ne m'y surprît. Là, sans réfléchir à quoi que ce fût, sans le vouloir, absolument comme un homme attiré par je ne sais quelle irrésistible entreprise qui l'épouvante autant qu'elle séduit, d'une haleine, sans me relire, presque sans hésiter, j'écrivis toute une série de choses inattendues, qui parurent me tomber du ciel. Ce fut comme un trop-plein qui sortit de mon cœur, et dont il était soulagé au fur à mesure qu'il se désemplissait. Ce travail fiévreux m'entraîna bien avant dans la nuit. Puis il me sembla que ma tâche était faite; toutes les fibres irritées se calmèrent, et vers le matin, à l'heure où s'éveillent les premiers oiseaux, je m'endormis dans une lassitude délicieuse.

Désormais toutes les pensées de Dominique seront troublées de cette même image. La *cristallisation*, pour parler avec Beyle, s'accomplira. Madeleine ayant suivi son père dans une ville d'eaux, le jeune amoureux profite de son absence pour se nourrir des souvenirs évoqués dans le cadre où vit habituellement la jeune fille. L'écho de sa voix éteinte, le parfum de ses cheveux, le bruit de sa robe, toutes ces ombres émurent le timide et farouche et ardent Dominique. Vers le milieu de l'été, Madeleine revient. Cependant, entre Madeleine presque femme et cet adolescent à peine émancipé, il y a mille obstacles. Elle se marie avec le comte de Nièvres et demande à Dominique de demeurer son ami et l'ami de son mari. Jusqu'à présent elle a ignoré la passion de l'enfant ou feint de l'ignorer. Il se contient et promet ce qu'on lui demande.

Ensuite c'est la sortie du collège, l'arrivée à Paris, où il ne s'adaptera pas :

Quant à la vie de Paris, telle que l'entendait Olivier, je ne me faisais point d'illusions, et ne la considérais nulement comme un secours. J'y comptais un peu pour me distraire, mais pas du tout pour m'étourdir, et encore moins pour me consoler. Le campagnard en outre persistait et ne pouvait se résoudre à se dépouiller de lui-même, parce qu'il avait changé de milieu. N'en déplaise à ceux qui pourraient nier l'influence du terroir, je sentais qu'il y avait en moi je ne sais quoi de local et de résistant que je ne transplanterais jamais qu'à demi, et si le désir de m'acclimater m'était venu, les mille liens indéracinables des

origines m'auraient averti par de continuelles et vaines souffrances que c'était peine inutile. Je vivais à Paris comme dans une hôtellerie où je pouvais demeurer longtemps, où je pourrais mourir, mais où je ne serais jamais que de passage.

Il retrouvera son ancien précepteur Augustin, homme de volonté tenace, et entre ce dernier et son ami Olivier, de plus en plus gagné par la vie mondaine, et qui cherche à l'entraîner, Dominique, hésitant, tourmenté par le démon de l'analyse, souffrira chaque jour davantage.

Vainement, Olivier essaye-t-il de guérir la nostalgie sentimentale de son compagnon ; il le jette dans les bras d'une femme facile. Inutile remède. C'est encore l'ombre de Madeleine qui hante Dominique.

Les vacances réunissent aux Trembles la jeune femme, M. de Nièvres et son cousin. Des chasses, des excursions rapprochent Dominique et Madeleine. Elle est troublée, il est hésitant. La pastorale s'achève brusquement. On retourne à Paris. Un soir de bal, pour la première fois Dominique voit les épaules nues de Madeleine. Cette nuit-là, il revient chez lui plus amer, plus douloureux. La crise redouble d'intensité.

Il essaie de la diversion d'un voyage. Il annonce une absence de plusieurs mois et revient au bout de deux semaines. Enfin parce qu'il croit un instant avoir la force d'oublier, il fait l'aveu de son amour. Madeleine a une sœur plus jeune, Julie, qui aime Olivier sans être payée de retour. Dominique, à s'occuper du malheur d'une autre, échappe quelque temps à son propre désespoir. Après une scène dans une loge de l'Opéra, qui ne fait qu'exacerber l'angoisse de Dominique, il s'éloigne à la campagne, puis rejoint Madeleine au chevet de Julie qui se meurt d'amour. Maintenant, c'est Madeleine qui l'appelle, hésitante et farouche, emportée et amère, c'est Madeleine qui seule, chaque soir s'aventure dans le parc du château ou veille jusqu'au matin dans sa chambre dont elle laisse la clef en dehors. M. de Nièvres est absent.

Je la rejoignis au moment où elle mettait le pied dans le petit salon qui lui servait de boudoir, et où elle se tenait le jour.

« Aidez-moi à plier mon châle, » me dit-elle.

Elle avait l'esprit et les yeux ailleurs, et s'y prenait tout de travers. La longue étoffe chamarrée était entre nous, pliée dans le sens de sa

longueur, et ne formait déjà plus qu'une bande étroite dont chacun de nous tenait une extrémité. Nous nous rapprochâmes ; il restait à joindre ensemble les deux bouts du châle. Soit maladresse, soit défaillance, la frange échappa tout à coup des mains de Madeleine. Elle fit un pas encore, chancela d'abord en arrière, puis en avant, et tomba dans mes bras tout d'une pièce. Je la saisis, je la tins quelques secondes ainsi collée contre ma poitrine, la tête renversée, les yeux clos, les lèvres froides, à demi morte et pâmée, la chère créature, sous mes baisers. Puis une terrible contraction la fit tressaillir ; elle ouvrit les yeux, se dressa sur la pointe des pieds pour arriver à ma hauteur, et, se jetant à mon cou de toute sa force, ce fut elle à son tour qui m'embrassa.

Je la saisis de nouveau ; je la réduisis à se défendre, comme une proie se débat, contre un embrassement désespéré. Elle eut le sentiment que nous étions perdus; elle poussa un cri. J'ai honte de vous le dire, ce cri de véritable agonie réveilla en moi le seul instinct qui me restât d'un homme, la pitié. Je compris à peu près que je la tuais; je ne distinguais pas très bien s'il s'agissait de son honneur ou de sa vie. Je n'ai pas à me vanter d'un acte de générosité qui fut presque involontaire, tant la vraie conscience humaine y eut peu de part ! Je lâchai prise comme une bête aurait cessé de mordre.

Dominique s'enfuit vers la maison natale :

Aux premiers pas que je fis sur le chemin des Trembles, il y eut en moi un tressaillement de souvenir qui rendit ma douleur plus cuisante et cependant un peu moins tendue.

Maintenant les mille liens qui unissent Dominique à sa terre, à ses morts, reprendront progressivement leur empire. Il oubliera ou du moins l'amour ancien ne sera plus qu'un souvenir sans trouble et par lequel on goûte mieux l'apaisement actuel.

Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

A son tour Dominique fondera un foyer, une famille et s'unira ainsi à sa race et au sol des aïeux.

§

Cette saine conclusion d'un amour si maladif, si inquiet, si tremblant, à l'heure même où le romantisme triomphant glorifiait le désordre de la passion et exaltait les tragiques conflits du désir et de la mort, ne suffirait-elle pas à séparer Eugène Fromentin des autres écrivains de son temps? Ce

livre, dira-t-on, ressemble à tant d'autres ouvrages ! Que d'autres romans lui ressemblent ou s'apparentent à lui, de l'*Education Sentimentale* de Flaubert à *Sous les Tilleuls* d'Alphonse Karr ! Les amours de Stéphen et Madeleine ne sont-ils pas parrallèles, en effet, de l'aventure désenchantée de Dominique ?

Mais des œuvres plus récentes peuvent faire reconnaître dans Dominique un héros fraternel de leurs personnages, un miroir lointain de leurs idées, un écho de leur chant, un style similaire. Cela n'est point pour diminuer les écrivains d'aujourd'hui qui ont aimé *Dominique* et en ont développé des idées ou des façons de sentir qui n'y sont qu'à peine indiquées et dont Fromentin lui-même n'a pas toujours deviné l'importance et peut-être n'a pas su mesurer les conséquences.

Tout d'abord, les idées de déracinement, de dette contractée envers l'avenir de la race au nom des aïeux d'où nous descendons, la conscience des mille liens qui nous unissent au décor natal, l'expression même dont M. Maurice Barrès a nommé le plus synthétique de ses romans, la sensibilité sincère, la volonté d'accomplir ses devoirs en même temps qu'on enrichit, élève et raffine son moi, tout cela déjà nous est offert dans *Dominique*, jusqu'au professeur d'énergie qui est Augustin. Et si d'avoir écrit ces vérités trente-cinq ans avant l'auteur du *Roman de l'Energie Nationale*, Eugène Fromentin se trouve grandi, M. Barrès n'en est point abaissé, car c'est son honneur et sa gloire d'avoir deviné l'importance de détails qui tiennent en trois pages de *Dominique* et qui, s'ils apparaissent pour la première fois dans le roman, n'étaient pas nouveaux dans le domaine des idées.

Par contre MM. Paul Bourget et Octave Mirbeau se sont rencontrés dans une commune admiration de Fromentin. *Le Calvaire*, c'est, pas à pas, la vie de Dominique amplifiée, malsaine et soumise aux violences d'un sang lourd de tares héréditaires; c'est l'imitation par antithèse du roman de Madeleine de Nièvres, avec, en plus, de longs discours, toute l'exubérance romantique de M. Mirbeau. La conclusion est la même, le départ loin de la ville empoisonnée, le bain de nature, d'air et de soleil qui lavera le martyr d'amour de toutes ses souillures, de toutes ses défaillances.

M. Paul Bourget, lui, n'a jamais caché son enthousiasme pour Fromentin. *André Cornélis*, *Mensonges*, *le Disciple* offrent

non pas des points de ressemblance, mais des échos, des souvenirs, une manière de voir, de comprendre et de traduire qui, dans sa sécheresse alambiquée, rappelle encore les méthodes inductives d'investigation de *Dominique*. Romancier de l'analyse, M. Paul Bourget a dû s'appliquer les méthodes d'un des créateurs de l'analyse. Il les a transportées dans un autre domaine d'expériences, tandis que M. Mirbeau avait dédaigné les méthodes pour choisir le fonds.

M. Emile Pouvillon après Ferdinand Fabre s'est aussi souvenu de Fromentin. Tous deux ont élargi sa vision rustique, indiqué les influences profondes d'une enfance vagabonde parmi les champs. Leurs personnages descendent bien du *Dominique*, errant et rêveur et curieux, qu'on aperçoit aux premières pages du livre, perdu dans les grands blés ou songeur sous les branches des pins au crépuscule (1).

§

D'Eugène Fromentin on a pu dire qu'il avait découvert et donné la formule du roman psychologique. Ceux qui reliront *Dominique* y constateront avec surprise qu'il a été depuis vingt ans largement mis à contribution; que ce livre a suggeré plus d'œuvres que n'en a suscité l'observation directe de la vie. On remarquera que rien n'en a vieilli, qu'il n'étonne pas, qu'il est difficile d'en extraire des pages et surtout qu'il donne à l'esprit une douce émotion qui charme lentement sans éblouir. *Dominique*, roman classique, par la noblesse sans affectation des idées et du style, apparaît comme le *Werther* français, une œuvre saine, sans mysticisme et sans névrose, ce qui ne veut pas dire sans douleur et sans sincérité. Au contraire.

ERNEST GAUBERT.

(1) A continuer ces énumérations on retrouverait encore l'influence de *Dominique* dans certaines pages de M. André Theuriet, dans la sensibilité de M. Loti. Le roman de Fromentin dit surtout le premier chaînon d'une longue chaîne de belles œuvres.

POÈMES

PARITURÆ

O cette vision chère à mon souvenir!
Sur la pelouse, avec l'argent de la rosée,
La douceur de la lune humide était posée;
Lentement, lentement, je te voyais venir
Dans le jour qui mourait bleu comme une fumée,
Et l'heure me semblait plus tiède et parfumée,
Parce qu'un grand bonheur entrait dans ma maison.

Tu venais, langoureuse ainsi que la saison
A son déclin, parmi les molles vignes jaunes,
Dans l'allée où Bacchus danse aux pipeaux des Faunes,
Sous les arbres pesants de la maturité
Prochaine des fruits lourds de cet extrême-été.
Le crépuscule vert des branches éclaircies
Baisait tes longues mains, tes mains comme adoucies
D'avoir touché le cœur ensommeillé des fleurs,
Et tes bagues luisaient d'indicibles lueurs.

Tes ceintures lâchaient tes robes dénouées;
Assourdissant tes pas presque silencieux,
Sur le sable ta traîne éparse enchantait mieux
Ton rêve qui suivait le rêve des nuées.

Dans l'ombre lumineuse adorable clarté,
Tu m'apportais le don de la fatigue heureuse
Qui rendait, ce soir-là, plus graves ta beauté
Et ton regard déjà maternel de bonté,

Parce que tressaillait dans ton sein d'amoureuse
Comme un désir obscur, suave et triomphant,
Pour la première fois, l'âme de notre enfant.

Et vers moi tu venais d'une marche lassée,
Mais une immense joie emplissait ta pensée,
D'avoir, d'un frisson large et doux, senti frémir
La vie et notre amour au fond de tes entrailles...

Et, solennels, au ciel, avant de s'endormir,
Les rossignols chantaient les heures d'épousailles...

★

L'HEURE LOURDE

L'impérial soleil de juillet incendie
D'azur éblouissant et de chaude clarté
Les toits et les maisons et tout ce jour d'été
D'où tombe un grand sommeil sur la ville engourdie.

D'anciennes visions passent sous nos yeux clos :
Les chèvres de Virgile entre les vertes pousses,
Les horizons ruraux meuglants de vaches rousses
Lorsque la nuit descend dans l'herbe des enclos;

L'incarnat sensuel des trèfles et les routes
Sous leur ombreux abri d'ormes et de bouleaux,
Les verdures, les prés humides, les troupeaux
De classiques brebis qui traînassent et broutent ;

La plaine rafraîchie au souffle pur des airs,
Les vastes champs du ciel et leurs moissons d'étoiles
Et les frissons des soirs de lune dans nos moelles
Comme un émoi de sève au cœur des arbres verts.

. . . . . .

L'impérial soleil de juillet incendie
Le jour d'été pesant sur la ville engourdie ;

Derrière l'évent nul du store déroulé
Notre maison s'emplit d'un silence accablé.

Les jasmins desséchés et les roses flétries
Se penchent, comme nous, au rebord des balcons
Où, las de l'air torpide et bleu, nous évoquons
La fraîcheur fluviale où dorment les prairies
Et, parmi la chanson bucolique des eaux
Et la vireuse et molle odeur des noirs sureaux,
Vos ombrages profonds et doux, ô métairies.

★

CRÉPUSCULE

L'ineffable silence endormeur de roseaux
Plane parmi cette heure aromatique et douce,
Comme un rêve étendu sur un grand lit de mousse,
Dans la lumière pâle au front bleu des coteaux.

Et vers le bois tranquille et le calme des eaux,
Vers les crèches de foin dévalent et se poussent,
Par les sentiers bordés d'orge et d'ombelles rousses,
Le soir, le vent léger, l'ombre et les blancs troupeaux.

Dans un frissonnement précurseur de l'extase,
Arquant sa main gracile à la courbe d'un vase,
Une femme s'avance. Et la nuit va venir.

La lune emplit le cœur de ses ondes lustrales;
Entends monter au ciel, comme un beau souvenir,
L'élégiaque appel des flûtes pastorales.

LÉON BOCQUET.

L'IDÉE DU RETOUR ÉTERNEL

DANS LES

RELIGIONS DE L'INDE

—

> En rêve, dans mon dernier rêve du matin, je me trouvais aujourd'hui sur un promontoire — au delà du monde; je tenais une balance dans la main et je *pesais* le monde.
>
> ZARATHOUSTRA.

Kant, après avoir découvert la raison pure, inventa la raison pratique pour sauver la morale compromise. Nietzsche, lui aussi, gâta sa théorie de la connaissance absolue par sa religion du Retour Eternel (1). Allemand, malgré une profonde culture française, il ne put résister au besoin d'une métaphysique. Le retour éternel, c'est sa métaphysique, une métaphysique humaine, terrestre, et qui se brise les ailes à une voûte céleste intangible. Il semble que cette idée, subconsciente, et qu'il laissa pénétrer en lui, comme une sorte de cruelle et artificielle excitation à la vie, finit par envahir sa sensibilité, son cerveau, ses muscles, et qu'il mourut victime de la suggestion qu'il apportait au monde désorienté. Incrédule d'abord à sa foi nouvelle, il se considéra plus tard comme le fondateur d'une religion, supérieure, mais pratique.

Le livre de Zarathoustra n'est-il pas une sorte d'Evangile où la vérité se cache aussi sous de poétiques et divines paraboles (2). Jésus prêchait le royaume de Dieu, si mal interprété, Nietzsche prêche le royaume de l'homme supérieur : « Voici,

(1) L'idée du retour éternel des choses, étant donné le mécanisme de la connaissance que Nietzsche semble, dans la circonstance, mettre de côté, ne peut pas avoir plus de réalité que les autres conceptions de l'esprit. Ce n'est que cela ; une projection de la cervelle humaine. Et, si cette idée d'un retour rythmique peut paraître logique, c'est que ce rythme est en nous. — En se faisant l'annonciateur de cette mensongère vérité, peut-être que Nietzsche a voulu seulement nous la proposer comme une vérité utile à la vie.

Que cette remarque soit la clef qui donne le ton de cet article.

(2) On sait que Nietzsche, subitement atteint de folie, écrivait à G. Brandès, le 4 janvier 1889, « qu'il était le christ, et qu'il avait sauvé le monde ».

je vous enseigne le surhumain : l'homme est quelque chose qui doit être surmonté. »

La pensée qu'il apporte au vieux monde est terrible ; il le dit : « Je veux enseigner la pensée qui donnera à beaucoup d'hommes le droit de se supprimer — la grande pensée sélectrice (1). »

Ma philosophie, dit-il encore, apporte la grande pensée victorieuse qui finit par faire sombrer toute autre méthode. C'est la grande pensée *sélectrice :* les races qui ne la supportent pas sont condamnées ; celles qui la considèrent comme le plus grand des bienfaits sont choisies par la domination.

Il considère cette doctrine pessimiste comme une fiction « indispensable au philosophe », au créateur de valeurs :

Il peut s'en servir comme d'une pression et d'un marteau formidables pour briser et supprimer les races qui dégénèrent et meurent, et ouvrir la voie à un nouvel ordre de la vie, ou pour inspirer à ce qui dégénère et dépérit le désir de la fin.

Car, les forts seuls résisteront à cette pensée de la perpétuité d'une vie médiocre : ils la voudront plus belle, ils la recréeront selon de nouvelles et vivantes valeurs morales, considérant la douleur, non plus comme une tare, une conséquence du péché, mais comme un aiguillon générateur de la joie. Et j'ai compris le sens de l'épreuve, quelle excitation ou quel désespoir peut engendrer cette question posée à chaque minute de l'existence. Cela ! le veux-je encore une fois éternellement ? C'est la nécessité d'une interprétation nouvelle de la vie.

Réellement, je crois que, dans la pensée de Nietzsche, cette doctrine du Retour Eternel des choses était destinée à sauver le monde, à devenir une religion de santé et de force : il a écrit lui-même son Evangile, et s'est prévu des disciples dans l'avenir. Peut-être Jésus-Christ sur la Croix se crut-il véritablement le fils unique de Dieu, puisque la foule l'avait voulu ; Nietzsche, lui aussi, crut à son rôle d'annonciateur du grand midi de la terre. Au centre de la vie, après avoir recréé le passé, il imagina l'avenir.

Les doctrines philosophiques sont la traduction du tempéra-

(1) La pensée douloureuse que Nietzsche s'impose n'est-elle pas analogue à la terrifiante croyance de Pascal à la prédestination ? Il y a même dans cette incertitude de la grâce donnée ou refusée une fatalité plus terrible peut-être que dans le retour certain d'une vie médiocre.

ment du philosophe : elles signifient l'optimisme, la santé; le pessimisme, la maladie; elles n'ont d'ailleurs qu'une valeur individuelle et sont seulement l'expression d'une sensibilité. Cela découragera sans doute ceux qui veulent que les philosophes leur apportent la vérité : ils n'apportent qu'une vérité de physiologie. — La vérité n'est pas une chose qui existe et qu'il faut « découvrir », mais quelque chose qu'il faut créer et recréer sans se lasser. Malade, Nietzsche réfléchit qu'il ne devait pas juger la vie d'après lui; et on dirait qu'il n'inventa cette religion du Retour Eternel que pour se surmonter lui-même, épreuve par la souffrance et par la cruauté qu'il s'imposa pour dominer la vie qui le terrassait, et qu'il voulait nous imposer, comme remède, à nous aussi, habitants du vieux monde, qui mourons de ne plus croire à rien. Il espérait ainsi nous rajeunir, enter sur notre arbre une greffe neuve, qui remplacerait les vieilles branches pourries.

Cette greffe nouvelle et régénératrice, c'est la plus grande souffrance possible, la plus grande cruauté :

Presque tout ce que nous appelons culture supérieure, dit Nietzsche, repose sur la spiritualisation et l'approfondissement de la cruauté.

Cette pensée du Retour Eternel fut la goutte suprême de cruauté qu'il fit tomber sur son âme, comme un puissant réactif vital. Elle pénétra jusque dans ses veines, et jusque dans son cerveau. Il s'inocula, se suggestionna cette amertume : il eut la foi. Sachant que les philosophies doivent avoir pour base la science, il chercha à sa religion une base scientifique.

Mais ouvrons son Evangile. Voici la vision du plus solitaire. Zarathoustra, après avoir passé dix ans au désert (la vie privée du prophète), descend parmi les hommes pour leur enseigner la religion du surhumain. Il parle ainsi à « l'esprit de lourdeur, ce très haut et très puissant démon dont on dit qu'il est le maître du monde, » à ce nain, qui n'a pas encore appris à rire et à danser.

Vois ce portique, nain ! il a deux visages. Deux chemins se réunissent ici, personne encore ne les a suivis jusqu'au bout.

Cette longue rue qui descend, cette rue se prolonge durant une éternité et cette longue rue qui monte — c'est une autre éternité.

Ces chemins se contredisent, ils se butent l'un contre l'autre : — et c'est ici, à ce portique, qu'ils se rencontrent. Le nom du portique se trouve inscrit à un fronton, il s'appelle « instant ».

Mais si quelqu'un suivait l'un de ces chemins — toujours et toujours plus loin : crois-tu, nain, que ces chemins seraient toujours en contradiction ?

« Tout ce qui est droit ment, murmura le nain avec mépris. Toute vérité est courbée, le temps lui-même est un cercle. »

Et la vision s'évanouit.

Et il se trouva « soudain parmi de sauvages rochers, seul, abandonné au clair de lune solitaire...».

Mais un homme gisait là ! Et en vérité je n'ai jamais rien vu de semblable à ce que je vis là. Je vis un jeune berger, qui se tordait, râlant et convulsé, le visage décomposé, et un lourd serpent noir pendant hors de sa bouche.

. . . . . .

Ma main se mit à tirer le serpent, mais je tirais en vain ! elle n'arrivait pas à arracher le serpent du gosier. Alors quelque chose se mit à crier en moi : « Mords ! Mords toujours ! Arrache-lui la tête ! Mords toujours ! » — C'est ainsi que quelque chose se mit à crier en moi ; mon épouvante, ma haine, mon dégoût, ma pitié, tout mon bien et mon mal, se mirent à crier en moi d'un seul cri.

... Devinez-moi donc l'énigme que je vis alors et expliquez-moi la vision du plus solitaire !

Car ce fut une vision et une prévision : — *quel* symbole était-ce que je vis alors ? Et *quel* est celui qui doit venir ?

Qui est le berger à qui le serpent est entré dans le gosier ? *Quel* est l'homme dont le gosier subira ainsi l'atteinte de ce qu'il y a de plus noir et de plus terrible ?

— Le berger cependant se mit à mordre ; comme mon cri le lui conseillait, il mordit d'un bon coup de dent ! Il cracha loin de lui la tête du serpent — : et il bondit sur ses jambes.

... Il *riait*. Jamais encore je ne vis quelqu'un rire comme lui...

Que signifie ce symbole ? Quel est le berger à qui le serpent est ainsi entré dans le gosier ? Que signifie ce serpent ? C'est l'idée la plus terrifiante, l'idée du retour éternel de l'homme, pénétrant dans l'âme de l'homme, l'homme petit. Cette idée effroyable va-t-elle le terrasser ? Zarathoustra lui crie : Mords ! mords toujours ! Et le berger mord d'un bon coup de dent, et il crache loin de lui la tête du serpent : le *pessimisme*.

C'est la pensée douloureuse enfin surmontée : l'homme petit

se conçoit lui-même comme faisant partie du surhomme, comme prévision. Il sait que le présent détermine le passé et l'avenir. Et il *rit*, comme jamais personne n'avait ri.

Zarathoustra est celui qui vient crier à l'homme petit : « Arrache-lui la tête ! Mords toujours... »

O mes frères, dit-il, j'ai entendu un rire qui n'était pas le rire d'un homme, — et maintenant une soif me ronge, un désir qui sera toujours insatiable.

Le désir de ce rire me ronge : oh ! comment supporterai-je de mourir maintenant.

Le rire, la délivrance, la pensée terrifiante acceptée : Nietsche ne pourra jamais l'atteindre personnellement. Il est seulement l'annonciateur de ce rêve, il n'entrera pas dans la terre promise. « J'ai dit ma parole, ma parole me brise : ainsi le veut ma destinée éternelle, — je disparais en annonciateur. » Il s'agit d'accepter, avec gaieté et optimisme, ce rôle inévitable de précurseur !

Un matin, peu de temps après son retour dans sa caverne, Zarathoustra s'élança de sa couche comme un fou, se mit à crier d'une voix formidable...

« Debout, pensée vertigineuse, surgis du plus profond de mon être !...

« Moi Zarathoustra, l'affirmateur de la vie, l'affirmateur de la douleur, l'affirmateur du cercle éternel — c'est toi que j'appelle, toi la plus profonde de mes pensées !

« O joie ! Tu viens, — je t'entends ! Mon abîme parle !... O joie ! Viens ici ! Donne-moi la main... Ah ! Laisse ! Ah ! Ah !... dégoût ! dégoût ! dégoût ! — Malheur à moi ! »

Il s'effondra à terre et il resta sept jours comme mort. Enfin, après sept jours, il se redressa sur sa couche... Alors les animaux crurent que l'heure était venue de lui parler.

... A chaque moment commence l'existence ; autour de chaque *ici* se déploie la sphère là-bas. Le centre est partout. Le sentier de l'éternité est tortueux.

... Maintenant je suis couché là... fatigué d'avoir mordu et d'avoir craché, malade encore de ma propre délivrance.

Quel est ce dégoût qui abattit Zarathoustra ? Le grand dégoût de l'homme :

Il reviendra éternellement, l'homme dont tu es fatigué, l'homme petit, ainsi bâillait ma tristesse...

Hélas ! pourquoi sa pire méchanceté (la pire méchanceté de l'homme petit) est-elle si petite ! Hélas ! pourquoi sa meilleure bonté est-elle si petite !

Trop petit le plus grand ! Ce fut là ma lassitude de l'homme ! Et l'éternel retour même du plus petit. — Ce fut là ma lassitude de toute existence ! Hélas ! dégoût, dégoût !

Mais voici la délivrance, la guérison.

Qu'il me faille chanter de nouveau, c'est *là* la consolation que j'ai inventée pour moi.

Pour les chants nouveaux, lui disent ses animaux, il faut une lyre nouvelle... chante... guéris ton âme avec des chants nouveaux, afin que tu puisses porter ta grande destinée qui ne fut encore la destinée de personne !

Vois, nous savons ce que tu enseignes : que toutes les choses reviennent éternellement et que nous revenons nous-mêmes avec elles, que nous avons déjà été là une infinité de fois et que toutes choses ont été avec nous.

Tu enseignes qu'il y a une grande année du devenir, un monstre de grande année : il faut que, semblable à un sablier, elle se retourne sans cesse à nouveau, pour s'écouler et se vider à nouveau...

Et si tu voulais mourir à présent, ô Zarathoustra : Maintenant je meurs et je disparais, dirais-tu... Mais un jour reviendra le réseau des causes où je suis enserré, — il me recréera ! Je fais moi-même partie des causes de l'éternel retour des choses.

Je reviendrai avec ce soleil, avec cette terre, avec cet aigle, avec ce serpent — *non pas* pour une vie nouvelle, ni pour une vie meilleure ou semblable :

— Je reviendrai éternellement pour cette même vie, identiquement pareille, en grand et aussi en petit, afin d'enseigner à nouveau l'éternel retour des choses.

La venue du surhumain, dont il sera éternellement l'annonciateur, sans espoir. Contemporain éternel de l'homme petit, il ne verra jamais le règne de ce surhumain qu'il prêche, comme les Prophètes prédisaient la venue du Christ qu'ils ne devaient jamais connaître sur la terre.

Et voilà la pensée la plus affreuse qu'un philosophe puisse imaginer ; et c'est celle-là que Nietzsche a voulue, pour agrandir son âme : il a trouvé les douleurs chrétiennes trop médiocres, trop consolantes : celle qu'il s'est créée est sans espoir et sans consolation.

Eternité de la vie humaine, avec ses petitesses, ses inutiles aspirations. *Eternité*, oui, car, au moment même où il meurt, l'homme, cessant de se situer dans l'espace et dans le temps, reparaît, — revenu instantanément le réseau des causes où il est enserré, — pour refaire les mêmes gestes, les mêmes sourires, les mêmes grimaces, aussi fatalement que l'aiguille d'une horloge, toutes les douze heures, marque les mêmes midis.

Supposons cette idée entrée dans le cœur des hommes, comme une vérité religieuse, comme une vérité de croyance et de foi: que désireront ces nouveaux chrétiens, condamnés, non plus à une éternité bienheureuse ou malheureuse, dans un au-delà, mais à une éternité terrestre? Ils voudront cette vie magnifique et puissante, et ils retrouveront leurs instincts splendides d'animaux humains. Plus de pitié pour les faibles, les inintelligents, les pauvres; ces déshérités sont condamnés à disparaître : la religion du retour éternel est une religion sélectrice vers la beauté, c'est-à-dire vers la puissance, vers la force. Sous cette forme religieuse se cache une bonne suggestion.

Le moyen d'atteindre cet état de vie puissante, Nietzsche l'a logiquement indiqué : renverser les anciennes valeurs morales, pour leur substituer les valeurs de santé et de vie, les « passions qui disent oui » à la vie : — « La fierté, la joie, la santé, l'amour des sexes, l'inimitié et la guerre, la vénération, les belles attitudes, les bonnes manières, la volonté forte, la discipline de l'intellectualité supérieure, la volonté de puissance, la reconnaissance à l'égard de la terre et de la vie, — tout ce qui est riche et veut donner, et gratifier la vie, la dorer, l'éterniser et la diviniser, — toute cette puissance des vertus qui transfigurent — tout ce qui approuve, affirme et agit par affirmation (1). »

Nietzsche, nous dit M. Lichtenberger, dans sa *Philosophie de Nietzsche*, songeait à consacrer dix ans de sa vie à étudier l'histoire naturelle, à Vienne ou à Paris, à tâcher de donner à son hypothèse une base scientifique, et, après des années de silence, à rentrer en scène comme prophète du Retour Eternel. Il ne tarda pas d'ailleurs à renoncer à ce projet... un examen superficiel du problème au point de vue scientifique lui révéla aussitôt l'impossibilité de démontrer sa

(1) *La Volonté de Puissance*.

doctrine du Retour... en se fondant sur la théorie atomique (1) ».

§

Cette hypothèse du Retour Eternel des choses, très ancienne, n'était d'ailleurs pas de l'invention de Nietzsche ; on la retrouve dans le Folklore de l'Allemagne, sous le nom d'*année platonique* (2). C'est une sorte de croyance, moitié sentimentale et moitié scientifique, dont il est impossible de retrouver l'origine. Cette origine doit cependant remonter aux premières découvertes astronomiques; la grande année assyrienne en serait le premier schéma, ou la grande année chinoise: on ne sait lequel de ces deux systèmes a influencé l'autre.

Cette qualification d'*année platonique* devait cependant avoir une signification. Platon aurait-il donc parlé, quelque part, de cette éternelle révolution des choses? Ses connaissances astronomiques étaient encore trop vagues à cette époque (350 av. J.-C.) pour permettre la construction d'une théorie qui semble bien dériver du système planétaire de Ptolémée (IIe siècle ap. J.-C.).

Nous trouvons l'explication de ce mystère dans un commentaire du *Gorgias* de Platon, par *Olympiodore*, de l'Ecole d'Alexandrie. Ce professeur vivait et professait au VIe siècle : son commentaire n'est donc qu'une interprétation.

On sait que Platon avait coutume de mêler un *mythe* à chacun de ses dialogues, un mythe emprunté aux cosmogonies antiques, aux doctrines ésotériques d'Eleusis, à la religion de Zoroastre. Les Perses avaient quelques vagues notions sur les

(1) « Ce que Nietzsche n'a pas fait, dit M. G. Batault dans un article intitulé : *l'Hypothèse du Retour Eternel devant la science moderne* (*Revue Philosophique*, février 1904), c'est ce que nous voulons tâcher de faire, c'est de démontrer que l'hypothèse du Retour Eternel est logique, et parfaitement compatible avec la science moderne, ou, pour mieux dire, avec les récentes hypothèses de la science moderne. Et il conclut que : en admettant les plus récentes hypothèses de la science, un seul système cosmologique est possible, et que ce système est celui du Retour Eternel, dans lequel, étant donné que le temps est infini, et que le nombre d'infiniment petits dont se compose la matière est déterminé, on en déduit que les mêmes systèmes de combinaisons doivent fatalement se reproduire.

(2) « Année platonique. On appelle *année platonique* un espace de temps à la fin duquel tout doit se retrouver à la même place. Les uns comptent seize mille ans, pour cette révolution, d'autres trente-six mille. » Il y en eut aussi qui croyaient anciennement qu'au bout de cette période le monde serait renouvelé, et que les âmes rentreraient dans leurs corps pour commencer une nouvelle vie semblable à la précédente. (*Dictionnaire infernal* de Collin de Plancy.)

Quelques-uns disaient que les corps célestes seulement se retrouvaient au même point au bout de la grande année. Cicéron, dans un passage de son *Hortensius*, conservé par Servius, fait cette grande année de douze mille neuf cent cinquante-quatre des nôtres.

religions de l'Inde. Pythagore apporta en Grèce ces nouvelles connaissances.

Dans le Mazdéisme (religion des Perses, dont le Christ fut Zoroastre, appelé aussi *Zarathoustra*), le monde avait commencé au moment de l'exaltation du soleil dans le signe du Taureau; il devait finir quand le Soleil rentrerait dans ce signe, soit une révolution de douze mille années, après laquelle se produirait la résurrection... mythe qui cachait peut-être l'idée cosmologique d'un recommencement.

Cette doctrine se retrouve dans la religion de Mithra, qui n'est qu'une prolongation de la religion de l'Avesta, — et dans le christianisme : les religions, avant d'être des morales, furent des cosmologies.

Olympiodore n'ignorait ni les mythes de Zoroastre ni ceux de Mithra : comme c'était son devoir de professeur, il les explique et les commente; ils ont certainement moins de mystère pour lui que pour Platon. Mais ses commentaires sont très instructifs : ils sont le résumé de tous les commentaires antérieurs, qui furent très nombreux et dont la plupart ne sont point parvenus jusqu'à nous. C'est aussi, comme le dit Victor Cousin, à qui nous empruntons cette érudition, le dernier mot de la philosophie alexandrine.

Les derniers Grecs, ces subtils Alexandrins, croyaient-ils sincèrement et naïvement aux dieux du paganisme, ou ces dieux n'étaient-ils pour eux que des symboles destinés à voiler des connaissances dangereuses pour le peuple? « Quand on nous parle, par exemple, nous dit Olympiodore, des adultères, de la captivité, des blessures des dieux, de la mutilation d'Uranus, etc., nous ne devons point nous arrêter à ces dehors, mais *pénétrer jusqu'à la vérité qu'ils enveloppent.* »

C'est ce qu'il a essayé de faire pour le mythe du *Gorgias*. Platon fait parler Socrate sur le jugement des morts et les supplices *éternels* des enfers : Tantale, Sisyphe, Tityrus, etc.

Les âmes coupables de grands crimes, explique Olympiodore, sont condamnés *à toujours*, n'étant jamais purifiées... Qu'entend donc Platon par *toujours*, ἀεί ? Il y a sept sphères (système de Ptolémée) : celle de la lune, du soleil, etc. Il y a de plus celle du ciel fixe. Celle de la lune se retrouve à son état primitif plus promptement que les autres; la révolution de cette planète s'opère en trente jours. La révolution du soleil est plus lente; elle dure une année; celle de

Jupiter l'est encore plus, elle s'achève en douze ans; celle de Saturne ne s'accomplit qu'en trente. Ainsi les astres ne se retrouvent simultanément à leur point de départ que rarement. Jupiter et Saturne... tous les soixante ans, etc. C'est pendant de semblables périodes que les âmes subissent leur châtiment. Les sept sphères finissent aussi par se retrouver dans la même situation par rapport au ciel fixe, mais seulement après plusieurs myriades d'années. Par le mot *toujours*, Platon entend la période de temps qu'elles emploient à cette grande révolution... L'âme se corrige, mais peu à peu; et ensuite, selon son mérite propre, *elle reprend de nouveau ses organes sur cette terre* dans l'état où les a laissés sa première vie.

Au fond, avoue en souriant Olympiodore, rien ne purifie l'âme, si ce n'est la reconnaissance intérieure de ses fautes, reconnaissance qui ne s'accomplit que par la vertu.

Cette année platonique semble donc un essai de philosophie cosmogonique; il est ce que le permettaient les connaissances cosmographiques de l'époque. Mais comment ce système alexandrin pénétra-t-il en Allemagne ? Sans doute par les Pères de l'Eglise, dont la plupart ne connaissaient Platon qu'à travers les commentaires de Proclus et d'Olympiodore. Nous avons ainsi la clef du mystère.

Nous voyons, à travers les siècles, cette hypothèse d'un retour rythmique des choses s'adapter aux découvertes de la science, jusqu'au jour où Blanqui, dans *l'Eternité par les Astres*, le docteur Le Bon, dans *l'Homme et les sociétés*, et Nietzsche, dans *Volonté de Puissance*, éclairant leurs rêves de la lumière de la science, en arrivent à construire un système cosmologique, le seul système possible dans l'état actuel de nos connaissances.

§

Je ne sais si Nietzsche a puisé directement dans la philosophie indienne; mais sa philosophie semble une merveilleuse transposition de la philosophie du Bouddha. Ce n'est peut-être qu'une manifestation parallèle et lointaine, d'un même état d'esprit, un retour rythmique aussi d'une conception identique.

Ouvrons les livres sacrés des Brahmanes :

Sur tous les mondes en vérité dominent des puissances de mort; celui qui ne leur offrirait aucun sacrifice, celui-là la mort le poursuivrait de monde en monde; mais s'il offre des sacrifices aux puis-

sances mortelles, de monde en monde il repousse loin de lui la mort.

Dans les textes de cette époque où apparaissent pour la première fois ces fantaisies macabres, explique M. Oldenberg, on nous dit fort peu de choses à propos de cette nécessité de renaître, ou, plutôt, de recommencer à mourir. Et pourtant quelle influence une pareille théorie a dû exercer sur le sentiment religieux! L'esprit humain peut bien supporter l'idée de voir un jour sa destinée décidée une fois pour toutes et fixée pour l'éternité ; mais errer sans fin de monde en monde, d'existence en existence, lutter sans jamais faire trêve contre le pouvoir toujours renaissant de la pâle mort, quel cœur assez hardi aurait pu ne pas frissonner à cette pensée devant la stérilité de cette perpétuelle agitation (1) !

Et c'est devant cette insupportable pensée que les philosophes de l'Inde ont inventé la « Délivrance », le retour à l'unité, « le Nirvana ». C'est l'espoir de l'immobilité définitive, le retour à l'inconscience absolue. Il suffit de contempler ces bouddhas d'ivoire aux yeux clos, pour comprendre l'idée de définitif repos, de quiétude absolue vers laquelle tendent les esprits bouddhiques.

Ainsi « en même temps que la croyance à la métempsycose, apparaît, comme son complément nécessaire, l'idée qu'une issue s'ouvre à l'âme pour échapper à ces alternatives sans but de naissance et de mort ».

Nietzsche, lui, conçoit une vie toujours renouvelée, mais toujours la même; mais ici et là c'est la même idée d'une existence sans but et sans fin. La délivrance, dans la philosophie indienne, semble être une croyance imposée par la foule aux philosophes; ce n'est, en réalité, ainsi que le royaume de Dieu, de Jésus, que la paix du cœur, l'acceptation de la vie. Mais le sentiment humain, révolté devant cette existence qui n'est que douleur, demande une issue, une mer d'oubli.

Nietzsche, enfermé dans le même cercle de désespoir, trouve pour l'âme humaine une attitude plus digne : il affirme que la vie est bonne et qu'il la veut éternellement. Il semble que, parti du même principe que les Brahmanes, il ait pris la contrepartie de leurs interprétations de la vie, en transmuant ainsi leur pessimisme en optimisme; mais le brahmanisme n'est pessimiste qu'en apparence, il n'est ni pessimiste ni optimiste,

(1) *Le Bouddha*, par H. Oldenberg, traduit de l'allemand par A. Foucher.

c'est le point de vue intellectualiste : tout est hallucination (1).

Il y a d'autres similitudes. La délivrance, selon la philosophie indienne, est l'unification de l'âme avec le Brahma, sa véritable essence. La théorie du *Surhomme* n'est-elle pas aussi une sorte de *Délivrance*, d'unification de l'individu avec la vie totale? Ce n'est pas, en effet, sa petite vie individuelle que le nietzschéen doit accepter et affirmer : c'est la vie universelle; ne faut-il pas qu'il se considère comme faisant partie du surhomme, en sa longue et douloureuse ascension : il en est le bourgeon aux feuilles encore repliées; mais cette possibilité un jour fleurira, et le savoir, c'est déjà un épanouissement et un parfum.

Une nuit, racontent les anciennes traditions bouddhiques, l'ascète Gotâma était assis sous l'arbre que l'on appela depuis « l'arbre de la science »; dans ses efforts pour abolir la conscience de sa personnalité, il traversait des états d'âme de plus en plus purs : soudain, son esprit s'illumina et tout lui fut révélé; dans une intuition à laquelle rien n'échappait, il crut reconnaître l'égarement des âmes engagées dans le cercle des renaissances, il crut savoir de quelles sources coulait la douleur du monde et par quelle voie on arrivait à l'extinction de cette douleur.

Dans le réveillé s'éveilla la connaissance de la délivrance : la nécessité de renaître est abolie, la sainteté atteinte, le devoir rempli, je ne reviendrai plus dans ce monde : voilà ce que je connus.

N'est-ce pas un enseignement parallèle, quoique opposé, que révèle Zarathoustra dans son symbole du berger et du serpent? La pensée la plus douloureuse surmontée, la vie acceptée avec une joie pleine de légèreté. En vérité, Zarathoustra, ainsi que Gotâma et le Christ, apporte aussi une délivrance. Gotâma délivre ses fidèles de la douleur, le Christ, du péché, Zarathoustra, du pessimisme. Et c'est peut-être lui le plus

(1) Le Védânta.. nie l'individualité des choses, vivantes et non vivantes, et aboutit à la négation de l'existence réelle des phénomènes ; le monde perceptible n'a pas plus de réalité qu'un rêve ; il est une illusion, une hallucination, une apparence. Seul le *brahma*, l'être infini, existe réellement. Mais cet infini peut-être conçu comme l'infinité, et celle-ci n'est autre chose que l'espace vide infini et le temps éternel. Et cet infini dans l'espace et dans le temps, qui est censé produire toutes choses, porte le même nom que le zéro. « Qu'on dise, tout est vide, vain, néant, abstrait, ou le tout est brahma, c'est identique. »

(*Histoire du Bouddhisme dans l'Inde*, par Kern, traduit par G. Huet,

divin de ces dieux, qui restitue à l'homme une divinité depuis si longtemps lâchement abdiquée.

Il faut lire le premier sermon du Bouddha à Benarès pour se rendre compte de l'analogie de forme qui existe entre ces textes sacrés des Bouddhistes et les sermons de Zarathoustra :

Reconnaissez-vous, ô moines, que jamais encore je ne vous ai parlé ainsi ?

Mon âme, dit encore le Bouddha, est à tout jamais délivrée; ceci est ma dernière naissance ; il n'y a plus désormais de nouvelles naissances pour moi.

Ainsi parla le Sublime...

Et ceci, dans un autre texte :

... Tu le verras, ô Sona, le Sublime, qui apporte la joie, qui disperse la joie, donc les sens sont tranquilles, donc l'âme est tranquille, le suprême vainqueur de soi-même et le plus riche en paix, le héros, qui s'est dompté lui-même, qui veille sur lui-même, qui tient ses sens en bride.

Transposées, ces paroles ne pourraient-elles pas s'appliquer au « surhomme » ? Il semble que Nietzsche, ayant lu ces Evangiles bouddhiques, les ait adaptés au système philosophique qu'il portait en lui-même ? Il était de ceux pour qui tout est aliment et qui font du sang et de la vie même avec la mort.

Dans un ouvrage bouddhique, le Milindapanha, on lit que « de même que l'alternance répétée de la graine et de la plante, de la poule et de l'œuf, de même le cycle des existences est incommensurable... et qu'une extrémité antérieure du chemin ne se peut découvrir ».

La vie vient de l'ignorance (1), et il est impossible, disent les textes canoniques, de découvrir une limite antérieure à l'ignorance. On « faisait remonter l'existence des êtres ignorants à l'ignorance d'êtres antérieurs, et ainsi toujours plus loin à perte de vues... Ce cycle, s'accomplissant de toute éternité, apparaissait comme un fait qui n'a pas de fondement ou dont le fondement n'a rien à voir avec la raison humaine ».

De l'ignorance (indistinction de l'âme et de la matière),

(1) L'ignorance, « synonyme ici *d'illusion*, de cet état d'ivresse sous l'empire duquel, attribuant aux choses la durée, l'étendue, la permanence et la réalité, nous créons le monde des apparences ». Jules de Gaultier : *De Kant à Nietzsche*, « Mercure de France ».

proviennent les formations (sankhâras), c'est-à-dire les formes multiples et mouvantes de la vie.

Ces formations ou impressions de l'ignorance, en leur qualité de produit immédiat de l'ignorance, résistent même à la suppression de toute existence empirique, lors des dissolutions périodiques du monde, et, à l'échéance de chacune de ces périodes, agissent comme semence d'une nouvelle liaison de l'âme et de la matière. Elles provoquent de leur côté une nouvelle indistinction dans une nouvelle existence et ainsi jusqu'à la délivrance finale ou à l'infini.

La transmigration des êtres (samsâra), ô mes disciples (dit le Bouddha), a son origine dans l'éternité. Impossible de découvrir aucun commencement à partir duquel les êtres engagés dans l'ignorance, enchaînés par la soif de l'existence, errent à l'aventure, de migration en migration. Que pensez-vous, ô disciples, qui soit plus, l'eau qui est dans les quatre grands océans ou les larmes qui ont coulé et que vous avez versées, tandis qu'en ce long voyage vous erriez à l'aventure de migration en migration et que vous gémissiez et que vous pleuriez parce que vous aviez en partage ce que vous haïssiez et que vous n'aviez pas en partage ce que vous aimiez... Et pendant qu'à travers de longs âges vous subissiez ces épreuves, il est coulé, il a été versé par vous plus de larmes, tandis..... plus de larmes qu'il n'y a d'eau dans les quatre grands océans (1).

La vie de l'homme est une sorte de capital de mérites et de démérites, d'après lequel sont graduées ses existences futures, ses transmigrations. Pour entrer dans le Brahma, il faut s'affranchir de tout désir : « Désir (Kâma) et œuvres (Karman), tels sont les noms donnés aux puissances qui retiennent l'âme dans les limites du fini. »

C'est la doctrine du « Karman » de l'œuvre, considérée comme étant la puissance qui règle à l'avance le cours des migrations de l'âme, d'existence en existence. Et celui qui connaît cette doctrine a le sentiment de posséder un mystère : il n'en parle qu'en secret.

Ce que nous sommes est la conséquence de ce que nous fûmes, et les causes s'enchaînent indéfiniment sans qu'il soit possible de découvrir une cause première; de là, la nécessité logique de l'idée de dissolutions périodiques et de recommencements. C'est, comme l'enseigne Nietzsche, le monde du devenir seulement ; (Zarathoustra refuse cette consolation à ses

(1) *Samynttaka-Nikâga* (cité par A. Foucher : *le Bouddha*).

fidèles), à chaque tour de roue, quelques délivrés s'évadent vers on ne sait quel Paradis de Sommeil. La loi de la constance de l'énergie interdisait au philosophe allemand cette possibilité d'évasion.

Voici un abrégé de la cosmogonie indienne, basée sur l'existence du Brahma.

Quand Brahma a créé le monde, le monde reste sans changement pendant une des journées de Brahma, équivalant à une période de 2.160.000.000 de nos années. Le monde et tout ce qui s'y trouve est alors consumé par le feu, mais les sages, les dieux et les éléments survivent. Quand il se réveille, il instaure à nouveau la création et ce processus se répète jusqu'à la fin de son existence, qui est de 100 ans (il faut quinze chiffres pour exprimer ce nombre). Quand cette période est achevée, il expire lui-même, et lui et tous les dieux et les sages et l'univers entier sont résolus dans leurs éléments constitutifs.

Peut-être pourrait-on voir encore une certaine analogie entre le Surhomme nietzschéen et le Bodishatva bouddhique :

... Les Bouddhas sont les êtres les plus élevés et les plus lumineux. Avant d'arriver à cette hauteur, le Bouddha doit traverser plusieurs existences comme Bodishatva...

Bodishatva peut signifier un être qui s'éveille ou éveille les autres; aussi : celui dont l'essence consiste dans l'éveil, connaissance ou réveil (1).

Le Bodhisatva est comme une minute du Bouddha. Pour les philosophes de l'Inde, il n'y a pas de personnalité : l'être est semblable à la flamme, en apparence toujours semblable à elle-même, et qui ne fait cependant que s'engendrer et s'anéantir.

Comme tout ce qui est concret se modifie continuellement ; comme, en dehors des éléments et des principes abstraits, aucune chose ne reste entièrement semblable à elle-même durant deux moments consécutifs du temps, l'individu, lui aussi, n'est que la somme d'états consécutifs, dissemblables entre eux, et n'ayant entre eux d'autre lien que le fait d'être consécutifs (2).

Chez Nietzsche, c'est l'individu, qui reviendra éternellement, une personnalité avec sa conscience spéciale, — devenir personnel et qui demeure éternellement au même stade.

Ainsi que Zarathoustra, qui doit revenir éternellement pour annoncer la venue du surhumain, ainsi les Bouddhas, périodi-

(1) *Histoire du Bouddhisme dans l'Inde*, par H. Kern, traduit par Gédéon Huet.
(2) *Ouv. cit.*

ques, comme des comètes, se répartissent à travers les étendues incommensurables du temps, mais toujours différents, puisque, par définition même, un Bouddha est un délivré.

Cinq cents ans, ô Ananda, subsistera la doctrine de la vérité, dit le Bouddha à son disciple bien-aimé. Puis la croyance disparaît de la terre, jusqu'à ce qu'un autre Bouddha apparaisse et de nouveau « fasse tourner la roue de la Loi ».

Les Indiens faisaient ainsi, à travers d'énormes périodes, « se dérouler le cours éternel des choses, apparaissant, disparaissant, pour reparaître de nouveau ». Aucun horizon ne bornait pour eux l'Univers.

Peut-être — mais le Sublime ne l'a pas révélé — tous les êtres atteindront-ils le Nirvâna : « Qu'adviendra-t-il alors ? Après que les êtres animés et susceptibles de souffrir auront disparu du règne de l'Etre, les Sankâras continueront-ils à s'écouler, les mondes à apparaître et à disparaître, et ainsi pour l'éternité », ramenant dans leur orbite les Bouddhas qui viennent enseigner aux hommes le chemin de la suppression de la douleur. Ce fut peut-être la dernière pensée du Bouddha, celui qui apparut dans le monde, pour la prospérité, pour la joie des dieux et des hommes.

Quand le Bouddhisme, dit M. Oldenberg, s'engage dans cette grande entreprise d'imaginer un mode de salut où l'homme se sauve lui-même et de créer une religion sans Dieu, la spéculation brahmanique a déjà préparé le terrain, pour cette tentative. La notion de la divinité a reculé pas à pas... le Brahma trône dans son éternelle quiétude..., et, en dehors de lui, il ne reste plus qu'une seule personne à prendre une part active à la grande œuvre de la Délivrance, à savoir : l'homme...

Nietzsche, lui aussi, veut que l'homme soit à lui-même sa propre délivrance. La délivrance ? elle est en nous : sachons donner à la vie une valeur par laquelle elle mérite d'être vécue. L'homme n'a d'espoir à attendre qu'en lui-même : il faut qu'il se sauve lui-même, car Dieu est mort.

§

Voici sur quels raisonnements Nietzsche essaie d'appuyer son système, étant admis qu'il n'y a pas de cause première — toute cause demande une cause, et c'est peut-être la dernière qui détermine la première :

.....

La treizième revient, c'est encore la première
Et c'est toujours la seule ou c'est le seul moment...

Si le monde avait un but, dit-il, il faudrait que ce but fût atteint. S'il existait pour lui une condition finale non prévue, il faudrait que cette condition finale fût atteinte également. S'il était capable de persévérer, capable d' « être », si, au cours de son devenir, il possédait, ne fût-ce que pendant un seul instant, cette faculté d' « être », c'en serait encore fait depuis longtemps de tout devenir, donc aussi de toute pensée, de tout « esprit ».

Mais le monde n'a pas de but.

D'un autre côté, nous ne pouvons imaginer une force infinie, idée incompatible avec l'idée de force. « Donc — la faculté de se renouveler indéfiniment fait aussi défaut au monde. »

Et puis voici la théorie de la constance de l'énergie.

Un état d'équilibre ne peut pas être réalisé, donc il n'est pas possible....

Si l'on peut imaginer le monde comme une quantité déterminée de force et comme un nombre déterminé de centres de force — il s'en suit que le monde doit traverser un nombre évaluable de combinaisons, dans le grand jeu de dés de son existence. Dans un temps infini, chacune des combinaisons possibles devra une fois se réaliser, plus encore elle devra se réaliser une infinité de fois. Et comme, entre chacune des combinaisons et son retour prochain, toutes les combinaisons possibles devraient être parcourues et que chacune de ces combinaisons conditionne toute la succession des combinaisons de la même série, on démontrerait ainsi un mouvement circulaire de séries absolument identiques ; on démontrerait que le monde est un mouvement circulaire qui s'est déjà répété une infinité de fois (1).

Que le monde de l'être soit impossible, que le monde « devienne » éternellement, sans but, c'est la logique même ; s'il était possible, il *serait*, puisque le monde existe depuis l'éternité : il devient donc, et tourne éternellement sans but : « Sur toutes choses, se trouve le ciel hasard, le ciel innocence, le ciel à peu près... » « Par hasard — c'est la plus vieille noblesse du monde, je l'ai rendue à toutes les choses, *je les ai délivrées de la servitude du but* » (2). Mais pourquoi le temps est-il infini et l'espace déterminé : ces données ne reposent sur rien.

(1) *La Volonté de Puissance.*
(2) *Zarathoustra.*

L'espace et le temps, ce sont des fictions, qui n'ont de réalité que pour nous : ce sont les seules mesures, les seuls filets dont nous puissions saisir la vie. Y a-t-il un monde réel? nous ne pourrons jamais le savoir : le résultat de la connaissance est que toute connaissance, en dehors de celle que nous livre nos sens, est impossible. C'est le seul résultat. Et c'est un résultat. Se retrancher derrière le scepticisme, et se résigner à être, dans toute sa plénitude, un homme sans espoirs supraterrestres, qui applique toutes ses aspirations à sa vie terrestre : « *le surhumain est le sens de la terre.* »

Le surhumain! qu'était-ce, en réalité, dans la pensée de Nietzsche? le sommet de l'humanité! la conscience absolue! la connaissance absolue! la divinité humaine! Nous sommes réduits, sur ce sujet, à des hypothèses et à des rêves. Nietzsche lui-même a fait un rêve Mais l'imagination d'un homme de génie peut alimenter et vivifier des civilisations entières, faire fleurir des forêts successives de cerveaux. Il n'est pas déraisonnable de dire que Zarathoustra, énonçant cette idée du surhumain, idée vague et abstraite, espérait que les désirs et la volonté de ses disciples et de ses fidèles la feraient vivante et humaine. Le royaume de Dieu de Jésus, qu'était-ce dans la pensée du fils de Dieu? Personne n'en saura jamais rien; sa personnalité fut d'abord étouffée par la suggestion des prophéties; sa doctrine devint celle que l'on attendait, une doctrine nécessaire à l'évolution d'une race; créée pour la mort, elle se fit religion de vie.

La religion du surhumain, nécessitant, pour son épanouissement le renversement des valeurs morales, ne pourrait-elle pas espérer la même adaptation aux désirs secrets d'un peuple, la même fructification sentimentale? Nos mentalités chrétiennes ne peuvent en général accepter l'idée d'anéantissement définitif. Eh bien! voici une nouvelle fiction, consolante ou douloureuse, transposition terrestre de l'idée de Paradis et d'Enfer. C'est désormais la vie qui est éternelle, tous nos gestes ont une répercussion infinie.

« Ramenez, comme moi, la vertu égarée, sur la terre — s'écrie Zarathoustra, oui, ramenez-la vers le corps et vers la vie, afin qu'elle donne un sens à la terre, un sens humain. »

C'est l'œuvre de ces « solitaires d'aujourd'hui », qui vivent séparés et qui seront un jour un peuple : « Vous qui vous êtes

choisis vous-même, vous formerez un jour un peuple choisi — et c'est de ce peuple que naîtra le surhumain. »

Le surhumain, c'est le paradis des hommes supérieurs, d'une aristocratie intellectuelle vers lequel tendraient les aspirations toujours plus ardentes et plus douloureuses des hommes plus divinisés. L'homme-petit, notre contemporain, au seuil de cette surhumanité impossible, ne doit cependant pas se désespérer : il possède la faculté de se surmonter, de se grandir ; il faut qu'il comprenne qu'il était nécessaire à la venue du surhomme, et que, comme le dit le Pan de Laforgue, « tout est dans tout ! tout est effroyablement tout ! le passé et l'avenir ne sont en somme que ce qu'il veut, il en est le centre. »

L'homme est donc condamné à la vie — éternellement, rêve Nietzsche. Devant cette fatalité absolue, il n'y a qu'une attitude qui soit belle : considérer cette vie comme un spectacle. En somme, la vie n'est laide et mauvaise que par rapport à un au-delà paradisiaque, qui n'existe pas. Les hommes oublient de vivre et de regarder les arbres et les herbes de la route, pour se ruer, de tous leurs espoirs, vers une toile mystérieuse derrière laquelle il y a peut-être un Paradis. Ils sont semblables à ces nègres de l'Afrique qui s'immolent eux-mêmes à une idole de bois qu'ils ont taillée dans un tronc d'arbre. Nos idoles, quoique abstraites et logiques, sont cependant, elles aussi, taillées de nos propres mains, et c'est aussi notre propre vie que nous leur sacrifions.

Le surhomme est donc celui qui dira « oui » à la vie, dans toute sa plénitude, les valeurs morbides étant définitivement transmuées en valeurs de santé morale, les faibles étant éliminés. C'est donc notre conception la plus élevée de l'homme : ce que nous aspirerions à devenir, si la vie individuelle pouvait progresser infiniment. Dans cette hypothèse, les arts et la littérature prennent une signification vitale : nos besoins esthétiques, qualifiés d'artificiels, ne seraient que des instincts nouveaux en fusion et qui se cristalliseront en sens nouveaux, en appareils nouveaux pour saisir plus de connaissance.

Dans la grande équation énigmatique, posée depuis des siècles, le grand X, appelé Dieu, se dégagera, et il apparaîtra que ce Dieu n'était autre que l'homme intégral, aux perfections hypertrophiées — le surhomme.

JEAN DE GOURMONT.

L'ARTIFICE DE M. DE ROUÈRE

—

M. de Rouère, au sortir d'une longue songerie, dit à sa femme :

— Ne craignez rien encore, Madame. Il n'est pas établi, Dieu merci! que ces domaines que nous aimons — moins pour eux-mêmes, assurément, que pour les souvenirs dont ils sont le cadre vénérable — il n'est pas établi, vous dis-je, qu'après nous ils doivent choir en des mains étrangères. Notre fils les respectera, j'en ai la secrète espérance. Certes, ses idées, tant de fois exprimées avec violence, ont, à juste titre, de quoi vous inquiéter, et je ne vous cacherai pas que moi-même, certains jours, me suis senti la proie de vos propres alarmes. Mais attendez et fiez-vous à mon expérience. Appelez notre fils. Je veux lui parler.

Mme de Rouère se leva, puis laissa retomber ses bras, en un geste d'incrédule espoir.

— Faites, mon ami, dit-elle, et que Dieu vous inspire! Mais, hélas! notre fils semble n'attendre que notre mort et sa liberté pour, après avoir morcelé ces biens patrimoniaux, en disperser les débris aux quatre vents de sa folie.

Lorsque M. de Rouère fut seul avec son fils, il commença :

— Vous vous êtes maintes fois étonné, mon fils, de l'âpreté que j'ai mise à défendre, au besoin contre vous-même, l'intégrité de ces terres et de ce château de Rebauvoir, où vous êtes né et où naquirent avant vous tant d'hommes illustres qui sont vos aïeux. Et croyez-moi, j'ai compris votre étonnement jusqu'à l'excuser, car, si nous vivons en un temps dont les mœurs singulières tendent à briser les liens les plus sacrés qui nous lient aux jours révolus, comment ne pas admettre que votre jeunesse oublieuse en ait, malgré nous, subi l'influence regrettable?

Aussi bien, l'heure est venue de vous dévoiler les vraies

raisons d'un attachement, qui, sans doute, à mes yeux, pourrait se passer d'elles, mais dont il faut cependant que je vous entretienne, moins pour le justifier aux vôtres, que pour accomplir et vous transmettre un devoir.

Je vous narrerai donc la tragique histoire de feu votre aïeul Alain-Marie de Rebauvoir, de qui je reçus ces domaines en héritage et qui, lui-même, à son lit de mort, me la raconta, voilà déjà plus de sept lustres. Ce fut pour moi, pendant longtemps, une obligation scrupuleusement respectée que de garder le douloureux secret de cette histoire, dont votre mère elle-même n'a jamais rien appris; mais aujourd'hui que, vieux et malade, je me sens tout près de la tombe, c'en est une, non moins impérieuse, de vous en faire le confident ému et le pieux dépositaire.

Encore que lui-même m'en ait dit des choses fort touchantes, je ne m'attarderai pas à vous dépeindre les années d'enfance de votre aïeul. Elles n'eurent en somme rien que de très ordinaire et je dirais volontiers qu'elles furent identiques aux vôtres, si, dès l'âge de seize ans, Alain de Rebauvoir n'eût donné les marques d'un tempérament singulièrement original, à la fois actif et nonchalant, rêveur et emporté, plein déjà de passions contradictoires qui se disputaient une volonté faible et versatile.

La vie — et Dieu sait les ruses dont elle est coutumière! — devait bientôt se charger de mettre à l'épreuve ces dispositions d'une âme tout entière ouverte à ses mirages, et d'autant moins défendue qu'elle se trouvait livrée à elle-même. Alain, en effet, n'avait pas atteint sa dix-huitième année qu'il perdait, à quelques mois d'intervalle, son père d'abord, puis sa sœur Diane, son aînée de trois ans et pour laquelle il professait un très vif sentiment d'affection. C'était perdre du même coup les deux sources proches où il pouvait puiser des conseils, les deux tendresses salutaires qui, en remplissant son cœur, l'eussent mis à l'abri des mauvaises surprises. Vous ai-je dit que sa mère était morte bien avant l'époque dont je vous parle, au point qu'il n'en avait gardé nul souvenir?

Il n'est pas besoin, mon fils, que vous fassiez un grand effort d'imagination pour vous représenter avec exactitude le cadre où s'écoulèrent — vous verrez de quelle triste façon — les années de votre aïeul. Regardez autour de vous. Hormis les

quelques modifications auxquelles le temps m'a contraint et qui sont rares, le château et les terres de Rebauvoir n'ont guère changé depuis cette époque. C'est au point que si demain, par miracle, Alain revenait s'accouder à cette fenêtre, il n'aurait pas de peine à reconnaître ces pelouses soyeuses, ces statues depuis toujours immobiles sur leurs socles spongieux,ces vasques pleines, ces allées bombées où les branches entremêlées des chênes et des hêtres bruissent d'une même rumeur — et, par delà la grille enchevêtrée du parc, ces champs onduleux où, échelonnés en reflets d'or le long des pentes, les seigles et les blés mûris allument, au soleil de chaque été, leurs illusoires flambées.

Ces lieux, il leur consacra presque exclusivement les premières années de jeunesse. Aidé seulement par quelques serviteurs dont le dévouement resta sans défaillances, il fut lui-même le régisseur de ses domaines et, certes, si ces terres comptent parmi les mieux arrosées et les plus productives de la contrée, si ce parc en est peut-être le plus beau, c'est à lui, en grande partie, que ce résultat est dû.

Il déploya à ces labeurs une telle intelligence et tant de vigueur, multiplia si bien les entreprises agricoles, que bientôt son activité n'y suffit plus et qu'il dut s'enquérir d'un intendant.

Un nommé Beauvalois sollicita l'emploi, si chaudement appuyé dans ses démarches par le marquis d'Haréville, le plus haut magistrat de la région, qu'Alain n'hésita pas. Il le lui accorda. Ah! plût au ciel qu'il n'eût pas agi de la sorte!

Peu après, Beauvalois s'installait avec sa femme dans un pavillon, non loin du château — celui-là même où vous alliez jouer dans votre enfance et que j'ai dû détruire il y a quinze ans. Ce Beauvalois, homme de travail et de devoir, régisseur avisé, administrateur scrupuleux, inspira bientôt un tel respect à ses subordonnés et une telle confiance à son maître que celui-ci, peu à peu, se désintéressa de ses domaines. Du moins, il ne s'y intéressa plus que de loin, et bientôt les paysans, au temps des labours ou des moissons, s'étonnèrent que leur seigneur ne fût plus là, au milieu d'eux, pour les conseiller, les encourager ou même les morigéner d'un mot cordial.

Mais comment supposer que cette jeunesse pût demeurer inactive? Alain devint un chasseur forcené. A pied, à cheval

et toujours l'arme sur l'épaule, il parcourut en tous sens la campagne autour du château. Puis, un jour, il chassa moins. Il aima. Triste amour, qui devait, hélas! le conduire jusqu'au crime! Mme Beauvalois était belle, d'une beauté ardente d'espagnole. Il s'en éprit passionnément, avec toute la fougue d'une jeunesse longtemps contenue.

Dès lors, ce fut dans ce château la honte des aveux défendus, des rendez-vous secrets, des baisers volés, toutes les amères joies, toutes les misères des attachements coupables. Les deux amants, sans cesse aux aguets, passaient leurs jours à épier les mouvements du régisseur qui, si occupé qu'il fût, faisait de continuelles apparitions au château et gênait la trahison. De là, sur les amants, la continuelle menace d'une découverte possible.

Alain, tout d'abord, chérit cette contrainte, et sa passion, neuve encore, se contentait des instants qu'elle pouvait dérober à un mari ignorant. Mais cette femme le tenait si puissamment que les exigences de leurs désirs ne tardèrent pas à croître. Ils devinrent imprudents. C'est là-bas, dans cet abri verdoyant qui marque le croisement des deux allées, qu'ils se rencontraient et c'est par la porte de la tour, aujourd'hui condamnée, qu'à certains moments de la journée elle pouvait, sans être vue, pénétrer dans le château.

Un jour, elle y arriva toute frémissante : son mari devenait sombre, irritable, restait des heures muet et tête basse, puis la regardait avec des yeux si singuliers qu'elle frissonnait de peur. Assurément, il n'était plus le même, quelque chose était entré en lui, l'avait changé : le soupçon.

Ce fut le motif d'une trêve d'amour, pendant laquelle les deux amants vécurent loin l'un de l'autre. Mais Alain ne s'y résignait pas — et si puissante, si absolue était sa passion, la fièvre des sens le brûlait d'une telle brûlure que lui aussi changea. Un jour, il se réveilla plein de haine contre Beauvalois — haine dominée, dissimulée, puisque, dans l'intérêt même de son amour, il la devait réfréner, mais haine profonde, implacable qui peu à peu lui empoisonna le cœur et les idées. Ah! s'il avait pu chasser Beauvalois dehors! Mais le chasser, lui — c'était éloigner celle qu'il aimait avec une telle frénésie. Et il vécut de longs jours, sombre et dépareillé, errant à travers ces allées, s'enfonçant dans les taillis, cherchant

les lieux écartés pour y promener, dans son âme envahie, ces deux redoutables hôtes : l'amour et la haine.

C'est au cours d'une de ces promenades solitaires que germa en lui, obsédante, acharnée, l'idée horrible, l'idée honteuse, l'idée du crime. Faire disparaître le régisseur, le mari, l'unique obstacle à son amour et puis vivre avec sa maîtresse reconquise, non plus dans le mystère, mais librement, toujours près d'elle, l'ayant à lui tout entière... Bref, il tua Beauvalois. Ah! il ne le tua pas en gentilhomme, il ne le provoqua pas, tête haute et l'épée à la main, non, mon fils, il choisit l'arme la plus lâche, la plus vile, celle qui agit dans l'ombre, sournoise, inlassée, infaillible. Il l'empoisonna. Le crime commis,—ce crime que nous sommes seuls à connaître, — l'ivresse d'un amour assouvi en étouffa le regret et Alain vécut quelques années d'un âpre et triste bonheur. Mais ce fut pour souffrir encore, car un matin, celle qu'il avait si fortement aimée, il la trouva morte dans son lit. Il en conçut un désespoir sans bornes. Il resta là, près de ce corps, aussi longtemps qu'il en put supporter la vue, puis, quand la mort eut fait son œuvre corruptrice, il brûla de ses mains tremblantes ce qu'il avait adoré et en dispersa les cendres sur cette terre où, depuis, tant de printemps ont refleuri.

Les années qu'il vécut alors, seul et désespéré, furent lamentables, car le remords, l'horrible remords, prenant la place d'une tendresse désormais sans objet, l'avait pénétré comme un autre poison mystérieux qui, à son tour, eût dû le tuer. Il s'enferma dans ces grandes salles dallées, où son pas résonnait lugubrement, ne vit personne, ne pensa plus à autre chose qu'à son passé, moins pour le regretter que pour le maudire, et souffrit profondément, de cette souffrance muette, qui ronge l'âme et ravage la pensée, jusqu'au jour où, vieilli avant l'heure, le cœur labouré de remords et de honte, il se ressaisit. Il se rappela qu'il avait un noble sang dans les veines, qu'il l'avait sali par le crime et que, ayant si mal vécu, il lui devait au moins de bien mourir.

Et, lorsque dans ce pays accidenté, plein de vergers touffus, tailladé de fossés profonds et traversé en tous sens par des chemins creux, enfouis entre de hautes haies d'épines, les chouans se levèrent en armes, pour leur roi et leur Dieu, Alain de Rebauvoir fut à leur tête. C'est lui, c'est sa parole

ardente qui souleva dans la région cette poignée de vaillants qu'il commanda avec une bravoure dont ce peuple n'a pas encore perdu tout souvenir. Oui, il porta le gilet rouge, les épaulettes et le chapeau à plumet blanc. Il ne s'appela plus de Rebauvoir, mais *Sans-Répit*, courut, de l'aube à la nuit, la plaine et les forêts et devint si redoutable que les troupes républicaines, acharnées contre lui, l'acculèrent à ce château et l'y enfermèrent. Mais il monta, là-bas, sur ce tertre, et là encore, soutenu de quelques fidèles, il se battit en vrai héros. Il ne céda que contraint par d'affreuses blessures. On l'étendit dans la grande chambre basse. Il y vécut encore quelques jours, le corps déchiqueté, et c'est là, dans cette chambre basse, qu'il mourut, un matin, entre mes bras, en me racontant, malgré ses souffrances, sa douloureuse histoire. « Tu vas être le maître de ces terres, me dit-il, aime-les ; j'y ai connu des joies coupables, j'y ai enduré des douleurs sans nom, j'y meurs en brave. Songe à tout cela quelquefois, lorsque tu parcourras ces domaines... Et puis, un jour, ton tour venu, tu raconteras ma vie à ton fils... » Voilà qui est fait, mon fils. Méditez-la, et dites-moi si je n'ai pas de tristes et belles raisons d'aimer ces lieux.

M. de Rouère se tut. Son fils, qui avait écouté ce récit avec une surprise, un intérêt et une émotion sans cesse accrus, se leva tout vibrant encore de cette confidence :

— Ah ! mon père, s'exclama t-il, qui m'eût dit que ces domaines gardaient de pareils souvenirs d'amour, de douleur et de gloire ! J'ai pu leur être indifférent, hostile... Mais ce passé les embellit et je sens que je vais les aimer !

Le lendemain, M^me^ de Rouère fut si étonnée de la conversion de son fils que, le soir, lorsqu'elle se trouva seule en face de son mari, avidement elle l'interrogea :

— Comment avez-vous fait, mon ami ? Comment avez-vous pu émouvoir notre fils ?

M. de Rouère lui expliqua :

— En ne lui disant pas la vérité toute nue ! Certes, je n'ai pas menti. Il s'est accompli dans ces terres bien des choses, bonnes et mauvaises, grandes et viles, glorieuses et honteuses, et vous savez que le crime lui-même s'y abrita, en la personne de ce baron de Renneval qui, il y a plus d'un siècle, tua la

fille de son fermier, sa maîtresse. Il y a eu, parmi nos aïeux, des soldats, des magistrats, des savants, des poètes et chacun d'eux habita ici, avec sa vertu ou ses faiblesses, aimant, souffrant, travaillant, faisant de bonnes et saintes choses ou supportant le poids de bien des remords et de bien des misères. Nous-mêmes enfin... Et d'ailleurs, n'est-ce pas ce singulier mélange qui crée l'amère beauté de la vie ?

Et si tout ce passé, à la fois si doux et si triste, dont nous chérissons les douceurs et peut-être plus encore les amertumes, si tout ce passé qui nous tient si fort au cœur, je voulais le montrer, vivant et vrai à mon fils, si je voulais l'en émouvoir profondément, qu'avais-je à faire ? Voici. De tous ces personnages disparus, de tous ces êtres évanouis, il fallait en former un seul, faire vivre celui-là pour tous les autres — et des amours, des douleurs, des courages, des faiblesses passés, animer cet être illusoire, irréel — vrai pourtant. Ah ! je pouvais dire à mon fils : songez à ce qu'il a tenu ici de vie humaine, remontez la chaîne de vos ascendants, regardez leurs actes, et vous verrez que ces lieux valent mieux que l'indifférence ou l'abandon. Il serait resté froid et sceptique. Mais je connais le cœur des hommes. Et tout ce passé, je l'ai fait tenir dans une fable. Ai-je menti ? Non ! Non ! J'ai fait aimer la vérité par la fable. Tout le prestige de l'art est là. Et il faut nous réjouir, ma femme, il faut nous réjouir que notre fils ait l'âme ouverte à ce prestige.

JOSÉ-MARIA CANTILO.

NOTES SUR L'ART JAPONAIS [1]

—

LES ÉCOLES DE PEINTURE MODERNE ET LA GRAVURE

—

VIII

HOKUSAI ET SON ÉCOLE

Outamaro et son école, avons-nous dit précédemment, résuma parfaitement dans son œuvre les tendances du XVIIIe siècle nippon. L'élégant, le joli remplaçaient en toutes choses le noble et le majestueux animés des XVIe et XVIIe siècles. La noblesse japonaise s'était énervée dans une longue période de paix. Pour ces impulsifs, il n'existait guère que deux occupations, la guerre et l'amour : en l'absence de l'une, ils s'étaient entièrement adonnés à l'autre, et Yedo, la ville shogunale, demeurée jusque-là puritaine par opposition à Kyoto, où régnait l'efféminement de la cour du Mikado, avait elle-même subi les atteintes du mal...

Dès le commencement du XVIIIe siècle, le moraliste Kyuso ne disait-il pas :

Autrefois un jeune homme eût rougi d'entendre parler d'une femme, il n'acceptait de conversation que sur les batailles et les plans de guerre. Depuis 60 ans tout est changé. Les fonctionnaires n'ont qu'un but : amasser de l'argent pour se livrer au plaisir... Les samurai d'aujourd'hui ne connaissent pas les rigueurs de la vie : le pays est en paix, on leur sert régulièrement leur pension. Ils ne pensent qu'à boire et à s'amuser et ne voient pas le danger de leur conduite. Même les daimio, même les premiers magistrats vont aujourd'hui dans le Yoshiwaru, et les Samurai se font gloire de devenir des professeurs de débauche (2).

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 182, 184 et 190.

(2) Mûro Kyuso vécut de 1658 à 1734. Il appartenait à l'école d'érudition chinoise des Kangakousa. Ses œuvres ont été traduites par Knose : « A Japaneser philosophers. — Le passage cité a été traduit par M. de la Mazelière, *loc. cit.*

Les riches marchands de Yedo, mal vus de la noblesse et tenus à l'écart des affaires, s'étaient lancés dans le luxe et les distractions intellectuelles. Leur exemple avait peu à peu corrompu les plus hautes classes de la société dont les représentants cessèrent de gérer eux-mêmes leurs affaires et furent bientôt accablés de dettes. La fortune tomba aux mains des changeurs et des marchands de riz qui trafiquèrent et volèrent à qui mieux mieux. En 1787, à la suite d'une mauvaise récolte, — on les accusa même d'être les auteurs d'une sorte de pacte de famine et, pendant un long mois, l'émeute régna à Yedo.

Certains Shoguns donnèrent eux-mêmes l'exemple des pires excès. L'amour du plaisir s'était en même temps répandu dans le peuple sous forme d'affection passionnée du théâtre. Cette époque du XVIIIe siècle, en apparence si polie et si raffinée, mais au fond débauchée et favorable aux entreprises des aventuriers, avait été célébrée par Harunobou, Shunsho, Outamaro et par les romans graveleux sortis de chez les grands éditeurs auteurs Ziço (1) qui tenait la boutique Hatchimonziya (2), et Kiseki de Kyoto. Ces écrits contenaient souvent même des passages injurieux pour le gouvernement shogunal, si bien qu'en 1804 celui-ci dut faire supprimer dans les ouvrages d'imagination toute mention de personnages réels de la caste militaire ayant vécu après 1573 (3).

Dès 1786 d'ailleurs, avait commencé à se produire un mouvement de réaction contre la dissolution des mœurs. Le Bakufu (4) cherchant à enrayer la décadence publiait, en 1791, un édit pour la suppression des publications licencieuses. Le célèbre romancier Kioden (1761 à 1816) fut condamné à cinquante jours de menottes pour avoir écrit un ouvrage de ce genre intitulé par dérision « Livre d'Histoires édifiantes ». Cette punition lui donna à réfléchir. Il écrivit dès lors des romans fort moraux exaltant la féodalité et les sentiments chevaleresques, qui eurent autant de succès que ses œuvres légères. Son élève Kiokantei Bakin (1767 à 1848) suivit son exemple.

(1) Mot qui veut dire : « rire spontané ».
(2) C'est-à-dire : « figure de 8 maisons ».
(3) Ces ouvrages, semi-historiques semi-romanesques, portaient le nom de *Zitsourokou-mono* (littéralement : choses véritables).
(4) Ou conseil shogunal se composant du shogun, d'un tairo (ou premier ministre), de cinq ou six roju (ou ministres) et autant de wakadoshiyori (sous-secrétaires d'état).

Parallèlement à cette nouvelle orientation de la littérature d'imagination se produisit un courant d'études très important dans le sens purement yamatisant. Une nouvelle école d'exégèse, dont un prêtre nommé Keitchiou (1640 à 1716) fut le fondateur, remit en honneur l'analyse des ouvrages anciens du Japon.

Les Wagakusha (littéralement savants en littérature japonaise) dont les principaux furent Maboutchi (1697 à 1769), Motoori Norinaga (1730 à 1801) et Hirata Atsoutané (1776 à 1843) écrivirent des commentaires sur le Manyociou ou « Collection des dix mille Feuilles », recueil de poésies composées au VIIIe siècle, et ces livres canoniques du Japon qui sont le *Koziki* et le *Nihon-syo-ki*. Ils luttèrent contre l'introduction des mots chinois dans la langue et rendirent quelque lustre à la religion primitive shintoïste. En 1841, Hirata dut quitter Yedo pour avoir éveillé l'inquiétude du Bakufu en attirant l'attention sur la descendance divine des Mikados. Ses écrits ont donc pu avoir quelque influence sur les événements de 1868. Les Wagakusha repoussèrent la conception artistique chinoise. Motoori, parlant des paysages chinois, disait :

> La plupart sont d'une laideur repoussante; leurs peintres ne savent pas comment disposer leurs sujets, placent des routes et des ponts dans les plus étranges situations, des rocs et des arbres à des endroits où ni rocs ni arbres ne pourraient tenir (1).

Dans leur recherche de réalisme et de nouveauté, les Japonais en vinrent à étudier les sciences et les arts européens chez les Hollandais de l'île de Décima, près de Nagasaki, et cela malgré l'expresse défense éditée par le gouvernement shogunal. C'est ainsi que Shiba Kokan (2) (1747 à 1818) apprit les lois de la perspective. Il fut aussi le premier Japonais à employer la peinture à l'huile et la gravure sur cuivre au burin et à l'eau-forte. La collection Hayashi renfermait de lui une vue prise à Wakana Oura dans Ki-shiu gravée sur pierre et imprimée au trait noir colorié à la main. Admirateur des œuvres européennes, il composa l'*O-ran-da ki-ka*, « Merveilles hollandaises ». Deux de ses kakémonos qui appartinrent à la

(1) W. G. Aston : *Littérature japonaise.*

(2) *Shiba Kokan* étudia sous la direction de Koi-gawa Shoun-tcho, élève lui-même de Toriyama Sesiyen, puis sous celles de So Shi-zan et de Tani Bountcho.

collection Barbouteau donnent une bonne impression de ses tentatives d'assimilation.

« Le dessin est puissant, la couleur riche, le choix du site très heureux (1) » dans le premier de ceux-ci représentant un pays de montagne boisé et sauvage avec, au premier plan, un groupe de cabanes adossé à un bouquet d'arbres. Dans le second, sous un ciel froid et brumeux d'hiver, près du bord d'une rivière encaissée dans des levées de terre maintenues par des pieux, deux bateliers dirigent leurs barques qui suivent paisiblement le courant. Plus loin on aperçoit d'autres bateaux, dont l'un à la voile. Un chemin, longeant le revers du talus, conduit à un temple, dont on aperçoit le tori-i et le beau parc richement boisé. La neige couvre le sol et les arbres. Dans ce petit panneau, la préoccupation, nous dirions volontiers l'obsession, de la peinture des Occidentaux est plus frappante encore.

L'artiste a voulu faire un tableautin à l'huile, avec de l'aquarelle gouachée. Les reflets de la rive neigeuse, des pieux qui la bornent et des arbres qui l'accompagnent sont soigneusement dessinés et peints. C'est une curieuse tentative d'introduction de notre art au Japon par un peintre japonais.

Shiba Kokan fut un initiateur. Hokusai lui dut la connaissance des lois de la perspective qui lui furent enseignées vers 1796.

Morale moins relâchée, retour au passé du Yamato d'une part, et, de l'autre, influence européenne assez faible, il est vrai, mais néanmoins reconnaissable, eurent une action importante sur l'art des toutes dernières années du XVIII^e^ siècle et la première moitié du XIX^e^. Ces tendances nouvelles se reflètent admirablement dans l'œuvre d'Hokusai, mélangées pourtant à quelques vieilles traditions chinoises.

Les renseignements des biographes japonais ne permettent de fixer qu'approximativement la date de la naissance d'Hokusai. Ceux-ci sont d'ailleurs souvent en contradiction les uns avec les autres. D'après E. de Goncourt, le grand artiste serait né le 5 mars 1760; d'après M. Revon, dans l'automne de la même année seulement (2). Cette dernière indication est

(1) P. Barbouteau, *loc. cit.*

(2) Un portrait du dieu Daïkokou, conservé par le libraire Kobenjashi, porte de la propre main d'Hokusai la date du 9^e^ mois de la 10^e^ année de l'ère Ho-reki

la plus probable. Même indécision au sujet de sa famille. La plupart des documents japonais lui donnent pour père Makajima Icé, fabricant de miroirs, quelques autres, au contraire, s'appuyant sur le testament d'Hirin-Tuti, petite-fille d'Hokusai, pièce dont l'authenticité est assez suspectée, tiennent pour Kawamoura Itiroyémon et supposent que Nakajima Icé aurait adopté l'enfant lorsque celui-ci n'avait encore que quatre ans. D'aucuns, se basant sur un passage du *Toyo Kaïgha soshi*, « Recueil de dessins orientaux », en font un petit-fils du daimio Kira tué par les quarante-sept rônins (1) ou tout au moins un descendant de Kobayashi Héhatchiro, un des fidèles de Kira (2).

Tous s'accordent du moins à désigner comme lieu de sa naissance le Hondjo, quartier de Yedo touchant à la campagne et faisant partie du district de Katsushika. Son nom d'enfant était Tokitaro.

Vers 1773, il fut mis en apprentissage chez un graveur, puis, cinq ans plus tard, devint l'élève de Katsukawa Shunsho, d'où le nom de Shunrô qu'il adopta, suivant la coutume artistique japonaise. De cette époque, date son premier ouvrage connu (3), le *Mégouro-no hiakou tsuka*, « le double tombeau de Mégouro », pièce de théâtre mettant en scène le samurai Gompatchi et la courtisane Komourasaki qui ne voulurent pas survivre l'un à l'autre. Mais Hokusai avait beaucoup de mal à se plier à la discipline de l'atelier, il ne tarda donc pas à en être chassé, d'où sa nouvelle appellation de Sono Shunrô, (autrefois Shunrô).

Il étudia alors Tawaraya Sori (vers 1787) (4), puis travailla avec Kano Yosen à la restauration du temple de Nikko et suivit enfin les leçons de Teno Tôrinn (5), de Sumiyoshi Hiroyuki (6) et de Shiba Kokan.

(c'est-à-dire entre le 9 octobre et le 7 novembre 1760) comme celle de sa naissance.

(1) La légende des quarante-sept rônins est actuellement très connue en Europe : Un seigneur, Asa-no, insulté par le ministre Kira, se laissa aller à des voies de fait sur la personne de ce dernier et dut se suicider. Quarante-sept de ses serviteurs devenus rônins (samurai qui n'ont plus de maître) le vengèrent en tuant les gens de Kira et en forçant le ministre lui-même à faire hara-kiri. Tous les quarante-sept s'ouvrirent ensuite le ventre.

(2) Nous ne citons ces détails que pour montrer les difficultés auxquelles se heurte la critique dans l'étude des documents japonais.

(3) D'apres le *Aohou Nempyo* (Ao, vert; hou, livre ; nempyo, table chronologique).

(4) D'où le nouveau nom de pinceau : Hishikawa Sôri.

(5) Le deuxième des Torinn (branche dérivée de celle de Korin, Ecole de Yamato).

(6) De la branche Sumiyoshi (Ecole de Yamato).

Durant cette partie de sa vie (de 1781 à 1793), il publia surtout des livres jaunes dont les principaux sont l'*Arigataï tsuno itchiji* (1), *les Courriers de Kamakoura* (2), *la Vie du prêtre Nitchiren* (3), qui fonda une secte à laquelle appartenait le peintre, *la Route de la Richesse et de la Pauvreté* (4), sorte de roman social dont le texte était de Kioden et qui mettait en parallèle la vie du riche et celle du pauvre.

C'est en 1799 seulement que, cédant son nom de Sori à son disciple Soji, il prit celui d'Hokusai Shinsei (5) par vénération envers le dieu Miokenn habitant la Grande Ourse.

Entre 1800 et 1813, il fit paraître quelques ouvrages comiques qu'il signa Tokitaro Kako. L'année 1807 marque le commencement de ses relations avec le romancier Bakin. Le premier ouvrage publié en collaboration fut la *Nouvelle vie illustrée des cent huit Braves chinois* (6). Dès lors, Hokusai agrandit sa manière : c'est la seconde période de sa vie artistique, celle des grands romans illustrés : le *Youkounno miçao rennrino motchibana*, « Comment une courtisane s'attache un homme » (7) (1807), les *Hommes célèbres par leur vengeance* (1808), *le Croissant de l'arc tendu* (1810), le texte de tous ces ouvrages étant de Bakin.

Mais l'amitié du littérateur et du peintre fut troublée par des brouilles fréquentes dues à leur orgueil et elle ne dura guère que dix années (8).

A partir de 1817, Hokusai fit de nombreux voyages. Le premier de ceux-ci le conduisit à Nagoya, chez son disciple Bokousen, où il dessina avec fureur les illustrations futures du

(1) « Grâce à un mot galant » paru en 1787 à Yedo, chez Matsumura Yahei.
(2) Paru en 1782 à Yedo, chez Nichimoura.
(3) Paru vers 1783.
(4) Paru en 1793 à Yedo, chez Tsutaya Jûzabro.
(5) Hoku, nord ; shin, constellation ; sai, cabinet de travail. On peut donc traduire par : « Atelier de la constellation du Nord ».
(6) Paru à Yedo en 1807, chez *Maroukakuya Djinnske*.
(7) Littéralement : « fleur de pâte, perpétuel attachement de la courtisane ». (Bibliographie de l'œuvre d'Hokusaï, par M. Revon, dans son *Hokusai*.)
(8) Un des derniers ouvrages publiés en collaboration avec Bakin est le *Bébé kiôdan* « Conte villageois des deux Assiettes » (Les Assiettes personnifiaient deux sœurs), paru à Nagoya en 1815

Pendant la période qui s'étend de 1800 à 1815, Hokusai signa ses œuvres des noms suivants :

De 1801 à 1804, Gwakiojin Hokusai (gwakiojin veut dire fou de dessin, homme).

En 1802, Hokusai Tokimassa.

De 1806 à 1813, Katsushika Hokusai (Hokusai de Katsushika).

premier volume de sa *Mangua*, puis les suivants dans les provinces d'Isé et de Kishiou, à Kyoto, à Shinano, à Ouragha (province de Soshiou), où il dut s'enfuir vers 1835, on ne sait trop pour quel motif. Cette époque est celle des grands recueils de paysages : les Trente-six vues du Fuji (1823-1829), les Cascades (vers 1827), les Ponts (de 1827 à 1830), puis les Cent vues du Fuji (1834).

En 1836, il revint à Yedo pendant la célèbre famine qui désola cette ville, et dut recourir à mille petits métiers pour se sauver de la mort. Sa vie fut d'ailleurs toujours celle d'un bohème de génie. Il était, en effet, dénué de tout sens pratique et estimait peu l'argent. Sa troisième fille, Ohé, fut la compagne fidèle de sa vieillesse et l'accompagna dans ses nombreuses pérégrinations à travers le quartier d'Hondjo. Il alla finalement (1848) habiter près du monastère d'Ennshôinn, dans le quartier d'Açaksa, où il mourut le 10 mai 1849 (1). Il fut enseveli dans le petit monastère de Sekiodji où M. Revon a retrouvé sa tombe déjà bien oubliée (2).

Le talent d'Hokusai tel qu'il nous apparaît dans ses œuvres de la belle époque ne s'est formé que par une lente évolution. Sa première manière (1778 à 1786) est celle des contes cités précédemment et des estampes où il représente des auteurs, des danseuses et musiciennes, des lutteurs aux prises, les deux Manzai dansant, etc. — Il est alors élève de Shunsho et ses compositions ont le style quelque peu maniéré de l'école de Katsukawa jusqu'au jour où, devenu Sono Shunrô, il cherche une voie nouvelle.

Dans nombre de ses œuvres, il s'inspire d'Outamaro et donne à la femme une place très importante qu'elle perdra par la suite. Jusqu'en 1798 surtout, elle a la grâce mignarde et affectée qu'aime à rendre le peintre des maisons vertes.

Durant les premières années du XIX^e^ siècle, Hokusai se complait encore dans le genre conventionnel où des femmes

(1) De 1815 à 1849, Hokusai signa successivement des noms suivants :
En 1816 et jusqu'en 1819 : « Taito, précédemment Hokusai ». — En 1820 : « Katsushika I-itsou (le vieillard de Katsushika), changement de nom de Hokusai Taito ». — Vers 1824 : « Le vieux fou I-itsou. » — A partir de 1834 : « Manji » (mot à mot le signe man ; ce qui veut dire 10.000 années ou éternel) et « Manji rojin Gwakiojin » (Manji, le vieillard fou de dessin).

(2) La face latérale gauche de la pierre tombale porte : « Nanso in Kijo Hoksai Shinshi », ce que M. Revon traduit : « Hokusai fameux original, homme sincère ». — Mais le mot Shinshi (shin, véridique ; shi, artisan) est souvent ajouté aux noms posthumes bouddhiques.

figurent : « Les Sages des Bambous » (1800), « Les Cinq chevaliers élégants », « Les Cinq Komati » (1803). Il peint lui aussi des teinturières et des scènes de maisons vertes. Mais, repoussant toute imitation servile, il étudie parallèlement Tawaraya Sôri, Tôrinn, Shiba Kokan et les Kano. Il arrive ainsi à ce style puissant qui lui appartient en propre, et vers 1812, son génie est dans toute sa plénitude. Une des caractéristiques de son œuvre consiste en ce qu'il ne s'est pas cantonné dans l'exclusivisme des autres artistes de l'Oukiyo-yé, les uns s'étant consacrés seulement à la figuration des auteurs en scène, les autres à celle, fastidieuse par sa répétition, de la courtisane japonaise. Il s'est au contraire efforcé de devenir le peintre de la vie sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations. Hanshu Sanjin ne dit-il pas dans la préface qu'il composa pour le premier volume de la Mangua :

Les traits et l'extérieur des hommes expriment admirablement leurs sentiments d'espérance et de désillusion, de souffrance et de joie. Mais les montagnes résonnantes et les torrents mugissants, les arbres qui frémissent et les plantes ont aussi leur caractère particulier et les oiseaux de l'air, les reptiles et les poissons, tous enfin sont pleins de force vitale et nos cœurs se réjouissent de considérer une telle splendeur de bonheur et de jouissance répandue par le monde. Et cependant quand le lieu change et le temps passe, c'en est fait de tout cela. Comment pouvons-nous transmettre aux générations futures et porter à la connaissance de nos contemporains séparés de nous par des milliers de lieues, la pensée dominante et l'expression de ce débordement de joie dans l'univers? L'art peut seul immortaliser la vivante réalité des choses de ce monde et seul l'art véritable, qui appartient en propre au génie, est capable d'atteindre ce but.

Le rare talent du maître Hokusaï est connu du pays entier. Cet automne, il advint par bonheur que celui-ci passa par notre ville durant son voyage dans l'ouest et à leur grande satisfaction réciproque fit la connaissance de notre peintre Bokuzen. Sous le toit de celui-ci furent conçues et composées plus de trois cents esquisses.

Dans celles-ci les choses célestes et de Bouddha, la vie des hommes et des femmes comme celle des oiseaux et des autres animaux, les plantes et les arbres y furent traités avec art : le pinceau du maître reproduisit tous les êtres et les formes de l'existence.

Pendant un temps, le talent de nos artistes a été en dégénérescence ; à leurs créations manquaient la vie et le mouvement, l'exécution de leurs idées étant elle-même insuffisante. En ce qui concerne l'ouvrage présenté actuellement au public, bien qu'il ne consiste qu'en des

esquisses grossières, personne ne pourra méconnaître son admirable vérité et sa force d'expression. Le peintre a voulu vivifier tout ce qu'il a entrepris de dessiner, la joie d'exister et le bonheur qu'il a si fidèlement rendus montrent assez combien il a réussi dans sa tâche; qui pourrait goûter encore quelque chose à une pareille œuvre ? Cette collection sera un guide, un professeur inestimable pour l'artiste studieux. Le maître a choisi comme titre celui de « Mangua », c'est-à-dire esquisses du premier jet et fugitives (1).

En ses quinze volumes l'ouvrage est une merveilleuse expression de la puissance imaginative de l'artiste.

Ses innombrables esquisses se pressent en un pêle-mêle amusant de tous les êtres de la création : le monde nippon en raccourci, tel pourrait être le titre de la Mangua. L'homme y tient la première place, l'homme de tous les temps avec ses vices et ses vertus et particulièrement le Japonais de ce commencement du XIX^e^ siècle (2) modifié par la classe sociale à laquelle il appartient et par sa profession.

A côté d'une page consacrée aux dai-myau, une autre ne figurant que des artisans, ailleurs des attitudes de femmes à leur toilette, des enfants dans leurs amusements avec leur gaieté comme leur tristesse d'un moment (3). Sur la même feuille : deux vanniers tressant leurs corbeilles, des charpentiers construisant un bateau à grand renfort de coups de maillet, une couple de menuisiers, un porteur d'eau avec ses seaux pendus aux deux extrémités d'une perche. Sur telle autre, rien que des acrobates marchant sur les mains, sautant, se rétablissant à la barre (4) ou bien le même cavalier japonais faisant évoluer sa monture en tous sens, celle-ci allant au pas, trottant, ruant, se cabrant — notons à ce propos qu'Hokusai a su rendre les allures du cheval de façon bien plus réelle que nos peintres du

(1) Littéralement: *man*, dix mille, et, par extension, innombrables — *gwa*, dessins.

La traduction de cette préface en allemand a été faite par M. Tsujé, professeur de japonais à Berlin, et reproduite dans la même langue par M. Perzynski dans son *Hokusai* — (série des *Künstler Monographien*).

(2) D'après la plupart des auteurs, le 1^er^ volume de la Mangua parut en 1812. M. Revon, s'appuyant sur l'autorité du *Hokusai daïgha Shoksho Saïzou* (Récit sur le grand dessin fait par Hokusai à Nagoya), déclare que cet ouvrage n'a pu paraître au plus tôt que dans l'automne de la 14^e^ année de Bounkwa (1817). D'après E. de Goncourt, le 2^e^ volume parut en 1814, le 3^e^ en 1815, le 4^e^ en 1816, comme le 5^e^, le 6^e^, le 7^e^ et le 8^e^; le 9^e^ en 1819 seulement avec le 10^e^; le 11^e^ et le 12^e^ en 1834; le 13^e^ en 1849 après la mort de l'auteur; le 14^e^ en 1875 et le 15^e^ en 1878.

(3) Mangwa, livre 1.

(4) id. tome 8.

commencement du XIX^e siècle — ou encore le Samourai tirant l'arc ou s'escrimant avec la lame et le sabre, en 72 croquis minuscules.

Dans son œuvre, ce n'est qu'exceptionnellement qu'Hokusai met en scène les grands seigneurs, ceux de son temps tout au moins. Sa condition sociale l'éloignait naturellement de ceux-ci. Entre tous, il préfère l'homme du peuple et surtout le paysan avec ses façons primitives, son habillement simple, sous sa lumière ou dans les champs, au soleil ou à la pluie. Il nous le montre labourant, ensemençant, faisant la récolte (1), décortiquant le riz (2), cultivant le melon et le faisant sécher pour les soupes futures (3). Ailleurs, nous le voyons partir en voyage à califourchon sur un bœuf ou à pied, passer un pont ou traverser la rivière à gué.

Dans ces croquis si vivants, le cultivateur nippon nous apparaît avec ses qualités et ses défauts, son opiniâtreté au travail, sa sobriété ordinaire, le gaudissement du jour de fête, l'amour inné qu'il porte à la nature et qui le fait s'arrêter au milieu de sa besogne pour contempler un joli paysage. A côté des occupations campagnardes, voilà toute la série des petits métiers des villages et des villes : deux bûcheronnes portant des fagots sur leur dos tandis qu'une troisième se repose près de son bœuf chargé de bois (4); des fabricants de terre cuite au bord de la Soumida dans le quartier Imado (5), une vieille blanchisseuse s'en allant avec son pannier sous le bras, un fabricant de jouets (6), deux peintres enduisant de couleur la jambe d'un Mio gigantesque sculpté (7), un polisseur de miroirs, etc.

Le Yéhon Teikin Orai (8) est tout entier consacré aux industries du pays, il nous transporte dans la forge, l'atelier de teinturerie, auprès des métiers à tisser. — Dans l'Imayô-Kushi Kiséru Hinagata (9), Hokusai se préoccupe même de donner

(1) *Hiakounim issha Ouwaga Yétoki*, « Les cent poésies expliquées par la Nourrice ».
(2) Mangwa, tome II.
(3) id. tome 13.
(4), (5), (6) Kakémonos de la collection Hayashi.
(7) Mangwa, tome II.
(8) *Yéhon*, album — *Teikin* études faites à la maison — *Orai*, voie; c'est-à-dire album de l'éducation familiale. Le 1^er volume parut en 1828.
(9) *Imayo*, mode actuelle — *Kushi*, peigne — *Kiseru*, pipe — *Hinagata*, modèles; c'est-à-dire : modèles de peignes et de pipes suivant la mode actuelle. Paru en 1823.

des modèles de peignes et de pipes à la mode et ailleurs (1) des motifs d'ornementation de robes et de broderies.

Le peintre de Katsushika excelle à saisir un trait de mœurs, une attitude, un ridicule, mais sa psychologie est peut-être un peu superficielle. C'est avant tout un maître ironiste qui se contente généralement de représenter les hommes tels qu'ils sont, les trouvant ainsi suffisamment grotesques par leur laideur, leurs manies ou leurs vices. Quand exceptionnellement il se lance franchement dans la caricature, il atteint au plus haut comique. Une estampe de la collection Gillot figurait les joies paternelles : un petit garçon à califourchon sur le dos de sa mère se retourne et dans la joie de voir un jouet que lui montre son père ouvre une bouche fendue jusqu'aux oreilles et lève les bras en l'air, dans un geste très habituel aux enfants. Aucune expression ne saurait rendre le vécu de cette scène.

Hokusai, parfois même, renforce l'ironie de ses dessins par des réflexions humoristiques du genre de la suivante écrite au bas d'un kakémono où un marchand de balais à battre le thé offre ses ustensiles: « Frapper sur un vase (pour attirer les passants); se promener dans la petite rue Aianichki en simple habit de coton, ainsi s'écoule la vie tranquille du vieux vagabond. » Ailleurs (2) il raille le peu de durée des caprices humains : « La fabrication des objets change selon le temps. Des objets qui étaient carrés, on les fait ronds et le monde trouve cela plus beau : ça s'appelle la mode (3). »

Comme moraliste, il prêche les vertus moyennes, celles qu'on rencontre souvent dans le peuple, l'honnêteté, la vaillance au travail, l'aide mutuelle que l'on se doit l'un à l'autre. Il se montre même assez indulgent pour les petites faiblesses humaines, comme le prouve un passage du *Boutchouho Sokouseki Riori* (4) : « S'il y a, dit-il, le moraliste qui prétend qu'à la première coupe c'est l'homme qui boit le saké, qu'à la seconde c'est le saké qui boit le saké et qu'à la troisième, c'est le saké qui boit l'homme, il en est d'autres moins sévères qui déclarent qu'il n'y a pas de limite pour boire du saké tant que ça

(1) Dans le *Shinagata Komon-cho* (*Shinagata*, nouveau style. — *Komon* petits dessins imprimés sur les étoffes) paru en 1824.
(2) Préface de l'*Imayo Kushi Kiseru Hinagata*.
(3) Traduit par M. Hayashi pour l'*Hokusai* d'E. de Goncourt.
(4) « La Cuisine improvisée. »

n'amène pas de désordre (1). » Le *Jôdan Foutsouka Yehi* (2) est plein d'humour en sa figuration d'ilotes ivres dans toutes les postures.

Hokusai a même illustré plusieurs livres de religion et de morale. Dès 1785, sous la signature Shouro, il donnait le *Yehon Sanzanghio* (3), puis, beaucoup plus tard, vers 1834, le *Yehon Tchukio*, « Livre des devoirs envers le Maître », tout plein d'abnégation et d'héroïsme, et le traité de Confucius sur la piété filiale, le *Yehon Kôkyo* (4). Dans une des planches de ce dernier une collection de petits personnages sont fort occupés à nettoyer le signe Kô, idéographe de la piété filiale figuré par une lettre immense. Citons enfin « Le Miroir de la sagesse devient homme parfait » et « l'Album des vertus des femmes ».

Dans ses illustrations de sujets légendaires, l'artiste exalte des vertus plus élevées : la fidélité à la foi jurée, la bravoure, le dévouement chevaleresque. Hokusai, s'inspirant en cela de l'engouement général pour les légendes de l'ancien Japon redevenues de mode en ce commencement du XIX^e^ siècle, s'est en effet complu à les illustrer. Son pinceau a véritablement redonné la vie aux héros des chevauchées d'antan en les rajeunissant. Sous nos yeux, Yorimassa, l'illustre général Minamoto, tue d'un coup de flèche le Nouyé (5); Yorimitsou (6) se prépare à exterminer l'araignée gigantesque; l'enfant Momataro (7), « le premier né d'une pêche » parti à la conquête de l'île des Ogres; Hidésato délivre la reine du lac Biwa de la présence d'un monstre qui dévorait ses enfants. — Et puis ce sont les quarante-sept rônins, le prêtre Raïga (8) doué d'un pouvoir merveilleux sur les rats qu'il emploie à l'accomplissement de son dessein; le sennin (9) à la carpe monstre; Shôki chassant les diables.

(1) Traduit par M. Hayashi pour l'*Hokusai* d'E. de Goncourt.
(2) « L'Ivresse de deux jours, » paru en 1811.
(3) « Album des pratiques des trois divinités ».
(4) Mot composé de *Kô*, piété filiale, et de *Kyo*, livre sacré.— Donc « Livre de la piété filiale illustrée ».
(5) Animal fabuleux qui désolait la contrée.
(6) Guerrier légendaire du X^e^ siècle et grand destructeur de monstres.
(7) Un couple de vieux bûcherons qui n'avait pas d'enfant arrêta un beau jour une grosse pêche arrêtée par le courant de la rivière; de cette pêche sortit un enfant qui accomplit par la suite mille exploits plus extraordinaires les uns que les autres.
(8) Il est sensé vivre au XII^e^ siècle.
(9) Saint bouddhique

Le neuvième volume de la Mangua est tout plein d'anecdotes relatives à Kiyomori, le grand Taïra... Ces scènes guerrières auxquelles les luttes à mort, les effondrements de cavaliers, les traits volant dans l'air dru comme grêle, le tournoiement des glaives, la férocité des physionomies, la tension de tous les muscles donnent tant de mouvement et de caractère, sont illustrées avec la maëstria d'un Gustave Doré.

Mais malgré ce retour au passé du Yamato, la tradition chinoise depuis si longtemps implantée dans le pays conservait encore une partie de sa puissance. C'est ainsi qu'Hokusai exalte les héros de l'Empire du Milieu parallèlement à ceux du Japon dans le *Wakan Homaré* (1) « Célébrités du Japon et de la Chine », et le *Shimpen souiko gwa den*, « dessins traditionnels des hauts faits de l'Antiquité » (2) où 108 braves accomplissent les prouesses les plus extraordinaires. Mais c'est d'ordinaire la sagesse plutôt que la bravoure chinoise qu'il aime à citer en exemple. Il semble en cela avoir bien compris la différence capitale des deux civilisations, l'une toute imprégnée de science, de calme philosophie, de patience et de ruse, l'autre basée essentiellement sur l'héroïsme et les sentiments chevaleresques. Dans la peinture des mœurs de l'Empire du Milieu, l'artiste n'abandonne pas son habituelle ironie. C'est ainsi qu'il flagelle d'énergique façon la corruption gouvernementale existant déjà en Chine aux époques lointaines des cent huit braves.

Les mêmes intentions sarcastiques se retrouvent souvent dans sa figuration de l'Olympe japonais. Les dieux n'y sont guère que des hommes, doués comme ceux-ci de vertus et de vices, sujets aux mêmes erreurs et à d'analogues faiblesses. Mais ils possèdent certains pouvoirs merveilleux bons ou mauvais : il importe donc de se les concilier ou tout au moins de fléchir leur courroux. Hokusai lui-même eut toute sa vie une profonde vénération pour le dieu Miokenn, habitant mystérieux de la Grande Ourse. Toutes les divinités du Japon, celles du Shinto et celles du bouddhisme, trouvent place dans son œuvre, mais il aime surtout à représenter les plus populaires d'entre elles, dont la plupart se rattachent tout à la fois à la « voie des

(1) *Wakan*, Chine et Japon — *Homare*, célébrités. Livre paru en 1834.
(2) Texte par Bakin et Takaï Ranzan. Roman publié de 1807 à 1834 et comprenant 90 volumes. — *Shimpen* veut dire miracle — *Suiko*, antiquité. — *Gwa den*, dessins traditionnels.

Kami » (1) et à la religion de Sakya Mouni. En une multitude de gravures il a célébré par exemple les Sichi Fuku Jin, « les sept dieux du bonheur», le gros Hotei, l'ami des enfants couché sur le dos, le visage épanoui en un large rire tenant entre ses pieds levés un bambin fort amusé de ce jeu (2) ou bien se laissant tirer la langue par un autre de ses petits camarades (3). Ailleurs, une femme rit aux éclats devant le crâne gigantesque de Fukuroku, sur lequel elle a placé une cocotte en papier (4); Okamé lapide un diablotin avec les haricots qui le feront fuir (5), sa grâce rieuse contraste singulièrement avec la laideur du démon. Le douzième volume de la Mangua ridiculise le monde des génies et des tengous, ces êtres fabuleux, munis de nez énormes à la représentation desquels l'imagination japonaise s'est si souvent complue. Hokusai va même jusqu'à représenter sous une forme comique les glorieux entre les glorieux, les purs des purs, Sakya Mouni et ses seize disciples (6).

De la divinité, la raillerie retombe enfin sur les prêtres. Un kakemono figurant une courtisane ne porte-t-il pas cette inscription : « Le Bouddha exploita la loi religieuse ; le premier prêtre exploita le Bouddha, les prêtres de la postérité continuent à exploiter leur ancien maître et toi tu exploites ton corps. » Dans « l'ivresse de deux jours » l'ébriété d'un bonze et d'un petit servant réunit dans le même vice la vieillesse et l'enfance de façon très drôle, et dans le premier volume de la Mangua un chœur de bonzes chantant à tue-tête offre un aspect de maîtrise moyen-âgeuse.

L'artiste se moque des ordres mendiants qui s'en vont quêtant aux portes et aussi des contemplatifs, dont le crâne, à force de méditation, finit par fumer comme un volcan.

(1) C'est la traduction littérale du mot *shinto*. — Le mot *Kami* veut dire génie.
(2) Dans l'*Hokusai gwakio*.
Les sept dieux du bonheur sont Jurojin, Daïkoku, Fusairoku, Yebisu, Benten, Hotei et Bishamon, personnifiant les sept éléments suivants : la longévité, la richesse, la popularité, la probité, la grâce, la bonté et la force. Daïkoku, Bishamon, le dieu de la guerre, Benten, qu'invoquent les artistes sont des divinités indoues transformées. Hotei était un prêtre chinois du x^e^ siècle, célèbre par son insouciance. Yebisu n'est autre qu'Hirouko « La Sangsue », premier fils des deux Reï. Il est donc d'origine shintoïste.
(3) Dans l'*Hokusai Gwafu*.
(4) Sur un sourimono de 1797. Fukuroku est toujours représenté avec un crâne d'une hauteur demesurée, indice d'une science profonde.
(5) Divinité d'origine shintoiste (Amano-Ousméno-Mikoto).
(6) 2^e^ volume de la Mangua.

L'artiste a encore une affection toute spéciale pour les êtres fantastiques, goules, larves, ogresses et fantômes de tout genre. Le dixième volume de la Mangua contient deux les plus célèbres planches de cette sorte. Dans l'une, Kasané assassinée lui apparaît en vengeresse du crime dans toute la hideur d'une face méchante, stupide et estropiée. « Les caprices de Léonardo, de Breughel ou de Goya n'ont jamais rien inventé de plus affreux, dit M. Holmes (1); embryon monstrueux, mutilé et idiot dont les mains ressemblent à des griffes et dont l'œil unique brille d'une irresponsable férocité. » Dans l'autre, Okikou, la petite servante qui se suicide de désespoir pour avoir cassé une assiette précieuse, se montre une longue forme blanche enveloppée dans une prodigieuse chevelure. La série des Cent Contes parue en 1830 se compose de cinq planches plus effrayantes les unes que les autres, dont la plus connue est une lanterne figurant une tête de mort.

Avec les fantômes, l'extraordinaire imagination de l'artiste « fou de dessin » (2) a créé les monstres les plus terrifiants, bizarres assemblages d'humanité et d'animalité. Dès 1798, il faisait paraître son Bakemono yamato Honzo, « Histoire naturelle des monstres du Japon », où une tête de femme flotte sur l'eau, les épingles de sa chevelure lui donnant l'aspect d'un crabe. Dans le deuxième volume de la Mangua, le dragon à neuf têtes vient boire les neuf coupes de saké qui l'enivreront et permettront à Yorimitsu de le tuer. Ailleurs, cet animal fabuleux, si populaire dans les pays d'Extrême-Orient, déroule ses anneaux au-dessus du Fouji. Quelles conceptions plus drôles que celle des bêtes mangeuses de rêver, l'une figurée par une chèvre avec trois yeux enchâssés dans son flanc et l'autre possédant un corps d'ours et une tête d'éléphant (3). A côté de ces abracadabrantes inventions, des animaux représentés à peu près comme ils sont dans la réalité, mais doués de pouvoirs merveilleux : le remords tantôt favorable aux agriculteurs sous les traits d'Inari, le dieu du riz, et partant de l'abondance, tantôt maléfique sous les mille formes de Kitsouné (4), le tigre, tout à la fois type de la sagesse et de la

(1) *Hokusai*, by C.-J. Holmes.
(2) Gwakyo jin, signature d'Hokusai durant les premières années du XIX^e^ siècle.
(3) 2^e^ volume de la Mangua.
(4) Lire à ce sujet le très joli chapitre de Lafcadio Hearn, dans « le Japon inconnu ».

force, la tortue symbolisant la longévité, le gigantesque oiseau de Haô, le phénix des légendes occidentales.

Tout le règne animal nippon, si riche par la diversité de ses espèces, figure d'ailleurs dans l'œuvre d'Hokusai : les poissons monstrueux ou minuscules, la gent ailée au grand complet et, parmi les quadrupèdes, le chien japonais si replet et si drôle, le chat, le singe gris à face rose, le bœuf, le loup des montagnes, le daim, le lapin, le lièvre. Dans les herbes rampent les couleuvres, les vipères et les boas, tandis que des milliers d'insectes sautent ou volent au-dessus de cette forêt en miniature. Ailleurs voici le grouillement de la vie d'entre roseaux où crapauds, tortues d'eau douce, poules d'eau, canards et martins-pêcheurs, cygnes chinois et échassiers se livrent à leurs ébats. Il n'est pas jusqu'à l'éléphant, inconnu pourtant au Japon, mais révélé par la tradition bouddhique dans laquelle il sert de monture au boudhisatwa Foughen, qui ne trouve sa place dans la Mangua. Hokusai en fait le héros d'une fable très spirituelle (1). Un groupe d'aveugles voulant acquérir une idée de la forme du pachyderme se mettent à le tâter et se communiquent ensuite leurs impressions à son sujet, chacun d'entre eux n'ayant touché qu'une partie du corps de l'animal, qui la trompe, qui le flanc, qui la jambe.

Moralité : pour juger une chose, ne vous contentez pas de l'envisager sous un seul de ses aspects, mais étudiez-la à fond et sous toutes ses faces.

Quand il met les animaux en scène à côté des hommes, l'artiste atteint souvent à la mordante ironie de notre La Fontaine. Il suffit, pour s'en convaincre, d'examiner son crapaud émettant la prétention de devenir géant ou son colimaçon prenant un air de foudre de guerre avec ses cornes terriblement dressées (2).

L'amour d'Hokusai pour la nature s'étend aux choses inanimées et même jusqu'aux pierres, non à celles taillées par la main de l'homme, mais à celles que la lente érosion des siècles a formées, que les torrents ont creusées, que les gelées ont craquelées. — La 14e planche du 2e volume de la Mangua leur est tout entière consacrée.

« Tant que vous n'aurez pas pénétré et profondément senti

(1) 8e volume de la Mangua.
(2) Deux estampes qui appartenaient à la collection Gillot

le caractère expressif des pierres, leurs tons, leurs valeurs, dit à ce propos M. Lafcadio Hearn, le sens esthétique d'un jardin japonais ne vous sera point révélé. » Quand ces blocs erratiques ont la dimension de rochers, l'admiration du nippon ne connaît plus de bornes. Leur imagination si fertile se plaît à y reconnaître des formes fantastiques ou humaines.

Comme tous les peintres japonais, Hokusaï a voué une spéciale affection aux êtres que la religion bouddhique qualifie de « hidjô », « sans désir ». Arbres et plantes s'animent sous son pinceau. Parmi les premiers, le nanten, l'arbre à qui on doit aller confier les mauvais rêves pour qu'ils ne se réalisent jamais; le pin toujours vert, symbole de la vitalité; l'énoki ou micocoulier de Chine; le yanagui ou saule pleureur ; comme arbres fruitiers, l'oumenoki (prunier) et le sokura (cerisier) dont la floraison réjouit les cœurs de là-bas; enfin, dans le nombre intermédiaire des arbrisseaux, le tégashioua, dont la feuille a la forme d'une main, le botan ou arbre à pivoines, les mille espèces de bambous et de fougères.

C'est que la flore japonaise est d'une merveilleuse richesse, les plantes des régions chaudes y poussant à côté de celles des régions tempérées. Les plaines non cultivées qui s'étagent à des altitudes variant de 100 jusqu'à 2.000 mètres appelées *Hara* ne sont que de grands champs de fleurs offrant toute la gamme des colorations en place de nos tapis de vert gazon européens.

Dans ses esquisses de plantes, Hokusai s'attache surtout à rendre leur aspect d'ensemble sans trop perdre de temps à l'étude des détails, comme les artistes de l'école de Kôrin. Il a su rendre d'admirable façon la vie végétale. Un seul petit détail choque l'œil européen, nous voulons parler du manque d'ombre. Les Japonais n'en ont jamais fait usage dans leurs compositions et nous avons vu qu'ils ont dû, pour marquer les différents plans, recourir à des tons secondaires bistres ou grisâtres. Notre artiste n'a pas échappé à cette loi générale ; souvent même il se contente de jeter sur les feuilles de sa Mangua les pivoines, les iris et les chrysanthèmes sans leur donner aucun fond. Mais le plus généralement il les anime en recourant aux éléments et aux saisons : ses plantes se plient sous la rafale, se tordent dans les tourbillons, si naturellement qu'on s'imagine entendre les mugissements de Kazeno-Kami,

le dieu des vents, qui tient ceux-ci enfermés en son outre gonflée, ou bien encore il nous les montre succombant sous la neige, dépouillées par l'hiver, brûlées par le soleil. — Là comme dans toute son œuvre, une vie exubérante règne en maîtresse.

(*A suivre.*)

TEI-SAN

DU THÉATRE POPULAIRE

(*Suite* [1])

—

On sait que, lorsqu'une idée est lancée, elle se propage comme une flamme (2). Bussang appelait des imitateurs. Le Dr Corneille, en Poitou, continua le geste de M. Pottecher. A la Mothe-Saint-Héraye, en plein air également, des tréteaux furent dressés et *Erinna*, tragédie, conquit l'approbation des foules poitevines. Mais le Dr Corneille, que tourmentait son homonymie, eut le tort de recourir aux règles des trois unités et de retaper la défroque de Melpomène. Sa pièce n'avait pas la couleur démocratique et l'intérêt général de celles représentées dans les Vosges. En outre, pour le recrutement des acteurs, on ne suivait nullement les rites du théâtre populaire, L'Odéon ou telle autre scène parisienne les fournissait intégralement.

Et voici que, pour corser la traîtrise faite à Bussang, M. Corneille imagina de rétrograder encore dans le passé. Une *Marie de Magdala* fut jouée par les pensionnaires de l'Odéon affublés de costumes venus spécialement de Palestine. On applaudit à cette mascarade, mais comme nous étions loin du modernisme de M. Pottecher plaçant sur son théâtre les objets de la vie courante et exigeant de ses interprètes le vêtement de tous les jours (3)!

Enfin M. Corneille — il faut l'en louer — est retourné à une plus saine compréhension des choses. Sa dernière pièce rachète bien des erreurs initiales et empêchera le théâtre poitevin de perdre la vogue qu'on lui accorde. Il a pris en sérieuse considération les idées émises sur l'utilité d'exploiter le fonds de tendresses et d'émotions communes conservé dans le milieu

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 198.

(2) Le théâtre de Gérardmer suivit de près celui de Bussang. Parmi les pièces représentées, citons : *L'Héritage de Wasserbourg*, comédie forestière de M. Jean Marcel.

(3) Faisons des restrictions pour *la Passion de Jeanne d'Arc*. Mais du moins le sujet de cette pièce est emprunté à l'histoire locale et non pas aux légendes de Palestine.

local. Et désormais son œuvre suivra la progression ascendante de la réussite (1).

Au point de vue de l'inspiration raciste, M. Pierre Corneille aurait consulté avec intérêt les archives du théâtre alsacien. Celui-ci, en effet, aussi loin qu'on remonte dans le passé, ne sort pas des limites de la petite patrie. Il emprunte ses sujets à son histoire. Il utilise pieusement son dialecte et les acteurs du crû lui paraissent meilleurs que tous les autres (2).

Les événements tragiques de 1870 arrêtèrent momentanément son efflorescence. La tyrannie teutonne s'exerçant contre toute influence susceptible d'enrayer son emprise intellectuelle, morale et sociale, cercles, journaux furent fermés et supprimés. Mais on ne pouvait détruire le *genius loci*. Peu à peu, à partir de 1890, des sociétés se forment, jouent, avec l'aide de leurs membres, des vaudevilles simplistes. *Le club théâtral de Strasbourg* est fondé et M. Julius Greber sent enfin la nécessité d'agglomérer les énergies éparses.

Les Strasbourgeois avaient témoigné une certaine sympathie à la troupe de paysans de Schliersee, en Bavière, qui parcourait les Allemagnes à cette époque en représentant des pièces écrites en patois local (3).

M. Julius Greber, frappé de cette sympathie, pensa que Strasbourg pouvait centraliser, au théâtre, les efforts de renaissance linguistique et, s'unissant à M. Alexandre Hessler, directeur du théâtre municipal, il projeta « de représenter, en matinées dominicales, des pièces écrites en dialecte ». Encouragé par le public, trouvant en MM. Gustave Stoskopf et Charles Hauss des assesseurs intelligents, il créa le théâtre alsacien. (Elsaesser Theater) qui, le 2 octobre 1898, donnait triomphalement *l'Ami Fritz* (trad. Hauss).

Par ses statuts, le théâtre alsacien se proposait : « 1° de développer l'idiome alsacien; 2° de donner à la littérature d'Alsace un foyer digne d'elle; 3° d'offrir au peuple, par des représentations théâtrales, une distraction noble et peu coûteuse. » Bientôt ses fondateurs songèrent à l'identifier exactement à la

(1) La dernière pièce de M. Pierre Corneille est : *A chacun sa destinée*. Sur la scène poitevine a été donné en outre : *Les Terrailloux*, moralité de M. A. Martin. Citons encore, en d'autres endroits poitevins : *Ine Mérienne chez Jacquet Labertuche, Les Idaies dau bounhoumme Louichet Lavenot*, pièces de M. A. Gaud.

(2) Emile Strauss : *La Nouvelle Alsace*.

(3) Emile Strauss : *ibid.*

nation qu'il était chargé de divertir(1). Une remarquable comédie en 3 actes, *M. le Maire* (*D'r Herr Maire*), de M. Gustave Stoskopf, peintre-poète, fut le lien entre la foule et la salle de spectacle. Cette comédie, composée en dialecte, est une fine satire des mœurs politiques villageoises sous le régime impérial. Son caractère local surtout séduisit le public (2).

Le théâtre alsacien est essentiellement populaire. Ses acteurs sont choisis parmi la société urbaine, n'ont aucune accointance avec les conservatoires, se servent de leurs propres moyens et de leurs inspirations propres. La plupart, d'ailleurs, remplissent leur mandat avec une exactitude méticuleuse et un sens délicat. Un relieur, parmi eux, M. Horsch, « s'est révélé comique de race ».

M. Julius Greber, collaborateur de M. Stoskopf, pèche quelquefois par excès de modernisme. Hardiment il met en scène dans ses pièces les calamités de l'époque : l'ivrognerie et la débauche (3). Sociologue plus germanique que français, il traduit en un verbe puissant quoique heurté le drame de la famille décimée par l'intempérance des hommes et l'inconduite des filles. Ses dénouements tragiques laissent une impression forte. Si Stoskopf s'est acquis, par le rire, les faveurs de la multitude, Greber, par la terreur, empêcha quelques déchéances. Et cela compense des inégalités, des rudesses et même des trivialités.

Stoskopf et J. Greber ont donc suscité un mouvement intense en Alsace et sauvé de l'oubli où l'eût enseveli l'autoritarisme germanique un idiome dont la race a besoin pour s'affirmer dans la situation mixte où la place la compétition de deux pays également passionnés. Là vraiment le culte de cette langue était nécessaire bien qu'elle n'eût pas un passé aussi brillant que les langues provençale et limousine. Ce n'est pas une renaissance : c'est une création et le théâtre a commencé le travail d'unification (4).

(1) Pour l'organisation intérieure du théâtre, voir dans *le Correspondant* du 25 janvier 1902, l'art. de M. Paul Acker : *Le Théâtre alsacien*. Jusqu'en 1870 les seules manifestations de théâtre local eurent lieu à Colmar et à Mulhouse. V. Émile Strauss, *op. cit.*, et l'article de M. Anselme Langel dans la *Revue alsacienne*.

(2) Autres pièces de M. G. Stoskopf : *D'r Kandidat* (Le Candidat aux élections municipales). *Le Voyage à Paris*, *Une démonstration* et en collaboration avec J. Greber : *Heimet* (mon pays), drame, 1901.

(3) Julius Greber a donné en 1893 : *E Hochzitter im Kleider Kaschte* (Un mari dans une armoire); *Dreij Freijer* (Les trois galants); *Sainte-Cécile*, vaudeville; et au *Théâtre alsacien*, en 1899 et 1900 : *Lucie*, drame; *Jumpfer Prinzesse* (La Jeune princesse); *Lisbeth*, etc...

(4) La Revue alsacienne groupa, elle aussi, des écrivains et des artistes pénétrés

L'initiative privée qui, on le voit, donna de si éclatants résultats, montra surtout sa plénitude de force créatrice en limousin. On dédaigne volontiers le théâtre limousin. Ce qui vient de la France centrale paraît généralement peu récréatif. L'Auvergne et les bourrées portèrent tort au limousin inventif et si grand dans ses manifestations du passé.

Le Félibrige, institution littéraire et artistique que discréditèrent *Numa Roumestan* et les tambourinaires de Daudet, fonda le théâtre limousin. Une félibrée, aux yeux de beaucoup, s'évoque ainsi qu'une frairie où l'on boit, danse et chante largement. Or ce côté superficiel ne saurait en diminuer l'importance régionale. Une félibrée est une fête purement littéraire donnée en l'honneur d'un troubadour disparu dont on salue la mémoire et les lieux d'origine par la poésie et l'éloquence. Son but, en outre, est d'exalter en l'âme des populations l'amour du terroir. Elle réunit, en un musée éphémère, toutes les productions de l'art local et revendique pour elle, lorsqu'elles dégénèrent, l'appui des autorités.

Le théâtre limousin naquit, en 1895, au cours de ces félibrées. *La Nueg de las paus* (La Nuit de la peur), amusante comédie de M. Eusèbe Bombal, fut jouée pour la première fois au théâtre municipal de Brive. Depuis, cet écrivain dialectal fournit un certain nombre de pièces (1), de même que Mlle Marguerite Genés (2). Le procédé de M. Bombal est de greffer sur une légende locale des tranches de vie purement limousine. *Lou Drac*, notamment, met en scène une veillée.

Quatre tréteaux, un décor de feuillages, un trou dans ce feuillage pour l'entrée des personnages; au loin le fond de quelque causse ou de quelque monédière, tel est le théâtre. Le public féminin s'assied sur des bancs; l'autre se prélasse au hasard, parmi les herbes hautes de la pelouse. Les acteurs sont jeunes gens choisis dans le village, préparés par l'insti-

du génie local. En outre des auteurs dramatiques cités, une mention est due à plusieurs autres, parmi lesquels Charles Hauss. Œuvres : *Danneholz* (Bois de Sapin); *Eulogius Schneider* et traductions d'Erckmann-Chatrian, — M. Ferdinand Bastian, Œuvres : *D'r millione Gaertner* (Le Jardinier millionnaire); *D'r Wetter Bloesel* (Le Cousin Blaisot); *D'r neij Jean*; *Mme Cervelle*, etc. — M. A. Horsch. Œuvres : *D'r Hüsherr* (Le Proprio); *D'r Unkel* (L'Oncle); *E. Mann für mini Nièce* (Un mari pour ma nièce); *Neiu Hosse* (Les Culottes neuves). — M. Kettner; Aug. Michel; A. Wolf; J. Ch. Abel et René Prévot. V. Em. Strauss : *La Nouvelle Alsace*.

(1) A la félibrée de Pompadour : *Lou Drac*; à la félibrée de Turenne : *Viva-Turenna*, etc.

(2) Mlle Genès, à la félibrée d'Uzerche, donna : *Un parisenc convertit*.

tuteur que les félibres déléguèrent à cet effet. Il n'en faut pas davantage pour contenter et enflammer la petite nation limousine, spontanée, primesautière, et qui se donne de toute l'âme.

Le théâtre breton, après le théâtre limousin, mérite d'être mentionné. Il fut, depuis les temps reculés, presque constamment populaire (1) et catholique. Son répertoire consista toujours en mystères et pastorales. En 1898, M. Cloarec, maire de Ploujan, assembla une troupe. MM. A. Le Braz, Le Goffic et de l'Estourbeillon la patronnèrent. Elle fonctionne depuis et voyage avec son *Mystère de Saint-Gwénolé;* elle fait les délices éphémères de nombreux villages. Les représentations coïncident généralement avec les Pardons. C'est, pour ainsi dire, la troupe officielle. D'autres existent cependant. L'une d'elles joua à Morlaix une pièce de M. Le Garrec : *Alan al Louarn;* à Sizun, celle du barbier Parki (2), *le Mystère de Sainte Triphine* et *les Quatre fils Aymon;* une autre, à Lesneven : *L'Enfant prodigue*(3).

A part quelques exceptions, les Bretons demandent à la légende l'intérêt de leurs réunions. Le théâtre, de ce côté de la France, aura de grandes transformations à subir pour accéder aux larges idées sociales. Cependant, avec ses foules bariolées, la houle des chapels à queues, des gilets brodés et des bonnets frisés, il donne une fière et mélancolique impression d'esthétique.

Le Sud-Ouest, pour cette fois, s'est laissé dépasser par le Nord. Il n'a pas autant besoin de distractions. Il s'offre, dans ses rues et sur les places de ses villages, des comédies à lui-même. Il parle, et les parlottes interminables, et les racontars humoristiques lui tiennent lieu de dramaturgie. Des régions entières sont privées — et ne s'en plaignent guère — des joies théâtrales. Chez quelques-unes, la Guyenne et la Gascogne notamment — la légende est mixte (mixte en ce sens que d'autres peuples y sont mêlés) ou n'existe pas. Le plus souvent elle n'existe pas. Il faudrait se rabattre, pour l'élaboration d'un

(1) V. A. Bott : *Rev. des traditions populaires,* 1888; H. Gaidoz et Paul Sébillot : *Bibliographie des traditions populaires de la Bretagne.*

(2) Cette troupe joua, en outre, en 1901 : *Ar Vezventi* (L'Ivrognerie); *Ar Bourc'hiz Lorhuz* (Le Bourgeois glorieux).

(3) D'après le journal *Ar Bobl,* les troupes se sont multipliées en Bretagne. Elles sont aujourd'hui au nombre de treize; l'une d'elles vient de remporter de gros succès avec : *Pontkallek,* drame breton de M. Jaffrenou.

théâtre, sur l'observation du milieu moderne. Chose malaisée. Le milieu — surtout à Bordeaux — est hybride, composé d'éléments hétérogènes, en grande majorité étrangers, d'émigration constante, milieu falot où l'on a peine à démêler, entre types autochtones, des rapports physiques et des contingences morales.

Nous enregistrerons, pour mémoire, dans le Sud-Ouest, de vagues essais de régionalisme théâtral (1). La vitalité du théâtre populaire local est beaucoup plus intense en Provence, sans qu'il soit cependant permis de croire à sa présence officielle. De nombreuses pastorales d'origine religieuse, venues du Moyen-âge avec, pour centre de développement, le thème de la Nativité, passionnèrent d'abord le public. Il s'y introduisit, dans la suite, sous forme épisodique, des scènes de la vie journalière. Elles sont montées tantôt par une Confrérie ou un cercle, tantôt par un impresario. Les acteurs y ajoutent quelquefois des improvisations bouffonnes. L'acteur Foucard captiva tout Marseille à ses pastorales du théâtre Chave (2).

Plusieurs baraques foraines intéressent également le peuple. Ainsi le *Théâtre Chichois*, avec ses comédies de mœurs, mêlées de français et de provençal, fort bien observées et mises à la portée de toutes les bourses par l'abaissement des prix (0 fr. 10 à 0 fr. 20).

Le docteur Chabrand, de Chateaurenard (Bouches-du-

(1) A Poussan, M. René Tulet donna en 1902 des comédies et revues en dialecte montpelliérain (*La Cour coculéra, Tout Poussan* et *Lou Poutou*). Des acteurs du crû les interprétèrent. Elles présentent un médiocre intérêt. Les comédies en dialecte languedocien de M. Louis Rouquier (*Mme Carpignol ; Jepo lou Cassinié ; Un tantost à Campilhergues*, etc.) offertes à un public nombreux sur la promenade de Puysserguier d'abord, puis dans diverses localités, par des acteurs bénévoles, paysans railleurs et dégourdis, sont de meilleure facture et de plus subtil à propos. Elles s'alimentent de la sève locale. Le théâtre fut une charpente fruste ; les décors et les costumes furent prélevés chez le loueur.

Montpellier, au quartier Saint-Dominique, posséda, dès 1880 et pendant quelque temps, une troupe d'amateurs, *Le théâtre roman*, chargé par M. Charles Gros de divertir la population. Il ne semble pas qu'elle ait subsisté. Et tout le Sud-Ouest demeure ainsi à peu près stérile. Le pays basque français, si fidele à ses traditions, connut autrefois une pastorale, *Abraham*, mêlée de danses. Seules lui restent aujourd'hui les mascarades du pays de Soule, visites burlesques entre villages. (V. l'enquête bien incomplète de la *Revue universelle* du 6 juillet 1901.)

La Biscaye, au delà des Pyrénées, paraît plus enthousiaste. Trois pastorales en langue basque y furent jouées en 1903 à Undurrein, Menditte et Licq. Le Béarn, vers Argelès, goûte quelquefois la douceur d'une pastorale.

On signale encore les pièces en dialecte bitterois de Emile Barth : *Le Congo de l'Ase* à Poilhes et *Lous salibataris*, du même auteur, à Quarante.

(2) Ces pastorales, comme la plupart des pièces que nous citons, sont écrites en dialecte local.

Rhône), majoral du félibrige, organisa à son tour une troupe (acteurs et orchestre), la nantit d'un certain nombre de pastorales, des œuvres d'Elzeard Rougier, du père Fourvières et des siennes propres et parcourut avec elle la région. D'autres encore, Léon Boulin, à Apt, l'acteur Foucard à Marseille et dans les foires, tentèrent de rénover le théâtre populaire dans ce pays admirable où le décor et le climat se prêtent si bien à cette rénovation. Mais l'on chercherait vainement une pièce moderne provençale constituée selon le vœu des théoriciens de l'art populaire. Pour rencontrer une œuvre équivalente ou supérieure à celle de Pottecher, il faut nommer Mistral et Aubanel et, dès lors, nous entrons dans une littérature trop affinée.

Et la Provence quittée nous tombons dans le menu fretin des spectacles populaires. A Troyes, une maison du Peuple relate, dans son théâtre socialiste, des incidents de la vie industrielle; à Alise, près de Lannes, en Bourgogne, chaque année, le 7 septembre, des jeunes filles commentent la *Tragédie de Ste Reine ;* dans le Berry, sous les auspices de Jean Baffier, *la Société des Gas du Berry* célèbre la fécondité de la terre (Fête des prairies en juin, des Blés en août, des Vendanges en octobre), etc. (1).

Nous avons longuement énuméré les manifestations. On a pu constater combien les régions françaises, si riches cependant en légendes, si parfaitement différenciées par leur ossature géologique et par le caractère de leurs habitants, restèrent indifférentes au culte du théâtre dont vivaient les nations grecques et latines. Trois ou quatre tréteaux dressés aux points cardinaux vivotent d'une solennité annuelle. On s'y intéressa

(1) Ces fêtes symboliques peuvent réveiller en l'âme du paysan l'amour de la Terre. Elles sont d'un merveilleux effet esthétique, mais elles n'ont aucun rapport avec le Théâtre populaire. Citons encore, à Nancy, une représentation en plein air de la *Passion* (1500 acteurs) organisée par l'abbé Petit ; à Meuil en Xaintois, le *Mystère de Jeanne d'Arc* (110 acteurs) organisé par l'abbé Maignien ; à Vissoye, *la Légende d'Anniviers* de M. Marcel Guinand ; à Saintes, un drame lyrique en 5 actes : *Au seuil des Arènes ;* à Hus (Saintonge) des pièces paysannes : *Ine partie d'marghot ; J'allons marié nouf'drolesse ; En revenant de la fouère ;* à Yan Saint Achère : *La Mérine à Nastasie ;* en Normandie : *les Cloches de Corneville* dans leur décor naturel ; à Mulhouse : *Die Schnugler*, par Arthur Dinter, *Hans Schnockeloch*, par Marie Hart ; au *Théâtre populaire Dauphinois : Louise de Montagnade;* en Dauphiné également : *Nouananto-Nou*, 3 actes, de M Gatien Almaric, etc.. Citons enfin comme tentative intéressante, mais non populaire, le *Théâtre flottant* américain, installé sur un bateau qui parcourut, donnant *Faust*, les villes des districts miniers et métallurgiques situés le long de l'Ohio et du Mississipi.

d'abord pour la nouveauté du fait ; on y bâillera peut-être demain, car nos compatriotes ont le caprice facile. Pour que ne soient point abattus, dans un avenir prochain, ces tremblants édifices de verdure, où s'est réfugié le dernier souvenir de la théâtrocratie athénienne, il faut se hâter de les organiser, de les multiplier, d'en faire surgir au milieu de tous les villages, sur le pan vert des collines et partout où quelques hommes traînent, dans l'ennui et les beuveries, la morosité des journées dominicales.

VI

Marie-Joseph de Chénier disait : « Le théâtre est d'une influence immense sur les mœurs générales. Il fut longtemps une école d'adulation, de faveur et de libertinage : il faut en faire une école de vertu et de liberté. » Et, plus loin :

« Pères de famille, laissez fréquenter à vos enfants ces spectacles sévères. Avec le rapport des lois et de la morale, ils y puiseront le goût de notre histoire (1) ». De *Charles IX*, sa meilleure œuvre, il voulut faire la tragédie nationale et ainsi instituer en France la religion théâtrale de l'ancienne Grèce. Il ne pouvait aboutir. Le public souffrait d'une indigestion de tragique et vivait alors sa propre tragédie.

Vigny écrivait après lui : « Le poète dramatique de l'avenir prendra dans sa large main beaucoup de temps et y fera mouvoir des existences entières; il créera l'homme non comme *espèce*, mais comme *individu*, seul moyen d'intéresser à l'humanité; il laissera ses créatures vivre de leur propre vie, et jettera seulement dans leur cœur ces germes de passion par où se préparent les grands événements (2). » Vigny n'inventait rien : c'était le procédé des écrivains antérieurs.

Et Victor Hugo : « Le théâtre, on ne saurait trop le répéter, a, de nos jours, une importance immense, et qui tend à s'accroître sans cesse avec la civilisation même. Le théâtre est une tribune, le théâtre est une chaire. Le théâtre parle haut. Lorsque Corneille dit :

Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose.

Corneille, c'est Mirabeau. Quand Shakespeare dit : « To die,

(1) M.-J. de Chénier : *Charles IX. Epitre dédicatoire.*
(2) A. de Vigny : *Lettre à Lord XXX sur un système dramatique.*

to sleep, » Shakespeare, c'est Bossuet (1). » On s'étonne, après ces véhéments apophtegmes, de constater le théâtre du grand poète si pauvre d'idées à répandre, vieilli si rapidement, en tel contraste avec son système dramatique révolutionnaire.

Il faut arriver à Michelet pour rencontrer une conception plausible du théâtre à venir. Michelet se sentit toujours des entrailles trop plébéiennes pour se refuser à être le théoricien bienfaiteur du Peuple.

Un théâtre vraiment populaire, dit-il, où le peuple joue pour le peuple, comme il en fut à Athènes, comme il en fut dans nos mystères du moyen-âge, où parfois la moitié d'une ville s'amusait à amuser l'autre, un tel théâtre, dis-je, c'est la forme la plus efficace de l'éducation nationale. Efficace pour rapprocher les hommes, commencer la fraternité; efficace pour cultiver les travailleurs fatigués, qui ne lisent point et qu'un enseignement direct ne manque guère d'endormir; efficace pour développer, aiguiser l'esprit, soit l'esprit réfléchi du nord qui juge et critique la vérité de la représentation, soit l'esprit spontané, improvisateur des méridionaux.

Et, sur ce théâtre, Michelet préconise :

La légende commune, la légende simple, forte et vraie... Celui qui se serait tellement incorporé la légende qu'elle serait dans son sang, dans sa fibre et dans ses os, celui-là aura un don, c'est que la fibre de tous remuerait à sa parole et que tous le comprendraient, tous, paysans, ouvriers, les plus incultes travailleurs... Je ne sais pas bien si le génie littéraire est la première condition pour opérer ce miracle. Il faudrait cette chose à laquelle nul cœur ne résiste, un charme d'enfance et de sainteté... et en même temps une verte vigueur d'héroïsme populaire... Qu'est-ce que le théâtre ? L'oubli momentané de nos misérables querelles. Mettez deux hommes ensemble, partout ailleurs ils disputent. Envoyez-les au théâtre, comme acteurs ou spectateurs, à reproduire ou à regarder les hommes qui valurent mieux, ils oublient, ils critiquent ou applaudissent ensemble. Oublier ensemble, déjà c'est de la fraternité (2).

Michelet est aussi le premier à affirmer sa croyance en une réconciliation du savant et du peuple, de l'artiste et du peuple, « de l'étude et de l'inspiration, de la pensée réfléchie et de l'instinct énergique ». Il est, sur ce point, en communion avec Blanqui, qui disait : « La pensée se doit à la faiblesse. » Il veut ardemment que l'on commence l'éducation. Convaincu que le

(1) V. Hugo : Préface de *Lucrèce Borgia*.
(2) Michelet : *L'Etudiant*.

théâtre ne peut plus garder son ancienne signification religieuse, il en fait un autel des sacrifices nationaux. Il souhaite que la patrie y présente ses généreux symboles devant les patriotes exultants.

Il s'arrête là. Sa parole paraît être une magnifique utopie. Toute la dramaturgie moderne lui donne un démenti formel. Ou bien elle dédaigne le peuple, ou bien, avec le meilleur vouloir, elle plane au-dessus de sa simplicité qu'arrêtent plus aisément les oripeaux et les tours de passe-passe du bohémien en tournée que les grandiloquences d'Ibsen et de Mæterlinck. Pendant cinquante ans Augier, Dumas, Brieux, Hermant discutent mariage, enfant, divorce devant son incompréhension. Les droits de la femme sont proclamés par Hervieu, Jules Case, Donnay; Georges Ancey lance un réquisitoire contre le clergé; Balzac, Dumas fils, Henry Becque, Mirbeau contre la finance; Sardou, Lemaître, Fabre contre la politique. Et enfin les plumes de Curel, Descaves, France agitent la question sociale. Tous travaillèrent pour le peuple sciemment, volontairement, avec leur âme et avec leur cœur. En réalité aucun ne descendit jusqu'à lui. Car l'amour du peuple avait disparu d'eux-mêmes.

Cependant, ces écrivains offrirent avec raison leurs thèses aux disputes de l'opinion. Elles provoquèrent des réformes dans le fatras contradictoire des lois. Elles soulèverent dans les journaux des polémiques et dans les esprits des réflexions. Etant des localisations superbes et non des généralisations, elles n'atteignirent pas le peuple. Elles furent socialistes ou le contraire, mais point sociales dans la largeur du mot (1).

En vérité qu'est le peuple? M. Bergerat le prétend idéaliste (2). A son avis, il a le « culte des beaux palais, comme le riche a le culte de ses bouges ». Il préfère s'ensevelir dans le rêve à retrouver sur la scène sa journée de travail retracée.

Le peuple, à notre sens, est une entité souffrante à qui seraient nécessaires de la douceur, de la tendresse, un dictame. Les poètes excelleraient à lui prodiguer ce dictame. Ils seraient ses médecins efficaces s'ils ne se perdaient dans l'aberration de l'égotisme et de l'art pour l'art.

Le poète Saint-Georges de Bouhélier avait bien compris le rôle nouveau du théâtre. Il disait:

(1) De Saint-Auban : *L'Idée sociale au théâtre*.
(2) V. *l'Eclair* du 28 juillet 1903.

Si le théâtre, comme je le crois, doit prendre de plus en plus la proportion du temple, il faut tout d'abord que le drame acquière un caractère religieux. Il est bon qu'il soit constitué dans un esprit d'exaltation universelle. Il a pour but de remplacer les offices maintenant périmés des cathédrales. Conforme à la nouvelle piété de notre époque, revêtant les pratiques du culte de la beauté, créé afin de provoquer toutes les impulsions instinctives du sentiment, susceptible d'agir sur les sens par le spectacle des plus purs groupes humains, le drame aspire dès à présent, et sans que l'on s'en rende un compte exact, à représenter l'univers dans son intarissable élan, dans la mobilité divine de ses aspects, dans la perfection renouvelée de ses cadences. Et voilà comment il me semble appelé, en s'élargissant et en s'augmentant, à constituer les mythes nouveaux, à être une parade érotique et religieuse,à modifier les lois anciennes de la morale. Pour le peuple et pour les hommes, le théâtre va devenir bientôt un lieu de communion et de célébration (1).

Le malheur est que, pour appuyer cette théorie juste sur plusieurs points, M. Saint-Georges de Bouhélier élabora la tragédie moderne d'un Christ quelque peu anarchiste, traînant sa misère et semant la malédiction. C'est une face plus violente de l'ancien Christ dont se nourrirent les générations de vingt siècles. Il prononce les mêmes paroles de fraternité, il a les mêmes déconvenues, des séides semblables, une Madeleine La Pouille, et, au dernier acte, les angoisses du prétoire et du supplice. Cette tragédie présente quelque beauté, surtout dans son remuement de masses plébéiennes. Mais on y souhaiterait moins d'emphase, de rodomontades et de lyrisme. On sent qu'allégée du surfaix des phrases inutiles et des actes superflus elle apporterait une formule intéressante au théâtre actuel. Mais elle ne peut en aucune façon en être considérée comme la formule nouvelle. Loin de la conseiller, comme M. Maurice Le Blond, aux impresarii des centres prolétariens (2), nous la considérons comme dangereuse par le ferment d'excitation meurtrière qu'elle y apporterait.

Il nous est personnellement impossible d'indiquer quelle direction devra prendre le théâtre pour s'accorder avec toutes les fractions du peuple et les satisfaire pleinement. Cette divination prospective nous manque, nous l'avouons avec modes-

(1) Saint-Georges de Bouhélier : *Préface à la tragédie du Nouveau Christ*
(2) Maurice Le Blond : *Le Théâtre héroïque et social*.

tie. Cependant nous énoncerons nos idées, persuadé que la nécessité de populariser le théâtre ne s'imposera dans l'esprit de ceux qui le détiennent que par la force et la perpétuité des discussions...

VII

Nous avons dit quelle serait l'organisation des théâtres locaux, leurs accointances avec les municipalités, la collaboration du public, l'emploi du dialecte, la simplicité du répertoire. Nous pensons que pour cette organisation seraient utilisées avec fruit les facultés et l'autorité de l'instituteur. Il est le savant du village, secrétaire de mairie, écrivain public. Il pourrait lui-même produire les premières pièces. Inutilité du talent pourvu qu'elles intéressent, qu'elles retiennent un auditoire. L'instituteur, à enseigner d'autres êtres que des galopins de campagne, gagnerait quelques connaissances sociologiques. Sa méthode éducative s'en ressentirait.

En de nombreux endroits les instituteurs, afin de chasser l'incurable mélancolie de leur solitude, imaginèrent de réunir, pour des conférences et des lectures,le peuple du village. De là à installer une scène, à former quelques acteurs, un pas reste à faire, un effort à accomplir. La morale laïque que l'on veut substituer à l'autre s'insinuerait peu à peu par le canal séduisant du théâtre local. D'ailleurs, celui-ci n'a qu'une destinée éphémère. Il habituera les frustes âmes à sentir l'obligation d'un aliment intellectuel. Il éveillera le sens endormi de la Beauté. Il stimulera le désir de fêtes plus hautes, où cette Beauté serait sans restriction donnée en pâture.

Et le village ainsi transformé, épuré, anobli, débordera vers le théâtre régional. On situera celui-ci au centre du pays, tantôt, selon la saison, dans une ville, tantôt en pleine campagne libre, pittoresque, grandiose, abondant en décors naturels. Il aura des dimensions immenses — le cirque de Montvalent, en Limousin, par exemple. — Il sera l'âme du coin de terre, l'autel ensoleillé où s'éploiera le geste de la race. Vers lui convergeront tous les talents des localités lointaines. Aux jours d'assemblée, des pentes et des vallées, déambuleront les multitudes. On obtiendra la gratuité des chemins de fer et les patâches, les carrioles déchargeront, comme au temps des vendanges, une houle de peuple de toutes conditions, en route

pour des vendanges plus humaines d'où sortira un vin de fraternité.

Point de guichets et point de portes à ce théâtre. La nation, d'un seul élan, aura donné son obole pour lui éviter les vicissitudes de la fortune. Point de conservatoires. Ces lieux malsains auront été détruits. Les acteurs, sortes d'aèdes ou de jongleurs modernes, venus de toutes les classes, se présenteront au vote de la foule qui ratifiera leur génie. Ils ne se grimeront point afin de conserver leur originalité. Au sortir du triomphe de la scène, ils reprendront, dans la cité ou dans les champs, les travaux de l'outil ou de la plume. On leur demandera la franchise, la grâce, l'énergie, toutes les facultés de leur sexe développées avec dignité et beauté.

Le premier devoir du dramaturge sera de posséder à fond l'histoire de sa région et la langue avec ses finesses et ses souplesses. Il sera le metteur en scène de ses pièces. Pour plus d'unité dans leur interprétation, il s'occupera de chaque acteur, lui insufflera l'amour de son rôle. Il introduira dans ses scénarios la leçon de morale dont profiteront les foules. Il exploitera l'histoire régionale seulement pour perpétuer le souvenir des gloires ancestrales. Le fonds que nous portons en nous, tout ce qui s'évade de nos âmes par les paroles et par les gestes, nos actes, nos vertus, nos vices seront le filon inépuisable de ses généralisations. Jamais il ne s'appliquera à des analyses subtiles, capables de détourner l'attention et la réflexion populaires. Il synthétisera aussi largement que possible. Il ne représentera pas, par exemple, un amour particulier, toujours mièvre et morbide, mais l'Amour dans ses générosités et ses grandeurs, ses folies et ses crimes. Il procédera par symboles énormes, intelligibles à l'unanimité des hommes.

L'élément esthétique sera représenté sur le théâtre régional par des ballets chatoyants auxquels participeront d'innombrables figurants. On y exaltera la danse, une danse gracieuse, des groupements eurythmiques que rendront plus harmonieux la coupe harmonieuse des costumes. On rejettera la fausse pudeur et on reviendra au culte de la beauté physique. Des hommes et des femmes aux formes pures exécuteront des poses plastiques, reproduiront avec le marbre vivant de leurs torses et de leurs membres les divines réalisations des sculpteurs et des peintres.

Une musique spéciale à chaque province fera tressaillir la fibre sensitive de la foule. On livrera à des orchestres scrupuleusement composés les mélodies chantantes des campagnes et des opéras modernes aux phrases ingénues. Les harmonies savantes ne seront interprétées que lorsqu'elles traduiront de grands mouvements de passion humaine. Quelques œuvres de Beethoven — point ses symphonies — conviendront à l'audition. Wagner, trop nuageux et surnaturel, sera délaissé, mais on jouera avec profit les phrases douloureuses et ardentes, comme des pensées sonores, de Schumann ou de Bach.

Les meilleurs acteurs des théâtres régionaux feront des tournées aux théâtres locaux afin que nulle personne ne soit privée de la distraction commune; ce seront, pour les petits établissements, des jours de galas.

En outre des théâtres secondaires, on érigera des théâtres nationaux vers lesquels, tous les ans, se dirigera le peuple entier. Ce seront, si l'on peut dire, les Amphyctionies françaises. On y déploiera un faste extraordinaire et les plus fameux acteurs régionaux y interpréteront des pièces essentiellement nationales, comme les comédies de Molière, ou celles écrites par des génies capable d'enclore, dans la magnificence du Verbe, l'âme vibrante du pays.

Ces fêtes annuelles revêtiront un caractère quasiment religieux par leur pompe et par l'affluence qu'elles attireront. Les villes seront désertées, les campagnes vides, la vie économique comme suspendue. L'humanité enfin fraternelle communiera sur le théâtre où l'art aura imposé une nouvelle croyance !...

ÉMILE MAGNE.

LE

VOYAGE EN ESPAGNE

(*Suite* [1])

—

III

MADRID — DANIEL DARTMOOR — TOLÈDE. — CORDOUE

Entre Melchior et moi, il a toujours été entendu que nous étions libres, chacun, d'aller « de son côté » — si bon lui semblait. Tous deux nous avions ri, avec une pointe de fatuité confiante, de cet engagement. Pourtant, pendant nos derniers jours à Madrid, Melchior, sous prétexte que j'ai découvert un marquis espagnol pour me piloter partout, m'abandonne souvent.

J'ai tant à faire, tant à voir, tant à emmagasiner, tant à sentir, tant à écrire que je ne m'aperçois presque pas de son absence.

Le marquis en question est agréable, très informé, bavard. Il me mène au concert, à une corrida, à la messe « chic », à la promenade élégante ; il salue toutes les personnes de la « société » ; il en parle avec entrain et amour. Comme presque tous les Espagnols, il aime le monde et les femmes.

Rien de tout ce que je vois ne m'offre quelque chose d'inattendu, sauf ceci qui est caractéristique, me frappe et m'émeut: la manière dont les Espagnols se parlent entre eux, à quelque classe qu'ils appartiennent : ce n'est pas de la politesse, ni de la complaisance, ni de l'amabilité, c'est le ton le plus exquis, le plus juste, le plus noble d'un *homme* parlant à un autre *homme ;* nulle condescendance chez l'un, comme nulle familiarité chez l'autre.

Mme d'Aulnoy raconte :

Les pauvres mêmes ont de la gloire. Si on leur refuse, il faut que ce soit avec civilité en leur disant : Caballero, excusez moi, je n'ai pas de monnaie.

(1) Voy. *Mercure de France*, no 198.

Les allures sont les mêmes aujourd'hui et je garderai comme une leçon de bonnes manières la façon simple et digne du marquis disant : « *Adios, amigo !* » à un homme du peuple et le ton simple et digne de cet homme au marquis : « *Adios !* »

Vraiment, c'est une nation qui a d'elle-même le respect le plus ravissant et le plus « élégant de cœur ».

Le soir du départ arrive. Je n'ai pas vu Melchior depuis la veille et, alors, seulement une minute ; il m'a semblé qu'il était aussi gêné que pressé. Pourquoi ? Suis-je sa mère, sa fille, son amante ? Il est bien libre ! Je me le répète en le cherchant à la gare. Oui, il est tout à fait libre ! Je me le chantonne en montant dans le train à la recherche de mon sleeping. Mais comment ! s'il est libre ! Je me le souris dans la glace en ôtant mon chapeau — car le train est parti et Melchior n'est pas venu.

Eh bien... vous me crierez peut-être : « Melchior est absolument libre ! » C'est entendu, — mais quant à ne pas trouver raide qu'il soit resté à Madrid...Ça, — vous m'entendez — je trouve ça raide !

Si raide que je peigne depuis deux minutes mes tempes mordorées, debout au milieu du compartiment, sans m'apercevoir qu'un monsieur s'est assis, aussi mince que possible, dans le coin que j'ai laissé, oh, à peine, libre... lui aussi.

Je m'aperçois enfin qu'il y a quelqu'un parce qu'il cherche à évincer mon grand *hold-all* de l'endroit où je l'ai déposé. — « Oh ! il ne me gêne pas ! » dis-je aimablement

Et je le lui laisse sur les pieds, car s'il ne veut pas les mettre dessus, il faut qu'il les laisse dessous.

Au bout d'un long moment d'absorption sur le cas Melchior, je reviens à la réalité ; je m'aperçois de mon sans-gêne et fais des excuses à mon compagnon. Et je le regarde. Il a fait pirouetter son grand chapeau gris vers le filet et découvert une figure charmante.

Il a aussi de jolis cheveux, lui ! Et des yeux bruns, si limpides, si joyeux ; on dirait qu'un bonheur est tombé dedans.

Il rit... tiens ! encore cette absurde dent de l'œil qui manque ! Mais les autres sont superbes. Avec un air content et vif, il rit, sans presque d'accent anglais — rien que comme un petit grain d'anis dans un gâteau : — Je croyais bien vous étiez distraite, Madame. Mais vous peignez de si jolis cheveux que cela était égal.

J'ai tout de suite envie de lui dire que j'ai trente-cinq ans, que je suis mûre, par flirt, qu'il n'y a « rien à faire » ; mais il continue avec beaucoup de simplicité :

— Oserai-je vous demander si vous allez à Cordoue ?

— Oui.

— Oh ! Et encore autre chose... Si vous voulez, je coucherai dehors dans le corridor, si ça vous ennuie que je me couche avec vous. » Son accent anglais et ce flegme donnent de la bienséance à ces phrases plutôt osées. Puis, il a une si bonne, si candide expression dans ses yeux heureux... Qu'il couche dehors ? Jamais de la vie ! Et je réponds avec sérieux :

— Mais pourquoi donc, Monsieur ? Que vous dormiez à un mètre de moi en l'air, ou à deux à niveau, quelle différence y a-t-il ! La vie est courte. Soyons donc simples.

— Quel bonheur ! dit-il, avec toute la lente vivacité que peut mettre un Anglais à une expression de joie... Et voulez-vous bien parler un peu, si vous n'avez pas trop sommeil ?

Je ne me tiens pas de joie. Moi qui déteste dormir en wagon ! (Je suis de ces personnes qui prétendent ne pas pouvoir fermer l'œil en voyage, parce qu'elles préfèrent causer avec des inconnus, surtout quand ces inconnus sont des étrangers). J'aurais seulement vingt-cinq ans de moins que je battrais des mains. Mais ma joie ne se manifeste que par une lenteur extrême à ôter mes gants et à étirer mes doigts cerclés de bagues.

Eh bien, c'est absurde : nous avons commencé par causer jusqu'à onze heures. Puis campés, l'une sur le siège fixe, l'autre adossé à la cloison, nous avons continué à bavarder jusqu'à 1 h. du matin. De quoi ? De voyages, pardi ! Surtout de celui-ci. Il avait été à Astorga, à Léon, à Santiago, partout où notre routine paresseuse nous avait empêchés d'aller.

Nous échangeâmes nos impressions sur Burgos et Madrid. Ses vues ne sont pas originales, mais elles arrivent à être « réelles » par leur extrême justesse et leur sobriété réfléchie.

Par une bizarrerie, calculée d'ailleurs, il n'avait pas été à Tolède.

— J'imagine, prétendait-il, que c'est le joyau le plus pur de l'Espagne, qu'elle est, à elle seule, toute l'âme de l'Espagne condensée. Je veux mettre ce joyau à une couronne, quand le

cercle sera clos, et garder comme une dernière flèche de ravissement.

Ce lyrisme me surprit un peu dans la bouche de cet homme jeune, aux yeux si neufs, et cela me plut.

— Mais vous, dit-il, avec un accent câlin et intéressé, vous avez vu Tolède ? Dites-moi votre impression.

— Ah ! soupirai-je, je ne sais pas dire ! On a toujours rêvé de Tolède, n'est-ce pas ? Tolède ! ce mot, lui-même, semble magique ; on rêve d'une épée ; elle a une lame nue, brillante et sévère avec une garde ornée de joyaux sans prix... On arrive troublé ; l'ensemble vous empoigne, les détails vous charment. L'aridité du pays, les terres rouges, cette ville rude dans cette atmosphère transparente... Des remparts, la vue plane sur la campagne où tout se perçoit si nettement. Le Tage, encore jaune, tumultueux, crève une gorge si sèche qu'elle est comme brûlée ; pas une pousse verte. Au milieu de cette nature ardente et aride, j'ai vu un point rose sur la colline en face. C'était un amandier en fleurs, c'était la poésie, la fraîcheur, le coin précis où épingler sa mélancolie... »

Je rêve tout haut et mon compagnon, respectueux, écoute avec cet air attentif qui attire, comme un charme, les paroles hors du cœur.

— Et la ville elle-même? demande-t-il, comme je m'absorbe dans ma songerie.

— Le première chose qui m'ait frappée, ce sont les couleurs. Je les aime violentes, j'ai été satisfaite. J'ai rencontré une petite fille avec un jupon rose, un corsage vert, un châle lie de vin, et un foulard jaune ; j'étais enchantée.

— Oh ! fait l'Anglais avec un petit recul.

— Mais c'est que l'atmosphère, la lumière d'ici harmonise tout cela ! Puis, ce qui m'a plu ensuite, dans ces petites rues montueuses, étroites et sombres, c'étaient des files de charmants petits ânes blancs, avec leurs pompons roses ou verts comme ceux de la barrette des chanoines... et leurs conducteurs aux grands chapeaux chinois.

— Oh ! fait encore l'Anglais que mes descriptions semblent interloquer. Et la Cathédrale ?

— Oh, la Cathédrale... je l'ai vue par un petit trou des combles. On plongeait dedans, non loin du chœur, où fumait de l'encens. J'allais voir de gigantesques marionnettes, du temps

de Philippe II, je suppose — les *Gargantes* — car leurs costumes rappellent ceux de Mme de Maintenon et des domestiques de Louis XIV. On les porte aux processions, vous savez ; ce sont des personnages de la Semaine Sainte.

— C'est tout ce que vous avez vu de la Cathédrale? demande l'Anglais en souriant. (Quelle jolie bouche il a, tendrement enfantine !)

— Oh, non ! En montant dans une dépendance, chercher la « permission pour le trésor », j'ai aperçu les curieux petits intérieurs des sacristains et des diacres, minuscules et propres, avec des coffres tout recouverts de plaques métalliques en couleur...

Je me vois grimper dans ces escaliers, suivant Melchior, puis l'attendre dans un cloître intérieur, avec, au milieu, un jardinet désordonné et inondé de soleil... Melchior !... Je continue, en rêvassant :

— Il y a des mosquées délicieuses qui sont des églises, Sainte-Marie-la-blanche, la plus fraîche, la plus jolie, la plus bizarre et parfaite petite mosquée qu'on puisse voir. Sur le rétable, des saintes sont étendues nonchalamment qui pourraient aussi bien être des houris.

Il y a aussi, à *Sn Juan de los Reyes*, un petit cloître trop exquis! Et dedans poussent des primevères et des violettes dont le gardien m'a donné un bouquet... Il y a l'incomparable trésor que m'ont expliqué des petits prêtres émaciés qui souriaient quand je les questionnais en espagnol, en gestes, ou « en yeux ». — Il y a l'auberge de Cervantès... Avez-vous lu Cervantès, Monsieur?

Je tombe de sommeil... D'ailleurs tout le monde s'est retiré, les sleepings sont fermés ; le nôtre seul jette de la lumière à travers le corridor et croise celle de la lune.

— Je crois qu'il est temps de nous coucher?

Est-ce tout de même curieux de dire cette phrase-là si simplement à un monsieur qu'on ne connaissait pas six heures avant !

— Bonne nuit, Madame ! Rêvez de la noble Tolède.

En trois sauts, il est dans son repaire et demande s'il peut voiler la lampe ?

— Sûrement.

Je tombe sur ma couchette et dors, presque comme si j'eusse été dans mon lit, jusqu'au matin.

En me réveillant de fort bonne heure, je me remémore notre conversation de la veille. Il me semble que j'ai bien mal parlé de la noble Tolède, de l'impression si spéciale, si forte et condensée qu'elle imprime, de sa beauté, de ses portes, de ses rues tordues, de ses *miradores* d'où j'ai vu tomber un billet dans la cape drapée d'un jeune officier, de son aspect lyrique au clair de lune, alors que tout le monde flânait dans les rues et que les guitares roucoulaient... et de ce goût pimenté qu'Elle laisse, fort et coloré comme un bouquet d'œillets.

Et comme je crois entendre remuer au-dessus de moi, j'interpelle :

— Monsieur ! Monsieur ! Tolède...

Mais la couchette est vide, l'Anglais en est descendu, il y a bon temps et est allé déjeuner.

Or ça, profitons-en ! Réparons-nous. Peignons nos gris cheveux. Mettons de la poudre sur notre crasse et couvrons tout cela sous voile et chapeau. Bravo ! Je n'ai que mon âge ce matin ! Je me sens au point, et je vais à mon tour déjeuner. A l'autre bout du wagon, j'aperçois mon Anglais ; il fume une pipe d'un air absorbé en écoutant un vieux monsieur qui lui parle de l'*alcazar*... de Paris.

Cordoue ! Je descends et il reste ! Mais au moment où je m'apprête à transporter mon petit baluchon, il se précipite et me l'enlève, en me disant des paroles réconfortantes :

— *Oh ! I am so sorry !.. I thought you were going on to Seville? Are we never to meet again ?*

La cordialité de sa voix me remplit de chaleur, et nous convenons que demain je le retrouverai à Séville.

— *May I give you my card ?*

Et je lis : *Daniel Dartmoor.*

Plus vive que la flèche, je décroche mon crayon de ma chaîne de montre, et j'écris mon nom dessous : *M^me^ Renée de S^te^ Alpestre*, et la lui rends. Il sourit, me remercie, m'accompagne jusqu'au quai extérieur et m'installe dans ma voiture. Vraiment, je crois que, d'un peu plus, il y montait aussi.

— Adieu !

— *Good by...*

Et ses yeux gais sont bien charmants.

Ils sont charmants... Mais je n'ai qu'une idée, c'est d'arriver vite à l'hôtel pour voir si Melchior ne m'a pas télégraphié. La voiture vole dans des rues étroites, j'ai à peine le temps de lancer des regards qui n'attrapent au passage que des bribes de couleurs vives, des bouts de tableaux, rapides comme des visions.

Ma voiture risque de les écraser, mais je salue au passage des filles sales aux beaux cheveux lustrés et parées de fleurs. Toutes en ont. Dès l'âge le plus tendre, elles semblent n'avoir que cette idée de luxe et de propreté : se piquer une fleur ardente dans les cheveux, droit au-dessus du front. C'est extrêmement séduisant et typique.

Mais, à l'hôtel, une dépêche à mon adresse :

« Désolé, honteux, vous rejoindrai à Séville. Etes-vous très fâchée? »

Ma foi, je ne sais plus trop.

En tout cas, je suis d'une humeur excellente et ma solitude ne me pèse nullement. D'ailleurs, j'ai peu de temps pour voir Cordoue; naturellement, je vais droit à la Mosquée. C'est une forêt : sveltes, luisantes, multicolores, près d'un millier de colonnes d'albâtre, de jaspe et de marbre liées entre elles par de gracieux arceaux rouges et blancs, s'élèvent jusqu'aux magnifiques chapiteaux gréco-romains.

La Mosquée est déserte; j'y promène mes pas que j'étouffe pour m'y sentir plus « absente » et j'erre, j'erre avec je ne sais d'abord quel sentiment personnel, qui s'élabore, sans mon attention, dans le fond de moi, pendant que j'admire le *Mihrab*, « le Saint des Saints » où était déposé le Coran — petite chapelle fermée, merveille de mosaïques éclatantes, de dessin exquis et dont le plafond en coupole semble fait en nids d'abeilles de nacre et d'or...

On dit que la moitié des colonnes a été détruite... et je songe aux vingt-quatre portes de bronze couvertes de sculptures d'or, par où entraient jadis les croyants, et aux quatre mille sept cents lampes qui, nuit et jour, brillaient dans la Mosquée...

O ces Maures, cœurs d'amour, de carnage et d'art — sauvages conquérants, âmes nomades... nomades...

Un pas dans la Mosquée? Un pas, le mien qui s'impose à ma rêverie, et je sors par la *Cour des Oranges*, grande place

négligée où les oranges éclatent aux arbres. A la fontaine du milieu, une fille en haillons brillants, une fleur blanche dans les cheveux, boit dans sa main; des hommes en capes loqueteuses, le chapeau rabattu sur le visage, sont assis sur des bancs, au soleil, silencieux et dignes.

Par les rues étroites dont les *miradores* sont ornés de pots d'œillets et de longues palmes sèches, devant les *patios* petits, frais, multicolores, mystérieux, je marche poursuivie par un étonnant enfant sorti tout vif, noir, sale, pouilleux, souple, magnifique et moqueur, d'une toile de Murillo.

Au *Guadalquivir*. Je le traverse sur un grand pont romain en même temps qu'une file d'ânes blancs aux frontaux d'étoffe brodée de rose — du rose des Infantes de Vélasquez; ils portent des châles et des tapis multicolores, tandis que leur conducteur, en grand chapeau berbère, a protégé son pantalon par des houseaux haut-montés, en cuir incrusté de couleurs... Cela, avec ce soleil, cette poussière, ce vent, cette vue sur le Guadalquivir paresseux et large, la ville d'un pittoresque particulier, et les collines grès vert — cela, dis-je, dissipe heureusement votre moi, le « dépersonnalise »; on se met à tout, aux fleurs et au rose des frontails et à la poussière que soulève le vent, à tout ce qu'il y a d'ardeur claire égarée dans tout cela. Tout à coup, le sentiment non défini que j'avais eu dans la Mosquée se formule en moi, brutalement, comme ces affiches-réclames aveuglantes qu'on voit placardées aux plus beaux sites : « L'amour de l'homme, c'est, pour la femme, la terre d'Afrique : ardeurs, oasis, mirages... tout le désert! »

Oui! pensais-je, en reprenant le train de Séville, oui, un tel amour est bien, car s'il est « mortel » aux âmes purement amatives, quelle saine gymnastique pour les natures douées d'autres facultés. Un tel amour les rejette dans la solitude où il faut qu'elles se bâtissent elles-mêmes un abri et qu'elles cherchent la nourriture de leur âme... La lutte, la lutte!... En chasse pour la vie de l'âme!

(Je ne connais rien qui nous satisfasse davantage qu'une définition inventée. Il semble qu'on ait découvert une sorte de trésor. Eheu! Cela est généralement très vide et on n'y pense plus, une fois qu'on l'a fait sonner creux au moindre coup de réflexion.)

O les genêts, les beaux genêts d'or qui fleurissent!

IV

DANIEL DARTMOOR. — SÉVILLE. — LUCILE A MELCHIOR ET VICE-VERSA

— *O miss Ste-Alpestre! I just came to see if I could be of any use to you...*

C'est Daniel Dartmoor à la gare de Séville.

Je suis agréablement satisfaite et lui passe mon gros *holdall*, avec un empressement qui doit lui prouver l'excellence de son idée. Nous nous regardons comme des gens qui vont « faire une très bonne connaissance », et nous nous interrogeons vivement sur nos impressions mutuelles.

— Eh bien? Cordoue?

— Et Séville?

Il me met en omnibus et part à pied; nous devons dîner ensemble — je l'ai invité pour qu'il me donne quelques tuyaux. Il a l'air enchanté. Je le regarde marcher : il fait de longs pas souples et allume sa pipe; son physique est si jeune que cette occupation a l'air d'un enfantillage — qui lui sied, comme tout sied à la jeunesse quand elle est simple dans ses gestes.

J'ai commandé une chambre; elle est petite mais gaie, faisant angle sur une cour et des terrasses; on aperçoit un bon bout du ciel; c'est tout ce qu'il me faut. Pour l'instant, je désire un bain.

— Quand vous voudrez!

Quel bien admirable cette réponse fait en moi! La femme de chambre s'éclipse après m'avoir parlé trois minutes en espagnol. N'ayant rien compris, je vais à l'aventure; au tournant d'un corridor je me trouve vis-à-vis d'un escalier; sur la première marche, nonchalant, est assis le porteur de malles, jeune homme barbu. Il se lève en me disant qu'il me mène aux bains; sur quoi il allume une cigarette, puis il me précède par maints escaliers, cours et jardins et, enfin, dans une salle toute pareille au cabinet « ousqu'on met le balai », il me désigne une vasque de pierre, ouvre des robinets et m'abandonne. Les robinets et moi nous finissons par nous entendre, et si je n'avais peur que le crochet de la porte cède à une poussée intempestive, mon bain aurait le charme calmant de tous les bains du monde; — on se sent si longue et si blanche et si

lisse, dans un bain! Quel dommage, pourtant, qu'on n'ait pas la peau de la figure aussi fraîche que celle du ventre!

En descendant, je me suis faite belle — convenable — pour un hôtel. Mais, tout de même très belle.

J'aperçois de loin Daniel Dartmoor; il est assis dans une chaise à bascule en jonc, sous un vilain palmier. Un maigre jet d'eau et des domestiques peu élégants forment l'arrière-plan de ce *patio* sans grâce... Mais que mon jeune ami en a donc! En smoking, avec une chemise très blanche, seulement un peu molle, et sa mise de correcte élégance, son air de jeunesse, la jolie forme de sa tête petite me frappent encore davantage. Il a un teint pâle, des yeux marrons, une bouche un peu épaisse surmontée d'une légère moustache noire, des cheveux en brosse sur un front petit et charmant... Mais c'est qu'il n'a pas l'air anglais du tout!

Il m'a aperçue et bondit vers moi, et je lui dis ma pensée :

— Mais vous n'avez pas l'air anglais du tout!

— Oh! fait-il avec un joli geste de tête en arrière, c'est que je suis fortement mâtiné. Ma mère est française de la Martinique. Mais vous avez l'air — vous, Madame, — bien peu — sang français... Madame ou Mademoiselle? — Madame, je vous prie, c'est plus solennel vis-à-vis de cette foule de sacripants qui nous guettent autour de ce jet d'eau... Sommes-nous leur dîner, par hasard?... Oui, hélas! pur sang français; car je prétends que la perfection ou les heureuses combinaisons qui intensifient la vie ne peuvent provenir que du mélange des races. Il faudrait des haras humains pour d'utiles croisements... Mais peut-être je vous choque? Ne faites pas attention. Depuis que je me considère « sans conséquence », je dis tout ce qui me passe par la tête!

Il rit comme un gosse. Quand il rit comme ça, je sens que je l'ai déjà aimé... Autre part. Où?

Tout en causant, nous nous dirigeons vers la vaste salle à manger. On y dîne par petites tables. Dartmoor en a choisi une près de la vérandah.

Des œillets superbes la marquent et leur odeur pimentée me grise légèrement. Quel gai dîner! Qu'il est délicieux de peu connaître la personne agréable avec qui l'on cause! Pour rien au monde, il ne faudrait presser ces débuts. On « butine », dirait M^me^ de Sévigné. Je le lui dis. Il répond :

— Ou l'on fane, car bien souvent la prairie où l'on croit butiner est déjà fauchée et l'on ne peut que retourner le foin qui sèche!

— Mystère et parabole! dis-je en riant. Qui croirait à vous voir que vos foins sont déjà fauchés?

— Madame, j'ai trente-deux ans, et je suis marié...

— Quelle absurdité! fais-je étourdiment, mais avec une telle conviction que nous en rions tous deux.

— Evidemment, continué-je, je suis malvenue pour parler mariage, mais je n'ai jamais pu me retenir d'un sentiment de pitié pour un homme jeune et charmant lorsque je le sais « casé », comme on dit vulgairement. C'est si rare que ces liens ne l'étriquent pas, n'abîment pas les ailes de ses plus nobles fantaisies.

Si au moins c'était pour lui donner l'allure foncièrement honnête et utile d'un excellent animal de basse-cour bien satisfait! m'interrompt Daniel Dartmoor, avec un demi-soupir. Dans ce cas, il remplirait un rôle domestique, sinon social...

— Ne parlons pas de ces choses basses, à Séville, cher Monsieur, je vous en prie! Dites-moi ce que vous avez vu aujourd'hui?

★

Chère bien aimée cousine.

(Mais il est fou?)

Si vous n'étiez si intelligente, je ne saurais où me fourrer. Je me trouve ridicule au possible. En deux mots : Margot; — elle s'appelle Margot — n'est pas tout à fait une cocotte! elle a de l'instruction, presque de l'éducation et du sentiment. C'est épouvantable, car elle veut tout voir, s'exprime sur tout et met du pathos dans l'amour... C'est navrant. Mais étant donné tout cela, comment puis-je la « plaquer » — si j'ose dire — surtout après lui avoir fait éprouver des sensations parfaites, comme elle m'en assure? Quand je parle de m'en aller, elle pleure et me chante :

> Tu m'as donné le plus doux rêve...
> Reste encore pour qu'il s'achève!

Sa voix n'est pas vilaine. Et moi, triple brute! je reste! Notez qu'elle a un fort tempérament et que je suis éreinté. Et vous, chère étonnante Renée? Si je ne vous savais débrouillarde comme pas une, ma honte dépasserait mon ridicule de vous laisser faire seule ce voyage.

Dites-moi vos étapes d'avance soigneusement et comptez sur moi où vous vous y attendrez le moins. Mais écrivez-moi, chère parfaite créature, et faites-moi partager de loin quelques-unes de vos sensations, puisque décidément je ne puis vous inviter en tiers aux miennes !

Votre vieille moule de cousin qui, malgré tout, vous adore.

MELCHIOR.

★

Cher bien aimé cousin,

Je comprends très bien qu'on « plaque » sa parfaite cousine et qu'on ne puisse plaquer sa pathétique maîtresse.

C'est dans l'ordre de la nature, car la perfection d'une cousine ne nous touche guère aux mêmes endroits que l'imperfection d'une maîtresse.

Or, le tout est d'être touché — si j'ose m'exprimer ainsi.

Enfin, vous me touchez, moi, par quelques adjectifs auxquels l'exagération donne un peu de corps.

Votre intelligente, étonnante, débrouillarde, parfaite Renée jouit, ici, par tous les pores.

Ma première course a été pour la *Giralda !*

Mon Dieu, qu'elle est exquise, de couleur, de légèreté, d'élégance !

Je suis montée jusqu'aux cloches. Quelle vue idéale ! et douce et gaie et brillante !... Que l'air est pur, léger, et si transparent qu'on peut distinguer des détails à une distance prodigieuse. J'y suis retournée au soleil couchant.

Cette ville est toute blanche. Les toits en terrasses petit à petit s'animaient; une femme sortait, se penchait sur une balustrade, arrosait un pot de giroflées, étendait des loques roses ou jaunes... la campagne verte prenait des reliefs, le Guadalquivir brillait... Mais surtout ce que j'ai aimé, c'était les toits et les terrasses de la merveilleuse cathédrale où voletaient des pigeons... On eût dit, ces toits, des vagues de bronze soulevées en amour vers le ciel et figées dans leur harmonieux et puissant soubresaut.

La cathédrale est splendide. Ces magnifiques et sobres piliers m'ont rappelé mes cathédrales de France (pour lesquelles je sens grandir une soudaine tendresse) ; puis ces voûtes aux nervures profondes, d'un dessin si sûr, si élégant. J'ai aussi aimé le monument de Christophe Colomb par un moderne, Mélida, et qui, ô merveille ! ne jure aucunement avec la magnificence de l'ensemble.

Séville à l'air plus « ville » que Madrid ; aussi est-ce un peu inattendu d'y voir de petits ânes nus traverser la ville au galop et entrer dans une boutique — derrière laquelle sont leurs écuries, je suppose...

Que de choses à vous dire ! Je ne sais où prendre mes souvenirs ; ils se meuvent en moi nettement, mais en telles masses, comme

beaucoup de poissons d'or dans aquarium. Tout à coup l'un pointe vers le ciel, jette un vif éclair et c'est tout juste si je peux le saisir.

Je voudrais vous parler du musée. J'y ai pleuré. Ce Murillo devrait être appelé le divin, au lieu de Moralès; il est émotionnant de tendresse, de suavité, de recueillement; ses figures de saints sont si concentrées dans leur amour surnaturel... si humainement tendres avec cela; on est bouleversé. Saint François recevant le Christ m'a fait sangloter; comme je me détournais pour cacher mon émotion, une grosse dame, restée en contemplation auprès de moi, s'est détournée aussi en disant: — « Comme les cadres sont laids! » Moi, je n'ai rien voulu voir d'autre; je suis sortie, gonflée d'émotion, de tendresse pour l'art, avec un surplus d'altitude morale magnifique!

On m'aurait, en ce moment, dit que j'avais une âme de sainte Thérèse que je l'eusse cru.

De là, ah! Melchior! Je suis tombée dans les jardins de l'Alcazar... Ah! Melchior! — Tout à coup, j'ai pensé qu'on ne devait vibrer ainsi qu'auprès d'un être adoré.

Mais qu'ont-ils de si particulier, ces jardins? Des allées de buis, de minuscules fontaines, des bans d'azulejos, des pavillons multicolores, tout cela petit, sauf d'immenses palmiers. Quoi dont nous impressionne, nous pénètre et nous émeut? Sont-ce les bains de Marie Padilla? Les souvenirs de son amant Pierre le Cruel, de Charles V? Est-ce le ciel trop radieux au-dessus de ces ombres? Derrière ces haies de buis, le désordre abandonné des violettes et des roses? Elles embaumaient!

J'ai fermé les yeux pour absorber cette féerie inattendue, un mélange d'arabe et de « petit Versailles » andalou. Puis cette solitude: les jardins sont aux bourdons, aux oiseaux et à moi. Personne! et le printemps éclatant partout!

Nous avons longé les haies de myrtes taillés pour aboutir aux vasques de pierre où l'eau coule doucement; les grilles sont cachées par des jasmins en fleur, les géraniums-lierre rampent sur le marbre; de grosses oranges rousses tombent sur les violettes. — O merveilleuse tendresse des jardins abandonnés et des fruits que nul ne caresse ni ne cueille!

Melchior, cette Espagne, vous ne trouvez pas qu'elle est comme remplie d'un suc trop capiteux? Vraiment, j'en suis un peu ivre.

Votre

RENÉE.

★

Cher, Cher, Cher! Jamais nous ne nous sommes tant aimés, n'est-ce pas?(!!!)

Moi, je n'aime pas les toréadors, je n'aime pas leur tournure ambiguë, cette mollesse, justement, qui sent la femme et le cabotin.

Mais j'aime le taureau ! Voilà mon type. C'est noble, fort et dramatique.

Je repars d'ici demain avec un regret infini. Je ne vous reparlerai plus des jardins et de la Giralda qui me laissent toute séduite, mais des merveilleuses madones, poupées divines dont je raffole ; elles flattent ce qui reste en moi de si barbare. Il y a surtout une divine pastoure, en robe de soie lilas, en grand chapeau de paille, tenant une ombrelle, et qui est un délice. Je l'ai trouvée dans le faubourg du Triana.

Une autre vierge *del Carmen*, vieille statue de marbre couverte de velours et d'or, m'a plu infiniment, ainsi — mais plus — qu'un « *Gran Poder* », grand Christ tout habillé d'étoffes somptueuses, auprès duquel se rendent les élégantes Sévillanes, de cinq à sept, avant d'aller manger d'affreux gâteaux qui semblent du « lâché » de chiens, du moins tous ceux que j'ai goûtés.

Triana m'a intéressée. Ce peuple endormi, en cette saison, a une physionomie inquiétante. Les hommes sont beaux, admirablement plantés, les fesses lourdes, petites à prendre dans une main ; avec cela, ils sont de mine dégagée, hautaine et impertinente ; les femmes sont laides, à figures animales. J'ai aperçu une petite fille qui, la face tournée vers la mer, s'essayait, pour elle toute seule, à d'impossibles et maléfiques déhanchements.

Nous avons été poursuivis par une bande vociférante de petits garçons — et j'admirai la patience et la courtoisie du guide à leur égard : — « N'as-tu pas honte, un grand garçon comme toi, de mendier ? » — « Que dirait ton père qui est un brave Sévillan, fier et honnête ? »

— C'est, m'a-t-il expliqué, que si je les traite trop cavalièrement, ils me donneraient bien un coup de couteau dans le mollet ou ailleurs ; ils sont pleins de cruauté et d'esprit de vengeance ; et chaque enfant, dès le plus jeune âge, a un couteau dont il sait se servir pour couper un oignon ou taillader un ennemi.

Admirable peuple ! J'étais enchantée de n'être pas seule dans ce faubourg.

Je ne vous parlerai point de la maison de Pilate, qui est délicieuse, — ni de l'Ecole de danse qui ne vaut pas grand'chose ; — je ne vous parlerai plus de rien...

Si, au fait, je veux vous confier un tableau vivant qui m'a un peu impressionnée :

Ma chambre fait le coin d'une cour. L'autre soir, je restai longtemps à ma fenêtre ; l'air était si doux. Mais, par crainte des moustiques, j'éteignis la lumière. Tout à coup, j'entendis parler italien tout près de moi. C'était dans la chambre qui forme angle avec la mienne ; il y entrait un magnifique clair de lune. Je regardai d'abord avec distraction et indifférence, puis avec étonnement et...

— j'eusse aussi bien fait de ne pas regarder davantage, je crois.

Une jeune femme et un jeune homme, dont je ne pouvais distinguer nettement les traits, étaient engagés dans une lutte corps à corps; silencieux, avec des gestes d'une vivacité extraordinaire, ils s'étreignaient. Je ne savais que penser, quand je vis le jeune homme entourer la femme de ses deux bras, à la taille; brusquement tous les deux inclinèrent de côté leurs bustes réunis. Mais avec un rire bref et une souplesse incroyable, la jeune fille tourna sur elle-même et, ramenant ses bras contre sa poitrine, elle fit effort et se dégagea.

Pantelants, ils restèrent à se regarder. Je ne voyais que la figure de l'homme, souriante, un peu nerveuse. Des gouttes de sueur brillaient à son front. Soudain il s'avança plus près d'elle avec un geste presque irrité, les bras étendus; elle attendait, droite, les coudes à la taille, les mains sous son menton; il ferma les bras sur elle; mais, encore, d'un geste violent et souple, elle se dégagea — le maintenant à l'écart, à demi tournée vers la lumière; je voyais ses lèvres serrées et sa poitrine qui haletait un peu.

— Troisième et dernier essai. *Sorella!* dit le jeune homme en riant. Je t'avertis que cette fois-ci je n'aurai aucun égard. Tu es forte, mais si je veux, je te vaincrai... et...

— Eh bien! frère, essaye!

Elle s'accota au coin de la fenêtre et la lune éclaira une physionomie si passionnée, que, moi, toute troublée, je ne savais à quoi faire rimer ce jeu dangereux.

Félinement, le jeune homme vint... il la prit par la taille et l'entraîna. Je vis qu'il employait toute sa vigueur et qu'elle n'était pas de force à lui résister.

Je pus les apercevoir encore un instant dans un enlacement dont les mouvements lents et calculés resserraient l'étreinte; ils disparurent dans l'ombre, reparurent encore, si étroitement serrés qu'ils ne faisaient plus qu'une colonne vibrante terminée par deux visages pâles et concentrés; puis ils disparurent. J'entendis un léger cri et la chute de deux corps sur le lit.

Vous l'avouerai-je? Le bruit sourd de cette chute, ce cri léger qui ressemblait presque — je ne sais — à une exclamation de joie trouble, m'avaient mise dans un état bizarre.

— Frère et sœur?

Le lendemain, à table, je guettai ces étranges lutteurs nocturnes, mais je ne les vis pas ou ne les reconnus pas.

Adieu, adieu, à quand?

Votre

RENÉE.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

V. — La Morale

M. DELARUE. — Connaissez-vous le *Dialogue entre M. de Limon et un homme de goût ?*

M. DESMAISONS. — Sans doute. C'est-à-dire que je sais que c'est un des écrits perdus de Rivarol. L'auriez-vous trouvé?

M. DEL. — Non, hélas! Je voulais seulement vous rappeler le jugement qu'en portait Mme de Coigny, cette madame de Coi... si bien accommodée par la *Gazette scandaleuse,* mais qui avait encore plus d'esprit qu'elle n'avait d'amants supposés.

M. DESM. — Dites.

M. DEL. — « C'est plus fin que le comique, plus gai que le bouffon, plus drôle que le burlesque. »

M. DESM. — Et cela vient à propos de quoi ?

M. DEL. — A propos du Congrès de la libre-pensée.

M. DESM. — « Plus fin que le comique. »

M. DEL. — Non pour la finesse, c'est ce qui lui manqua d'abord. Le reste de la phrase lui sied assez bien.

M. DESM. — Vous y fûtes?

M. DEL. — Jusqu'à la porte. Mais l'abondance du vide m'empêcha d'entrer. Je crains le vide dans les salles de spectacle. Alors, je me suis rabattu sur les journaux.

M. DESM. — J'ai lu les journaux comme vous. Il était question des idées (si l'on ose dire) d'un certain M. Buisson.

M. DEL. — Très bien. C'est celui que l'on nomme buisson d'écrevisses...

M. DESM. — Parce que?

M. DEL. — Parce qu'il n'avance jamais d'un pas que pour reculer de trois ou quatre. C'est l'Apache conservateur. Il est très drôle.

M. DESM. — J'y suis. Ne prêche-t-il pas sur la morale?

M. DEL. — Parfaitement.

M. DESM. — Sur les droits de l'homme ?

M. DEL. — C'est cela même.

M. DESM. — N'est-ce point un ancien curé protestant?

M. DEL. — On le dit.

M. DESM. — Tombé dans la philosophie primaire?

M. DEL. — Vous y êtes.

M. DESM.— Un personnage qui rappelle le « Docteur » de la comédie italienne?

M. DEL. — Il en approche.

M. DESM. — Qui dispose d'un langage savant et burlesque?

M. DEL. — A merveille.

M. DESM. — Qui parle vérité, justice, devoir, solidarité, raison?

M. DEL. — Tel est son refrain.

M. DESM. — Eh bien, voulez-vous mon avis sur ce monsieur Buisson?

M. DEL. — Assurément.

M. DESM. — Il me dégoûte.

M, DEL. — Vous êtes vif aujourd'hui.

M. DESM.— Je le trouve mal élevé.

M. DEL. — Il fréquente la mauvaise compagnie, mais lui-même...

M. DESM. — Mal élevé, vous dis-je. Un homme qui a le souci de la politesse ne parle ni morale, ni médecine, sinon par raillerie et en passant.

M. DEL. — C'est juste. Mais moi, je le prends comme Molière, et vous, mon ami, prenez garde, vous allez le prendre comme Buisson. « Plus gai que le bouffon, vous dis-je, plus drôle que le burlesque. » Voyons, cette idée d'une morale « laïque »?

M. DESM. — Je trouve cela bête, car enfin des laïques ne peuvent avoir qu'une morale laïque, comme des chiens ne peuvent avoir qu'une faim canine. Vous avez raison, ce sont des bouffons.

M. DEL. — A la bonne heure. Voilà le ton qui convient.

M. DESM. — Il faut d'abord accorder son instrument; c'est le début de tout concert. J'y suis. Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi, au dix-septième siècle, on ôtait ses gants avant d'entrer dans un salon, et pourquoi, aujourd'hui, on fait le contraire?

M. DEL. — Oui, quelquefois, mais sans insister.

M. DESM. — Eh bien, trouvez cela, et vous aurez trouvé un des principes de la morale.

M. DEL. — Oh! oh!

M. DESM. — Savez-vous pourquoi les hommes se construisent des maisons, portent des vêtements?

M. DEL. — Tout le monde répondra que c'est par nécessité.

M. DESM. — Voilà donc toute la morale expliquée. Elle contient une part de nécessité et une part d'usage. La nécessité n'a pas d'origine. Les usages en ont une. Qu'il soit moral chez nous de n'avoir qu'une femme, vous avouerez que c'est un usage, puisque, plus loin, il est moral d'en avoir plusieurs.

M. DEL. — M. Buisson vous dira que l'impératif catégorique...

M. DESM. — M. Buisson est gai.

M. DEL. — M. Buisson vous dira que Kant a formulé une maxime...

M. DESM. — Plus gai que le bouffon.

M. DEL. — M. Buisson vous dira que si l'on met Dieu dans la morale...

M. DESM. — Plus drôle que le burlesque. Dieu a des rapports avec la morale, à peu près comme avec la forme des toits, qui sont plats en Orient, et penchés en Occident.

M. DEL. — On se bat autour de fantômes. Mais il est certain que si des hommes ont fait entrer dans la morale le Grand Fantôme, d'autres hommes peuvent essayer de le mettre à la porte.

M. DESM. — Et après?

M. DEL. — Après, rien, il y aura entre les deux morales la différence qu'il y a, pour l'œil, entre une cloche pleine d'air et une cloche où l'on a fait le vide.

M. DESM. — Et vous voulez qu'on se batte pour cela?

M. DEL. — Moi, nullement. J'ai une morale, celle dès honnêtes gens, l'hypocrisie. Je reçus, comme tout le monde, beaucoup de leçons de morale; une seule m'a profité. Mon professeur d'anglais (il n'était pas Anglais), qui m'aimait et se promenait avec moi, me dit un jour: « Voyez-vous, il n'y a qu'un principe pour se conduire dans la vie : faites tout ce que vous voudrez, mais que personne ne le sache. » S'il avait été pédant, il aurait emprunté la formule à je ne sais plus quel philosophe grec : Cache ta vie. Mais il n'était pas pédant, et grâce à cela, j'ai très bien compris ce que c'était que la morale.

M. DESM. — On ne peut pourtant pas dire cela à tous les enfants.

M. DEL. — Pourquoi pas? On pourrait du moins leur donner ce conseil unique : En toutes choses, se conformer à l'usage.

M. DESM. — Avec ce principe-là, on ne ferait jamais de révolution.

M. DEL. — Est-ce bien utile?

M. DESM. — D'amuser le peuple? Très utile. De changer les choses de place? Beaucoup moins, d'autant plus qu'elles reviennent invinciblement à leur place première. Nous parlions de principes, les sociétés sont comme les tables; il leur faut au moins trois pieds pour se tenir debout. Ou il y a société, ou il n'y a pas société. Dans le premier cas, il y a au moins trois principes reconnus par tout le monde.

M. DEL. — Vous m'amusez avec vos trois principes. Je les connais. Les pieds de la table sont vermoulus.

M. DESM. — Vous les connaissez? Dites.

M. DEL. — Je n'ose pas. Vous n'oserez pas non plus.

M. DESM. — Pourquoi cela? Les voici donc : la sécurité des personnes, la propriété individuelle, la liberté des mœurs. Hors du cer-

cle formé par ces trois points,c'est l'anarchie ou le despotisme, ce qu est la même chose.

M. DEL. — Oh ! Oh ! Nous devenons de grands philosophes ! Mais tout le monde vous contestera le troisième point.

M. DESM. — Il n'est pas contestable. Beaucoup de gouvernements ont essayé de régenter les rapports sociaux ; aucun n'y a réussi plus d'un moment.

M. DEL. — J'entendais autre chose.

M. DESM. — Vous entendiez les « mauvaises mœurs ». Il n'y a ni bonnes ni mauvaises mœurs, pas plus qu'il n'y a d'insectes ou d'oiseaux utiles ou nuisibles. Ce sont des classifications d'almanach. Il y a les mœurs, c'est-à-dire un réseau très compliqué, formé par l'enchevêtrement à l'infini des usages et des actes spontanés. Hormis la violence,sous toutes ses formes,et le vol, avec toutes ses nuances, les lois n'ont rien à réprimer.

M. DEL. — Mais elles peuvent ordonner en vue du bien public.

M. DESM. — Cela va de soi.

M. DEL. — Tout s'écoule avec votre « cela va de soi ».

M. DESM. — J'en ai peur.

M. DEL. — Si on peut ordonner à tous les hommes d'êtres braves, ne peut-on ordonner à toutes les femmes d'être chastes?

M. DESM. — Vous m'embarrasseriez si j'étais un constructeur de systèmes; mais je ne prétends ni à construire ni à détruire. Pourvu que la table tienne debout...

M. DEL. — Il y a tant de mains ou tant de pieds qui veulent la renverser.

M. DESM. — Vous connaissez ces petits jouets légers, mais lestés d'une balle de plomb et qui retrouvent toujours leur équilibre? Ma table est lestée.

M. DEL. — Et si on la brise?

M. DESM. — Elle est magique, les morceaux se recollent d'eux-mêmes.

M. DEL. — Vous êtes consolant.

M. DESM. — J'essaie de ne pas être crédule.

M. DEL. — Vous ne croyez pas, parce que vous ne désirez pas. On croit ce que l'on désire.

M. DESM. — Ou ce que l'on craint.

M. DEL. — M. Buisson croit à la morale, et ce n'est pas qu'il la craigne.

M. DESM. — Il la craint,puisqu'il y croit. C'est peut-être,d'ailleurs, un brave homme.

M. DEL. — Du tout, c'est un fanatique. Et quant à sa guerre à l'idée de Dieu, c'est une parade. Il y croit en secret. M. Buisson est

un déiste glacé par la peur. Il se dégélera, quand il sera convenable, car...

M. DESM. — Il nous a quand même fait passer un bon moment.

M. DEL. — J'aime ces grandes questions : Dieu, la morale, le progrès...

M. DESM. — Ce sont d'inépuisables sources de gaîté.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Félicien Champsaur : *L'Ingénue*, Pierre Douville, 3 fr. 50. — Maurice Choppy : *Le Cœur malade*, Havard. 3 fr. 50.— Ernest Depré : *La Course au baiser*, Juven, 3 fr. 50 — Berthe Balley : *Les Parvenus*, Dujarric, 3 fr. 50. — Paul Bourget : *Les Deux Sœurs*, Plon, 3 fr.— Albert Boissière : *Joies conjugales*, Fasquelle, 3 fr. 50.— Maurice Gorsse : *Le Jardin blanc*, Société provinciale d'éditions, 2 fr. — Jean d'Aubrac : *Contes brefs*, Messein 2 fr. — Jean Mariel : *La Cité de Joie*, Sansot, 1 fr. — Memento.

L'Ingénue, par Félicien Champsaur. On demandait un soir à un grand médecin, d'humeur généralement mauvaise, ce qu'il pensait de la jeune fille et quelle réforme il convenait de faire subir à son éducation pour mieux préparer la femme future : « La jeune fille s'écria-t-il, mais ça n'existe pas!... C'est un mythe inventé par les romanciers et si l'on veut désigner par là l'état intermédiaire entre l'enfant et la femme on pourrait tout au plus dire que la jeune fille est *le fumier* d'où sort la femme. » Le fumier était dur! Il y eut un concert de récriminations. Notre grand médecin (son nom commence par un G.) n'en voulut point démordre et il nous détailla en termes les plus techniques ce qu'il entendait par son fumier malséant. J'ai retenu la meilleure partie de son discours et elle me revient à l'oreille en lisant *l'Ingénue* de M. Champsaur. Je crois que voici encore un romancier qui se fiche dedans malgré les plus louables intentions. Ce n'est pas cette Ingénue-là qui expliquera la jeune fille, cette innocente pourriture d'où peut éclore une fleur féminine merveilleusement parfumée. Mlle Diane de Marville, aristocratique petite personne, perd sa mère de bonne heure et demeure en Normandie très isolée, n'ayant qu'un chasseur, son papa, et deux gros chiens pour lui enseigner la vie. Toute petite elle aime à regarder le soleil en face et se brûle les yeux, plus tard elle a des curiosités qui lui font aussi mal, se sauve en répétant : « C'est pas vrai, ces horreurs! » quand une amie de couvent lui révèle qu'elle a passé la nuit de noces de sa sœur sous le lit nuptial. Sortie du couvent, elle fait la connaissance d'un jeune vieillard morphinomane et comme elle se laisse embrasser de trop près (honni soit qui mal y pense) son père la chasse — un chasseur — de chez lui et voilà notre aristocratique Diane, quelque peu déniaisée, dans la rue. Elle cherche un appui, d'abord légitime, du côté d'une grand'mère dont elle a jadis cassé la tabatière du roy et

qui, pour ce souvenir de fente irrémédiable, la remet dehors. Naturellement, Chosette ou Dianette, l'aristocratique petite personne n'a plus qu'une idée : aller rejoindre sa mère, autre perverse ingénue, au fond du suicide, car la Seine est à la portée de toutes les bourses. Cependant une adresse entendue dans une église lui rappelle un homme de lettres, dont le soleil littéraire l'avait éblouie du temps qu'elle était une provinciale normande. Dianette se précipite chez le nommé Montclar, auteur célèbre du genre de M. Champsaur, qui partage, avec beaucoup d'honnêtes gens, la gloire de n'être pas décoré, mais d'avoir son article au Larousse (?). L'appui, très illégitime, de ce blasé de la haute vie ne manquera pas à notre ingénue. Il est riche, il habite un hôtel splendide, ses bibliothèques indoues sont incrustées d'opales grosses comme des noisettes, il se passera le caprice de respecter cette enfant et le même soir il lui déclare que, n'ayant qu'un lit, un lit de garçon, il ne peut pas lui donner l'hospitalité. Cela n'embarrasse pas notre ingénue — elle est bon teint — qui réplique : « Nous coucherons ensemble si ça ne vous gêne pas trop ! » Et ils le font comme elle le dit ! C'est ici où ça se corse ! L'ingénu, c'est certainement Montclar. Durant des mois, on couche ensemble aussi vertueusement que deux frères... vertueux. Toute vertu de ce genre méritant sa récompense, Dianette lâche son chaste ami et va rejoindre le moins chaste morphinomane à la seule fin de l'enterrer sous ses caresses de sœur de charité. Ce roman se termine par un bon mariage (avec un jeune géant autrichien) que deux estimables petites grues se permettent de bénir sous les espèces de l'union libre en attendant qu'il soit ratifié par des témoins plus convenables, le père chasseur et le père banquier. Ils auront ensuite beaucoup d'enfants. Ce livre est illustré d'un portrait du nouveau Balzac et de quelques études de nu par Maurice de Lambert. Le feuilletant, j'avais d'abord l'intention de proférer certaines choses désagréables, mais il y a tellement d'ingénuité chez l'auteur de la comédie amoureuse en question que je suis désarmée. Pourquoi lui en voudrait-on de faire *sa Claudine ?* Les petites filles sont bien portées aujourd'hui. Le public, vieux blasé, en redemande, et cette ingénue-là n'est ni pire ni meilleure que toutes les Claudines que j'ai eu le dégoût de lire depuis l'apparition de la première; alors M. Champsaur sacrifiant à la mode n'est pas plus coupable que tel ou tel du Larousse littéraire, décoré ou non, qui plagièrent Willy. Je ne le chicanerai pas davantage sur son style au sirop de grenadine, un style d'une mièvrerie toute... balzacienne. Depuis les Goncourt on n'a rien dit sur la jeune fille, la vierge, cet état intermédiaire entre l'enfant et la femme que le grand médecin traitait si gracieusement de fumier. C'est qu'il est impossible à des hommes de comprendre quoi que ce soit, fussent-ils de nouveaux Balzac, aux ferments féminins. Ils fabriquent des statuettes d'étagère ou des

objets de vitrine en exagérant dans les deux sens : ou ils les placent trop haut ou ils les laissent tomber dans le cas de clinique. Il faudrait avoir le courage de tout dire, de rompre avec les traditions. Une jeune fille, une ingénue, c'est sacré, oui, seulement ce n'est pas pétri de lis et de roses. Si les romanciers savaient comment la jeune fille fait sa toilette, au moins en France, ils sentiraient tout de suite la brutale précision du mot de ce médecin iconoclaste. Et quelle femme écrivain aurait le courage de dévoiler tous les mystères de la primitive ingénuité ? Nos filles sont mal élevées sous tous les rapports. Elles ont tous les inconvénients de la vierge sans en avoir l'ingénuité. Malgré le féminisme ambiant, les fillettes françaises ou parisiennes n'ont aucune habitude de l'hygiène. Si elles pratiquent les sports, elles fuient la douche, le complément très indispensable de tous les exercices violents. Les pensions laïques qui ont tant blâmé les couvents sont peut-être encore plus mal tenues ; on n'y trouve ni propreté morale, ni propreté physique et la future femme qui sait souvent de quelle façon chirurgicale on ne fait pas d'enfant, ô bénéfice des cours scientifiques, ignore l'art de se laver les pieds tous les jours, car il n'est pas nécessaire d'adoniser ce qui ne se voit point. Intérieurement, je me tords en songeant à la joie de Montclar, le nouveau Balzac, respirant le fumet de l'ingénue. Des Dianes aristocratiques de Normandie ou d'ailleurs ont des ignorances tellement redoutables — et comment leur expliquer, même en style de sirop, des choses qui les transformeraient immédiatement en de simples demi-vierges, car, enfin, où ça commence-t-il la défloration ? Au premier coup d'éponge ou à la première lecture de M. Champsaur ? Que l'auteur de la dernière Ingénue me pardonne cette digression intempestive en faveur de ma grande attention de lectrice. J'imaginais découvrir au long de son œuvre des vérités d'un décolletage inédit. Mais j'ai pu me rendre compte qu'il n'est pas ce pornographe effrayant dont les articles (probablement payés par l'éditeur) parlent dans les médaillons des quotidiens stylés. Ni Balzac pour la cruauté de l'analyse, ni Casanova pour l'effronterie de l'aventure. C'est Bernardin de Saint-Pierre ou Mme de Ségur, et ce qui m'étonne, c'est que ça se vende... Il est vrai qu'il y a le portrait de l'auteur décoré... d'un camélia !

Le Cœur malade, par Maurice Choppy. Une histoire d'adultère peu banale : le mari se suicide pour échapper à la dure nécessité de devenir le témoin gênant. Il y a des détails très amusants sur la liaison d'un modèle avec un nègre et les illusions d'un peintre peut-être plus amateur de chair blanche qu'il n'ose l'avouer. Sur une donnée très dramatique, c'est un roman de l'école *je m'en fichiste*, si j'ose dire, et il contient çà et là des résumés d'expertises médicales d'une réelle valeur scientifique. J'ai marqué la page où il est expli-

qué comment l'amoureux s'auto-suggestionne. Cela pourrait sauver bien des gens de cette épidémie.

La Course au baiser, par Ernest Dépré. Confidences de femmes à femmes. Lettres d'amies qui se racontent leurs amants. On trompe un mari, plusieurs maris, les unes pour mieux goûter l'amour conjugal, les autres pour découvrir l'art de la volupté pure et simple. Cela finit, comme toutes ces sortes d'aventure, par l'apparition du petit polichinelle sortant du tiroir qu'on ne pensait pas du tout devoir s'ouvrir de si tôt. Le pantin exaspère, puis fait sourire et on en arrive à s'en amuser pour de bon, tellement la voix du sang est aphone chez certains passionnés.

Les Parvenus, par Berthe Balley. Ecrit avec les plus louables intentions, ce roman n'a qu'un défaut, c'est d'arriver dans un siècle où l'on n'admet ni la simplicité des moyens ni la candeur des intrigues. Il y a le bon et le mauvais parvenu, celui qui existe pour parvenir et celui qui répare les sottises de l'autre. J'aime la scène de la réception de la paysanne par son fils où celui-ci recule devant le costume naïf de sa mère pendant que lorgnent des rastas scandalisés.

Les Deux sœurs, par Paul Bourget. Délicate, ô combien, analyse des sentiments jaloux de deux sœurs qui aiment le même homme. Ajoutez que cet homme est le glorieux compagnon du brave capitaine ou colonel Marchand et vous aurez l'idée de cet ouvrage, l'un des meilleurs de l'auteur de *Cruelle énigme*. (Je ne connais pas d'ouvrage de cet écrivain qui ne soit le meilleur, et vous ?) Maintenant il y a le récit d'une chasse au lion. Ça, c'est bien français. Aucune femme n'y résistera.

Joies conjugales, par Albert Boissière. Il est très difficile de faire rire. Supposez que je me mette à vous raconter l'histoire de deux ménages qui se brouillent à cause d'un faux accident d'automobile, que je mêle à cela des calculs compliqués sur l'assurance sur la vie et des digressions au sujet de l'art interrogatoire chez les sergents de ville, vous ne rirez pas du tout. Vous vous fâcherez même assez rouge en prétendant que je vous monte une scie de très ancien répertoire, sauf l'automobile, bateau moderne. Mais si vous lisez les *joies conjugales* vous vous laisserez aller au bourdonnement de ce moteur étourdissant et vous irez loin sur le chemin de la gaieté. Ça sent peut-être un peu le pétrole, seulement les masques ont vraiment de bien bonnes têtes.

Le Jardin blanc, par Maurice Gorsse. La fiancée du Christ refusant les présents mondains offerts par le prince Charmant de ses rêves. Une odeur de lis qui lui donne, au moment psychologique, la migraine du renoncement exalté. Que le parfum des lis soit remplacé par celui des muscs de boudoir et la blanche mystique aura de contraires défaillances, espérons-le.

Contes brefs, par Jean d'Aubrac. Essais de philosophie quotidienne. « Il m'indiffère que l'on tienne mon esprit comme de piètre envergure, je me contente d'être absorbé par les recherches sur le pour et le contre. » Des esprits de plus grande envergure s'en contenteraient bien !

La Cité de joie, par Jean Mariel. Un jeune sensuel qui se croit épris de paysages, mais dont les états d'âme sont tous dédiés à une brune Andalouse. James Eward est certainement un peintre qui doit mourir de la couleur trop localisée.

Memento. — J'ai reçu de M. Paul Mathiex une lettre me déclarant que *le Jardin des plaisirs* fut écrit, fragmentairement, bien avant *la Maison Philibert*, de mon ami Jean Lorrain. Dont acte.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Charles Maurras : *L'Avenir de l'Intelligence*, Fontemoing. — Léon Bloy : *Quatre ans de captivité à Cochons sur-Marne* (1900-1904). « Mercure de France ». — Léon Bloy : *Belluaires et Porchers*, Stock. — Maurice de Guérin : *Le Centaure, suivi de la Bacchante*, Sansot. — Eugénie de Guérin : *Reliquiæ*, Sansot.

Ce que nous aurons peine à trouver en un siècle où tout le monde écrit et discute, ce qui ne s'y rencontre à peu près nulle part, c'est l'amour éclairé des lettres, à plus forte raison le goût de la philosophie... Les livres, les vrais livres sont complètement délaissés, et voilà un bien mauvais signe !...

Telles sont les paroles que nous dit M. Charles Maurras, au seuil de son livre **L'Avenir de l'Intelligence :**

Les échecs, les reculs du livre, ajoute-t-il, intéressent au plus vif et au plus sensible notre civilisation : le goût, les mœurs, la pensée même ! je voudrais me tromper : mais, après tant de siècles de vie intellectuelle très raffinée, une haute classe française qui n'aime plus à lire me semble près de son déclin.

Une des raisons de ce déclin, selon M. Maurras, et son ouvrage essaie de le prouver, c'est l'abandon de la tradition. L'avenir de l'Intelligence est menacé par l'Argent.

De l'autorité des princes de notre race, nous avons passé sous la verge de marchands d'or, qui sont d'une autre chair que nous, c'est-à-dire d'une autre langue et d'une autre pensée.

M. Maurras nous résume en quelques courts chapitres l'histoire de l'ascension de l'intelligence, en tant que métier, profession. Au XVII^e^ siècle :

Les dédicaces de Corneille, les sombres réticences de La Bruyère, la triste et boudeuse formule du vieux Malherbe, qu'un poète n'est pas plus utile à l'Etat qu'un bon joueur de quilles, permettent de nous définir la condition d'un homme qu'élevait et classait la seule force de son esprit.

... Le rang était considérable, mais subordonné. Les lettres faisaient leur fonction de parure du monde. Elles s'efforçaient d'adoucir, de polir et d'a-

mender les mœurs générales. Elles étaient les interprètes et comme la voix de l'amour, l'aiguillon du plaisir, l'enchantement des lents hivers et des longues vieillesses ; l'homme d'Etat leur demandait ses distractions, et le campagnard sa société préférée ; elles ne prétendaient rien gouverner encore.

Au XVIIIe siècle, les écrivains veulent, au contraire, tout réformer, tout révolutionner. Leurs ouvrages décident des révolutions de l'Etat. Mais cette autorité, ils l'ont « visée, voulue, briguée ». Ce sont des mécontents.

La royauté de Voltaire, celle du monde de l'Encyclopédie, ajoutées à cette popularité de Jean-Jacques, établirent très fortement pour une trentaine ou une quarantaine d'années la dictature générale de l'Ecrit. L'écrit régna non comme vertueux, ni comme juste, mais précisément comme écrit. Il se fit nommer la raison. Par gageure, cette raison n'était d'accord ni avec les lois physiques de la réalité, ni avec les lois logiques de la pensée.

Lorsque l'autorité royale disparut, elle ne céda point, comme on le dit, à la souveraineté du peuple : le successeur des Bourbons, c'est l'homme de lettres. L'époque révolutionnaire marque le plus haut point de dictature littéraire.

Napoléon continue la Révolution ; il tourne en décrets et en articles de code ce qu'avait rêvé la littérature du XVIIIe siècle. M. Maurras nous dit que Napoléon figure l'homme de lettres couronné, mais il ajoute qu'il sut tirer de ces « rêveries sans solidité une forte apparence de réalités consistantes ».

Mais tous nos malheurs découlent de ces apparences menteuses. C'est ce que M. Maurras appelle le conflit des forces intellectuelles et matérielles, qui se développera encore au XIXe siècle. C'est en ces termes qu'il résume l'histoire de ce dernier siècle :

Ainsi tout ce qu'entreprenait d'utile ou de nécessaire la force des choses, l'intelligence littéraire le dévoyait ou le contestait méthodiquement.

L'Intelligence est devenue un capital et le jour viendra où le public classera les écrivains selon leur cote de rapport. « Jusqu'où pourra descendre, pour regagner l'estime de la dernière lie du peuple, ce qu'on veut bien nommer *l'aristocratie littéraire*, il est aisé de se l'imaginer. Le lucre conjugué à la basse ambition donnera ses fruits naturels. »

M. Charles Maurras, sans grande confiance, nous indique cependant le remède : s'affranchir de la tyrannie de l'argent.

Concevez, dit-il, la fédération solide et publique des meilleurs éléments de l'intelligence avec les éléments les plus anciens de la nation ; l'Intelligence s'efforcerait de respecter et d'appuyer nos vieilles traditions philosophiques et religieuses, de servir certaines institutions comme le clergé et l'armée, etc...

Et ceci rendrait à l'intelligence française, M. Maurras nous l'assure, une certaine autorité.

Dans la seconde partie de son livre, M. Maurras étudie le Ro-

mantisme féminin. Allégorie du sentiment désordonné, écrit-il. Ce sont de très belles critiques des œuvres de nos grandes poétesses, Mmes Renée Vivien, Marie de Régnier, Lucie Mardrus, la comtesse de Noailles. Il a très bien vu que ces poètes se rattachaient à l'évolution littéraire et philosophique « que résument les noms de Jean-Jacques Rousseau, de Chateaubriand, et de Hugo. Ces têtes féminines, dit-il, pleines de révolte pensive et de fiévreuse méditation, nous composeraient une formule aussi parfaite que complète du Romantisme... ». Ce sont les dernières tiges et les dernières fleurs du romantisme. M. Maurras espère, pour l'avenir de l'intelligence française, une renaissance classique ; il se méfie des influences étrangères :

Tout ce qu'on nous apportera de proprement et d'essentiellement étranger, dit-il, fût-ce de d'Annunzio ou même du divin Carducci, montrera, relativement à l'ensemble des œuvres françaises, un caractère de romantisme essentiel.

M. Charles Maurras s'exagère, je crois, l'influence des littératures étrangères sur la nôtre; notre organisme est assez fort pour les digérer, et en recomposer une substance originale. Et puis d'Annunzio, par exemple, est-il si essentiellement étranger que nous le dit M. Maurras; n'est-il pas plutôt un exemple d'une originalité faite d'influences, et particulièrement d'influences françaises? Qu'on relise, à ce sujet, une très belle conférence de M. André Gide, que publia *l'Ermitage*, voici quelques années, sur l'influence en littérature.

§

Léon Bloy nous raconte ses **Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne**. Cette continuation du journal de la vie d'un homme persécuté intéressera ceux qui aiment ce genre de littérature, à la fois pieuse et violente. Léon Bloy fait ses livres avec sa vie de tous les jours : voici les lettres qu'il écrivit, les livres qu'il a lus, les messes qu'il a entendues. Il est très difficile, à Cochons-sur-Marne, d'avoir une messe potable :

Messe atrocement célébrée par le déjà nommé abbé Galette, dont l'indiscutable mérite, m'assure-t-on, est de savoir la finance et même la plus basse finance, comme un agent de change ou un acheteur de reconnaissances du Mont-de-Piété. J'offrirais volontiers une récompense à celui qui me dirait pourquoi le doyen souffre ce misérable dans son église.

Il nous est très difficile de prendre ces petites querelles au sérieux. Léon Bloy d'ailleurs décourage toute critique. Que lui importe ce que l'on peut penser et dire de lui? Il n'attend rien des hommes, mais tout de Dieu. Et, s'il est persécuté, n'est-ce pas la volonté de ce Dieu, et ne doit-il pas le bénir de l'avoir ainsi distingué des autres?

Léon Bloy a ses lecteurs qui le suivent dans sa carrière et des amis qu'il n'arrive pas à décourager. Ceux-là liront avec intérêt son dernier livre **Belluaires** et **Porchers**, où il y a de belles pages de critique littéraire, écrites d'un style bien personnel, pages pleines de haine et pleines d'amour.

§

Voici, précédées d'une notice biographique et littéraire, par Edmond Pilon, deux délicieux petits livres: **Reliquiæ**, fragments choisis du journal d'Eugénie de Guérin, et **le Centaure**, suivi de **la Bacchante**, de Maurice de Guérin, son frère.

Le petit livre que nous publions de Maurice de Guérin forme un charmant contraste, écrit M. Pilon, avec celui de sa sœur. L'aimable dévotion, le sentiment tendre, la grâce affectueuse du *journal* et des fragments d'Eugénie donnent plus de prix encore aux essais accomplis de son frère.

M. Edmond Pilon fausse un peu, il me semble, l'âme d'Eugénie de Guérin, en lui prêtant une certaine mièvrerie qu'on ne lui voit pas dans son œuvre. « Elle aimait le goût des roses mouillées et celui des prunes bleues... » C'est Eugénie de Guérin, vue à travers Francis Jammes.

Elle ne vécut que pour son frère, dont elle avait deviné le génie — et c'est la vraie beauté de sa vie.

Ce qu'il fut pour elle, tous les mots du *Journal* nous le disent. Lui mort, elle se compare à une glace sans tain, et, continuant la comparaison :

Du temps de Maurice, écrit-elle, je réfléchissais toutes choses, c'était par lui, associée à son intelligence, frère et ami de toutes mes pensées. Un signe de désir, un mot de dilection suffisaient pour me faire écrire à torrents. Qu'il était influent sur moi et que l'influence était belle! Je ne sais à quoi la comparer: au vin de Xérès, qui vivifie, exalte, sans enivrer.

Maintenant, dans la vie, personne ne lui répond, le « parler de l'âme » est fini pour elle. « Il m'était si doux de t'entendre, lui écrit-elle dans l'autre vie, de jouir de cette parole haute et profonde ou de ce langage fin, délicat et charmant que je n'entendais que de toi! » Elle évoque leur enfance commune: « avec ton parler commença notre causerie. » Ils trouvaient tout incompréhensible et se questionnaient l'un l'autre, en courant les bois.

Lorsque Sainte-Beuve, Barbey d'Aurevilly et Trébutien éditèrent *le Centaure*, elle écrit :

... Pauvre rayon de gloire qui va venir sur sa tombe! Que je l'aurais aimé sur son front de son vivant, quand nous l'aurions vu sans larmes! C'est trop tard maintenant pour que la fin soit complète, et néanmoins j'éprouve je ne sais quel triste bonheur à ce bruit funèbre de renommée

qui va s'attacher au nom que j'ai le plus aimé, à me dire que cette chère mémoire ne mourra pas.

Le Centaure, en effet, gardera Maurice de Guérin de l'oubli, et l'on se prend à regretter la mort si prompte de ce jeune homme qui fût devenu un de nos plus grands écrivains.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

L. Michaud d'Humiac : *Le roi Grallon*, tragédie en 5 actes et 7 tableaux ; lib. Molière, 4 fr. — Louis Dumont : *A la louange de la vie*, pièce en 2 actes et 3 tableaux ; Reims, à la « Revue de Paris et de Champagne », 2 fr. — Louis Maigue : *Une querelle dans le ménage d'Arlequin*, comédie en 1 acte ; la « Grande Revue », 1 fr. — Memento.

A travers de secrets et sûrs chemins, le sperme versé par la luxure et le sang versé par la férocité, l'un et l'autre versés à la gloire de Mammon-soif-d'or, coulent vers la mer : en vain s'acheminent à ses rivages ensuite les tristes humanités pour y redemander un peu de leur force criminellement perdue et sans retour.

L'Océan irrité menace, du haut de l'horizon, notre Occident, tête du monde. Et son flux et son reflux ne semblent que le geste de balancer une arme.

L'étroit banc de granit qui s'y avance a conservé dans ses légendes la mémoire de châtiments anciens. En arrière, sur ses côtés, les jeunes vallées de la boue ne s'enivrent pas moins de leur perversité. Une ville, entre toutes, y flamboie.

De la nuit, leur repaire, les filles ont monté jusqu'aux plus claires heures du jour et du travail : le gain et l'idée n'ont pas le temps de tomber, double aumône du ciel, dans la main, qu'elles s'en emparent et les détournent vers la fin illusoire et brève du néant dont elles sont les prêtresses et les portes. Leur hégémonie contraint à les imiter peu à peu toutes les classes de la nation : aux milliers de maisons dédiées à la prostitution clandestine, les femmes et les filles des fonctionnaires, des magistrats, des officiers et des maîtres de l'argent se louent à l'envi pour le stérile déclic où notre monde s'abolit. Tout aboutit à cet égout. L'art même se niera qui n'y excite point. La chasteté, on la honnit ; la bure monastique, on la proscrit ; le crucifix, on l'abat. Que nous veut en effet cette nudité non luxurieuse ? Ainsi le mal montera, de jour en jour, plus haut et s'étendra, jusqu'à celui où une Femme, comme c'est la règle, couronnera l'œuvre et résumera le délire d'un peuple : cuisses de débauche et bras d'assassinat.

Parmi la boue, le fleuve charriera, dans la nuit, les victimes vers l'Océan qui, toujours, balance à l'horizon sa chevelure.

Légende obstinée à repousser sur notre sol !

Elle refleurit en la femme de ton fils, ô Philippe-le-Bel, qui as le premier importé ici la politique gibeline ou anticléricale (dont le créateur fut, saluez bien bas, Néron). Voilà une belle réponse populaire au soufflet d'Anagni ! Comme ce scandale de tes vieux jours et à ton foyer inaugure bien l'âge qui va suivre : le trône que tu avais voulu poser où ne purent se maintenir ni celui du Basileus, ni celui de l'Empereur germain deviendra vacant malgré tes trois fils; et une guerre sans précédent, une guerre de cent années exterminera la moitié de ton peuple lâchement complice, de ce peuple qui était à ta naissance le plus puissant qu'ait vu l'Europe.

Elle avait fleuri, la légende toujours actuelle, en Danut, la fille du roi d'Ys. C'était au premier pas de Jésus-Christ sur la terre armoricaine. St-Gwennollé s'en voit chasser par **le roi Grallon**, au nom des dieux, des lois celtiques. Danut les a réduits à leur vraie, à leur essentielle forme. Il ne s'agit plus de l'essor qui les volatilise, à travers un Homère et un Phidias, vers le Dieu Un de Socrate, génial pressentiment. Ils se réduisent, au contraire, à l'éternelle antithèse des Mars et des Vénus de décadence barbare, des Baals et des Astartés, férocité, luxure. Ainsi Danut, la corruptrice impitoyable, s'est fiancée à la mer, à la mort.

Et les falaises croulent, les digues d'airain sautent, et la ville d'Ys est à jamais balayée.

Il y a loin, on le voit, entre l'horreur sacrée de cette légende, marquée au front, comme tout le paganisme, par le sceau du *Destin*, et les niaiseries de l'Opéra-Comique, qui souilla ce beau sujet après cent autres.

A la louange de la vie se consacre le poème néo-païen de M. Louis Dumont. Il n'eut pas l'Inspiration pour première maîtresse. Il fallut même que deux bûcherons et un chevrier lui apprissent l'existence de cette déesse étrangère. Sa vocation tardive oblige le poète à rompre ses premiers liens. L'Amante résiste, mais bientôt se résigne, avec une facilité faite pour inquiéter tout autre. Derrière la Muse, il quitte sereinement les bûcherons et le chevrier pourtant si compréhensifs; et tous deux arrivent en un pays de vignerons. Mais ceux-ci, qui sont des alcooliques, les expulsent, comme une simple congrégation. On s'étonne seulement d'apercevoir un prêtre parmi la foule hostile : un « philosophe spiritualiste » y serait mieux à sa place, la manie d'expulser remontant d'ailleurs à Platon et à sa *République*.

De « nouveautés » — si j'ose le calembour — s'éprend également un beau jour Colombine. Comme d'autres la robe du bénédictin, elle prend en grippe sa propre toilette, d'être toujours pareille : elle ne rêve plus que corsets aux postures crépitantes et ballons montant et redescendant le long des manches. Elle reproche aigrement à son

époux Arlequin de s'obstiner dans un costume aussi ridiculement bariolé qu'une carte des départements. Que n'adopte-t-il le vêtement tubulaire de notre âge! la redingote en corps de locomotive et ces cinq tuyaux, le haut-de-forme, les deux manches et les deux jambes du pantalon, où les huit reflets et le pli prestigieux accentuent l'idée anguleuse du métal. Arlequin feint d'abonder dans son sens. Mais, d'innovations en innovations, on en arrive à la suppression du vieil Amour. Le sujet aurait pu devenir profond, car la dispute sociale ne diffère pas tellement d'**Une querelle dans le ménage d'Arlequin**.

Memento. — Sauf qu'on l'ensanglante. « Il a été trouvé, nous dit *le Monde Artiste*, dans de vieux papiers ayant appartenu à la famille Calergi, de Milan, des documents permettant d'établir l'identité d'Othello..... Othello serait un certain Nicolo Querini, fils de Francesco Querini... Desdemona et lui appartenaient à de nobles familles de Venise, qui avaient contracté des alliances réciproques. L'épisode qui a fourni l'idée du drame de Shakespeare aurait eu lieu en l'année 1542 dans l'église Saint-François, à Rethymnon (sur la côte nord de l'île de Crète), où Desdémona s'était enfuie. L'église existe encore, mais transformée en mosquée ». Antonio Calergi était l'ami de Cintio, premier narrateur de l'histoire d'Othello. Les papiers de Calergi, où se trouvent les documents dont Cintio fit usage, ont été inventoriés par M. Cesare Levi, qui vient de les donner à l'Institut scientifique et littéraire de Venise.

GEORGES POLTI.

SCIENCE SOCIALE

Mis de Barral-Montferrat : *De Monroë à Roosevelt*, Plon. — Ernest Piriou : *L'Inde contemporaine et le mouvement national*, Alcan. — Paul Gourmand : *Le rôle des races latines et la tâche du XXe siècle*, Naples, 57, Strada dei Fiorantini. — Enrico Ferri : *La Sociologie criminelle*, Alcan. — Memento.

C'est, au lendemain du traité de Portsmouth, un livre tout à fait d'actualité que celui de M. de Barral-Montferrat : **De Monroë à Roosevelt**. Suggestif de plus! Où est-elle la modeste et discrète Union d'autrefois qui se contentait, pour toute hardiesse, de dire à l'Europe : « Restez chez vous puisque nous restons chez nous? » Celle d'aujourd'hui ne se lasse pas d'intervenir à droite et à gauche, jusqu'en Arménie où les missionnaires américains font plus parler d'eux que les agents anglais, russes et allemands. Faut-il avoir la naïveté de s'en étonner? Ce serait être bien ignorant de la nature humaine. Après l'article 1 : Etre maître chez soi, vient fatalement l'article 2 : Tâcher d'être maître chez les autres. S'en indigner est tout à fait inutile. Il n'y a qu'à appliquer l'article 1 pour son compte. Le spectacle n'en est pas moins instructif. Les hommes de ma génération ont été élevés dans le respect attendri de l'Angleterre et des Etats-Unis : peuples libéraux, peuples pacifiques, sans armées per-

manentes, sans ambitions égoïstes ou fantaisistes... Ce que Napoléon III et Bismarck doivent rire du fond de leurs tombes! C'est comme le duel du libre échange et de la protection. Etait-il assez enraciné que l'Angleterre ne pouvait être que libre échangiste, et que le protectionnisme était inséparable des Etats-Unis ? Voilà que nous commençons à assister au chassé-croisé ; pourvu que Jonathan n'aille pas jusqu'à ouvrir à coups de canon la cuirasse des tarifs dont John Bull devra bientôt se ceindre! Car en tout cela, il n'est pas encore question, malheureusement pour les bons pacificistes, de désarmer, et le président Roosevelt ne semble partisan de l'arbitrage que pour les autres ; jusqu'ici il n'a soumis à la Conférence de La Haye que ce qui ne touchait pas à son pays. Partout ailleurs, il montre, d'une voix douce, sa grosse canne. Assurément il est toujours sincère et bien intentionné, mais ce n'est pas là le moindre motif d'inquiétude pour les passants. Nous sommes payés, en France, pour savoir ce que donnent les apôtres de la liberté et de la fraternité des peuples. « Avec un pareil homme, dit M. de Barral-Montferrat, on peut toujours s'attendre à ce que son violent amour de la paix, basé d'ailleurs sur la force, finisse par déchaîner la guerre » et ceci plus vite encore qu'avec le Kaiser. Celui-ci du moins n'invoque pas au Maroc le droit à la liberté, comme Roosevelt à Cuba, ou le danger de l'anarchie, comme à Panama, et peut-être cela vaut-il mieux. On peut toujours s'entendre quand on parle la même langue. Tocqueville disait : « La cause dont le succès est utile à l'Angleterre est toujours la cause de la justice. » L'Union imite ici le Royaume-uni. « Nous sommes un peuple juste, remarquait le capitaine Mahan, mais nous nous arrangeons, comme tout le monde, pour trouver juste ce qui nous est utile. »

§

Cette paix de Portsmouth n'en restera pas moins une des dates les plus importantes de l'histoire du monde. La pression de l'Europe sur l'Asie qui se continuait sans interruption depuis la bataille de Lépante est arrêtée. C'est probablement une ère nouvelle qui s'ouvre. Et en comparaison, la question du successeur à M. Loubet perd de son importance. L'Europe aurait pu, avant 1860, passer la muselière au Japon comme elle était en train de la passer à la Chine, et peut-être est-ce à ce point de vue, parce qu'elle empêcha la France de continuer avec l'Angleterre l'œuvre de Palikao, que la guerre de 1870 aura une mention dans l'histoire future. Maintenant, le Japon même aidé de la Chine, sera-t-il assez fort pour chasser les Russes de la Sibérie, les Américains des Philippines, les Français de l'Indo-Chine, et les Anglais de l'Inde? c'est le grand point d'interrogation. De là l'intérêt des livres qui étudient l'état des possessions asiatiques de l'Europe,

par exemple **l'Inde contemporaine et le mouvement national** de M. Ernest Piriou. Jusqu'ici ce mouvement national n'a produit que des harangues et des articles de journaux. On l'a jugé d'un mot : bavardages. Il n'en donne pas moins à réfléchir. Non qu'il y faille voir une menace pour la domination anglaise. Celle-ci est encore solide, de par le consentement des dominés. Les Hindous savent très bien que le départ des Anglais serait le signal d'une effroyable guerre intestine; suivant le mot connu, ils se jetteraient aux genoux des derniers régiments pour les empêcher de s'embarquer ; ils savent également qu'à remplacer les Anglais par les Russes ils ne gagneraient rien, au contraire. Mais les Japonais pourraient leur tenir des propos captieux : « Nous ne voulons que vous libérer du joug anglais, et maintenir l'ordre entre vous, si vous le voulez bien, nous qui sommes si désintéressés de vos querelles. A notre venue vous gagnerez de ne plus entretenir ni fonctionnaires, ni soldats, ni marins, ni actionnaires, bref de garder pour vous les 500 millions de francs qui chaque année vont à des Européens, c'est-à-dire presque toujours en Europe. L'Angleterre elle-même ne résisterait pas à ce régime ; si elle s'était appauvrie, au cours du XIX^e^ siècle, de 50 milliards, elle ne jouerait pas dans le monde économique son rôle actuel. Que l'Inde garde pour elle ces 500 millions, ce qu'elle faisait aux pires temps des exactions des grands Mogols, et au bout d'un siècle ou d'eux, elle sera presque aussi riche, elle amassant, que son ancienne dominatrice, appauvrie d'autant. » Le raisonnement des tentateurs japonais serait-il exact, la question est de savoir si les tentés s'y rendraient. En somme, tous les Hindous, même les Dravidiens, sont beaucoup plus rapprochés de nous que des jaunes, et s'ils sont disposés, ce que je crois, à accueillir à coups de fusil les libérateurs russes, à plus forte raison batailleraient-ils de bon cœur contre les Nippons. A ce point de vue, notre situation en Indo-Chine est beaucoup moins bonne.

§

On trouvera des considérations moins contingentes dans **le Rôle des races latines et la tâche du XX^e^ siècle** de M. Paul Gourmaud. Pour lui cette tâche sera de faire l'éducation esthétique et morale des hommes, de créer une synthèse des religions, de remplacer l'égoïsme par l'altruisme et de faire fleurir la paix générale. Tout cela est très beau, mais on ne voit pas très bien en quoi les races latines sont plus appelées que les autres à jouer le rôle décisif dans cette réalisation, qu'hélas le XX^e^ siècle ne verra probablement pas. Toujours est-il que l'appel de l'auteur, quoique illustré par une vignette anglaise, s'exprime en un latin véhément : *Ortus est dies, surgite latinitatis filii!*

§

La réédition de la **Sociologie criminelle** de M. Ferri nous ramène à plus de vingt ans en arrière. C'était le moment où, sous l'impulsion de Lombroso et de ses élèves, la philosophie et la science du droit pénal semblaient se renouveler de fond en comble. Or il est bon après un quart de siècle de voir ce que ce mouvement a donné. L'idée du criminel-né sous la forme absolue dont l'avait habillée l'*Uomo delinquente* n'a plus guère de défenseurs; on ne conteste pas qu'il soit prudent de se méfier des physionomies bestiales et repoussantes, mais personne n'oserait envoyer leurs porteurs même au *manicomio* sans autre forme de procès, et comme les criminels ayant la figure de l'emploi sont l'infime minorité, le problème de la nature délictueuse reste entier. Au fond d'ailleurs, M. Ferri est beaucoup plus près — et en ceci il est d'accord avec ses théories socialistes — de ceux qui, comme Tarde, expliquent le délit par la vie sociale que de ceux qui, comme Lombroso, en font une anomalie biologique. Sur un autre point on a fort bataillé; les trois sociologues que je viens de citer conviennent qu'il faut radicalement abandonner l'idée de libre arbitre quand on parle de délits et de délinquants. Je le veux bien, et reconnais que cela coupe court à des recherches insolubles, mais je me demande où est le gain pratique. Toutes les améliorations criminologiques dont notre temps est si fier et que M. Ferri et ses amis rapportent, non sans quelque raison, au mouvement d'idées qu'ils ont provoqué, reposent sur ce postulat démodé; échelle et variété des punitions, loi de sursis, colonies agricoles, libérations conditionnelles, procédés de reclassement, tout cela fonctionne comme si le libre arbitre était une réalité; si le délinquant n'était pas susceptible de s'amender, est-ce qu'on penserait à tous ces ingénieux et délicats systèmes? Quant à l'inconvénient que peut avoir cette conception de la philosophie classique chez les juges, j'avoue ne pas le saisir; j'ai siégé dans un jury, et je n'ai pas remarqué pendant toute la session que l'hypothèse du libre arbitre ait gêné ou déformé l'opinion des jurés; si cette préoccupation devenait dominante, elle aurait d'ailleurs pour effet de pousser à l'indulgence, car le juge ne serait jamais sûr que la liberté morale du prévenu ait été entière, et ce résultat n'est pas pour me déplaire; l'énervement de la répression que redoutent les élèves de Lombroso me semble beaucoup moins redoutable que son contraire, et quand un pays se moralise c'est rarement par suite d'une recrudescence de condamnations. Il est encore un point sur lequel les nouveaux criminalistes sont d'accord — M. Tarde et M. Ferri par exemple — et qui me semble toutefois faire doute, la banqueroute du jury, justement. Que le jury soit un médiocre organe de la justice, qu'il tourne à tous les vents, qu'il se

montre trop souvent d'une indulgence fâcheuse et parfois par lâcheté plus que par générosité, et qu'à côté de cela il ait ses heures implacables, soit, mais, c'est là faire le procès de la nature humaine, et les juges de profession sont des hommes comme les jurés d'élection. La cruauté de ceux-ci est bien plus rare que celle de ceux-là, et leur indulgence n'est pas toujours sans raison. Un innocent a plus de chance de se tirer des griffes d'un jury que de celles d'un tribunal. Tout le reste est d'importance moindre. D'autant qu'il suffirait, pour améliorer le jury, d'améliorer son recrutement, c'est-à-dire d'avoir des jurés d'une instruction générale plus haute, et d'une indépendance politique plus sûre. Ceci fait, je ne vois pas pourquoi on n'étendrait pas le système au tribunal correctionnel, et même au tribunal civil, en adjoignant à chaque juge-président deux citoyens statuant sur le fait. Par contre, on ne voit pas très bien ce que le jury vient faire en matière d'expropriation où ses indulgences sont parfois scandaleuses; une règle fixe qui attribuerait à l'immeuble qu'on veut exproprier le trois-centuple, par exemple, de son impôt préviendrait des abus qui, dans tels pays comme la Corse, sont vraiment intolérables. Le grand argument en faveur du jury—qu'il est la meilleure école de responsabilité morale, de décision, d'énergie — est très fondé en matière pénale ou contentieuse, mais pas du tout en matière de fixation d'indemnités.

Memento. — C. Aymard : *La Profession du crime*, D'Espie et E. Villiod : *Comment on nous vole, comment on nous tue*, Maison d'édition, 21, rue Lavoisier. Deux livres qu'on lira volontiers, si la lutte contre le criminel intéresse. Il y a de bonnes idées pratiques à la fin du livre de M. Villiod, qui est un policier amateur. Comme disait le regretté Paul Masson, si les juges sont les remparts de la société, les policiers en sont les contrescarpes. — Paul Drillon : *La Jeunesse criminelle*, Bloud. Petit livre substantiel qui ne se borne pas à répandre les idées de M. Henri Joly et autres criminalistes, mais y ajoute toute une part d'observations personnelles. — Jean Bourdeau : *Socialistes et sociologues*, Alcan. Recueil d'articles pleins de sagesse et de science. — Abbé Sertillanges : *Socialisme et christianisme*, Lecoffre. —Marc Sagnier : *L'Esprit démocratique*, Perrin. Deux livres écrits au point de vue démocrate-catholique.— A. Bart-Claye : *Vers la Cité future*, Lecène-Oudin. Un rêve de plus. Qu'il est doux, qu'il est doux de conter des histoires !

HENRI MAZEL.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Général Zurlinden : *Hautes Etudes de Guerre. Haut Commandement. Avancement.* in-8, Lavauzelle. — Général H. Bonnal : *L'Esprit de la guerre moderne. La Manœuvre de Vilna*, in-8, Chapelot. — *La Manœuvre de Landshut*, in-8, Chapelot. — *Le Haut Commandement Français au début des guerres de 1859 et de 1870. La Manœuvre de Magenta. Le Désastre de Metz*, in-8. Editions de la Revue des Idées. — E. Terquem : *Généraux de Débâcle et de Coup d'Etat*, in-8, Société

de librairie et d'édition. — Lieutenant-colonel Klobb : *Dernier Carnet de route. Au Soudan français*. Préface de M. J. Lemaître, in-18, Flammarion. — Victor-Thomas : *Trois mois avec Kuroki*, préface de M. H. Houssaye, in-16. Challamel. — Capitaine Laurent : *Impressions de Grève*, préface de M. R. Poincaré, brochure in-18, Lavauzelle. — Memento.

M. le général Zurlinden occupe ses loisirs de la retraite à rassembler ses souvenirs et à clarifier ses idées. Son livre de témoin sur la guerre de 1870, paru l'année dernière, n'est pas passé inaperçu. Il réunit aujourd'hui quelques pages de réflexions, sous le titre légèrement emphatique de **Hautes Etudes de guerre, Haut commandement**, etc. Qu'on se rassure ; c'est à la portée de tous.

La première partie est une étude concise du fonctionnement du grand état-major allemand. On fait ressortir, avec une réelle maîtrise, son caractère scrupuleusement sévère, et l'étude historique de son rôle pendant la guerre de 1870 en dégage les traits fondamentaux : unité de doctrine et d'action, identité de vues, sens supérieur de la discipline.

M. le général Zurlinden devient rapide à l'excès, dès qu'il s'agit de notre corps d'état-major. Il a sans doute obéi à un sentiment de discrétion louable : on ne se dévêt pas en public. Mais, diantre, mon général, nous sommes en démocratie : tout le monde cause. Si les spécialistes s'abstiennent de parler, que pourrons-nous bien savoir ? Après les virulentes critiques de M. Pierre Baudin (1), il eût été intéressant de connaître la pensée d'un officier général, qui a recouvré, avec la retraite, sa liberté d'action et de parole. Mais, ne touchons pas à la reine, soit. Qu'il soit permis, toutefois, de regretter cet optimisme d'emprunt, ce contentement officiel que l'on retrouve invariablement dans les écrits des hauts gradés de notre armée, dès qu'ils s'adressent au public, du haut de leurs plumes blanches. Ils se montrent, par contre, si pessimistes dans le privé ; qui donc disait, il y a quelques mois, que, militairement, nous descendions au niveau de l'Espagne ? Dans le cas actuel, il est assez typique de constater que c'est un civil, M. P. Baudin, qui, appelant des réformes, a parlé de notre corps d'état-major avec la douloureuse sincérité d'un soldat et que c'est un officier général, qui en a discouru d'une façon évasive, à la manière d'un politique.

Un chapitre sur l'avancement clôt obligatoirement l'ouvrage de M. Zurlinden. L'avancement est la question primordiale et sans cesse palpitante de l'armée française ; on taille dans sa chair vive, dès qu'on fait le geste d'y toucher. De la manière la plus rapide d'accéder au généralat et du moyen pratique d'y faire atteindre le plus grand nombre, telle est la formule courante. Le gouvernement de la République devrait couronner.... d'un modeste laurier le militaire

(1) *L'Armée moderne et les Etats-majors*, in-18. Voir le *Mercure* du 1er juin.

de bon sens, qui convertirait la formule en celle-ci : Du moyen d'entretenir de bons officiers subalternes dans l'amour de leur métier.

Et-il besoin d'ajouter que cette formule n'est point celle du général Zurlinden?

§

Le général H. Bonnal a donné une série d'études sur la stratégie napoléonienne et la psychologie de certains stratèges. **La Manœuvre de Vilna** et **La Manœuvre de Landshut** sont deux compendieuses contributions, rédigées après une analyse minutieuse de la *Correspondance* de Napoléon. Elles dénotent, certes, une virtuosité peu commune; nous ne pouvons, cependant, nous garder de leur trouver ce caractère un peu puéril des travaux *a posteriori*, où il est si aisé de corriger la réalité avec des formules toutes faites : « Il n'est pas douteux que si .....; dans le cas contraire, en supposant que.....; on aurait vraisemblablement réussi si au lieu de... », etc. C'est la guerre sur le papier : jeu excitant, un peu grisant, peut-être, pour les hommes d'imagination, qui manquent d'une nourriture intellectuelle plus substantielle. On a prétendu que Taine, à force d'ingéniosité, avait trouvé dans les Fables du bon La Fontaine plus d'intentions que le fabuliste n'en avait voulu mettre. M. le général Bonnal n'aurait-il pas trouvé, de son côté, dans la *Correspondance* du grand homme plus d'intentions stratégiques qu'il n'y en a en réalité ? Napoléon fut surtout un improvisateur génial; d'ailleurs le général Bonnal écrit lui-même : « Les préparatifs de l'Empereur ont toujours porté le cachet de l'improvisation, parce qu'au lieu de résulter d'un plan d'ensemble établi à l'avance, ils ont été inspirés par les nécessités du moment (1). » Dès lors, de pareilles études ne reposent-elles pas sur une base un peu fragile?

Le même écrivain militaire nous intéresse davantage dans son ouvrage sur **Le haut commandement français au début des guerres de 1859 et de 1870. La Manœuvre de Magenta. Le Désastre de Metz.** Nous bornerons notre critique à cette seconde étude. Malgré le bonheur d'expression avec lequel le général Bonnal a réussi à crayonner le personnage de Bazaine, il nous faut avouer que ce travail n'apporte aucun éclaircissement nouveau sur le drame de Metz, tout au moins pour ceux que ne satisfait pas la seule histoire officielle. On aurait pu croire qu'un écrivain militaire traiterait un pareil sujet d'une façon plus complète et surtout plus équitable. M. le général Bonnal en est encore au procès de Trianon; pour lui, les épaules du maréchal lui semblent assez larges pour continuer à porter, avec ses propres

(1) *La Manœuvre de Landshut*, p. 64.

péchés, le poids des fautes de ses subordonnés. La thèse se prête à ménager les intérêts de certaines réputations hâtivement consacrées ; mais il est impossible que l'histoire véridique l'adopte à son tour. C'eût été à l'honneur des militaires de détruire les premiers, de leurs mains, l'impitoyable légende et de départager nettement les responsabilités.

§

Il ne faut donc point s'étonner que des personnes étrangères à l'armée, éloignées même de toute sympathie pour l'armée actuelle, aient entrepris de reviser la question Bazaine. Sans nous arrêter aux brochures de M. Elie Peyron (1), qui dépassent la vérité en s'essayant à réhabiliter le maréchal, il nous faut citer le livre récent de M. E. Terquem, dont le titre : — **Généraux de débâcle et de coup d'Etat**, établit avec netteté ses sympathies. Il s'emploie presque uniquement, non pas à reviser, mais à compléter l'œuvre de la justice dans le procès Bazaine. M. Terquem nomme très haut les coupables ; — ils étaient connus depuis longtemps — en omettant de citer le plus grand d'entre eux. Il lui a suffi pour cette tâche de suivre pas à pas le compte-rendu officiel des séances de Trianon. Cette étude ne prétend pas à être définitive; la documentation en est trop incomplète. On peut reprocher à M. Terquem d'avoir utilisé d'une manière trop exclusive le fameux livre du colonel d'Andlau (2).

Nous ne contesterons pas la justesse de certains jugements de M. Terquem, malgré leur extrême sévérité. Mais les généralisations sont toujours dangereuses. Notre armée n'est que le produit direct de notre législation militaire; si celle-ci est défectueuse, la faute ne doit pas en être imputée aux militaires, mais aux parlements, qui font les lois. A eux de les reviser. Il est temps.

Ce ne fut certes pas un soldat de coup d'Etat que le lieutenant colonel Klobb, dont le **Dernier Carnet de route** apporte les éclaircissements nécessaires au tragique épisode de la vie militaire au Soudan : un colonel remplissant une mission pacifique, tombant sous les balles d'un capitaine, son subordonné. Depuis près d'un demi-siècle, le Soudan est la terre de fer et de feu, où une partie de la jeunesse française va jouer, à pile ou face, une carrière rapide ou la mort prématurée. A côté de quelques héros authentiques, que de tristesses et de hontes ferait surgir une histoire anecdotique de la conquête soudanaise ! Là, une atmosphère empoisonnée pervertit trop souvent la mentalité de jeunes hommes, brusquement transplantés,

(1) Voir dans le *Mercure* du 1er septembre le compte-rendu de M. Marcel Collière, auquel nous n'avons rien à ajouter.

(2) *Metz. Campagne et négociations*, par un officier de l'armée du Rhin, 1871, in-8.

en pleine effervescence de leurs ambitions, sur une terre libre, où tout les ramène si vite aux primitifs instincts. Un petit nombre, grâce à leur culture personnelle, réussissent à se préserver ; le lieutenant-colonel Klobb appartint à cette élite. Humain, doux, aimant les populations indigènes, au milieu desquelles sa vie s'écoulait, il les juge en esprit affranchi du préjugé de race. Son opinion sur les Touaregs, les « brigands du désert », disent les coloniaux du boulevard, mérite d'être connue : « Les Touaregs sont de meilleurs maîtres que les autres habitants de ce pays. Ce sont de grands seigneurs. S'ils ne connaissent ni l'électricité, ni les chemins de fer, ils ont certainement moins de vices que les Européens. Je ne leur en connais guère d'autre que celui d'être maîtres d'un pays que les Français veulent prendre... aussi suis-je un peu gêné pour chanter aux villages mon antienne sur la supériorité de la domination française. »

Ce carnet de route se recommande par la simplicité et la sincérité. Rien de l'effort littéraire d'un militaire qui cherche à se faire valoir ; un soldat, brave homme, s'y complaît à noter ses impressions. L'écriture est d'ailleurs médiocre. Il s'en dégage, cependant, avec assez d'intensité, cette sensation de vie libre, si fascinante, malgré l'isolement, et la mort souvent toute proche. Les dernières pages sont saisissantes : le colonel suit Voulet à la trace, à travers les villages dévastés, emplis de cadavres putréfiés, de femmes pendues... Il approche chaque jour davantage de l'alcoolique dément, qui porte devant lui les couleurs françaises... puis, brusquement, c'est le guet-apens, l'assassinat exécuté dans un accès de rage haineuse. La lettre de Voulet au colonel est un curieux document.

§

Sous le titre **Trois mois avec Kuroki**, M. Victor-Thomas a réuni des notes trop brèves, qui constituent un vivant hommage aux hautes qualités de l'armée nippone. L'auteur fut témoin de la bataille du Yalu ; il nous donne du vainqueur, le général Kuroki, ce joli croqueton :

Le général en chef ressemble beaucoup au général de Galliffet ;... il est peut-être le cavalier qui monte le mieux dans toute l'armée japonaise ;... il s'est créé un type bien défini, comme, du reste, c'est le cas avec la plus grande partie des hommes de génie... Il est presque beau, d'une beauté mâle, quand il daigne sourire. Et cela lui arrive quelquefois, comme par exemple, ce soir de la bataille du Yalu. Il monte de jolis chevaux, la casquette sur l'oreille, le cigare ou la cigarette à la commissure des lèvres, l'air hautain et bon enfant à la fois... Toujours j'ai été frappé par cet air de grandeur, qui se dégage de sa personne et qui le fait admirer et respecter.

On trouvera dans ces notes la monographie du « Nippon Danjy » le troupier japonais, qui prend rang désormais aux côtés de « *Tomy*

Halkins » et de « *Dumanet* », en les éclipsant quelque peu. On peut y trouver encore de saines réflexions sur les armées modernes, et il est peut-être utile de citer l'opinion de l'auteur, qui est un ancien officier de cavalerie, sur « la bêtise des uniformes français, surtout les casques et les cuirasses ».

§

Un curieux échantillon de littérature militaire, qui tend à se répandre, est la brochure de M. le capitaine Laurent : **Impressions de grève**. On pouvait s'attendre, sous ce titre, à retrouver le rappel de l'émotion d'un soldat, réduit à une besogne humiliante, ou la vision attristée des scènes habituelles des temps de grève. Il n'en est rien. Sous le haut patronage de M. Poincaré, préfacier, sénateur et ancien ministre, — souligne le sous-titre, — le capitaine Laurent dévide, comme d'une bobine, une série de lieux-communs sociologico-politiques, mêlés à des conseils d'hygiéniste d'un calibre élevé :

Nous insisterons surtout sur les moyens préventifs: crachoirs, lait bouilli, et, sans crainte du ridicule, nous prohiberons les baisers aux enfants, etc...

Il ne s'agit pas, comme on serait tenté de le croire, des enfants de troupe. Après être descendu de ces sommets, le capitaine Laurent cite M. Loubet avec générosité, recommande d'utiliser, pour les grèves, la balle de tir réduit « qui n'est dangereuse qu'à 200 mètres et qui, dans aucun cas, ne pourrait atteindre plus d'une personne » (ô soldat précautionneux !) et termine enfin, en nous invitant tous à réaliser cette concorde « à laquelle nous sommes si souvent conviés par le chef de l'Etat ! » (sic). Ainsi soit-il. Puisse ce brave militaire être chéri de M. Loubet !

Memento. — La *Revue de Paris* du 15 juillet a inséré une étude sur la *Marine Allemande*, documentée et vigoureusement pensée. La *Revue Bleue* a commencé, avec son nº du 26 août, une série d'études de **M. Messimy** sur les *Points d'appui de la Flotte*, dont l'exposition claire et méthodique est remarquable. **M. Villetard de Laguérie**, correspondant de guerre du *Petit Journal* en Mandchourie, publie un livre : *Trois mois avec le maréchal Oyama*, qui détient, croyons-nous, le record de la malveillance à l'endroit des Japonais. — Signalons, pour clore cette chronique militaire, le livre joyeux de **Maurice Huet** : *Sabres de bois! Fusils de paille!!* satire un peu vive d'un groupe de guerriers contemporains, rosse, mais sans haine stupide. Certains profils de cavaliers sont parfaits. A noter que ce livre de bonne et franche humeur, écrit par un professionnel de la veille, n'exhale nullement l'horreur du métier.

JEAN NOREL.

PHILOSOPHIE

G. Dumas : *Psychologie de deux Messies positivistes : Saint-Simon et Auguste Comte;* in-8, Alcan. — H. Lichtenberger : *Henri Heine penseur;* in-8º

Alcan. — Méderic Dufour : *La Philosophie naturaliste d'Emile Zola ;* in-12, édition du « Beffroi », Lille. — Raphaël Cor : *A propos de la critique de Nietzsche ;* in-8, édition de « La Vie », Paris.

Saint-Simon et Auguste Comte ayant été jusqu'ici étudiés surtout abstraitement, dans leurs écrits, M. G. Dumas a pensé que l'originalité de leur personne et de leur caractère ne les rendait pas moins intéressants au point de vue concret, dans leur psychologie si attachante et dans leur vie si peu banale, si dramatique et si mouvementée, intérieurement chez Comte, extérieurement chez Saint-Simon. Les **deux messies positivistes**, ainsi dénommés par l'auteur, ont chacun justifié amplement l'adage : *est aliquid delirii in omni magno ingenio*. Auguste Comte fut atteint de manie caractérisée et termina son existence dans une exaltation érotico-mystique assez voisine du délire. Saint-Simon fut perpétuellement dans un état de demi-insanité, que traversa une tentative de suicide. Cela est nettement exposé, avec documents, et agréablement conté par M. G. Dumas. Rien d'étonnant à ce que son ton soit parfois plaisant et volontiers ironique; il s'agit d'histoires de fous; — son ironie étant tempérée d'ailleurs par l'expression d'une admiration sympathique pour la prodigieuse fécondité intellectuelle de ces grands malades. Au récit biographique, M. Dumas a joint une analyse comparée des doctrines qui établit les rapports des deux « messies » et qui montre combien Comte a dû à Saint-Simon, malgré la brouille que l'ambition du disciple et l'orgueil du maître firent éclater entre eux.

Dans l'histoire des idées, Saint-Simon, avec sa production désordonnée, ses livres inachevés, ses théories incomplètes, apparaîtra toujours comme une première ébauche de Comte, ébauche vague par endroits, hâtivement dessinée par ailleurs, jamais bien arrêtée dans ses lignes, puissante et géniale pourtant. Sans lui, Auguste Comte aurait sans doute écrit et pensé, mais il n'eût certainement fondé ni la philosophie positive, ni la religion de l'humanité.

Maintenant en quoi le tempérament névropathique des deux messies, en quoi leurs vices cérébraux, leurs accidents vésaniques ont-ils influé sur les théories sorties de leur intellect tumultueux, dans quelle mesure la psychologie des deux messies éclaire-t-elle leur œuvre, c'est ce que M. Dumas ne montre pas, et l'on en est un peu déçu, et l'on se demande quelle utilité il peut y avoir alors à mélanger la psychiatrie anecdotique, amusante parce que toujours un peu scandaleuse, avec la vraie critique philosophique?

§

Dans son étude sur **Henri Heine**, M. Lichtenberger, laissant de côté le poète, cherche à définir ce qu'a été le penseur, le polémiste religieux, le tribun politique, le journaliste démocrate et vaguement

socialiste, dont la personnalité attirante et énigmatique est, encore aujourd'hui, injustement calomniée en Allemagne, peu connue ou mal jugée ailleurs. La « philosophie » de Heine est essentiellement impressionniste. Elle n'a pas son origine dans des principes rationnels abstraits, ni dans des décisions d'une volonté consciente et immuable. Elle est le reflet de la vie « dans une âme de poète mobile et variable par elle-même, impressionnable à l'excès, peut-être troublée dès le début par un élément morbide qu'elle apportait avec elle de naissance. » Chez Heine, par conséquent, ni principes harmoniques, ni système rigide, ni synthèse définitive, mais infiniment de pensée à l'état fluide, éparpillée en toutes directions, diluée dans l'univers des sens et de la raison. Ajoutez à cela un tiraillement perpétuel entre deux tendances cardinales et opposées, le romantisme avec son goût inné pour la superstition de l'obscur, de l'inconscient et de l'instinctif, le rationalisme avec la hardiesse croissante qu'il puise aux progrès de la critique et de la science expérimentale. Ces deux tendances ont dominé le XIXe siècle. Heine les exprime avec intensité et éclat. Il est le fils d'une époque de transition et il reflète admirablement l'inquiétude, le trouble, les aspirations et le désir de l'Europe moderne. Cela suffit pour lui assurer une place glorieuse dans l'histoire des idées au XIXe siècle, et M. Lichtenberger a eu raison de vouloir faire connaître, et bien connaître, en France, le poète penseur, espèce rare partout, mais surtout chez nous.

§

En une conférence, M. Dufour, professeur à l'Université de Lille, a résumé **la Philosophie naturaliste d'Emile Zola.** « Zola fut vraiment philosophe, parce qu'il connut l'importance du positivisme, de l'évolutionnisme, du déterminisme ; parce qu'il en développa les conséquences, parce qu'il y chercha la réponse aux questions posées par la sociologie ». Et sa philosophie est un *naturalisme*, parce que pour lui, il n'y a qu'une réalité, la *nature*, sous ses divers aspects, et, dans la nature, il n'y a qu'un principe, l'énergie, laquelle se manifeste selon la loi de causalité, à laquelle tous les phénomènes sont soumis. Mais ce naturalisme, naïvement réaliste, ne se suffit pas à lui-même ; c'est une conception à laquelle un esprit logique ne peut s'arrêter, et Zola, systématique essentiellement, après s'en être contenté dans *les Rougon-Macquart*, s'élève bientôt dans *les Trois Villes* à une conception pleinement idéaliste. Par là, sa philosophie se distingue à la fois du matérialisme grossier d'un Büchner et du naturalisme pessimiste d'un Schopenhauer. Et la différence est importante à noter ; elle souligne ce qu'il y a de plus français dans la pensée du romancier. N'est-ce pas en effet presque le rêve

cartésien que cette simple et éloquente prophétie de Pierre Froment dans *Paris:*

Certes, le divin semblait nécessaire à l'homme comme le pain et l'eau; toujours l'homme s'y était rejeté, affamé du mystère, semblant n'avoir d'autre consolation que de s'anéantir dans l'inconnu. Mais qui pourrait dire que la science, un jour, n'étanchera pas cette soif de l'au-delà? Si elle est la vérité conquise, elle est aussi et elle sera toujours la vérité à conquérir. Devant elle, ne restera-t il pas sans cesse une marge pour le désir de savoir, pour l'hypothèse qui n'est que l'idéal? Puis, ce besoin du divin, n'est-ce pas simplement le besoin de voir Dieu?... Une religion de la science, c'est le dénouement marqué, certain, inévitable de la longue marche de l'humanité vers la connaissance.

Par cette confiance absolue dans l'infinie potentialité du savoir, confiance qui s'accusait davantage à chaque étape, Zola renoue la chaîne du XVIIIe siècle, de notre plus glorieux siècle. Et la qualité de sa philosophie n'est pas si médiocre qu'on croit. Sachons gré à M. Dufour de l'avoir montré par un simple choix de textes significatifs.

§

A propos de la critique de Nietzsche, M. Raphaël Cor présente d'intéressantes remarques sur l'évolution de l'idée morale en Europe depuis l'antiquité. Il défend avec raison et mesure l'idée chrétienne contre les violences et les antipathies excessives de l'auteur de *l'Antéchrist*. Il montre justement par où pèche la critique Nietzschéenne. Le christianisme n'a pu réussir à son heure que parce qu'il répondait alors a des besoins réels et profonds. Il est un grand fait historique, non d'un jour, mais étalé sur des siècles; il est donc un fait naturel, de toute importance, un phénomène sociologique rationnellement explicable. Dès lors, n'est-il pas singulièrement enfantin de le regarder comme une sorte de mal venant fondre du dehors sur l'humanité, alors qu'il en fut, au contraire, le fruit éminemment naturel et comme l'éclosion inévitable? « La morale du surhomme est visiblement une antithèse simpliste de la morale chrétienne. C'est une leçon d'orgueil et d'athlétisme moral à l'usage d'une élite, triomphalement opposée aux leçons d'humilité et de pitié que le christianisme prêche à tous. » Et M. R. Cor conclut : « Fanatique d'indépendance, Nietzsche fut l'esclave de ses antipathies; grand ennemi des préjugés, il ne put pas se libérer de celui de haïr. Ce Pascal de la libre-pensée en fut trop souvent le Veuillot. »

Au cours de son étude, M. Cor esquisse en quelques traits vifs les deux morales, l'antique et la chrétienne, et en marque les grandes différences. Que la morale antique soit essentiellement hédonistique— une règle de bonheur — cela est évident, mais que l'idéal prescrit par

elle soit toujours de « réaliser l'harmonieux épanouissement des facultés humaines », cela n'est pas entièrement exact. Les moralistes grecs se sont tenus à l'écart de la cité grecque, dans bien des cas ; et, à l'inverse de ce que paraît croire M. Cor, rien n'est plus éloigné de l'hédonisme aristocratique des Académiciens et des Cyrénaïques comme de la rigueur stoïcienne, que la licence artistique de la Renaissance. L'ardeur de vie du XVI^e^ siècle italien eût scandalisé les maîtres de la *Stoa*. Un Epictète plaçait le souverain bien dans χρῆσις φαντασιῶν, conformément aux besoins de la *partie maîtresse* de l'âme, en un mot dans le *libre* usage des impressions et des perceptions, et nullement dans la jouissance qu'elles procurent, si élevée soit-elle. Le stoïcisme, aboutissant final de la morale socratique, atrophiait l'instinct et préparait l'ascétisme chrétien. Gardons-nous de confondre, par conséquent, la morale antique et l'hédonisme vulgaire.

LOUIS WEBER.

LES JOURNAUX

Claude Tillier (*Le Temps*, 13 sept.). — Le théâtre en Amérique (*Le Temps*, 11 septembre). — M. de Rancé et M^me^ de Montbazon (*L'Intermédiaire*, 30 août).

On a, récemment, affirmèrent les journaux, élevé divers monuments à des gloires diverses. Il y eut celle de M. Buvignier, qui fut de son vivant sénateur de la Meuse, à ce que l'on dit. « De son vivant » : il a donc vécu ce Buvignier? Que de gens peuvent vivre sans que les hommes le sachent et cependant acquérir, par l'obscurité même de leurs actes, une gloire immortelle! Car le bronze est immortel, jusqu'au jour où on le remet à la fonte.

La glorification de Buvignier est bien démocratique ; c'est le bronze pour tous : il suffit d'avoir été sénateur. Le sévère M. Dubief, qui inaugurait la chose, accompagné des éminents Poincaré (l'autre), Boulanger, Develle, Gontant, ne le fit pas sans émotion. Moi aussi, rêvait-il, je suis un bronze futur. Et tous les sénateurs environnants poussaient également de glorieux soupirs. Cela se passait à Montmédy.

Quelques jours plus tard, l'affaire du grand sénateur étant faite, on songea à celle d'un grand écrivain. Cela se passa à Clamecy. Ce grand écrivain s'appelle Claude Tillier. On ne pouvait mieux choisir, puisqu'il est l'auteur de *Mon oncle Benjamin*, roman qui eut une immense influence sur le développement de la littérature contemporaine. A vrai dire, on avait déjà lu les œuvres complètes de Claude Tillier sous la signature de Paul-Louis Courier ; mais le pamphlétaire de la Restauration, qui était économe, les avait fait tenir en quelques pages : le mérite de Tillier fut d'en tirer toutes sortes de volumes et d'articles de journaux dont il enrichissait la

presse innocente et pauvre de Nevers et de Clamecy. Parmi les disciples de ce grand homme, M. Georges Loiseau, dans **le Temps**, a bien voulu comprendre Vallès, A. Daudet, Zola et M. Courteline. C'était, d'ailleurs, « un fils de J.-J. Rousseau », « un petit-fils de Voltaire » et « un arrière-neveu de Diderot ». Un sieur Marc, « le héros du dernier roman de Zola, *Vérité*, n'était pas sans parenté avec lui. » C'est vague. La biographie des grands hommes demande plus de précision. Qu'il fût, de plus, « le frère spirituel de Vallès », c'est possible, mais qu'est-ce qu'un frère spirituel? Il aurait aussi appartenu à la famille de Rabelais et à celle de Molière; par un autre côté (ou le même, tout cela est bien confus), il tiendrait à M. Anatole France. Toujours est-il que M. Bergeret (fils du précédent) lui tire volontiers son chapeau. Mais cela ne prouve rien. Si cette notice est un peu obscure, on s'en prendra à M. Loiseau, que j'ai fidèlement résumé. Ajoutons un dernier trait : « Il était penseur et républicain.»

Pour nous faire mieux goûter son héros, M. Loiseau, encore que cela fût bien inutile, a risqué quelques citations. En voici une, qui est, paraît-il, un réquisitoire contre la corruption :

Si un militaire livrait aux Prussiens ou aux Allemands la plus mauvaise bicoque de votre frontière, vous le feriez périr dans un ignominieux supplice; et quand des misérables, pour avoir quelques arpents de terre de plus, vendent vos libertés, quand ils aident à mettre en lambeaux votre pacte social, quand ils tiennent la nation à bras le corps, tandis qu'on lui rive aux jambes des entraves, on les récompense par d'honorables emplois et par des sacs pleins d'argent! Mais quelle règle avez-vous donc pour apprécier les actions humaines? Lorsque la trahison, au lieu d'un haussecol à un jabot, qu'elle porte au lieu d'épée au côté une plume derrière l'oreille, elle cesse donc d'être la trahison ? Elle n'est donc plus un crime ? En changeant d'habit, elle est donc devenue une vertu ? Quelques pierres moisies retranchées de vos frontières vous sont donc plus précieuses que vos institutions?...

Les corrompus, toujours les mêmes, s'indignèrent de tant d'éloquence au service d'une si belle cause,et l'auteur fut persécuté. Mais, dit son biographe,« rien n'arrêta Tillier dans ses élans. Il a des déboires, des ennemis; il perd son repos et sa situation ; la misère est à son chevet », n'importe, il écrira toujours. Peut-on, quand on est penseur, cacher sa pensée? Grand exemple de persévérance!

§

Le théâtre américain nous était peu connu jusqu'ici. M. Maurice Grau, qui connaît bien les belles-lettres de ce pays-là et qui sait qu'on y vit fleurir deux écrivains considérables, Fenimore Cooper et Mme Case de l'Oncle Tom, M. Grau, dis-je, qui n'ouït parler d'Edgar Poe ni d'Emerson, était tout indiqué pour renseigner les lecteurs

du **Temps** sur la littérature dramatique de ce fructueux continent. Il l'a fait avec une sagacité, un goût et un respect du dollar inimaginables :

Il me serait impossible de dénombrer tous les efforts tentés aux Etats-Unis pour la prospérité du théâtre. Ils sont considérables et très divers.

Le cas de M. Frohmann est particulièrement remarquable. Ce manager dirige cinquante théâtres, dont dix à New-York et même cinq ou six à Londres. Il ne lui a point suffi de faire connaître et applaudir de ses compatriotes les grands succès dramatiques du Vieux-Monde. Il a découvert des auteurs américains ; la vogue publique a consacré son choix, et cela à Londres même, où il les a révélés. Je citerai David Belasco, auteur d'une pièce chinoise jouée mille fois par Mme Batis. (Il me faut dire tout de suite que le chiffre de 500 représentations, qui nous stupéfie en France, est atteint fréquemment aux Etats-Unis quand le succès s'est manifestement affirmé.) Je citerai encore Clisdefitch, auteur de vingt pièces, dont une adaptation du *Voyage de M. Perrichon*, qu'il donna comme étant de son cru : ce qui ne lui valut d'ailleurs que peu de succès ; il a fait représenter en outre une pièce : *Bohème*, qui est tout simplement la *Vie de bohème*, de Murger. Il a écrit également le *Beau Brummel*, un des triomphes de l'acteur Mansfield, le *Cow-boy et la Dame*, *Major André*, *Nathan Habe*, etc., etc.

Citons aussi : Gillet, auteur d'un *Trilby*, que Porel et Antoine manifestèrent un instant l'intention de monter, et d'une pièce tirée de *Sherlock Holmes* de Conan Doyle ; Paul Potter, adaptateur de *Mademoiselle Fifi*, de Maupassant, et de *la Haine*, de Victorien Sardou, dont il a fait une seule et même pièce sous le titre de : *les Conquérants ;* Bronson Howard, connu surtout par un ouvrage qui met en scène des épisodes de la guerre de l'indépendance, et dont le titre est *Shennandoah*, et qui a déjà réalisé plus de 6 millions de recettes ; Herne, un écrivain des plus intéressants, dont une œuvre surtout mérite l'attention : *Margaret Fleming ;* Augustus Thomas, également digne d'estime avec *Alabama in Mizzoura*.

Un autre auteur jouit là-bas d'une grande vogue, et celui-ci se double d'un directeur de théâtre : le célèbre Auguste Daly, d'abord reporter, a fondé à New-York un théâtre merveilleux de luxe et de confort, où il joue fréquemment le répertoire de votre Théâtre-Français. On lui doit une remarquable traduction du répertoire de Meilhac et Halévy. Dans son théâtre original, on remarque *Sous le bec de gaz*, drame plutôt ténébreux, où l'on voit une véritable locomotive circulant sur la scène. C'en est l'attrait principal, le « clou ».

Voici enfin Mac Clennan, auteur de cette *Belle de New-York*, qui connut la vogue parisienne, et de *Lena Kleschna*, qui remporta de gros succès à New-York et à Londres.

S'il faut faire souvent des réserves à l'endroit de nos dramaturges, celles-ci ne sont plus de mise quand il s'agit des acteurs . Les acteurs — y compris ceux de café-concert — sont là-bas véritablement étonnants. Beaucoup d'entre eux ont une grande réputation, qu'ils appuient généralement sur de grosses fortunes. Ainsi Joseph Jefferson, excellent dans Bob Acres, des *Rivaux*, qui joua cinq mille fois *Rip*, s'était conquis dans cette spécialité

une fortune d'au moins dix millions ; il est mort récemment à l'âge de soixante-dix ans ; depuis trente ans, il ne jouait plus que *Rip*. Le comique de certains acteurs est presque comme une gloire nationale : il en est ainsi pour M. Warfield, admirable dans le rôle de vieux professeur allemand d'une pièce de Belasco. On cite un acteur de café-concert, Emet, qui joua *Fritz* durant vingt-cinq ans.

Je nommerai encore Adonson qui, sous le titre d'*Erminie*, joua *Robert Macaire* six mille fois aux Etats-Unis et produisit une recette globale de 15 millions avec cette seule pièce. Daboll et Joseph Wilson ont conquis leur gloire dans le même ouvrage. Les *Deux Orphelines* n'ont pas eu moins de succès en Amérique qu'en France ; la pièce a produit 10 millions et 5,000 représentations. Il est vrai que l'interprète principale était miss Kate Claxton. Le seul régisseur du Booth Theatre où la pièce fut jouée, gagna en une saison la jolie somme de 300.000 francs. Quant aux deux directeurs, ils encaissèrent l'un 1 million 500.000 francs, l'autre 1 million 200.000 francs.

Le gain des acteurs se chiffre dans des proportions identiques. J'ai déjà dit que Jefferson avait une fortune d'environ dix millions. Lotta en possédait au moins 15 et Maggie Mitchell, Russell et Murphy ont réalisé certainement chacun des bénéfices qui oscillent entre 6 et 12 millions.

Il faut espérer qu'un de nos courageux directeurs nous fera connaître quelque jour cette pièce de M. Paul Potter, « adaptée de *Mademoiselle Fifi* de Maupassant et de *la Haine*, de Sardou, dont il a fait une seule et même pièce sous le titre de *les Conquérants* ». Comme on comprend bien le mépris des Américains pour la vieille Europe. Trouverait-on, de Séville à Moscou, un génie dramatique aussi audacieux que M. Paul Potter ?

§

Voici, d'après l'**Intermédiaire**, une version inédite de la célèbre anecdote Rancé-Montbazon, contée par Saint-Simon :

Saint-Simon commence ses mémoires en 1740, soit quarante ans après la mort de Rancé. Voici une relation inédite, écrite en 1689, du vivant de l'abbé. Je l'extrais d'un manuscrit en ma possession :

« L'abbaye de la Trappe est une abbaye de l'ordre de Saint-Bernard située dans la province du Perche. L'abbé de Rancé, de la famille des Bouthiliers, qui en a été d'abord abbé en commende, est un homme qui, dans sa jeunesse, étoit fort répandu dans le commerce du monde. Il étoit passionnément amoureux de Mme la duchesse de Montbazon, la plus belle femme de son temps, qui étoit de la maison de Vertus, bâtards de Bretagne. Sur la nouvelle de sa maladie, il revint à Paris en diligence, et arriva à l'hôtel de Montbazon quelques heures après qu'elle fut morte. Il monta droit à la chambre de la feuë duchesse et y trouva le plus horrible spectacle qui puisse frapper les yeux d'un homme amoureux. Il étoit arrivé que la bierre de Mme de Montbazon s'étoit trouvée trop courte (1) et que les chirurgiens qui

(1) Elle était très grande.

l'avoient ouverte, voulant faire entrer son corps, en avoient séparé la teste, que l'abbé de Rancé apperçut derierre un coffre sur lequel il alloit s'asseoir...

Cette affreuse aventure le toucha de tant d'horreur que, dans l'instant, il résolut de quitter le monde, de se donner à Dieu pour le reste de sa vie... [Suivent vingt lignes sur la fondation de la Trappe], tome II, p. 175 du manuscrit cité. »

L'auteur est à la cour. C'est ainsi qu'on racontait la mort de Mme de Montbazon dans l'entourage du Roi, en 1689.

R. DE BURY.

ART MODERNE

Périodiques d'art. — Publications sur Vincent Van Gogh. — Un cours d'Esthétique artistique.

Dans l'étude qu'il consacra au paysagiste Ferdinand Chaigneau (*Art décoratif*, août) M. Camille Mauclair fait une distinction entre les romantiques littéraires et les peintres faussement nommés romantiques, au début du XIXe siècle. Chez ceux-ci « l'amour de la nature n'est vraiment qu'une humble, une impersonnelle pénétration des formes de la vie champêtre ». Ils ont un trait dominant : « C'est leur abdication individuelle devant la nature étudiée. » Au contraire, chez les romantiques littéraires, l'amour de la nature n'est « qu'un prétexte à rajeunir de métaphores nouvelles une forme de sentimentalisme lyrique. » Ceci n'est peut-être pas tout à fait juste. Si l'écrivain tenait compte de la différence des moyens offerts au peintre et au poète, il conviendrait que celui-ci ne peut donner tout son effort à transcrire en syllabes les lignes et les couleurs d'un site. C'est toujours le geste humain qui retient principalement l'attention du poète. Mais il ne serait pas difficile de citer tel vers d'Hugo, par exemple, qui suggère pleinement le style d'un paysage, un effet de lumière, ou quelque large mouvement simple et nécessaire de la vie agricole. Par contre, est-il bien certain que Millet abdique son individualité devant le paysage et soit un « prêtre anonyme » ? — En excellents termes M. Mauclair précise le talent discret, puissant et véridique de Ferdinand Chaigneau, dernier survivant de la grande école de Barbizon.

Au même fascicule, un intéressant article de M. Charles Saunier sur ce faux maître, Félicien Rops.

Dominikos Theotokopoulos, ou le Greco, est peut-être le moins connu des peintres anciens et sûrement l'un des plus grands. Deux siècles d'injuste oubli, le XVIIe et le XVIIIe, pesèrent sur sa mémoire, et ce n'est guère qu'en 1870, par la publication des recherches de M. Zavio del Valle, que le nom, la vie, les origines, la personne et les ouvrages de l'admirable artiste furent à nouveau, mais encore

bien incomplètement, révélés au monde. Cinq années seulement plus tard fut connue la date certaine de sa mort (7 avril 1614). Sur la date de sa naissance nous en restons aux conjectures, et quant aux circonstances de sa destinée elles nous demeurent, sauf pour quelques épisodes comme son séjour à Venise et sa brouille avec Philippe II, cachées. Mais l'oublié ou le méconnu de naguère rencontre aujourd'hui les plus précieux enthousiasmes, et c'est un émouvant spectacle que celui dont nous sommes les témoins, cette renaissance d'une grande renommée. Entre tous, les peintres espagnols Zuloaga et Rusinol ont concouru avec une belle ardeur à cette œuvre de réparation. Un autre Espagnol, M. Miquel Utrillo, vient de publier dans *l'Art et les Artistes* (n° 6) sur le Crétois hispanisé une étude pleine d'intéressantes indications.

M. Léon Jaussely, architecte — que cite M. Marc Croisilles dans *les Arts de la Vie* au cours d'un article intitulé *Maisons d'aujourd'hui et de demain* — croit au progrès en art :

Toutes les joies profondes d'art n'ont pas été encore épuisées par les siècles parcourus, pour si haut que soient arrivées leurs civilisations, parce que l'avenir réserve une humanité plus haute, des civilisations plus évoluées et qu'un art plus parfait le reflétera.

M. Joussely dit encore : « Le passé est mort. » C'est bien l'extase de gobe-mouche dont parlait Edgar Poe. Non, aucun art ne progressa, jamais; et non, le passé n'est pas mort : nous n'avons de présent et d'avenir qu'à la condition de nous retremper sans cesse aux intarissables sources du passé, de sans cesse remonter aux principes. — Et franchement, à regarder ce qui se fait en ce temps, surtout ce qui se bâtit, on ne voit guère où M. Joussely trouve les motifs de sa fierté bavarde. Mais nous trouvons, nous, des raisons solides d'espérer en un avenir meilleur que ce présent dans l'amour ardent et pieux, si évident chez tous les contemporains — écrivains et artistes — pour le passé, précisément, pour les morts immortels, pour la Tradition pure.

La Plume, en ses numéros de juin, a publié la conférence que fit M. A. van Bever au dernier Salon des Indépendants, sur **Vincent Van Gogh**. J'y relève ces lignes synthétiquement expressives :

Vincent Van Gogh, qui prit ses premières notions de peinture à l'âge où d'autres connaissent les succès faciles, s'inspira parfois des maîtres. C'est à l'école hollandaise qu'il emprunta les éléments d'un art qu'il se plut à développer en dehors des idées admises. Plus tard, il observa les romantiques, ces peintres qui firent la gloire du paysage français, Corot, Daubigny, Millet. Mais s'il demanda à ceux-ci une leçon et un encouragement, c'est à Daumier et à Monticelli qu'il dut de prendre conscience de ses forces. Par Monticelli il crut retrouver la pensée ultime de Delacroix... Il fut sans

cesse exubérant, cynique, désordonné. Il méprisa nos jouissances optiques, se railla de la médiocrité, de l'indigence de notre vision; son œil impitoyable accusa toutes les imperfections qui nous entourent et nous pénètrent, les exagéra à plaisir. Il détruisit notre idéal moyen, l'esthétique consentie; tout cela pour aboutir à un délire permanent qui le conduisit au meurtre de soi-même, comme si la peinture devait être pour lui un art homicide.

La Hollande se montre justement soucieuse de la gloire du grand artiste et d'admirables albums de photocollographies d'après les tableaux et les dessins de Vincent Van Gogh paraissent depuis l'année dernière à Amsterdam (Witgave van W. Versluys). — Rappelons que les LETTRES du peintre à son frère et à divers amis ont été publiées par le *Mercure de France* (d'avril à novembre 1893 et dans le cours des années 1894, 1895, 1897).

L'abbé Hector Gevelle, dans son **Cours d'Esthétique artistique** (l'association de ces deux mots, devenus synonymes dans les écrits sur l'art, gêne, comme un témoignage de naïve pédanterie), se propose d'enseigner à ses élèves « 1° à *voir* et *entendre* tout chef-d'œuvre, c'est-à-dire à y voir et y entendre *tout* ce qui y est visible et y peut être entendu, 2° à le *bien* voir et entendre, c'est-à-dire à le juger ». — Je n'épiloguerai pas sur le luxe peut-être excessif des divisions et subdivisions de l'analyse à quoi l'abbé Gevelle soumet les œuvres d'art; soit, c'est la logique scolastique, il y a pire, appliquée à l'étude de la beauté. Telle quelle, initiative infiniment louable en des jours où de plus en plus avarement est réduite la part de l'enseignement artistique et même de l'enseignement littéraire dans les programmes de nos universités.

Dans *Deutsche Kunst und Decoration* (n° 10) important article du Dr Max Osborn sur Edward Gordon Craig. Cet artiste, qui consacre son effort à la rénovation des décors et des costumes au théâtre, possède sans doute tous les dons appropriés à son but, sauf, si je ne me trompe, un don unique, mais c'est le plus précieux, la simplicité. Ses compositions sont souvent belles, mais elles tiennent trop de place dans les œuvres auxquelles elles devraient seulement donner un cadre. — Même revue (n° 12) : le peintre Willy von Beckerath est étudié par le Dr Karl Mayr. Artiste intéressant et singulièrement inégal, Beckerath tantôt fait penser aux Préraphaëlites anglais et se montre aussi faux, aussi froid et moins fort que Burn Jones, tantôt paraît chercher Watteau à travers Manet et plaît alors davantage, sans retenir longtemps. On s'étonne que ce dessinateur exact et puissant, car on ne peut lui dénier ces qualités, n'ait pas demandé davantage à la nature directement étudiée.

La publication hollandaise *Moderne Kunst Werken* (Amsterdam) se maintient parmi les plus délicats périodiques d'art que je connaisse. Admirables reproductions d'admirables œuvres de Mendès da Costa,

Fantin-Latour, Bosboorn, J. Maris, Vincent van Gogh, Adolphe Willette, P. S. C. Gabriel, Odilon Redon, Rowlandson, Jongkind, W. Maris, A. Neuhuys.

CHARLES MORICE.

LETTRES ALLEMANDES

J. Dresch : *Gutzkow et la Jeune Allemagne*, Paris, Société nouvelle de librairie et d'édition, fr. 3 50. — Georg Biedenkapp: *Bahnbrecher des Weltverkehrs*, Berlin, Gosse u. Tetzlaff, M. 3.— H. Ubell : *Die griechische Tragœdie* (*Die Litteratur*, vol. 9.), Berlin, Bard, Marquardt u. Cº, M. 1,25. — W. Golter: *Richard-Wagner als Dichter* (Die Litteratur, vol. 14), Berlin, ib. id. M. 1 25. — Arthur Elœsser : *Heinrich von Kleist* (*Die Litteratur*, vol. 16), Berlin, ib. id. M. 1 25. Samuel Lublinski : *Friedrich, Seine Entstehung und seine Zukunft* (*Die Litteratur*, vol. 21), Berlin, ib. id. M. 1 25. — Oscar Bie : *Handzeichnung alter Meister* (*Die Kunst*, vol. 34), Berlin, ib. id. M. 1 25. — Otto Grantoff : *Moritz von Schwind* (*Die Kunst*, vol. 39), Berlin, ib. id. M. 1 25. — Hans W. Singer : *Dante Gabriel Rossetti* (*Die Kunst*, vol. 41), Berlin, ib. id., M. 1 25. — Franz Servaes : *Albrecht Dürer* (*Die Kunst*, vol. 42), Berlin, ib. id M. 1 25. — Wilhelm Klatte : *Geschichte der Programme-Musik* (*Die Musik*, vol. 7.), Berlin, ib. id. M. 1 25. — Alfred Bruneau : *Die russische Musik* (Die Musik, vol. 9), Berlin ib. id. M. 1 25. — Max Graf : *Die Musik im Zeitalter der Renaissance* (*Die Musik*, vol. 12) Berlin, ib. id. M. 1 25. — Memento.

Gutzkow et la Jeune Allemagne. — Gutzkow est plus que le représentant typique d'un mouvement littéraire. Si la clarté de son intelligence fut supérieure à son talent d'écrivain, son œuvre n'en marque pas moins une époque dans l'évolution de la pensée allemande. M. J. Dresch a donc été bien inspiré en choisissant l'auteur d'*Uriel Akosta* comme sujet de thèse pour le doctorat ès-lettres. Il nous a expliqué lui-même, dans sa préface, la portée qu'il entend donner à son livre :

Nous croyons que l'intérêt de l'œuvre de Gutzkow est surtout dans la Jeune Allemagne, et qu'aussi cette école n'a d'importance que par son œuvre. Heine n'étant ici qu'un précurseur. Rapproché des écrivains frappés avec lui par le décret du 10 décembre 1835, Gutzkow apparaît comme très supérieur à la plupart d'entre eux. On peut ne pas approuver ses idées, on peut lui refuser certains mérites, trouver à blâmer même dans ses meilleurs ouvrages ; mais ce que l'on doit reconnaître, c'est qu'il n'appartient pas à la catégorie des journalistes médiocres qui se plaisent à parler sur tout sujet au jour le jour. Personne ne s'est fait du rôle de l'écrivain une plus haute idée. Il n'est pas non plus, parce qu'il a vite pensé et beaucoup produit, un auteur verbeux. Ses ouvrages peuvent nous instruire ; il convient donc de les connaître.

L'étude de Gutzkow et de la période dont il est le centre est bien faite pour attirer un Français. Il est certain que la France de 1830 a fortement agi sur la Jeune Allemagne, directement ou par l'intermédiaire de Bœrne et de Heine. Cela ne veut pas dire que nous ayons l'intention de multiplier à plaisir les attaches entre la France et la Jeune Allemagne. Nous nous efforçons plutôt de les préciser en évitant de rester dans l'abstrait, en jugeant des œuvres par les hommes et par les événements. Gutzkow, en par-

ticulier, qui souvent est tout proche de la France par sa pensée, nous paraît en être très loin par sa nature. Il doit à son pays autant que les écrivains qui lui reprochaient de chercher à l'étranger des principes politiques ou des idées morales.

Mais M. Dresch ne s'est pas contenté d'étudier tout le mouvement politique moral et littéraire de l'Allemagne de 1730 à 1852, il a encore poursuivi son auteur après sa mort jusqu'à aller fouiller dans ses papiers posthumes. C'est ce qui lui a permis de donner en appendice à son livre des fragments absolument inédits de Gutzkow. Il y a là entre autres des fragments d'un journal intime daté de 1878, l'année de la mort du poète, qui témoignent d'une amère désillusion. L'unité allemande, si l'on en croit cette phrase, n'enthousiasmait pas l'ancien libertaire de 1835 :

« Les frontières naturelles de la Prusse, ce sont ses canons ».

§

Bahnbrecher des Weltverkehrs. — L'auteur de ce petit livre dont on peut, fort mal du reste, traduire le titre par *Les Précurseurs des Communications mondiales*, lui donne toute sa portée en faisant savoir au public que Guillaume II vient de prescrire que, dans l'enseignement des trois plus jeunes princes de Prusse, ses fils, l'étude des progrès dans les voies de communication tiendrait dorénavant une large place. En présentant les biographies de quelques grands inventeurs, de quelques grands industriels, M. Georges Biedenkapp a voulu faire œuvre de patriote. Car, pour lui, il ne s'agit pas tant de montrer comment furent créés les chemins de fer, les bateaux à vapeur, le télégraphe et le téléphone, que de donner à entendre que c'est surtout à des Allemands que l'univers doit ces créations. Certes James Watt, Robert Fulton, George Fulton, tiennent la première place dans l'ouvrage de M. Biedenkapp, mais après eux la série se continue par onze noms germaniques, et c'est en vain que l'on chercherait les traces de l'activité française dans un domaine où pourtant nous n'avons pas été négligeables. Un Philippe Reis, de Gelnhausen, invente le téléphone ; un Friedrich List, que l'on a appelé le « Bismarck de l'économie politique allemande », construit les premiers chemins de fer ; un Stephan organise le service des postes de l'empire allemand ; un Samuel Thomas Sœmmering, né à Thorn, dans la Prusse orientale, imagine le télégraphe électrique en 1809 ; les Siemens entreprennent les câbles souterrains ; c'est à Nicolas Riggenbach que l'on doit le chemin de fer à crémaillères ; Borsig construit la première locomotive allemande ; enfin il y a Alfred Krupp, le roi des canons.

L'auteur s'applique à démontrer que la science pratique est le véritable domaine des Allemands. « Nous étions peut-être seulement le

peuple des poètes et des penseurs, parce que nous n'avions pas occasion d'être quelque chose de mieux, »écrit-il avec dédain. Il faut retenir cette phrase pour comprendre l'état d'esprit qui règne aujourd'hui dans la plupart des milieux allemands. La louange de la force matérielle y est chantée avec méthode, et, d'un passé d'intellectualité et de spéculations désintéressées, on ne veut plus retenir que ce qui prépara l'expansion nationale. Un Schiller passe à la rigueur, car il a chanté les « vertus allemandes » ; un Kant veut que l'on s'y arrête, parce qu'il créa la « raison pratique »; un Hegel apparaît comme le père de « l'étatisme » à outrance. Mais à quoi peut bien servir un Gœthe ?

§

Il faut croire pourtant qu'aux heures de repos, quand il n'a rien de mieux à faire, l'Allemand aime à se souvenir qu'il appartint jadis à un grand peuple, qui, au point de vue de la civilisation générale, compta dans le monde. Les temps ne sont pas très éloignés où l'on voulut lui démontrer cela dans des ouvrages pesants et documentés, pleins d'érudition nébuleuse. Des savants passaient leur vie entière à étudier tel grand homme, à analyser telle doctrine d'esthétique ou de philosophie. Maintenant les gens qui ont de la patience font de la chimie ou de la mécanique. Les autres se contentent de faire, avec plus ou moins de talent, de petits manuels à l'usage des gens pressés, de ceux qui, fatigués par une journée de travail pratique, ont un quart d'heure à perdre pour « cultiver » leur esprit. Pour ne pas trop ennuyer ceux qui jouissent d'une oisiveté courte, mais bien gagnée, on ajoute à un texte facile à saisir, des images qui permettent même à l'âme endormie de ne s'instruire que par les yeux.

Faut-il attribuer à ce fait le succès toujours croissant que rencontrent auprès du public allemand les petites monographies éditées par la maison Bard, Marquardt et Cie à Berlin ? Dans les trois collections consacrées à l'*Art*, à la *Littérature*, à la *Musique*, de nouveaux volumes viennent de paraître successivement et ils semblent bien rencontrer la faveur dont jouissaient les précédents. Voici, par exemple, dans la série sur la littérature que dirige M. Georges Brandès, un opuscule sur la tragédie grecque. Neuf gravures hors texte, reproductions, pour la plupart, d'œuvres de sculpture et de peinture antiques, ornent le volume dont M. Hermann Ubell a écrit le texte. Or quinze pages seulement nous donnent un aperçu général sur les tragiques de la Grèce et le reste est entièrement consacré au jeune poète viennois Hugo von Hofmannsthal et à son adaptation de l'*Electre* de Sophocle, qui fit tant de bruit l'année dernière. C'est en somme une brillante étude, digne de figurer au rez-de-chaussée d'un grand journal.

Du **Schiller** de M. Samuel Lublinski, on ne pourrait dire la

même chose. L'auteur de cette curieuse histoire de la littérature, où il est beaucoup plus question de la société et de son évolution économique que des œuvres pratiques nées à différentes époques, traite le poète national allemand comme un phénomène ethnique et montre le sens que pourra avoir son œuvre dans l'avenir du peuple germanique. En frontispice, nous trouvons une reproduction de la Jeanne d'Arc de Paul Dubois et en première gravure est un portrait du général Bonaparte de Louis David. **Richard Wagner als Dichter** de M. Wolfgang Golther est à la gloire d'Aubry Beardsley et de H. Hendrich autant qu'à celle de l'auteur de la *Tétralogie*. M. Arthur Elœsser s'est attaché à écrire une étude sur **Heinrich von Kleist** qu'il connaît à fond et qu'il a su présenter avec élégance. Et les Menzel qui illustrèrent la *Cruche cassée* prêtent encore à ce volume un charme particulier.

Mentionnons encore dans la série *Die Kunst* les précieuses analyses de M. Oscar Bie, qui connaît à fond les dessins des maîtres anciens (*Handzeichnungen alter Meister*); un **Albrecht Dürer** de M. Franz Servaes ; un **Dante Gabriel Rossetti**, de M. H. W. Singer; un **Moritz von Schwind**, de M. Otto Grantoff ; dans la série *Die Musik*, une histoire de la musique à programme de M. Wilhelm Klatte (**Zur Geschichte der Programm-Musik**), une **Russische Musik**, de M. Alfred Bruneau, et un ouvrage merveilleusement illustré de gravures d'après des tableaux italiens,qui donne un aperçu sur la musique de la Renaissance (**Die Musik im Zeitalter der Renaissance**), par M. Max Graf.

Memento. Une nouvelle revue de bibliographie, *Kritik der Kritik*, vient de faire paraître son premier fascicule. MM. A. Halbert et L. Horwitz en sont les directeurs. Ils inaugurent leur entreprise par une enquête sur la critique. Trois questions ont été posées : La critique a-t-elle besoin d'une réforme ? Quelles sont les principales tares de la critique ? Que pensez-vous de la « critique de nuit » ? Ce dernier point ne touche que la critique théâtrale qui, le système des répétitions générales ne fonctionnant pas à Berlin comme chez nous, doit s'effectuer dans la nuit qui suit la première représentation. M. Maximilien Harden ne voit pas d'inconvénient à ce système, mais il recommande aux journaux allemands d'adjoindre aux comptes rendus hâtifs du lendemain, le feuilleton du lundi tel qu'il se pratique au *Temps* et au *Journal des Débats*. M. Richard Dehmel a répondu aux trois questions que de nos jours il n'existe rien qui n'ait besoin de réformes ; que, pour l'art véritable et les vrais artistes, aucune critique n'est nuisible et que toute espèce de critique pèche par l'absence d'un critérium universel. — La publicité n'ayant pas encore fait en Allemagne les ravages qu'elle accomplit en France, le problème apparaît là-bas beaucoup moins complexe que chez nous. Dans la même revue nous trouvons une étude sur le *Cas Bœcklin*, le volume de M. Meier-Graefe, qui fait actuellement tant de bruit.

Nord und Süd (septembre) publie un portrait de Selma Lagerlœf, cette

femme du Nord qui nous inonde depuis quelques années de ses considérations religieuses et morales. M. K. W. Goldschmidt lui consacre une étude.

Das litterarische Echo (15 septembre) : M. Moritz Necker parle du roman allemand dans les dernières années.

HENRI ALBERT.

LETTRES ITALIENNES

Romualdo Giani : *Mélodrame et drame Musical*. Il Campo. Turin. — Giuseppe Antonio Borgese : *Histoire de la Critique romantique en Italie*. Editions de *La Critica*. Naples. — La littérature à l'usage des enfants en Italie : Une traduction de *Little men*. R. Carabba Ed. Lanciano. — Memento.

L'étude que M. Romualdo Giani consacre à l'interprétation des mots : **Mélodrame et drame Musical** est détaillée, minutieuse, documentée à souhait ; elle est même trop précise de détails techniques sur l'origine et l'évolution de l'action dramatique chantée. Les pédants de toutes les pédagogies académiques y trouvent ce qui devrait leur suffire, pour ne plus perpétuer dans les Conservatoires de Musique et dans les livres une confusion qui tarit toute fécondité. Mais c'est surtout aux quelques esthètes vraiment dignes de ce nom, qui dans les cénacles d'outre-monts s'efforcent d'affirmer l'évolution belle et complexe de la musique, que M. Romualdo Giani procure par son étude une grande joie.

La question, qui peut se résumer dans le dilemme : « Mélodrame ou drame musical », est des plus utiles pour l'Italie. La péninsule qui eut la gloire de faire chanter à ses chantres aux subtiles voix la messe au pape Marcel de Palestrina, et de retrouver dans une réunion de gentilshommes florentins la volonté de faire sortir du temple la musique et d'habiller de sons des actions et des passions humaines, d'inventer, en un mot, la forme moderne de la Tragédie chantée, persiste à s'octroyer les droits absolus de marraine du drame mis en musique. Le souvenir religieusement gardé de la souveraineté exercée dans le domaine de ce drame pendant un long laps de temps alimente les ambitions. Les compositeurs se suivent, et leurs ambitions restent toujours identiques. La musique allemande est musique barbare : elle ne parle pas au cœur ; la musique française (Gounod, Massenet et autres semblables) est intéressante, mais son acte de naissance mélodique, voire italien, ne porte pas atteinte à l'ambition traditionnelle des Italiens, ne bouleverse pas leur conception de la scène lyrique, et, demeurant foncièrement mélodique, charme leur sentiment et *parle au cœur*. Elle est donc acceptée et imitée. Et l'absurde de l'opéra traditionnel et factice, la gaucherie insupportable du mélodrame conçu selon toutes les formules que le génie du nord a détruites à jamais, domine les volontés de musiciens nouveaux, les forçant depuis plus d'un siècle à se suivre invariablement identiques.

L'influence d'une telle tradition de l'éducation et du goût en mu-

sique s'est par trop révélée à l'univers entier convié ce printemps dernier au théâtre Sarah-Bernhardt pour y reconnaître les nouvelles attitudes du génie musical italien. J'ai montré alors combien la tradition meurtrit le génie (1). Je n'insiste point.

M. Romualdo Giani, comme plusieurs autres artistes d'Italie qui suivent librement les manifestations de l'art par delà le patriotisme et la routine, semble reconnaître que les raisons multiples de l'infériorité contemporaine de l'Italie en matière de musique peuvent et doivent se résumer dans le dilemme : « Mélodrame ou drame musical ». Après les travaux, longs, patients, courageux et éclairés de M. Luigi Torchi, le grand théoricien du drame wagnérien, l'étude de M. Romualdo Giani est comme un cri, un cri suprême de révolte contre la foule des maîtres qui entretiennent le mauvais goût du public, en immobilisant son admiration dans l'unique vision de l'*opéra*. Ceux-ci ne veulent pas encore comprendre qu'après Claudio Monteverdi, l'initiateur, le Drame chanté s'est égaré jusqu'à Gluck, qui s'efforça noblement de le ramener vers la Beauté, et qu'avec Wagner le drame musical a reconnu la sainteté de sa source hellénique; il est redevenu tragédie représentée selon les lois éternelles de l'accord, entre la plastique et l'image, entre la couleur et le son, et ne peut que suivre son élan, en se compliquant (comme il le fait dans Claude Debussy) de vie humaine intérieure et profonde.

M. Romualdo Giani montre précisément quelle fut la nature du mélodrame à ses origines mêmes, dans les brouillards de ce XVIe siècle néo-classique qui assista à la naissance du Rationalisme qu'aujourd'hui nous détruisons enfin par l'orgueil de nos rêves métaphysiques nouveaux. M. Romualdo Giani, avec une netteté d'érudition très remarquable, expose la *quantité* d'imitation étroite des Grecs et en même temps d'innovation hardie et géniale, qui détermina la *qualité* de la forme nouvelle d'art devenue le mélodrame. A propos du mélodrame, M. Romualdo Giani dit :

> L'harmonie qui compose le mélodrame est une harmonie d'artifice; à ses débuts ; il y a la norme et non l'inspiration. La recherche érudite passe devant l'art. Et ce n'est pas la poésie, mais la littérature qui la moule, en lui apportant, par une expérience ambitieuse, une forme usée — la fable pastorale, qui n'a aucune relation avec les modes de la musique nouvelle.

Claudio Monteverdi, avec la violence particulière aux génies, repoussa dédaigneusement quelques *libretti* que messieurs les poètes, les véritables proxénètes de la musique prostituée, envoyaient habituellement aux musiciens asservis. Gluck eut des révoltes semblables, bien qu'il semblât plus indifférent au livret et plus attaché au renouveau de la matière musicale elle-même. Monteverdi et Gluck

(1) *La Musique italienne contemporaine*. Mercure musical, 1er et 15 juillet 1905.

virent avec précision le gouffre où le mélodrame entraînait impitoyablement les musiciens. Enfin, Wagner, droit sur le quadrige impétueux de sa Tétralogie, renouvela livrets et musiques dramatiques, formes et substances, et créa la forme du Drame musical. Le mélodrame fut définitivement relégué parmi les formes embryonnaires auxquelles les hommes s'essayent avant d'arriver à quelque formule satisfaisante, qui à son tour, d'ailleurs, doit continuer à évoluer.

La culture musicale italienne est presque toute faite d'*opéra*. La conception musico-dramatique n'a pas suivi les grandes transformations des autres pays. On continue toujours à parler indifféremment de mélodrame et de drame musical, sans s'apercevoir de l'abîme qui sépare ces deux formes. Cet abîme ne peut être comblé que par une matière de création renouvelée selon les lois de l'esthétique, qui change suivant les temps et les complications de la culture. Mélodrame est aujourd'hui aussi insupportable qu'anachronique, dans sa parfaite inconscience de notre âme dramatique nouvelle.

M. Romualdo Giani, en érudit consommé le dit aux Italiens. Son étude servira peut-être à éclairer quelques esprits et à réjouir ceux, inquiets, des jeunes musiciens. L'Italie pourra espérer ainsi un renouveau de la musique théâtrale digne de son passé éblouissant.

§

Dans les Etudes de littérature, d'histoire et de philosophie (Studi de Letteratura, Storia e Filosofia) que M. Benedetto Croce consacre à la modernisation de la critique italienne, M. Giuseppe Antonio Borgese publie son intéressant volume sur la **Storia della Critica romantica in Italia** (Histoire de la critique romantique en Italie).

M. G. A. Borgese reprend les deux vieux concepts de critique classique et critique romantique, il en examine les origines et leurs métamorphoses italiennes, en déclare l'*essentia quinta* avec un esprit sûr et parfaitement moderne. Son ouvrage est à la fois historique et esthétique, et Histoire et Esthétique y sont étudiées avec une sûreté qui n'est pas exempte de quelque profondeur philosophique remarquable.

Dans le fatras d'hellénisme que la Renaissance jeta en grand désordre devant le génie méditerranéen altéré de connaissances et d'innovations, la critique des Alexandrins se trouvait mêlée aux créations tragiques, aux conceptions esthétiques des siècles d'or de l'Hellade, ainsi qu'à tous les organismes orgueilleux ou difformes qui enfiévrèrent de leur propre déchéance la vie grecque, que le rationalisme d'un côté et le plus confus des mysticismes de l'autre poussaient à cette forme toute particulière d'intellectualisme et de réflexion que fut la critique alexandrine. La Renaissance accepta

tout dans son immense creuset, et s'acharna à ces mélanges où traditions et innovations se confondaient, préparant ainsi presque toute notre intellectualité moderne.

L'Italie renouvela pour son compte la tradition critique classique. Lorsque le romantisme prit sa cape et son épée pour bouleverser les Académies, la critique italienne suivit le mouvement général des esprits et voulut devenir romantique. M. G. A. Borgese montre cette tendance sous un jour nouveau : il montre comment elle ne devint jamais romantique, quoique le génie de Léopardi, en visant à un certain point de vue la tradition classique, semblât l'y préparer.

Foscolo, le grand et fier poète, qui au commencement du XIXe siècle reprit le flambeau de l'orgueil national qu'Alfieri avait secoué devant son pays en réveil, contribua beaucoup au renouveau de la critique. Il sut le premier regarder l'œuvre de Dante en historien et en esthète, plus profondément que la critique savante ne l'avait fait jusqu'alors.

M. G. A. Borgese démontre que la critique romantique italienne fut en général romantique de tendance plus que de réalisation, et dit de Foscolo :

> Par la tentative de renfermer le fil de l'histoire littéraire dans la trame de l'histoire du progrès civil, il était à l'avant-garde. Il ouvrit le chemin à toute notre critique du XIXe siècle, qui ne s'en éloigna plus.

M. G. A. Borgese observe aussi les qualités de critique plus que remarquables de ce génie fécond d'intuitions que fut Mazzini. Et il arrive naturellement à celui qui, dans la fougue pleine d'envergure d'un style tout fait de poésie et de précision, résuma presque, de nos jours, toutes les tendances de la critique littéraire et réalisa presque une histoire des civilisations vue à travers la littérature. Cet homme fut Francesco de Sanctis ; son nom, dit M. G. A. Borgese, peut suffire à la gloire de la critique romantique.

Dans son livre d'un intérêt tout particulier, M. G. A. Borgese se montre philosophiquement animé de la plus pure volonté déterministe dans l'étude de l'œuvre littéraire, et, je crois que, pour que l'œuvre d'art soit vitale et viable, il faut pouvoir la laisser dans son temps comme un aboutissement du passé et un signe d'avenir.

Et c'est précisément en poussant le déterminisme à ses plus lointaines conséquences, dans l'observation des grandes réalisations de l'art comme dans celle des grandes manifestations de l'histoire, que notre génération arrivera à rechercher les « causes » d'une expression humaine, non seulement dans celles du passé pour deviner celles de l'avenir, mais dans l'âme même obscure et profonde des races. L'âme des races ne se révèle pas toujours dans l'histoire. Très souvent même l'histoire la rend méconnaissable. La critique nouvelle suivra le pro-

cès d'intériorisation qui complique toujours plus la psychologie universelle que les arts représentent en aspects et en actions symboliques. Elle sera métaphysique, après avoir été, dans les siècles, anecdotique d'abord, puis historique.

§

De la critique des critiques à la littérature pour enfants, le chemin est court et étrange... M. et Mme Ciro et Michelina Trabalza publient la traduction de *Little Men* de Louise Alcott. Ce livre a pris le titre italien **Piccoli Uomini** (*Petits Hommes*), et par ci par là s'est étrangement habillé d'italianisme, ce qui lui donne un aspect souvent bien grotesque. La littérature pour les enfants n'a pas eu en Italie de trop excellents écrivains. Cette littérature est presque toujours insupportablement ennuyeuse, car elle n'a plus la puissance de rêve des doutes légendaires, et s'égare dans un pédantisme d'école qui continue sur l'enfant l'œuvre abrutissante du maître. On n'a pas encore compris que l'éducation de l'enfance doit être faite par les voies du rêve et de l'art, par les visites aux musées et par les grandes auditions musicales. L'enfant est l'être libre qu'il faut développer, en rythmant ses instincts harmonieusement avec son milieu et ses caractères propres ; et non pas en jetant sur son dos le lourd fardeau de la morale ou en l'affaiblissant par les plus grossiers et les plus larmoyants sentimentalismes.

Le livre de Mme Alcott a fait depuis trente ans beaucoup de bien aux *boys* anglais, peut-être. Mais en Italie la littérature pour enfants ne manque pas de pitoyables spécimens moralisateurs et en fait de sentimentalismes de toutes sortes, le célèbre et intéressant livre : *Cœur*, de M. Edmond de Amicis, suffit largement aux bambins de la péninsule...L'éducation des Anglo-Saxons est orientée par le ministère du Commerce ; celle des Méditerranéens, Gaulois et Latins, doit l'être par le ministère des Arts. Une formidable distance sépare ces deux ministères...

Memento. — Emilio del Cerro : *Vittorio Alfieri e la contessa d'Albany. Storia di una grande passione*, Roux et Viarengo, Rome-Turin. — Camillo Solimena : *L'Inutile risveglio*, Ganguzza-Lojosa, Palerme-Rome. — Giuseppe de' Paoli : *Solitaria Fonte, Poème*, La Nave, Gênes. — G. Salvemini : *Il pensiero religioso politico sociale di G. Mazzini*, Trimarchi, Messina. — Giuseppe Tarozzi : *Teologia dantesca*, R. Giusti, Livourne. — Giuseppe Fanciulli : *L'Individuo nei suoi rapporti sociali*, Fr. Bocca. Turin. — Revues représentatives : *Il Campo*, Turin ; *Rivista Ligure*, Gênes ; *Poesia*, Milan ; *Luce e Ombra*, Milan ; *Hermes*, Florence.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES POLONAISES

Wilhelm Feldman : *Pismiennictwo polskie (1880-1904)* [*Littérature polonaise*], H. Altenberg, Lemberg. — Henryk Sienkiewicz : *Les Chevaliers teutoniques*, Fasquelle ; comte Wodzinski et B. Kozakiewicz trad., préface de J.-H. Rosny.

Dans un grand ouvrage composé de quatre beaux volumes édités soigneusement par la maison H. Altenberg, et ornés d'une centaine de portraits, fac-simile, illustrations hors texte, etc., M. Wilhelm Feldman, publiciste, romancier, auteur dramatique et directeur de la revue *Krytyka* (La Critique), a essayé de nous donner l'histoire complète de la littérature polonaise contemporaine (1880-1904). J'ai dit « a essayé », me réservant le droit d'apprécier à la fin de mon article si l'auteur a réussi à atteindre le but qu'il s'était proposé. En attendant, je profite de l'occasion pour jeter avec les lecteurs indulgents un coup d'œil — nécessairement trop rapide — sur l'évolution des lettres polonaises dans ces vingt-cinq années dernières, en suivant la voie adoptée par M. Feldman.

Vers 1880, le positivisme triomphe en Pologne. Sur la ruine du rêve en faillite, parmi les décombres encore fumants et pleins de sang de la liberté nationale, la raison se met à construire les fondements de son temple. Le porte-drapeau de la génération nouvelle et son porte-parole le plus talentueux et le plus autorisé, Alexandre Swietochowski, inscrit sur la manchette de sa revue hebdomadaire *Prawda* (La Vérité) la fière devise : *Cogito, ergo sum.* Nous sommes loin du temps où Mickiewicz prêchait sa religion du cœur. A Cracovie, l'historien et poète Szujski, et le professeur de littérature comte Tarnowski, un peu autrement — c'est vrai — et dans un autre but — moins démocratique — proclament eux aussi la loi de la raison exempte de rêve et de sentimentalisme. Mais tandis qu'en Galicie le positivisme menait tout droit à la carrière politique quelques arrivistes avides et sans vergogne, en Pologne russe la proclamation de la royauté de la science et du « travail organique » transforma profondément la vie sociale et poussa le pays vers l'industrialisme.

La littérature, le roman et la poésie se mettent au service des idées nouvelles. Vers 1880, l'ouvrier infatigable de lettres J. I. Kraszewski vit encore. Tout en se refusant de suivre les tendances du temps jusqu'à leurs conséquences extrêmes (affranchissement social, émancipation de la femme), il vante néanmoins dans ses derniers romans les bienfaits du travail, de la vie calme, très terre-à-terre, en somme assez plate et bourgeoise. Peu différents de lui, les romanciers tels que Zacharyasiewicz ou T. T. Jez.

L'idéologie bourgeoise est défendue avec beaucoup d'esprit par le romancier satirique Jan Lam ; selon lui, il n'y a qu'un moyen pour établir la justice sociale, c'est que les individus soient justes.

L'expression la plus nue de cette idéologie, nous la trouvons dans *La Princesse*, roman d'Urbanowska : « Lorsque les individus s'enrichissent, la richesse nationale croît. » Evidemment, le rationalisme ainsi compris fut acclamé par la bourgeoisie ; de son drapeau, elle se fit un manteau pour couvrir toutes les turpitudes de son égoïsme le plus farouche.

Plus haut s'est élevée, grâce à son talent artistique, à la sensibilité toute féminine de son âme et à la grandeur de sa pensée, Mme Eliza Orzeszkowa. Elle comprit que le positivisme n'était qu'une étape dans la marche vers le progrès intellectuel et social, elle comprit le néant des préjugés de castes, de classes, et de religion, et elle a su faire de ses romans autant d'hymnes à cette humanité qui tend inéluctablement « vers tout ce qui est grand, beau et bon ».

La poésie de l'époque, elle aussi, porte l'empreinte du rationalisme. Son représentant le plus autorisé, Adam Asnyk, se détourne résolument du romantisme qui a bercé les rêves de sa jeunesse, pour servir les idées nouvelles. Il est « trop poète pour chanter la locomotive et l'électricité comme le fait Sully-Prudhomme », mais il cherche néanmoins l'appui réel pour ses conceptions poétiques dans la philosophie des sciences naturelles. La science ne dessèche point son cœur plein de sentiments altruistes et humanitaires et, tout en se résignant à la loi inévitable de la lutte pour la vie, il appelle vainqueur celui qui donne aux autres « le plus de lumière » tirée du fond de son être. Maître impeccable de la forme, il devient fondateur de l'école parnassienne polonaise, à laquelle appartient aussi Wiktor Gomulicki.

Le romantisme se meurt définitivement, et ce n'est peut-être pas un simple accident (ceci est mon observation personnelle) que cette fin tragique des deux derniers romantiques Leonard Sowinski et Wlodzimierz Stebelski. La vie devient trop rude pour le rêve.

Le positivisme, ayant ramené les poètes vers la terre, leur indiqua en même temps une source nouvelle de création : les misères et les iniquités sociales. La grande poétesse Marya Konopnicka, qui a su joindre la grandeur de son inspiration au génie artistique réel et à la sensibilité émouvante du cœur, se fit dès ses débuts le porte-parole de tous les humbles et de tous les miséreux et a réussi par ses poèmes et nouvelles, tels que « Le Libre salarié », « Devant le tribunal », « La Fumée », etc., à secouer l'âme nationale, à la faire tressaillir de larmes et de pitié. Mais elle ne s'y arrêta pas. L'amour — dit M. Feldman — et les hautes aspirations artistiques, ajoutons-nous — l'ont conduite plus loin, vers les sommets où l'âme du poète se confond avec les forces vives de l'âme de tout un peuple. Et c'est alors qu'elle a commencé à écrire son épopée populaire encore inachevée, *Sieur Balcer en Brésil*, une des plus grandes œuvres de la poésie polonaise, digne pendant au *Pan Tadeusz* de Mickiewicz.

Le théâtre de la même période n'atteint pas les hauteurs où planent les romans d'Orzeszkowa, les poèmes d'Asnyk et de Konopnicka. Balucki, Sarnecki, Lubowski, Zalewski — tous ces Sardous ou Scribes polonais — n'ont pas su s'élever au-dessus du niveau des hommes « qui pensent bassement ».

Les drames de Swietochowski appartiennent très peu au théâtre et beaucoup plus à la poésie philosophique. Apôtre de la raison, en tant que publiciste, il l'est aussi dans l'art. Il s'envole haut, au-dessus de la terre, l'œil fixé sur l'humanité tout entière, fier, indépendant et solitaire. Il se sépare de tous et ne ressemble à personne. Il crée dans l'art sa forme propre, sa langue à lui. Mais la vie dont il a su se détacher vient abattre le temple froid et beau qu'il a construit pour y célébrer le rite de la Raison. Et, au sommet de la vie, Swietochowski écrit son œuvre magistrale *Duchy* (Les Esprits), où il proclame le progrès et l'évolution de l'humanité par l'amour et la bonté.

C'est la réaction du sentiment. Et d'abord c'est le sentiment patriotique et national qui renaît. Le positiviste d'hier Sienkiewicz écrit sa *Trilogie* (*Par le fer et par le feu*, *Le Déluge*, *Messire Wolodyowski*) « pour fortifier les cœurs ». Un chœur de voix enthousiastes lui répond et pendant de longues années sa *Trilogie* — qui a su évoquer la grandeur d'autrefois et ouvrir une fenêtre sur un avenir meilleur et radieux — est la bible de la jeunesse.

En même temps, la revue *Glos* (*La Voix*), fondée par J.-K. Potocki et son groupe, proclame la renaissance par le peuple des campagnes, par le paysan. Jan Kasprowicz et Andrzej Niemojewski y cherchent la source vivante de leur poésie, tandis que Adam Szymanski, dans ses *Esquisses*, écrites sous le ciel glacial de la Sibérie, chante l'amour et la nostalgie de la terre natale.

Le souffle du sentiment emporte les « positivistes ». Eliza Orzeskowa consacre à son triomphe une de ses œuvres les plus belles, *Nad Niemnem* (*Au bord de Niémen*); Boleslaw Prus, ce positiviste acharné qui pensait d'ailleurs toujours plutôt avec son cœur que sa tête, proclame le royaume de « l'amour conscient » dans *Lalka* (*La Poupée*) et le *Pharaon*. Les héros de ces deux romans — Wokulski et Ramzès — sont en même temps « les héros du sentiment ».

Mais « les nobles tendances », qui n'empêchaient pas les grands artistes d'écrire des œuvres fortes tuent peu à peu l'art. Les écrivains faibles, dépourvus de talent, s'en emparent ainsi que d'un prétexte pour inonder la littérature d'écrits pleins de prétention et sans valeur. L'art devait se renouveler ou mourir. La rénovation par l'entremise de Sygietynski, Witkiewicz, Zapolska, etc. — vint de l'Occident. Le naturalisme, qui triomphe vers 1885 avec Zola, Maupassant, Goncourt, en France, trouve un écho en Pologne. Les romanciers, les

peintres partent à la recherche de la vie toute nue, du document humain. Le réalisme a donné à la peinture polonaise des chefs-d'œuvre de Chelmonski et de Gierymski, il n'en donna pas à la littérature, mais il contribua fortement à la renaissance du roman et de la poésie.

Nous sommes en pleine époque de l'attente et des transformations. Les artistes sont en quête d'une synthèse et d'un idéal. Miriam (Zenon Przesmycki) et Antoni Lange se consacrent à cette tâche ingrate et ardue dans la poésie. L'homme du jour, en attendant, se laisse entraîner par les courants divers, et marche les yeux fermés, « sans dogme » et sans idéal. Sienkiewicz incarne ce type dans Ploszowski (*Sans dogme*), et Ignacy Dombrowski dans Rudnicki (*La Mort*).

Le pessimisme, la tristesse et le mysticisme s'emparent des âmes. Maeterlinck et Eusapia Palladino deviennent les héros du jour. Mais le spiritisme ne trouva que quelques adeptes à Varsovie et l'heure de l'influence de Maeterlinck n'a pas encore sonné. Ploszowski reste toujours « l'expression de l'actualité ». C'est pourquoi la poésie de Kazimierz Tetmajer (1894) produit un effet énorme. Triste, désabusé et sensuel, il apparaît comme la personnification de toute une génération lasse, mélancolique et aspirant en même temps vers la beauté et la joie de vivre. Artiste d'un grand talent lyrique, maître d'un verbe admirable, il provoqua l'enthousiasme et l'admiration. « Comme des odeurs douces de l'Orient ses poèmes parlèrent, étourdissants de parfums, enivrants de mélancolie, d'un charme paresseux ou bien d'une folie bacchique », — dit très judicieusement M. Feldman. Rien d'étonnant à ce que Tetmajer soit devenu fondateur d'une école lyrique, et que pendant longtemps la poésie polonaise ait marché sous son drapeau.

« La grande lassitude », qui a trouvé une expression artistique dans la poésie de Tetmajer, s'empare de la vie sociale et de la littérature. Dans le roman, dans le théâtre, elle se révèle par un manque d'œuvres et de talents. Parmi les jeunes, Tetmajer reste longtemps le maître absolu et solitaire.

Mais, peu à peu, l'atmosphère change. Un souffle nouveau se fait sentir. Il vient de nouveau de l'Occident : les symbolistes français, Maeterlinck, Rops, Nietzsche, commencent à exercer leur pouvoir sur les âmes jeunes et ardentes. Un foyer nouveau d'art se constitue, cette fois à Cracovie. Tous les talents jeunes et vigoureux qui poussent et se multiplient se groupent autour de la revue *Zycie* (*La Vie*). C'est *La jeune Pologne* qui naît. Ce sont les *décadents*, les *modernistes* qui tentent vers 1898 la rénovation de l'art et de la littérature polonaise. L'arrivée de Stanislaw Przybyszewski à Cracovie fait époque. Son *Confiteor*, dans lequel il proclame une religion nouvelle, le culte

de l'âme ou plutôt de ce *mare tenebrarum* qui compose le fond même de l'âme humaine, devient le mot de ralliement.

Et tout d'un coup, dans un court espace de temps, c'est l'éclosion subite, c'est la floraison étonnante de l'art qui s'accomplissent. Les inconnus d'hier révèlent d'un coup d'aile leur génie, les maîtres qui se taisaient depuis des années recommencent à créer après avoir révolutionné complètement le fond même de leurs âmes. Przybyszewski, Sieroszewski, Reymont, Zeromski, Danilowski, dans le roman ; Kasprowicz, Przybyszewski, Wyspianski, Staff, dans le théâtre et dans la poésie ; Wyspianski, Malczewski, Mehoffer, Ruszczyc, dans la peinture, — que de noms et que d'œuvres ! Et les yeux se ferment éblouis devant tant de couleurs et tant de lumière. Nous sommes en pleine période d'une renaissance merveilleuse de l'âme et de l'art polonais.

Je m'arrête ici. Les noms que je viens de prononcer, j'ai déjà eu et j'aurai encore souvent l'occasion d'en entretenir les lecteurs du *Mercure*. Je ne suivrai donc plus M. Feldman dans ses recherches et je consacrerai les lignes qui me restent encore à M. Feldman lui-même.

A-t-il réussi à écrire une « histoire » de la littérature polonaise contemporaine? Non. L'histoire d'une période littéraire comporte nécessairement avec elle une vue synthétique sur l'ensemble des événements qui se sont déroulés dans un laps de temps déterminé. M. Feldman sent si bien lui-même que cet élément synthétique manque à son travail qu'il ajoute un chapitre complémentaire au troisième volume en l'intitulant « Essai d'une synthèse ». Que manque-t-il pour que « La Littérature » de M. Feldman soit un travail synthétique et historique en même temps? C'est l'unité de point de vue. M. Feldman examine les faits littéraires tantôt au point de vue des *formes* artistiques, tantôt au point de vue de l'évolution de l'idéal philosophique ou social. Une confusion des idées s'en suit nécessairement. Tel qu'il est, l'ouvrage de M. Feldman forme une sorte de chronique analytique du mouvement littéraire en Pologne, chronique très riche en détails, très soigneusement documentée, résultat d'un travail consciencieux et énorme, et partant très précieuse et utile. Chaque chapitre, chaque étude consacrée à un auteur ou bien à un courant, s'ils ne sont pas toujours très profonds, sont sans exception aucune très intéressants, écrits d'une langue vive et colorée par un homme qui est plutôt artiste que critique. Et M. Feldman possède encore cette qualité qui est faite pour séduire : l'amour sincère de l'art et l'enthousiasme pour la beauté.

Le quatrième volume de *La Littérature* de M. Feldman est consacré à l'histoire de la critique littéraire contemporaine en Pologne et forme ainsi un ouvrage à part. La place me manquant aujourd'hui j'y reviendrai donc dans ma prochaine chronique.

§

Dans une belle traduction du comte Wodzinski et de M. B. Kozakiewicz vient de paraître le « roman héroïque » de Henryk Sienkiewicz, **Les Chevaliers Teutoniques**. Dans la série des romans historiques que l'auteur de *Quo Vadis* avait écrits, ce dernier livre se distingue par l'unité et la solidité de sa composition. La fantaisie y est enfin maîtrisée et ne rompt que rarement le cadre du tableau par ses brusques écarts. Parmi les pages où le talent de Sienkiewicz s'affirme le plus, il faut citer celles qui sont consacrées aux funérailles de Danusia, à la fin tragique du chevalier Jurand de Spychow, à la mort de Siegfried, etc.

Le roman se termine par la description de la bataille de Grunwald où la bravoure des Polonais triomphe des assauts furieux des ondes germaniques. Malheureusement la bravoure ne fut pas soutenue par la raison et le sens politique; et les vaincus d'hier sont les maîtres d'aujourd'hui. Les pages vibrantes de Sienkiewicz ne « fortifient » plus les cœurs.

MICHEL MUTERMILCH.

LETTRES SCANDINAVES

A. C. Drolsum : *La Norvège, Etat souverain*, un vol. in-8, Paris, Société nouvelle de Librairie et d'Edition. — Nils Eden : *La Suède veut la paix*, une brochure in-8, Paris, Le Soudier.

Nombreux sont, naturellement, les ouvrages, brochures, pamphlets de toutes sortes relatifs au conflit entre la Suède et la Norvège. En voici deux, très modérés de ton, et traduits en français, qui permettent de se rendre compte au moins de la position de la question, telle qu'on la veut des deux côtés.

M. A. C. Drolsum intitule son livre : **La Norvège, Etat souverain**, et ce titre signifie à la fois que la Norvège était déjà, et a toujours été un Etat souverain, et qu'elle aspire à le devenir réellement et complètement, comme elle l'était en droit. Car ce livre est une démonstration. Il s'agit pour l'auteur d'établir que la Norvège n'outrepasse pas ses droits, que la dissolution de l'Union n'a pas été un acte de libre initiative, mais une conséquence logique des textes et de leur méconnaissance par la Suède. Ce livre donne l'impression que si les textes avaient été différents, le peuple norvégien, pour s'y conformer, aurait tenu à maintenir l'Union, même contre la Suède. Ne voilà-t-il pas un merveilleux respect de la légalité?

Cette manière juridique de discuter une question nationale n'est pas particulière à M. Drolsum. Elle est très générale parmi les Norvégiens. Cela tient sans doute en grande partie à ce qu'ils ont en effet raison d'après les textes et dans la forme, et si leur droit prête

à la discussion, parce que tout est discutable, il peut du moins être plaidé avec des arguments juridiques solides, objectifs, tandis que les arguments de fait, fondés sur les intérêts nationaux, et surtout sur le sentiment national, sont objets d'appréciation trop arbitraire et subjective.

Les textes sur lesquels s'appuient les Norvégiens sont la Constitution et l'Acte d'Union de 1814, qui consacrent la complète indépendance du royaume norvégien. Une seule objection peut être faite : c'est que cette indépendance n'a jamais existé, en fait, particulièrement en ce qui concerne les affaires étrangères, et il semble qu'après quatre-vingt-dix ans les Suédois aient acquis, à cet égard, de véritables droits d'usage. A quoi les Norvégiens répondent deux choses : d'abord que si la Suède s'est abusivement emparée de la direction des affaires étrangères, elle ne saurait se prévaloir d'un abus; puis, que les affaires étrangères, par tradition ancienne, avaient toujours été considérées comme un domaine particulièrement réservé à l'initiative royale, que ceci explique la longue patience des Norvégiens, jusqu'en 1885, que la situation est devenue intolérable seulement depuis que des règles nouvelles ont été adoptées, en Suède, pour les affaires étrangères, règles qui en font des questions purement suédoises, et non royales, et que depuis lors la Norvège n'a cessé de protester.

L'histoire de ces protestations et des négociations auxquelles elles ont jusqu'ici donné lieu, avec tous les textes essentiels du débat, se trouve dans le livre de M. Drolsum. C'est un exposé très clair, complet, le plus utile à consulter que je connaisse.

M. Drolsum a fait précéder cet exposé d'un aperçu historique rapide remontant jusqu'au premier roi, Harald Haarfager, qui, dès 872, réalisa l'unité du royaume norvégien. Avec un orgueil un peu naïf, il montre que la nationalité norvégienne est l'une des plus anciennement constituées en Europe. Et il s'efforce de prouver, toujours *juridiquement*, que la Norvège n'a jamais cessé d'être un royaume indépendant, un Etat souverain, même pendant les trois siècles de son union avec le Danemark. Cela est d'ailleurs incontestable, si l'on s'en tient à la lettre. Même lorsque Kristian V donna à la Norvège un nouveau code, presque identique au code danois, il le promulgua comme *norske Lov*. Mais si les textes de 1814 ont joué naturellement un rôle important dans les négociations poursuivies entre la Suède et la Norvège réclamant l'application exacte d'un contrat, on se demande, par contre, quelle peut être l'importance de la situation constitutionnelle de la Norvège dans son union antérieure. Et l'on se demande aussi quelle valeur avait le titre d'Etat souverain, alors que le Danemark et la Norvège étaient gouvernés par les rois les plus autocratiques qu'il y eût alors en Europe.

Dans cette première partie de son ouvrage, M. Drolsum a conservé à tort la forme d'un plaidoyer, au lieu de faire un simple résumé d'histoire. Ceci le conduit à des affirmations bien tendancieuses. Par exemple, pour montrer l'égalité de traitement du Danemark et de la Norvège, il rappelle que s'il y avait en Norvège de nombreux fonctionnaires danois, il y avait en Danemark encore plus de fonctionnaires norvégiens. Oui, mais c'était précisément un moyen pour fondre les deux pays en un seul. Et il faut ajouter que la classe des fonctionnaires norvégiens, obligée de faire ses études à Copenhague, alors seul centre de culture pour les deux pays, parlant danois, et liée à la société danoise par les liens d'ambition, de culture, et souvent de famille, avait formé, à la longue, un corps distinct, qui aurait fini peut-être, si l'union avait duré, par paraître étranger à la Norvège.

§

La brochure de M. Nils Edén — professeur à l'université d'Upsal — est d'un ton beaucoup plus polémique que l'ouvrage de M. Drolsum. Tandis que celui-ci fait un simple exposé des actes des divers gouvernements norvégiens dans leurs rapports avec la Suède, accompagné des textes officiels les plus importants, et démontre ainsi sans discuter, le professeur suédois, au contraire, discute, et affirme des conclusions, sans donner nul document, et en rappelant les faits de façon très sommaire. C'est qu'en effet son argument essentiel n'est pas dans les textes : sa discussion n'est pas principalement juridique.

Cet argument essentiel est celui-ci : C'est la Suède qui a institué l'union; elle a, devant l'Europe, assumé la responsabilité de la création de l'union; le roi a été chargé de veiller à l'observation par les deux peuples de leurs obligations unionnelles; il était juste que la Suède prît, en face des Etats européens, la direction totale de l'union.

Rien de tout cela ne figure dans l'Acte d'union. Ces affirmations ne sont pas toutefois purement gratuites. Elles renferment au moins une part de vérité. On peut dire d'abord qu'elles expriment le sentiment suédois, la manière dont l'union a été comprise en Suède. Et il faut savoir gré à M. Édén d'avoir exprimé ce sentiment très simplement, sans rappeler avec un orgueil blessant le passé historique brillant de la Suède pendant l'époque même où la Norvège, vis-à-vis des Etats européens, paraissait être une simple province danoise. En 1814, la Suède était un des plus importants parmi les Etats secondaires d'Europe, et on lui donnait la Norvège, en compensation de la Finlande; l'aristocratie suédoise se représentait la population norvégienne comme fort misérable et arriérée; et l'idée d'une égalité entre les deux pays dans les relations diplomatiques eût paru en Suède parfaitement ridicule.

La part de vérité contenue dans les assertions de M. Edén est

même plus grande que cela. En Norvège même, après 1814, il semble qu'on n'ait pas eu l'idée de s'occuper des relations internationales. Ce domaine réservé ne paraissait pas faire partie de l' « indépendance » norvégienne. Les observations norvégiennes contre les empiètements suédois furent longtemps rares et très prudentes sur ce point. On se contentait alors de repousser toute convention avec la Suède qui, en accordant à la Norvège quelque avantage immédiat, aurait consacré dans les termes la moindre inégalité. Ainsi se trouvaient toujours sauvegardés le principe et l'avenir.

Mais peu à peu la Norvège s'est habituée à la pratique de la souveraineté ; son progrès économique a développé chez elle des intérêts distincts des intérêts suédois ; elle a eu, dans tous les genres, une extraordinaire succession de grands hommes, depuis le mathématicien N.-H. Abel jusqu'à Henrik Ibsen ; le sentiment national, déjà très vif au commencement du XIXe siècle, mais modeste, s'est exalté au souvenir retrouvé de la gloire des vikings, et à la joie de l'expansion et des gloires nouvelles. Comment n'aurait-elle pas réclamé les droits de la souveraineté totale dont son commerce avait besoin, et que son rayonnement justifiait ?

Ainsi la situation de 1814, où une interprétation atténuée de l'indépendance norvégienne paraissait naturelle même à un grand nombre de Norvégiens, s'est modifié peu à peu. Et qu'importe aujourd'hui une situation de fait ancienne ? On ne peut tenir compte que des textes anciens et des faits actuels.

Aussi voit-on M. Edén, que révolte l' « avocasserie norvégienne », se rabattre, lui aussi, sur des distinctions juridiques assez subtiles, et prétendre que la Norvège est bien un Etat *indépendant* (*selvstændigt*, c'est le mot de l'Acte d'union), mais que cela ne veut pas dire un Etat souverain. S'il reprend ainsi la souveraineté, c'est qu'il est prêt à reprendre l'indépendance. Et il la reprend en effet. Par un lapsus curieux — qui montre bien le peu de valeur de telles discussions — M. Edén dit, au sujet de la convention d'arbitrage considérée comme la « condition norvégienne », présentée aux négociations de Karlstad : « Il est un peu étrange de parler de conditions norvégiennes, quand il s'agit de la reconnaissance de la Norvège comme Etat *indépendant* par la Suède... » Une personne qui lirait seulement ce passage croirait que la Suède est en train de reprendre, à Karlstad, quelque chose de l'indépendance norvégienne consacrée par l'acte de 1814.

Cela est très caractéristique de la mauvaise humeur suédoise, et de l'affectation si fréquente de la part des Suédois à traiter la Norvège comme un pays quelque peu subordonné, même dans les négociations consécutives à sa dénonciation du dualisme — d'autant plus

caractéristique que M. Edén a fait un visible effort d'impartialité, et que ses conclusions sont loin d'être malveillantes.

Le titre de sa brochure est : **La Suède veut la paix**. Et il indique les conditions voulues par la Suède. Elles ne sont humiliantes pour personne. Elles sont peu nombreuses, faciles, nullement onéreuses, et relatives surtout à des intérêts économiques. Elles consacrent une indépendance, une séparation, absolument complètes, sans nulle ingérence de la Suède dans aucune question norvégienne. Comment n'aboutirait-on pas ? La Suède s'est, en somme, résignée assez aisément, et l'auteur l'en approuve. Le sentiment de vanité froissée, d'autant plus vif qu'on ne croyait pas que les choses pourraient en venir là, n'excuserait pas un acte de violence. Malgré les attitudes provocantes prises plusieurs fois par les deux pays, mais plus souvent, je crois, par la Norvège, une guerre nouvelle dans la péninsule scandinave était invraisemblable. La Suède se résigne. Elle veut la paix.

Mais il restait encore deux difficultés, qui prolongent les négociations. L'une est que la Suède ne veut pas reconnaître le fait accompli. Elle ne veut pas considérer les négociations comme une suite de la séparation réalisée, mais comme ayant précisément la séparation pour objet. Elles ont lieu, pourtant : une simple formule diplomatiquement ambiguë a permis de les entamer sans froisser les susceptibilités suédoises.

L'autre est la question plus grave des forteresses, établies ou rétablies par les Norvégiens près de la frontière. On a peine à comprendre comment la Norvège, dont le programme comporte un traité d'arbitrage complet avec la Suède, pourrait s'obstiner sur ce point. C'est encore une question de susceptibilité. Mais la Suède est le pays de Nobel, et c'est le Storting norvégien qu'il a chargé de désigner le comité chargé de décerner le prix de la paix. La solution des différends par l'arbitrage s'applique tout particulièrement là où il n'y a en jeu que des questions de susceptibilité, et ce n'est pas à Karlstad qu'on pourrait l'oublier. Le plus probable est d'ailleurs, malgré tous les bruits pessimistes, que l'on n'aura pas besoin d'y avoir recours.

P.-G. LA CHESNAIS.

LETTRES TCHÈQUES

X. F. Salda : *Boje o zitrek*, édition de Volné Smery, Prague. — La revue *Dilo* : Spolek vytvarnich umelcu. Prague. — Frantisek Bilek : *Zivot* et les éditions *Studium*. Babice-Lesonice (Moravie). — Jean Kotera : *Prace me a mych zaku*. A. Schroll et Cie, Vienne.

J'ai dit une fois déjà la sympathie que mérite la société Manes pour son incessant effort de divulgation des œuvres les plus avancées de

l'art moderne et pour l'intérêt que présente chaque numéro de la vaillante revue illustrée qu'elle édite : *Volné Smery* (*les Tendances libres*). J'ai eu naturellement ainsi l'occasion de présenter l'écrivain qui en assume en quelque sorte la direction morale, M. X. F. Salda (pr. *Chalda*), le seul des critiques d'art tchèques qui échappe au terre-à-terre de la chronique, s'élève à la philosophie de l'art et ait valeur d'esthéticien. Enfin voici réunis en un volume d'aspect charmant, comme toutes lespublications auxquelles M. Stenc (pr. *Chtenz*), le bras agissant de la société, donne ses soins, le gros de ses critiques d'avant-garde sous le titre **Boje o zitrek** (*les Combats pour demain*). M. Salda a le grand mérite d'échapper à cette déplorable tentation du *bluf* à laquelle résistent si difficilement tant de ses confrères et de ne présenter à l'admiration et aux réflexions de ses camarades que des aperçus bien pensés par lui, ou tout au moins repensés lorsque c'est quelque lecture étrangère qui les a éveillés. Mais il a le tort à mes yeux justement de trop disserter sur ce que les modes et les courants d'ailleurs apportent à la discussion, alors qu'il y aurait telle urgence à chercher la base d'une esthétique moderne renouvelée à Prague même et en Bohême, à la fois dans l'art ancien qui fut national et dans l'art populaire qui l'est demeuré, — il ne demeure du reste que sous cette seule condition. Les regards les plus intelligents portés par-dessus les frontières, les lectures les mieux mûries et les plus séduisantes des essayistes tour à tour de France, d'Allemagne et d'Angleterre, voire même de Russie, les plus saines digestions de tout l'acquis étranger ne vaudront jamais pour assurer le *demain* de la culture artistique tchèque la douzaine de très directes leçons qui pourraient être données au public de Prague sur les lieux mêmes, en présence de spectacles dont, pour ma part, je ne sais me rassasier et d'œuvres qui valent tout ce que l'on court à grand frais admirer ailleurs. J'entrevois si bien la façon dont un Ruskin, ou dans un tout autre ordre d'idées un Barrès, s'exprimerait à Prague, surtout ayant à ouvrir les yeux d'un public plein de bonne volonté, mais qui ne sait pas voir, justement pour s'être fourré sur le nez tant de lunettes étrangères... Mais c'est déjà beaucoup de trouver en M. Salda, en même temps que le plus expert ouvrier de la prose tchèque, à ce que m'affirment les meilleurs juges, une conscience et un esprit méditatifs aussi ouverts à tous les horizons pour s'enquérir que repliés sur eux-mêmes pour discuter et conclure. Ceux de sa trempe sont rares en tous pays : souhaitons-lui de toujours davantage voyager à travers les œuvres et les paysages, — à commencer par ceux et celles de son pays — toujours moins à travers les livres et de s'armer, puisque lutte il y a, pour un demain dont nul de nous, pas même M. Salda, ne saurait dire comment il le vaut mieux souhaiter, de toutes ces pièces héraldiques de très ancienne noblesse qui jonchent la terre de Bohême

plus encore que de simple émulation avec les meilleurs écrivains d'entre ses admirés. Car ici comme ailleurs hier valait mieux qu'aujourd'hui, et il convient tout de même d'espérer en un demain artistique né plutôt de la Malastrana que du quai Rieger. Je vais indiquer tout à l'heure sous une autre rubrique ce que j'entends. Mais j'ai encore à annoncer que ce volume est le premier d'une collection qui s'appelle les *Voies et les Buts* et nous promet entre autres de nombreuses traductions de textes qu'on peut estimer précisément les plus rebelles, autant comme esprit que comme langue, à la transplantation slave.

La Bohême est certainement l'un des pays où il se traduit le plus de français, — oserais-je ajouter que c'est, vu la répréhensible connivence de la loi autrichienne, avec ou sans la permission de l'auteur? Je voudrais une fois pour toutes et sans incriminer personne dire en passant ce qu'il faut penser de ces traductions. Nous nous émerveillons, je crois, un peu trop facilement du don des langues de nos amis. En réalité, ils sont loin d'atteindre à la perfection avec laquelle tels savants allemands parlent les langues vivantes les moins répandues ou savent le sanscrit, le français ou le vieux slavon. Qu'un M. Pikhart possède admirablement l'espagnol et en donne de judicieuses adaptations, qu'un M. Jaroslav Goll s'attaque à Baudelaire, il n'en est pas moins vrai que je sais fort peu d'exemples, parmi tous les Tchèques — et ils sont légion — qui parlent une ou plusieurs langues étrangères, de l'un d'entre eux qui s'en acquitte comme M. Krumbacher à Munich à l'égard du grec moderne. Bien plus, j'ai pu me convaincre que neuf fois sur dix les meilleurs écrivains de Prague ne comprennent nos écrivains que par à peu près et les trahissent au petit bonheur. A part une ou deux traductions à peu près impeccables, comme celle de Huysmans par M. Prochazka ou celle de *Lorenzaccio* par M. Jiránek, nous nous trouvons en présence d'adaptations, pas toujours charmantes, comme celles du poète Vrchlicky, en revanche toujours remplies des bourdes les plus ingénues. J'ai eu par hasard l'occasion dernièrement de contrôler quelques feuillets de telles de ces traductions. A la rigueur des confusions telles que prendre un *mâtin* bien râblé pour un beau *matin* peuvent s'excuser; mais prendre les *volets* d'une fenêtre pour des *ailes* d'oiseau, c'est plus raide et c'était le fait d'un audacieux qui, sûr de son français, apprend aujourd'hui le japonais. Ce qui est plus raide encore et non moins fréquent, c'est d'errer complètement sur le sens de son texte et non plus sur tel mot isolé. Je ne cite pas d'exemples: j'en sais une belle quantité. Mais les intéressés se reconnaîtraient aussitôt et ce sont de si charmants camarades ! Ils m'allègueraient du reste avec raison qu'ils n'ont pas à leur disposition d'aides aussi efficaces que celle à qui j'ai tant de gratitude et sans laquelle il me serait impossible de parler de leurs livres.

Or, j'ai simplement voulu, ce faisant, mettre hors pair les fragments déjà parus dans divers journaux et revues de *Du sang, de la mort et de la volupté*, dont Manes prépare une magnifique édition confiée à M. Milos Jiránek.

— La revue **Dilo** (*l'Œuvre*), elle, me fournira l'occasion de constater qu'il n'existe pas une revue d'art ancien en Bohême. A vrai dire, lors des subits engouements de la mode qui remet en honneur successivement tel ou tel maître, *Volne Smery* ne dédaigne pas de s'honorer de loin en loin d'un numéro spécial consacré... disons à Léonard, et il est parfois touchant d'assister à la transformation là-bas en sincères bonnes volontés compréhensives de quelques-uns de nos moins recommandables snobismes. Et si des choses excellentes n'étaient pas dites, redites ou traduites à tel propos, ce serait plutôt d'un comique excessif. Si quelque chose de l'allure de notre sereine et noble *Gazette des Beaux-arts* ne doit être de longtemps possible en Bohême, il n'en est pas moins vrai que la revue rivale de *Volné Smery*, *Dilo*, cherche à acheminer le goût public autant vers les choses anciennes que vers l'art industriel moderne. Elle a commencé par relever tout le groupe d'artistes sages et tranquilles éliminés comme rétrogrades par la Société Manes. Et nous avons appris ainsi à connaître quelques excellents ouvriers d'art appliqué et une ou deux figures qui avaient droit à mieux que du mépris, le décorateur d'églises et d'édifices publics Urban par exemple, qui récemment, sous l'influence directe ou indirecte de Josef Mehoffer et des grands décorateurs polonais modernes — (certains royaux cartons de Mehoffer furent exposés à Prague) — a pris un si bel essor et réussi tant à l'église de Vysehrad qu'au Vlasky Dum de Kutna Hora un ensemble éclatant et multicolore, joyeux et paré, qui surprend agréablement au sortir de tels sanctuaires infestés de la plus basse « sulpicerie ». De belles études consacrées aux maisons de la Malastrana, aux délicats stuccages de certains palais (à quand ceux miraculeux du château de l'Etoile?), au statuaire baroque Brokof, font de la collection de *Dilo* un recueil de très précieux documents, pour qui voudra enfin aborder ces questions de l'art ancien à Prague dont la thèse saute aux yeux de tous les étrangers de passage, en dépit de l'indifférence et parfois des dénégations nationales : il y a eu en Bohême un art gothique et un art baroque différents de ce qu'ils sont partout ailleurs, soit à vrai dire nettement slavisés ; il y a eu en Bohême une école de primitifs d'un haut intérêt dont les œuvres disséminées dans les musées d'Autriche et d'Allemagne ne sont pas estimées à leur valeur, des frequistes ignorés dont les œuvres subsistantes à Karluv Tyn, à Jindrichuv Hradec et à Kutna-hora valent les plus estimées des murailles giottesques ; des enlumineurs dont les pages égalent sinon celles des enlumineurs flamands, en tous cas celles des floren-

tins. Et de tout cela personne ne veut s'apercevoir ; mais on va étudier à l'étranger des édifices et des œuvres cent fois classés, comme on va peindre à Bruges, quand on ne perpètre pas sur place d'artificiels et faux Bernard et d'artificiels et faux Whistler, sans s'apercevoir de ce que ces maîtres, eux, peindraient avec une ivresse recueillie sur les ponts et dans les rues de Prague. Si toute cette partie *art ancien* n'est pas encore dans *Dilo* ce qu'elle devrait être, au moins faut-il féliciter cette revue de s'être avisé de son existence. Elle a encore le mérite de s'intéresser beaucoup aux écoles et ateliers d'art appliqué, à tout ce travail que les Kastner et les Kloucek abattent en silence au milieu de leurs élèves, sans de soucier des mépris de ceux pour qui la définition de l'art comporte tous les termes de celle de l'extravagance. Des études aussi sérieuses que celles de M. Stibral sur la participation des écoles d'art tchèque à l'exposition de Saint-Louis, seront toujours consultées avec fruit par ceux qui ont besoin plus de faits nettement établis que d'à peu près esthétiques et qui s'intéressent plus aux efforts accomplis qu'aux bavardages des cénacles et des cafés.

Voici un autre exemple à nos yeux des méritoires tentatives qui se font en pays tchèque, mais toujours les yeux fixés sur l'étranger. Est-ce un homme, est-ce une société qui, dans le bourg perdu de Babice, près de Lesonice en Moravie, s'est lancé sous le couvert du vocable **Studium** dans une série de publications catholiques et mystiques d'un caractère singulier? Le nom de M. Jakub Deml est-il celui d'un gérant, d'un éditeur ou d'un auteur? ou de tout cela à la fois? Des pages intitulées *la Vérité*, il appert que c'est un prêtre. Bref, il livre au public tchèque de charmantes éditions de mélanges assez hétéroclites où il y a des traductions et de l'original, et parmi les traductions des choses aussi disparates que le *Brelan d'excommuniés*, le *Fils de Louis XVI* de Léon Bloy, les pages intitulées *Anarchie* de Marcel Schwob, d'autres sur l'amour des pauvres et des animaux de Francis Jammes, d'autres de Hello, d'autres de Lemonnier. Et cela s'agrémente en tête du *Motu proprio* de Pie X et, en queue, du beau portrait de Barbey d'Aurevilly par Rajon et, chose au moins inattendue en l'occurrence, du frontispice de Rops pour *le Dessous de cartes d'une partie de whist*. L'idée d'un enseignement catholique donné dans le pays des frères moraves à la façon de celui de Tolstoï à Jasnaia Poliana n'est certes pas neuve ; mais ce qui est assez extraordinaire c'est de voir cet enseignement se donner tant au moyen des grands écrivains catholiques qui scandalisent les catholiques de chez nous, que d'un Lemonnier ou d'un Schwob. Il ne faut pas oublier du reste qu'en Moravie on rencontre des maîtres d'école qui s'appellent Otakar Brezina ! L'œuvre la plus méritoire du titre ou de la raison sociale *Studium* restera pour nous

celle qui a jusqu'ici le caractère tchèque le plus accusé, soit la publication de l'œuvre du sculpteur Frantisek Bilek : **Zivot** (*la Vie*). Ce n'est pas que je sois trop amateur de cet art mystagogue et apocalyptique où se fourvoie l'un des plus réels talents de la Bohême. Lorsque je vois l'énergique ciseau, qui un temps a pu faire espérer quelque chose comme un Rodin du bois, s'amuser à sculpter des livres aux feuillets écornés chargés de signes kabbalistiques, ou le crayon qui a enlevé de si fiers dessins se complaire à des rébus runiques à mi-chemin entre des tatouages de Peaux-Rouges et les balbutiements de l'art maori, j'ai bien envie de me récrier... Mais je m'arrête aussitôt à la pensée du plaisir qu'éprouve M. Bilek a se sentir incompris. Tout de même il est dur de voir un artiste parti de Donatello aboutir à des grimoires avec commentaire manuscrit et à des grimaces enfermées dans des troncs d'arbres. Que ne fait-il alors des almanachs comme le bon papa Mikulas Alès, un artiste qui, pour s'affirmer de premier ordre, n'a pas eu la moindre velléité de recourir au sabir de l'empyrée, ainsi qu'en témoignent les trois volumes de compositions, dessins et croquis populaires qui furent l'une des premières publications de la Société Manes. Au surplus, si chaque année davantage M. Bilek se réjouit de s'entendre apparier à Swedenborg, je ne puis m'empêcher de me rappeler l'anecdote citée par M. de Vogüé dans son *Gorky* du paysan russe génial, créateur à lui tout seul d'engins qui n'étaient « que les gauches rudiments de machines depuis longtemps inventées ailleurs ». Je retrouve à merveille en l'auteur de *Zivot* ces façons « d'aborder et de reprendre des problèmes que l'humanité a provisoirement résolus » et de « refaire les vieux calculs des géomètres qui cherchaient la quadrature du cercle »; mais je n'ai nulle envie tout de même de le ranger au nombre de « ces diables d'enfants qui nous font souvenir que nos solutions les plus généralement acceptées sont provisoires ». Quant aux formules graphiques de ce mysticisme, elles ne nous paraissent si neuves que parce que notre époque s'avère passablement déshabituée de feuilleter des incunables.

Et comme il faut dans tous les domaines se montrer plus royaliste que le roi — ce qu'écrivant je me démontre sans doute plus tchèque que les Tchèques — voici le dernier degré du maniérisme moderne en Bohême. M. Jan Kotera (Kotiera) a réuni sous le titre **Prace me a mych zaku**, (*Mes travaux et ceux de mes élèves*) quelques échantillons typiques de la production de son atelier de 1898 à 1901.

Il est hors de conteste qu'il s'agit d'un artiste très habile et d'un professeur merveilleux; mais pourquoi faut-il qu'au lieu de construire des caravansérails neufs en Amérique ou au sud de l'Afrique, M. Kotera tatoue la beauté séculaire et naïve des vieilles villes tchèques des blanches façades de ses magasins et de ses maisons ? Et

comment se fait-il qu'un artiste de cette valeur se soucie si peu du problème national? Mais d'autre part à quoi bon se désintéresser de ce qui est au profit de ce qui devrait être! Prenons ce joli livre tel qu'il nous est offert; il tend à prouver qu'en fait de modern-style celui qu'on invente à Prague vaut bien celui d'ailleurs et même celui de l'école Wagner à Vienne dont il procède. Souvent même il vaut mieux de par l'élégance innée de l'imagination slave... J'ai vu de M. Kotera des arrangements d'expositions, des villas et des intérieurs qui m'ont enchanté...Mais dès que par une baie s'encadrait un coin de ciel tchèque ou un angle de Hradchin, je pensais aux villages slovaques, à la délicieuse cuisine bariolée du musée ethnographique de Prague et le même regret me poignait. Les greffes les plus audacieuses et les plus habiles n'auront jamais pour moi l'intérêt du vieil arbre rejetant de jeunes pousses par ses racines. J'aime certes mieux qu'aujourd'hui produise le style d'aujourd'hui que des pastiches comme à Saint-Vit, mais ce style d'aujourd'hui pourquoi ne se localiserait-il pas et ne se ferait-il pas tchèque aussi bien qu'y sont arrivés les styles d'hier?

WILLIAM RITTER.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Les deux faces de la médaille. — Nous trouvons dans le *New-York American* (18 août), sous la signature de M. Henri Pene du Bois, cet article, que nous traduisons littéralement, sans y joindre aucun commentaire.

Willy et Remy de Gourmont sont les deux faces de la médaille littéraire du Paris d'aujourd'hui. Willy grimace un peu (1). Son nom, qui est Henry Gauthier-Villars, n'a pas paru dans les lettres avant 1884, mais à ce moment son essai sur Mark Twain le rendit tout à coup fameux. Alors, pour fuir les éloges de la critique littéraire, Henri Gauthier-Villars se réfugia sous divers pseudonymes: Jim Smiley, Lemice-Terrieux, Willy. Ce dernier est demeuré collé à sa personne.

Il est grand, vigoureux, avec de clairs yeux bleus. Il est chauve. « Il serait, dit-il, inutile de vouloir le nier, » car il se blague lui-même tout comme il blague les autres. Etant extrêmement instruit et aimable, il n'a nul besoin de poser pour ces deux qualités. Ce qui lui agrée, c'est de mêler dans ses écrits à la plus grave érudition la plus immense et la plus imprudente fantaisie que l'on puisse imaginer.

Doué comme nul autre au monde pour la critique musicale, il exerce surtout son talent dans ce genre en faisant des jeux de mots. Ils sont d'ailleurs inimitables et témoignent chez lui d'une sorte de génie. Il est marié et appelle sa femme Colette. Vous croyez que c'est

(1) ?. — Le texte semble fautif: *Willy's grimaces a little.*

un diminutif de son nom véritable. Nullement. C'est celui qu'elle reçut de sa famille. Elle est jolie, gracieuse et spirituelle. Ils sont inséparables.

Sous les bords plats de son large chapeau de soie (il porte des chapeaux dans le genre de M. William M. Chase), Colette apparaît invariablement à son côté. Très fier de cela, Willy pense néanmoins que ce mutuel amour est trop précieux pour être livré aux commentaires du boulevard, et il affecte une passion pour Polaire. C'est la plus charmante actrice de Paris; elle parle un argot des plus pittoresques et sa danse est un art.

Les louanges de Willy ont fait sa fortune. Les promeneurs du Jardin de Paris, où elle joue et où elle chante, parlent d'elle, de Willy et de Colette comme d'un mystérieux et inexplicable ménage à trois, mais ceux qui les connaissent savent que c'est pure imagination. Les livres de Willy se sont si bien vendus qu'il se sent obligé de continuer à enrichir son éditeur. Il dit: « Ollendorff est habitué à la fortune, maintenant; je ne puis le lâcher. »

Ollendorff lui disait l'autre jour: « Nous ne dépensons pas assez d'argent. Nous avons l'air d'avares. Achetez un automobile ou persuadez à trois grands peintres, dont les prix sont connus pour être exorbitants, de peindre vos portraits, à vous, à Colette et à Polaire. » C'est pour cela que Willy, par Boldini, et Polaire, par La Gandara, ont figuré au Salon. Mais où est le portrait de Colette? Il avait été peint par J.-E. Blanche, mais l'artiste eut vent du plan d'Ollendorff, au dernier moment, et il regimba. Il refusa donc d'envoyer le portrait au Salon. Il est à la New Gallery, à Londres.

J'ai demandé à Willy de me faire de lui-même une sérieuse esquisse. Il m'a envoyé ceci: « Willy est un blond, avec peu de cheveux, bon enfant, impertinent (1), irrespectueux, avec de grosses lèvres, l'œil myope, mais toujours frais. Il a beaucoup de succès auprès des femmes et ne le cache pas. Il a, sur la musique, de délicieusement vagues notions. »

Mais je me refuse à imprimer le reste et à me faire le complice de son art de mystifier le monde.

Comme les moralistes ne sont pas d'accord sur le mérite de ses romans, il a cité, dans l'un de ses essais, cette phrase d'un écrivain anglais de jadis, d'un très lointain jadis: « La morale est le refuge de ceux qui ne comprennent pas la beauté. »

§

Remy de Gourmont mène la vie d'un moine dans un couvent d'Asie.

(1) Comment retrouver le ton de Willy? Que l'on traduise à son gré *babyish, foppish, slight.*

Il travaille sans cesse. Il n'est pas grand. Ses yeux sont bleus et clairs. On le rencontre sur les quais, le matin, en extase sur le spectacle harmonieux que donnent, à cette heure, le ciel et l'eau, les pierres et les bateaux. Il aperçoit un livre de Taine dans une boîte. La reliure est vulgaire, mais une araignée y tisse sa toile, et il admire son égalité.

Taine dirait que l'intelligence est un produit normal du cerveau. M. de Gourmont ne trouve pas. Il dit que c'est un accident. L'intelligence est inapte à percevoir la réalité. C'est pourquoi, elle a inventé la métaphysique, la religion et la morale. L'araignée disparaît. M. de Gourmont remonte la rue des Saints-Pères. Il demeure là dans une vieille maison parmi de jeunes arbres. Le vestibule est orné d'une ancienne tapisserie aux fils d'or.

Il revêt une robe de velours noir et s'assied à sa table. Les livres l'entourent, en piles ou sur des rayons. On voit aussi un cabinet de Boule, des tableaux, des gravures, une Bacchante en bronze. Il roule une cigarette, fume, boit du thé, travaille. Il travaille ardemment. Il est rédacteur en chef de la *Revue des Idées* et le chroniqueur attitré du *Mercure de France*. Dans l'une des revues, il dit ce qu'il pense des événements du jour; dans l'autre, des événements du temps passé. Il a écrit des romans, des contes, des livres d'essais, des poèmes.

Il était bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, quand il fut révoqué pour avoir écrit un article en faveur de l'alliance de la France et de l'Allemagne. Il a le savoir précis d'un Bénédictin et se plaît aux phrases de beau style. Il est un puits de science et a défendu dans *le Chemin de velours* les Jésuites contre Pascal et leurs autres détracteurs. C'est un créateur, mais son plus grand plaisir est la critique.

Sa hardiesse, pleine de dédain, est merveilleuse. Il m'envoya cet autographe où l'on reconnaîtra le charme particulier de sa philosophie: « L'injustice est l'œuvre de la nature elle-même. La richesse est une injustice, et la beauté en est une autre, et plus grave. La beauté est une injustice essentielle, comme l'intelligence, comme tous les dons qui rendent un être supérieur aux autres. Soyons injustes, mon ami, souffrons de l'injustice, mais soyons libres. »

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

Un mot sur Robert-Louis Stevenson (1). — La mort de R.-L. Stevenson priva la littérature anglaise du plus charmant et

(1) Les études de Marcel Schwob et de M. George Grappe, les traductions de MMmes B. Lowe et E. La Chesnais, de MM. Art et Teodor de Wyzewa, ont fait connaître en France l'œuvre de R.-L. Stevenson. Il nous a paru intéressant de rapporter le jugement d'un compatriote équitable, M. Arthur Symons.

du plus sympathique écrivain de notre temps. C'était un artiste dédaigneux, amoureux de style, et, pour ainsi parler, d'une manière passionnée ; il était cependant populaire. Surtout connu comme auteur de livres d'aventures pour les enfants, il était la lecture favorite de ceux qui n'aiment que les formes les plus littéraires de la littérature. Peu de jours après que la nouvelle de sa mort arriva en Angleterre, les journaux rivalisèrent entre eux, le comparant à Montaigne, à Lamb, à Walter Scott, à De Foe, et il était non seulement comparé, mais même préféré. L'éloge sans discernement est le plus détestable service à rendre à un ami ; mais pour le cas présent les louanges sont méritées et l'on peut essayer de voir plus exactement et plus justement ce que sont ces qualités si dignes d'applaudissement et la force de l'admiration qu'elles peuvent requérir.

Stevenson nous donne quelque part certains de ses essais comme étant « seulement les lectures d'un vagabond littéraire ». Et, en vérité, il était toujours cela, un vagabond littéraire ; c'est le secret de beaucoup de son charme et de beaucoup de sa faiblesse. Il errait, vagabond littéraire, à travers le monde, à travers la vie, à travers la littéraire figure d'aventurier, avec tout le charme irresponsable et irrésistible du vagabond. Le lire, c'est partir chaque fois pour un nouveau voyage, le long d'un chemin clair et séducteur, par un joyeux matin de printemps. Tout peut arriver, ou rien ; l'air est plein de la gaieté des chances possibles. Et dans cette hilarité du sang, sans raison et extravagante, toutes les philosophies se fondent en ces deux lignes minces que *le jardin des vers pour les enfants* garde pieusement pour nous.

Le monde est si gonflé d'un infini de choses que tous nous devrions être heureux comme des rois.

Stevenson transforme la vie en un perpétuel jour de fête, et personne n'a jamais exprimé avec un abandon plus joyeux le charme d'aller, comme dans les vers de Rimbaud :

> Loin, bien loin, comme un bohémien
> Par la nature heureuse, comme avec une femme.

Dans son exagération exquise, c'est l'optimisme d'un invalide dû à la connaissance douloureuse que la santé et les plaisirs de la santé sont les vrais biens et les seuls importants dans la vie. La plupart de ceux qui ont écrit d'une manière séduisante sur l'air ouvert de ce que nous appelons les choses naturelles et florissantes ont été des malades : Thoreau, Richard Jefferies, Stevenson.

L'homme fort a le temps de s'occuper d'autres choses, il peut s'abandonner à des pensées abstraites sans avoir une élancée au cerveau, il peut poursuivre objectivement les conséquences morales de l'action, il n'est pas condamné aux seuls éléments de l'existence. Et

dans sa calme acceptation des privilèges de la santé ordinaire, il ne trouve aucune place pour cette extase lyrique des actions de grâce qu'un jour clair ou une nuit tranquille éveille chez le malade. La fièvre et la langueur habituelles dans le sang du malade, cela compte pour quelque chose dans l'œuvre de Stevenson, et se trouve à la source d'une part de son charme.

Son art, dans tous ces essais et histoires extravagantes où il met sa vraie personne, est un art romantique de même que dans l'essai sur *les Voyages à pied* et dans *l'Histoire du jeune homme aux Tartes à la crème*. Stevenson s'intéressait passionnément au peuple, mais il y avait quelque chose d'un peu féerique et de fou autour de lui, comme autour d'un être ensorcelé, un être qui ne serait pas actuellement humain, qui n'aurait pas une âme humaine, et qui s'intéresserait avec passion aux fortunes diverses de ses compagnons sur terre comme un qui ne serait pas entièrement semblable à eux. Il pensait que la vie est le jeu le plus absorbant et le plus amusant, mascarade dans laquelle il aimait à regarder derrière un masque, dans le chemin tortueux et coloré qu'il se faisait au milieu de la parade. C'est seulement dans la dernière période de sa vie qu'il vint à réfléchir sur la réalité de la nature humaine, et même alors c'était surtout le pittoresque du caractère et l'adaptabilité aux caprices humouristiques du moment qui l'intéressaient.

Il n'était vraiment jamais lui-même que sous quelque déguisement fantastique. Depuis *le Pavillon sur les Links* jusqu'au *Dr Jekill et Mr Hyde*, il joue avec des hommes et des femmes comme un enfant joue au kaléidoscope, les employant capricieusement et joyeusement comme des couleurs, quelquefois comme des symboles. Avec une merveilleuse et artificielle manière, magicien qui ressusciterait non pas les hommes eux-mêmes, mais les ombres des disparus, il réveille certains fantômes effrayants et cependant agréables, qui gambadent entre les simples êtres de chair et de sang, portant avec eux les plus étranges « vents du ciel et souffles de l'enfer ». Ou plutôt, comme le dit Beddoes, Stevenson était « fatigué de n'être qu'humain ». Ainsi il n'y a pas de femmes dans ses livres, pas d'amants, mais seulement le leurre des trésors cachés et la passion des aventures. C'étaient les accidents et les curiosités de la vie qu'il aimait, et la vie comme un tableau étrange, ses confusions heureuses, ses fantasques malheurs, les coups improbables de la fortune, ses cruautés quelquefois, et la touche de folie qui s'y trouve à de certains moments. Il avait un mépris impatient pour le vrai, pour les tentatives de voir les choses comme elles sont et de les représenter ainsi. Ces affaires ne l'intéressaient pas.

Mais on vous dit que c'est par le style surtout que Stevenson doit vivre, et que les noms de Lamb et de Montaigne peuvent être pro-

noncés comme ceux de ses égaux. Le style était certainement une préoccupation constante de Stevenson, et il nous a rapporté comment, dans sa jeunesse, il s'entraîna à l'emploi de la langue, et comment, ainsi qu'il le dit dans une phrase significative, il « vivait avec des mots », comme un « qui jouerait le singe diligent d'Hazlitt, de Lamb, de Wordsworth, de sir Thomas Browne, de Foe, d'Hauthorne, de Montaigne, de Baudelaire, et d'Obermann ». Il était résolu dès le commencement à rejeter ce qui était déjà établi dans le langage, à combiner les mots pour lui-même comme ils n'avaient jamais été employés; et par son travail et sa bonne fortune, il forma pour son usage personnel une manière singulièrement engageante, pleine de charme, de fraîcheur et de flexibilité, avec une certaine chaleur humaine dans les mots. Mais c'est chose impossible que considérer le style dans l'abstrait oubliant ce qu'il exprime; car le vrai style n'est pas la robe, mais la chair même de la pensée inspiratrice. La tendance de Stevenson, comme celle de ses admirateurs, était plutôt l'oubli de cette verité simple et quelquefois gênante. Mais en le comparant aux grands noms de la littérature, nous ne pouvons que sentir toute la différence et tout ce que la différence veut dire, d'une grande intelligence et d'un esprit vif. La simplicité haute et familière de Montaigne, l'humeur subtile et tragique de Lamb sont toutes deux sur un plan beaucoup plus élevé que les douces et attrayantes et capricieuses confidences de Stevenson. Et au-dessous de ce qui peut paraître insignifiant en ces deux génies, il y a une grande force intellectuelle, une largeur de sagesse qui rend ces deux charmants écrivains, non seulement charmants, mais encore grands. Stevenson reste charmant, sa personnalité véritablement originale et exquise n'a pas la force et la profondeur du génie. Et tel qu'il était, il nous fut entièrement donné: on ne sent pas chez lui, comme avec les écrivains véritablement grands, de la force réservée, des richesses infinies où puiser encore. Avec une certaine séduction de la forme, qui lui est bien personnelle, il reste cependant, avec Borrow et Thoreau, parmi ces hommes secondaires de la littérature, qui nous requièrent avec plus de fascination instinctive que les plus grands écrivains: ainsi que dans une femme, une certaine grâce capricieuse et bohémienne fait quelquefois bondir tout notre sang plus intimement et immédiatement que la perfection auguste de la beauté classique. Il est de ces écrivains qui nous parlent en termes faciles, avec qui nous pouvons échanger nos affections. Nous ne pouvons pas nous confier à Shakespeare, à Balzac, même pas à Montaigne, à cause de la hauteur, de la profondeur de l'auteur et de la dignité de la sagesse dans ses pages « riantes » (pour employer le mot de Stevenson). Mais George Borrow rend celui qui subit son charme un peu impropre à la civilisation, un peu mécontent des salons; Thoreau conduit sa victime volontaire à l'aus-

térité ardente des bois ; et Stevenson éveille dans le cœur quelque chose de l'éternelle romance, et même chez le plus conventionnel. C'est une chose surprenante et merveilleuse de donner tels plaisirs, d'appeler telles émotions correspondantes, c'est un don que nous acceptons avec plus de joie que beaucoup d'autres cadeaux plus solides. Mais être notre vin et notre chanson pour une soirée de fête n'est pas, après tout, la plus belle forme de service ou le plus noble ministère de la joie. Il est nécessaire de distinguer dans ces généreux et dangereux enthousiasmes, comme il est nécessaire de juger avec équité le caractère d'un ami : aimons notre ami, avec toutes ses insuffisances ; qu'il soit encore plus aimable à cause d'elles, si la chance le veut ; mais il est préférable de savoir la vérité avant de la remplacer par un mensonge aimable. Stevenson captive le cœur, et c'est pour cela qu'on est en danger de lui faire tort par un éloge sans discernement. Rendons-lui justice, il n'aurait demandé que la justice. C'est déshonorer les morts qu'honorer leur mémoire avec quelque chose de moins absolu que la vérité.

ARTHUR SYMONS.

Traduit par JACK COLEN *et* LOUIS THOMAS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

A. de Dion : *Montfort-l'Amaury. Monuments et Souvenirs ;* Tours, Imprim. Deslis 1 50

E. Siou-Gelley et G. du Wallon : *L'Ile Saint-Louis à travers les siècles :* Ed. Pierrot 1 50

Histoire

Dr Cabanès : *Le Cabinet secret de l'Histoire ;* Albin Michel, 4 vol. 20 »

C.-L.-L. Cœur Créole : *Saint-Pierre-Martinique, 1635-1902. Annales des Antilles françaises, journal et album de la Martinique. naissance, vie et mort de la cité créole, livre d'or de la charité ;* Berger-Levrault 7 50

Capitaine Curey : *L'Artillerie japonaise ;* Berger-Levrault 3 »

Ch. Forteau : *Jean Alleaume, maire d'Etampes, 1664-1667 ;* Daragon 1 50

H. Guigon : *La Succession des bâtards dans l'ancienne Bourgogne, et Chartes de l'Abbaye de Saint-Etienne de Dijon de 1385 à 1394 ;* Dijon, Nourry 3 50

A. Giraud-Teulon : *Les Origines de la Papauté ;* Alcan 2 »

G. Hermant : *Mémoires sur l'histoire ecclésiastique du XVII^e siècle*, t. II, 1653-1655 ; Plon 10 »

L. Hugueney : *Les Clubs dijonnais sous la Révolution, leur rôle politique et économique ;* Dijon, Nourrit 4 50

Jaucourt : *Correspondance du comte de Jaucourt avec le prince de Talleyrand pendant le Congrès de Vienne ;* Plon 7 »

Vic. L. de Montravel : *Histoire généalogique de la maison de Tardy de Montravel ;* Lyon, Lardanchet 50 »

E. Texier : *Etude sur la cour ducale et les origines du Parlement de Bretagne ;* Rennes, Plisson et Hommay 4 »

Ch. Vallette : *Les Biens du clergé et le budget des cultes ;* Berger-Levrault 2 »

Philologie

Thomas B. Rudmose-Brown : *Etude comparée de la versification française et de la versification anglaise. L'Alexandrin et le Blank Verse ;* Grenoble, Allier 3 50

Philosophie

Dr Ed. Claparède : *Congrès international de Philosophie, IIe session, tenue à Genève du 4 au 8 septembre 1904 ;* Genève, Kündig » »
François David : *Esquisse de la science du bonheur ;* Giard et Brière 3 60
Théod. Gomperz : *Les Penseurs de la Grèce, II,* trad. de l'allemand par Aug. Reymond ; Alcan 12 »

Psychologie

A. Binet : *L'Année psychologique,* t. XI ; Masson 15 »

Poésie

Dathan de Saint-Cyr : *Les Animaux ;* Librairie Française 3 50
G. Doublet : *Le Keepsake d'Antoine Godeau, évêque de Vence ;* Nice, Impr. Malvano 1 60
Estienne : *Les Symphonies poétiques ;* Sansot 3 »
Jean Fontanilles : *Rêveries et Réveils ;* Soc. fr. d'imprimerie » »
Fernand Hauser : *La Maison des Souvenirs ;* Messein 3 50
Eugène Lambert : *Vercingétorix ;* Daragon 1 »
Henri Martineau : *Les Vignes mortes ;* Niort, Clouzot » »
Louis Raymond : *A voix basse ;* « Le tout Lyon »
Léon Soulié : *Au cœur de l'Ombre ;* Bibliothèque indépendante 3 50

Publications d'art

Abbé Hector Gevelle : *Un cours d'Esthétique artistique dans les classes supérieures d'humanités anciennes ;* Enghien, Spinet » »

Roman

B. Balley : *Les Parvenus ;* Dujarric 3 50
L. Boulé : *Tourterelle ;* Plon 3 50
Félicien Champsaur : *L'Ingénue ;* Douville 3 50
Max et Alex Fischer : *Avez-vous 5 minutes ?* Flammarion » 60
H. de Fleurigny : *Le mauvais Charme ;* Méricant 3 50
Adolphe Pieyre : *L'Epreuve ;* Librairie Molière 3 50
H. Scheffler : *Les Chardons ;* Nice, Barral » »

Sciences

M. Despaux : *Explication mécanique de la Matière, de l'Electricité et du Magnétisme ;* Alcan 4

Sociologie

Léon Bollack : *Comment et pourquoi la France doit renoncer à l'Alsace-Lorraine ;* Taride 1 »
A. Hamon : *Socialisme et Anarchie ;* Sansot 3 50

Voyages

Pierre de Bouchaud : *Etapes italiennes ;* Sansot 1 »
J. Maistre : *Mœurs et Coutumes Kabyles ;* Montpellier, imprim. de la manuf. de la Charité 1 »
G. Vayre : *Au Maroc. Dans l'intimité du Sultan ;* Librairie univers. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Sur le Japon. — *Redde Cæsari... (suite).* — Lamartine. — Un ouvrage préraphaélite. — Les auteurs français en Angleterre. — Le Sottisier universel.

Sur le Japon. — Notre collaborateur M. Jean Norel nous adresse la lettre suivante, à propos de l'article de M. Félix Régamey, paru dans notre dernière livraison.

18 septembre 1905.

Cher monsieur Vallette,

Je viens de lire, avec un vif plaisir, le vibrant article que M. F. Régamey a publié dans le dernier « *Mercure* », en l'honneur du Japon victorieux. Je demande qu'il soit accordé d'y ajouter quelques mots, à l'auteur du seul article de revue sympathique aux Japonais, paru à un moment où le Japon n'avait pas encore remporté sa première victoire.

Je souscris pleinement à tout ce que son ardente sympathie a dicté à M. F. Régamey. Je pourrais enrichir encore la louange ; mais le moment me semble mal opportun.

M. Régamey prend vivement à partie diplomates, missionnaires et mercantis ; il a cent fois raison. Il est cependant bien indulgent pour le journaliste qui a contribué, dans une si grande part, à fausser l'opinion française. Son indulgence lui viendrait-elle de la puérile découverte qu'a faite ce journaliste, en imputant à la fragile poupée qui a nom : Madame Chrysanthème, d'avoir perverti le jugement français? Cela me paraît simplement une manière ingénieuse de rejeter ses propres torts sur autrui. Quant à la véritable cause qui a suscité en France, dès le début de la guerre, une croisade unanime contre le Japon, il n'est pas un homme de bon sens, fût-il de pénétration minima, qui puisse se méprendre sur sa nature. Cette cause, c'est l'argent ; il fallait coûte que coûte sauver la caisse ou laisser croire qu'elle ne courait aucun risque, ou encore, si ce risque se présentait, créer un courant d'opinion capable de jeter la France dans l'aventure. Il n'y a pas, dans une société d'où le goût de la pauvreté a si totalement disparu, d'argument plus solide que l'argent. Il peut aujourd'hui tout obscurcir, tout voiler, et M. Ch. Maurras vient de dire, dans un beau livre, le danger que ce corrupteur incoercible et charmant fait courir à l'intelligence, dans un proche avenir.

Pauvre Chrysanthème ! Ce n'est cependant pas elle qui a inventé le rapport Kodama. Comment a-t-on pu prendre ce joujou littéraire pour autre chose qu'une amusette? « *Moi, le Japon, et comment je l'ai vu* », la formule était cependant assez claire. Il faut une jolie dose de naïveté pour avoir accepté que « Chrysanthème » représentât la femme japonaise. Pourquoi pas *Nana* ou la *Fille Elisa* comme la personnification de la femme française? Ceux qui ont commis une erreur aussi grossière n'ont à s'en prendre qu'à eux-mêmes.

J'applaudis, cependant, M. Régamey de dénoncer avec indignation les malhonnêtetés littéraires de M. P. Loti. Il n'en reste pas moins que la méprise du public sur le fond de ce livre est un signe éclatant de sa superficialité. L'anecdote que M. Régamey emprunte, avec complaisance, au livre de M. de Guerville suffit, à elle seule, à établir l'excessive crédulité, même des personnes cultivées, dès qu'elles professent le dogme, commode mais ingénu, d'une supériorité *a priori* de l'Occident sur l'Orient. Je ne veux pas mettre en doute son authenticité ; elle est trop jolie, trop bien faite, pour s'ajuster à la majorité des lecteurs et elle tient si bien sa place dans un livre sur le Japon, au moment où il est congru de tout dire sur ce pays. Heureux ceux qui ont des loisirs par ce temps de bavardage ! Je dirai toutefois ceci : J'ai vu le Japon, pour la dernière fois, en 1900 — cela ne remonte pas au Déluge ; pendant les neuf années que j'ai vécues en Extrême-Orient, dans les nombreux séjours que j'ai faits à Nagasaki, jamais il n'est venu un seul instant à l'esprit de l'un de nous, mes camarades et moi, de nous informer de Mme Chrysanthème. Nous savions si bien que Prune, Chrysanthème et Sucre n'étaient que les jouets d'un esprit ingénieux ! Je peux affirmer encore, car Nagasaki n'avait plus de secrets pour nous, que, tout au moins jusqu'en 1900, il n'y existait aucun guide, Nippon ou faux Nippon, qui exerçât l'industrie d'exhiber aux nobles Occidentaux une « Chrysanthème » d'emprunt. La raison péremptoire en est, qu'à ce moment, aucun Japonais du Japon n'avait ouï parler de Loti ou de quelqu'un des siens. Il se peut bien, en fin de compte, que la bêtise d'Occident, à force de frapper à la porte, ait réussi à lever une industrie aussi lucrative. Peste ! cinquante dollars pour approcher une mousmé aussi oblitérée ; les prix ont diablement haussé depuis notre départ. Mais les fortes sommes donnent tout à fait grand air aux plus stupides histoires.

Tout cela ne revient pas à dire que la fiction de Loti ne repose sur aucun fond de vérité. La coutume existe bien à Nagasaki, chez un petit nombre de familles pauvres, exerçant en somme, de père en fils, une profession lucrative, exactement définie dans le dictionnaire de l'Académie française, de marier les jeunes filles aux étrangers qui consentent à déposer leur dot entre les mains paternelles. Un vil-

lage, du nom de Inaya ou d'Inassa, proche de Nagasaki, était presque exclusivement composé de ménages d'officiers russes. Loti a simplement transporté son écritoire et ses pinceaux au milieu de ce monde interlope.

Tant pis pour ceux qui ont voulu voir tout le Japon sur ce fragile écran de soie! Je conclus donc que la superficialité de l'esprit français, l'ignorance, la crédulité et la vanité la plus sotte, mêlées à l'intérêt le plus médiocre, ont été les seules véritables causes de la méprise. Et quand on parle de superficialité, les exemples abondent. M. Régamey ne parle-t-il pas lui-même, dans son très bel article, de la « *Stupidité chinoise* »? Comment concilier une admiration aussi profonde pour le peuple japonais avec cette opinion sur la « *Stupidité chinoise* »? Cela me confond. Serait-ce parce que la Chine n'avait pas d'armée permanente en 1895 et qu'elle s'est laissé battre? Patience; elle est occupée à se forger cet outil mignon.

Un mot encore et je termine. M. Régamey constate que « seul le *Gil Blas*, depuis l'ouverture des hostilités, tout en restant bien français, n'a cessé de montrer le fort et le faible des belligérants, sans une défaillance et sans qu'une seule fois ses prévisions aient été démenties par les événements ». Je regrette que M. Régamey, qui professe une si haute estime pour le Japon, n'ait pas eu connaissance des seules pages qui aient rendu, dès le début, justice à ce pays. Ces pages, je les ai écrites dès le mois de mars 1904; si je fais entendre cette faible protestation, c'est que ce fut, alors, tout à l'honneur du *Mercure* d'avoir accueilli et osé insérer un article (1) qui détonnait si étrangement parmi le concert d'insanités de la presse française, presque tout entière, contre la nation japonaise.

M. Régamey pourra encore parcourir utilement les articles que j'ai publiés dans l'*Européen* d'abord, puis dans le *Courrier Européen*, pendant le cours de la guerre. Je me permettrai de lui indiquer, pour finir, les pages que le *Mercure* voulut bien accueillir en janvier 1905, après la chute de Port-Arthur.

Il pourra ainsi se convaincre que nous avons été au moins deux, dans toute la presse française, à prédire exactement ce qui devait arriver. J'ose faire l'aveu que c'est une déception pour moi d'avoir passé inaperçu auprès des trop rares personnes qui, avec M. F. Régamey, connaissent le vrai Japon et qui, ayant cette connaissance, lui ont voué une vive admiration.

Veuillez excuser cette trop longue lettre et agréer, avec mes remerciements, l'expression de ma respectueuse sympathie.

JEAN NOREL.

§

Redde Cæsari... (*suite*). — M. J. Joseph-Renaud nous adresse le billet suivant :

Cher Monsieur Vallette,

A propos de *bitter*, je renvoie M. Vielé-Griffin au dictionnaire classique Elwall, page 89; il y lira, en 3e sens du mot *bitter* :

« Liqueur : bitter. » Et en 4e sens : « Absinthe ».

Je tiens peu à la pauvre plaisanterie qui cause cette controverse inattendue, mais le mot *bitter* n'en est pas moins un nom anglais ou anglicanisé d'apéritif...

Croyez à mes sentiments les meilleurs.

J. JOSEPH-RENAULT.

§

Lamartine. — Sous le titre : *Lamartine de 1816 à 1838, Elvire et les « Méditations »*, par Léon Séché, nous publierons en novembre un ouvrage composé avec de nombreux documents inédits. Voici le sommaire des chapitres :

Histoire de ce livre.

I. La mère de Lamartine.

(1) Cet article était si exact que la *Revue de Paris* vient de publier ces jours-ci des pages sur « *Les Origines exactes de la guerre russo-japonaise* » qui en reproduisent toutes les assertions. L'éminente Revue ne fait que découvrir tardivement la vérité.

II. Julie Bouchaud des Hérettes.

III. Elvire.

IV. Les Sources littéraires des *Méditations*.

V. Les Manuscrits de Lamartine : *les Méditations*, *le Chant du Sacre*, *le Dernier Chant de Childe Harold*, *les Harmonies*, variantes et fragments inédits.

VI. Lamartine et les deux Cénacles : ses relations avec Nodier, Victor Hugo, Vigny, Sainte-Beuve, Barbier, Musset, Guttinguer, etc.

VII. Epilogue : La Tombe d'Elvire.

VIII. Appendice : Un Précurseur de Lamartine, Charles Loyson, d'après sa Correspondance inédite.

Le volume paraîtra en in-8, à 7.50 l'exemplaire, et il sera tiré sur papiers de Hollande, Chine et Japon, un nombre d'exemplaires *strictement limité à celui des souscripteurs*. Nous prions donc ceux de nos lecteurs qui désireraient recevoir cet ouvrage sur grand papier de vouloir bien nous en informer dès maintenant. Passé le 15 octobre, il serait trop tard.

Ces exemplaires seront illustrés des planches suivantes :

I. Portrait d'Elvire, en couleur et à la poupée, d'après la miniature d'Elouis, appartenant à M. Léon Séché.

II. Portrait de la mère de Lamartine, d'après une miniature du château de Saint-Point.

III. Vue du Castel du Plessis-la-Musse, } dessinées
IV. L'église de Saint-Paterne, près Tours, } à la plume par
V. La maison de Charles à Tavers (Loiret), } Jacques Pohier.

VI. Portrait de Charles, d'après un pastel inédit.

VII. Portrait de Lamartine, d'après le buste en marbre de David d'Angers, appartenant à M. Chéramy.

VIII. Portrait de Lamartine enfant, d'après un crayon inédit, appartenant à M. Chéramy.

IX. Portrait de Charles Loyson, d'après une eau-forte de Flameng.

X. Fac-simile d'une lettre inédite de Julie Bouchaud des Hérettes au consul Lebrun.

XI. Fac-simile d'une lettre inédite du consul Lebrun au préfet de la Loire-Inférieure.

XII. Tableau généalogique et armoiries des Bouchaud.

Les prix des volumes en grands papiers sont ainsi fixés :

Hollande..... 25 francs.
Chine..... 30 —
Japon..... 40 —

§

Un Ouvrage préraphaélite. — M. Holman Hunt, qui fut un des trois fondateurs de la « Fraternité Préraphaélite », va très prochainement publier, chez l'éditeur Macmillan, un important ouvrage illustré, en deux volumes, sur les origines et le développement du curieux mouvement de rénovation artistique auquel il prit part. « Je ne puis compter, écrit l'auteur, que sur le charme de mon sujet en parlant d'hommes qui ont cherché le moyen de donner une perfection et une beauté nouvelles à la vie et qui se l'enseignaient les uns les autres. La manière dont nous concevions nos vues par-

ticulières et l'ordre selon lequel se groupèrent ceux qui vinrent à nous, les facultés et le caractère de chacun d'eux, nos consultations et nos décisions, tout cela ne sera intelligible que lorsqu'on comprendra dans quelles conditions se trouvaient les jeunes artistes vers le milieu du XIXe siècle, quand les futurs membres du mouvement préraphaélite n'étaient encore que d'adolescents étudiants. » Cette question des préliminaires et du début de ce mouvement a été résolue de façons diverses et contradictoires, et c'est pourquoi l'auteur, sans aucune intention de polémique, insiste sur la nécessité d'apporter ses opinions et des documents irréfutables pour mettre un terme à d'inutiles controverses.

§

Les Auteurs français en Angleterre. — Le récit fantastique du professeur Gabriel Tarde, qui parut après la mort de l'auteur, sous le titre de *Fragments d'Histoire future*, vient d'être traduit en anglais et sera publié, avec une curieuse introduction de H. G. Wells, par l'éditeur Duckworth.

Les poètes du XVIe siècle ont fait les récentes délices d'un homme d'Etat anglais. En effet, « rendu à ses chères études » après avoir été sous-secrétaire d'Etat à la guerre et *Chief secretary* pour l'Irlande, M. George Wyndham, tout en conservant son siège au Parlement, annonce un ouvrage sur *Ronsard et la Pléiade avec des exemples des vers de Ronsard et quelques traductions selon la métrique originale*. Mr. Wyndham s'était chargé déjà d'une réimpression du *Plutarque*, de North, dans les *Tudor Translations*, et il a publié en 1898 une édition critique des *Poèmes* de Shakespeare. En outre, il occupe les fonctions de directeur de la Compagnie des chemins de fer Londres Chatham et Douvres.

§

Le Sottisier universel. — Nous recevons le billet suivant :

Pour votre sottisier :

« Est-il donc impossible de suivre deux routes en même temps, et faut-il, hélas! toujours choisir? »

Mercure de France, n° 192, page 551. Parions que vous ne l'insérerez pas.

UN ABONNÉ GRINCHU.

Quelques glanes :

Il était pensif et cela sans cause apparente. — *L'Éclair*, 29 août.

Si la France n'avait pas su que la moindre tentative en faveur de la Russie mettait sa flotte en présence de la nôtre (la flotte anglaise), elle eût été engagée d'honneur à intervenir en faveur de son alliée. — *Daily Chronicle*, traduit par *l'Eclair*, 31 août.

Le Major Taylor vit tranquillement à Chicago, où il s'est retiré avec sa femme, sa fille et le père de cette dernière. — *L'Echo de Paris*, 8 septembre.

Fornicateur : celui ou celle qui fornique.
Forniquer : commettre le péché de fornication.
Fornication : commerce illégitime.
Quicherat, *Dictionnaire français-latin*, revu par Châtelain, 36e édition.

MERCVRE

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

—

Une antique tradition pieuse, lorsque s'est tue à jamais la voix d'un poète, nous enseigne de dégager, dans le concert confus des universelles apparences, des paroles et des attitudes de douleur et de deuil; il semble, à chaque fois qu'est tombé un héros harmonieux du verbe et de la pensée, que le caractère suprême dont son génie l'a marqué aux yeux de ses contemporains ait assez profondément participé des forces mystérieuses de la Nature pour qu'elle aussi se lamente qu'un homme ait disparu de la présence des vivants. Les monts et la mer de Sicile retentissent d'invocations véhémentes depuis que le fervent Moskhos a convié le chœur des grandes Muses affligées à gémir avec lui sur la mort soudaine de Biôn. Le son des chansons rythmées ne se dissout jamais à la façon des impalpables poussières qu'un souffle du vent anéantit, mais il survit latent, au fond des mémoires un instant éblouies; il se mêle obscurément à la forme des sentiments et des résolutions; il règle les actes par lesquels l'humanité, captive de maints espoirs, gouverne les choses environnantes, tente de dompter les choses lointaines, d'enchaîner les éléments. Les disciples et les amis fidèles seuls conservent le privilège de susciter, à leur vouloir, une réapparition familière des gestes, de la figure et de la voix. Les grandes ombres qui ensevelissent la matière corporelle ne sont pas denses à ce point qu'un appel persévérant ne les pénètre; elles se séparent, elles se dissipent; une lumière nouvelle, plus pure, éclate et inonde de son rayonnement la face devant les yeux reformée et dressée de

celui dont les timides et les sceptiques à l'âme froide se sont contentés de pleurer le trépas.

Quand nous nous arrêterons sur les bords de l'océan ténébreux où vous venez de vous éloigner, ô Maître, ô notre grand Ami, pour goûter à votre tour, au fond des belles îles ignorées, un éternel repos et la joie ininterrompue d'un silence harmonieux, ce ne sera point un illusoire fantôme qui se lèvera devant nous pour une heure. Nous vous verrons vous-même tel que nous vous vîmes sur cette terre, enthousiaste et persuasif, et toujours brûlant d'une éloquence docte, convaincue et cordiale.

Nul comme lui, José-Maria de Heredia, nul aîné ne sut accueillir, plein d'une bonté égale, les débutants à qui ses conseils fraternels se prodiguaient avec sympathie. Qui donc, parmi ceux-là si nombreux à qui sa maison s'est ouverte, a pu perdre le souvenir des premières minutes de sa première visite? Lorsque, défaillant presque de crainte et de respectueuse incertitude, le nouveau venu s'était laissé introduire dans un vaste et clair cabinet carré, sonore de voix éclatantes et joyeuses, il eût été saisi d'un vertige étrange et décevant, si le Poète, suspendant d'un geste quelque dissertation tumultueuse, ne fût presque d'un bond accouru vers lui, le pressant de propos de bienvenue, dont l'abondance et la précision donnaient à l'esprit anxieux à la fois et ravi le loisir de se reprendre, d'admirer, de comprendre tout d'un coup et d'aimer cet homme révélé entier dans son mouvement de cordialité franche et de chaud accueil. Tout de suite, on se sentait une place assignée parmi des amis; il semblait qu'on se trouvât devant un frère, à peine plus âgé, mais plus mûri par une sagesse ardente et innée et par cette érudition incomparable, dont il faisait largesse avec magnificence et simplicité, comme s'il eût distribué entre tous les revenus d'un commun trésor, Heredia parlait aux plus jeunes et aux plus inexpérimentés de leurs rêves, de leurs travaux et de leurs recherches, les exhortait selon sa conscience et sa haute probité d'homme et d'artiste, les encourageait tour à tour ou s'efforçait de les détourner d'efforts qu'il jugeait puérils ou dangereux, mettait, à les servir vis-à-vis d'eux-mêmes, de leur art et de leur pensée, une flamme que rarement un créateur apporte même à réaliser son œuvre personnelle. Les arguments

et les exemples se succédaient sans lassitude sur ses lèvres ; il démontrait, il citait, il adjurait ; il dépensait en une heure autant de dialectique et d'images éloquentes et neuves qu'en contiennent les discours les plus forts et les poèmes les plus célèbres.

Tous les poètes, tous les littérateurs dont la réputation est établie ou grandit à présent ont été reçus chez lui avec une égale affabilité. Il était, au moment des débuts pénibles ou incertains, une source magnifique de réconfort et de confiance. Sa sollicitude n'était point exclusivement d'un artiste supérieur et par tous vénéré, et tendrement aimé ; elle se mêlait aux soucis, aux difficultés de l'existence; combien unissent à l'admiration du maître la gratitude d'avoir obtenu, grâce aux démarches sans nombre qu'il entreprenait, plein d'une chaleur persuasive, auprès des pouvoirs publics et des personnalités en vue, la situation qui leur assure à eux et à leur famille le pain de chaque jour ! Son dévouement à ses amis malheureux ne se lassait jamais. Et, quand il fut de l'Académie, lorsque ne s'imposait pas une œuvre éclatante indiscutable, c'est toujours le livre des poètes misérables qu'il proposait qu'on couronnât. Ses influences et ses relations ne servaient qu'à soulager des infortunes, il n'en tirait pour lui-même aucun parti.

S'il se plaisait à deviner les tendances les plus étrangères à son propre tempérament, s'il en découvrait d'un coup d'œil les progressions possibles et futures, avec les limites où elles pourraient prétendre, il n'eût point admis, en retour, que la religion littéraire où se fixait toute la foi de son existence ne formât pas pour tous les esprits éclairés et sincères l'expression la plus noble et la plus idéale de l'activité et des désirs intellectuels. Personne, en aucun temps, en aucun lieu, n'a gardé aussi ingénument le respect sacré de l'universelle et antique Poésie, traditionnelle toujours et toujours rajeunie, et ne s'est livré à son culte avec plus de chaleur, de conviction et de désintéressement.

Il a été, répète-t-on de toutes parts, l'homme d'un seul livre. Mais ainsi que, à la guerre, des dépouilles qu'ils ont ravies aux cités ensanglantées et aux peuples agonisant de leur triomphe, les vainqueurs ont prélevé les armures les plus étincelantes, et en quelque sorte la fleur de leur butin pour en façonner de magnifiques trophées, le poète qu'ont ému tous les frissons de la nature, de la vie et de la pensée humaines n'en a voulu

retenir que les plus rares, les plus définis et les plus sensibles pour les douer, en les purifiant, d'une limpidité incorruptible et du prestige effarant d'une éternelle sonorité. De ce recueil unique où aux sonnets illustres se joignent trois poèmes en tierces rimes sur le Romancero du Cid et l'éclatant poème des *Conquérants de l'or*, on a bien dit sans doute tout ce qu'il convenait de dire. José-Maria de Heredia, héritier des grands poètes de haute culture hellénique, en se souvenant de Ronsard et des maîtres de la Pléiade, de Chénier, qu'il appelait toujours le divin André, et de celui en qui il se plaisait à reconnaître son père spirituel, rigoureux et indulgent, austère et favorable, Leconte de Lisle, porta à un degré singulier le scrupule de la beauté, dans le choix des images, dans le rythme de ses vers, dans la mesure pleine et sonore des syllabes dont ils se forment. Les mots, semble-t-il, pour briller à son gré à la place qu'il leur prescrit, se sont retrempés dans un bain de feu. Il les a émondés, comme des graines, de toutes les impuretés dont un usage banal les avait souillés et ternis. A cause de l'importance musicale qu'ils acquièrent dans la phrase nettement scandée, à cause de l'éclat que chacun projette sur ses voisins et en reçoit tour à tour, les mots renaissent nus et splendides, pleins d'une verdeur orgueilleuse et d'une énergie toute nouvelle. Ils se dressent, fiers, souples et souriants, pareils à ces éphèbes de candeur, d'élégance et de force que l'on admire dans certaines fresques du quinzième siècle, en Italie, dessinés savamment par Vittore Pisano ou Luca Signorelli. Ils sont innocents et gracieux, galants maintes fois, empressés, mais la pensée vit, dans leurs yeux et sur leurs lèvres, droite, nette et pénétrante, une générosité ardente et héroïque frémit de se jouer dans leurs moindres attitudes.

Heredia était un Renaissant comme l'ont été ses pairs dans tous les arts. Il ne concevait pas qu'une sensation, une idée, une souffrance, un espoir, la ruée des foules désordonnées, le cri angoissant d'une souffrance solitaire pussent s'exprimer avec une puissance plus véhémente que lorsque la main d'un artiste diligent et subtil s'est plu à les revêtir d'une parure de beauté. Tout ce qui survit des âges abolis dans la mémoire charmée, dans l'extase visionnaire et enchantée des hommes d'à présent a été manié et transfiguré de cette sorte; le reste n'est que la matière confuse et innombrable où il appartient à l'artiste

consciencieux de quêter des motifs et des éléments propres à être dotés d'une beauté, c'est-à-dire d'une vie, renouvelée et impérissable.

Quand, venu après Gautier, Banville et Baudelaire, il ressuscita dans son intégrité une forme ancienne négligée et souvent languissante malgré sa brièveté, il sut insuffler aux quatorze vers une puissance qu'on n'y soupçonnait pas. On peut penser à des sonnets délicats, mystérieux, exquis ou héroïques : ni du Bellay autrefois, ni Pierre de Ronsard, non plus que, dans les jours plus récents, Gérard de Nerval, Paul Verlaine, Stéphane Mallarmé, n'y ont fait tenir une telle grandeur, un flot si flamboyant et si limpide de clartés savantes et sonores. Si parfaits, impressionnants et splendides que l'on puisse estimer les sonnets des devanciers et des contemporains, on y surprendra toujours une facture occasionnelle et d'exception, tandis que, pour Heredia, le sonnet strict constitue l'instrument qui vivifie et exprime naturellement sa vision, qui lui est nécessaire et adéquat. Forme abrégée, succincte et chez lui seul ainsi regorgeante, n'y a-t-il pas fait tenir, en dépit de la disproportion qu'évoque cette idée, la seule survie possible de la poésie épique?

Mais il sied, puisque l'heure sonne déjà où l'on dispose, hélas! sur une sépulture les couronnes de gloire définitive, de ne point épiloguer au sujet d'une œuvre qui, avant même qu'elle eût paru, était immortelle en splendeur et en renom. Qu'importe de quelle manière on l'envisage désormais? Elle vit inoubliable, chacun la porte en soi et confronte, selon l'occurrence, à des images fermes et éternelles la figure momentanée de ses propres espérances ou de ses désirs qui chancellent.

Le poète avec sérénité accomplissait, en composant son livre, sa haute destinée sans impatience comme sans lassitude. Il se souciait peu d'encombrer les librairies d'essais forcés et mal venus. Pour qu'une œuvre fût digne d'attention, il lui sem blait juste qu'on lui eût consacré mieux que des loisirs impromptus et qu'une attention passagère.

Le meilleur de lui-même, la substance de son cerveau forme la matière auguste dont son livre a été fait. Il n'y a rien omis, et rien n'y serait à retrancher. On conçoit, avec cette méthode lente, que, dans des moments de relative atonie, Heredia, par délassement, et pour occuper à d'utiles travaux ses journées

vacantes, ait entrepris d'enrichir la langue française d'une traduction exactement littéraire d'ouvrages curieux et inconnus. En 1894, il donna, sous le titre : *la Nonne Alferez*, la relation des exploits singuliers et authentiques de Catalina de Erauso, Espagnole, publiée, en 1625, à Madrid par Bernardino de Gusman et par Simon Faxardo à Séville. Cette religieuse extraordinaire a composé le récit naïf et brutal de sa vie d'aventures ; le traducteur en a, avec soin, conservé le cachet délicieux de hardiesse et d'impéritie, de fanfaronnade et de simplicité. Une autre traduction plus précieuse et plus importante aurait déjà suffi à illustrer le Poète. C'était, avant qu'il eût publié *les Trophées*, la seule œuvre en librairie à laquelle son nom fût attaché : la *Véridique Histoire de la Conquête de la Nouvelle-Espagne*, par le capitaine Bernal Diaz del Castillo, l'un des conquérants, traduite de l'espagnol avec une introduction et des notes par José-Maria de Heredia (4 volumes in-12, 1877-1881). Le prodige est d'avoir soutenu, à travers un ouvrage de si longue haleine, le ton que, par un jeu d'élégance, le poète s'était choisi. Le français dans lequel la traduction est écrite correspond par ses tournures archaïques à la langue castillane, au moment où Bernal Diaz l'employait, sans que, néanmoins, on y sente aucune affectation pédante, aucune de ces recherches souvent hasardeuses, de ces réalisations plus amusantes qu'exactes qui abondent, par exemple, dans les *Contes drôlatiques* de Balzac. Heredia se plaisait à raconter que même le sévère Littré lui avait marqué l'estime en laquelle il tenait, à ce point de vue spécial, sa docte traduction. Pour nous, nous y prenons plaisir à une relation animée, vive, imagée, des atrocités commises sans vergogne et sans retenue par les conquérants impitoyables du Mexique, et surtout à ce tableau merveilleux qui forme l'introduction à la version française, page de prose entre les plus pures que je sache, en lesquelles sont retracées la vie et les préoccupations de l'Espagne, possédée de la fièvre de l'or, après la découverte de Colomb !

Heredia, dont la naissance fut, on le sait, cubaine, issu d'une race orgueilleuse de ses ancêtres aragonnais, unissait à une exaltation native et à une fierté de noble homme, une simplicité de manières et une subtilité avisée que son éducation toute française lui avait merveilleusement assurées. Il portait en son cœur le même amour à sa double patrie ; peut-être au

pays de sa mère gardait-il cependant quelque préférence secrète, à cause de la noblesse de son langage, « le plus beau, a-t-il dit, qui, depuis Homère, soit né sur des lèvres humaines ». Il n'aimait rien tant que les poètes de France, et l'on sait que ses derniers labeurs avaient pour but de nous révéler une leçon complète et nouvelle des poésies d'André Chénier, de qui il avait tenu entre ses mains les manuscrits épars, surchargés et confus.

Le langage délicat, sonore, subtil, énergique et souvent si doux à l'oreille charmée, ce sera son honneur de l'avoir avec tant de respect admiré et cultivé. Parce que cet enfant des volcaniques Antilles, élevé par sa mère française, après avoir passé par le collège de Senlis, dont il se souvenait avec attendrissement, puis par l'Ecole des Chartes, dont ce sera la gloire d'avoir formé un tel homme, sut composer des sonnets comme nul avant lui ni depuis n'en a su faire, tous ceux qui se servent des termes, trop de fois avilis de la même langue, doivent tressaillir d'émotion lorsqu'ils y songent : sa force, sa nouveauté, sa grâce lui viennent de l'usage souple et merveilleux que les poètes en ont su faire, et José-Maria de Heredia, entre eux tous, a sa place assignée dans les premiers rangs.

Quand la génération des hommes de lettres qui prennent place à présent dans la faveur instable du public commençait à affirmer ses jeunes volontés avec une ardeur combative et très prompte, on lui objectait sans cesse le mépris qu'elle affectait, prétendait-on, vis-à-vis de ses aînés. Dites, les morts illustres et trop tôt si nombreux ! Verlaine, Mallarmé, qui donc pieusement s'en alla vous chercher dans la solitude où on vous négligeait? et vous, magnanime survivant d'une époque vaillante, qui donc vous entoure, Léon Dierx, de ferveur et d'affection plus que nous ? Qui donc, José-Maria de Heredia, dès les premières années littéraires, venait avec un orgueil timide vous consulter, vous livrer ses espoirs et vous confier ses doutes ? Nous aimions tous, et nous admirons, attristés à jamais de sa disparition, celui qu'il nous semble entendre redire à présent sur lui-même le tercet grave et tragique :

> Mes yeux se sont fermés à la lumière heureuse,
> Et maintenant j'habite, hélas ! et pour jamais,
> L'inexorable Erèbe et la Nuit Ténébreuse.

ANDRÉ FONTAINAS.

UN PROFESSEUR D'ÉNERGIE

SAINT-JUST

—

Seien Sie harsch.
NIETZSCHE.
Aussi eussè-je été fanatique si j'avais su de quoi le devenir.
MAURICE BARRÈS.

La formule générale est « un fanatique » ou encore : « un tigre — altéré de sang — ». M. Remy de Gourmont, ayant à le nommer,n'écrivait-il pas : « Saint-Just, cette panthère » ? Et les épithètes de M. de Gourmont se trompent rarement. Quant aux historiens,à la manière dont ils nous le présentent, aux phrases talentueuses qui servent à l'occasion,— Mignet : « C'était un monstre peigné » ; Lamartine : « Muet comme un oracle et sentencieux comme un axiome...on dirait un rêve de la République de Dracon »,— on sent qu'il leur plaît d'avoir affaire à Saint-Just, qu'ils saisissent avec complaisance l'occasion de montrer cette tête au peuple.

Mais ils l'ont peu connu, ayant trop d'hommes et trop d'actes à dévoiler pour entrer bien avant dans la psychologie, si provocante fût-elle,du plus jeune des Conventionnels.Beau, fanatique et dictatorial, avec les plus complètes variantes, quant aux définitions morales et mentales, on nous dit qu'il fit un discours atroce, lequel décida de l'opinion dans l'affaire du roi ; qu'il rapporta avec haine et perfidie contre les Girondins, puis contre les Hébertistes et puis surtout contre Danton ; enfin, mourant en perfidie, le 9 thermidor, contre ses collègues du Comité. Quelques « rapports de guillotine » et les honneurs du portrait forment son casier historique. Il semble qu'ayant gardé sa haine et son image on ne lui devait plus rien. Michelet pourtant, qui regrettait ses hommes en quittant la Révolution et rêvait des monographies héroïques,a remarquablement élargi la part de Saint-Just à l'histoire générale du temps.Il s'y est continuellement repéré: « La France,

a-t-il osé dire, ne se consolera jamais d'une telle espérance. » Voici d'ailleurs comme ils en parlent. Ceci est Taine :

Pour trouver des âmes tendues au même ton que la sienne, il faut sortir du monde moderne, remonter jusqu'à un Caligula, chercher en Egypte, au x^e^ siècle, un calife Hakem. Lui aussi comme ces deux monstres mais avec des formules différentes, il se croit dieu ou vice-dieu sur la terre, investi d'arbitraire par la vérité qui s'est incarnée en lui représentant d'une puissance mystérieuse, illimitée et suprême qui est le peuple en soi. Pour représenter dignement cette puissance, il faut avoir l'âme d'un glaive. L'âme de Saint-Just est cela, n'est que cela : ses autres sentiments ne servent plus qu'à la faire telle; les métaux divers qui la composaient, la sensualité, la vanité, tous les vices, toutes les ambitions, toutes les frénésies et mélancolies de sa jeunesse se sont amalgamés violemment et fondus ensemble dans le moule révolutionnaire pour prendre la forme et la rigidité d'un acier tranchant. Supposez un glaive vivant, qui sente et veuille conformément à sa trempe et à sa structure; il lui plaira d'être brandi, il aura besoin de frapper; nul autre besoin chez Saint-Just. Silencieux, impassible, tenant les autres à distance, aussi impérieux que si la volonté du peuple unanime et la majesté de la raison transcendante résidaient en sa personne, il semble avoir réduit ses passions à l'envie de briser et d'épouvanter. On dirait que, pareil aux conquérants tartares, il mesure la grandeur qu'il se confère à la grandeur des abatis qu'il fait : nul autre n'a fanché si largement à travers les fortunes, les libertés et les vies, nul autre n'a mieux rehaussé l'effet terrifiant de ses jonchées par le laconisme de sa parole et par la soudaineté de ses coups (1).

Et Michelet :

La chose fut plus claire encore à Strasbourg. Saint-Just apparut non comme un représentant, mais comme un roi, comme un dieu armé de pouvoirs immenses sur deux armées, cinq départements; il se trouva plus grand encore par sa haute et fière nature. Dans ses écrits, ses paroles, dans ses moindres notes, en tout éclatait le héros, le grand homme d'avenir, mais nullement de la grandeur qui convient aux républiques. L'idée d'un glorieux tyran, telle que Montesquieu l'a donnée de Sylla dans son fameux dialogue, semblait toute réalisée en cet étonnant jeune homme, sans qu'on démêlât bien encore ce qui était du fanatisme, de la tyrannie de principes et de celle du caractère. Un homme tellement au-dessus des autres n'eût pas été souffert deux jours dans les cités antiques. Athènes l'eût couronné et l'eût chassé de ses murs (2).

(1) *La Révolution*, t. III, p. 282.
(2) *Révolution*.

De semblables définitions ne s'oublient guère. Et Michelet, toujours le plus sensitif, a des mots qui feraient protester. Retombant à chaque pas dans la nostalgie de cet avenir, il rencontre une fois la carrière qui allait tout gravir et tout faire oublier. Les imaginant en présence, il écrit : « On se demande ce qui serait advenu; lui seul était assez fort pour faire reculer le glaive devant la loi. » Il en dit plus encore; en celui qui fut son chef hiérarchique, il va jusqu'à prophétiser un maître au général Bonaparte : « Un mot du 24 février parut fort sinistre à tous. La République, dit Saint-Just à la Convention, *ce n'est point un Sénat*, c'est la vertu. » Dès lors, pourquoi un Sénat ? Cette morale inattendue fit passer aux yeux éblouis je ne sais quelle lueur lointaine du 18 brumaire. »

Il faut en prévenir : pas un historien qui ne cède à la tentation; chez les plus instruits et les moins légendaires, chez M. Aulard par exemple, le nom de Bonaparte revient également. Mais Bonaparte a vingt-cinq ans, à l'armée d'Italie.

Le témoignage des collègues est aussi frappant. Qui n'étonnerait pas ce mot de Levasseur :

> Robespierre a toujours été considéré comme la tête du gouvernement révolutionnaire. Pour moi, qui ai vu de près les événements de cette époque, j'oserais presque affirmer que Saint-Just y eut plus de part que Robespierre lui-même.

Et le témoin continue :

> Intimement lié avec Robespierre, Saint-Just lui était devenu nécessaire et il s'en était fait craindre, peut-être encore plus qu'il n'avait désiré s'en faire aimer. Jamais on ne les a vus divisés d'opinions, et s'il a fallu que les idées personnelles de l'un pliassent devant celles de l'autre, il est certain que jamais Saint-Just n'a cédé.

Même témoignage de la part de Barrère; s'il rappelle que Robespierre en parlait comme d'un intime ami, c'est alors en des termes qui font rêver l'intimité : « Saint-Just est taciturne et observateur, mais j'ai remarqué à son physique qu'il y a en lui du Charles IX. » D'ailleurs, ajoute Barrère, cette familiarité de Robespierre « flattait peu Saint-Just qui était plus profond et plus capable de révolutionner ». « Fort supérieur à son ami »; c'est toujours le même aveu, et cette fois de la bouche de Carnot : « Mais son arrogance dépassait toutes les bor-

nes. » En effet : « Saint-Just avait un talent rare et un orgueil insupportable », nous dit encore Barrère : « Il ne parlait que de la République et il avait un despotisme habituel... Saint-Just votait comme un oracle et délibérait comme un vizir. » D'ailleurs, la concordance est parfaite de l'un à l'autre, parmi les conventionnels. La personnalité de Saint-Just a visiblement agi sur toutes ces mémoires avec une force qui garantit l'authenticité. Et, chose remarquable, ils ne sont pas haineux; leur réelle absence d'animosité — Barrère, Carnot, Prieur, — surprend quand on songe qu'ils durent lui pardonner le plus impardonnable : la hauteur morale et physique, l'orgueil actuel et présent qui méprisait jusque dans la beauté du visage. Ils ont rapporté ses paroles et ses actes sans leur enlever ce qu'ils assumaient sur autrui, c'est-à-dire sur eux-mêmes et une justice à rendre à tous ces collègues si défiés et tyrannisés, c'est qu'en jugeant, en condamnant Saint-Just, ils ne l'ont pas avili, ne l'ont pas essayé, ne l'ont pas voulu. C'est une clémence dont ils n'usèrent pas à l'égard de Robespierre. L'un d'eux n'a-t-il pas dit : « C'est là une cruelle vertu, mais qui oserait la souiller par le mépris? Qui, en regardant Saint-Just avec terreur, oserait dire : « Je ne l'estime pas (1) ! »

Que fut-il donc, en somme? Un député de vingt-cinq ans, dont le *maiden speech* à la Convention est tel qu'il emporte on dirait à lui seul la tête du roi et réserve désormais l'orateur pour les grands coups, dont on lui fit toujours hommage : rapport contre les Girondins, déclaration du gouvernement révolutionnaire, rapport contre Hébert, rapport contre Danton. Quand la tribune est à Saint-Just, la séance est dictatoriale, la révolution tient un lit de justice. Il apparaît aux heures décisives, au point précisément le plus menacé; on l'envoie aux armées dont on désespère et il revient après Wissembourg, Landau, Charleroi, Fleurus. Il ne rencontre pas un échec, pas une défaite. Il n'a pas deux ans de vie publique, mais en revanche il détient le pouvoir le plus absolu, le plus passionné, le plus redoutable qu'aucun homme à son âge ait jamais conquis. Il en use avec un orgueil, des talents, une dureté exceptionnels. Il semble incarner toute la force et la destinée de

(1) Levasseur, *Mém.*

notre révolution qui décline et s'achève quand il disparaît. Cette adaptation surprenante de l'homme à la fonction, quand cette fonction est la Terreur, est singulièrement intéressante dans la personne de Saint-Just.

Car il eut un mandat singulier, qu'il ne partage point avec d'autres, au moins dans l'initiative matérielle de la fonction. Les grands justiciers de l'histoire sont les hommes d'un seul meurtre : Saint-Just n'a cessé, du 13 novembre 92 au 9 thermidor an II, c'est-à-dire pendant dix-huit mois consécutifs, de demander des têtes. Tout le poids des grands jugements révolutionnaires et même, croit-on, des autres plus obscurs, a dû d'abord porter sur cette conscience. Cela se passait, a-t-on dit, sans un trouble. Saint-Just ne bronchait jamais, et le fanatisme explique les choses. On aime oublier qu'on puisse agir extraordinairement sans être anormal et nous tirons les gens d'affaire en leurs difficultés par une tare, en somme une grâce d'état : c'est bien théologique. Saint-Just, dans la conjoncture où il se trouvait, réfléchit, jugea, se détermina comme eût fait tout autre à sa place. Le fonctionnement de son fanatisme est singulièrement rationnel. N'avouait il pas déjà, pendant l'affaire du roi : « Tout ce qu'on a dit pour sauver le coupable, il n'est personne qui ne se le soit dit ici, à soi-même, par esprit de droiture et de probité. » Et l'on rencontre des mots, dans ses papiers, qui se troublent et semblent demander grâce : « Dieu, protecteur de l'innocence et de la vérité, puisque tu m'as conduit parmi quelques pervers, c'était sans doute pour les démasquer (1)! » Il veut qu'on lui sache gré d'avoir frappé à certaines places, comme si par hasard il lui en eût coûté :

> La politique avait compté beaucoup sur cette idée, que personne n'oserait attaquer des hommes célèbres, environnés d'une grande illusion; j'ai laissé derrière moi toutes ces faiblesses ; je n'ai vu dans le monde que la vérité, et je l'ai dite (2).

Il a donc raisonné son cas. Lucide et réfléchi, rien des équivoques de son rôle n'a dû lui échapper. Il n'y a chez celui-ci, le plus effrayant, le plus cruel, rien du malade et du fou selon le diagnostic de Taine, mais une orgueilleuse et saine impitié

(1) *Institutions.*
(2) *Id.*

quelque chose d'incomparable et d'exemplaire comme le *Seien Sie harsch* de Nietzsche. Le phénomène est unique, cette cruauté sans défaut, qu'en bonne foi rien ne permet d'atténuer, cette cruauté, dirions-nous, presque magnifique, est celle d'un homme intelligent, raisonnable et très fin, d'un excellent administrateur, d'un chef habile au sens net et froid. Loin d'atténuer les charges, nous les revendiquons pour le plus remarquable sang-froid historique, pour une intelligence qui n'eut rien des surprises et des inachèvements de la jeunesse. Je le répète, elle est unique cette dureté simple, sincère et pure comme les choses parfaites. On ne sait plus qu'en penser. Saint-Just n'a-t-il pas dit que « rien ne ressemble à la vertu comme un grand crime » ? Oui, il fut cruel et voulut l'être. Il exalte avec éloquence, avec émotion, la cruauté. Jamais on n'en avait ainsi parlé. Sa langue même s'y aguerrit : c'est la fonction meurtrière de ce talent qui le rendit si sûr, si court, si hautain et la proximité de la mort qui lui donna le sérieux et la nudité :

Il y a quelque chose de terrible dans l'amour sacré de la patrie ; il est tellement exclusif qu'il immole tout sans pitié, sans frayeur, sans respect humain à l'intérêt public.

Jamais on ne s'est plus froidement éviscéré de toute pitié, plus sûrement, plus méthodiquement. S'il a dit une fois, aux débuts, qu'il lui serait doux « de régir par des maximes de paix et de justice naturelle », il a oublié de répéter ce vœu qui ne figure même plus dans ses rêves. « Les actes de clémence sont l'échelle du mensonge, comme nous disait Tertullien, par lesquels les membres des Comités du salut public se sont élevés jusqu'au ciel (1). » A tout cet éloquent n° 4 de Camille Desmoulins, si désarmé, si sage, si peu agressif, il oppose une incomparable sécheresse d'ironie :

On nous embarrasse dans un luxe de sentiments faux... la destinée publique change au gré du bel esprit... A voir l'indulgence de quelques-uns, on les croirait propriétaires de nos destinées et les pontifes de la liberté.

Si un lion souverain avait eu une cour et une garde préto-

(1) *Vieux Cordelier.*

rienne de tigres et de panthères, il n'aurait pas mis plus de personnes en pièces.

Cela ne l'a jamais frappé ; au contraire, il écrivait (1) :

L'exercice de la Terreur a blasé le crime comme les liqueurs fortes blasent le palais. Sans doute, il n'est pas encore temps de faire le bien. Le bien particulier que l'on fait est un palliatif. Il faut attendre un mal général assez grand pour que l'opinion générale éprouve le besoin des mesures propres à faire le bien. *Ce qui produit le bien général est toujours terrible ou paraît bizarre quand on commence trop tôt.*

Que voulait-il donc qui parût encore terrible à la Terreur ?

Enfin, s'il a imploré le tombeau « comme un bienfait de la Providence », c'est — la chose vaut qu'on le remarque — « pour n'être plus témoin de l'impunité ».

Nous parlons aujourd'hui de justice, nous croyons l'aimer, en mieux scruter les mystères : nous nous trompons et nous nous réclamons d'elle quand nous demandons grâce : oui, nous sommes pitoyables ; mais ne prétendons pas l'être au nom de la justice ! — Punir et venger, telle est, en justice, la fonction dont hypocritement nous voulons faire absoudre et donner compensation. Dans les balances éternelles, le crime se punit et la vertu se venge ; nul autre avantage, nulle autre satisfaction. Demander à la justice autre chose qu'elle-même, le bonheur par exemple, n'a rien de commun avec son culte. La justice, pas plus que la religion, n'est un rapport humain ; elle ne traite d'homme à homme que par contingence et, pour ainsi dire, par corruption. La justice est rapport de l'homme à l'Idée, et sa plus grande erreur, sa plus grande cruauté envers lui-même est, pour l'homme, d'en appeler à la justice. Car « la justice n'est pas clémence, elle est sévérité (2) ». Sévérité, c'est-à-dire séparation, et séparer les vivants et les vivants, c'est y mettre la distinction de la mort. « Ne pouvoir être le témoin de l'impunité », voilà le caractère de la justice. Elle aussi a des torches, elle aussi est une Furie. Elle est réalisation sur l'homme des droits de l'absolu.

C'était un jeune homme d'une réserve et d'une modestie

(1) *Vieux Cordelier.*
(2) Saint-Just.

parfaites: « Je suis très jeune, mais parce que j'étais jeune, il m'a semblé que j'en étais plus près de la nature (1). » A lui-même, Saint-Just est toujours apparu sous l'aspect de l'ingénuité la plus virginale. Il s'est peu vanté, mais quand il lui arrivait de le faire, il parlait de sa candeur et de sa simplicité. Il ne s'est guère prévalu d'autre chose. Le 9 Thermidor, il ne peut même croire à des inimitiés personnelles et, chose étonnante, il ne se trompait pas: « Pour moi, je n'ai point eu à m'en plaindre; on m'a laissé paisible comme un citoyen sans prétentions et qui marchait seul. » Il ne voulut jamais faire de rapport sur l'armée : « On annonça la journée de Fleurus, et d'autres qui n'en ont rien dit y étaient présents; on a parlé de sièges, et d'autres qui n'en ont rien dit étaient dans la tranchée. » Le jour où, sans ironie, à son retour d'Alsace, Carnot offre de lui céder la direction militaire, « Saint-Just, malgré toute sa présomption, refusa». Nous le signalons pour indiquer ce que la suite prouvera bien contre Courtois: que Saint-Just ne fut jamais « un étourdi de vingt-six ans ». Nous retrouverons cette curieuse déférence à l'égard de Robespierre; elle étonnait Prieur: « Et cette admiration ne s'épuisa pas même quand il l'eut dépassé, au moins comme homme d'action (2). » Ceci montrera déjà qu'il était sérieux. Il l'était parfaitement, si absolument qu'il ne cessera jamais d'être simple. Cette aventure exceptionnelle, guettée par les pires cabotinages, d'un principat conquis à vingt ans, est traversée dans la plus imperturbable, la plus froide simplicité. Impossible d'avoir été moins poseur.

« Il est observateur et taciturne, » avait dit Robespierre à Barrère. Il put être grave et taciturne, l'homme qui, dans le monde, ne voyant que des « vérités tristes », lui promit, et sur sa tête, qu'il lui donnerait la perfection : « Le jour où je me serai convaincu qu'il est impossible de donner au peuple français des mœurs douces, énergiques, sensibles et inexorables pour la tyrannie et l'injustice, je me poignarderai. » Taine a peu goûté « cette gageure de forcené ». Saint-Just, il est vrai, aima la perfection comme on aime le bonheur. Oui, il eut cette bizarrerie, aimant la perfection, de la préférer toujours au médiocre :

(1) *Esprit de la Révolution*, Préface.
(2) *Mémoires sur Carnot*.

« Nous vous parlâmes de bonheur : l'égoïsme abusa de cette idée pour exaspérer les cris et la fureur de l'aristocratie; on réveilla soudain les désirs de ce bonheur qui consiste dans l'oubli des autres et la jouissance du superflu. Le bonheur ! le bonheur! s'écria-t-on. Mais ce ne fut point le bonheur de Persépolis que nous vous offrîmes; ce bonheur est celui des corrupteurs de l'humanité; nous vous offrîmes le bonheur de Sparte et d'Athènes dans ses beaux jours; nous vous offrîmes pour bonheur la haine de la tyrannie, la volupté d'une cabane et d'un champ fertile cultivé par vos mains. »

Ce n'est pas non plus l'aveu nostalgique de Camille Desmoulins : « J'avais rêvé une république que tout le monde eût adorée! »

Mais on ferait de la légende, en ne considérant Saint-Just que sous l'aspect impraticable des rêveurs. Parce qu'il rêva plus complètement qu'un autre, c'était une raison pour que ses actes encore portassent ce caractère d'achèvement. Saint-Just fut « un homme pratique »,un homme de moyens et d'expédients sur lequel ses collègues ont toujours compté. « Il ne prie pas comme Robespierre, il agit comme Danton et comme Bonaparte (1). » M. Aulard y insiste : « Il a, dit-il, un sens net de la réalité, le goût et le génie de l'administration... Adroite, clairvoyante, audacieuse, l'activité de Saint-Just tourne prestement les obstacles, quand elle ne les pulvérise pas (2). » L'histoire n'a pas rendu justice à cette activité.Parce que Saint-Just fut un homme « de la haute main », elle accepta la définition populaire, oubliant qu'il fut des « travailleurs » et des « gens d'examen » sans le céder à Prieur, Lindet et même à Carnot. Le possesseur du carnet rouge trouvé par Barrère dans le pupitre du Comité gardait par devers soi un de ces atlas administratifs et militaires que Taine retrouvera dans le mémoire de Napoléon. — Je ne rappelle pas les missions, la vigueur et l'à propos des arrêtés; ce n'est ni la capacité,ni « la poigne » de Saint-Just qu'il s'agirait de démontrer. On ne les lui conteste guère; tout le monde sait comment ce rêveur agissait, et ses collègues l'ignoraient si peu qu'en tout ordre les besognes les plus difficiles lui furent généralement confiées.Mais il a dit plusieurs choses qui sont les plus raison-

(1) Aulard : *Les Orateurs de la Convention.*
(2) Aulard : *Les Orateurs de la Convention.*

nables auxquelles on ait songé à la Convention. Nous parlons toujours de ses « principes », de sa raideur, de son fanatisme. Les principes? lui-même a jugé qu'on s'en encombrait : « Il faut poser les principes et les mettre à leur place... car les principes de la liberté ne remplacent point l'harmonie du gouvernement; rien ne remplace l'ordre et n'en tient lieu », et « l'ordre présent est le désordre mis en lois ». M. Taine les a-t-il mieux repris, a-t-il plus vertement remis à leur place les ingérences de leur utopie, que ne le fait ce paragraphe des Institutions :

Il s'agit moins de rendre un peuple heureux que de l'empêcher d'être malheureux. N'opprimez pas, voilà tout. Chacun saura bien trouver sa félicité. Un peuple chez lequel serait établi le préjugé qu'il doit son bonheur à ceux qui gouvernent ne le conserverait pas longtemps.

Est-ce bien lui, après deux mois de séance, et non Vergniaud qui avouera : « Nous nous jugeons tous avec sévérité, je dirais même avec fureur. » Puisque nous parlons de Vergniaud, il lui reprochera sa métaphysique :

Il mit tout le droit public en problèmes et vous proposa une série de questions à résoudre que l'on eût mis un siècle à discuter.

Et la critique suprême, il l'a faite; nos historiens philosophes n'ont pas autrement caractérisé leurs partis; le ton même de l'impatience n'est pas étranger au bon sens de Saint-Just :

Quelle est donc cette superstition qui nous érige en sectes et en prophètes, et voudrait faire au peuple un joug mystique de sa liberté?

Saint-Just a beaucoup parlé des « institutions » de la « République » et « des mœurs » :

On ne s'en doute pas, on croit avoir tout fait quand on a une machine à gouvernement. J'entends dire à beaucoup de gens qu'ils ont fait la Révolution. Ils se trompent; elle est l'ouvrage du peuple. Mais savez-vous ce qu'il faut faire aujourd'hui et ce qui n'appartient qu'au législateur ? C'est la République.

Pour Saint-Just, les institutions et les mœurs sont même œuvre, même révolution, la plus importante et la seule durable : la révolution civile. Il ne cessera d'exiger, de définir sa révolution spirituelle :

La terreur peut nous délivrer de la monarchie et de l'aristocratie, mais qui nous délivrera de la corruption ? Des institutions.

Au fond, que pouvaient-elles être ces institutions de Saint-Just, qu'entend-il par « mettre la Révolution dans l'état civil » ? Que veut-il donc que Robespierre n'ait pas encore voulu ? Serait-ce, par hasard, « un supplément de révolution sociale (1) » ? avons-nous vraiment, en 93, un socialiste de cette importance, qui serait alors le premier socialiste français ? — C'est l'opinion de M. Faguet :

Je ne vois, dit-il, pendant toute la période révolutionnaire, de 1789 à 1795, qu'une exception de quelque importance. C'est Saint-Just. Saint Just a été proprement et nettement socialiste, il l'a été au sens presque strict du terme ; il n'a pas été collectiviste, mais il a été partageux (2).

En effet, voici quelques articles :

Il faut que tout le monde travaille et se respecte.

Je défie que la liberté s'établisse, s'il est possible qu'on puisse soulever les malheureux contre le nouvel ordre de choses ; je défie qu'il n'y ait plus de malheureux, si l'on ne fait en sorte que chacun ait des terres.

Un homme n'est fait ni pour les métiers, ni pour l'hôpital, ni pour les hospices ; tout cela est affreux. Il faut que l'homme vive indépendant ; que tout homme ait une femme propre et des enfants sains et robustes ; il ne faut ni riches, ni pauvres.

Un malheureux est au-dessus du gouvernement et des puissances de la terre ; il doit leur parler en maître... il faut une doctrine qui mette en pratique ces principes et assure l'aisance au peuple tout entier (3).

« Mais, dit encore Emile Faguet, je n'ai pas besoin de faire remarquer que ce projet de Saint-Just ne fut jamais un projet de loi ou de constitution. » Oui, il n'entre pas dans l'histoire de la Révolution, ce projet posthume d'un député dont le mandat est expiré. Pour cela, sans doute, M. Aulard, fouillant cette époque, y cherchant, hommes et actes, « un supplément de révolution sociale », ne pense point à Saint-Just, ne reconnaît le socialisme que dans la faction détruite par lui, chez les ultra-révolutionnaires et les Hébertistes, la « faction de l'é-

(1) Aulard : *Histoire politique de la Révolution.*
(2) *Questions sociales.*
(3) *Institutions républicaines.*

tranger ». — Et pourtant, ce n'était pas des rêves, ces *il faut* répétés d'un homme au pouvoir. Il avait si bien l'intention d'apporter à la tribune « ce programme le plus pénétré de pensée socialiste, qui ait été conçu pendant la période révolutionnaire, avant Babeuf » (1) qu'il réfléchit déjà à son opportunité. « On eût présenté la ciguë à celui qui eût dit ces choses il y a huit mois ; c'est beaucoup d'être devenus sages par l'expérience du malheur. » Et si, même alors, il ne les dit pas, c'est qu'il a voulu vivre, non pour lui, bien entendu, mais pour ses projets, car ce fanatique a discuté le martyre :

Il ne faut pas que les gens de bien en soient réduits à se justifier du bien public devant les sophismes du crime. On a beau dire qu'ils mourront pour la patrie, il ne faut point qu'ils meurent, mais qu'ils vivent et que les lois les soutiennent. Il faut qu'on les mette à l'abri des vengeances de l'étranger. *Je conseille donc à tous ceux qui voudront le bien d'attendre le moment propice pour le faire, afin d'éviter la célébrité qu'on obtient en le brusquant* (2).

Ah ! comme il veut vivre, comme il sent derrière lui Barras qui le talonne ! — Toutefois l'on méconnaîtrait l'esprit de suite et l'autorité de Saint-Just, si l'on imaginait qu'un tel programme ne lui fut pas toujours présent, et que, présent, il n'eut jamais ses heures de promulgation. Le décret du 13 ventôse, qu'il fit rendre à l'unanimité, par lequel toutes les communes de la République sont appelées à « dresser un état des patriotes indigents qu'elles renferment avec leurs noms, leur âge, leur profession, le nombre et l'âge de leurs enfants », au reçu duquel le Comité fera un rapport « sur les moyens d'indemniser tous les malheureux avec les biens des ennemis de la Révolution », est le point culminant de la révolution sociale dans la grande révolution politique.

Et qu'on remarque le préambule de Saint-Just, tout ce qu'il promet au delà de ce qu'il demande :

Identifiez-vous par la pensée aux mouvements secrets de tous les cœurs, franchissez les idées intermédiaires qui vous séparent du but où vous tendez. Il vaut mieux hâter la marche de la Révolution que de la suivre au gré de tous les complots qui l'embarrassent, qui l'entravent. C'est à vous d'en déterminer le plan et d'en hâter les résultats pour l'avantage de l'humanité.

(1) Faguet, déjà cit.
(2) *Institutions.*

Que l'Europe apprenne que vous ne voulez plus un malheureux, ni un oppresseur sur le territoire français; que cet exemple fructifie sur la terre; qu'il y propage l'amour des vertus et du bonheur! Le bonheur est une idée neuve en Europe.

« Ce qui distingue l'esprit de Saint-Just est l'audace. C'est lui qui a dit le premier que le succès de la révolution était dans le mot *osez* ». Et il a osé, ajoute Barrère. Oh! oui : qu'il fît le bien ou le mal, la question se pose, mais qu'il l'accomplît frénétiquement, cela lui demeure. En examinant son talent, nous verrons de près les formes de cette violence; il n'y eut point, cependant, qu'une virtuosité dans une telle persistance de la forme; évidemment c'était la manière intérieure de l'homme, c'était profondément le ton de sa pensée et la résonnance ordinaire de son âme. « Les circonstances ne sont difficiles que pour ceux qui reculent devant le tombeau », disait-il. Cet axiome lui permettait une certaine absence de ménagements. Il est impossible de qualifier tout ce qu'il a pu dire, et même ses réticences ne laissent pas sans étonnement :

Marat avait quelques idées heureuses sur le gouvernementre présentatif que je regrette qu'il ait emportées; il n'y avait que lui qui pût les dire; il n'y aura que la nécessité qui permettra qu'on les entende de la bouche de tout autre (1).

« On ne fait pas les révolutions à moitié », il l'a redit dans toutes ses phrases, avec plus de sagesse peut-être que de témérité. « *Osez!* ce mot renferme toute la politique de notre révolution. » — Quand on se reporte aux circonstances, on comprend mieux les services rendus, le rôle effarant de ce «professeur d'énergie ». L'énergie? elle rayonne comme une joie de cette œuvre brutale et sombre. La splendide machine à vouloir que fut Saint-Just put accomplir ses dégâts, mais la valeur de son entraînement ne se discute pas. Je le recommande encore aux jeunes disciples de la Volonté qui ont suivi Sturel au tombeau de l'Empereur.

De l'énergie, il connut toutes les formes, les initiatives et les achèvements. Il sait même attendre et surseoir. Il est maître de lui, moins cependant qu'on ne l'a cru. Ce qu'on a pris chez cette nature violente pour du sang-froid semble avoir été les

(1) 8 Ventôse.

formes d'une hauteur singulière et d'un dédain prématurément averti. Car, en orgueil, il est un maître et qu'on ne dépassera pas. Il a reculé les bornes de la hauteur humaine et rendu bien difficile d'être orgueilleux après lui. Jusque dans sa raideur et sa beauté physique, il fut magnifiquement le porte-orgueil d'un parti :

Dans le péril de la patrie, dans le degré de majesté où vous a placés le peuple, marquez la distance qui vous sépare des coupables (1).

Et même d'une nation :

Le peuple français partout vainqueur ordonne à sa représentation de prendre place au premier rang des puissances humaines.

Mais il connut mieux que la hauteur ; il connut le dédain. Saint-Just a ressenti les vanités de ce monde, il s'en est dépris comme on le faisait à Port-Royal. M. Aulard, en le lisant, a fort bien pensé à Pascal. Aussi avancé dans le mépris de ce qui passe, son détachement de ce qui ne dure pas a les intonations du cloître et ses obsessions. Il y a de l'homme intérieur en Saint-Just, de l'homme qui se refuse et porte une vie qu'on ne touche pas. C'est ce qui lui permit de le prendre de si haut avec Danton, et peut-être bien avec son échafaud :

Je méprise cette poussière qui me compose et qui vous parle ; on pourra la persécuter et la faire mourir, cette poussière ; mais je défie qu'on m'arrache cette vie indépendante que je me suis donnée dans les siècles et dans les Cieux.

ANTOINE MORSAIN.

(1) Desmoulins et Danton.

LA VIE ÉTERNELLE

A JOSÉ-MARIA DE HEREDIA

Toi qui ressuscitas les Héros et les Dieux
De la Fable immortelle et de la Grèce antique,
Ta gloire, par delà le Temps et l'Atlantique,
Apporte son trophée au rêve des Aïeux !

A l'heure solennelle et sombre des adieux,
Alors que vibre encor ton verbe ample et magique,
Le soleil ébloui, comme un linceul épique,
Drape sa pourpre ardente en l'infini des cieux.

Hélas ! et tout se taît, ô Maître ! tu reposes
Parmi l'âme odorante et divine des roses
Qui bercent ton sommeil d'un rêve de beauté.

Cependant que la Muse en deuil et qui s'éplore
Montre aux yeux éperdus qui te cherchaient encore
Ton Ombre auguste entrant dans l'Immortalité !

5 octobre 1905.

LE PASSÉ

Tout s'est tu, tout est mort : la source et le jet d'eau;
L'onde qui se tarit sanglote dans la vasque,
Et, livide déjà dans l'ombre et la bourrasque,
L'Atlas d'airain chancelle et lâche son fardeau.

Vois, l'Amour a bien fait de garder son bandeau,
Car les temps ne sont plus des houlettes, du masque
Où luisait un œil noir, et du rire fantasque
Qui saluait parfois les rimes d'un rondeau.

Les ronces et l'ortie envahissent l'allée,
Mais l'automne en mourant mêle à son linceul d'or
La pourpre et le parfum d'une rose effeuillée;

Et le Passé, malgré le silence qui dort
Et les noms que le Temps efface sur la stèle,
Garde le souvenir de sa gloire immortelle!

SOIR DE PRINTEMPS

La liane fleurit au piédestal d'airain
Et le lierre serpente au marbre de la stèle
Où se dressent toujours en leur forme immortelle
Les Dieux armés du foudre ou du trident marin.

La nymphe et la bacchante ornent le boulingrin,
Et le bassin d'or glauque, en son miroir fidèle
Qui reflète le vol aigu de l'hirondelle,
S'anime de la pourpre errante du cyprin.

Seul, dans le soir qui monte au profond des allées
Où se meurt le parfum des roses effeuillées,
Ne décroît pas le jet immobile de l'if;

Cependant que ma flûte harmonieuse et vaine
Enchante, au fond du parc qui vibre à son haleine,
L'Hermès silencieux et le faune pensif.

L'ABANDON

Parc toujours glorieux et toujours solitaire,
Quels couples autrefois, dans le calme du soir,
Au long de ton allée où chantait leur espoir,
Ont dit ces mots d'amour, de rêve et de mystère?

Quelles mains ont cueilli les roses du parterre,
Quels fronts se sont penchés sur le glauque miroir
De tes bassins verdis en l'airain fauve et noir
Où la vasque écumante a fini par se taire?

Et le sable est sans trace et l'onde sans reflet.
Personne n'est venu rouvrir porte et volet
Sur le perron désert où s'effondre la treille...

Mais quand l'Amour revient s'égarer en ces lieux,
On sent, au fond des bois encore harmonieux,
A son rire enchanteur l'écho qui se réveille.

LA DRYADE

L'arbre retient toujours la dryade captive
Qui s'éveille, s'étire et tressaille en secret
Quand le soleil qui monte et dore la forêt
Ranime dans ses flancs la sève ardente et vive.

Fais plus légère encor ta sandale furtive
Qui foule la bruyère ou l'herbe du guéret;
La nature est farouche, et tu vois à regret
Que la nymphe d'un bond se dérobe et s'esquive.

Arrête-toi plutôt, ô passant, vers le soir,
Près de ce chêne au tronc immense dont l'écorce
Etreint l'effort stérile et jamais las d'un torse,

Pour entendre, au frisson du vaste ombrage noir,
Se mêler et frémir, proche et pourtant lointaine,
A la cime une plainte aérienne et vaine.

LE CAPTIF

Le faune emprisonné dans sa gaîne de pierre
Te sourit chaque jour au détour du chemin,
Tandis que nous passons en nous tenant la main
A l'ombre de la stèle où serpente le lierre.

Il se grise à te voir aller dans la lumière
Effeuillant sous tes pas la rose et le jasmin
Qui leur font un tapis de neige et de carmin,
Et son regard t'adresse une longue prière...

Sans doute, il a cru voir en toi qui l'as raillé
La nymphe qui, jadis, au fond de l'avenue,
A l'aube s'esquivait éblouissante et nue.

Mais ne crains rien ! l'artiste autrefois l'a taillé,
Dans un roc où les ans ont laissé leur empreinte,
Sans sabots pour la course et sans bras pour l'étreinte !

LA VOILE

Enroule fibre à fibre et file brin par brin
Sur la quenouille active et le rouet sonore
Le chanvre où le soleil natal nous rit encore.
Va. Chante en travaillant quelque amoureux refrain.

O fileuse ! bientôt, vers l'horizon marin,
Ma voile s'en ira, lumineuse à l'aurore,
Comme un oiseau captif qui s'éploie et s'essore,
Affrontant la mer haute et la lame et le grain !...

L'heure grave est venue où ma barque appareille ;
La toile, comme une aile indomptable et vermeille,
En s'ouvrant dans l'azur rit au soleil levant.

Et la nuit, j'entendrai, rêveur sous les étoiles,
Ton amour, malgré l'ombre et l'espace et le vent,
Vibrer dans la mâture et chanter dans les voiles !

LE SOMMEIL

Le long de l'avenue où nous rêvons, les ormes,
Les platanes ombreux, les chênes et les ifs
Abritent doucement les roses des massifs
Et le geste amoureux des dieux aux blanches formes.

L'Encelade gémit sous les granits énormes
Qui ne rompront jamais ses muscles convulsifs!...
Viens, pour qu'un peu d'espoir brille en tes yeux pensifs,
Ma flûte veut chanter avant que tu ne dormes.

Comme Pan, le charmeur bucolique et divin,
J'appelle au fond du soir le faune et le Sylvain
Et je fais tressaillir la dryade en son arbre ;

Et, tandis que le vent s'afflige aux noirs cyprès
Et que tu dors, dans l'ombre antique tu parais
Ressembler plus encore aux déesses de marbre.

LA MUSE

L'aube s'épanouit, l'oiseau chante, une abeille
Baise le lys ardent et reprend son essor ;
Tout bruit, la rosée aux feuilles tremble encor,
Le calice s'entr'ouvre et le jardin s'éveille.

Et tu vas tour à tour du parterre à la treille
Cueillant les fleurs de pourpre et les beaux raisins d'or,
Joyeuse à voir déjà tout l'odorant trésor
Des roses et des fruits qui parent ta corbeille.

La ruche te jalouse et murmure, l'essaim
Innombrable s'arrête hésitant, car ton sein
Emerge radieux et rose entre les roses ;

Et le soleil qui vient sur ta chair s'iriser,
Ne sait — déjà les fleurs de dépit se sont closes —
S'il baise une corolle ou ravit un baiser.

L'AMOUR

Ne dis plus rien, ô bien-aimée, écoute un peu
La brise qui soupire et le jet d'eau qui pleure,
Le silence déjà qui s'accroît avec l'heure
Nous rend plus tristes; l'ombre envahit le ciel bleu...

Contemple en leur beauté le héros ou le dieu,
Hélas! le marbre est vain qu'elle chancelle ou demeure,
Et la fleur fraîche encor qu'elle s'effeuille ou meure
Exhale son parfum comme un suprême adieu.

La déesse pensive et la bacchante nue
N'ornent plus le bassin, l'allée ou l'avenue,
Car la stèle s'effrite et le socle se rompt;

Et seul, l'Amour songeant à Psyché toujours belle
A cueilli pour son sein et tressé pour son front
La guirlande pieuse et la rose éternelle.

LA MAISON FLEURIE

Joyeuse est la maison que le lierre enguirlande
Et qui rit au soleil avec ses vitres d'or,
Elle a pour horizon, pour cadre et pour décor
Les nuages du ciel et les fleurs de la lande.

Tu viens! j'ouvre aussitôt la porte toute grande;
Et, pour mieux te griser et nous aimer encor,
Vois, ta sandale écrase au long du corridor
Ces roses et ces lys dont je t'ai fait l'offrande.

Ecoute, le grillon chante dans l'âtre éteint.
Je t'aime! Enlaçons-nous. De lavande et de thym,
Pour toi j'ai parfumé mon lit de feuilles sèches.

Et cette nuit, dans l'ombre enivrante, l'Amour
Sur toi viendra pencher sa lampe jusqu'au jour
Et d'une pourpre ardente ensanglanter ses flèches.

L'OISELEUR

Tu viens de t'éveiller toute lasse à l'aurore,
Et le miroir confus en voyant ta pâleur
Interroge anxieux ta première douleur,
Et la blanche colombe auprès de toi s'éplore.

Hélas! l'oiseau naissant, libre la veille encore,
Si bien qu'il fût blotti dans son asile en fleur,
A connu cette nuit le piège et l'oiseleur.
La neige de son col de pourpre se colore...

Enfant, ne pleure pas! l'Amour, divin chasseur,
Pour son tendre larcin a profité de l'ombre;
Va, tu n'ignores plus quel fut le ravisseur,

Qui, pillant et riant de ses méfaits sans nombre,
Sait bien, avec les fleurs et les nids au chemin,
Ce qu'il faut de duvet pour tiédir une main.

L'OFFRANDE

Pose entre tes deux seins cette rose amoureuse
Tout enivrée encor de brise et de soleil,
Son âme grisera doucement le sommeil
Qui suivra notre étreinte longue et chaleureuse.

En son vallon secret qui sinue et se creuse,
Ton corps, marbre animé, demain à son réveil,
Sentira, comme un sang adorable et vermeil,
Cette fleur s'effeuiller sur sa blessure heureuse.

Le Soleil et l'Amour, divin adolescent,
Qui font croître la mousse et le duvet naissant
Où le premier bouton entr'ouvre ses pétales,

Ont paré cette nuit, ô Vierge, ta beauté,
Pour que ta chair fleurie et la rose d'été
Confondent leurs odeurs et leurs pourpres rivales.

L'EXTASE

Je t'aime! tout le dit : la brise, l'eau qui jase
Pour faire harmonieux le grand silence ami.
Au plus profond des bois les ramiers ont gémi
Sous le feuillage noir que le soir rouge embrase.

Enlaçons-nous, marchons; ici, l'herbe trop rase
N'offre qu'un lit bien rude où s'étendre à demi,
Mais je sais dans la plaine une place où, parmi
Les fleurs, un couple peut s'étreindre dans l'extase.

C'est l'austère séjour silencieux des morts;
La pourpre de leur sang en fait l'herbe plus haute.
Viens, ce soir des tombeaux notre amour sera l'hôte.

Aimons-nous! leur grande âme a frémi dans nos corps.
Tout renaît... et bientôt sentiras-tu peut-être
Dans tes flancs fécondés revivre quelque ancêtre!

GABRIEL VOLLAND.

LA VIE DES ANIMAUX ET LA MORALE DANS LES FABLES DE LA FONTAINE

—

I

Le dix-septième siècle est un des plus beaux spectacles intellectuels que l'on puisse contempler. Ni l'admiration des sots, ni le dédain des ignorants n'ont pu encore en détourner les yeux bien faits, ni même l'ingéniosité héréditaire des éducateurs qui se transmettent l'art triste de le découper en images de piété. Trompés par la méthode scolaire qui, ayant besoin d'exemples édifiants, les a pris là, les jeunes gens sortent de leurs études, persuadés que la littérature de cette époque fut rédigée par une académie honorable de beaux esprits, que présidait Boileau.

Ce furent des temps riches, excessifs, fougueux et libertins. La tragédie de Racine, comme une fleur violente et douce, surgit naturellement de ce sol tourmenté et arrosé d'orages. Les poisons de théâtre faisaient frissonner des femmes qui venaient d'en serrer de réels dans un coffret, sous des lettres de leur amant. Les mœurs sont d'une belle liberté. On ne connaît que le tout ou rien, la vie des passions ou la vie du renoncement. L'hypocrisie est rare, étant inutile. L'esprit protestant n'est pas inventé : Tallemant des Réaux était protestant. La Rochefoucauld et Pascal ont établi pour jamais le scepticisme moral; et Descartes, le scepticisme métaphysique. Molière est athée; La Fontaine est païen; l'incrédulité et l'indifférence se partagent les esprits. On va au sermon, mais comme au spectacle. L'Eglise, qui voit le monde lui échapper, multiplie les missions; Bossuet est un missionnaire, et Bourdaloue. L'Etat les protège, mais poussé par un instinct secret, il persécute les seuls représentants vrais de l'esprit chrétien, les Huguenots, les Jansénistes. On ne veut ni hérétiques, ni fanatiques. Le mot admirable de Louis XIV résume la question : « Comment

vous me sollicitez pour un Janséniste? — Lui, Sire, mais je ne sais pas même s'il croit en Dieu. — Oh ! alors, c'est différent (1). »

La Fontaine, en son discours de réception à l'Académie, loua le roi d'avoir « réduit l'hérésie aux derniers abois ». Lui-même était libertin à peu près, non du genre agressif, mais du genre débonnaire, c'est-à-dire épicurien. Il est irrévérencieux, mais comme tout le monde. Le *Lutrin*, aujourd'hui, serait un pamphlet. Hors le roi et quelques puissances, le dix-septième siècle, qui respecte les principes politiques, ne ménage ni les hommes, ni les castes. Molière, La Bruyère, les sermonnaires, Pascal, tous parlent librement de la noblesse, des financiers, des ecclésiastiques, des gens de robe. Cette vision de classes séparées du reste de la nation par leurs privilèges est toute moderne. Le roi favorisait la noblesse, parce qu'elle était son épée, et l'église, parce qu'elle était sa bourse : c'était de la politique et non du préjugé. Quand Louis XIV passait rue Saint-Antoine, il faisait arrêter son carrosse chez sa vieille amie, Mme Pilou, une bourgeoise invétérée et qui venait aussi à la cour.

Tout cela, c'est pour dire que le dix-septième siècle, qui est très connu, pourrait encore être exploré. Des regards ingénus y feraient encore des trouvailles, et autant dans ses mœurs que dans sa littérature. Les figures originales sont en nombre infini, sous ce régime qui, en imposant une discipline politique, respectait toutes les libertés particulières ; mais souvent à l'excès, car la liberté s'exerce toujours contre une autre liberté. De là des contradictions et à côté, par exemple, des extrêmes facilités accordées au mariage, une détestable tyrannie familiale et maritale. En littérature, à la fois une licence dont profite La Fontaine et des règles « sombres (2) », sous lesquelles ploient les dramaturges, plus soumis à l'opinion. Malgré les airs de régents que prennent les critiques, la production littéraire est d'une extrême diversité. Tout fleurit à la fois. Mais ce n'est pas, comme on le dit, un commencement; c'est une fin. La poésie française meurt pour un siècle avec Racine. Après tant de liberté, on crut avoir besoin d'un code et Racine

(1) Cf. la version de Champfort. (Ed. du *Mercure de France*, p. 246) Il y en a une autre; mais la conclusion est pareille. Les Anglais avaient alors le même principe.

(2) Le mot est de La Fontaine.

en fournit les principes. La poésie romantique périt de même, quand Victor Hugo eut été érigé à l'état de règle.

La Fontaine n'est qu'une des nombreuses licences du dix-septième siècle, mais il est la plus belle. Toute morale lui est inconnue et il ne se soumet que difficilement aux bienséances. Sa règle de vie est de toujours faire ce qui lui donne le plus de plaisir. Comme c'est l'amour, il s'y jette passionnément. Joconde est son histoire, sauf l'infidélité initiale : Mlle de La Fontaine n'était aucunement galante. Quand il écrit : « Plus d'amour, partant plus de joie, » c'est à lui-même qu'il songe, affligé de quelque déconvenue. Ses maîtresses furent toutes celles qui le voulurent bien ; mais lui, il voulait toutes les femmes et il n'en laissa jamais passer une à sa convenance, sans risquer l'aventure. Ce n'est que vers l'âge de quarante-cinq ans qu'il commença de travailler d'une façon un peu suivie. Jusqu'à sa mort, il se partagea entre l'amour et la poésie. A soixante-treize ans, il publiait le douzième livre de ses fables et il avait encore une maîtresse, Mme Ulrich, à laquelle il écrivait (1688) : « J'accepte les perdrix, le vin de champagne et les poulardes, avec ma chambre chez M. le marquis de Sablé, pourvu que cette chambre soit à Paris. J'accepte aussi les honnêtetés, la bonne conversation et la politesse de M. l'abbé de Servieu, et de votre ami. En un mot, j'accepte tout ce qui donne bien du plaisir, et vous en êtes toute pétrie... » Ainsi, presque septuagénaire, La Fontaine restait fidèle à sa nature et il acceptait, avec « les caresses pleines de charmes » de cette excellente fille, qui fit une triste fin, les poulardes et le champagne de M. de Sablé, en cette affaire l'amant sérieux. Peut-être l'abbé de Servieu, son frère, fournissait-il les perdrix? M. Brunetière, qui cite des fragments de cette lettre, en une excellente étude sur La Fontaine, glisse sur l'abbé. C'est ainsi que l'on ordonne un dix-septième siècle correct et moral, où les mauvaises mœurs n'atteignent que ceux qui ne font pas profession d'en avoir de bonnes. Mais la suite du billet de ce vieil amoureux est bien amusante : «... J'en viens toujours à ce diable de mari, qui est pourtant un fort honnête homme. Ne nous laissons point surprendre. Je meurs de peur que nous ne le voyions sans nous y attendre, comme le larron de l'Evangile. » On doit beaucoup de reconnaissance à Mme Ulrich, parce qu'elle charma les dernières années d'un grand poète. Il n'est

pas nécessaire qu'elle ait été une vestale (1), et d'ailleurs, en cet état, elle n'eût pas beaucoup égayé La Fontaine. Mais Mme de Sablé, non plus, n'était pas une vestale, ni Mme d'Hervart, et elles furent plus favorables au poète que les solitaires de Port-Royal, qui le contraignirent à faire de mauvais vers, pour sauver son âme, car il n'y a que ceux-là qui sauvent.

Personne d'ailleurs, même au temps de Mme de Maintenon, ne tint rigueur à La Fontaine de la légèreté de ses mœurs : ni la duchesse de Bouillon, ni le prince de Conti, qui la préféra au trône de Pologne, ni Turenne, ni le P. Bouhours, ni Maucroix, homme d'église et fidèle ami, ni l'abbé Verger, ni Racine, qui l'avait vu, peut-être avec ironie, lui succéder dans le lit de Mlle de Champmeslé.

Liberté des mœurs, liberté de l'esprit, cela va de pair. Et il s'agit moins ici de la vigueur des fonctions physiologiques que de l'absence des préjugés. Il y a certainement des relations étroites entre les divers centres fonctionnels du corps humain ; il y en a entre l'énergie sexuelle et l'énergie intellectuelle. A la passivité de l'appareil générateur correspond souvent la passivité du cerveau. Mais ce n'est pas absolu, et il est des hommes qui ne sont presque pas des hommes, et dont l'intelligence, comme grossie d'une force inutilisée directement, prend des développements merveilleux. On pourrait même dire mystérieux, car c'est presque un phénomène de désincarnation. Les liens qui retiennent l'homme dans la vie animale sont parfois entièrement rompus; privée de la sensation, nourriture commune des esprits, l'intelligence périrait alors si elle ne trouvait en elle-même des ressources inattendues. Le monde sensible lui faisant défaut, elle crée le monde abstrait, et c'est là qu'elle trouve sa subsistance. Tous les grands philosophes furent ainsi des désincarnés, tels Descartes, Spinoza, Kant, Nietzsche. Le génie abstrait est nécessairement un génie chaste. Newton en est le type. Les théologiens purs, comme Thomas d'Aquin, s'apparentent aux philosophes; ce sont les philosophes d'une civilisation religieuse. Il difficile, au contraire, de faire entrer dans cette catégorie des esprits purs ou un grand poète, ou un grand artiste, ou un grand mystique. La chasteté des saints mystiques les plus

(1) Sa fille, Thérèse, le fut, par compensation.

réputés pour la pratique même de cette vertu négative, fut une chasteté conquise. Cela ne compte pas, au moins dans ce chapitre. Sainte Thérèse n'était pas naturellement chaste : pour le devenir, elle cultiva sa volonté.

L'homme d'esprit libre, s'il n'a pas sur lui-même des desseins particuliers, considère comme tout à fait indifférente l'acquisition de cette vertu chrétienne. La Fontaine comprit ses torts envers la morale, au moment qu'il vit venir la mort. « Songe comment j'ai vécu! » écrivait-il à Maucroix. Jusque-là il avait vécu sans penser un instant que le mérite est de ne pas vivre. Il y a, dans La Fontaine, un accord exemplaire et délicieux entre l'homme et le poète.

C'est un des esprits les plus sains du XVII^e siècle. Il est ingénu. La morale vulgaire lui est étrangère. Il ne comprend que les rapports naturels, les accepte ce qu'ils sont. Il est près de la vie comme une femme, comme un peintre; mais il n'a ni l'hypocrisie acquise des femmes, ni la vanité des peintres. Il vit pour vivre ; il écrit pour écrire. Il est poète comme il est amant; il se caresse à ses poèmes comme aux épaules d'une femme. Il cherche des sensations et trouve une philosophie.

Les critiques moralistes, pour atténuer le mauvais exemple, l'ont criblé d'épithètes sournoises, devenues traditionnelles. Ils l'appellent bonhomme, naïf et même bête. On répète avec complaisance des mots apocryphes: « Je n'ai gardé que mon chien, mon chat et mon La Fontaine, » disait M^me de La Sablière. « Il est si bête que Dieu n'aura pas le courage de le damner », disait sa garde-malade. C'est, disaient d'autres gens, un fablier comme il y a des pruniers. Il était distrait ; on l'a fait inconscient.

Distrait pour les choses futiles, il ne l'était pas devant le grand spectacle de la vie. Il pouvait lui arriver de mettre un de ses bas à l'envers ; il ne lui arriva jamais d'écrire une sottise. Ce « bonhomme », sans être pessimiste, est plutôt dur. Il n'a pas beaucoup d'illusion sur la bonté des hommes. Le mal, d'ailleurs, ne lui cause aucune indignation. Il note les couleurs de la vie, ses mouvements, avec l'indifférence d'un observateur désintéressé. Le loup mange les moutons. Cela ne le fait pas pleurer. Il est naturel, en effet, que les plus forts tiennent à leur merci les plus faibles. La Fontaine n'est aucunement

réformateur. Le secours que Pascal demande à la chimère religieuse, cet homme de simplicité n'en a pas besoin.

Ce « naïf » a fait sur la nature humaine les constatations les plus sévères et les plus décourageantes. Il a osé ce vers d'une concision cruelle :

La clef des coffres-forts et des cœurs est la même.

On sait que les anciens ne donnaient pas aux mots tels que vice, vertu, morale, le sens qu'ils ont pris avec les progrès du christianisme. Le vice et la vertu, c'étaient, pour ces sages, qui devançaient la science la plus précise, des qualités naturelles, comme la beauté, la force, l'intelligence, ou des défauts; on avait un vice comme une bosse. Quant à la morale, c'était l'étude des mœurs : on étudiait les hommes et leurs rapports, sans autre souci que d'arriver à les connaître. Ces observations donnent, mises en portraits généraux, les Caractères de Théophraste; mises en apologues, les Fables d'Esope. Ni l'un ni l'autre ne sont des professeurs de morale. Ce sont des botanistes du genre utilitaire. Ils classent les plantes humaines en utiles et nuisibles. Esope est très cru, mais il ne formule pas ses moralités; on les devine: « Cette fable montre qu'il ne faut se fier à personne. » La Fontaine va, sans ménagements, jusqu'au bout de la franchise :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Et c'est autre chose que la traduction d'une antique sentence; une conviction raisonnée s'avoue, au risque de froisser les sensibilités chrétiennes. Cette idée générale, il la reprendra plus tard, pour l'appliquer aux méthodes de gouvernement :

O vous, pasteurs d'humains et non pas de brebis,
Rois qui croyez gagner par raison les esprits
D'une multitude étrangère,
Ce n'est jamais par là que l'on en vient à bout :
Il y faut une autre manière ;
Servez-vous de vos rets ; la puissance fait tout.

La Fontaine n'a pas plus d'illusions sur l'humanité qu'un Machiavel ou un Spinoza.

Il ne faut pas d'ailleurs, ni en ces matières, ni en aucune autre, s'exagérer son originalité. C'est beaucoup moins un créateur qu'un critique et un metteur en scène. Il possède à un haut degré ce double talent, encore que ses imitations

soient parfois un peu serviles. Le style relève soudain celles qui semblaient se traîner le plus bas. Esope est morne : La Fontaine met de la vie, de l'ironie ou de la gaieté dans les plus sottes ou les plus tristes histoires de ce conteur chimérique. C'est là son génie. Il ne crée pas, il achève. Et c'est peut-être là aussi une des formes caractéristiques du génie français. Ils sont ainsi : Renan aussi bien que Racine, Chateaubriand tout comme Ronsard.

Ce don du style, La Fontaine le possède à un degré unique. Il n'est pas un de ses poèmes où on ne trouve de beaux vers, riches, frais, souriants, ou d'une noble tristesse. On en trouve jusque dans *la Captivité de saint Malo*, cette idylle sainte qui se transforme çà et là en une histoire d'amour, et jusque dans *le Quinquina*, production cependant indigne. Quelles admirables poèmes que *Philémon et Baucis*, *les Deux Pigeon* ou, dans le genre amusant, *le Meunier*, *son fils et l'âne*, *les Rieurs du Beau-Richard*. Ces *Rieurs*, qui sont un ballet, il faut les tenir pour une des petites merveilles de la langue française. C'est du Molière pour marionnettes, avec, en plus, un tel sens du rythme et de la cadence que la musique y semble utile.

Tels sont, il semble, les côtés par où il faut admirer le génie de La Fontaine : liberté d'esprit, netteté de jugement, don poétique à peu près parfait. Restent ses mérites comme interprète de la nature.

II

Que le dix-septième siècle ait méconnu les plaisirs d'un contact direct avec la nature, cela semble, en général assez exact. Mais si on voulait s'y appliquer, on prouverait aisément le contraire. Un Théophile, un Tristan ont aimé les bois et les sources; un Saint-Amant a passé à la campagne de beaux jours et il en a parlé avec charme. Au moment où l'on voit le soleil levant

> Briller sur les feuilles de houx,

il regarde l'abeille qui

> Sort de sa ruche aimée,

ou bien :

> Le chevreuil solitaire et doux,

Il va, tout comme nous-mêmes, rêver au bord de la mer et ramasser des coquillages. Il éprouve presque tous les sentiments romantiques.

La Fontaine, au contraire de Saint-Amant, voyagea fort peu, et les bords de la Loire furent sa plus lointaine excursion. La seule nature qu'il connaisse est celle de son pays natal, celle des environs de Paris; et encore il en a le sentiment, bien plus que la connaissance. Il a vu, bien plus qu'il n'a observé. La Fontaine est l'homme qui a été élevé à la campagne; cela donne de la nature, sans que l'on ait besoin de s'y appliquer, des notions diffuses, mais certaines. Tels sont les paysans, avec cette réserve que leur sentiment est toujours intéressé. Ils ne voient que ce qu'il leur est utile d'avoir vu. Pour tout le reste, leur regard est très superficiel. De connaissance véritable des choses, ils n'en possèdent aucune et ce sont de fort médiocres observateurs.

Pas plus que les paysans, La Fontaine n'a jamais rectifié une légende d'histoire naturelle. Comme eux, il trouve dans la nature ce que la tradition veut qu'on y trouve. A cette tradition champêtre, il ajoute celle des fabulistes.

Les fables d'animaux, au point de vue de la connaissance des choses, sont peut-être un léger progrès sur les inventions mythologiques. Les animaux ne sont plus des dieux, mais ils sont devenus des hommes. Parmi les sentiments qu'on leur prête alors, quelques-uns, à la vérité, pourraient leur convenir, la peur, la colère, le désir sexuel, mais quel travestissement! La Fontaine, dit un commentateur, a donné à chacune de ses bêtes une physionomie très conforme aux traits essentiels de la réalité. C'est vrai, presque toujours, s'il s'agit de la forme des animaux et de leurs habitudes générales; mais l'esprit qu'il leur attribue gâte tout le spectacle. La fable est le genre littéraire le mieux fait pour donner de la nature l'idée la plus fausse possible. Celles de La Fontaine, du moins, en donnent un sentiment juste; chaque fois que le poète a osé négliger ou même trahir ses maîtres traditionnels.

Il est absurde, comme la fable même, quand il calque; il est délicieux, quand il brode. Ses animaux ne sont pas amusants comme ceux du *Romant de Renart*, mais, un peu moins humains, ils ne déconcertent pas toujours. C'est l'embarras, dans ces histoires : faut-il prendre ce Loup pour un homme ou pour

un loup? L'ambiguïté a parfois un certain charme; elle le perd dès que l'on réfléchit.

Si le respect de l'antiquité ne lui ferme pas les yeux, La Fontaine est presque toujours exact dans ses descriptions, et logique dans les rapports qu'il établit entre les animaux. La paresse l'empêcha de devenir un observateur scrupuleux, mais, à l'occasion, il se révéla doué des yeux les plus sagaces. On lit, au début des *Amours de Pysché :* « Nos quatre amis, étant arrivés à Versailles de fort bonne heure, voulurent voir, avant le dîner, la ménagerie : c'est un lieu rempli de plusieurs sortes de volatiles et de quadrupèdes, la plupart très rares et de pays éloignés. Ils admirèrent en combien d'espèces une seule espèce d'oiseaux se multipliait ; et louèrent l'artifice et les diverses imaginations de la nature, qui se joue dans les animaux comme elle fait dans les fleurs. Ce qui leur plut davantage, ce furent les demoiselles de Numidie, et certains oiseaux pêcheurs qui ont un bec extrêmement long, avec une peau au-dessous qui leur sert de poche. Leur plumage est blanc, mais d'un blanc plus clair que celui des cygnes ; même de près, il paraît carné et tire sur la couleur de rose vers la racine. On ne peut rien voir de plus beau. C'est une espèce de cormorans. » La précision est assez grande pour que l'on reconnaisse dans ce portrait le pélican blanc, celui-là même qui se perce le flanc.

Les images de la nature sont vives dans son esprit; elles se mêlent à son discours et le soutiennent, dès qu'il se hasarde vers les frontières de l'abstraction. Ainsi en cette page du *Songe de Vaux,* où il compare les jeux des songes, des idées, des désirs aux mouvements des abeilles et des fourmis :

> Telles vont au butin les nombreuses abeilles,
> Et tel, dans un Etat de fourmis composé,
> Le peuple rentre et sort, en cent parts divisé.

La *Captivité de saint Malo* contient un bien curieux passage sur les fourmis :

> Il vit auprès d'un tronc des légions nombreuses
> De fourmis qui sortaient de leurs cavernes creuses.
> L'une poussait un faix ; l'autre prêtait son dos ;
> L'amour du bien public empêchait le repos.
> Les chefs encourageaient chacun par leur exemple.
> Un du peuple étant mort, notre saint le contemple
> En forme de convoi soigneusement porté,
> Hors des toits fourmillants de l'avare cité.

Cependant, je ne crois pas ici à une observation directe et minutieuse; il faut, pour constater de tels faits, si menus et si difficiles à voir, une patience que n'avait pas La Fontaine. Que les fourmis enterrent leurs morts, c'est une tradition très ancienne; elle est consignée dans Pline: *Sepeliunt inter se viventium solæ præter hominem.* Pline, assez souvent exact, est bien plus amusant que tous les fabulistes; il va nous expliquer l'avarice des fourmis: « Chez les Indiens septentrionaux, qu'on appelle Dardes, certaines fourmis tirent l'or des mines; elles ont la couleur du chat (sauvage) et la grandeur du loup d'Egypte. Ce métal, qu'elles ont extrait pendant l'hiver, les Indiens le leur dérobent pendant les ardeurs de l'été : les fourmis sont alors retirées dans des souterrains, à cause de la chaleur. Toutefois, averties par l'odorat, elles sortent, volent après les ravisseurs et souvent les mettent en pièces, sans que la légèreté de leurs chameaux puisse les sauver. Telles sont et la vitesse et la férocité qui se joignent en elles à la passion de l'or. »

Si les fourmis n'enterrent pas leurs morts avec cérémonies, comme on l'a prétendu, si elles n'ont pas précisément de cimetières, il est certain qu'elles ne tolèrent aucun cadavre dans leurs habitations et qu'elles prennent souvent l'habitude de rejeter les trépassés toujours au même endroit, ce qui est fort naturel, les animaux étant essentiellement méthodiques.

De Pline ou de la tradition, La Fontaine n'a du moins retenu ici que le vraisemblable. Dès qu'il s'adonne aux fables, il accepte aveuglément les données anciennes. C'était une nécessité; elle a souvent été malheureuse pour le poète. Il est bien mieux inspiré, quand il prend thème de la puissance de travail des fourmis pour dénouer un des épisodes des *Amours de Psyché* (II). Vénus, ne voulant pas voir son fils épouser Psyché, la contraint à des besognes impossibles; mais les déesses, les nymphes et les fées viennent à son secours. Psyché doit séparer en quatre tas différents un amas énorme de grains, blé, mil, seigle et orge. La tâche est désespérante. Une fée mobilise toutes les fourmis de la terre:

Il en vient des climats que commande l'Aurore,
.....
Il en part du couchant des nations entières;
Le nord, ni le midi n'ont plus de fourmilières.
.....
Les chemins en sont noirs, les champs en sont couverts;

Maint vieux chêne en fournit des cohortes nombreuses,
Il n'est arbre mangé qui sous ses voûtes creuses
Souffre que de ce peuple il reste un seul essaim.
.....
L'éthiopique gent arrive et se partage.
On crée en chaque troupe un maître de l'ouvrage.
Il a l'œil sur sa bande; aucun n'ose faillir.
On entend un bruit sourd; le mont semble bouillir.
Déjà son tour décroît, sa hauteur diminue.
A la soudaineté l'ordre aussi contribue.
Chacun a son emploi parmi les travailleurs:
L'un sépare le grain que l'autre emporte ailleurs.
Le monceau disparaît ainsi que par machine...

Il y a très peu d'exagération dans ce tableau, et plusieurs des traits sont bien caractéristiques du travail des fourmis.

En lisant les aventures des animaux, narrées dans *le Renart*, on se plaît beaucoup aux anecdotes qui se passent entre animaux qui vont de pair, ou à peu près, entre Renart et Tybert le chat, entre Renart et Primault ou Ysengrin, qui sont des loups; mais si dans ces groupes intervient la figure d'une minuscule bête, on se refuse à comprendre. Voici (Cf. *le Renart* de Paulin Paris) un chapitre où l'on voit Renart, devenu pèlerin, rencontrant Frobert le grillon, lequel disait ses heures, et ne pouvant le décider à lui donner son bréviaire; ailleurs on voit une partie de marelles engagée entre Tybert le chat, Roussel l'écureuil, Blanche l'hermine et Fremont la fourmi: et de spirituelle la fable devient sotte, à moins qu'il ne s'agisse des fourmis indiennes de Pline.

Il y a, trop souvent, dans les fables de La Fontaine, de pareilles disproportions; et c'est au point de faire croire que, sur certains insectes, tel l'escarbot, le poète n'est pas mieux renseigné que le vieux et crédule naturaliste. Le début de *l'Aigle et l'Escarbot* est assez pénible:

L'aigle donnait la chasse à maître Jean Lapin,
Qui droit à son terrier s'enfuyait au plus vite.
Le trou de l'escarbot se rencontre en chemin.
Je laisse à penser si ce gîte
Etait sûr: mais où mieux? Jean Lapin s'y blottit.

Les commentateurs ont excusé La Fontaine, en disant: c'est une fable. Mais tout genre a ses limites, l'absurde. On veut bien que le Petit-Poucet chausse les bottes de l'Ogre, mais non que le géant mette à ses pieds les sabots du nain.

La vérité, très probablement, est que La Fontaine ignorait ce que c'est qu'un escarbot. Il n'a pas même pris la peine de s'enquérir; il traduit des mots. « Le trou de l'escarbot, dit sérieusement un annotateur très savant, est beaucoup trop petit pour qu'un lapin puisse s'y blottir. La Fontaine semble avoir prévu l'objection : mais où mieux ? » Ne dirait-on pas que ce trou d'escarbot, fort insuffisant, à la vérité, pourrait, à la rigueur, fournir,pour un instant, un refuge précaire à un lapin ? La manie du respect est ici poussée un peu loin. L'escarbot est un coléoptère dont la longueur est d'environ un centimètre. C'est donc dans un trou grand comme la moitié d'une noisette que, fuyant le vol de l'aigle, se blottit un lapin. La fable est à supprimer, au moins des recueils classiques, car la suite de l'histoire ne fait qu'accentuer l'absurdité du thème: on ne voit pas bien comment cet insecte inerme, parvenu au nid de l'aigle, peut « fracasser ses œufs » ; ni comment, une autre fois, il « fait faire aux œufs le saut ». Le style, et cela arrive à ce grand poète, est aussi sot que l'histoire.

Une fable, beaucoup plus populaire, *la Cigale et la Fourmi*, ne le cède guère, en erreurs, au conte de l'Escarbot. Elle témoigne pareillement que si La Fontaine sentait assez vivement les charmes de la nature,il n'avait de ses secrets aucune curiosité. Les professeurs, en leurs notes, ont depuis longtemps avoué que les fourmis ne font pas de provisions pour l'hiver, qu'elles dorment pendant le froid, de même que tous les insectes qui survivent à la belle saison. L'erreur, qui est encore commune, est ancienne. Pline, qui ne manque pas d'un certain raisonnement scientifique, pour expliquer l'entassement de grains de blé dans la terre, avait imaginé que les fourmis en rongent d'abord le germe. S'ils viennent, ajoute-t-il, à être mouillés, elles les tirent dehors et les font sécher. L'ignorance est vraiment le pays des merveilles, et la faculté de ne pas voir ou de voir de travers, la plus précieuse peut-être de toutes celles que possède l'homme : cela entretient l'activité, puisque toutes les observations sont toujours à recommencer.

La dernière édition classique des *Fables*, celle de M. L. Clément, est fort savante. Elle nous apprend que la cigale « est un insecte ailé qui fait entendre dans la campagne, pendant les chaleurs de l'été, un *chant* aigu et monotone ». La

Fontaine en savait peut-être autant et aussi Esope, qu'il a imité servilement ; il est fâcheux qu'il n'en ait pas su davantage. Pline était beaucoup mieux renseigné. A coup sûr, il n'eût pas montré la cigale allant quêter des vivres, puisque, dit-il, elle n'a point de bouche, ce qui est vrai. « Elles ont un suçoir avec lequel elles pompent la rosée », ce qui est exact, pourvu que par rosée on entende la sève des arbres sur lesquels elles vivent.

Si les fourmis dorment l'hiver, l'hiver les cigales sont mortes. Elles ont cependant, même après leur mort, des relations avec les fourmis. Ayant vécu cinq à six semaines, s'étant accouplées (ventre à ventre, dit très justement Pline), ayant pondu ou, les mâles, lancé une dernière stridence, elles tombent et les fourmis les dévorent, les creusent, encore frémissantes d'un reste de vie. Les cigales ont déjà connu ces ennemis de la dernière heure : les fourmis, qui profitent de tout, viennent souvent leur disputer le puits de sève où elles s'abreuvent et les cigales, souvent vaincues, s'en vont plus loin enfoncer leur tarière.

Les traditions zoologiques sont presque toujours absurdes. La cigale ne chante pas, quoi que dise le savant professeur qui annote La Fontaine ; elle bat du tambourin : cependant elle n'en perd pas un coup de chalumeau ; de même que beaucoup d'hémiptères, elle passe sa vie à boire. Les mâles seuls font du bruit ; les femelles sont muettes.

La Fontaine, qui n'observait pas, ne lisait pas davantage les livres où quelques notions pouvaient se trouver sur les bêtes. Plusieurs petites encyclopédies étaient de son temps, comme aujourd'hui, entre toutes les mains. Il aurait pu lire en celle de maître René François, *Essais des Merveilles de nature*, que « les cigales n'ont point de langues pour sucer la rosée ». Il est vrai que ce renseignement vague, quoique moins erroné que celui qu'un enfant peut tirer des Fables, se trouve, assez singulièrement, au chapitre des « Oyseaux ».

On peut dire que La Fontaine, qui n'avait jamais vu de cigales, pouvait, sur ces insectes, se méprendre. Sans doute; mais voici qu'à la suite de Phèdre il suppose une confusion invraisemblable entre les frelons et les abeilles :

> Les témoins déposaient qu'autour de ces rayons
> Des animaux ailés, bourdonnants, un peu longs,

De couleur fort tannée et tels que les abeilles,
Avaient longtemps paru. Mais quoi ? dans les frelons
Ces enseignes étaient pareilles.

Oui, pour un citadin. Et encore la différence est tellement sensible de l'un à l'autre de ces « animaux ailés » qu'elle frapperait l'ignorant, au premier regard. Les frelons ont près de trois fois la longueur des abeilles, et il y a des femelles énormes qui atteignent quatre centimètres : ce sont de petites bêtes redoutables, heureusement assez rares. La couleur empêcherait également de les confondre, les abeilles étant d'un roux sombre, et les frelons presque éclatants, avec leur thorax rougeâtre, leur abdomen annelé de brun, de roux clair et de jaune. Les abeilles ont une taille ramassée, ressemblent fort à des mouches, pour la forme, ce qui leur a valu le nom de mouches à miel. On connaît la sveltesse des guêpes : or les frelons sont des guêpes.

(*A suivre.*)

REMY DE GOURMONT.

NOTES SUR L'ART JAPONAIS [1]

—

LES ÉCOLES DE PEINTURE MODERNE ET LA GRAVURE

—

VIII

HOKUSAI ET SON ÉCOLE

(*Suite.*)

Il nous reste maintenant à examiner comment Hokusai a groupé tous ces éléments divers, rochers, arbres, fleurs dans ses paysages.

De tout temps les artistes japonais ont aimé à représenter l'homme et les animaux dans le cadre de la nature. Les primitifs des écoles chinoises du Yamato, comparables en cela à ceux de notre Europe Occidentale qui aimèrent à placer de minuscules paysages dans les moindres espaces de leurs tableaux libres de personnages, ont spécialement cultivé ce genre et, comme nous avons pu le constater, sont parfois arrivés à d'heureux résultats. Mais dans leurs paysages trop souvent conventionnels, les lois de la perspective ne sont guère appliquées, le manque d'horizon est fréquent, les rapports entre les différents plans sont mal observés.

En outre, à l'Européen non prévenu, la nature qu'ils rendent paraît tantôt contournée à l'excès, tantôt trop truquée, trop arrangée par la main de l'homme. Leurs paysages les plus accidentés ont un air de tranquillité, de douceur qui surprend. Et pourtant ils n'ont fait que rendre la campagne japonaise presque comme elle est en réalité. En Yamato existent les sites les plus variés et les plus imprévus qu'il soit donné aux yeux humains de contempler. A la constitution

(1) Voy. *Mercure de France;* nos 182, 184, 190 et 199.

volcanique de son sol, le pays doit une succession de montagnes, de vallées, de précipices, de sources jaillissantes et de torrents impétueux alternant avec de paisibles plaines couvertes de rivières et des fleuves s'étalant dans la paix de leurs cours inférieurs et de leurs embouchures.

Peu s'en faut qu'à la longue l'ensemble harmonieux du paysage n'ait à souffrir de l'exquise singularité du détail. C'est une succession ininterrompue de petits tableaux dont chacun se suffit à lui-même. On en vient à regretter que la nature ait eu trop d'esprit ou que sa puissante imagination se soit si patiemment pliée aux menues fantaisies de notre art (1).

Cet aspect est particulièrement frappant dans la Mer Intérieure.

Mer de mystère et de légende où les voiles blanches des jonques sont d'argent au clair de lune (2).

Ses rivages ont l'air modelé par la main des hommes, les pêcheurs semblent avoir « eux-mêmes creusé leurs ports et les jardiniers dessiné le plan de leurs îles ».

Ces sites, si réguliers malgré leur désordre apparent, si différents selon la région visitée ou la saison subie, ce sont eux que les Japonais se sont efforcés de reproduire en miniature dans leurs jardins, comme aussi dans leurs kakémonos et leurs estampes.

Dans les dernières années du XVIII[e] siècle, les Hollandais de Nagasaki apprennent aux peintres nippons les lois de la perspective. En 1796, dans une série de huit feuilles représentant des vues du lac Biwa, Hokusai subit une évidente influence européenne. On y trouve un gris violacé rappelant de très loin celui de Ruysdaël. Puis l'artiste publie deux séries sur la rivière Tamagawa et plusieurs autres sur les stations du Tokaido, dont une des premières parut de 1797 à 1798 chez Nichimoura (3). Cette grande route de la mer Orientale, autrefois si fréquentée et maintenant bien déchue de sa splendeur, inspirait vers la même époque un ouvrage analogue dû à la collaboration de plusieurs artistes, parmi lesquels Kitao Massayoshi

(1) A. Bellessort : *La Société Japonaise.*
(2) R. Kipling: *Lettres du Japon.*
(3) Le titre japonais est « Yehon-Tokaïdo-Gojou-San-Tsughi», c'est-à-dire : « Les cinquante trois étapes de la mer Orientale », 56 planches en couleur de format rectangulaire.
Le Tokaido avait environ 520 kilomètres de développement.

et Shunsen (1), mais les illustrations des six volumes de ce dernier étaient tirées en noir, tandis que celles d'Hokusai sont en couleur (2).

Des environs de 1797, comme le prouve le nom de Sori formant sa signature, était aussi ce sourimono de la collection Gillot figurant la promenade sur l'eau de trois jeunes femmes arrêtant leur barque sous des cerisiers en fleurs. Le sujet est assez analogue comme idée et comme expression à ceux qu'affectionnait Outamaro.

En 1799, paraissaient à Yedo les promenades d'Azouma (Azouma Asobi) et en 1800 le « Coup d'œil sur la Capitale Orientale » (Toto Shokei Itchiran) (3).

Dans ces premières œuvres, Hokusai reste encore quelque peu confiné dans la tradition et la convention. Dans le Yehon-Toto-Asobi (4), on retrouve même parfois le procédé classique des nuages supprimant la difficulté des fonds et renouvelé de l'Ecole de Tosa. Ce n'est qu'exceptionnellement, a pu dire M. Holmes, que se produit chez lui « une échappée de naturalisme quand il représente une rivière avec au loin l'immensité de la campagne couverte de neige sous un sombre ciel d'hiver, ou bien un pont sur lequel se presse une foule animée ». Les mêmes remarques seraient applicables au Yehon Soumidagawa Rioghan Itchiran (5) où l'artiste nous promène sur les deux rives du fleuve de Yedo et du Yehon Kyoka Mata Nata Yama (6) consacré à des vues de la baie, où est sise la capitale de l'est. Une étroite estampe en largeur signée Kako (7), représentant sur le rivage d'une baie déchiquetée des fillettes et des petits garçons cherchant des coquillages, fait déjà présager la façon nouvelle qui sera inaugurée dans la Mangwa; la perspective y est mieux rendue, bien que les personnages du premier plan

(1) Le Japon possède toute une littérature géographique formée d'espèces de guides illustrés nommés *Meishos*. Voir à leur sujet le chapitre de M. de Rosny dans ses feuilles de Momidzi.

(2) M. Revon a décrit de fort jolie façon les étapes du Tokaido dans son étude sur Hokusai. Ce dernier les illustra encore en 1836, dans son Dotchiou Gwafu, « Recueil de Dessins de voyage ».

(3) *Azuma* est le nom des provinces de la côte est du Japon et *Toto*, le nom poétique de Yedo, la capitale de l'est.

(4) Album des promenades de Toto, paru en 1802 à Yedo chez Tsutaya Jûzabro.

(5) Album des rives de la Sommida, paru en 1804 à Osaka chez Maekawa Dzennbé.

(6) Mot à mot : « Album de poésies des montagnes et encore des montagnes ». En couleur. Paru à Yedo en 1803 chez Kochodo Tsutaya Jûzabro.

(7) Hokusai signe Tokitaro Kako ou Kako un certain nombre d'œuvres parues de 1800 à 1804.

soient encore trop grands en comparaison de ceux du second.

Le tome deuxième de la Mangwa contient quelques paysages en miniature et en particulier une double planche où déferle une énorme vague vue de face. Sa crête toute blanche et moutonnée contraste singulièrement avec le dessous du flot qui apparaît d'un noir d'abîme. C'est là une très originale composition tout à fait nouvelle pour l'époque. Un peu plus loin dans le même volume, quelques vues de montagnes, de cascades et de chaumières toujours teintées en rose et gris clair, nuances très pâles qui sont comme bues par le papier torchon employé.

Le quatrième volume de la Mangwa est rempli de croquetons figurant encore de petits coins de paysage où l'auteur semble s'essayer avant d'entreprendre une œuvre plus sérieuse : un village, des Shiros, ces châteaux forts des dai-myau, des ponts au dos bossu.

Dans une planche du tome V, au delà d'une grande étendue de mer se déroule une plage plantée d'une forêt de pins; de la cime de ceux-ci jusqu'aux sombres collines de l'horizon s'élève une guirlande de brouillard couronnée par un énorme cône couleur de neige de l'arrière-plan.

Le septième volume, paru en 1816, contient nombre de paysages montrant nettement les efforts acharnés du peintre pour arriver à la perfection en ce genre et faisant constater les progrès qu'il réalise à chaque pas. Il ne considère plus désormais la nature comme un simple cadre destiné à faire ressortir ses personnages, à épouser leurs joies, leurs tristesses et leurs querelles. Ce sont au contraire ces derniers qui doivent subir les forces cosmiques; devant l'impitoyable puissance des éléments, l'homme demeure sans pouvoir. Par là, Hokusai se rapproche beaucoup plus de la réalité que ses prédécesseurs. La neige d'Harunobou, pour choisir un exemple, semble toujours éclairée d'un rayon de soleil et la rigueur du froid n'a l'air d'avoir aucun effet sur ses couples amoureux.

La gelée d'Hokusai est un contraire pleine d'âpreté. Tel est déjà l'effet produit par cette plaine glacée éclairée par le disque de la lune représentée dans le quatrième livre de la Mangwa ou par ces collines neigeuses que traverse péniblement une armée dans le tome IV. Ailleurs (tome VII), la tempête fait rage et les écluses du ciel déversent des torrents d'eau sur la campagne. Le procédé consistant à représenter la pluie par

des traits coupant le dessin en diagonale rend d'excellente façon la violence irrésistible de l'ouragan.

La tempête de Rembrandt, de Rubens ou de Turner est souvent terrible, mais elle n'est pas réellement humide, dit à ce propos M. Holmes; Constable sait produire des effets d'humidité, mais non de violence. Hokusai montre au contraire comment le vent fait jaillir l'eau en écume et courbe les arbres, comment les coups de vent dispersent le peuple deci delà (1); comment les nappes d'eau qui chassent et qui trempent voilent à demi un paysage et de quelle façon enfin le grand cône du Fouji rayonne au-dessus des nuées ouvertes (2).

Des environs de 1817 et en tous les cas d'avant 1820, en raison de la signature Katsushika Taito qu'elle portait, était une estampe de la collection Gillot : un pont de rêve jeté entre deux falaises au-dessous duquel brille la lune éclairant de sa pâle clarté un village de pêcheurs endormi au bord de la mer.

Enfin, avec les trente-six vues du Fouji publiées de 1823 à 1829, Hokusai arrive à la plénitude de son talent de paysagiste et sa publication a tant de succès auprès du public qu'il l'augmente de dix autres planches.

Dans cette série, il inaugure une nouvelle manière presque complètement débarrassée de la tradition conventionnelle chinoise. Nous disons presque complètement, parce qu'il commet encore des fautes de détail, dans la figuration des nuages, par exemple. Il se contente le plus souvent de les représenter par de longues bandes horizontales que M. Perzynski (3) compare très ingénieusement à des doigts de gants. Cette disposition est très sensible dans le croquis de la baie de Tayo (4). Au premier plan, une barque sur la mer agitée, au second, la plage dont les lignes sont découpées en languettes correspondant aux bandes moyennes desquelles émerge à l'horizon un Fouji tout bleu. En ce sens, Hokusai a été mieux inspiré dans sa vie de l'île de Tsukuda proche de Yedo, où de légers cumulus blancs s'enlèvent au milieu du jaune d'ocre de l'horizon, de chaque côté du cône neigeux.

Les lois de la perspective sont beaucoup plus fidèlement observées. Il suffit pour s'en rendre compte de jeter un coup

(1) *Mangwa*, tome XII.
(2) C.-J. Holmes, *Hokusai.*
(3) *Hokusai.*
(4) Tayo-no oura, dans le Yeigiri sur le Tokaido.

d'œil sur la planche du pont de Nihon-Bashi (1). De celui-ci, n'est représentée que la partie supérieure avec les têtes et les ballots sortant d'une foule grouillante et dépassant à peine le bord du bas de l'estampe. En arrière convergent vers la ligne d'horizon les deux rives du fleuve bordées de maisons. Dans le fond une masse de verdure d'où sortent les constructions d'un temple et dans le lointain extrême le Fouji émergeant de la brume. Les lignes fuyantes des rives du fleuve et celles des toitures des maisons viennent bien coïncider au même point, les rapports entre les différents plans sont exactement observés, la hauteur des personnages et les dimensions des barques représentés allant en diminuant graduellement avec l'éloignement; Hokusai s'est enfin efforcé d'indiquer les colorations différentes de l'eau suivant la quantité de lumière reçue. Le même souci est d'ailleurs visible dans la planche consacrée à l'île de Tsakudo déjà citée, où l'éclairage vient de l'horizon. Le bleu clair de la mer prend dans le fond une tête d'or très pâle due au reflet d'un ciel orangé, tandis qu'au premier plan le flot est bleu foncé et le ciel plus sombre encore.

Le coloris d'Hokusai, dans une série de trente-six vues, tient beaucoup de celui des impressionnistes. Il est intéressant d'essayer de se rendre compte des points communs et des différences que sa manière offre avec leur système.

La théorie impressionniste déclare que notre œil a pris l'habitude de distinguer la forme et la couleur, mais qu'en réalité cette dernière seule existe. Les objets, ajoute-t-elle, ne nous sont en effet révélés que par l'éclairement, il importe donc de ne représenter que les nuances et non pas les contours... A Hokusai comme à tout Japonais il semble impossible de concevoir le dessin sans le trait, celui-ci étant la base même de l'art national.

Mais à côté de ce principe fondamental des Monet, des Degas et des Renoir, il en existe plusieurs autres que notre artiste appliqua peut-être inconsciemment dans son désir de faire œuvre originale, peut-être aussi par extrême recherche du réalisme.

Un objet, disent les impressionnistes, n'a pas de couleur

(1) Pont situé dans la partie centrale de Yedo d'où partaient généralement les voyageurs qui voulaient suivre le Tokaido.

par lui-même et ce qu'on a l'habitude d'appeler le ton local n'est qu'une convention.

Les objets changent de même selon leur exposition à la lumière et selon l'inclinaison des rayons solaires. Or, Hokusai abandonne dans sa série des trente-six vues toute idée *a priori* au sujet des coloris : suivant les saisons et suivant l'heure du jour, son Fouji est bleu, orange ou rouge.

Nous donnerons de ce fait deux exemples très caractéristiques. Dans le premier, le volcan, « vu par un temps d'orage », est représenté brun-rouge à sa base, puis rose dans sa partie médiane au milieu de laquelle la neige du sommet étend ses lézardes blanches. Le cône s'élève au milieu de collines d'un vert épinard, dominé par un ciel bleu fané, s'éclaircissant et se parsemant de nuages moutonnés dans le milieu de la feuille pour s'assombrir à nouveau près du bord supérieur de celle-ci. A mi-hauteur de la montagne, un grand éclair orange sillonne l'atmosphère.

Le Fouji « vu par le beau temps » est couvert à sa base d'une végétation vert foncé, puis vient une zone brun-rouge à laquelle succède une autre, plus claire, vers son milieu et enfin, au sommet, une nuance beaucoup plus foncée que celle même de la base, encore sillonnée par des roulées de neige. Comme fond un ciel bleu parsemé de zébrures blanches qui sont des nuages.

Dans ces deux croquis, Hokusai applique une conséquence du dernier principe que nous avons exposé, à savoir : que l'ombre n'est pas une absence complète de lumière, mais une lumière d'une autre sorte et qu'on ne doit pas par conséquent la figurer en noir, mais avec les couleurs mêmes de l'objet éclairé modifiées en conséquence.

Il y aura donc des ombres bleues, rouges et... aucune parcelle de noir pur n'apparaît, en effet, dans les deux estampes décrites.

En outre, les impressionnistes ne veulent employer que les sept couleurs fondamentales du spectre solaire et déclarent les autres nuances sales et inexactes.

Ces nuances primordiales dominent dans les 36 vues, surtout le rouge, le bleu, le jaune et le vert auquel le peintre joint le blanc et elles y sont posées très souvent par touches juxtaposées comme le veut l'école nouvelle. Comme conséquence,

ces estampes d'Hokusai vues de près produisent parfois un effet criard. Quand on les regarde de loin, au contraire, les nuances se fondent par recomposition de la lumière. La disposition que nous venons d'indiquer est encore plus nette dans la série des Cascades à peu près contemporaines de celle des 36 vues du Fouji (1). Dans la planche représentant la chute Uma Arai-notaki (2), à Yoshino, l'eau dégringole en nappes blanches séparées par des intervalles bleu foncé montrant ls fond du flot, entre des roches mousseuses où des plaques vertee parsèment le jaune de l'ensemble ; par endroits enfin ressortent des blocs dénudés d'un rouge de brique semblable à celui du cheval légendaire de Yoshitonné que deux hommes sont en train de laver.

Notons enfin l'emploi des complémentaires par l'artiste : entre des touches jaunes et des bleues, il met du vert; entre du jaune et du rouge, de l'orangé.

Une planche d'un très pittoresque effet est celle de la cascade de Yorô dans la province de Mino. La nappe d'eau tombe verticale d'une masse de rochers située tout en haut de l'estampe. Deux Japonais, protégés de l'écume jaillissante par un gros bloc de pierre, la contemplent d'en bas, tandis que plusieurs autres se reposent sous une hutte voisine. Dans un sujet de ce genre, le personnage principal pour le peintre est la force qui précipite l'eau dans l'abîme et anime le paysage par le mouvement produit.

Après les cascades, les ponts (3), celui symbolique de Foukou, dans la province Yetizen, en pierre d'un côté et en bois de l'autre, comme séparant deux districts, le premier régi par un dai-miyau riche, le second par un plus pauvre. Puis, un peu plus loin, le Tsuribashi (4), sur la limite des deux provinces Hida et Yeitshiu, fait simplement de lianes et de cordages avec un filet au-dessous donnant le vertige rien qu'à le regarder ; deux porteurs chargés de lourds fardeaux le parcourent d'une allure franche. Entre les falaises réunies par le pont suspendu, des cimes d'arbres émergent du brouillard.

(1) La série des Cascades parut vers 1827.
(2) De : uma: cheval — arai-no, du blanchissage — toki, cascade — suivant la légende, le héros Yoshitonné y lava son cheval.
La série des cascades est intitulée : Shokokou Takimégouri. Elle se compose huit planches en hauteur.
(3) *Shokokou Meikiô Kiran.* — Série publiée de 1827 à 1830.
(4) *Tsuri-bashi* veut dire « pont suspendu ».

Dans cette série de ponts, la manière du peintre est un peu moins soutenue et le coloris plus atténué.

Sa verve ne faiblit pourtant point ni non plus son talent. En 1834, dans sa 75e année, il commence la publication de ses Cent vues du Fouji et rien n'indique une fatigue de sa main... C'est d'ailleurs cette même année qu'il donne son douzième volume de la Mangwa, supérieur encore à tous les précédents comme aux trois qui suivront, par la puissance d'observation et l'expression de vie intense qui s'en dégage...

Au XVIIIe siècle, Hokusai avait eu un prédécesseur en la personne de Kawamoura Minsetsu, qui, en 1769, avait donné une série des cent vues du Fouji.

Le nouvel ouvrage (1) du maître eut, au Japon, un immense succès. Il présente pourtant, pour nous autres Européens, un moindre intérêt que les « trente-six vues ». Les planches des deux premiers volumes ont en effet été tirées primitivement en noir avec adjonction d'une teinte auxiliaire grisâtre et le troisième en bleu pâle et rose chair. Les éditions suivantes conservèrent ces dernières teintes. On n'y retrouve donc plus ces extraordinaires colorations impressionnistes de la série précédente (2).

Mais ce qu'il importe de retenir des « Cent Vues », c'est l'extraordinaire imagination et la facilité du maître.

Ce monument élevé à la gloire du grand Fouji débute par le portrait de Kono-hana saku-ya Hime, déesse de la montagne, figurée dans une longue robe flottante, son abondante chevelure noire tombant sur les épaules, tenant de la main droite un disque métallique et de la gauche une branche de Sakaki, l'arbre sacré du Shintoïsme.

Puis vient une planche rappelant la sortie de terre du volcan qui eut lieu, suivant la légende, la XVe année de l'empereur Korei (286 avant l'ère chrétienne) ; des seigneurs japonais entourés de leur suite d'un côté, de l'autre des gens du peuple contemplent avec étonnement et admiration la nouvelle montagne.

(1) *Fougakou Hak'kei* (1834-1835). 1re *édition :* 1er et 2e volumes. Illustrations gravées par Yegawa Tamekitihi et ses élèves. Ouvrage paru à Yedo chez Nichimoura. 3e volume gravé par Yegawa Sentaro, édité à Nayoya, chez Yeirakouya Tôchiro.

(2) Les planches de la 1re édition sont reliées dans une couverture jaune ou avec une plume de faucon bleue sur le titre.

Le prêtre bouddhiste Yenno Guioja, qui traversa la mer à pied sec pour parvenir jusqu'au Fouji, nous est représenté dans les nuages du haut de la montagne.

A la suite, le volcan vu à toutes les époques de l'année, à toutes les heures du jour, par tous les temps et de toutes les provinces du Hondo central qui peuvent l'apercevoir. Le voici par la pluie, par la neige; apparaissant au travers des mailles d'un immense filet qu'un pêcheur assis dans une barque du premier plan vient de retirer de l'eau, entre les troncs grêles d'une forêt de bambous, ou même dans les fils d'une toile d'araignée. Ailleurs, la terrible éruption de 1707 projetant en l'air hommes, montagnes et objets de toutes sortes, ou bien le cône tout blanc entre les jambes d'un tonnelier juché sur une haute cuve, reflété dans la tasse d'un Japonais qui va boire avec au premier plan une bande de grues ou un cerf bramant.

Le peintre a repris dans la série le sujet de la Vague, déjà traité dans les « Trente-six vues ». Le flot, soulevé par la tempête, s'enlève vers la partie droite de l'estampe, lançant en l'air de véritables griffes liquides derrière lesquelles s'envolent des bandes d'oiseaux tout blancs comme l'écume qui couronne la vague; à l'arrière-plan, du côté gauche, le Fouji avec des arbres à sa base.

Dans une planche du deuxième volume enfin, l'exécution d'une esquisse de la montagne par un peintre dans lequel on a cru reconnaître Hokusai lui-même, entouré de ses serviteurs dépaquetant des provisions et faisant chauffer une bouteille de Saké sur un feu de bivouac.

Jusqu'à la fin de son existence, le génie de l'artiste se soutient. Durant ses dernières années, Hokusai compose plusieurs traités où il expose la technique de son art : en 1843, le Shoshin Gwakan, « Album de dessin pour les commerçants », puis en 1848 le *Yéhon Saïshihi tsou*, « Traité du Coloris ».

Nous basant sur ces ouvrages didactiques, sur le texte qui accompagne plusieurs autres et sur les analyses précédemment faites, nous pouvons essayer de nous rendre compte de la conception que se faisait Hokusai de la peinture et d'émettre sur son œuvre une appréciation d'ensemble.

Les anciens ont affirmé, dit le préfacier de l'Hokusai Gwakio (1),

(1) « Miroir des Dessins d'Hokusai, paru en 1818 à Nagoya, chez Hichiya Kiûbé ». Cette préface distingue très nettement trois facteurs essentiels dans l'exécution

que pour faire un grand peintre il fallait trois conditions: l'élévation de l'esprit, la liberté du pinceau, la conception des choses. Et généralement, ajoute-t-il, il est difficile de trouver un artiste qui possède une de ces conditions. Eh bien! il y a un homme de Yedo, appelé Hokusai, adonné depuis de longues années à la peinture et qui remplit ces conditions.

Qu'y a-t-il de vrai, quoi aussi d'exagéré dans cet éloge dithyrambique, c'est ce que nous nous proposons d'examiner rapidement.

Et tout d'abord, le caractère de l'artiste dut notablement se ressentir de son origine plébéienne et des écoles qu'il fréquenta. Il ne fit qu'une courte apparition chez les Kono et presque tout le reste du temps reçut les enseignements de l'Oukyio-yé, avec cette restriction que ses études personnelles l'amenèrent à étudier les anciens maîtres chinois.

Les défauts et les qualités d'Hokusai sont bien ceux de l'homme du peuple japonais: la tendance à toujours prendre les choses par le bon côté, la plaisanterie facile et l'ironie mordante, une sorte d'insouciance du lendemain tenant un peu du fatalisme, le goût pour les spectacles et les fêtes, la sobriété dans la pauvreté et la profusion dès le moindre gain réalisé; la morale du juste milieu sans jamais tomber dans l'extrême; une psychologie un peu de surface portée à juger les choses par leur extérieur plutôt qu'à étudier leur intime nature, très peu d'idéalisme enfin, la lutte de chaque jour pour l'existence rappelant sans cesse la réalité, mais souvent néanmoins des échappées de cette poésie innée dans le cœur nippon.

La conception d'Hokusai est donc essentiellement réaliste et d'un réalisme plus accentué que celui de ses prédécesseurs qui, malgré eux, en vinrent trop souvent à styliser... Son merveilleux talent d'observation s'attache à l'étude de tout le monde sensible et à la représentation de celui-ci tel qu'il lui apparaît sans idéalisme ni répugnances. C'est ainsi, par exemple, qu'il ne recule pas devant l'horreur d'une tête de supplicié posée sur un plat avec de longs cheveux mouillés d'une sueur d'agonie et une bouche contractée dont le rictus laisse

de toute œuvre d'art : la formation de l'artiste, la conception et la technique (liberté de pinceau), mais elle ne les énonce pas dans l'ordre logique, comme nous le faisons dans cette note.

voir les dents très blanches (1). Aussi raille-t-il sans cesse le formalisme des écoles académiques.

Les anciens, dit-il un jour (2), ont déclaré que la montagne se fait avec la hauteur de dix pieds, les arbres avec celle d'un pied, le cheval avec celle d'un pouce, l'homme avec la grosseur d'un haricot et ils ont proclamé que c'est la loi de la proportion dans le dessin. Non, les lignes du dessin, ça consiste en des carrés.

Ou encore :

Il n'est pas difficile de dessiner des monstres, des revenants, mais ce qu'il y a de difficile, c'est de dessiner un chien, un cheval, car ce n'est qu'à force d'observer, d'étudier les choses et les êtres qui vous entourent, qu'un peintre représente un oiseau qui a l'air de voler, un homme qui a l'air de parler. Or, le talent extraordinaire du vieillard Taïto (Hokusai) n'est que le résultat de ce travail, de cette observation dans laquelle il a apporté une attention infatigable que j'ai toujours admirée, et qui a fait de lui le grand artiste indépendant et le maître unique (3).

Ou enfin :

Celui qui se fait appeler un dessinateur doit respecter la forme originale des choses (4).

Il est rempli de joie quand il croit avoir exactement représenté la nature.

« Je m'aperçois, dit-il plaisamment dans le deuxième volume du Riakou gwa haya shinan (Leçons rapides de dessin abrégé) (1814), que mes personnages, mes animaux, mes insectes ont l'air de se sauver des pages. »

Comme tous les réalistes, il substitue l'expression du caractère à celle de la beauté et c'est encore là une tendance qu'il a de commune avec nos impressionnistes. Il ne fait plus de distinction entre les sujets nobles et ceux que l'on était accoutumé à considérer comme vulgaires, et c'est là une des raisons primordiales pour lesquelles les Japonais des classes élevées n'ont pas su le comprendre.

De quelle façon a-t-il mis en pratique sa théorie réaliste ? D'une manière générale, répondrons-nous, sous une forme

(1) Sourimono de la Collection Duret.

(2) Préface du *Shoshin Yedehon*, « Modèles de dessins pour les commerçants ». Traduit par M. Hayashi et reproduit par E. de Goncourt (Hokusai).

(3) Préface de l'*Hokusai Sogwa*, « Dessins à grandes lignes d'Hokusai » (1806).

(4) Préface du *Shin hinagata*, « Nouveaux chemins d'architectures » (1836).

assez synthétique, s'attachant plutôt à rendre les grandes lignes d'un mouvement, par exemple, qu'à l'analyser en ses moindres détails, à rechercher l'aspect d'ensemble d'un paysage plus que le fini, le fouillé dans la représentation des maisons, des arbres.

Dans ses études de nu, il figure les muscles par quelques traits résumant la constitution physique du personnage dessiné et son attitude du moment. Sa science anatomique est d'ailleurs, il faut l'avouer, assez incomplète et il n'a pas à sa disposition la ressource du modelé par l'ombre. Mais néanmoins combien est expressive cette façon de saisir un geste, une expression de physionomie (1), un retrait ou une avancée du corps. Regardez plutôt ces empoignements de lutteurs du troisième volume de la Mangwa, ces feuilles si curieuses du tome huitième du même ouvrage, où l'anatomie étique des maigres avec leurs jambes et leurs bras décharnés, leurs épaules sortantes, succède à la constitution pléthorique et aux avachissements des gros, ce cul-par-dessus-tête d'un homme tenant encore à la main une pousse de bambou qui a cédé brusquement au moment où il l'arrachait, ou encore ces illustrations de l'Hokusai gwakio où le nu « a quelque chose d'un Mantegna animé par une fièvre de la vie (2) » — Hokusai sait, en effet, donner la vie aux muscles, les agiter d'un rire convulsif, les faire se tordre dans la rage ou se contracter dans l'effort.

Quoi de plus animé, de plus saisi sur le vif que ce coup de vent du 12e livre de la Mangwa où un gigantesque morceau d'étoffe se déploie dans les mains d'un homme arc-bouté sur ses jambes pour empêcher l'envolement de celle-ci, où un autre personnage lève le pied dans une attitude de rancune, tandis qu'une gentille petite femme, faisant tête au vent, voit ses jupes se relever jusqu'aux genoux et des feuilles de papier qu'elle tient à la main suivre les fleurs et les ombrelles entraînées par le tourbillon.

Si maintenant nous en venons à l'étude de la technique elle-même, nous pouvons constater que le trait d'Hokusai durant la période culminante de son talent est plus anguleux, plus énergique, que celui des autres artistes de l'Oukiyoyé. Il

(1) Voir les deux planches de masques du tome II de la Mangwa et les physionomies d'aveugles du tome VIII.

(2) E. de Goncourt : *Hokusai*.

faut voir en cela une certaine part d'influence chinoise. Il est utile à ce propos de jeter un coup d'œil sur l'ouvrage intitulé *Ryakou gwa haya shinan* (1) dans la préface duquel Hokusai dit de lui-même « qu'il a pris une règle et un compas et que c'est avec cela qu'il a dessiné toutes les choses pour en bien déterminer la forme » et la vue de ces combinaisons géométriques. Burty s'est posé les questions suivantes : « Est-ce un système de dessin? Nous avons eu des systèmes analogues à la Renaissance. Les canons d'Albert Dürer et de Léonard de Vinci en font foi. Est-ce un jeu de pinceau? C'est plutôt une pensée de méthode. On y reconnaîtra, en effet, ce que Hokusai prit d'anguleux et qu'il ne quitte plus après sa première méthode. » Au point de vue purement japonais qui est celui de la valeur calligraphique intrinsèque, le trait d'Hokusai est vulgaire comme son inspiration même.

Et pourtant, malgré toute sa soif de réalisme, le maître s'est laissé aller parfois, comme par un atavisme indestructible, à rechercher le tour de force cher aux peintres nippons. C'est ainsi qu'il compose son Ippitsu Gwafu, « Dessin à un coup de pinceau » (1823), que, dans son Traité du Coloris, il conseille de former les dessins d'après les lettres pour apprendre rapidement à exécuter un croquis, et qu'enfin, dans ses impressions des « six poètes », parues en 1810, il se sert des signes représentant les noms de ceux-ci pour rendre le contour de leur corps. Mais dans ce genre, toujours de l'avis des raffinés japonais, il ne peut atteindre à la maestria des classiques des écoles chinoises.

Au point de vue européen, ce fait est de peu d'importance. Nous serions mauvais juges en la matière, nos yeux n'étant pas faits à de pareilles subtilités dans l'emploi des déliés et des pleins, et dans celui de tel ou tel degré de courbure. Il nous suffit que son trait rende de bonne façon la conception si vivante et si proche de la réalité qu'il a des choses.

Au sujet de son coloris, bien des discussions se sont élevées, même entre les Européens; les uns l'ont déclaré admirable et les autres assez mauvais. Parmi ces derniers, M. Revon ne dit-il pas :

« Dans le dessin, il avait pu être un calligraphe malheu-

(1) De : *shinan*, enseignement — *ryakugwa*, dessin abrégé — *haya*, rapide.

reux, mais du moins il avait frayé les voies de la vie; dans la peinture, il compromit son talent et ne trouva rien. »

En ceci comme en tant d'autres choses, la vérité semble au critique impartial résider dans un juste milieu. Et tout d'abord, pouvons-nous juger toujours exactement du coloris d'Hokusai d'après les specimens de ses œuvres que nous avons sous les yeux en Europe? Nous sommes bien près de ne pas le croire, car beaucoup de ceux-ci (sauf dans de rares collections de tout premier ordre) ne sont que de mauvaises réimpressions. Le passage suivant d'E. de Goncourt constate ce fait :

> Deux grues dans la neige, où le pourpre de la tête et le rose des ailes se détachent du triste neutralteinte d'un ciel neigeux. Une merveilleuse impression, dont il n'y a à Paris que *trois ou quatre épreuves*, parmi lesquelles *une admirable* est dans la collection Manzi : une épreuve qui vient *de la collection Wakai et qui hélas ! comme toutes les épreuves de cette collection fait mépriser les autres ;* une épreuve où le vert des bouquets d'aiguilles des sapins, le brumeux du ciel, le blanc de la neige, le doux rose et le doux bleu des ailes des grues sont rendus dans une harmonie que nulle impression d'aucun pays du monde n'a jamais su attraper et n'a jamais pu à la fois en donner le détachement et la fonte.

Hokusai pouvait donc atteindre quand il le voulait, et quand ses graveurs possédaient la science voulue, une grande distinction de coloris.

Ce qu'il faut surtout remarquer c'est que, d'une manière générale, ses couleurs sont un peu plus vives et plus franches que celles de ses prédécesseurs, cette observation trouvant particulièrement son application dans la série des « Trente-six Vues du Fouji », dans celle des « Cascades » et dans celle des « Ponts ». Mais nous avons vu que c'est dans ces œuvres précisément qu'il s'est montré un novateur. Comme coloriste, il lui restera donc toujours au moins cette gloire d'avoir ouvert des voies nouvelles, d'avoir été en quelque sorte le père de l'impressionnisme.

Parmi les très nombreux élèves d'Hokusai, celui qui s'est le mieux assimilé sa méthode est sans contredit Hokkei (1). Il naquit en 1780 et mourut entre 1856 et 1859 et signa ses œuvres des noms de Todoya, Kiôçai, Kiyen et Aohiga Oka. De

(1) Ouwoya.

lui aussi on a une Mangwa extraite, en 1814, d'un ouvrage plus complet intitulé *Kyôka banku-chû* (1) « Recueil des poésies d'une multitude d'automnes », qu'il avait fait paraître vers 1810 à Yedo chez Kiôkuya. Parmi les plus célèbres des autres recueils qu'il a laissés citons le *Hokouri-juni-toki* « Les douze heures des villas du nord », désignant par cette expression les maisons vertes du Yoshiwara (vers 1820); le *Santo Meisho Itchiran*, « Coup d'œil sur les trois grandes villes » (Kyoto, Yedo et Osaka), dont M. Duret dit : « c'est un des meilleurs spécimens de l'illustration de Hokkeï, comme légèreté de dessin, souplesse de gravure et originalité de l'impression en couleur; » le *Kyôka Tôto Juni Kei*, « Les douze vues de Toto » (nom poétique de Yedo — ouvrage paru en 1818), contenant des scènes humoristiques de la capitale et surtout la série *Shokohu Meisho*, « Les sites célèbres du pays ».

La manière d'Hokkei ressemble beaucoup à celle de son maître et il est parfois fort difficile de distinguer les unes des autres les œuvres des deux peintres.

Le faire de Todoya est pourtant un peu moins vigoureux et son coloris moins riche. Dans certaines estampes, il se rapproche assez de l'Ecole d'Osaka.

On n'a guère plus de renseignements sur la vie de Teisai Hokuba. On sait seulement que son nom vulgaire était Arisaka Gorohati et qu'il signa parfois Shushunsai. Il est l'auteur d'illustrations de contes moraux où il montre un grand talent d'humoriste, de l'ouvrage intitulé *Hoshizukiyo Kenkwairoku*, « Clarté et obscurité de la nuit étoilée » ; on lui doit en outre de nombreux sourimonos représentant des femmes d'une grâce un peu précieuse et maniérée, des natures mortes, des animaux.

Quant à Gakoutei, aussi appelé Sada-Oka, Teiko ou Harunobu II (2), il commença probablement par être l'élève de Kutsukawa Shunsho, pour devenir ensuite celui d'Hokusai. Ce fut en outre un littérateur distingué sous le nom d'Itchiro. Il s'est surtout adonné à la production des sourimonos sous leur forme la plus brillante, ornementés d'appliques métalliques et de gaufrages où il représente la femme de l'aristocratie japonaise, des seigneurs et des animaux de toutes sortes.

(1) *Kyôka*, poésies — *banku*, littéralement fin d'été — *chu*, infini. L'ouvrage intitulé *Hokkei Mangwa* parut à Nagoya chez Yérakouya Tôchiro.

(2) Il signe parfois aussi Yashima ou Kyuyâ.

Ses principaux recueils illustrés sont l'*Itchirô Gwafu*, « Album d'Itchirô (1) » (1823, Yedo), le *Ryaku-Gwa-Shokounin-Zoukoushi*, ouvriers de toutes les professions représentés par le dessin et divers volumes de *Kyoka* ou poésies comiques. Ses paysages ont un agréable coloris et une bonne perspective. A citer parmi ceux-ci une vue du Fouji aperçu, dans le brouillard, en arrière d'un ravin dont les deux bouts sont réunis par un pont conduisant à un groupe d'habitations fort gentiment nichées au milieu des arbres.

Hokujû (Chôtei), autre disciple d'Hokusai, est avant tout un paysagiste qui a illustré la baie d'Yedo, la Sumidagawa, les rochers sacrés d'Isé, dans le style dit « de l'école hollandaise », où l'on retrouve une influence européenne très sensible. La collection Gillot contenait dans ce genre une très jolie vue d'embouchure de fleuve avec une eau très calme, quelques légers nuages au ciel et une quantité de barques aux voiles blanches s'enfuyant vers l'horizon, véritable Hollandsh Diesp transporté dans l'Océan Pacifique (2).

Il a laissé un guide illustré du Tokaido accompagné de poésies comiques, le « *Kyoka-Tokaido-dotchu-dzuyé* », paru à Yedo en 1813.

Hoku-oun (Tomasé, Taiga), d'abord architecte, aida Hokusai de ses conseils dans le dessin du tome V de la Mangwa et du Shin Hinagata (3). Il collabora à plusieurs autres ouvrages du maître, à l'Ippitsu gwafu, « Album de dessins faits d'un coup de pinceau », par exemple. Il fit paraître une Mangwa à Nagoya vers 1818, chez Yeirakouya.

Yanagawa Shighenobu, gendre d'Hokusai, fut longtemps son élève, puis se brouilla avec lui et imita dès lors les artistes de l'école d'Osaka. Ses albums principaux portent les titres de Kiôkameisho dzuyé, « Poésies comiques sur les sites renommés » (4), et *Sansui gwayo* « Recueil de paysages » (5). Il eut lui-même pour disciple Yanagawa Shighéyama, l'auteur d'un ouvrage sur « les glycines du Japon (6) ».

(1) *Itchiro* veut dire littéralement : un vieillard.
(2) Hoku-jiu a aussi donné un paysage traité à l'européenne, représentant un fleuve sur lequel vaguent des barques portant des seigneurs en costume Louis XIV.
(3) « Nouveaux modèles de dessins d'architecture. »
(4) Paru en 1826.
(5) Paru en 1835.
(6) *Yehon-Fuji Bakoua*. Yedo, 1823.

D'Hoku-sou (1) on a « l'Histoire des Ronins d'après un livre de Nagato » (2).

Hoku-yei produisit surtout des portraits d'acteurs et des scènes de drames. — Bokousen, l'artiste dans la demeure duquel Hokusai conçut la première idée de la Mangwa, a composé le *Kyo-gwayen* (3), recueil de caricatures un peu poussées à la charge, mais dénotant un talent très original.

Katshushika Issai est l'auteur de l'*Issai gwashiki*, « Album de dessins d'Issai », du *Sangikyo yeisho*, « Livre d'éducation pour les enfants » et du *Nitchiren-Shouni-itchidai dzuye*, « Biographie du prêtre Nitchiren ».

Citons enfin O-yé Yeijo (4), la propre fille d'Hokusai, Hokutai, Hoku-tei, Hoku-ga, Hoku-Itsu, Hoku-mei, Hoku-ya, Ghessai Outamassa, Gwasanjin et plusieurs autres moins connus.

En outre, à un de ses élèves, Kameya Kisàbro, le grand peintre donna vers 1820 son nom de Katsushika Taito. Kisabro composa sous cette signature le Kwatchô-gwafu, « Album de fleurs et d'oiseaux » (5), et de nombreuses estampes. — De même, dès 1799, Hokusai avait laissé sa signature Sôri à un autre disciple Tawaraya Sôji, célèbre par son ouvrage illustré contenant des poésies sur les artisans (6) et des paysages à l'encre de Chine.

Il nous reste à dire un mot d'un artiste dont la manière se rapproche assez de celle d'Hokusai, bien qu'il n'ait pas été directement son élève. Nous voulons parler de Keisai Yeisen (1790-1848), dans la vie ordinaire Ikéda Zenjiro. Il était fils d'un peintre de l'Ecole de Kano nommé Ikéda Yoshikiyo, et naquit à Yedo où il étudia le style de Tosa en compagnie de Yeiji, élève de Yeishi. Il mena une vie très débauchée, ne travaillant qu'à de rares intervalles et hébergé par des protecteurs successifs jusqu'au moment où, remarié, il se mit avec acharnement à l'ouvrage et acquit une certaine aisance. Craignant dès lors le peu de constance de la fortune, il cessa de peindre et se retira dans la vie privée.

(1) Il signa aussi Suiteisai, Ransai, Kankunrô.
(2) Paru en 1808, à Yedo.
(3) Paru en 1815, à Nagoya, chez Yeirakouya Tashira.
(4) Elle signa aussi Ghé-Kwa.
(5) Osaka, 1848-1849.
(6) Yedo, 1803.

Ses ouvrages les plus connus sont le *Keisai Sogwa*, « Recueil des dessins cursifs » (1) reproduisant des peintures originales, le *Yehon Nisiki-no Foukouro* (2), album de dessins destinés à servir de modèles aux ciseleurs, laqueurs et fondeurs, le *Buyu Sakigaké-zuyé* (3), « Les héros historiques et légendaires, » et des scènes du Genzi-Monogatori.

Il a collaboré avec O-Ichi-Matora, Kouniyoshi et Kounisada à un recueil de décors de lanternes, le « Chinji Ando ».

On a en outre de lui de grandes têtes de femmes dans les dimensions de celle d'Outamaro et de bons paysages faisant partie de la série des vues du Kisokaido, dont il composa 22 planches sur 78, les autres étant dues à Hiroshighé. Parmi les meilleures, une entrée du village sous la neige, des bœufs chargés surpris par l'ouragan, une scène de passage de rivière en barque. Une autre estampe, très curieuse, est tout entière occupée par un grand pont monté sur de hautes piles en bois, allant d'un bord à l'autre de la gravure avec une foule affairée le traversant et des bateaux pesamment chargés passant au-dessous.

Le retroussis des jupes d'une jeune femme se promenant dans la campagne par un temps de vent rappelle tout à fait la manière d'Hokusai, comme d'ailleurs le petit paysage du fond : une route du bord de la rivière où des porteurs courant sont traités comme les petits bonhommes de la Mangwa. La même influence est très visible dans cette estampe représentant une carpe remontant une cascade : même procédé de figuration de l'eau tombant en chute, par de larges bandes liquides distinctes les unes des autres, même mouvement de la queue du poisson que dans les sujets analogues traités par l'artiste de Katsushika.

Keisai a d'ailleurs illustré les deux premiers volumes d'une série d'esquisses dans le style de la Mangwa intitulée Keisai Ouseiyo-gwafu, dont le troisième est d'Hiroshighé sous sa signature Rissai.

TEI-SAN.

(1) Owari, 1830-1843, 5 volumes en couleurs.
(2) Osaka, 1829. En couleurs.
(3) Paru à Nagoya, en 1838, chez Yeirokuya Tôshiro, planches gravées par Egawa Sentaro.

BLANCS ET NOIRS

..... Ils finissent un jour par résumer leurs sentiments en ces mots qui, comme l'outre d'Éole, renferment tant de tempêtes : « Tous les hommes sont frères ! »

GOBINEAU.

Les récents scandales coloniaux ont fait naître en maints bons esprits des doutes sur l'efficacité et la valeur de notre politique indigène.

Grâce à la publicité abondante donnée à ces scandales, de Carpentras à Landerneau, petits rentiers, boutiquiers désœuvrés, Homais retraités, ont émis des avis, échangé des impressions. Les colonies, phénomènes toujours empreints d'un certain mystère, parce que lointains, ont préoccupé l'opinion publique, éveillé les curiosités.

Puis, les théories se sont fait jour, inspirées, les unes par l'esprit de parti, les autres par l'esprit confessionnel. Car, il est à noter que notre pays, qui a inventé l'expression « libre-pensée », demeure obstinément religieux.

Religieux et superstitieux.

La superstition régnante, c'est « *l'humanitarisme* », maladie étrange issue du faux idéalisme de 1789, entretenue par le romantisme littéraire et politique, caressée par le pseudo-libéralisme des Laffitte et des Royer-Collard, aggravée récemment par le réveil de l'esprit huguenot ; l'humanitarisme, crise pathologique subie par un peuple énervé, affaibli et déséquilibré, dont les atrocités feintes ou commises révoltent le moralisme hypocrite tout en excitant son sadisme inconscient.

Mais ce qui intéresse la foule, n'est-ce point qu'une apparence ? Tout cela n'est-il que littérature et la pire ?

Le fait-divers colonial habille-t-il une réalité intéressante ? Peut-il nous donner quelques indications critiques sur ce fait social si complexe, savoir : l'action d'une race sur une autre race, autrement dit sur les ressorts de la politique européenne vis-à-vis des indigènes ?

C'est ce que nous allons examiner.

Notre examen ne portera point sur les populations de race jaune avec lesquelles les Occidentaux ont pris contact par voie de conquête ou d'occupation pacifique en Extrême-Orient.

Ces populations, en effet, possédaient, tant dans l'Inde qu'en Chine ou en Indochine, une civilisation ancienne et égale sinon supérieure à la civilisation occidentale.

Je sais bien qu'il est des sots prétentieux qui éprouvent le besoin « d'associer » mentalité jaune et mentalité blanche. Mais ce n'est là que le puéril amusement de politiciens en mal de réclame et qui voient : « compromis » là où il faut entendre « parallélisme ». Passons.

Ne nous occupons donc que des populations africaines.

§

Deux individus de même race sont en présence. Lors même qu'ils ont l'un de l'autre une pratique ancienne, ils demeurent l'un pour l'autre, en admettant qu'ils aient la manie de l'analyse, une énigme.

Pourtant, par certaines manières communes de sentir ou de juger il se produit un minimum de compréhension.

Ce minimum de compréhension suffit à des Français, pour s'estimer, se détester et constituer une patrie.

Il suffit encore à des Européens pour leur donner l'impression d'une identique civilisation de Madrid à Berlin, de Londres à Rome.

Un Européen, de nationalité quelconque, entre en contact avec un noir africain : c'est l'incompréhension totale.

J'entends l'objection : « Un noir et un blanc ont d'égales racines dans un fonds commun d'humanité. » Je l'entends, mais ne m'en soucie pas.

J'ai vécu plusieurs mois chez les Nègres de l'Equateur. Ce séjour, durant lequel je m'efforçai d'être attentif aux mœurs indigènes, n'a fait que fortifier en moi le sentiment de cette incompréhension absolue, je dirai plus, *fatale*.

Le Nègre n'a pas la même érection sexuelle que le blanc. Il demeure une nuit entière là où le Blanc ne peut demeurer que des instants mesurés; jamais, sauf dans certain cas qu'expliquent des difformités physiologiques, un Blanc n'a fait éprouver à une négresse le moindre spasme voluptueux.

Dans ces conditions, il est aisé de parler de conquête pacifique, mais de compréhension? Point.

Un fait encore, d'importance moindre que le précédent, mais qui, dans l'ordre psychologique, confirme ce qu'établit déjà l'observation physiologique qui précède : un Noir est chargé d'établir un chemin dans la forêt. Le Blanc qui commande lui a dit :

« Tu feras un chemin en ligne droite... »

Et le Noir a répondu : « oui. » Le chemin est terminé. Que constate le Blanc? Que le chemin serpente à travers les arbres, les contournant, les encadrant sans aucun souci « du plus court chemin d'un point à un autre ».

Le Blanc rencontre un arbre sur le tracé idéal du chemin : il l'abat, le Noir le contourne. Il n'a de la valeur du temps et de l'espace ni la même notion, ni le même souci que les Européens.

De ceci, faut-il conclure qu'il y ait une absence complète *d'action* du Blanc sur le Noir? Non; et l'évolution historique nous renseigne à cet égard.

Au cours du XIX^e^ siècle, les Français s'installent au Sénégal, au Soudan, au Congo, les Anglais en Guinée, à la Côte d'Or, à Sierra Leone, les Allemands au Togoland, au Cameroun à Angra Pequena, les Portugais au Loango, à Mossamédès, les Belges à Matadi.

C'est l'occupation brutale amorcée par l'installation des comptoirs commerciaux, continuée par la conquête violente, vols, viols et assassinats.

C'est là le premier stade. Les Blancs sont les maîtres. Ils imposent leur force et leur force est respectée. Ainsi se constituent nos colonies. M. de Brazza lui-même ne procéda pas autrement pour donner le Congo à la France et ses premières explorations, la grande mission de l'Ouest-africain, abondent en faits d'armes, en actes de force.

Il ne pouvait d'ailleurs faire autrement et les naïfs qui parlent de Livingstone devraient bien dire quelle colonie il a donnée à l'Angleterre.

Donc, violence.

Est-ce un changement pour le Noir? Non, quant au principe; car, avant l'arrivée des Européens, les nègres africains étaient soumis à la pire exploitation, au plus dur despotisme.

Roitelets et sorciers les faisaient périr par milliers. Les

sacrifices humains de Béhanzin sont encore dans toutes les mémoires. L'esclavage de case, l'esclavage de traite, tel était leur lot.

La conquête européenne, à son premier stade, stade de force, constitua donc plutôt une amélioration d'état ; car cette violence était limitée à l'utilité qu'en attendaient les Blancs, tandis que la violence des rois et des négriers indigènes n'avait d'autre borne que la fantaisie et le caprice.

Le Noir cultive le champ du maître, il se soumet et obéit, et sa mentalité demeure « esclave ».

A la conquête succède l'occupation pacifique ; la phase d'exploitation commerciale commence. Parfois, des accès de violence encore pour étendre le noyau primitif d'installation, pour éteindre quelque foyer de révolte, le plus souvent musulman. Mais c'est là l'exception.

L'Européen, sous les Tropiques ou l'Equateur, vit sa vie occidentale. Il s'est installé dans ces pays malsains pour acquérir rapidement quelque fortune. Il est peu curieux de psychologie. Il ne voit dans le Noir qu'un instrument, d'ailleurs fort mauvais, de travail. Il userait bien de violence pour obtenir la main d'œuvre trop rare, mais l'administration veille. Le Noir a le droit de ne pas vouloir travailler ; et le colon doit se soumettre.

L'indigène, cependant qu'il ne dort pas, observe et saisit, sans en comprendre *la cause*, cette protection occulte.

Il ne sait pas que l'administrateur interdit au colon de le frapper en vertu de considérations morales et sociales élevées. Mais il a pleine conscience de *l'effet* qui lui assure la quiétude chère à son tempérament paresseux.

Il voit aussi que le colon ou le fonctionnaire qui l'a pris pour « boy » ou domestique a pour lui certains égards, qu'il le considère comme un être humain. D'abord, il s'étonne ; puis, peu à peu, il prend conscience de son individualité, oh ! conscience très obscure, mais réelle cependant.

Et c'est là le second stade, le « stade actuel », pourrions-nous dire, si les événements récents, par leur généralisalion, ne tendaient pas à le détruire pour précipiter l'évolution de l'âme noire dans un sens de plus grande indépendance, mieux, de révolte.

§

Oui, dans nos colonies, depuis quelques années, et du fait du contact persistant, l'âme noire évolue.

Evolue-t-elle dans une direction supérieure? Y a-t-il action civilisatrice du Blanc sur le Noir, et interpénétration de leurs deux âmes? Cette évolution est-elle bonne en soi? Non, trois fois non, et voici pourquoi.

Le Noir, sans comprendre que le Blanc qui ne lui inflige pas de mauvais traitements, obéit, ce faisant, à un sentiment général d'humanité, à une habitude atavique, constate cependant le résultat. Il en tire, disions-nous, une certaine conscience de son individualité.

Mais cette conscience a la valeur exacte de celle de l'enfant vicieux qui affecte des allures d'homme fait, le jour où il s'aperçoit que sa mère n'est plus assez forte pour le corriger.

Le Noir ne comprend pas: « bonté, indulgence, humanité. » Il comprend : « faiblesse. »

Et, à ce moment fâcheux de son évolution individuelle, des causes externes viennent fortifier en lui le pressentiment de cette « faiblesse ».

Depuis quelques années, de nombreux groupements d'individus, appartenant pour la plupart à la confession protestante, se sont constitués en France, en Angleterre, en Allemagne, en vue de protéger les indigènes contre l'exploitation des colons.

Les groupements français sont désintéressés. Ils sont pénétrés de la pure morale kantienne. Ils ont des représentants dans les colonies et recueillent soigneusement toutes les dénonciations qui leur parviennent de faits de violence à l'égard des indigènes.

Ces dénonciations sont nombreuses, car, plus que partout ailleurs, l'homme, aux colonies, fatigué, énervé par le climat, est un loup pour l'homme. Puis ces groupements comprennent des hommes politiques influents, et un avancement bien mérité vient souvent récompenser le fonctionnaire dénonciateur.

Les dénonciations sont signalées au ministre compétent, commentées dans la presse toujours avide de faits-divers. Liégeot, Gaud-Toqué, Gentil, la série est ouverte.

Les groupements anglais sont plus intéressés. Protestants aussi, tout en conservant la foi, ils poursuivent un but pratique : témoin, la fameuse campagne de la « Congo Reform Association » qui n'avait d'autre fin que d'organiser une pression sur le roi Léopold, afin de l'amener à consentir à l'Angleterre la cession d'une longue bande de territoires dans la région des grands lacs pour le passage du railway du Cap au Caire.

Ces campagnes évangéliques, intelligentes puisque intéressées en Angleterre, stupides puisque nuisibles en France, provoquent une intervention gouvernementale proportionnée au degré d'émotion de l'opinion publique.

Ainsi, lorsque la presse eut longuement commenté les actes des administrateurs Gaud et Toqué, le gouvernement français envoya la mission de Brazza au Congo pour faire une enquête sur la politique indigène. De Libreville à Brazzaville, de Brazzaville à Bangui, de Bangui à Krébedjé et Gribingui, les noirs furent interrogés, harcelés de questions tendancieuses par les membres de la mission.

« Tu as été battu, n'est-ce pas ?

« Tu as été torturé ?

« Qui t'a fait mal ?

« Tu es malheureux... Tu paies trop d'impôts ? »

Les réponses s'imaginent aisément.

Les témoignages de faits atroces abondèrent. Aucun membre de la mission n'avait lu ces lignes de Rudyard Kipling :

« Nul Jury, nous le savions, ne déclarerait un homme coupable au chef criminel sur le témoignage indigène, dans un pays où l'on peut acheter une accusation de meurtre, y compris le cadavre, le tout pour cinquante roupies, » ou plutôt, si quelqu'un d'entre eux les avait lues, il savait bien qu'en France, ou même dans la colonie, il trouverait un jury acceptant les dénonciations noires.

Je ne m'arrête pas au fait-divers de Brazza-Gentil. Il est trop connu. Je n'en retiens, pour ma thèse, que les résultats certains : ce résultat, c'est le développement chez tous les noirs interrogés de Libreville à Krebedjé du sentiment de la « *faiblesse blanche* ». « Faiblesse », c'est ainsi que les noirs traduisent, — et ont-ils tort? — nos préoccupations de justice absolue. Ils ne comprennent pas. Ils ne comprendront jamais.

La violence de leurs rois, ils la subissaient sans réfléchir,

allant à la mort ordonnée, comme le bétail à l'abattoir.

La violence de la conquête blanche, ils la subirent, dans la même absence d'esprit. Les préoccupations de justice des Blancs les étonnèrent d'abord, puis les forcèrent à la réflexion, les amenant à la lisière du dernier stade, *stade de révolte*.

Et, qu'on n'aille pas croire que ce résultat ait été atteint seulement pour les nègres interrogés, en l'espèce par la mission de Brazza. La nouvelle de la « faiblesse blanche » s'est répandue en pays noir comme une traînée de poudre. Les communications dans ce pays, privé de la télégraphie même sans fil, se font avec une rapidité inouïe. Usent-ils de feux placés sur les hauteurs comme les Grecs d'Homère ? Je ne sais. Mais je me souviens que la nouvelle de la mort de Rabah fut connue à Libreville par les commentaires des indigènes bien avant qu'elle n'eût fait l'objet d'une communication télégraphique par la voie de Loango.

Ainsi, après de nombreuses années d'occupation, après la violence de la conquête, après le calcul de l'exploitation, l'âme noire est amenée, par le fait du contact avec l'Européen et de la néfaste politique suivie en matière indigène, à prendre de son individualité une « conscience révoltée ».

Elle avait compris la force; elle comprendrait l'indifférence. Sa nature psychologique, la physiologie qui lui sert de forme et de substratum lui interdisent de comprendre notre « humanité ».

Certains sociologues socialistes ont raison théoriquement : le phénomène colonisation, si l'on est inféodé à quelque philosophie moraliste, est inacceptable. Il y a là un fait brutal contraire à la justice et au droit.

Mais qu'est-ce que la justice ? Qu'est-ce que le droit? On ne nous le dit point.

On nous offre une affirmation ou un postulat, et c'est tout.

N'importe, acceptons-le... et, en toute logique, il en est temps encore, renonçons franchement à toute politique coloniale. Ainsi, la comédie prendra fin.

Mais veut-on conserver à la France un empire colonial? Alors, renonçons aux théories destructives. Plus d'abstractions vides de sens. Pas de politique d'assimilation; car l'assimila tion est un mensonge : on tue un homme, on le torture, on l'enferme dans une maison de fous; on ne « l'assimile pas ».

Pas de politique d'association; car l'association serait un autre mensonge, puisqu'elle ne peut, faute de compréhension réciproque, être pratiquée de façon bilatérale. — Or, la loi Napoléon interdit les contrats léonins.

Usons de la seule politique rationnelle, — en admettant qu'une formule soit nécessaire, ce qui est douteux, — de la « *politique de domination* ».

Que le Noir travaille et qu'il y soit forcé, comme y est forcé le Français en France. Tout Français qui ne travaille point est condamné par notre république humanitaire à la mort.

Qu'il paie l'impôt, comme le Français le paie en France.

Qu'il soit astreint à toutes les obligations imposées aux Européens, que des garanties aussi lui soient données, les mêmes dont jouissent les citoyens de la métropole.

Alors, peut-être, l'incompréhension cessera. De notre fausse humanité, le Noir déduit la faiblesse. D'une autorité ferme et sans contradictions, il déduira « la force ».

Le respect et la conscience de la force sont le commencement de la sagesse philosophique. — Blanc et Noir, suivant la même loi, la seule, ne seront plus contradictoires.

CARL SIGER.

LE PROPHÉTISME JUIF

LE ROMAN DE JÉRÉMIE

—

L'histoire de la littérature juive est l'histoire même du judaïsme. Après s'être une première fois formulé dans les livres mosaïques, le vaste mouvement d'idées que fut le judaïsme se fixa dans les œuvres de quelques écrivains anonymes, de quelques écrivains de génie, les auteurs des prophéties dites de Jérémie, d'Ezéchiel, d'Isaïe. Analyser ces œuvres, en comprendre la raison d'être, en pénétrer l'esprit, en déterminer les effets, ce sera faire l'histoire du judaïsme à la fin du quatrième et au troisième siècle avant notre ère (1).

Parmi les terreurs et les angoisses de ces années troublées, au lendemain de la conquête macédonienne et sous le coup de l'invasion des mœurs helléniques, au milieu des grandes guerres entre l'Egypte et la Syrie et des luttes intestines entre voisins palestiniens, les prophéties de Jérémie et d'Ezéchiel, d'une part, celles d'Isaïe, d'une autre, représentent, à leur apogée, deux directions successives dans le nationalisme jérusalémite.

Jérémie et Ezéchiel furent les continuateurs intransigeants des anciennes traditions; Isaïe, tout en restant fidèle au vieux nationalisme judaïque, lui ouvrit une voie nouvelle. Jérémie réclame, ainsi qu'Ezéchiel, la guerre à outrance contre toute nouveauté; Isaïe, au lieu d'anéantir les hellénisants, rêve de les agenouiller aux pieds de Iahveh et entrevoit, dans un avenir transfiguré, la soumission en masse des ennemis d'Israël. L'esprit du Deutéronome, son implacable férocité revit en Jérémie; Isaïe marque l'évolution du judaïsme, le trait d'union entre hier et demain.

(1) Nous avons expliqué ailleurs que nous voyions dans les livres prophétiques une réaction du vieux nationalisme juif contre l'invasion hellénique et que nous les placions, conséquemment, à la fin du quatrième et au troisième siècle, l'arrivée d'Alexandre le Grand étant de l'année 334. Voir, au point de vue exégétique, l'admirable discussion de M. Maurice Vernes, *le Prétendu Polythéisme des Hébreux*, 2e vol. *Examen de l'authenticité des écrits prophétiques.*

Pour combattre l'idolâtrie hellénique et les mœurs helléniques, les auteurs des prophéties d'Osée et d'Amos (1) avaient imaginé les personnages des prophètes Osée et Amos comme ayant vécu à l'époque lointaine des vieux royaumes d'Ephraïm et de Juda, deux cents ans avant Nabuchodonosor; et ils avaient composé et mis en circulation de grands discours lyriques que ceux-ci auraient prononcés et qui auraient été conservés, Dieu sait par quel miracle! Mais, à part l'énonciation des rois sous lesquels auraient vécu les soi-disant prophètes, à part quelques indications très générales, ils n'avaient déterminé aucune des circonstances où ces discours auraient été prononcés; le cadre historique était resté vague ; nets, en tant qu'idées, les discours des prophètes, en tant que faits, flottaient entre ciel et terre. Les auteurs des prophéties d'Osée et d'Amos ignoraient-ils le détail des événements qui s'étaient accomplis dans les vieux royaumes d'Ephraïm et de Juda, quatre siècles avant eux? Une chose seule leur parut nécessaire, la leçon qu'ils voulaient donner à leurs contemporains; et ils négligèrent de reconstituer, autour de leurs déclamations, un milieu historique qui ne les intéressait pas.

L'auteur des prophéties de Jérémie, comme tout sérieux écrivain, suivit d'abord ses maîtres; comme tout écrivain de génie, il les dépassa ensuite. Qu'un homme du nom de Jérémie ait existé ou n'ait pas existé dans l'histoire, peu importait; aussi bien, peu importait-il aux romans de la Table Ronde qu'un Merlin l'Enchanteur ait existé ou n'ait pas existé. Qu'il ait donc créé ou qu'il ait développé le personnage de son prophète, l'auteur des prophéties de Jérémie se reporta, comme ses devanciers, à une époque ancienne; mais, remontant moins loin dans le passé, il s'arrêta à l'époque même de Nabuchodonosor et y installa son héros. Et il commença par lui attribuer une série de grands discours lyriques analogues à ceux qui avaient été attribués à Osée et à Amos.

Les premières prophéties de Jérémie s'encadrent dans un milieu aussi vague que les prophéties d'Osée et d'Amos; nous savons au temps de quel roi elles sont attribuées ; nous ignorons en quelles circonstances elles sont censées avoir été prononcées. Mais l'écrivain trouva bientôt son originalité en bâtis-

(1) Les premiers écrivains prophétiques, époque d'Alexandre le Grand.

sant, autour de ses discours, le milieu historique fortement déterminé qui manquait aux œuvres précédentes.

L'époque dont il avait fait choix le servit évidemment. L'époque choisie par ses devanciers était à moitié oubliée des Juifs du quatrième siècle; au contraire, le souvenir demeurait intense des derniers rois de Juda, de l'invasion de Nabuchodonosor, de la lente et sanglante agonie de l'ancienne Jérusalem, de la destruction de la ville et de la déportation en Babylonie. On pouvait rester indifférent aux lointains malheurs d'Israël ; il était impossible de ne pas se passionner à la catastrophe où l'ancienne Jérusalem avait sombré et d'où la Jérusalem présente était née. Nabuchodonosor demeurait, dans l'imagination des Juifs du troisième siècle, le fléau de Dieu dont on s'épouvantait encore; la déportation le long des fleuves de Babylonie passait pour le symbole des déportations et des émigrations de la fin du quatrième siècle; l'incendie du temple était la menace suprême suspendue sur la tête du nationalisme juif. L'auteur des prophéties de Jérémie, en se reportant à cette époque fatale, ne put faire autrement que d'en ressusciter les péripéties. Les événements au milieu desquels il situait les paroles qu'il voulait dire débordèrent. L'action envahit de toutes parts, et le roman naquit nécessairement. Jérémie ne fut plus seulement une éloquence qui tonne et un lyrisme qui s'enthousiasme dans les nuages; il fut une âme qui se mêle au cours des événements; et le personnage du prophète prit, au milieu des malheurs de sa patrie, une vie ardente et terrible. L'auteur des prophéties de Jérémie est, comme l'auteur des prophéties d'Amos et d'Osée, un poète et un orateur; mais il a créé une forme littéraire que l'on peut nommer le roman lyrique, si l'on considère la forme, ou le roman politique, si l'on considère le fond. Et le roman de Jérémie a été assez puissamment conçu, assez passionnément réalisé, pour que la postérité ait pu s'y tromper pendant des siècles et voir de l'histoire dans ces imaginations forcenées.

Voici le sujet du roman de Jérémie :

On est censé à la fin du septième siècle, à Jérusalem; le peuple juif a été infidèle à Iahveh, son dieu national; un prophète, du nom de Jérémie, annonce, au milieu de nombreuses aventures, le châtiment prochain. Cependant, Nabuchodonosor, roi de Babylone, approche avec son armée; Jérémie

reconnaît en lui l'instrument de Iahveh et exhorte les Juifs à ne pas résister, à accepter leur châtiment ; l'épreuve terminée, il leur promet que Iahveh restaurera son peuple. Nabuchodonosor, en effet, prend et détruit Jérusalem ; mais, sur les ruines de la ville coupable et justement punie, le dieu enfin apaisé élèvera la nouvelle Jérusalem qui ne doit point périr.

Paroles de Jérémie, fils d'Helcias, l'un des prêtres qui étaient à Anathot, dans la terre de Benjamin, au temps de Josias, roi de Juda, et au temps de Joachim, fils de Josias, roi de Juda, jusqu'à la fin de la onzième année de Sédécias, frère de Joachim, roi de Juda, jusqu'au temps où Jérusalem fut menée en captivité (1).

Ainsi commence livre. Suit le récit de la vocation du prophète :

La parole de Iahveh me fut adressée, en disant :

Avant que je t'eusse formé dans le ventre de ta mère, je t'ai connu, et avant que tu fusses sorti de son sein, je t'ai sanctifié ; je t'ai établi prophète des nations.

Et je dis : Ah ! seigneur Iahveh ! Voici, je ne sais point parler, car je suis un enfant.

Et Iahveh me dit : Ne dis point : Je suis un enfant. Car tu iras vers ceux à qui je t'enverrai, et tu diras les paroles que je te commanderai.

Ne crains point à cause d'eux, car je suis avec toi pour te délivrer, dit Iahveh.

Et Iahveh avança sa main et toucha ma bouche, et Iahveh me dit : Voici, je mets présentement mes paroles dans ta bouche.

Vois, je t'établis aujourd'hui sur les nations et sur les royaumes, pour que tu arraches et que tu détruises, pour que tu ruines et que tu disperses, pour que tu bâtisses et que tu plantes (2).

Le romancier imagine que le pays est arrivé au dernier degré de la perversité ; l'idolâtrie règne à Jérusalem ; Iahveh est abandonné et trahi ; Jérusalem, l'épouse de Iahveh, se souille avec tous les Baals ; comme une prostituée, elle a répudié sa foi. Jérémie alors se lève, la menace à la bouche. Bien des fois déjà, Israël s'est détourné de son dieu national. Aujourd'hui, le châtiment est à la porte. Comme Osée et comme Amos, Jérémie, en de grands discours lyriques, adjure ses

(1) *Jérémie*, I, 1-3.
(2) *Jérémie*, I, 4-10.

concitoyens. La colère de Iahveh est prête à éclater ; si Israël ne revient pas à Iahveh, Israël sera détruit.

Jérémie n'est pas entendu ; Israël persévère dans l'idolâtrie ; la voix de Jérémie se fait plus âpre.

En ce temps-là, dit Iahveh, on tirera de leurs sépulcres les ossements des rois de Juda, les ossements de ses chefs, les ossements des prêtres, les ossements des prophètes et les ossements des habitants de Jérusalem.

On les étendra devant le soleil, devant la lune et devant toute l'armée des cieux, qu'ils ont aimés, qu'ils ont servis, qu'ils ont suivis, qu'ils ont recherchés et devant lesquels ils se sont prosternés ; on ne les recueillera point, on ne les enterrera point, et ils seront comme du fumier sur la face de la terre.

La mort sera préférable à la vie pour tous ceux qui resteront de cette race méchante, dans tous les lieux où je les aurai chassés, dit Iahveh des armées (1).

Les menaces redoublent.

J'enverrai contre vous quatre familles, dit Iahveh, l'épée pour tuer, les chiens pour traîner, les oiseaux du ciel pour déchirer et la vermine de la terre pour absorber (2).

Cependant, les apologues symboliques apparaissent. Israël est une ceinture de lin que Jérémie va enfouir aux abords de l'Euphrate et qu'il reprend pourrie, parce que Iahveh l'a rejetée. Voici des vases remplis de vin et que Iahveh fracasse les uns contre les autres. Voici le pot d'argile que Jérémie va briser, au milieu des Anciens du peuple et des Anciens des prêtres, dans la vallée de Ben-Ennom... Ainsi, dit Iahveh, je briserai ce peuple et cette ville... Et, peu à peu, Jérémie devient un personnage vivant, les circonstances se précisent, le milieu se dessine, le roman se déroule.

Phassur, prêtre et intendant du Temple, entend Jérémie prophétiser la destruction d'Israël ; il le conduit en prison. Le lendemain, Jérémie lui dit :

— Iahveh ne t'a pas appelé Phassur, mais Magor-Missabib, c'est-à-dire Epouvante-De-Toutes-Parts.

Et il renouvelle ses sinistres prédictions, ajoutant seulement que Phassur lui-même et tous les siens s'en iront en captivité.

Phassur et Jérémie, le prêtre et le prophète, deux partis

(1) *Jérémie*, VIII, 1-3.
(2) *Jérémie*, XV, 3.

sont en présence. Et bientôt l'auteur du livre reprochera aux gouvernants de ne pas rendre la justice, d'opprimer les faibles et de vivre dans le luxe. Malheur, dit-il, à ceux qui pratiquent l'injustice! Et malheur, aussi, à ceux qui se bâtissent des maisons vastes avec de spacieuses chambres, de hautes fenêtres, des lambris de cèdre et du vermillon (1).

Le roman continue. Le roi Sédécias envoie deux prêtres à Jérémie :

— Consulte pour nous Iahveh; car Nabuchodonosor, roi de Babylone, nous attaque avec son armée.

Et Jérémie leur dit :

— Vous direz ainsi à Sédécias : Ainsi dit Iahveh, dieu d'Israël : Je frapperai les habitants de cette ville avec la peste, l'épée et la famine; je livrerai Sédécias (2).

Nabuchodonosor approche, formidable. L'humble royaume de Juda saurait-il lui résister? Mais le romancier ne voit pas en lui l'ennemi qui va détruire sa ville et son pays; il reconnaît, il salue l'exécuteur des jugements de Iahveh.

Voici, dit Iahveh, j'envoie vers eux Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon esclave... et je les voue à l'anathème et je les livrerai à la désolation et aux sifflets et à des solitudes éternelles.

Je ferai périr, de chez eux, le bruit de l'allégresse et le bruit de la joie, la voix de l'époux et la voix de l'épouse, le bruit des meules et la lumière de la lampe.

Et toute cette terre deviendra une solitude et une désolation, et cette nation servira le roi de Babylone durant soixante-dix ans (3).

Car, au bout de soixante-dix ans, Iahveh se retournera contre Babylone elle-même et la châtiera pour s'être énorgueillie comme si sa force lui venait d'elle-même et non pas de la colère de Iahveh. La colère de Iahveh n'est pas une expression métaphorique. Ecoutez comment se manifeste le dieu qui devait plus tard devenir l'Inconditionné des philosophes :

Iahveh rugit du haut-lieu; il rugit, il rugit contre sa maison; il pousse contre toute la terre le cri des hommes qui foulent au pressoir. Le retentissement en parvient jusqu'au bout de la terre...

On entend le cri de terreur des bergers et le hurlement affolé des

(1) *Jérémie*, XXII.14.
(2) *Jérémie*, XXI.
(3) *Jérémie*, XXV, 9-11.

troupeaux, parce que Iahveh dévaste les pâturages. Comme un jeune lion, il quitte son fourré; et la terre devient une désolation.

Et ceux qu'aura frappés le dieu?

Les blessés à mort de Iahveh couvriront la terre d'un bout à l'autre, ils ne seront pas pleurés, ils ne seront point recueillis, ils ne seront point enterrés, ils serviront de fumier à la face du sol (1).

Cependant le romancier raconte comment Jérémie va se poster sur le parvis du Temple, comment il continue à vaticiner la ruine de sa patrie et comment les prêtres s'emparent de lui en disant :

— Tu mourras! Pourquoi prophétises-tu contre la ville?

Le peuple intervient :

— Cet homme ne mérite point la mort; car il parle au nom de Iahveh, notre dieu.

A peine délivré, Jérémie recommence. Il avertit les pays voisins, Edom, Moab, Ammon, Tyr et Sidon, que, s'ils ne se soumettent pas à Nabuchodonosor, ils seront détruits. Pour exprimer la chose, il envoie des jougs et des liens aux rois de ces cinq peuples.

Et Jérémie lui-même, continue l'écrivain, se présenta devant le peuple avec un joug de bois sur les épaules. Mais il a des contradicteurs. Hananias, un autre prophète, annonce :

— Ainsi parle Iahveh, dieu d'Israël : Je brise le joug du roi de Babylone.

Saisissant, sur le cou de Jérémie, le joug qu'il portait, Hananias en brise la barre, en disant :

— Ainsi dit Iahveh : Ainsi je vais briser le joug de Nabuchodonosor, roi de Babylone, de dessus le cou des nations.

Jérémie se tait et s'en va son chemin. Mais, le lendemain, il reparaît devant le peuple avec, sur le cou, un joug de fer.

— Ainsi dit Iahveh : Tu as brisé un joug de bois, mais tu as fait à la place un joug de fer. Car ainsi dit Iahveh, dieu d'Israël : Je mets un joug de fer sur le cou des nations, pour servir Nabuchodonosor, roi de Babylone, et elles le serviront; et je lui donne même les bêtes des champs.

Et, se tournant vers Hananias :

— Tu mourras cette année, car tu as parlé contre Iahveh.

Hananias, ajoute le romancier, mourut cette année-là.

(1) *Jérémie*, XXV.

Jérémie est le prophète de la mort. Ce peuple, qui s'est adonné aux Baals et aux Astartés, doit être détruit. La condamnation est irrémissible. Et il écrit à ceux qui sont déjà déportés en Babylonie, qu'ils n'ont point à espérer de revoir leur patrie. Plus tard, quand les crimes de la nation auront été expiés, Iahveh restaurera son peuple.

Jamais anarchiste n'a aussi violemment prêché la destruction de la société présente, afin d'édifier à nouveau la société future. Jérémie court la ville en criant qu'il n'y a point à se défendre, qu'il n'y a point à lutter, que la ville est condamnée; il appelle de tous ses vœux Nabuchodonosor avec l'épée, la famine et la peste. Implacable, il lui voue la race de David.

Le romancier décrit l'indignation qui éclate dans Jérusalem. La ville s'attroupe. Jérémie est, de nouveau, jeté en prison. Cependant, l'armée du roi de Babylone assiège Jérusalem. Le roi Sédécias va trouver le prophète dans la cour de sa prison :

— Pourquoi, lui dit-il, prophétises-tu la ruine de ce pays?

— Ce pays sera restauré un jour. De nouveau, on y achètera des maisons, des champs et des vignes.

Et Jérémie, joignant toujours l'exemple à la parole, achète à l'instant un champ à Anathot, son village natal, avec l'appareil formaliste du bourgeois qui prétend être sûr de ses placements. Maintenant, en effet, les prophéties de restauration et gloire se pressent. Lorsque l'extermination aura expié les crimes présents, le royaume de Jérusalem pourra se relever, Iahveh ramènera ses captifs, il les rétablira, et les nations de la terre seront étonnées du bien qu'il leur fera.

Ainsi dit Iahveh: Dans ce lieu dont vous dites: C'est une dévastation, où il n'y a plus d'hommes et où il n'y a plus de bêtes, se fera encore entendre le bruit de l'allégresse et le bruit de la joie, la voix de l'époux et la voix de l'épouse, la voix des gens qui disent: Louez Iahveh des Armées, car Iahveh est bon, car sa grâce demeure éternellement... Car je ramènerai les captifs de la terre, comme ils étaient premièrement, dit Iahveh.

Ainsi dit Iahveh des Armées: Dans ce lieu qui est dévasté, où il n'y a plus d'hommes ni même de bêtes, et dans toutes ses villes, il y aura encore un séjour pour les bergers faisant reposer le bétail.

Dans les villes de la montagne, dans les villes du bas pays, dans les villes du midi, dans la terre de Benjamin, aux alentours de Jéru-

salem et dans les villes de Juda, le menu bétail passera encore sous les mains de celui qui le compte, dit Iahveh.

Voici des jours qui viennent, dit Iahveh, où j'accomplirai la bonne parole que j'ai prononcée pour la maison d'Israël et pour la maison de Juda.

En ces jours-là, et en ce temps-là, je ferai germer à David un germe de justice, et il fera droit et justice sur la terre.

En ces jours-là Juda sera sauvé et Jérusalem demeurera en assurance, et voici comment on le nommera : Iahveh-Notre-Justice.

Car ainsi dit Iahveh : David ne manquera jamais d'un successeur assis sur le trône de la maison d'Israël.

Et les prêtres ni les lévites ne manqueront jamais, devant ma face, d'un successeur qui offre les holocaustes, et qui fasse fumer l'hommage, et qui fasse les sacrifices à jamais (1).

Mais, aujourd'hui, il faut que Jérusalem soit livrée aux mains de Nabuchodonosor et qu'elle soit brûlée et que le peuple s'en aille en captivité. Pendant que l'armée du roi de Babylone pousse le siège de la ville, Jérémie recommence inlassablement ses imprécations abominables.

Jérémie joue, dans ce roman, un rôle terrible, odieux et sublime. Conçoit-on, demandait Renan, un Français qui, pendant la guerre de 1870, entre les murs mêmes de Paris assiégé, aurait acclamé dans l'empereur Guillaume le ministre du ciel, aurait applaudi à ses victoires, l'aurait pressé de détruire Paris et la France ?... Tout s'explique, au contraire, si les imprécations sont écrites deux cent cinquante ans après les événements, si le soi-disant prophète est un polémiste qui illustre d'exemples anciens ses théories politiques.

Un jour, Iahveh lui commande d'écrire dans un livre toutes les paroles qu'il lui a inspirées. Le roi fait prendre le livre et se le fait lire par Judi, le secrétaire. Il était assis dans sa maison d'hiver ; on était au neuvième mois ; un brasero brûlait devant lui. Et, au fur et à mesure que Judi lisait, le roi arrachait les feuilles du rouleau et les jetait au feu.

Peine inutile, car Iahveh dicte immédiatement à Jérémie un nouveau livre tout semblable au premier... Les orthodoxes aiment à penser que la postérité conserva ainsi les prophéties de Jérémie.

Cependant, le roman se corse d'aventures ; le prophète juge

(1) *Jérémie*, XXXIII, 10-18.

utile de quitter une ville où il ne se sent plus en sécurité ; mais il est arrêté à la porte de Benjamin par l'officier de garde, Jérias, fils de Sélémias. On le conduit devant les chefs, on le bat, on le met en prison dans le cachot souterrrain ; on l'y laisse quelques jours. Par grâce spéciale, le roi ordonne qu'on le remonte dans la cour de la prison, en lui donnant chaque jour une miche de pain de la rue des Boulangers.

Jérémie reste intraitable :

— Ainsi dit Iahveh : Cette ville sera livrée aux mains du roi de Babylone, qui la détruira.

Les chefs perdent patience :

— Qu'on fasse mourir cet homme ! Car c'est ainsi qu'il amollit les mains des hommes de guerre.

— Soit, dit le roi, il est entre vos mains.

Les chefs prennent Jérémie et le jettent dans une basse-fosse, la citerne de Melchas, fils d'Amalech. Il n'y avait point d'eau dans la basse-fosse, mais de la boue, où s'enfonça Jérémie. Or, un eunuque éthiopien, du nom d'Abdemelech, qui était dans la maison du roi, vit cela. Le roi était assis devant la porte de Benjamin. Abdemelech alla le trouver et lui dit :

— O roi, mon seigneur, ces hommes ont jeté Jérémie, le prophète, dans la basse-fosse, pour qu'il y meure de faim.

Et le roi commanda à Abdemelech l'Ethiopien de prendre trente hommes pour tirer Jérémie de la basse-fosse avant qu'il ne mourût. Abdemelech se munit de cordes et de chiffons d'étoffe déchirée, les fit passer à Jérémie et lui dit :

— Prends ces cordes ; mets ces chiffons d'étoffe déchirée sous tes aisselles.

Le prophète était sauvé.

Le siège continue cependant. Jérusalem est aux abois. Tout à coup, le neuvième jour du quatrième mois de la onzième année de Sédécias, une brèche est faite dans les murailles de la ville. Jérusalem est prise d'assaut. Nérégel-Séréfer, Sémégar-Nabu et Saraschim, chefs de l'armée de Nabuchodonosor, campent parmi les ruines des portes. L'écrivain raconte la catastrophe, et comment les généraux babyloniens reconnurent en Jérémie le prophète du dieu qui les avait guidés... On voit combien tout cela est historique... Parlant le langage du Deutéronome, Nabuzardan, capitaine des gardes du roi Nabuchodonosor, dit à Jérémie :

— Iahveh avait prononcé ce mal contre ce lieu. Iahveh a exécuté selon ce qu'il avait dit, parce que vous avez péché contre Iahveh (1).

Le roman se termine avec les aventures des Juifs restés en Judée et de ceux qui s'échappèrent en Egypte. Jérémie est de ces derniers; et, en Egypte, il continue ses sinistres prédictions par des menaces et des vociférations contre toutes les nations palestiniennes, contre Babylone elle-même et, plus que jamais, contre ses compatriotes.

Mais à l'instant où il raconte la destruction de l'ancienne patrie juive, l'auteur du livre de Jérémie déclare que Iahveh, dieu des Juifs, triomphe. Ce nationalisme ardent qui n'a pu s'établir tandis que la nation subsistait, l'âpre romancier en annonce la glorification parmi les ruines et la dispersion. Comme un vaste incendie qui détruirait le chaume et le bois, mais laisserait intacts les piliers de granit, la ruine de Jérusalem a détruit les éléments inférieurs qui constituaient Israël, sans toucher au précieux métal incombustible et inaltérable, élaboré par Iahveh. Le temple bâti par Salomon aux dieux de Canaan, à Moloch, aux Baals, aux Astartés, flambe; mais l'effondrement des idoles réduites en cendres ne fait, ô merveille, que laisser debout, en airain et pour des milliers d'années, le nom du seul Iahveh rénové.

L'auteur du livre de Jérémie a prophétisé la ruine...

Je lâche contre vous, a-t-il dit, l'épée, la famine et la peste; je vous traite comme ces figues âpres qui sont trop mauvaises pour être mangées; je vous livre à la vexation par tous les royaumes de la terre, aux imprécations et à la désolation et aux sifflets et à l'opprobre parmi toutes les nations où je vais vous disperser, parce que vous n'avez point écouté mes paroles, dit Iahveh, lorsque je vous ai envoyé mes esclaves les prophètes (2)...

Mais il a prophétisé aussi la restauration...

Je ramènerai vos captifs; je vous rassemblerai de toutes les nations où je vous ai dispersés et je vous ferai retourner aux lieux d'où je vous ai chassés...

La légende naît, grandit, s'étend...

(1) *Jérémie*, XL, 2-3.
(2) *Jérémie*, XXIX.

Ne crains point, Jacob, mon esclave; car voici, je suis ton sauveur, qui ramènera ta postérité de la terre de captivité.

Et je serai avec toi pour te sauver, car je ferai alors une destruction totale de toutes les nations où je t'aurai dispersé. Et tu seras mon peuple, et je serai ton dieu.

La tempête tourbillonnante roule, l'ardeur de la colère de Iahveh ne se retirera point, jusqu'à ce qu'il ait exécuté les pensées de son cœur...

Je t'aime d'un amour éternel. Et je te rebâtirai encore, vierge d'Israël. Tu te pareras encore de tes tambourins et tu danseras. Tu planteras encore des vignes sur la montagne.

Et il y aura un jour auquel les populations crieront : Levez-vous et montons à Sion vers Iahveh, notre dieu.

Car ainsi dit Iahveh : Chantez avec joie sur Jacob. Nations, écoutez la parole de Iahveh, annoncez-la dans les îles lointaines; dites : Celui qui dispersa Israël le rassemble... Ainsi dit Iahveh, dieu d'Israël (1).

Le vieux peuple idolâtre de Juda est détruit; mais le peuple juif va naître, et Iahveh, après l'avoir traîné parmi toutes les opprobres de la dispersion, lui promet une Jérusalem nouvelle.

L'histoire juive, pour l'auteur du roman de Jérémie, n'est qu'un exemple dans un enseignement. Il s'agit d'exhorter les contemporains à rester fidèles au puissant nationalisme symbolisé par le nom de Iahveh. De nouveaux dieux, aussi abominables que le Moloch, les Baals, les Astartés d'autrefois, ont apparu; ils s'appellent les dieux grecs; et l'abandon de Iahveh pour Moloch, Baal et Astarté n'est que le mythe qui figure l'apostasie hellénique. Le peuple juif est averti par l'exemple de ses pères, par l'exemple effroyable de la ruine et par l'exemple miraculeux de la restauration. Comme ses devanciers, comme ses successeurs, le sombre auteur des prophéties de Jérémie donne, dans un passé dont il refait l'histoire, une leçon pour le présent. Mais le froid dogmatisme des anciens livres historiques a fait place au roman passionné d'un homme de génie qui, insufflant la vie au dogme, dramatise l'œuvre implacable du dieu national dont il est le porte-paroles.

Mais il ne faut pas oublier que, pour l'auteur du livre de Jérémie, comme pour les auteurs des livres d'Osée et d'Amos, les criminels qui oublient les vieilles traditions et qui s'adon-

(1) *Jérémie*, XXX, XXXI.

nent aux cultes étrangers, sont les prêtres aristocrates qui gouvernent l'état, les privilégiés qu'a séduits la douceur de l'hellénisme. Le caractère démocratique des écrivains prophétiques résulte évidemment du fait que l'aristocratie est le parti des fauteurs de nouveautés qu'ils poursuivent de leurs menaces, que la démocratie est le parti des purs que la contagion n'a pas atteints ; il résulte également de ce que les écrivains prophétiques furent des hommes du peuple qui se levèrent en face des hommes de l'aristocratie. Mais ce que les circonstances produisaient, une nécessité profonde le voulait en même temps; l'aristocratie devait être en effet trois fois condamnée par les prophètes, une fois parce qu'elle se confondait, aux environs de l'an 334, avec le parti anti-traditionnaliste, une seconde fois parce que les prophètes n'étaient pas sortis de son sein, une troisième fois parce que la démocratie était une conséquence logique de l'évolution du judaïsme.

Il n'y eut pas de démocratie en Grèce; il n'y en eut pas à Rome. Les soi-disant démocraties romaine et grecque sont des classes privilégiées au-dessous desquelles grouille la vaste foule de tout ce qui n'est pas des citoyens. La démocratie, c'est-à-dire l'égalité de tous les habitants d'un pays, est née à Jérusalem.

La férocité si puissante de l'âme juive ne pouvait pas, en effet, ne pas tirer de ses prémices leur conséquence. Les étrangers sont les ennemis; en face d'eux, les Juifs sont unis par le combat et par la haine. Une même hostilité, une haine commune à tout un peuple, crée dans ce peuple un lien d'amour comme celui, sauvage et fanatique, qui régna entre les Juifs. Ennemis implacables des autres peuples, il fallait qu'ils fussent entre eux indissolublement unis. Et, fils de Iahveh, fils, tous, de Iahveh, ils étaient conséquemment frères entre eux et il fallait qu'ils fussent égaux, tous, devant Iahveh. Lorsqu'un ardent patriotisme se serre autour d'un chef militaire, d'un roi, d'une dynastie, l'état se range en hiérarchie au-dessous de ce chef suprême et crée à tous les sujets un devoir d'amour envers le maître. Mais dans une théocratie, lorsque le nom qui résume le nationalisme d'un peuple est celui de son dieu, l'égalité démocratique s'implique nécessairement. Au-dessous du dieu national il y a des chefs qui gouvernent; tant que les gouvernants demeurent fidèles à leurs devoirs, les gouvernés peuvent accepter les gouvernants. Mais aucune faute ne sera

pardonnée à cette aristocratie; dès qu'elle faillira, ses sujets se rappelleront leurs droits; tôt ou tard, elle est condamnée à périr.

Une société hiérarchique admet, non pas certes l'oppression du faible par le fort, mais la suprématie du fort; quelques-uns doivent être en haut et beaucoup doivent être en bas; l'inégalité des devoirs implique l'inégalité des droits. Dans la théocratie, le dieu seul est maître; un besoin effréné d'égalité règne; qu'il y ait des faibles et des forts, cela semble déjà intolérable; le faible ne souffrira pas l'apparence d'une oppression; et voici ce que l'on a appelé la conquête du judaïsme : l'orphelin, la veuve et le mercenaire seront infiniment protégés. Ne nous attendrissons point, cependant; l'orphelin, la veuve et le mercenaire n'étaient pas moins protégés dans la Rome païenne qu'à Jérusalem. Ayons le courage de voir plus de noblesse chez le fort qui donne que chez le faible qui demande. Il y a noblesse, pour le fort, à protéger le faible; mais, lorsque le faible, lui-même, décrète qu'il doit être protégé, la revendication est légitime, mais n'a droit à aucune admiration. Notre admiration, réservons-la à un Marc-Aurèle, maître du monde, qui pratique les plus hautes vertus; et, lorsque nous voyons le ghetto s'agiter et gronder contre l'oppresseur, accordons à ces gens la satisfaction qui peut leur être due, et passons.

Autrefois, les livres mosaïques, les livres des Juges, de Samuel et des Rois avaient menacé du châtiment divin le crime d'idolâtrie, c'est-à-dire l'abandon des traditions nationales; les livres prophétiques menacent du châtiment divin le crime d'idolâtrie d'abord, puis le crime qu'ils dénomment l'injustice et qui est l'oppression du peuple par son aristocratie. Cette nouveauté suffirait à prouver aux exégètes que les livres prophétiques sont postérieurs aux livres mosaïques. Depuis Osée et Amos, depuis Jérémie surtout, le judaïsme, après avoir été un fait nationaliste, devient, en même temps qu'un fait nationaliste, un fait démocratique. Par l'exemple d'un passé qu'il dramatise, l'auteur du roman de Jérémie poursuit un double objet : il prétend reconstituer le nationalisme juif, mais il veut fonder la démocratie juive. Le judaïsme était destiné à être le parti des humbles; un jour devait arriver où l'aristocratie juive, presque entièrement hellénisée, serait exclue du ju-

daïsme. L'auteur du livre de Jérémie, après les auteurs des livres d'Osée et d'Amos, confondit, dans un même anathème, ceux qui semblaient favoriser l'idolâtrie hellénique et renier le culte du dieu national, et ceux qui s'enrichissaient, qui s'adonnaient au luxe, qui opprimaient le peuple et qui refusaient la justice aux faibles.

J'irai vers les grands et je leur parlerai ; car eux, ils connaissaient la voie de Iahveh, le droit de leur dieu ; mais eux aussi, tous ensemble, ils ont brisé le joug, ils ont rompu les liens.

... Tes fils m'ont abandonné et ils jurent par des dieux qui ne sont pas des dieux. Ils commettent l'adultère et s'attroupent dans la maison de la prostituée. Ce sont des chevaux bien repus, ils courent çà et là et hennissent chacun après la femme de son prochain (1).

Comme une cage est pleine d'oiseaux, ainsi leurs maisons sont pleines de fraudes ; c'est pour cela qu'ils sont devenus grands et qu'ils se sont enrichis.

Ils sont devenus gras, ils sont luisants ; ils ne jugent point la cause de l'orphelin, et ils prospèrent ; ils ne font pas droit dans le procès des pauvres (2).

Et voici la parole la plus caractéristique du tribun antisacerdotal :

Ainsi dit Iahveh des Armées, dieu d'Israël : Ajoutez vos holocaustes à vos sacrifices... Je ne donnai point de commandements à vos pères, au jour où je les fis sortir de la terre d'Egypte, au sujet d'holocaustes et de sacrifices (3)...

Quoi ! voici que maintenant le prophète déclare que Iahveh n'a point donné à Moïse de lois concernant les sacrifices et les holocaustes ! S'agit-il des quelques prescriptions rituelles du Deutéronome ? Non, car Jérémie se montre, en tout son livre, fidèle à l'esprit comme à la lettre du Deutéronome. Il s'agit des nouvelles lois rituelles que les prêtres venaient de promulguer dans le Code Sacerdotal, et dont l'opposition de Jérémie date l'apparition.

Au lieu de ces lois rituelles que l'aristocratie entassait autour du culte, que demande, en effet, le vieux démocrate ?

... Voici la parole que je leur commandai, en disant : Obéissez à

(1) *Jérémie*, v, 5-8.
(2) *Jérémie*, v, 27-28.
(3) *Jérémie*, vii, 21-22.

ma voix et que je sois votre dieu et que vous soyez mon peuple; et marchez dans la voie que je vous commande, afin que vous soyez heureux (1).

Jérémie en est resté au Deutéronome et à Esdras; il en est resté à la formule d'Osée.

— Je veux amour, c'est-à-dire amour du dieu, c'est-à-dire patriotisme, — je veux patriotisme et non victimes. Je veux respect du dieu, c'est-à-dire respect des institutions nationales, respect des traditions, — je veux respect des traditions plutôt qu'holocaustes (2).

Avec le livre de Jérémie, l'âme juive venait de trouver son expression. Aussi violent, le Deutéronome avait jadis continué l'œuvre des premiers législateurs mosaïques; l'œuvre nouvelle, ébauchée par les livres d'Osée et d'Amos, se continuait maintenant. En face d'une aristocratie en décadence, que l'hellénisme dénationalisait, le parti rigoriste, à la fois traditionnaliste et démocratique, s'emparait de l'héritage du judaïsme; issu de lui, le livre de Jérémie le constituait.

EDOUARD DUJARDIN.

(1) *Jérémie*, VII, 13.
(2) D'après *Osée*, VI, 6.

LE
VOYAGE EN ESPAGNE

(*Suite* [1])

—

V

GRENADE. — LE TENDRE CONGÉ. — L'ALHAMBRA

Et je continue mon voyage, escortée par Daniel Dartmoor! Il doit rejoindre sa femme à Madrid et me demande de m'accompagner jusqu'à Chinchilla.

Je crois que, si j'avais dix ans de moins, je l'aimerais, et dix ans de plus, je l'adorerais. Il est la séduction en personne; il est modeste, silencieux quand il faut, il a le mot juste et — ô bonheur! — ne le dit pas tout le temps. Il partage l'émotion avec le même respect qu'il achèverait de boire, dans une coupe d'or, un nectar dont j'aurais bu la moitié; il a des yeux dont la tendre chaleur fond dans la chaleur ambiante, et des pantalons qui ne nuisent pas au paysage. Il a les pieds trop petits et, parfois, dans ses mains aux formes et aux allures encore enfantines, des poses de grâce créole.

Tels quels, moi avec ce qu'il a appelé un soir « un magnifique visage fatigué », nous voguons du même élan — et dans une grande intimité de sensations partagées; parfois, quand leur violence les rend trop pénétrantes, on s'en veut presque de s'être ainsi pénétrés, sans s'aimer.

Le voyage de Séville à Grenade a été très gai.

A Utrera, nous avons la joie inouïe de boire de bon café, fait, pensons-nous, dans une cafetière russe. Je note ces détails car, en qualité de Française, j'adore le café et je n'ai pu boire une seule fois en Espagne autre chose que ce que Melchior appelait du *Jùs de Sombrero*.

Notre jeune *mojo* nous sert avec une jovialité pleine d'empressement. Pourquoi? Mais pourquoi ne pas admettre des

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 198 et 199.

sentiments bienveillants et spontanés chez un garçon de café espagnol?

A la Roda, où nous devons nous arrêter un quart d'heure — il se trouve que nous « posons » une heure et demie, — je ne sais trop si quelqu'un sait pourquoi? Tant pis.

C'est d'ailleurs amusant de voir la philosophie muette avec laquelle les Espagnols admettent le fait sans s'enquérir de la cause.

Ils s'installent sur le quai, sur les marches des wagons, pèlent des oranges, causent entre eux, indifférents au retard comme au cuisant soleil, au vent et à la poussière.

Un Espagnol commun, avec qui nous voyageons, nous demande de lui dire ce que signifie cette expression : « Une femme qui *bommbeu!* » qu'il a lue dans des vers français sur Zola (?). A notre grand regret, ni Daniel Dartmoor, ni moi, ne savons la lui expliquer.

Après d'autres retards, quelques changements de trains, quelques conversations avec des Espagnols plus ou moins communs — il n'y a que le peuple qui ait de l'allure — nous arrivons à 11 heures du soir à Grenade.

Cent *cooks* nous barrent le chemin! Et leur mauvaise éducation bousculeuse rend d'un coup à mon compagnon toute sa morgue britannique. Redressé, devenu de bois, à ressorts de fer, il me fraie un chemin dans la foule grouillante, comme on coupe dans du beurre. Je suis amusée de ce retour à la mère-patrie; et, en ayant profité, je bénis les qualités éminemment désagréables de cette race aux prises avec le public.

Enfin, nous avons nos malles, nous sommes en voiture et nous grimpons, dans la belle nuit noire, une rue escarpée et étroite, puis, par une large allée où les arbres inconnus nous cachent le ciel — nous grimpons — puis nous nous arrêtons avant d'avoir fini de grimper. — C'est l'hôtel W. Irwing.

— Nous allons souper, n'est-ce pas, Madame?

— Va pour le chocolat à la vanille! et, ce pendant, je lis un mot de Melchior :

O Renée, Renée! Vous me trompez, je le sens! Vous vous vengez déloyalement! Car si je jouis de quelques petits plaisirs locaux, vous donnez de vous une part si grande, si émotionnée — si follement tentante de « plus ». — Qui est-ce? Que vous êtes cruelle! Comme vous profitez de ma faiblesse! Je ne sais plus si je dois venir, si je ne

troublerai pas quelque duo d'une sympathie à m'enrager de jalousie !

Et pendant que Daniel Dartmoor, discrètement, parcourt le journal, je prépare une dépêche pour être portée demain matin :

Je pars pour Murcie. Espère vous rencontrer avant mon retour en France. Grenade est une féerie. Rien n'y manque.

J'anticipe, car c'est seulement le lendemain que Grenade m'apparaît comme une féerie, comme un conte des mille et une nuits... Mais, vraiment, je n'ai plus de patience avec ce Melchior qui s'exprime si ardemment par lettres et qui ne bouge pas d'auprès de sa Margot. Il semblerait que son imagination seule m'appartienne. C'est trop ou trop peu. Voyons, vraiment ?

Mais, vraiment, ce qui est trop, c'est l'enchantement du Généraliffe. Dartmoor et moi, nous nous sommes regardés avec une sorte de désespoir. Dire ce qu'était cette petite cour du Généraliffe ce matin-là — ruisselante de couleur, de lumière, d'eau, de fleurs ! Les arbustes resplendissaient d'or vif, les oranges éblouissaient comme des soleils, les giroflées brunes et mauves, les œillets embaumaient, le soleil éclaboussait les murs blancs ; par les échappées on voyait l'Alhambra rose, et les « neiges éternelles » du *Muriacin*.

Le pays en fleurs, le ciel en bleu... j'étais hors de moi ! J'aurais voulu me dissoudre là !

Quelle atmosphère, quelle couleur !... C'est fou ! C'est le pays des merveilles et des fées !

Nous sommes montés dans les jardins, en caressant au passage les jolies fleurs embaumées et suaves qui, dans de gros pots de terre rouge, garnissaient les escaliers.

Nous avons parcouru la galerie, les jardins — tout visité comme dans un rêve, puis redescendu la longue avenue de grands cyprès taillés. Une voiture nous attendait en bas et nous sommes partis pour l'abbaye et l'église Saint-Nicholas.

Non ! non ! cette vue sur les deux collines vertes, sur cette ravissante et immense campagne fleurie, baignée dans une poussière d'or — cette richesse de verdure, de terre, cette allégresse d'atmosphère... La tête me tourne.

— Comme vous êtes silencieuse et pâle, me dit Dartmoor ; mais dans ses yeux je vois la réplique de ma pâleur, l'expression d'une jouissance infinie.

Je ne sais rien de cette promenade en dehors de la joie flamboyante de ce paysage et des yeux de langueur ardente de Dartmoor.

Pourtant! N'ai-je pas vu une curieuse église où des *azulejos* Louis XV et japonais représentent des courses de taureaux, tandis que s'étalent aux murs d'inouïes fresques rococo! Ah! oui, c'est dans la sacristie de Saint-Jean-de-Dieu où l'on nous montre aussi une effrayante tête de Méduse... N'est-ce pas Saint-Jean décollé, de Alonso Cano?

Nous visitons aussi autre chose, je crois... je ne sais plus. Je n'ai qu'un désir, quitter la ville, monter là-haut, vers l'Alhambra.

Ah! quelles délices! Plus personne! Notre guide, un « joli » Catalan auquel un horrible bourbillon (?) défigure l'œil droit, nous mène. Il est plein de finesse, très bien informé et sait attirer notre attention sur les détails exquis, alors que l'ensemble, seulement, d'une parfaite harmonie nous aurait séduits.

Quelles tonalités douces, quelles lignes pures, quels dessins dans ces *azulejos* variés, mille fois combinés avec un art si gracieux et si savant. Et puis, ces proportions parfaites!

Sans nous donner le mot, Daniel Dartmoor et moi « faisons » l'Alhambra, avec beaucoup de conscience, mais assez de rapidité. Je sens qu'il n'a, comme moi, qu'une idée : y être seul. Et sous prétexte de fatigue, nous rentrons à l'hôtel — ce jour-là — de bonne heure.

Mais, depuis, quelles stations y ai-je faites! Aux heures matinales, je me glissais dans le féerique palais ; sous prétexte de peindre, je m'installais dans quelque coin séduisant, par exemple dans cette cour de... qui, pour moi, est remplie de mystère et de charme. C'est là qu'en général Daniel Dartmoor me rejoint. Il se penche par-dessus mon épaule pour regarder dans mon album et sourit de n'y voir que des pages blanches, un mot, une date.

Un autre jour, il m'a longuement cherchée. J'étais, dans la chapelle de Charles V, assise sur un escabeau. Je regardais, à travers la fenêtre grillée, un parterre de buis gardé par un mur rose ; une brèche laissait apercevoir la ville de Grenade toute blanche et le flanc d'une colline claire au soleil.

Le dernier soir je suis retournée au Généraliffe; accablée de je ne sais quelle mélancolie, je me suis assise près d'une source à l'entrée des jardins. C'est là que Daniel Dartmoor m'a trouvée.

— Avez-vous laissé tomber votre anneau dans cette source, Mélisande? m'a-t-il dit, en riant gaiement.

Il s'est penché et j'ai vu ses yeux heureux reflétés dans l'eau pure.

— Venez, continua-t-il, prenons un tendre congé de ces immortelles délices...

Nous nous sommes alors silencieusement promenés dans les jardins. En descendant ces escaliers destinés aux cascades des eaux sous cette charmille épaisse, Daniel, avec une grâce d'enfant, a mis sa main dans ma main. A la dernière marche, j'ai ouvert les doigts et sa main s'est échappée si légèrement...J'ai cru que c'était une fleur qui en tombait.

On fermait, le gardien nous chassait pas à pas. Nous ne nous sommes pas retournés à la grille, qui s'est close, en criant un peu sur ses gonds. Nous avons lentement descendu l'allée des grands ifs. Un petit âne broutait parmi les cactus. Il faisait si beau que c'eût été péché de rentrer et nous avons remonté la route vers le Muriacin.

Asseyons-nous. On aperçoit le Généraliffe sur sa colline et, en bas, au bout des prés où fleurissent des cerisiers, la ville blanche...

Des filles, folles, avec des fleurs dans les cheveux, descendaient la côte en dansant... puis un gros cheval noir, monté par un cavalier piqué droit sur ses étriers, est passé au galop... puis la nuit est venue.

Nous n'avons échangé aucune parole, aucune confidence n'a fait déborder la plénitude de nos cœurs.

Si nous avons poussé quelques soupirs, ils furent comme une légère brise qui effleura nos âmes l'une après l'autre.

Je crois que nous n'oublierons jamais cette heure-là.

VI

LETTRE DE RENÉE A MELCHIOR. — LA DILIGENCE. — MURCIE. — ADIEU A DARTMOOR

Mon cher Melchior,

Cette lettre vous trouvera-t-elle encore auprès de votre Circé —

pardon ! j'oubliais le danger de ces sobriquets — ... auprès de votre belle ?

Enfin, ceci vous rejoindra quelque part et vous dira mes impressions à partir de Grenade.

Je suis donc partie, à 7 heures du matin, dans une sorte de petit omnibus fort étroit ; les ressorts étaient solidement attachés avec des cordes.

Jusqu'à Daïfontès, à deux heures de là, le pays est curieux, accidenté, coloré et nu. Des files d'ânes cheminent avec des charges de bois disposées en croissant de lune... de loin on dirait des grandes ailes noires.

Diligence ! poussière ! Et quels chemins !

A Daïfontès, on sort de sa petite boîte. Daïfontès est une station de campagne, encombrée d'étranges ballots d'odeur bizarre, comme qui dirait du guano. Pendant que je m'imbibe de ce parfum mélangé à ceux d'huile, d'oignon et de jasmin — mélange si commun en Espagne, — la *torre de la Vela*, la locomotive, « full of leisure », se promène sur la voie, siffle, fait un petit tour par ci, par là, et, chaque fois, ramène quelques voyageurs. Puis vrai départ, au pas, dans un curieux pays de montagnes bleues, de collines décharnées, en velours épinglé, vraiment.

A Izuallos, une des 70 petites stations où l'on s'arrête pour causer un peu, nous voyons des types amusants ; le plus curieux de leur costume est un « protège-pantalon » en peau de mouton à demi-tannée, ou encore en étoffe à raies, bordée de basanne ; à la bifurcation des jambes, un cœur et des flèches sont agréablement piqués dans une plaque de cuir. Puis, le paysage continue gris-vert : ciel, arbres et terre. Des paysans qui passent à cheval, avec leur chapeau pointu et leurs protège-cuisses, sur ce fond se détachent à la Goya.

Que j'ai sommeil ! Daniel (Daniel ! Ah ! Ah ! Vous ne connaissez pas Daniel ? Tant pis pour vous !) Daniel dort simplement. Le train qui marche avec précaution, comme s'il avait peur de le réveiller, une fois, semble s'agiter un peu : il s'est trompé de voie, au seul endroit où il y en ait deux. Il revient en arrière et l'on recause avec les flâneurs de la gare, qui, peut-être, n'attendaient que ça !

A partir de Monda, — étrange et lugubre pays ! — le sol est jaunâtre, soulevé en d'innombrables collines de sable semées de touffes d'herbe. Pas d'arbres et le ciel à peine plus bleu que la terre. Cela, durant deux heures.

A Quadix, diligence ! la vraie, la typique, la pure diligence espagnole ! Malheureusement (?) monte notre seul compagnon de compartiment, un vieil homme plein de dignité, avec une figure calme et grave comme celle d'un ancien flamand.

Nous sommes derrière le cocher, dans ce qu'on appelle le coupé, je

crois ; et nous voilà partis pour un trajet de quatre heures, par le pays le plus aride et le plus désolé... tantôt steppes saumâtres, tantôt collines de sable, tantôt plaine grise clairsemée de petits arbres pauvres.

Parfois une chaîne de basses montagnes bleues se profile à droite ou à gauche, puis disparaît, et le pays bizarre, sec, contracté, livide, recommence à perte de vue.

Pas d'habitations, sauf, dans les montagnes sableuses, des trous creusés à la troglodyte. Là dedans vivent des *Gitanos*.

A travers cette désolation qu'augmente la couleur verte et grise du ciel, à travers une sorte de buée livide embrumant l'horizon, à travers une ruée furieuse de poussière, car il y a beaucoup de vent, nous roulons, traînés par quatre bêtes faméliques. Vous vous rappelez les carcasses effrayantes des chevaux de *picadores* ? C'est cela.

Nous marchions d'une allure raisonnable, quand soudain nous dépasse une autre diligence, à six mules, ventre à terre. Alors nos cochers sont saisis d'une sorte de sainte furie. Le « *mosquito* », je nomme ainsi un groom volant, dégringole du siège, se précipite aux mules de volée, et les roue de coups avec des cris affreux. Nous voilà roulant à fond de train, descendant les descentes, tournant les tournants, montant les montées au triple galop... rien ne nous arrête !

Au premier relai, notre « mosquito » est remplacé par un gros gars en rouge, à rouflaquettes, mais à fesses de plomb : au lieu de bondir comme le premier moustique, il se contente de mugir sans interruption des « Hüôh ! » avec un mouvement d'épaules indiquant que sa voix procède d'une contraction des omoplates. Il alterne ses « Hüoh ! » avec un strident « Alê-Ra ! »

Au troisième relai, le « mosquito » est un jeune homme ardent, au veston de velours blanc. Celui-ci, agile, dégringole, frappe, galope, regrimpe, crie, tape avec son bâton sur le plafond de zinc au-dessus de nos têtes. Pendant ce tumulte effroyable, tandis qu'en pensée je revoyais la diligence de Gustave Doré (*Voyage en Espagne*) versant dramatiquement dans un précipice, les voyageurs — siège, coupé, et intérieur — échangeaient gravement des cigarettes.

Enfin, vers sept heures du soir, on aperçoit Baza, ville grise si pittoresquement en couronne de colline. Alors l'enragement du mojo ne connaît plus de bornes, il redescend avec des hurlements auxquels, maintenant, se mêlent ceux du conducteur (qui jusqu'à présent les avait ménagés) pour faire une arrivée plus sensationnelle.

C'est à l'allure la plus folle, descendant une pente raide, prenant des tournants pointus, escaladant une pente à pic, au milieu d'un tourbillon de poussière, de cris, de coups de fouets, de sonneries de grelots, que nous faisons notre entrée à Baza et qu'après un dernier tournant vertigineux nous nous arrêtons net devant la « *fonda Granadina* ». Tout Baza est aux fenêtres et une « Société » pleine d'in-

térêt soutient notre issue de voiture. Nous sommes blancs, littéralement plâtrés de poussière.

A la fonda, la famille de l'hôtelier au complet nous entoure, vient nous toucher et causer avec nous. Comme j'ôte mon chapeau, ils admirent mes cheveux : « *Que cabezza!* » et tâtent mon chignon pour voir s'il n'est pas soufflé. Soufflé ! Hélas ! mes cheveux sont collés comme avec de la colle de pâte ! et tout un fleuve d'eau de Cologne y perd ses propriétés !

Nous dînons à une table d'hôte de famille assez cocasse; on me donne la place d'honneur, car je suis la seule femme. Il y a trois ou quatre Espagnols qu'on peut, sans les offenser, prendre pour des sous-commis voyageurs; notre vieux Flamand de la diligence y est aussi, qui, après avoir réfléchi assez longtemps, assis contre le mur à l'ombre de son chapeau, finit par l'ôter et s'approcher de la table avec majesté. Mon voisin, très grave aussi, me passe les plats avec le respect le plus timide; au bout de la table, un beau jeune homme gai, commun, mais animé par je ne sais quelle grâce, se lève de sa place pour m'offrir à boire, puis, vers le troisième plat, des cigarettes...

Nous mangeons courageusement, le sourire aux lèvres, une horrible cuisine à l'huile et des gâteaux à l'huile aussi et nous sourions encore avec des signes de tête et des : « *Si! Si!* » à l'espagnol volubile que notre jeune échanson verse avec son vin.

Enfin, avec un murmure à la ronde, je m'esquive et je dors... je dors cette nuit-là !... Songez que le lendemain, je suis repartie à 6 h. du matin.

Vers Lorca, le beau pays saumâtre reprend, sous le ciel livide; au loin, des coups de soleil, comme des balafres lumineuses zèbrent, aux pieds des montagnes, des bourgs et des arbres.

Enfin, nous voilà à *Murcie* — ville dégingandée, l'air en décembre, sentant le mucre et les cabinets ; sa cathédrale est Louis XV et l'intérieur m'a paru fort laid. Mais la situation générale est belle, pittoresque, sur une grande rivière « où il y de l'eau »— la *Segura*. Au fond, se dresse une sierra d'une belle couleur.

Je me sens mélancolique, mon cher cousin, d'une mélancolie désagréable, pour la première fois de tout mon voyage, car je m'aperçois que j'ai un corps : ce matin dans une tartane, voiture pittoresque et mal suspendue dont je vous envoie le dessin et qui a failli me mettre en miettes — puis la cuisine, Melchior ! la cuisine ! J'ai remarqué que des Français qui prenaient leurs repas près de nous commandaient toujours la même chose : des œufs à la coque, de la viande froide, des artichauts à l'eau... puis ils tiraient un pâté de je ne sais où! Et je pensais aux *Excuses à Bérénice* où il est dit : « Sans doute, pour nous apitoyer davantage, Bérénice en Espagne aurait

souffert de la faim — car il n'y a pas de doute que cette délicatesse se fût mal accommodée des mets de ce pays. »

C'est sur cette note piteuse et affamée que je ferme cette lettre, Melchior ! Puisse-t-elle vous trouver dodu et satisfait et prêt à rentrer en France par l'express de Bordeaux ! Adieu, malgré tout ne me plaignez pas. J'ai emmagasiné du souvenir pour dix ans.

Adieu, au revoir... en France.

★

— Madame, puis-je vous demander une grâce ?

C'est encore Dartmoor et moi ; nous sommes à Chinchilla.

Il est onze heures du soir ; nous avons deux heures à attendre la correspondance ; nous arpentons le quai entre un groupe de magnifiques carabiniers, et un pavillon discrètement sans nom.

Au-dessus de nos têtes, la plus belle « voûte étoilée ».

— Madame, songez ! tout à l'heure, nous nous quitterons sans doute pour toujours... Nous ne nous sommes rien dit sur nous-mêmes, mais ce que nous avons éprouvé côte à côte est inoubliable. Vous avez été assez bonne pour me faire part quelque peu de vos sensations avant que le destin ne nous ait réunis. Je voudrais vous prier de m'écrire une fois au moment de quitter l'Espagne.

Sa voix jeune se fait caressante, et s'il m'eût dit qu'il m'aimait, ce n'eût pas été avec une émotion plus charmante.

— C'est promis.

— Quel bonheur.

Et sa jeunesse prend le dessus, car, en passant près des carabiniers, il lance sur eux le jet de sa lampe électrique qu'il trimballe en voyage (il incommode, avec, les autres voyageurs).

Je suis vraiment attristée de penser que je ne verrai plus ce jeune et charmant visage et que cette gaie, aimable et intelligente nature ne croisera plus jamais ma route. Pour la première fois je pense que nous venons de vivre quinze jours côte à côte, réunis par les liens les plus vifs de la sympathie et de l'admiration... et je ne sais rien de lui sauf ce que j'ai pu percevoir de son intelligence vive et bien assise, de son âme légère, charmante et délicate... Mais ce mystère même a son charme, mystère que je ne veux éclairer par aucune question.

Sans doute la même idée le travaille, car, tout à coup, il penche ses yeux vers mes yeux :

— Je ne sais rien de vous, Madame...

Quel bon regard !

— ...Mais, n'est-ce pas, c'est mieux ainsi.

Il rêvasse un peu, puis demande :

— Voulez-vous me permettre que je siffle des airs de mon pays.

Et il se met à siffler, délicieusement, si tendrement et purement que ces sons nets et doux m'entrent dans le cœur « comme un arôme ».

Mais un autre sifflet l'interrompt, strident et qui nous paraît si triste. C'est mon train; le sien n'arrive que plus tard. Dartmoor m'aide à monter dans ma voiture; il me serre la la main, et sur les fleurs que je tiens dépose un rapide baiser... puis il s'éloigne, son « cap » à la main, et sans bouger attend que mon train disparaisse.

Les bras derrière la tête, je regarde le délicieux petit bouquet que m'a donné Dartmoor — renoncules jaunes et giroflées blanches. Je l'ai piqué en face de moi et, comme je suis seule, je laisse la lumière tomber sur elles.

Puis, je tâche de dormir. Mais, dès l'aube, je mets le nez à la fenêtre.

Quel magnifique pays ! Cultivé admiralement, irrigué par des canaux « qui datent du temps des Maures ».

Des bois entiers de plantureux orangers à perte de vue. A l'horizon de belles et nobles montagnes.

Cette richesse de la terre étonne et enchante; c'est une autre Espagne qu'on découvre; on comprend maintenant le mépris des gens de Valence et de Murcie pour les paresseux Andalous et les pauvres Madrilènes.

Oui ! pensai-je, mais mon « goût de cœur » reste à l'Espagne de Tolède et à celle de Grenade.

A Valence, à peine suis-je arrivée que, de ma fenêtre, je vois passer un enterrement.

La bière, richement sculptée, est portée à bras. Le corbillard suit, couvert de glaces et d'ornements d'argent. Les laquais en culottes, perruque poudrée, ont des habits noir et or.

Je m'aperçois que c'est dimanche et vais à l'église; sur mon chemin, une quantité extraordinaire de culs-de-jatte et de

pauvres, hideux mais avec des sourires charmants et tendres et des voix à attendrir un ogre...

A l'église, beaucoup de monde : des hommes « chics » qui étalent leur mouchoir par terre pour y poser les genoux. Les femmes, groupées dans un coin, sont assises les unes sur des pliants qu'elles apportent, les autres par terre.

Quand je sors, les rues sont un peu plus animées ; un petit garçon, droit comme un i sur un gros courtaud de cheval noir, galope sur les pavés.

Ma flânerie me mène au marché, petit marché rond et extrêmement vivant. On me tend des lapins, des poulets, des fruits. Un pouilleux fait cirer ses bottines par un cireur (je constate une fois encore que les Espagnols ont de grandes prétentions pour leurs chaussures ; il y a ici toute une rue de cordonniers) ; ce grouillement m'amuse ; ce peuple m'intéresse.

Après déjeuner, je vais en voiture au *Grao*, port grand et laid entouré de masures puantes et de fabriques de guano. Je passe, en revenant, par *l'Alamesa*, promenade plus large que l'avenue du Bois, et où se prélassent très fiers des équipages baroques, beaucoup de « phaétons », sortes de tartanes à quatre roues, des gens à cheval, inouïs de « chic » espagnol ; les cochers ont des livrées carnavalesques... Mais rien ne me passionne comme les gens de la rue, et j'y retourne le soir me mêler à la foule si extraordinairement animée ; les physionomies sont vives, visages ronds, les yeux étroits et aguicheurs. Il y a nombre de femmes blondes, elles sont de cette race de ports de mer où l'on devine des dessous spéciaux et violents. On y retrouve encore la grâce si particulière de l'Espagne centrale, mais elle se mélange à je ne sais quel vice venu des contrées purement latines.

Une petite fille charmante qui m'a déjà priée doucement ce matin me fait un délicieux sourire ; elle s'appelle *Pajita* (Paquita, je suppose). Combien je la trouve plus séduisante que les gitanes éhontées et cabotines de Grenade !

Le soir, la rue retentit de sifflets : c'est une émeute d'étudiants contre la police. Ils sifflent et ils chantent dans toute la ville, dans toutes les cours, d'interminables couplets contre le gouverneur.

Néanmoins, je dors.

Et le lendemain, je repars vers Barcelone.

Divers voyageurs ont encombré le wagon de leurs personnes et de leurs bottines... mais oui, deux Espagnols mâles, le père et le fils, se sont déchaussés avec simplicité, sous mon nez, et ont mis des pantoufles sur leurs chaussettes blanches ; leurs bottines lâchées en liberté dansent le *tango* sous les banquettes. Parfois elles passent leurs pointes entre de vrais pieds, puis disparaissent à un cahot du train.

Mes camarades de voyage sont tous Catalans ; le fils, gras, blanc, avec une petite bouche de femme qui aurait une bouche d'enfant, le poil noir et l'œil le plus tendre. Le père, c'est son fils dans vingt ans ; les traits se sont précisés, les regards aiguisés.

Un homme sérieux, l'œil imprécis mais qui cherche à s'appuyer occupe un coin ; puis une fille vulgaire, l'air d'une chanteuse de café, voile à demi ses yeux, en regardant les hommes ; elle n'a aucune sensualité, mais une certaine bestialité qui n'est pas sans un attrait irritant.

Le jeune homme l'observe, la guette et semble la supplier du regard ; le père observe ; enfin à une occasion — la mer qui tout à coup apparaît au lointain horizon — la femme attire le pantin ; il s'installe à côté d'elle et cause, tantôt en français, tantôt en espagnol. Il a cette grâce engageante et presque enfantine que possède tout Espagnol ; il est impossible de répondre par un regard grognon au regard quêteur et câlin dont il vous enveloppe pour vous engager à prendre part à la conservation.

En passant devant Sagunto, comme je regarde avec admiration cette fière petite ville d'allure mauresque, dans un paysage imposant, sévère et sec, le « fils » se tourne tout à fait vers moi :

— C'est un fleuron de notre couronne ancienne, Madame ! dit-il. — Du temps d'Annibal, ses habitants, ne pouvant se défendre contre lui, mirent le feu à la ville et s'y firent périr avec femmes et enfants.

— C'est dommage que les membres de cette courageuse race aient tous été détruits, dis-je.

— Ne croyez pas cela ! s'écrie le jeune homme avec un feu charmant, nous autres Catalans, nous sommes tous de ce sang-là ! et il ajoute, en riant :

— Nous autres Catalans, Madame, nous aimons toutes les belles vertus !

— Je savais, répondis-je aussi en riant, qu'un Catalan n'est pas un Européen, pas un Espagnol, il est un Catalan ! Parce qu'il est un être à part, il doit aussi posséder les qualités les plus rares !

— Cela est positif ! répond-il avec le plus grand sérieux.

Sur ces entrefaites, les deux autres hommes se sont rapprochés et la conversation devient très animée.

Je dois dire que je m'amuse royalement. Mon Catalan est vif, caustique, imagé et sa mimique est impayable : gestes, éclats de voix, imitations de cris d'animaux, de bruit de machine, enfin toutes les plus incroyables onomatopées servent à animer son discours.

Il a beaucoup voyagé et c'est un mélange d'anecdotes sur le sultan, sur les éléphants, sur l'Amérique, sur les évêques et les étudiants et même sur la musique et qui ne tarit pas un instant.

Aux petites gares de Castillon de la Plana, de Beni-Carlo et de Vinacos, nous nous mettons aux portières : le quai est littéralement encombré d'une grouillante population qui vient inspecter le train ! Les femmes ont le type chinois, pommettes accusées, yeux bridés ; les hommes, fortement râblés, portent des vestons serrés, des culottes, une large ceinture, un foulard noir tordu et serré autour du front et dont les bouts sont ramassés en boule au-dessus des oreilles, des bas bleu clair. Ils nous regardent, leur figure tout près des portières, avec une curiosité avide et naïve, qui ne le serait pas davantage en face d'animaux exotiques dans leurs cages. D'ailleurs notre manière de les examiner est aussi barbare, il faut bien l'avouer.

Petit à petit, la nuit tombe. Notre jeune Catalan sent sa verve s'amollir ; il jure que la mélancolie nocturne l'oppresse, et c'est à voix basse qu'il parle à sa voisine, tandis que le vieux monsieur sérieux m'entretient d'éducation. Il m'assure que dans les couvents espagnols la propreté est négligée. Quelle chose étonnante ! Je voudrais le faire parler de Barcelone qui est sa ville natale ; cela ne l'intéresse pas. Il n'admire que la *Rambla*, la grande promenade entourée de boutiques fleuries, et le port, un des plus grands d'Europe, Madame ! et l'Eglise com-

mencée sur des plans si grandioses qu'on ne parvient pas à la terminer.....

— Mais n'avez-vous pas une magnifique cathédrale ?

— Oui, fait-il avec indifférence, mais si sombre!

VIII

VALENCE. — BARCELONE. — LA CATHÉDRALE. — RETOUR DE MELCHIOR

Cher Monsieur Daniel Dartmoor,

Je vous ai quitté sous le ciel étoilé de Chinchilla; dans quelques heures je vais aussi quitter l'Espagne et j'ai un plaisir — non exempt de mélancolie — à vous associer à une dernière et poignante sensation.

Elle me vient de la cathédrale de Barcelone.

Depuis le temps que je vois des églises, je devrais être blasée. Eh bien! monsieur Dartmoor, en entrant dans celle-ci j'ai poussé, malgré moi, un gémissement et mes yeux se sont remplis de larmes.

C'était trop beau, trop solennel. Oui, trop poignant! J'ai eu la sensation que mon cœur était trop petit. La beauté qui daignait entrer en lui allait le faire éclater. Alors, cette Beauté ne pouvant se manifester toute, je pleurai de mon impuissance.

Je me suis assise dans un coin et suis restée là, la tête appuyée au pilier, avec un désir intense d'être moi-même — par une grâce dont je me sentais indigne — changée en statue de pierre, là, à l'entrée de cette église.

Vous la décrire? Elle est si sévère, si formidablement austère, pourtant si royalement riche de tons et de beauté, que j'aurais peur de l'offenser en la décrivantet qu'elle vient m'écraser dans mes rêves...

Imaginez que sa couleur intérieure est si intense qu'au premier abord elle paraît être noir doré. Puis l'œil s'accoutume à cette opulence de profondeur et elle prend de chauds reflets dans son obscurité, reflets bleus et orangés qui proviennent des magnifiques vitraux. Enfin cette ardeur sombre est douce à l'œil comme si de la panne ancienne était tendue contre ses murs et ses piliers.

C'est la première église où il me paraît que le chœur fasse intimement corps avec les piliers qui l'enclavent. On aime que sa masse augmente l'intensité de l'ombre qui s'empare de vous et semble vous absorber dès l'entrée.

La rayonnante église de Burgos, blonde et chaude aux flèches du soleil couchant, la poignante Ste-Eulalie de Barcelone, quelles portes à l'Espagne!

Ah! fugitif compagnon d'émotion, j'ai eu un si incompréhensible

regret que vous n'ayez pas aussi subi cette épreuve de beauté ! Il me semble que, du coup, votre nature eût reçu un choc, une « percée » que plus rien n'aurait pu combler — une heureuse et irréparable fêlure!

Mais c'est fou, n'est-ce pas, de regretter qu'une âme charmante n'ait pas reçu sa fêlure? Comprendrez-vous mon sentiment un peu trop gravement cruel?

Adieu, que les dieux vous récompensent du charme délicat avec lequel vous avez su effleurer l'âme voyageuse d'une passante.

RENÉE DE S.-A.

★

Comme, tout près de l'église où je voulais retourner, je mettais cette lettre à la poste, je me trouvai nez à nez avec Melchior.

Je le pris par le bras et le tirai précipitamment dans la cathédrale.

A la porte, sur le banc de pierre, nous nous laissâmes tomber. Il jeta un regard sur le seul coin de lumière qui restât, tout en haut au bord du vitrail... puis il passa un bras autour de ma taille, et appuya sa tête dans mon cou.

(Et ce ne fut pas tout.)

Je ne sais pas si nous nous aimions, mais c'était tout comme.

Je voudrais pouvoir raconter qu'on nous retrouva le lendemain morts et encore enlacés.

Mais d'abord, ce n'est pas vrai; et, ensuite, qui le croirait?

Personne ne mourut. Non. Le lendemain nous partions pour les Iles Baléares.

— Enfin, nous allons un peu respirer ensemble, m'a dit Melchior très sérieusement, « et vous entendez, Renée, je ne vous lâche plus jamais ».

Il dit cela avec une nuance de sévérité dans la voix...

.....

JEAN ROANNE.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

VII. — Les bonnes mœurs.

M. DELARUE. — Connaissez-vous le sénateur Bérenger?

M. DESMAISONS. — Non.

M. DEL. — Avez-vous vu son portrait?

M. DESM. — Pas davantage.

M. DEL. — Le voici.

M. DESM. — Quelle horreur!

M. DEL. — Elle est curieuse, cette face de haine?

M. DESM. — Oui, je l'avoue, elle est curieuse. On dirait qu'elle n'est pas réelle, qu'elle a été fabriquée par quelque Lavater, pour rendre visible un des états théoriques de l'âme humaine. Mais ce n'est pas la haine qu'elle semble représenter; c'est la cruauté, plutôt.

M. DEL. — Disons qu'elle représente la vertu.

M. DESM. — La vertu dessinée par qui la voudrait rendre odieuse.

M. DEL. — Il l'a rendue odieuse, dès qu'il s'est mêlé de la défendre.

M. DESM. — La vertu, c'est un mot bien vague. Il y a des vertus, parmi lesquelles on voit d'aimables personnes. Quelques-unes sont ridicules. Stendhal appelait la chasteté une vertu comique.

M. DEL. — C'est de cela même qu'il s'agit. M. Bérenger représente les bonnes mœurs.

M. DESM. — Elles seraient donc à fuir?

M. DEL. — Les bonnes mœurs, c'est peu dire. Il représente l'austérité chrétienne. Il a pris pour devise le célèbre commandement: L'œuvre de chair ne désireras — qu'en mariage seulement.

M. DESM. — Rien de plus louable.

M. DEL. — Prenant la suite de l'Eglise, qui n'y put plier une humanité croyante, il espère y asservir une humanité incrédule.

M. DESM. — Cet homme cruel est peut-être tout bonnement un pauvre cerveau?

M. DEL. — Il n'est pas très intelligent.

M. DESM. — N'est-ce pas lui qui voulait obliger les hôteliers à demander aux couples de prouver la légitimité de leurs feux?

M. DEL. — Lui-même. Pareil à Tartufe, il professe pour la concu-

piscence et tout ce qui s'en suit, une aversion farouche. Je l'ai vu, rue de Tournon, jeter sur deux jeunes femmes, d'air assez avenant, je dois le dire, des regards tels qu'elles eurent peur, une peur véritable. L'aspect d'une femme, qui est femme quoique non engagée dans les liens honorables du mariage, provoque en lui une sorte de dégoût furieux.

M. DESM. — Cet état d'esprit n'est pas si rare qu'on le croit. C'est celui de beaucoup d'ecclésiastiques. Un jour, à la campagne, un curé m'avoua des sentiments tout pareils. L'idée que des créatures humaines pouvaient se conjoindre sans l'autorisation de l'Eglise le contristait jusqu'à la souffrance. Mais sur le même acte, accompli après les formalités légales, il pleurait d'attendrissement et se répandait en effusions mystiques qui touchaient à la gaudriole.

M. DEL. — M. Bérenger ne touche jamais à la gaudriole, et le mariage qu'il vénère est d'une beauté toute janséniste : le minimum de contact et, pendant l'opération, réciter quelque psaume ou telle oraison réfrigérante.

M. DESM. — Le sujet y prête, mais voilà de la caricature.

M. DEL. — Sans doute. N'est-ce point légitime? C'est une forme bien bénigne du mépris que méritent ces hommes occupés à chicaner leurs frères sur l'usage de leur corps. Il faut les rendre ridicules. Luther trouvait absurde que l'Eglise imposât aux fidèles le jeûne et l'abstinence, mais il trouvait bon qu'elle eût réglé l'union des sexes. Les hérétiques sont toujours bien plus bêtes que les traditionnalistes. En morale, rien ne vaut sinon le tout. Tout ou rien. En amour : l'ascétisme ou la licence. A chacun de se faire une règle selon son caractère, ses goûts, ses besoins et les exigences du moment et du milieu.

M. DESM. — Vous prêchez l'anarchie, mon cher ami.

M. DEL. — Moi ? Vous me faites peur. Croyez-vous ?

M. DESM. — C'est comme je vous le dis.

M. DEL. — Je ne puis pourtant pas m'affilier à la ligue contre la licence des rues.

M. DESM. — Je ne voudrais pas vous pousser à cette extrémité.

M. DEL. — D'autant plus que je ne vis jamais rien de licencieux dans les rues de Paris. Sur la foi des moralistes, j'ai lorgné avec soin les étalages de cartes postales illustrées, et je n'ai rien vu que d'innocent. Ce qui semble dominer dans cette industrie, c'est la bêtise et la laideur, manifestations plutôt vertueuses.

M. DESM. — Oh ! ces gens-là n'y regardent pas de si près. Ce ne sont ni des artistes, ni des hommes de goût, mais bien des théologiens.

M. DEL. — Pas même. Les casuistes avaient de l'esprit et du tact. Ils sont plutôt de la race des inquisiteurs ou de celle des censeurs. Car vous savez qu'un autre de leurs désirs est de châtier la littéra-

ture. Et cela ira loin. Ils se démènent pour faire adopter une loi, déjà votée au Sénat, qui permettra de « poursuivre non seulement l'apparente obscénité des mots, mais encore l'obscénité réelle du sens qu'ils comportent ».

M. DESM. — Ce n'est pas possible!

M. DEL. — Je vous ai cité le texte même de l'interprétation que M. Bérenger a donnée de la loi, qui est sa loi.

M. DESM. — Mais avec cela on peut poursuivre toute la littérature française, et jusqu'aux sermons de Bossuet sur l'amour divin!

M. DEL.— Telle est bien leur prétention. Ils espèrent arriver à prohiber tout ce qui ne pourrait entrer, sans dommage, dans des collections « pour les jeunes filles ». Il s'agit de protéger la candeur de ces anges.

M. DESM. — Ils en sont encore à la jeune fille candide?

M. DEL. — Ils en sont là!

M. DESM. — Comment fera-t-on pour la littérature classique ou très connue?

M. DEL. — On expurgera. Il y a déjà un Molière ainsi arrangé. On a ôté tous les rôles de femmes, dans l'édition destinée aux jeunes gens; et tous les rôles d'hommes, dans celle qui est offerte aux mains pures de nos lycéennes. M. Bérenger sans doute approuve fort cette méthode. Certaine édition améliorée de Balzac devrait aussi lui donner de grandes satisfactions. Le *Père Goriot* y devient une idylle telle qu'on l'attribue aussitôt à la comtesse de Ségur ou à Mlle Zénaïde Fleuriot.

M. DESM. — Je l'ai connue, Zénaïde; j'étais très jeune, elle l'était moins; je pense qu'elle m'aurait donné volontiers quelques leçons de vertu, car elle en tenait école, mais les circonstances s'y opposèrent.

M. DEL. — Vous l'avez regrettée?

M. DESM. — Presque. Elle avait une si bonne réputation.

M. DEL. — Comment expliquez-vous que les livres les plus innocents sont très souvent écrits par des femmes qui ne le sont nullement? C'est le cas de Mme de Genlis.

M. DESM. — Les hommes, mais surtout les femmes, sont enclins à vouloir traiter de ce qu'ils ignorent. Ils apprennent en écrivant. Mme de Genlis connut la vertu quand elle eut rédigé *les Veillées du Château* et Mlle Fleuriot, au moment même qu'elle achevait *Rose la fleuriste*. Mais ces sortes de livres n'ont pas toujours, sur les lecteurs, les effets que l'on pourrait croire.

M. DEL. — Que voulez-vous dire?

M. DESM. — Qu'il faut toujours compter dans la vie avec l'esprit de contradiction. Un de mes amis, qui est peintre, m'a conté qu'un jour, bloqué par la pluie dans une auberge en Suisse, il ne trouva pour toute lecture qu'un seul livre français, *l'Ouvrière*, par feu

M. Jules Simon. Il le lut, et cela éveilla en lui, me disait-il, des idées de vol, de viol, d'assassinat. Il se sentait devenir scélérat, à mesure que se déroulaient les vertueuses pages. Un esprit bien fait est élastique, si j'ose dire; il tend à rejeter l'idée qui tombe sur lui. Se laisser pénétrer, se laisser persuader, c'est s'avouer vaincu.

M. DEL. — Ce qui est dur. Mais il y a des cas où il le faut bien.

M. DESM. — Alors on cède avec joie, avec reconnaissance même, comme cède une femme qui aime. Je crois que les écrivains intelligents ne proposent jamais de solutions définitives. Ils savent qu'il ne peut y en avoir que de passagères. Voyez la prudence de Stendhal.

M. DEL. — C'est qu'il craint le ridicule.

M. DESM. — Et il a raison. Aussi ne l'est-il jamais, même quand il se trompe, même quand il est absurde. Ils sont étonnants, les gens qui affirment n'importe quoi, tout ce qu'ils désirent, alors qu'un philosophe de la science, comme M. Poincaré, prend des précautions pour dire que la terre tourne autour du soleil. Lisez les écrivains socialistes. Bonne école de mépris.

M. DEL. — Le peuple les aime, parce qu'ils lui versent de l'espoir.

M. DESM. — Comme il aime les troquets qui lui versent de l'absinthe. Soit. Mais il y a une autre région que celle-là. Avez-vous remarqué comme le monde se coupe en deux, nettement, depuis quelques années? D'un côté, l'esprit de science qui doute et qui cherche; de l'autre, l'esprit d'ignorance qui croit et qui affirme.

M. DEL. — Hélas! l'esprit d'ignorance a toujours été le plus fort.

M. DESM. — Et il le sera toujours, et de plus en plus. Il dupera le peuple à l'avenir avec d'autant plus de facilité qu'il prend précisément le masque de la science.

M. DEL. — Comment s'y reconnaître, alors?

M. DESM. — Je vous l'ai dit : les uns affirment, les autres doutent. M. Bérenger sait qu'il faut faire régner la vertu. Renan aurait répondu : Sans doute, mais d'abord qu'est-ce que la vertu? Cela est bien épineux... Tiens, il fait beau temps!

M. DEL. — Venez-vous faire une promenade?

M. DESM. — J'en ai presque envie. Hé! l'idée que la licence se promène dans les rues! Mais vous m'avez dit que ce n'était pas vrai?

M. DEL. — Est-ce que vous allez me croire sur parole, maintenant?

M. DESM. — Non, non. Je veux tout voir par moi-même.

M. DEL. — . . . . . .

M. DESM. — Non, parlez-moi plutôt de la vertu.

M. DEL. — Je vais vous réciter des vers de Sully-Prudhomme.

M. DESM. — C'est cela.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Rachilde : *Le Meneur de Louves* « Mercure de France », 3.5o. — Marcel Batilliat : *La Joie*, « Mercure de France », 3.5o. — Adolphe Pieyre : *L'Epreuve*, Librairie Molière, 3.5o. — H. Scheffler : *Les Chardons*, Barral, à Nice, 3.5o. — Georges Servières : *L'Abraccio*, Albert Fontemoing, 3.5o. — Louis Lhommeau : *Contes de la Province*, Rudeval, 3.5o. — Max et Alex Fischer : *Avez-vous cinq minutes ?* Flammarion, o.6o.

Le Meneur de Louves, par Rachilde. Puisque la vie est un voyage, on est libre de choisir son genre de locomotion. J'ai horreur du chemin de fer où nulle part on ne trouve son compartiment réservé, vraiment réservé ; je ne puis pas souffrir aller vite, ni à bicyclette, ni en automobile, et si j'ai eu, jadis, en ma très prime jeunesse, quelque prédilection pour le cheval, c'est qu'au fond son galop le plus furieux ressemble à la puérile valse, presque dans le fauteuil d'une escarpolette. Mais il faut voyager puisque la vie est un voyage, et c'est pourquoi j'ai choisi ce genre de locomotion qui s'appelle écrire des romans, la plus paresseuse manière d'aller n'importe où sans fatigue. On y gagne même d'aller aussi bien en avant qu'en arrière et de choisir son pays, ses auberges, ses sites, sans crainte de rencontrer à chaque pas des gens déjà vus... ou des malades. Mon insolente santé me rend féroce, j'en conviens, et j'ai toujours la terreur de me croiser avec la dame qui marche pour se faire maigrir ou le monsieur qui promène sa petite neurasthénie. Je trouve que le monde entier ressemble de plus en plus à un vaste, sinon confortable hôpital, et je cherche de plus en plus les endroits fréquentés par les personnes saines, c'est-à-dire les points du globe où on a la chance de se trouver seul. Cela vous explique, mes chers lecteurs, mon œuvre, d'ailleurs complètement inutile, sur l'époque mérovingienne. Vais-je ajouter, pour votre grande édification, que j'ai lu Grégoire de Tours avec l'intérêt que vous y avez pris vous-même? Non. Vous connaissez Grégoire de Tours et ce n'est pas un mystère qu'il fut mal traduit souvent, quelquefois très fantaisiste de son propre cru. Mais rassurez-vous, je ne l'ai pas corrigé, ni augmenté, je l'ai admiré comme vous et j'en ai tiré, avec sa sainte permission, des choses qui seraient certainement admirables si elles étaient inventées par vous... ou même par moi. A la suite de pauvres bêtes et de pauvres diables, je me suis égaré dans les sentiers de forêts profondes qui n'ont aucun rapport avec le bois de Boulogne cher aux écrivains modernes. J'ai vu des choses dont la simplicité ferait peur étant donnés les goûts mièvres de notre ère. J'ai pénétré le secret de passions violentes qui paraissent enfantines devant les vices de notre actuelle république, mais qui engendraient déjà les mêmes crimes et les mêmes sottises que les très mesquines ambitions de notre temps. J'ai pris plaisir aux querelles religieuses de cette époque tumultueuse comme je me

suis amusée durant l'affaire Dreyfus, et, à part que dans mon histoire de France vous ne découvrirez ni un juif ni un innocent, vous serez, je pense, satisfaits de savoir que, déjà, dans notre beau pays, tout marchait de travers sans que la laïcisation du plus modeste couvent y fût pour rien. Cependant on s'y portait mieux. Etait-ce le courage des hommes, la valeur des femmes ou le sport de la guerre à ce moment-là plus en honneur que le meurtrier automobilisme de nos jours? J'ignore!... Mais vous serez étonnés de rencontrer tant de gens ivres se donner des coups dans ce livre, où les héros n'ont que leurs armes naturelles, sans moteur d'aucune sorte, pour se démolir. Ils étaient si bien portants qu'ils ne pensaient tous qu'à s'entretuer, y compris les chiens. L'unique névrosée de cette romanesque aventure est une jeune femme vertueuse qui ne l'est peut-être point tout à fait par sa faute, et encore se distingue-t-elle par son amour du sang pour le sang, légitime appétit de louve, n'est-ce pas? Je souhaite donc à mes rares lectrices la distraction peu banale que je me suis offerte en suivant Harog et en me battant sous ses ordres pour le plus mauvais des motifs; j'espère qu'à l'exemple de mes meneurs de sauvages femelles elles reconnaîtront, juste récompense des louables efforts de deux bandits, que les plus sombres chemins mènent toujours aux éblouissements de Rome !

La Joie, par Marcel Batilliat. Oh! les poètes... les prodigues poètes... les trop riches poètes ! Marcel Batilliat n'est certainement pas un prosateur, bien, qu'il prétende « concréter et résumer le plus d'humanité possible dans les attitudes naturelles de quelques jeunes femmes symboliques ». Et de ce qu'il écrit à peu près sans rimer on ne doit pas le prendre au pied de la lettre quand il parle de jeunes femmes de notre époque. Où sont-elles, mon Dieu, les Noële qui s'effeuillent comme des roses blanches sous la chaleur trop ardente d'un rayon de joie intime, les Christiane qui, sans une révolte, sans un reproche, vont à l'immolation de tout leur être dans un élan de joie mystique. Je veux croire aux Marie miséricordieuses (surtout parce qu'on leur dédie le livre), et je dois en avoir entrevu le très pur sourire, mais j'ai peur de la perfection... (Ce n'est pas rien, dites, que reprocher la perfection à un romancier?) Dans l'arrangement scrupuleux de ses décors, la dévotion qu'il met à y placer ses effigies de jeunes filles, vivantes surtout parce qu'elles savent mourir, Marcel Batillat m'effraie et je me demande s'il pourra soutenir ce train, mettons cette envolée sans se casser quelque chose. La Rochefoucauld a déclaré, je crois, qu'il y a de bons mariages, mais jamais de délicieux. Je suis bien persuadée qu'il y a de bonnes, de charmantes jeunes filles;... de délicieuses dans le sens poétique, absolu, du mot, je ne veux pas l'admettre, parce que ce serait enlever tout leur mérite aux poètes qui parlent d'elles... et les inventent! La gloire éternelle de l'homme est

justement d'avoir souffert de la femme au point de l'avoir fabriquée d'une de ses côtes, de ce qui sert d'abri à son pauvre cœur, de ses os, de sa chair, de son sang... et de souffrir toujours, puisqu'il fut aidé par un Dieu, de son incompréhension de son propre chef-d'œuvre. Ce Dieu revient de temps en temps, et je le soupçonne d'être par excellence le poète. Marcel Batilliat est poète. (Relire pour s'en convaincre les descriptions du jardin aux fontaines.) Je tire de l'homme une conception de la femme vierge, toute chaude sortie de son cœur, qui n'est peut-être pas la vraie, mais il nous avertit de son symbolisme et je suis certaine de sa valeur littéraire... alors, il n'y a plus qu'à crier aux femmes qui le liront, car il est tout charme et tout rêve : Si vous n'êtes pas semblables, tâchez donc de le devenir, ce serait tellement le bonheur du Paradis terrestre dans toute sa primitive plénitude !

L'Epreuve, par Adolphe Pieyre. Quel gros travail... En l'an X, la France est gouvernée par un pouvoir occulte. (Ah ! Vous y croyez, au pouvoir occulte ?) Alors, tout va de travers malgré le dévouement de fières âmes, celle d'une jeune fille qui s'amène du fond de sa province pour réagir (... « au nom du Sacré-Cœur! ») Elle lutte de ruses avec un Jeandru, socialo-démocrate qui démoralise les ouvriers, secoue le peuple. La France est conduite à la grande débâcle. L'empereur d'Allemagne met le pied dessus, puis il y a une guerre qui extermine enfin l'idée des Sans-Patrie au profit de l'idée des Patriotes. Rien ne se fait sans tuer, de part et d'autre, bon nombre de soldats, puis l'aurore, la réconciliation, Pierre et Blanche, les deux âmes de la nation éprouvée, s'unissent dans une apothéose. Conclusion de l'auteur : « La France peut éviter les maux en question, l'*épreuve* terrible. Tout le remède tient en ces mots : Préparation à la guerre... » Ecoutez, cher Monsieur, les massacres de Mandchourie sont là pour balancer votre proposition, si alléchante soit-elle ! Il y a très longtemps que nous buvons la Vodka de la lâcheté. Nous sommes saouls et sourds. Vous êtes trop bon de vous être arraché 402 pages du cerveau en notre honneur et puis... vous avez vu où ça mène, l'adoration des icônes ?

Les Chardons, par H. Scheffler. Roman tendrement triste d'une femme qui vient à l'amour trop tard. Elle marie sa fille et pense que, durant ses préparatifs pour Cythère, l'amant l'aura très dévotieusement attendue. Cela fait l'effet d'une femme qui mettrait de l'ordre dans son tiroir à bijoux pendant que Roméo monte au balcon... Roméo risque un regard par la fenêtre ouverte, juge de l'avarice de cette nouvelle amie (l'ordre ou l'avarice, c'est tout un pour l'amour) et il redescend sur la pointe du pied pour aller retrouver Gothon qui n'a rien à perdre... ni à ranger !

L'Abraccio, par Georges Servières. Encore la théorie de l'essai

loyal avant le mariage. Le héros est français, l'héroïne hollandaise et la coutume, l'*abraccio*, corse. Fatalement, dès la naissance de l'enfant on se marie le plus légitimement du monde. Hélas ! la théorie de l'essai loyal ne fait pas un pas de plus que celui du premier né, d'où je conclus que l'union libre doit demeurer stérile pour être vraiment... libre.

Contes de la Province, par Louis Lhommeau. Un cas de clinique intéressant dans le récit du pauvre diable qui veut verser le sang innocent malgré lui, et une *Panne* où une cheville de contact arrive à propos, ou sans propos, pour régler une addition.

Avez-vous cinq minutes? par Max et Alex Fischer. Nous en aurons toujours à vous donner pour vous lire, jeunes gens incorrigibles, mais prenez garde d'en perdre avec cette belle insouciance un peu partout et un peu pour tous. J'en ai tant vu mourir des auteurs gais qui foulaient les roses du rire sous leurs pas ! Ça me fait peur, la gaîté, quand on en prend l'habitude. Si vous vouliez écrire une chose très sérieuse, maintenant, dans le genre de *l'Amant de la petite Dubois*, qui était peut-être du bon tragique... à la minute?

RACHILDE.

HISTOIRE

M. Guglielmo Ferrero et Lucullus. — Achille Luchaire : *Innocent III, la Croisade des Albigeois;* Hachette. —G. Lenotre : *Le Drame de Varennes;* Perrin. — Raoul Vèze : *La Galanterie Parisienne au* XVIII^e^ *siècle;* H. Daragon. — Memento : *Mémoires du Duc de Choiseul* (Plon-Nourrit). — *Souvenirs de la Baronne Du Montet* (Plon-Nourrit).

M. Guglielmo Ferrero et Lucullus. — Nos lecteurs se souviennent sans doute de la critique que nous avait suggérée l'interprétation du rôle de Lucullus (1) par l'éminent historien italien dans son Histoire Romaine. On lira avec intérêt la réponse suivante de M. Ferrero à nos objections. Elle fixe un des points les plus curieux et les plus importants de la thèse historique de l'auteur touchant le développement de Rome et les artisans de ce développement.

« Je me permets de faire une petite réponse à une de vos objections. Vous dites que Sylla avait déjà précédé Lucullus dans la voie de l'initiative personnelle. Vous avez raison. Mais il n'a pas appliqué cette initiative personnelle à une politique d'expansion, mais à la politique intérieure. Sylla a été un anti-impérialiste. Il a continué, en ceci, la vieille tradition de la politique aristocratique, qui, depuis Scipion l'Africain, fut contraire à l'expansion. *Quieta non movere* était son mot. Du reste, Sylla s'est trouvé dans une situation intérieure si affreuse qu'il ne pouvait point penser à de grandes entreprises extérieures.

(1) *Mercure de France* du 15 août 1905.

« L'importance historique de Lucullus consiste, d'après moi, en ceci que, le premier, il brise avec cette vieille tradition du parti aristocratique et commence une politique d'expansion ouvertement agressive. Jusqu'alors la politique romaine avait attendu passivement les occasions d'élargir l'empire, et parfois même elle les avait laissé échapper : depuis Lucullus, elle les a cherchées. Et c'est Lucullus qui a donné, le premier, ce grand élan à la politique de Rome. »

Innocent III, la Croisade des Albigeois, par Achille Luchaire. — C'est l'histoire complète et définitive du grand règne d'Innocent III que M. Achille Luchaire semble avoir entreprise. Ce travail vient à propos. L'ouvrage de Fr. Hurter est de moins en moins trouvable, original ou traduit. En un premier volume, dont nous avons rendu compte en son temps (1), M. Luchaire étudiait spécialement le rôle d'Innocent III en Italie : Conquête de Rome et du Patrimoine, luttes contre la féodalité et contre la bourgeoisie, luttes contre les ligues toscane et lombarde, contre les lieutenants de l'Empire, etc.

C'est de la guerre des Albigeois qu'il s'agit aujourd'hui... Une remarque avant d'aller plus loin : on ne saurait dire si ce plan, consistant en tableaux successifs, en morceaux séparés, était le meilleur auquel M. Luchaire pût s'arrêter. Un mérite de l'histoire de Hurter, c'est qu'elle mène tout de front, ou tout au moins en suivant la succession chronologique. Nous ne savons pas si la nouvelle histoire d'Innocent III, quand elle sera achevée, présentera une dépendance aussi exacte des parties. L'historien a d'abord mis à part les luttes du pape en Italie; maintenant, il étudie séparément son rôle dans l'affaire des Albigeois; viendront sans doute ensuite, toujours à part, si ce plan se continue, les autres parties de la politique pontificale : divorce de Philippe-Auguste, succession d'Henri VI, couronnement et excommunication d'Othon de Brunswick, excommunication de Jean sans-Terre, prédication de la 4e croisade, etc. Tout cela marchera-t-il sans redites et sans confusion? La chose nous semble difficile à éviter.

Mais prenons comme elles nous sont présentées les diverses parties de cette œuvre considérable : la nouvelle histoire de la guerre des Albigeois est alors un excellent tableau d'ensemble, en lui-même d'une clarté parfaite. Il n'y a pas beaucoup de détails nouveaux, et M. Luchaire semble bien avoir laissé à M. le Chanoine Douais le goût des recherches minutieuses en cette matière. Mais, ce qui vaut autant, nous avons à louer une science et un talent d'exposition qui débrouillent à merveille la complexité souvent grande de cette période si importante du Moyen-âge.

La situation politique du midi de la France, au moment où commence l'hérésie des Cathares, est fortement saisie. Dans le chaos poli-

(1) *Mercure de France* du 15 novembre 1904.

tique qu'était le midi de la France, entre l'impuissance du comte de Toulouse, les prétentions du roi d'Aragon, la turbulence des seigneurs secondaires, l'indépendant esprit municipal des grandes villes, la Papauté ne pouvait trouver « le pouvoir fort et respecté grâce auquel elle aurait pu soumettre tout le reste ». C'était un terrain tout préparé pour l'hérésie, dont M. Luchaire étudie avec finesse aux premières pages les origines et les caractères.

Or, dès l'instant qu'on ne pouvait réprimer le Catharisme avec le concours de Raimon VI, il fallait le réprimer *malgré* Raimon VI. Il n'y avait pas de milieu. Le Comte de Toulouse, dès lors que la situation du Midi féodal, et aussi sans doute quelque partialité personnelle, l'empêchait d'être le lieutenant d'Innocent III, devait nécessairement passer pour être le chef du camp adverse. De là, l'appel fait aux barons du Nord et le caractère équivoque de la croisade, qui se fait non seulement contre les Albigeois, mais contre Raimon VI, qui est non seulement la répression d'une croyance hétérodoxe, mais la conquête d'un pays anarchique. La physionomie besogneuse du chef militaire de la croisade, Simon de Montfort, s'explique aussi de la sorte. On ne pouvait marcher qu'avec un chef ayant sa fortune à faire. Les hauts barons, eux, s'étaient récusés : leur ambition, déjà plus ou moins satisfaite, avait hésité devant une aussi douteuse et peu flatteuse acquisition. A chaque pas, dans cette conquête faite sous un prétexte religieux, la juridiction féodale était méconnue et violée.

Il y fallait un Simon de Montfort. Certes, c'était un vaillant homme, et, sans la pierre du siège de Toulouse « qui alla tout droit où il fallait », il eût peut-être définitivement conquis le Midi. Ses ennemis, Raimon VI, Pierre d'Aragon, les comtes de Foix, de Comminges, et le vicomte de Béarn, se montrèrent aussi faibles et irrésolus qu'il fut opiniâtre et habile. Mais il a trop l'air d'un aventurier cherchant fortune, et cela ne fait pas l'éloge de la croisade. Les chefs religieux de l'expédition ne sont pas plus désintéressés. L'abbé de Cîteaux, Arnaut-Amalric, longtemps représentant direct du Pape, devient, en 1212, archevêque et duc de Narbonne, et entre en compétition avec Simon de Montfort lui-même ; les autres recherchent des évêchés, des dignités, etc. Quand on songe qu'il fallut, pour que ces hommes réussissent, tout le sang des massacres de Béziers et de Carcassonne, l'on ne peut s'empêcher de regarder cette guerre comme la plus grande atrocité du Moyen-âge.

L'étude du rôle d'Innocent III donne l'impression d'une chose nouvelle ; l'on a particulièrement loué cette partie de l'ouvrage, et c'est justice. Ce rôle, dans les histoires publiées jusqu'ici, semblait soit tout d'une pièce, arbitrairement simplifié, ou bien confus et incompréhensible. Le Pontife apparaissait tantôt comme le meneur fanati-

que d'une croisade à la turque, tantôt comme le jouet d'ambitions déchaînées. Grâce à une étude attentive du caractère politique du pontife, M. Luchaire nous fait enfin clairement comprendre ce rôle. Trois choses sont à considérer ici : la période de prédication antérieure au meurtre du légat Pierre de Castelnau, avec le début de l'ordre des frères prêcheurs et la propagande de Dominique : c'était là le mode d'action rêvé par le pontife : une action toute de détail, substituant à la guerre une coercition patiente, et qui fût uniquement exercée par l'Eglise. Puis quand le meurtre de Pierre de Castelnau provoque une répression plus rapide, c'est l'appel obstiné fait à Philippe-Auguste, suzerain suprême des fiefs du Midi, afin de conserver à la croisade un caractère légal et de l'empêcher de devenir l'affaire des petites féodalités pauvres et sans scrupules. Enfin, sur le refus définitif de Philippe-Auguste, notons la surveillance ombrageuse exercée sur les légats trop enclins à faire de la politique personnelle, à encourager Simon de Montfort, à ne plus voir dans l'affaire des Albigeois que le côté féodal, que la question des fiefs et arrière-fiefs de Raimon VI ; les désaveux ; l'envoi du nouveau légat dépositaire des véritables idées de Rome, le cardinal Pierre de Bénévent ; la réaction du monde ecclésiastique qui comprend mal les scrupules d'Innocent III, expression d'une politique profonde ; finalement, le concile œcuménique de Saint-Jean-de-Latran (1215), où le pape est obligé de céder, de condamner Raimon VI, mais non sans réserver l'avenir. Evidemment, dans cette conduite, tout se tient ; et les contradictions elles-mêmes ne servent qu'à faire ressortir l'unité de dessein du plus haut pouvoir central du temps, qui, délaissé des autres pouvoirs centraux, dans la plus grande guerre religieuse du Moyen-Age, lutte pour ne pas être débordé par la féodalité.

On voudrait une étude plus fouillée du concile œcuménique de 1215, où la situation de la chrétienté, de l'Europe, se montra un instant sous tous ses aspects. La défectuosité du plan de l'historien se retrouve ici : le système des morceaux séparés oblige à éloigner bien des choses, sous peine de redites. Il est certain que l'affaire des Albigeois domina tous les débats, mais d'autres questions furent portées devant le concile, qui avaient des liens multiples et profonds avec elle.

Le livre est agréable à lire. Un courant de couleur, tiré de la description fort imagée des lieux et de la pittoresque *Chanson de la Croisade*, se mêle assez habilement à l'exposé des faits.

Le Drame de Varennes, par G. Lenotre. — C'est le drame, tout le drame, jour par jour, heure par heure, geste à geste. L'auteur de *Paris révolutionnaire* en arrive, en sa stupéfiante mais toujours vive et spirituelle minutie, assez apparentée, pour l'accent, à celle de M. Frédéric Masson, à reconstituer sans la solution de continuit d'une minute l'emploi du temps de ses personnages. C'est intégral,

absolu, définitif. Le livre débute par un séduisant portrait du comte Axel de Fersen, dont le chevaleresque amour pour Marie-Antoinette fut le moteur de toute l'entreprise. Nous connaissions déjà ce romanesque Comte de Fersen par une biographie qui nous tomba sous la main il y a quelques années: *Le Comte de Fersen et la Cour de France*. M. Lenotre relie les données de cet ouvrage à son récit. Le drame de Varennes n'a pas besoin d'être raconté ici, et c'est en raison de sa célébrité même qu'on éprouve l'intérêt le plus intense à le voir revivre jusqu'en ses derniers détails. Le sujet est entièrement renouvelé. Nous avons lu ce livre, qui est gros, en une seule soirée, et sans nous en apercevoir. La fuite ; la tragique nuit du 21 juin à Varennes ; Paris le lendemain de l'évasion ; le retour des prisonniers royaux sous la conduite d'une bande hurlante, puis entre les commissaires de l'Assemblée, Latour-Maubourg, royaliste, gêné, Barnave, fin et poli, Pétion, bonhomme et fat, peu à peu grisé de se trouver en si illustre compagnie et persuadé que Mme Elisabeth est amoureuse de lui ; la rentrée, terrible, dans Paris et aux Tuileries : autant de tableaux où la science extraordinaire du sujet vient servir un remarquable don de vie et de mouvement.

L'ouvrage est complété par une série de chapitres donnant la biographie, avant et après le drame, de quelques-uns des acteurs et comparses les plus fameux du drame : l'épicier Sauce, procureur-syndic de Varennes, qui, bon gré mal gré, — plutôt contre son gré, le placide petit bourgeois, — rendit l'arrestation définitive en temporisant jusqu'à l'arrivée des secours ; le général Radet, qui ne se contenta pas d'enlever Pie VII, qui aurait voulu enlever aussi, pour le sauver, Louis XVI à Varennes même ; le comte de Fersen et la fin de sa carrière ; enfin Drouet, « figure assez louche », qui, averti très probablement en sous-main, n'eut nullement « le coup d'inspiration subite dont, plus tard, il prétendit avoir été frappé en apercevant le profil du roi, » et se tailla la gloire « dans une aventure dont un autre, peu soucieux d'une telle renommée, lui abandonna la responsabilité ». La famille royale, en effet, — et nous croyons que c'est là une des principales nouveautés de l'enquête de M. Lenotre, — avait été reconnue dès Chaintrix, bien avant d'arriver à Sainte-Menehould et à Varennes, ceci par la faute de Louis XVI qui, en sa confiance obtuse d'homme mou, avait renoncé, dès le milieu du trajet, à persister dans ses précautions. De nombreuses gravures achèvent l'attrait de cet ouvrage, où M. G. Lenotre atteint à la maîtrise de ce genre d'études, tout en détails pittoresques, sur la Révolution, qui lui appartient bien.

La Galanterie parisienne au XVIIIe siècle, par Raoul Vèze. — Livre où l'on retrouve bien des choses et bien des gens du XVIIIe siècle déjà mentionnés et nommés, pour les mêmes faits et

gestes, dans cent œuvres. D'ailleurs, personnel, agissements et décor ne peuvent guère varier. Tout auteur qui écrit une étude de mœurs sur le XVIIIe siècle part inévitablement de cette idée : la galanterie ; là-dessus, ce sont les cadres obligés : la Régence et le Palais-Royal, les « Folies », le Versailles de Louis XV et de ses maîtresses, le Parc-aux-Cerfs, voici pour la Cour. Pour la ville, le Paris, proxénète et fille, celui de l'abbé Prévost et de Rétif de la Bretonne. Il faut cependant que M. Raoul Vèze soit allé plus avant que ses prédécesseurs dans la lecture des mémoires secrets, rapports de police, *vies privées*, etc., pour avoir pu rassembler et produire au jour en si grand nombre des détails ultra-physiologiques que son intrépide érudition nous évitera la peine désormais d'aller chercher dans l'ombre méphitique des « Cryptadia ». Si cette société était aussi pourrie que cela, nul doute qu'elle ne dût s'effondrer dans la Révolution. Malheureusement, depuis la Révolution c'est la même chose. Seulement on ne fait plus de chansons. M. Raoul Vèze en recueille qui sont bien amusantes.

Memento. — Le manuscrit de ce que l'on appelle, avec une propriété relative, les *Mémoires du Duc de Choiseul* fut découvert par Etienne Charavay dans la collection laissée par M. Feuillet de Conches. Il l'acquit et en prépara la publication avec la collaboration de Jules Flammermont. Après la mort des deux érudits, M. Fernand Calmette continua et mena à bien cette longue et difficile entreprise. L'espace nous manque pour apprécier en détail cette publication, dont on ne peut que signaler l'importance. Elle se compose de vingt-sept lettres écrites par le Duc. Les douze premières lettres se rapportent à la carrière militaire de Choiseul, laquelle prit fin au traité d'Aix-la-Chapelle. Les cinq lettres suivantes relatent les circonstances qui ont entouré les débuts du Duc dans la politique, en qualité d'ambassadeur à Rome, et l'historique de cette ambassade. Les Lettres XVIII à XX racontent l'ambassade à Vienne. Ce n'est qu'à partir de la Lettre XX, — et c'est peut-être tard, — que commence le ministère de Choiseul. Ce ne sont plus, à proprement parler, des lettres ici ; mais des fragments autobiographiques, reliés par des ajoutés dus à M. Calmettes, délicate et savante besogne, grâce à laquelle les diverses parties du récit se rejoignent. Ces fragments, au nombre de sept, avec les ajoutés biographiques, donnent l'histoire du ministère de Choiseul, de ses luttes contre Mme du Barry et l'abbé Terray, de sa disgrâce, des difficultés pécuniaires commençantes et des dernières années, sous Louis XVI. La compilation d'Etienne Charavay, habilement refondue par M. F. Calmettes, groupe avec beaucoup d'unité tous les souvenirs personnels rédigés par le duc de Choiseul lui-même.

Sans prétendre à la même importance historique, les *Souvenirs de la Baronne de Montet (1785-1866)*, recueillis et publiés par son arrière-neveu, M. le Comte de la Boutetière, contiennent, sous une forme aimable et sans prétention, où se sent d'ailleurs toujours la grande dame, d'intéressants détails sur la Cour d'Autriche, sur Vienne, où la Baronne passa son enfance, où elle vécut de nouveau, mariée, de 1810 à 1824. C'est l'époque

par excellence des grands événements, et Mme de Montet put les observer de près, sur un de leurs plus illustres théâtres, grâce à sa situation à la Cour de François II. De 1824 jusqu'à sa mort, en 1866, elle vécut à Nancy, et c'est là qu'elle évoqua, pour sa famille seule, les brillants souvenirs où défile toute l'Europe de l'Empire et de la Restauration, et qui, tels ceux où revit, dans ses entours mondains, le Congrès de Vienne, ne sont point, certes, sans utilité pour l'histoire elle aussi.

EDMOND BARTHÈLEMY.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Henri Boland: *Zigzags en France*, Hachette, 4 fr. — P.-J. Rée: *Nuremberg*, Collection des « Villes d'art célèbres », Laurens, 4 fr. — E. Martinenche: *Propos d'Espagne*, Hachette, 3 fr. 50. — Marquis de Barthélemy: *Au pays Moï*, Plon, 4 fr. — Dr J.-J. Matignon: *L'Orient lointain*, A. Storck, 16, rue de Condé, 3 fr. 50. — Memento.

Les **Zigzags en France**, de M. H. Boland, ont été publiés en premier lieu par la *Revue du Touring-Club*. Ce sont des récits de propagande, — réunis avec le portrait de l'auteur — d'ailleurs alertes, documentés sur place, parfois amusants, parfois même attachants, et qui nous conduisent en Bourbonnais, dans la forêt de Tronçais et la petite ville de Hérisson, dans l'Aubrac (Auvergne), les gorges du Tarn, les Pyrénées, vers Martigues et l'Etang de Berre, l'Esterel, les Montagnes des Maures, Menton, Aix-les-Bains et les Bauges, Annecy et Chamonix; dans le Beaujolais et le Charolais; aux châteaux de la Loire, au Mont Saint-Michel, dans la vallée de la Meuse, le duché de Luxembourg, voire en Algérie et en Corse. Il y a de tout un peu, comme on le voit, et M. H. Boland pour répondre à son programme a présenté les lieux et les sites, vanté la beauté des régions qu'il eut à parcourir, s'efforçant de les faire mieux connaître et surtout de nous y envoyer. Chaque chapitre est suivi d'indications sur les itinéraires, les moyens de communication, les prix, les hôtels, — ce qui répond sans doute à une conception un peu spéciale du livre de voyage, et implique en tout cas et nous force à constater une fois de plus que les publications de guides ont été jusqu'ici insuffisantes. — Mais quelques observations doivent être présentées en l'occurrence. Le *Touring-Club*, qui fait une œuvre louable en essayant d'attirer l'attention sur nombre d'endroits inconnus ou délaissés des touristes, ferait également une utile et méritoire besogne en contribuant à obtenir des Compagnies des moyens plus pratiques et aussi plus agréables de circulation. On se plaint que, « malgré la publicité des grandes entreprises de transport, la plupart des combinaisons avantageuses qu'elles offrent au public passent inaperçues, restent à l'état de lettre morte. Au bout de quelques années, les bureaux constatent qu'un nombre dérisoire de billets a été délivré, et les facilités sont retirées ». — Mais quelles sont en général ces facilités? La Compa-

gnie trace un itinéraire avec réduction de tarif, fait coller une affiche où figurent des paysages superbes, distribue un petit livret; le bon promeneur flaire une réclame et s'abstient; presque jamais, du reste, il ne s'inquiète de ce que racontent les Compagnies; pour qu'il se rende en telle région, désire visiter tel endroit, il faut qu'il en ait longuement entendu parler d'avance. Sans doute, il peut faire son itinéraire de lui-même; mais c'est tout un aléa. S'il se risque, même aux environs de Paris, il doit de suite reconnaître l'incommodité, l'insuffisance des trains, — j'irai jusqu'à dire: trop souvent la malpropreté des wagons. Puis les transports coûtent trop. Ce n'est point un tarif réduit par circonstance qu'il faudrait obtenir des Compagnies, c'est un autre tarif. C'est enfin la mesure devant laquelle elles reculent obstinément en France, et adoptée avec succès par l'Allemagne et la Suisse: la vente des kilomètres de route, d'avance, donnant au voyageur la faculté de s'en servir quand il lui plaît, d'en faire provision, de les revendre même. Il est vrai que cela changerait toute la routine administrative et nous ne sommes pas près d'en venir là.

Au cours de ses promenades, — presque de ses découvertes — il arrive à M. H. Boland de regretter que des sites admirables qu'il rencontre manquent d'hôtels et de pensions, de chalets et de villas, et nous avouons qu'ici nous faisons plutôt la grimace. — Ah! M. Boland! Dieu nous préserve de l'aventure. Nous avons déjà tant contaminé de pays! Les petits-chevaux, le café-concert et les tziganes viendront bien assez vite.

§

De même que pour Rouen, c'est avec juste raison que la librairie Laurens a placé **Nuremberg** dans sa collection des « Villes d'Art Célèbres », car peu de cités, en Europe, peuvent offrir un pareil ensemble de monuments, d'édifices, un musée d'art aussi complet et aussi précieux de la grande période du moyen-âge. Toutefois que nous sachions l'apprêt, les restitutions, les choses refaites, et que l'architecture « tentant d'y ressusciter les styles artistiques en honneur autrefois, — le gothique surtout et le style de la Renaissance », se soit évertuée à un moyen-âge de pacotille afin de rester en harmonie avec la physionomie historique de la ville, il y a dans Nuremberg assez d'œuvres authentiques pour que l'on accepte cette fois avec indulgence une contrefaçon de but louable, et d'autant plus volontiers que les restaurateurs semblent avoir été plus heureux, ici, que dans nombre de cas que nous pourrions citer. On a beaucoup détruit, comme partout, à Nuremberg, mais on y a aussi beaucoup conservé, et avec ses églises si curieuses, Saint-Sébald, Saint-Laurent, Notre-Dame, son hôtel de ville, sa Burg, ses remparts, ses anciens hôtels bourgeois,

toutes les constructions et les œuvres qui subsistent des XIV^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles, la vieille ville bavaroise demeure une merveille de coloris et de pittoresque qui fait oublier l'industrie de ses faubourgs, les cheminées d'usines qui l'environnent et même la vie moderne qui y circule. Riche autrefois par son activité commerciale et industrielle, centre de tout un mouvement scientifique, artistique et religieux qui, à partir du XV^e^ siècle, transforma la civilisation allemande, Nuremberg aura eu cette destinée assez rare de rester une ville d'un intérêt unique par les témoignages de sa beauté ancienne sans pour cela prendre rang parmi les villes mortes. La vie s'y continue dans les décors admirables du passé. — La rédaction de ce nouveau volume a été confiée à M. P.-J. Rée, conservateur du musée germanique local, et il l'a fait avec soin et connaissance. Je ne lui reprocherai, — ce qui arrive trop souvent du reste — que de montrer un peu trop qu'il est conservateur de musée. Il nous décrit beaucoup d'œuvres, les discute, les attribue, montre en détail les beautés et les curiosités des édifices, et néglige de donner la physionomie si spéciale de Nuremberg, et suffisamment son histoire, ses transformations séculaires, — soit ce qui en eût constitué pour le lecteur le tableau vivant. Le véritable titre de ce livre devrait être : L'art à Nuremberg. C'est l'œuvre excellente d'un érudit. — Il reste encore, pour ceux qui ne peuvent faire le voyage, un très bel album de photographies, ce qui n'est jamais à dédaigner.

§

On lira plus volontiers les **Propos d'Espagne** de M. E. Martinenche, notes rapides, nettes sans sécheresses, clairement et joliment écrites, où il a essayé de classer et de résumer ses impressions sur le paysage, les villes, la vie et l'âme du peuple espagnol tel qu'on le peut connaître aujourd'hui. On revoit toute la défroque de l'Espagne^e^ héroïque, sa gloire passée, sa civilisation, et aussi sa décrépitude, ses décombres et sa misère, aux petits tableaux des villes mortes : Zamora, Salamanque, Avila, — parmi les décors splendides et sordides de Tolède, les aspects fastueux et pittoresques des églises et des cathédrales, Burgos, Pampelume, Grenade; à côté de croquis lestement tracés comme ceux de l'exubérante joie de Séville, ou d'études pleines d'observations justes sur l'art et les monuments des Maures, la peinture espagnole, les richesses et le désordre des bibliothèques, la physionomie de la rue, des théâtres, la littérature actuelle. M. Martinenche a dû longuement voyager en Espagne; il l'a étudiée et semble l'avoir bien sentie et comprise; ses impressions dénotent un sens psychologique précieux et nous l'avons suivi avec le plus grand plaisir. — Nous espérons qu'il ne s'en tiendra pas à ces premiers essais.

§

Le dernier volume de M. de Barthélemy, **Au pays Moï**, débute par des récits de chasses en Annam. Le voyageur ensuite fit le trajet de Hong-Hao à Qui-Nhon, en partie par les montagnes qui s'étendent en arrière de la côte, le plus souvent sous des pluies battantes et dévoré par les sangsues des bois. Il visita des peuplades mal connues de Moïs, puis des Davaks et des Sédangs, traversa des forêts merveilleuses et que hante la fièvre et des régions presque ignorées, au milieu d'incidents multiples ; il parvint à la mission des Bahnars, un des plus intéressants efforts de colonisation française accompli en Indo-Chine, et de là regagna la mer. Après avoir exploré diverses provinces de l'Annam, l'année suivante, — 1900 — il se rendit chez les Stiengs et les Moïs indépendants du Djambra, dans le nord de la Cochinchine. — On trouvera dans ce volume des détails nombreux sur les pays parcourus, les mœurs des peuplades, — même de curieux récits comme la légende chame du canal de Nha-Trin. Les livres de M. de Barthélemy sont des journaux de route, rédigés toujours simplement et en toute conscience, et doivent être considérés comme des documents.

Le docteur Matignon, qui fut médecin de la légation française pendant le siège de Pékin, a rapporté de son séjour de quatre années en Chine, outre des communications et des études scientifiques, un très grand nombre d'indications et de faits relatifs aux mœurs et à l'organisation sociale dont une partie a déjà été publiée sous le titre : *Superstition, crime et misère en Chine ;* et des impressions et souvenirs parus fragmentairement dans des revues et journaux illustrés. C'est la matière du volume actuel : **L'Orient lointain**, qui concerne le Céleste Empire, la Corée, la Mongolie et le Japon. Les chapitres sur la femme chinoise, le Fils du Ciel, un enterrement à Pékin, l'armée chinoise du nord, le Pays du Calme Matinal, les bains japonais, sont surtout attrayants et ont été écrits par un observateur sagace.

Memento. — On trouvera dans *l'Art Sacré* des documents iconographiques sur *la figure de la Sainte Vierge ;* un *Essai de Répertoire général des vitraux anciens*, par M. L. Ottin ; un *Précis d'iconographie chrétienne* de M. Pierre Besnard ; des notes sur *La Roue de la Fortune à Saint-Etienne de Beauvais*, par le chanoine L. Marsaux, et des informations nombreuses concernant l'archéologie chrétienne. — Dans les derniers numéros du *Tour du Monde*, le voyage *A travers la Perse orientale* du major Percy Molesworth Sykes ; des études sur *les Ruines d'Angkor*, par le Vicomte de Miramon Fargues ; *Lagano*, par M. Gerspach ; *La Roumanie*, par M. Th. Hebbelynck ; les *Croquis hollandais* de M. Lud. Georges Hamon, pleins d'illustrations amusantes, et des articles sur *les Récentes fouilles de la Crète (le palais de Minos)* ; *les Monuments des Incas dans la province de Canar (Equateur)* ; *Abydos*, par M. E. Amelineau ; *Cambridge*, par Charles Bouton ; *L'Italie moins connue (Bergame, Bres-*

cia, *Vérone*), par André Maurel. — *Le Tour de France*, toujours admirablement illustré poursuit sa publication qui va devenir un répertoire complet du tourisme artistique et, parmi ses études récentes, on doit spécialement citer celle de M. Paul Adam sur *Arras et l'Artois*; le *Strasbourg* de M. Emile Hinzelin; *Roc Amadour* et *La Grande-Chartreuse*, par Boyer d'Agen; *Ploërmel et Josselin*, de M. Géniaux; *Le Haut-Lochois* de M. J. Rougé; *Le Mont-Blanc*, par M. H. Cuénot; la *Grotte de Han* (Belgique), par M. S.-A. Martel; *Autour du lac d'Annecy*, par André Theuriet; *Namur*, *Chantilly*, par M. Emile Sedeyn, et enfin *Fontainebleau*, le château et la forêt, et l'itinéraire de Paris à Montereau. Ces derniers articles commencent ainsi par la banlieue du sud-est une série de promenades *Autour de Paris*, dont la suite doit être régulièrement donnée.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Les Scandales coloniaux. — La Fuite des Colonies. — La paix russo-japonaise. — André Vou : *Madagascar. Histoire, organisation et colonisation.* 1 vol. in-8, Berger-Levrault, 1905. — Memento.

Depuis quelque temps, une rubrique nouvelle a fait son apparition dans les grands quotidiens. Il ne se passe point huit jours sans que l'on puisse lire, en seconde page quand un crime sensationnel occupe les premières colonnes, en première page lorsque chôment les nouvelles de la paix ou de la guerre, cette annonce alléchante : **Scandales Coloniaux**. Je ne rappellerai que les plus récents : l'affaire Gaud-Toqué accompagnée de correspondances macabres et de détails extraordinaires sur le bouillon de tête de nègre ; — l'affaire Liégeot : deux cents et quelques coolies chinois soumis à la question par la baïonnette, étendus sur le sol et repassés avec des fers rougis au feu par cet administrateur à âme de blanchisseuse ; l'affaire Lenfant ; l'affaire Duhamel, l'affaire Hubert, récemment annoncée par *le Figaro*, enfin les scandales du Congo, l'administration de M. Gentil, attaquée dans *le Temps* par un néophyte colonial, M. Félicien Challaye, qui a apporté à cette peu intéressante besogne un pédantisme et une intelligence tout universitaires.

Cinq ans de réclusion ont sanctionné l'affaire Gaud-Toqué ; Liégeot, pauvre diable incapable du moindre sadisme, et victime de dénonciations intéressées, s'est tué. Les autres sont enquêtés, jugés, et, en attendant la sentence administrative ou judiciaire, sont diffamés.

La morale de tout cela, au point de vue colonial ?

Lamentable.

Les inspirateurs actuels de notre politique d'expansion sont victimes de suggestions fausses, et cette manie de scandales livrés à la plus grotesque et inexacte publicité concourent — petite cause, — à un gros effet, la ruine progressive de notre empire colonial.

La mentalité évangéliste envahit les pouvoirs publics. Les hommes en place n'en continuent pas moins leurs louches opérations, lors même qu'elles peuvent conduire le pays à un grave conflit, témoin l'aventure marocaine. Mais, ces mêmes hommes, totalement dénués de scrupules, croient faire de bonne politique en laissant égarer l'opinion publique sur les scandales coloniaux, sanglante pâture jetée à l'oie populaire par la horde en délire des pasteurs pacifistes et négrophiles.

Ce faisant, ils ne voient pas qu'en pays noir comme en pays jaune le prestige européen disparaît peu à peu.

Des exemples : En 1898, un administrateur du Congo français donne à son boy, à Libreville, une gifle un peu forte. L'administrateur est traduit devant le tribunal local et condamné à quatre mois de prison. Quinze jours après ce jugement, trois Européens étaient massacrés par les Pahouins, aux environs de Lambaréné.

En 1896, avant M. Doumer, les indigènes de l'Annam et du Tonkin payaient peu d'impôts et recevaient d'assez nombreux coups de rotin.

En 1905, après l'organisation systématique par M. Doumer de la machine à pressurer l'Annamite, les indigènes ne reçoivent plus un seul coup de rotin, mais ils sont écrasés par d'énormes taxes. L'insurrection couve, et, avant peu d'années, qu'on retienne ceci, sans que les Japonais aient à intervenir, le sang européen coulera sur les bords du Fleuve Rouge.

Ces deux exemples sont typiques. La politique actuelle tend à retirer de l'indigène le maximum de rendement fiscal et en même temps qu'on écrase la bête, on relâche le lien pénal; les peines sévères de jadis sont atténuées ou abolies et l'on offre à tous moments à l'indigène le spectacle dangereux d'Européens, détenteurs de la force, de l'autorité, frappés, emprisonnés, pour faute de lèse-humanité à leur égard.

C'est là folie pure.

Je lisais récemment dans Rudyard Kipling (1) les lignes suivantes :

N'oubliez jamais que si l'indigène n'a pas constamment sous les yeux les signes extérieurs et visibles de notre autorité, il est aussi incapable qu'un enfant de comprendre ce que c'est que l'autorité ou en quoi consiste le danger de lui désobéir.

Et, l'autre jour, le rédacteur colonial d'une grande revue anglaise m'exposait gravement que notre sotte manie de donner de la publicité aux fautes de nos administrateurs constituait un *danger international*, car la répercussion s'en fait sentir dans les colonies étrangères voisines où les indigènes, incapables de comprendre ce que

(1) *Sur le mur de la ville*, édition du *Mercure de France*.

sont, *humanité et justice*, vaines notions métaphysiques, se rebellent contre la *faiblesse de l'autorité*, réalité qu'ils savent apprécier.

M. de Brazza, gloire nationale, à la suite de l'affaire Gaud-Toqué fut envoyé à Brazzaville pour donner à l'administration locale quelques notions d'humanité.

275.000 francs dépensés en pure perte, la bruyante campagne que l'on sait dans la presse parisienne, le désordre de l'administration congolaise accru, furent le plus clair résultat de cette mission qui s'est terminée par la mort lamentable du don Quichotte congolais.

Les obsèques nationales accordées au *héros* soulignent le caractère bouffon de l'aventure.

Hypocrisie, palinodies, pompes funèbres ou autres, voilà ce qui ressort le plus nettement de l'action des groupements négrophiles.

Un peu de logique et de bon sens siérait mieux en la matière qu'un étalage de vain altruisme.

Veut-on vraiment que les indigènes soient heureux ?

Qu'on supprime l'impôt de capitation à la côte occidentale d'Afrique et à Madagascar, les droits sur les sucres coloniaux pour les Antilles, les régies de l'alcool, du sel et de l'opium en Indo-Chine. Mais, alors, les budgets s'effondrent, et personne à la Ligue des droits de l'homme ne s'avise d'un tel remède, le seul efficient pourtant.

On préfère se payer de mots. La politique d'assimilation n'est plus de mode. Voici venu le règne de la *politique d'association*. Les indigènes que nous tondons à merci vont, — un ministre l'a dit, — devenir nos associés, se prendre d'amour pour notre culture occidentale... ce sera l'âge d'or.

Oh ! les nobles calembredaines !

Les *scandales coloniaux* cesseront le jour où les populations indigènes, dégoûtées de notre hypocrite sentimentalité, et sentant débile un joug qui s'orne de motifs et de vains mots, nous auront vomis, nous, quoi qu'on dise et qu'on fasse, nous l'*Ennemi*.

§

Le général Galliéni, dans son dernier rapport publié au Journal officiel de la République, autopanégyrique copieux, affirme les vertus colonisatrices de la France.

Hélas ! nous n'avons colonisé qu'un pays, le Canada, et il appartient à l'Angleterre, et le seul fait de la **Fuite des Colonies** au boulevard des Invalides suffirait à prouver combien les colonies en France sont chose secondaire.

C'en est fait : une commission est nommée pour étudier les voies et moyens du déménagement et au mois d'avril, paraît-il (?), le ministère des Colonies serait transféré rue Oudinot.

Protester serait de mauvaise grâce et puis, il faut laisser à l'ad-

ministration des beaux-arts qui loge ses employés et leurs cuisines à côté de la salle des Rubens, et permet à ses gardiens de faire leur déjeuner sur des lampes à alcool derrière les toiles du Salon carré, la responsabilité de l'incendie du Louvre. Le jour où cet incendie éclatera dans la cuisine de M. Redon, les gardiens du ministère des colonies ne seront pas là, comme l'an dernier, pour l'éteindre. Mais baste...

Ce que je veux noter, c'est que le ministère des Colonies, administration dont les rapports avec le public sont fréquents, est relégué aux boulevards extérieurs. Qu'on le déménage, soit ! Mais l'envoyer aux Invalides ! — pourquoi pas à Robinson?

§

La paix est signée entre la Russie et le Japon.

La lutte se termine par la victoire du Japon, ainsi que je n'ai cessé de l'annoncer dans les pages de cette rubrique. Victoire à la Pyrrhus, disent les uns, car les Russes battus sur terre et sur mer ont remporté à Portsmouth de gros avantages diplomatiques, et les Japonais, privés de l'indemnité de guerre espérée, se trouvent à la merci des prêteurs. Victoire sans conteste, disent les autres, puisque le traité nouveau signé entre l'Angleterre et le Japon assure à ce dernier une grosse situation internationale et lui réserve mainte garantie pour l'avenir.

Quoi qu'il en soit, constatons que la guerre défunte alimenta fortement la littérature coloniale pendant deux années, — c'est déjà quelque chose, — enfin qu'elle ne résout en rien la situation politique de l'Extrême-Orient. La situation est inchangée, comme disent les câblogrammes. Les mêmes compétitions se trouvent en présence, — plus ardentes et plus belliqueuses peut-être, et voilà une paix, n'en déplaise à M. Frédéric Passy et consorts, grosse de nombreux conflits à venir.

§

L'ouvrage de M. André You sur *Madagascar* est complet, méthodique et documenté. Dans trois parties intitulées : Histoire, Administration, et Colonisation, l'auteur a exposé l'œuvre accomplie depuis dix ans en indiquant les principaux textes et les statistiques.

Les dernières phrases de l'ouvrage contiennent, — c'était fatal, — l'hypocrite et mensonger refrain :

> Que nos administrateurs se considèrent auprès des populations indigènes comme des missionnaires laïques et ne perdent aucune occasion de les instruire en se rappelant toujours que nous devons les dominer surtout par l'ascendant moral... constant esprit de justice... inaltérable bonté...

Ouf !.....

§

Memento. — Le *Comité de l'Asie française*, dans ses derniers bulletins (août et septembre), publie les passages principaux d'un rapport de M. de Lamothe, gouverneur des colonies, à la suite de la mission qu'il a accomplie aux îles Philippines pour le compte du gouvernement général de l'Indo-chine.

A citer ce passage : « En ce qui concerne l'administration indigène proprement dite, les Hollandais ont consacré à l'aristocratie javanaise préexistante des fonctions d'apparat fort bien rétribuées et qui donnent à la population musulmane l'illusion d'être gouvernée par des chefs naturels ; mais il est bien entendu que ce n'est qu'une *illusion* et les notabilités indigènes s'en rendent mieux compte qu'on ne semble le supposer en haut lieu... »

Ces quelques lignes jugent haut et court la politique d'association.

— La *Tribune congolaise* consacre un article humoristique au professeur Garner qui va s'installer au cap Lopèz (Congo français) pour étudier avec des phonographes perfectionnés le langage des gorilles. « Ne nous effrayons pas, dit ce journal, de voir naître une nouvelle langue vivante. Quand elle sera connue, ce ne sera qu'un jeu d'apprendre aux singes l'Espéranto. »

— La *Deutsche Kolonialzeitung* s'occupe longuement dans ses derniers numéros des difficultés rencontrées par l'autorité allemande pour la pacification de sa colonie sud-africaine. Elle signale, ce qui est intéressant, l'aide fournie aux indigènes par des Boers venus du Cap, ou plutôt par la racaille cosmopolite des placers, aide suggérée peut-être par le gouvernement de Cape-town. Le même périodique donne, dans son numéro du 9 septembre dernier, le programme du *Congrès colonial allemand*, qui s'est tenu à Berlin du 4 au 8 octobre sous la présidence du prince Albert de Mecklenbourg.

— *Les Questions diplomatiques et coloniales* ont publié en août un article documenté sur la question marocaine envisagée au point de vue espagnol.

— Signalons, enfin, le numéro de la *Dépêche coloniale illustrée*, entièrement consacré au Congo français.

CARL SIGER.

LES REVUES

Revue de Paris : Lettres inédites de G. Flaubert à sa nièce ; Flaubert bourgeois ; Flaubert, jugeant de la situation politique de l'Europe en 1856 ; Flaubert mauvais prophète ; Flaubert en 1870. — *Nouvelle Revue :* M. Gustave Kahn, sur « *la Littérature et la guerre* ». — *L'Occident :* Aphorismes de M. Jules Soury. — Memento.

A la correspondance de Flaubert va s'ajouter un nouveau volume : celui des lettres adressées, d'avril 1856 jusqu'à sa fin, à la nièce qu'il aimait comme une fille : Mlle Caroline Hamard, qui fut Mme Commanville et est, en secondes noces, Mme Franklin Grout.

La Revue de Paris (1er et 15 septembre) a commencé cette publication. Elle contribuera, peut-être plus que les autres lettres de Flaubert, à établir définitivement la psychologie du grand écrivain, à cause de la nature des rapports entre les correspondants. L'épisto-

lier s'abandonna ici, à l'aise comme nulle part. Grand bourgeois dédaigneux, il vit, observe, juge, conseille, prophétise, assez mal, en politique. Ses admirateurs, ceux qu'il a émus ou ceux qui l'ont choisi pour maître dans l'art d'écrire, seront heureux de le retrouver là, où il ne s'adresse point à des confrères, si dépendant de la littérature qu'elle lui est une maîtresse jalouse dont il supporte le despotisme avec l'inquiétude de la mal servir et l'amour le plus passionné. Qu'il arrive quoi que ce soit, dans le privé ou la vie nationale, rien ne le détourne de songer à ce qu'il écrit ou projette et cette préoccupation supplante toutes les autres. C'est un enseignement admirable! Des gens, sans foi certaine, ont raillé comme un travers le continuel souci des Goncourt de rapporter tout à leur travail, dans le fameux *Journal*, d'y déplorer, par exemple, un événement capital, — le coup d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte, — par rapport à sa répercussion sur la mise en vente de leur premier roman. Les Goncourt en cela même ont raison. Ils n'eussent point réalisé leur œuvre s'ils n'avaient placé, au-dessus de tout, la Littérature, et leur attachement à elle n'aura paru d'une violence feinte qu'à des hommes légers incapables de le comprendre...

Flaubert, oncle paternel, bouleversé par la « grande affaire » qu'est le mariage possible de sa nièce, écrit avec la plume du bonhomme Chrysale :

Bien que je sois naturellement peu jaloux, le coco qui deviendra ton époux, quel qu'il soit, me déplaira tout d'abord. Mais là n'est pas la question. Je lui pardonnerai plus tard et je l'aimerai, je le chérirai, s'il te rend heureuse.

Je n'ai donc pas même l'apparence d'un conseil à te donner. Ce qui plaide pour M. C..., c'est la façon dont il s'y est pris. De plus, on connaît son caractère, ses origines et ses attaches, choses presque impossibles à savoir dans un milieu parisien. Tu pourrais peut-être, ici, trouver des gens plus brillants? mais l'esprit, l'*agrément* est le partage presque exclusif des bohèmes. Or ma pauvre nièce mariée à un homme pauvre est une idée tellement atroce que je ne m'y arrête pas une minute. Oui, ma chérie, je déclare que j'aimerais mieux te voir épouser un épicier millionnaire qu'un grand homme indigent, car le grand homme aurait, outre sa misère, des brutalités et des tyrannies à te rendre folle ou idiote de souffrances. Il y a à considérer ce gredin de séjour à Rouen, je le sais. Mais il vaut mieux habiter Rouen avec de l'argent que vivre à Paris sans le sou... Et puis pourquoi, plus tard, la *maison de commerce* allant bien, ne viendriez-vous pas habiter Paris?

Je suis comme toi, tu vois bien, je perds la boule, je dis alternativement blanc et noir. — On y voit très mal dans les questions qui vous intéressent trop. — Tu auras du mal à trouver un mari qui soit au-dessus de toi par l'esprit et l'éducation. — Si j'en connaissais un rentrant dans cette condition et ayant en outre tout ce qu'il faut, j'irais te le chercher bien vite. — Tu es donc forcée à prendre un brave garçon inférieur. Mais pourras-tu

aimer un homme que tu jugeras de haut? pourras-tu vivre heureuse avec lui? Voilà toute la question.

Invité à la cour, il subit l'influence du milieu qu'il a beau railler. Aussi, en mai 1866, voit-il assez peu clair dans l'état politique de l'Europe. « L'emprunt ottoman donne 25 p. 100! » écrit-il. Il dit encore : « J'achèterais de l'italien. » Et ce galimatias politique, c'est du Flaubert :

Eh bien, moi, je crois l'Empereur plus fort que jamais. Depuis son entrevue avec M. de Bismarck à Biarritz, il était évident qu'il se brassait quelque chose (mais de tout cela il ne résultera rien que de bon pour la France, momentanément du moins). L'Italie est tellement exaspérée que, si Emmanuel ne se battait pas, il sauterait. Les bons Italiens vont donc se flanquer une tournée avec l'Autriche. Mais la France *mettra vite le holà*. On prendra la Vénétie, on donnera à l'Autriche les provinces danubiennes comme compensation, nos troupes reviendront du Mexique et tout sera fini, *momentanément*.

Si nous faisions la guerre, nous nous retirerions avec le Rhin, mais je ne crois pas à une guerre où la France s'engagerait très avant, — et je n'y crois pas *parce que personne n'en veut*.

Quant à la question d'argent, c'est selon moi une idée arriérée que de voir dans la dette publique une banqueroute future. Tous les Etats européens sont dans une situation pire encore que la nôtre. On ne fait plus de banqueroute, maintenant : — « vieux jeu » ! !

Il évite des Rouennais, dans les salons du prince Jérôme; pour travailler, il décline une invitation à dîner chez la princesse Mathilde. Cependant il annonce, avec un plaisir ingénu que l'on discerne sous le tour ironique de la phrase :

Les souverains désirant me voir comme une des plus splendides curiosités de la France, je suis invité à passer la journée avec eux lundi prochain.

C'est en 1867, pendant l'Exposition.

Et il admire *les Châtiments*, « bien que le fond du livre soit bête, — car c'était la France, le peuple, qu'il fallait engueuler ». C'est tellement juste! sauf qu'il vaut mieux n' « engueuler » personne, car il faudrait toujours reprocher au peuple, et ce qu'il fait, et ce qu'il n'empêche pas que l'on fasse!

En 1868, quand « la saison des bals doit être finie », Flaubert constate : « Quant à la guerre? Avec qui? Avec la Prusse? La Prusse n'est pas si bête! » Certes, la Prusse n'était pas si bête et elle l'a trop montré...

Mais il importe surtout à Flaubert de se documenter pour *l'Education sentimentale :* il va voir mourir de petits diphtériques à l'Hôpital Sainte-Eugénie; il visite les faïenceries de Creil et de Montataire; il cherche, au Jockey-Club, des renseignements sur les courses; il compulse d'anciennes gazettes à la Nationale, etc., etc...

En juin 1869, il croit « l'empereur populaire à Paris et toute agitation complètement calmée »; et il doute que les électeurs envoient Henri Rochefort à la Chambre... En même temps, il a repris ses « vieilles notes de *Saint-Antoine* » et il « rêvasse une refonte générale de cette ancienne toquade ».

Voici mourir Sainte-Beuve après Louis Bouilhet, et Jules de Goncourt! Flaubert souffre de l'isolement: « Le nombre des imbéciles me paraît, à moi, augmenter de jour en jour. » (Ceci est une vérité de tous les temps : ils n'étaient que deux à l'origine : Adam et Eve!) Et il constate ce fait le *15 juillet 1870 !*

La guerre attriste Flaubert. Il croit aux racontars :

Bazaine a noyé dans la Moselle (ou plutôt dans une tranchée où il a amené les eaux de la Moselle) 25.000 Prussiens, — *et il en a fait bien d'autres!* — Dans quinze jours, il y aura peut-être *un million* d'hommes autour de Paris! Les gardes nationaux de Rouen partent samedi prochain (!!!).

Lieutenant dans la garde nationale de Croisset, il harangue ses hommes. Il travaille à son *Saint-Antoine*, — mal.

Le 24 octobre 1870, il apprend à « Mon pauvre Caro » :

J'ai donné hier ma démission de lieutenant, ainsi que le sous-lieutenant et le capitaine, afin de forcer le maire à établir un conseil de discipline, car nous n'avons aucune autorité sur notre pitoyable milice! Si je n'ai pas de réponse d'ici à la fin de la semaine, je me regarderai comme complètement libre, et alors je verrai ce que j'aurai à faire. — Quelle pluie! quels temps! quelle tristesse! *Mon chagrin ne vient pas tant de la guerre que de ses suites. Nous allons entrer dans une époque de ténèbres : — on ne pensera plus qu'à l'art militaire; on sera très pauvre, très pratique, et très borné;* — les élégances de toute sorte y seront impossibles! Il faudra se confiner chez soi et ne plus rien voir.

Beaucoup de personnes « ne prennent pas ça » comme moi — et je suis un des plus affectés : pourquoi?

« Un mandarin, comme moi, n'a plus sa place dans le monde, » gémit Flaubert. Et c'est moins lui-même que le monde, assurément, qu'il lamente! Héberger des Prussiens « serait au-dessus de mes forces », écrit-il. Et il quitte Croisset pour Rouen où, avec sa mère, il habite « sur le port ». Il a « deux soldats à loger ». Il marche, un jour, « pendant trois heures pour leur avoir du foin et de la paille ».

— Je ne suis pas né d'hier et j'ai fait dans ma vie des pertes considérables : eh bien, tout cela n'était rien auprès de ce que j'endure maintenant, — je dis rien, rien; — comment y résister? Voilà ce qui m'étonne.

Et nous ne savons pas quand nous en sortirons. Le pauvre Paris tient toujours! mais enfin, il succombera! Et d'ici là, la France sera complètement saccagée, perdue. Et puis, après, qu'adviendra-t-il? Quel avenir! Il ne manquera pas de sophistes pour nous démontrer que nous n'en serons

que mieux et que le « malheur purifie ». Non! le malheur rend égoïste et méchant, et bête : — cela était inévitable, — c'est une loi historique; — mais quelle dérision que les mots « humanité, progrès, civilisation »! Oh! pauvre chère enfant, si tu savais ce que c'est que d'entendre traîner leurs sabres sur les trottoirs, et de recevoir en plein visage le hennissement de leurs chevaux! Quelle honte! quelle honte!

Du 23 décembre 1870 :

... Les hommes qui occupent Croisset vont être remplacés par d'autres qui seront peut-êtres pires : — car ils n'ont commis jusqu'à présent aucun dégât et ils ont respecté mon pauvre cabinet, mais Croisset a perdu, pour moi, tout son charme, et pour rien au monde je n'y remettrais maintenant les pieds. Si tu savais ce que c'est que de voir des casques prussiens sur son lit! Quelle rage! quelle désolation!.... Pendant deux mois les Prussiens ont été dans le Vexin : — c'était bien près de nous et je voyais souvent quelques-unes de leurs victimes; — eh bien, *je n'avais pas l'idée* de ce que c'est que l'invasion.....

La vieille Julie est revenue à Rouen. — Elle est presque complètement aveugle. — Ah! j'ai une belle compagnie, ma pauvre Caro! Au moins si je pouvais occuper mon esprit à quelque chose! mais c'est impossible! le malheur vous abrutit. — J'ai appris que Dumas est dans le même état que moi et qu'il a du mal à écrire une lettre. — Je ne sais comment j'ai fait pour t'en écrire une si longue...

Le seul espoir lointain que je garde est celui de quitter la France définitivement, — car elle sera désormais inhabitable pour les gens de goût. Dans quelles laideurs morales et matérielles on va tomber!

De janvier 1871 :

Je me considère comme un homme perdu (et je ne me trompe pas). Chaque jour, je sens s'affaiblir mon intelligence et se dessécher mon cœur. Oui, je deviens méchant à force d'abrutissement. C'est comme si toutes les bottes prussiennes m'avaient piétiné sur la cervelle. Je ne suis plus que l'enveloppe de ce que j'ai été jadis. Que veux-tu que je dise de plus? j'afflige ta pauvre grand'mère, qui de son côté me fait bien souffrir! Ah! nous faisons un joli duo!

Ton mari nous a proposé de nous emmener à Dieppe. Mais je ne veux pas m'absenter trop loin de mon pauvre vieux domestique qui reste seul à Croisset à se débattre au milieu des Prussiens. — En quel état retrouverai-je mon pauvre cabinet, mes manuscrits? — Je n'ai pu mettre à l'abri que les papiers relatifs à *Saint Antoine*. Emile a pourtant la clef de mon cabinet; mais ils la demandent et y entrent souvent pour prendre des livres qui traînent dans leurs chambres.

Nous touchons au commencement de la fin! Au reste, tu sais mieux les nouvelles que nous. — Elles sont déplorables. — Le pauvre Paris ne pourra pas résister longtemps à l'effroyable bombardement qu'il subit! Et puis après? Comment faire la paix? avec qui? Le dénouement me paraît fort obscur. — Quelle dérision du droit, de la justice, de l'humanité, de toute morale! Quel recul! Il me semble que la fin du monde arrive. Les

gens qui me parlent d'espoir, d'avenir et de Providence, m'irritent profondément. — Pauvre France qui se sera payée de mots jusqu'au bout !

Enfin, le 1er février 1871, Flaubert écrit ces lignes poignantes :

La capitulation de Paris, à laquelle on devait s'attendre pourtant, nous a plongés dans un état indescriptible ! C'est à se pendre de rage ! Je suis fâché que Paris n'ait pas brûlé jusqu'à la dernière maison, pour qu'il n'y ait plus qu'une grande place noire. — La France est si bas, si déshonorée, si avilie que je voudrais sa disparition complète. — Mais j'espère que la guerre civile va nous tuer beaucoup de monde. Puissé-je être compris dans le nombre ! — Comme préparation à la chose, on va nommer des députés. Quelle amère ironie ! Bien entendu que je m'abstiendrai de voter. — Je ne porte plus ma croix d'honneur, car le mot honneur n'est plus français et je me considère si bien comme n'en étant plus un que je vais demander à Tourgueneff (dès que je pourrai lui écrire) ce qu'il faut faire pour devenir russe.

... Ton oncle Achille Flaubert voulait se jeter par-dessus les ponts et Raoul Duval a eu comme un accès de folie furieuse...

Oh ! quelle haine ! Elle m'étouffe ! Moi qui étais né si tendre, j'ai du fiel jusqu'à la gorge.

Quel livre eût écrit Gustave Flaubert sur la guerre !

§

Précisément, M. Gustave Kahn (**La Nouvelle Revue**, 15 septembre) traite de *La Littérature et la Guerre*, dans un des articles brefs et substantiels dont il vivifie ce recueil, — et il y parle de Flaubert en ces termes :

Il est assez curieux que la guerre de 1870, qui fut cause d'une telle submersion des salons sous des flots de peinture militaire, influa beaucoup moins sur la littérature ; quelques écrivains, non des moindres, furent attirés de ce côté, et l'on sait, par le journal des Goncourt, que Flaubert, s'il avait vécu, après *Bouvard et Pécuchet*, pouvait écrire un *Léonidas aux Thermopyles* qui eût été, disait-il, comme une *Marseillaise* d'un ordre élevé pour tous les peuples. Sans doute, il y eût différencié la guerre de conquête et la guerre de défense contre les barbares. On n'en était point encore aux théories de Gobineau, d'ailleurs peu admises, malgré certaines présomptions intelligentes qu'il présente, et qui dénient à la résistance grecque son caractère héroïque et sa défense de la civilisation contre la barbarie. Flaubert, quelquefois préoccupé, vers la fin de sa vie, du péril jaune, eût peut-être pensé à tirer l'émoi d'une Europe prenant les armes pour se défendre contre des incursions venant d'Orient. On n'a point d'autre document sur cette œuvre qu'il projetait que l'indication très autorisée des Goncourt et l'on ne peut traduire de leur texte que la recherche d'un caractère très moderne dans la conception de Flaubert. Et c'est là une œuvre qu'il faut regretter de n'avoir point vu paraître, car rien n'eût été plus particulier que cette œuvre dont rien dans ce que Flaubert nous a laissé ne peut nous donner la couleur possible. Sans doute, y avons-nous perdu les pages les

plus hautes et les plus humaines qu'on eût écrites sur le sujet, et toute l'émotion d'un écrivain absolument exempt de chauvinisme, mais attristé, par les malheurs de l'invasion.

§

Dans **l'Occident** (août), M. Jules Soury publie, sous ce titre: *Paix et Guerre*, deux pages d'une admirable netteté, où les écrivains nationalistes trouveront la matière de plusieurs volumes. Les nationalistes « sont condamnés à la défaite et à la mort », annonce M. Jules Soury. C'est un philosophe serein et cruel. Il écrit :

On n'exaltera jamais assez la beauté de la guerre. Rien de plus grand sous le soleil qu'un homme d'armes, qu'il s'appelle Catinat, Turenne ou Hoche.

La guerre est le noble jeu des Aryens.

La guerre est l'école des plus héroïques vertus, le renoncement et le sacrifice.

Jamais la vie n'a valu la peine d'être vécue : l'homme, dont la guerre est la fonction héroïque, l'homme n'est supérieur à sa destinée qu'en poursuivant jusque dans la mort, dans la mort volontaire des champs de bataille ou des guerres civiles, son rêve d'immortalité.

La guerre est l'état naturel de tout ce qui existe. Tout naît de la guerre dans l'univers, depuis les constellations sidérales de l'espace infini jusqu'au moindre brin d'herbe des prés en lutte avec le chêne dont l'ombre lui envie l'air et la lumière.

La guerre, a écrit le vieil Héraclite d'Ephèse, la guerre est le roi et le père de tout ce qui vient à l'existence; elle est le Droit, étant la Force; elle est l'ordre du monde.

Nos moines d'Occident, et les plus sublimes d'entre les Ordres monastiques de la chrétienté, les Ordres de Saint-Dominique et de Saint-François-d'Assise, n'ont pourtant pas donné au monde plus de héros que les Ordres de la Chevalerie.

L'auréole même des saints pâlit dans la claire lueur des épées.

Memento. — *La Revue universelle* (1er septembre) est consacrée au *Mouvement régionaliste* en France.

L'Ermitage (15 septembre) publie la traduction d'un article de M. Arthur Symons sur *Aubrey Beardsley* qui fut un des plus délicieux artistes de la fin du XIXe siècle; une jolie nouvelle : *Titine*, de M. Pierre Villetard; la chronique musicale de M. J.-E. Blanche.

Revue bleue (16 septembre) : Lettres inédites de *Voltaire* à Turgot. — (23 septembre) : Le discours de M. Berthelot à l'inauguration de la statue de *Pierre Bayle ;* de C. Stryienski : *Au bord du lac Léman*, souvenirs littéraires; *l'Hégémonie des Etats-Unis dans la mer des Antilles*, par M. Virgile Rossel.

Le Mercure musical (1er septembre) : *Les Idées de Nietzsche sur la musique*, par M. Jacques Méraly.

Poesia (août) donne un très beau poème de M. Henri de Régnier : *Ville de France*. —M. Georges Casella, avec *Mensonges;* M. Marinetti, qui con-

sacre une pièce de vers *A Henri de Régnier* et une autre *A l'automobile;* M. Louis Payen, avec *l'Aloès;* M. Eshmer Valdor, avec des *Vers Ivres-Fous,* — représentent avec un mérite inégal la poésie française dans cet excellent fascicule qui contient aussi des vers anglais et italiens et l'opinion de M. Ernest Gaubert sur la « beauté inspiratrice de la femme italienne ».

Les Marges (octobre) reproduisent le *Blason du Tetin* du vieux Marot et publient des notations curieuses de M. Eugène Montfort sur la Grande-Bretagne. A Glasgow, M. Montfort note une femme qui joue un solo de piston, au théâtre.

La Revue illustrée (15 septembre) donne, parmi d'autres articles intéressants, une étude de M. André Malécot sur la *Caricature classique au Japon* avec dessins de Hokou-Sai, et une bonne étude de MM. A. Séché et J. Bertaut : *Trois illustrateurs romantiques : Devéria, Johannot et Célestin Nanteuil.*

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Livres futurs (*Le Figaro,* 27 septembre). — Taine à Vouziers (*Le Temps,* 24 septembre). — Le Bureau de gloire instantanée (*La Presse,* 2 octobre).

Tous les ans, vers la fin de l'été, un rédacteur du **Figaro**, M. Glaser, interroge les écrivains sur leurs projets pour la saison qui va venir. Il insère les réponses, et cela fait des chroniques qui ne manquent pas d'un certain intérêt psychologique. La plupart des hommes de lettres sont, en effet, remplis de plans, et de cela seulement. A dresser le catalogue des œuvres qui doivent paraître en 1905-1906, on ferait celui d'une véritable bibliothèque; la saison écoulée, qu'en restera-t-il? Mais aussi, combien de ces plans auront été réalisés?

Depuis que les libraires annoncent les livres en préparation, que de titres sous lesquels rien n'a jamais paru! La vérification est difficile pour les écrivains obscurs et dont l'œuvre ne l'est pas moins. Mais s'il s'agit d'auteurs célèbres ou très connus, on est surpris de tant de projets irréalisés. Le catalogue de Renduel annonçait, en 1833, comme *publications sous presse : La Quiquengrogne* et *le Fils de la bossue*, deux romans, par Victor Hugo. *Rossignol I*[er], par Pétrus Borel, *Les Cadets d'Haton et de Mont-Sorreau*, par Eugène Sue, ont-ils jamais paru? Beaucoup des livres que les bibliographes considèrent comme entièrement perdus n'ont sans doute jamais davantage existé que le *Fils de la bossue.* Au fond, imaginer des livres, cela ne vaut-il pas mieux que de les écrire. Il y en a déjà tant, et que personne ne lit.

Revenons aux jours présents. Parmi les écrivains sollicités par *le Figaro*, voici M. Paul Adam. Il nous donnera, la saison qui vient, cinq œuvres nouvelles : un roman byzantin intitulé *Irène et les Eunuques ;* un récit de voyage, *Vues d'Amérique ;* un autre roman,

les Lions; un autre roman encore, sur les *Trusts;* enfin, une comédie en trois actes.

M. Catulle Mendès s'est fixé un nombre pareil de publications. Cependant, il reconnaît lui-même que les projets ne sont que des projets. « Je projette beaucoup, dit-il, comme tous ceux à qui reste peu de temps pour accomplir. » Espérons! Il publiera donc : *Glatigny*, drame funambulesque; *Sainte Thérèse*, drame mystique; *Ariane*, opéra; (.....) opéra-comique; *l'Eglise de fer*, roman; *Paracelse*, poème. Et ainsi, en quelques mois, M. Mendès aura donné des modèles presque dans tous les genres.

En continuant, je trouve un billet de M. de Gourmont, qui n'avoue rien. « Je me décide souvent à la dernière heure », dit-il. A-t-il donc tant de manuscrits en portefeuille? Bref, il se borne à nous informer qu'il préside à la confection d'un volume des *Plus belles pages de Rivarol :*

Ce volume, fait en grande partie de feuilles si rares qu'elles se peuvent dire inédites, donnera enfin (je l'espère) la vraie physionomie de celui qui fut et l'homme peut-être le plus spirituel qui fut jamais, et le suprême et éloquent défenseur de la vieille monarchie expirante : Montesquieu, Voltaire et Bonald, en un seul.

Mais un Bonald incroyant et un Voltaire qui aurait posé le sentiment en principe philosophique, et un Montesquieu qui, au lieu de dire que l'état de république ne se soutient que par la vertu, a cru (à tort, vous le savez) qu'elle est le champ fécond et naturel de toutes les sottises politiques.

Si cet ouvrage contredit le présent sentiment populaire, veuillez croire, mon cher confrère, que je n'y suis pour rien, et que je le regrette.

Cet écrivain réservé doit bien envier l'activité littéraire de M. Tancrède Marcel, dont le verbe abonde en romans, en drames, en comédies, en tout ce que l'on voudra, Et dire que M. Martel, avant d'énoncer une liste d'œuvres prochaines, riche de sept ou huit titres, a la modestie de nous dire : « Mes projets littéraires se réduisent à peu de chose pour le moment. » Que sera-ce donc les années où les projets littéraires de cet homme fécond ne se réduiront pas à peu de chose? Mais la modestie sied, dit-on, aux grands talents. Cette vertu n'empêche pas d'ailleurs M. Martel d'avoir le sentiment de sa valeur. Voici, dit-il, une comédie que je destine à l'Amérique; j'en ai une autre pour Paris : je réserve ce drame au théâtre d'Orange, etc. Il suffira d'avertir que plusieurs autres de ses ouvrages n'ont pas encore de destination spéciale, pour que les propositions arrivent en foule à M. Tancrède Martel. Mais il sera peut-être bien tard, quand ceci paraîtra, pour avoir part aux bontés de cet écrivain.

§

Voici, trouvés dans **le Temps**, quelques détails sur la vie de M. Taine à Vouziers :

Il avait loué là-bas une maison modeste, sur les bords du lac d'Annecy, à Menthon. Il venait s'y reposer de juin à octobre et s'était pris d'attachement pour ce pays qui a tant d'harmonie et de majesté. Quelques villageois, flattés d'avoir su fixer en ces lieux un écrivain, lui demandèrent, en 1878, d'accepter une candidature au conseil municipal. Il n'osa refuser et fut élu. Puis il montra quelque goût à sa tâche et se prit d'intérêt pour ses fonctions. « Il n'y a pas beaucoup de communes de France, dit une délibération de l'assemblée, qui aient l'honneur d'avoir un académicien pour administrateur... »

Il voulut, puisqu'on l'en priait, jouer son rôle au sérieux, selon l'habitude qu'il manifestait toujours et qui est éminemment fâcheuse en politique. Il parla de progrès sociaux, de réformes administratives, et fut assez vite impopulaire. Si bien qu'en 1881, au renouvellement du conseil, il fut élu sixième sur douze, ce qui était encore honorable ; mais, en 1884, il passa l'avant-dernier, mauvais onzième! Il démissionna bientôt.

Taine avait souhaité que la justice descendît sur son petit village et y régnât en souveraine indiscutée. Il tranchait les différends, sans souci des rancunes, et bouleversait les mœurs du pays. C'est ainsi qu'il obtint la réforme du bureau de bienfaisance, persuadant à ses collègues que les distributions d'argent étaient souvent inefficaces, parfois immorales, et leur démontrant que les assistés de la commune comptaient parmi les clients les plus assidus des cabarets locaux. Il fit donc supprimer les secours pécuniaires et les remplaça par des visites à domicile avec assistance morale, bons de pain, de vin, de farine, de viande, de chaussures, de vêtements, ce qui fit un effet déplorable.

On le prit d'abord en défiance, puis en hostilité. On le tint pour un original qui n'entendait rien aux affaires des autres et ne possédait aucun bon sens. Il était considéré comme un homme obligeant, affable et même de quelque distinction, mais inapte au beau langage et singulièrement replié sur lui-même. Un de ses voisins imagina par surcroît de l'accuser, entre autres méfaits, de sorcellerie. Ce fut le dernier coup.

Il n'était certes pas enclin aux exercices violents, et sa vie restait surtout contemplative. Cependant il s'était dit que l'équilibre des facultés intellectuelles s'accommodait volontiers d'une surveillance de la santé du corps. Il s'imposait donc, pendant ses séjours en Savoie, certains exercices physiques tels que le canotage, la marche, le maniement des poids. Il ne ramait pas à tours de bras sur le lac et ne levait pas cent kilos, mais il entretenait cependant ses muscles en bonne vigueur. Un après-midi d'août il se prit, en guise de distraction, à manier des haltères, abaissant les mains et les élevant vers le ciel. Que diable pouvait faire ce savant à gesticuler ainsi? pensa quelqu'un qui traversait la route. Et pourquoi ces mains implorantes vers le ciel?

L'après-midi finit mal, c'est-à-dire qu'un violent orage éclata : éclairs, tonnerre, puis grêle abondante qui massacra partie des récoltes. Le Savoyard qui avait assisté, du chemin, au jeu mystérieux des haltères, reconnut en Taine un être de maléfices qui commandait aux éléments et savait appeler les fléaux des dieux ou du diable. La réputation de l'historien fut, de ce moment, irrémédiablement perdue. Et la légende populaire fit de lui un personnage bizarre, presque dangereux, dont il convenait de s'écarter.

§

La Presse publie cet avertissement :

Dans un mois ou un mois et demi au plus tard, va commencer à fonctionner un *Bureau de gloire instantanée* (ouvert tous les jours de dix à cinq heures) qui rendra des services, que je n'hésite pas à qualifier d'immenses, aux jeunes écrivains bien rentés. Le bureau, fondé et dirigé par un ancien éditeur anglais, l'honorable M. Arthur Cokney de Birmingham, se propose de fournir à des gens de lettres disposant de sérieux capitaux, sans qu'ils soient obligés d'attendre jusqu'à la plus complète décrépitude, la réputation à laquelle ils croient avoir droit. Cette réputation sera naturellement proportionnelle aux sommes versées et établie d'après un tarif que M. Arthur Cokney a bien voulu me communiquer :

Vague notoriété (un mois de durée au maximum).	2.000 fr.
Réputation annuelle.....	5.000 —
Célébrité.....	12.000 —
Gloire (garantie douze ans).....	50.000 —

L'honorable M. Cokney a remarqué que la plupart des écrivains ne savent pas organiser leur publicité et qu'ils dépensent beaucoup pour obtenir peu. Sa longue expérience, les recherches auxquelles il s'est livré lui ont appris qu'on peut obtenir avec une bonne méthode et un outillage perfectionné, un maximum de résultats. Il a la prétention de devenir, grâce à son *Bureau de gloire instantanée*, un fabricant de grands hommes parfaitement conditionnés, solides et résistant à la fatigue. Du poète le plus stupide, du romancier le plus ennuyeux — pourvu qu'il ait une fortune suffisante — il se charge de faire presque immédiatement (remarquez ce détail) un homme célèbre, décorable, académisable, qu'on appellera cher et même illustre maître, à qui de vieilles demoiselles écriront des lettres passionnées, dont on sollicitera très humblement les autographes et qui aura la joie de voir ses produits, quelque mauvais qu'ils soient, couverts d'or par les éditeurs et vénérés par la critique, la grande critique — ainsi nommée parce qu'elle a le respect des grandeurs.

M. Arthur Cokney, avec qui j'ai eu l'honneur de causer pendant deux ou trois minutes, me paraît résolu à ne négliger aucun moyen de donner satisfaction à sa future clientèle. Articles de réclame, médaillons, caricatures, portraits au Salon, écriteaux promenés par des hommes sandwiches, enseignes lumineuses, accusations de vices imprévus, scandales artificiels, soufflets donnés ou reçus au moment d'un livre, etc., etc. Tout sera mis en œuvre dans les meilleures conditions possibles. Un dernier mot. Le *Bureau de gloire instantanée* s'installera au cœur de Paris, dans le quartier des journaux, rue de Richelieu, 122. C'est là qu'on pourra s'adresser pour traiter, dans un mois ou un mois et demi au plus tard.

Nous prenons sur nous de garantir la véracité de cette note. Avertissons cependant qu'il y a une faute d'impression au n° de la rue Richelieu.

R DE BURY.

LES THÉATRES

Odéon : *Don Juan d'Autriche,* comédie en cinq actes, de Casimir Delavigne (28 septembre). — *La belle Madame Héber*, comédie en quatre actes, de M. Abel Hermant (15 septembre). — Memento.

La fortune de Casimir Delavigne a, vraiment, de quoi étonner. Je ne crois pas que personne, aujourd'hui, s'avise de contester sérieusement la médiocrité de ses drames : et pourtant on s'acharne toujours à les reprendre.

Ces soirs-ci, on joue, à l'Odéon, **Don Juan d'Autriche**. Cette pièce constitue, peut-être, le meilleur titre de Casimir Delavigne à ne pas être tout à fait oublié. *Don Juan d'Autriche* a, sur *Louis XI* ou sur *les Enfants d'Edouard*, l'incontestable supériorité de n'être pas en vers : la prose de Casimir Delavigne est loin d'être bonne, mais elle n'est pas cruelle, comme ses vers : si Ponsard n'avait pas écrit, Casimir Delavigne aurait fait, je crois, les pires vers du théâtre français. Et puis *Don Juan d'Autriche* est une pièce à demi-sérieuse seulement, non pas un drame, mais une comédie historique, de la manière où avait déjà triomphé Scribe avec *Bertrand et Raton*, où triompha plus tard Alexandre Dumas père avec *Mademoiselle de Belle-Isle*. Dans de pareilles pièces, les plus sombres personnages, les plus tragiques événements sont travestis de telle façon qu'il faut en rire. L'auteur ne vous permet que des émotions très courtes ; il vous rappelle sans cesse que vous êtes là pour vous amuser ; il ne veut pas que vous gardiez de graves inquiétudes sur la nature du dénouement ; il semble vous prévenir que tout, enfin, ne manquera pas de s'arranger. Casimir Delavigne eût peut-être été un excellent vaudevilliste.

Don Juan d'Autriche est adroitement mis en scène, à l'Odéon, et les interprètes — Mmes Gladys Mahxance, Jeanne Even, Hélène Dorville, MM. Escoffier, Darras, Maxudian, Pillot jouent avec tout le naturel qu'on y peut mettre cette pièce artificielle à l'excès.

M. Abel Hermant fréquente volontiers chez les gens du monde : non, je crois, que pour eux il n'éprouve rien de cette admiration qui perdit certains romanciers fameux, qui troubla certains dramaturges notoires ; mais il se divertit à les voir, à les entendre ; il s'efforce de comprendre les petites raisons de leurs actes, et, en fin de compte, il parle d'eux avec une sympathie légère, apitoyée, un peu attendrie. Les gens du monde amusent M. Abel Hermant, qui leur est reconnaissant du plaisir qu'ils lui donnent, et qui n'est point leur dupe.

M. Abel Hermant a écrit, il y a quelques années, un roman qui est peut-être un chef-d'œuvre : je veux parler des *Mémoires du Vicomte de Courpières*. C'est, en somme, d'un épisode de ce roman qu'il a tiré sa comédie nouvelle, **la Belle Madame Héber**. Certains

personnages ont été remplacés par d'autres, certaines circonstances ont été modifiées; les noms ne sont pas les mêmes: mais le meilleur de *la Belle Madame Héber* vient du *Vicomte de Courpières*.

Il y a, dans *la Belle Madame Héber*, un personnage très remarquable, Firmin Héber, le mari de l'héroïne. Cet homme du monde est de la plus parfaite correction. Il respecte trop sa femme pour lui faire le moindre reproche sur la vie qu'elle mène; il ne se permettrait pas même une allusion à cette vie. Nicole Héber est libre d'aller en Angleterre quand elle veut, avec qui elle veut. Seulement, en manière, sans doute, d'avertissement à sa femme, Firmin Héber se battit jadis avec un amant qu'elle avait, et dont la fortune était petite; l'amant fut tué, et Nicole sait qu'elle ne doit pas prendre d'indigents pour l'accompagner en Angleterre. M. Abel Hermant a mis tous ses soins à peindre Firmin Héber, et la peinture est excellente.

Le personnage de Nicole Héber, non plus, n'est point banal. La pauvre femme souffre parfois de la servitude où la réduit la tyrannie muette de son mari. La fantaisie lui est interdite. Sa vie est rude. Elle paie douloureusement une heure d'amour vrai. Ce n'est pas pour s'amuser qu'elle est belle, qu'elle est aimable, qu'elle est ardente : ne faut-il pas que Firmin Héber entre dans des conseils d'administration, où il touchera de sérieux appointements ?

Autour de ses deux héros, M. Abel Hermant a groupé des personnages secondaires, qui ne sont pas tous pour être dédaignés : Théophile Marchal, littérateur mondain, qui pérore avec quelque esprit, dans les salons ; Mme Riverolle-Saligny, femme excellente, qu'on appelle « l'appareilleuse », et dont le surnom indique le soin favori ; d'autres encore.

Il est fâcheux que M. Hermant ait mêlé à l'intrigue de *la belle Madame Héber* le triste Claude Orcemont. Claude Orcemont rappelle, sans toujours les valoir, les amants ténébreux que, si souvent, nous avons vus au théâtre ; il est de ceux qu'a marqués pour le malheur une déplorable fatalité. Comment M. Abel Hermant ne s'est-il pas aperçu qu'un pareil personnage n'était pas de mise dans une comédie aussi fine, et aussi forte parfois, que la sienne ? Et le plus regrettable, peut-être, est que, de par Claude Orcemont, M. Hermant a donné à sa comédie un dénouement de mélodrame, sans nouveauté aucune.

Il n'empêche qu'il n'y ait beaucoup de bon dans *la Belle Madame Héber*, — qui a, d'abord, le mérite de vous rappeler *les Mémoires du Vicomte de Courpières*.

Mme Henriette Roggers — qui, quelquefois, ne parle pas avec une netteté suffisante — a joué très intelligemment le rôle de Nicole Héber. Mmes Gabriel Dorziat, Cécile Caron, Yvonne de Bray, MM. Lérand, Dubosc, Rouyer lui donnent avec talent la réplique.

Memento. — Aux Nouveautés, une comédie légère en trois actes, de M. Georges Duval, *Dix Minutes d'arrêt*. Un acte un peu trop vaudevillesque, mais des scènes agréables, où l'on applaudit fort Mlle Marcelle Lender et MM. Germain et Noblet. — A Cluny, un vaudeville gai, *Francs-maçons*, de MM. C. Roland et G. Leprince. — A l'Ambigu, un mélodrame habile, *le Crime d'un fils*, de M. Maurice Lefèvre.

A.-FERDINAND HEROLD.

ART ANCIEN

Georges Lafenestre : *Jehan Fouquet*. Librairie de l'Art ancien et moderne. — Memento.

Depuis plusieurs années, les travaux des érudits et des critiques ont remis en honneur les noms de nos artistes du xve siècle, les Charonton, les Villate, les Marmion, les Jehan Poyer, les Froment, les Perréal; mais tandis que la notoriété de ceux-ci ne dépasse guère en somme un cercle assez restreint d'amateurs et de gens avertis, celle de **Jehan Fouquet** s'est depuis longtemps répandue dans le grand public. Ce n'est pas que les documents qu'on possède sur sa vie et son œuvre soient fort nombreux, et le premier ouvrage d'ensemble qu'on ait écrit sur lui vient seulement de paraître à la *Librairie de l'Art ancien et moderne*. Il est dû à la plume autorisée de mon ancien et bienveillant maître à l'école du Louvre, M. Georges Lafenestre, qui a quitté définitivement le Louvre pour le Collège de France, où d'ailleurs il professait effectivement depuis longtemps. Et par une coïncidence heureuse, c'est encore un ami de nos primitifs français qui va le remplacer au département des peintures, M. Paul Leprieur, dont la série d'artistes consacrés à Jehan Fouquet dans *la Revue de l'Art ancien et moderne* doit paraître à son tour revue et mise au point dans la collection des *Artistes célèbres* de l'éditeur H. Laurens.

Avant ces travaux, Léon de Laborde, Vallet de Viriville, le comte Paul Durrieu, M. Henri Bouchot et M. A. Gruyer, avaient du reste élucidé les points les plus importants, et s'aidant des manuscrits et des recueils de Filarete, Florio, Jehan Lemaire des Belges et Vasari, mis au jour ce qu'on connaît de la vie de Fouquet. Ainsi que l'a dit M. Georges Lafenestre, cela se peut résumer en peu de lignes : Fouquet est né à Tours en 1420; il a séjourné en Italie, au moins une fois, à Rome, au temps du pape Eugène IV (1443-1447), dont il fit le portrait; il est revenu ensuite s'établir dans sa ville natale; il y fut le peintre en titre de Charles VII et de Louis XI; il y dirigeait un atelier florissant, avec ses deux fils comme collaborateurs; il y est mort vers 1480. Je reproduis ici le texte de M. Georges Lafenestre; il est trop précis et trop évocateur à la fois pour que je veuille le paraphraser.

A quelle époque précisément Fouquet revint-il en France? Un acte de 1448, à Tours, constatant l'acquisition du petit domaine, sur la paroisse de l'Ecrignolle, où il devait vivre et mourir, semble avoir été signé non par lui, mais par son père. C'est en 1461 seulement que nous l'y trouvons, par pièce authentique installée depuis quelques années sans doute, car il est déjà peintre du roi. A la mort de Charles VII (22 juillet), on lui apporta l'effigie funéraire du défunt. Quelques semaines après (24 septembre), les échevins de Tours lui règlent ses honoraires pour avoir préparé, avec Homain, architecte, et Hannes, sculpteur, « certains devis de chafauds, mystères et farces à la venue et entrée nouvelle du roi nostre sire ». Fouquet, Homain, Hannes en furent d'ailleurs, cette fois, pour leurs frais d'imagination, dessins et maquettes. Louis XI, homme sérieux, positif, économe, fit prier, au dernier moment, les Tourangeaux de s'épargner toutes ces mises en scène, « parce qu'il n'y prenait nul plaisir ». Dès lors, le bon Fouquet modeste et laborieux vit en famille, dans l'immeuble acquis en 1448. Le petit domaine se compose d'une maison avec jardin, sur la rue des Pucelles, au bas des remparts, entre deux vieilles tours, la tour Foubert et la tour des Pucelles. Cette dernière, à laquelle on accède du jardin, par un portail bâti au-dessus d'une ruelle, appartient au peintre. C'est là sans doute qu'étaient ses ateliers, il y pouvait travailler en paix, dans la solitude, ses fenêtres ouvertes sur la campagne. La ruelle existe encore, ainsi que la tour Foubert, et, depuis ce temps, s'appelle la rue des Fouquets. La tour des Pucelles est tombée, mais son puits se retrouve dans la cave de la maison n° 1. Le logis devait ressembler à tous ceux du même temps qui égaient encore, plus ou moins mutilés, ce vieux quartier.

Murailles de briques rouges et noires, piliers, portails, frontons, lucarnes en pierre blanche de Bourré, moulurée et sculptée, hautes toitures de fine ardoise; le peintre nous l'a montré plus d'une fois dans ses miniatures. Il y vécut une dizaine d'années. Un acte nous apprend que sa femme était veuve en 1481. La propriété resta à la famille jusqu'en 1571, époque à laquelle elle fut vendue par sa petite-fille, Marie Fouquet, femme du sieur Portier.

On n'a pas retrouvé le portrait du pape Eugène IV, placé jadis dans l'église de la Minerve à Rome, et dont parlent Filarete, Florio et Vasari. Mais l'œuvre attribué au maître français n'en est pas moins considérable. Les panneaux peints sont au nombre de quatre au moins. Deux se trouvent au Louvre, le portrait de Charles VII et celui de Juvénal des Ursins. Une figure d'homme de 1456 enrichit la galerie Liechtenstein de Vienne. Le portrait d'Etienne Chevalier, qui faisait autrefois partie d'un diptyque conservé dans l'église de Melun après avoir été acheté à Bâle par M. Brentano, a depuis 1896 été redoré à neuf au musée de Berlin; l'autre panneau du diptyque, dénommé l'Agnès Sorel, et maintenant au musée d'Anvers est d'authenticité peut-être discutable.

Je ne puis reconnaître non plus la main de Jehan Fouquet dans *l'Homme à l'arc* envoyé à l'Exposition des Primitifs français, ni dans *l'Homme au verre de vin* de la collection Wilczeck. C'est là à

mon avis, une peinture admirable de l'école française du xv^e^ siècle, de l'école de Touraine, mais plus haute en couleur, plus ferme même et plus dure que les peintures de notre Fouquet. Mais il était naturel qu'on veuille donner à ce maître de prédilection le meilleur de notre art.

Pourtant, c'est encore dans les miniatures que Fouquet l'emporte. On connaît les quarante feuillets du *Livre d'Heures d'Etienne Chevalier* à Chantilly, les onze miniatures des *Antiquités judaïques* dues à la main de Jehan Fouquet, ainsi que nous l'apprend une note du bibliothécaire du duc de Bourbon, Robertet, les miniatures des *Grandes chroniques de France* pour partie du moins, et diverses pièces isolées.

Le vrai Fouquet, pour nous, est là. Peut-être a-t-il décoré de grandes surfaces dans l'église Notre-Dame-la-Riche à Tours, à laquelle Francesco Florio fait allusion sans rien préciser : l'art de la fresque est plus près de l'art de la miniature qu'on le pense généralement; il suffit de penser à Fra Angelico ; il suffit de penser à Gentile da Fabriano, et même, pour l'école française du xv^e^ siècle, aux peintures murales du château de La Manta. Mais, dans un cadre de quelques centimètres, Fouquet a su mettre autant d'art que dans la plus grande fresque. L'aisance de la composition, le bonheur de l'invention et de la présentation, la vérité du caractère, la sûreté et la simplicité du dessin, la vivacité et la clarté du coloris, tout est réuni là. Et ces qualités, les plus précieuses qui soient à mon sens pour un peintre, ces qualités qu'on ne trouve qu'éparses chez les Italiens ou les Flamands, seront précisément les plus françaises que nous rencontrerons dans la suite : Jehan Fouquet est par excellence un maître français, et nous pouvons maintenant encore, surtout maintenant, le consulter. Cela sans doute a contribué à étendre de jour en jour sa gloire : dès le xv^e^ siècle il a réalisé le type de notre grand peintre et quand nous l'admirons nous nous reconnaissons inconsciemment en lui.

Cette idée m'était chère depuis longtemps et j'ai été heureux de la retrouver sous la plume clairvoyante de M. Georges Lafenestre :

Dès que les yeux, dans la tribune de Chantilly, s'arrêtent sur la suite des feuillets alignés où reluisent les initiales d'Etienne Chevalier, c'est d'abord, pour eux, un ravissement d'ensemble. Une clarté générale, une clarté délicieuse, la clarté toscane, qui est aussi la clarté française, illumine ces histoires minuscules. C'est le coloris doux et tendre des fresques florentines, de Masaccio et d'Angelico, d'Uccello et de Castagno, avec leurs délicatesses matinales et printanières d'harmonies argentines dans les visages blancs, les étoffes fraîches, l'atmosphère limpide, les architectures légères, les paysages aérés.... Ce qu'il y a d'étonnant, chez Fouquet, c'est qu'avec tant d'enseignements reçus d'un cœur évidemment si docile et si enthousiaste parmi les Toscans, il ne trahit nulle part, vis-à-vis d'eux, aucun servage

apparent.... Ce Tourangeau devient le plus français de nos peintres, et dans ce grand désordre politique et social du XVe siècle, c'est lui qui, d'avance, développe, spontanément et clairement, les qualités essentielles et durables de notre génie, avec une telle supériorité qu'on aura peine, après la crise éphémère du XVIe siècle, à les retrouver et à les dégager par lents efforts, de nos routines et de nos préjugés aussi nettement que lui.

C'est à la fois dans la composition, l'observation, l'expression, l'exécution, que Fouquet déploie son originalité, qu'il pressent et essaie toutes les ressources du génie national. Sans rien perdre des traditions franco-flamandes de l'âge précédent, qui avaient éveillé en lui l'amour naïf et profond de la nature et de la vie, il choisit dans les enseignements de l'Italie nouvelle avec un tact admirable, il choisit seulement tout ce qui peut éclairer et épurer cet amour. Cette double assimilation, en regardant tantôt le Nord, tantôt le Midi, qui deviendra de règle chez les peintres français, s'opère déjà chez lui avec une aisance et une liberté exemplaires.

On ne saurait trop méditer cette page. Jamais ou presque, en effet, nos qualités de race ne se trouvent plus réunis chez le même artiste. L'italianisme dégénère chez nous en un style déclamatoire et facile, celui des Lesueur et des Lebrun, et le sang normand de Poussin ne réussit pas à endiguer ce mouvement. Rigaud, Largillière amollissent les qualités flamandes, et il faut attendre Watteau pour retrouver, alliés à l'élégance de la composition, à la vérité des attitudes, le caractère des expressions et le charme du coloris. Mais chez Watteau même le paysage est secondaire : le paysage lumineux de Fouquet, nul ne le verra avec des yeux aussi clairvoyants et une sensibilité aussi naïve, selon M. Georges Lafenestre, avant l'arrivée de nos paysagistes contemporains, jusqu'à Corot, J. Dupré, Flers, Cabat, Th. Rousseau, Millet, Troyon. J'irai plus loin pour mon compte. Car est-il certain que ces artistes de valeur inégale ont une vision du coloris aussi fine que le miniaturiste du XVe siècle, et ne faut-il pas attendre encore, attendre même jusqu'à l'impressionnisme. Et l'universalité des qualités de Fouquet, qui donc les réunit? Ainsi le vieux peintre n'est pas seulement l'ancêtre d'un Claude Monet, par Corot, Watteau et les Flamands, il pourrait l'être aussi d'un maître caractériste comme Toulouse-Lautrec. Paradoxes? Ce qui surprend aujourd'hui sera sans doute la vérité de demain. Mais je ne veux pas empiéter sur le domaine de mon excellent confrère, M. Charles Morice, et je reviens à Jehan Fouquet, le plus significatif des maîtres français du XVe siècle, pour ne pas dire plus.

Memento. — Les numéros de juillet et août de *l'Art* contiennent la suite des travaux de M. Ambroise Milet sur les *Ivoiriers de Dieppe*, de M. Henry Jouin sur *Jean Goujon* et l'excellente étude de M. Paul Leroi sur P. Renouard. M. Jules Guiffrey, dans la *Revue de l'art ancien et moderne* (août), continue à donner le résultat de ses recherches sur les *Dumonstier*, les dessinateurs de portraits au crayon du XVIe siècle, et M. Henri Bouchot

y étudie l'œuvre des graveurs *Gilles et Antoine Demarteau ;* enfin M. C. E. Daniels, dans *l'Art flamand et hollandais*, publie un article fort documenté sur l'iconographie du célèbre anatomiste *André Vésale*.

TRISTAN LECLÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Princesse Rayon de Soleil, au Théâtre de la Monnaie.. — Un théâtre en plein air. — La campagne littéraire aux bains de mer : *Ambidextre*, au théâtre d'Ostende. — Une conférence de M. Émile Verhaeren. — Décentralisons ! — Un rapport de M. Hubert Krains. — M. Louis Delattre et les encouragements aux écrivains belges. — Encore l'exposition Jordaens. — Une nouvelle revue.

Le théâtre de la Monnaie a représenté avec le plus grand succès *Princesse Rayon de Soleil*, une nouvelle version lyrique de la légende de la Belle au Bois Dormant. Ce succès est dû particulièrement à la musique vraiment remarquable de M. Paul Gilson. Sur une donnée agréablement traitée, d'ailleurs, par le poète M. Pol De Mont et à laquelle on ne peut reprocher que le manque de péripéties, le compositeur a bâti une partition copieuse, étoffée, de grandiose envergure, pleine de vigueur et de charme, alternant des grâces et des subtilités infinies avec des pages d'une savoureuse consistance et d'une ampleur souverainement inspirée. M. Gilson, aujourd'hui dans toute la force de l'âge et aussi du talent, s'était déjà fait connaître par une très belle symphonie, *la Mer ;* une autre symphonie avec chant inspirée de l'épisode de Francesca da Rimini dans l'*Inferno*, et quelques autres compositions inégales, mais intéressantes. Mais celle-ci représente incontestablement sa maîtresse œuvre et c'est peut-être l'ouvrage le plus solide qu'un musicien d'ici ait écrit pour le théâtre. Non seulement il y *joue* admirablement de la symphonie, il s'y affirme harmoniste et orchestreur sans pareil en Belgique, mais il s'y révèle non moins excellent écrivain pour les voix, véritable homme de théâtre. Le chant et l'orchestre se fondent en de parfaits ensembles. Leurs rôles respectifs sont on ne peut mieux compris. L'opulente pâte instrumentale, loin de déborder les idées mélodiques et d'empiéter sur le dialogue et le récit, prête à ceux-ci plus de relief, d'expression et d'intensité. Le mérite de M. Gilson est d'autant plus grand que telles des situations fournies par son librettiste sont à peu près identiques à celles traitées par Wagner, notamment à la fin de *Siegfried :* le réveil de la Walkyrie. On sait cette sublime scène d'amour pleine de jubilation et de lyrisme pour ainsi dire édénique. Eh bien, M. Gilson est parvenu à faire à son tour quelque chose de très large, de très inspiré et de très beau de ces effusions de la radieuse Endormie et de son héroïque Eveilleur; quelque chose de très différent, de tout personnel, qui ne peut être comparé à l'épilogue wagnérien en question que pour une même fougue créatrice servie par une technique presque aussi déconcertante. La *Princesse Rayon de Soleil* a béné-

ficié d'une excellente interprétation ; d'abord de la part de l'orchestre conduit par M. Sylvain Dupuis ; puis, du côté des chanteurs, qui étaient Mmes Bressler-Gianoli et Alda ; MM. Altchevski, Artus et Dognies. Ajoutons que M. Duboscq aussi, a contribué au succès de cette œuvre, en brossant à son intention deux décors vraiment féeriques.

A la fin de l'été on organisa dans le parc d'une charmante localité des environs de Bruxelles, Genval-les-Eaux, une série de représentations en plein air. Au programme il y avait le *Polyphème* d'Albert Samain. Cet essai d'acclimatation de spectacles, déjà si populaires dans le midi de la France et ailleurs, rencontra la plus grande faveur et prit même les proportions d'un événement artistique. Mlle Antonia Guilleaume, l'âme de cette intelligente entreprise, se fit applaudir dans le rôle de Galathée et M. Carlo Liten dans celui de Polyphème. Le choix du spectacle suffisait pour recommander l'initiative de Mlle Guillaume et de ses partenaires à l'attention des lettrés et des artistes.

Cet été de 1905 aura d'ailleurs été marqué par une bien méritante activité littéraire ou artistique en dehors de Bruxelles. J'eus l'occasion déjà de vous vanter les conférences organisées au kursaal d'Ostende par M. Marquet. Ces conférences, consacrées aux « choses de Belgique », à l'occasion du 75e anniversaire de notre indépendance, réussirent au delà de toute atteinte et quelques-unes furent même des séances triomphales et sensationnelles, celle de M. Emile Verhaeren entre autres. Le grand poète parla avec chaleur des peintres et des poètes belges. A propos de ceux-ci, il revendiqua pour les lettres belges d'expression française un droit d'originelle originalité, une indépendance jalouse, une autonomie irréductible. « De même, dit-il, que les armées françaises, après avoir contribué à la libération de la Belgique, se retirèrent, nous livrant à notre jeune vie, de même la littérature française, après avoir galvanisé par son contact notre âme ensommeillée est partie de nous, laissant à leurs seules et personnelles forces les artistes de ce pays. »

A l'occasion des conférences du kursaal, M. Edmond Picard applaudit aussi, dans son journal *le Peuple*, aux efforts de décentralisation de nos écrivains : « Ce qui distingua ces conférences c'est qu'elles furent toutes réservées à des Belges parlant de sujets belges. Dans le domaine spécial de l'éloquence, nous avions la manie de croire que seuls les Français et spécialement les Parisiens sont doués pour ce genre. Or, il est temps, n'est-ce pas, de nous débarrasser des littérateurs qui arrivent lire chez nous des morceaux souvent déjà dix fois lus ailleurs, avec la préoccupation dominante, semble-t-il, moins de nous instruire sur l'objet ou le personnage dont ils parlent que de faire valoir les parleurs qu'ils sont. Il est temps de laisser la culture de cette niaise tradition aux cercles arriérés de province, voire

de la capitale. Il est temps que nos conférenciers ne soient plus traités en bouche-trous qu'on n'admet que s'ils consentent à venir pour rien ou presque rien, tandis qu'on gratifie abondamment des exotiques qui, le plus souvent, ne les valent pas. »

Un événement de cette saison littéraire d'Ostende fut la première d'*Ambidextre*, le drame d'Edmond Picard, dirigé contre le journalisme véreux et chanteur. L'œuvre, dont je vous parlai lors de son apparition en volume, fut jouée à la perfection et valut à l'auteur les suffrages d'une brillante assemblée. A l'issue de la représentation un banquet réunit les amis et les admirateurs du grand avocat-écrivain à qui l'on offrit un splendide album renfermant des autographes de tous les conférenciers qui prêtèrent cet été leur concours à l'œuvre entreprise par M. Marquet.

Décidément l'idée de la décentralisation et du nationalisme littéraires fait du chemin. Le remarquable rapport présenté par M. Hubert Krains au Congrès pour l'extension et la culture de la langue française, qui se tint à Liège du 10 au 13 septembre dernier, conclut dans le même sens :

En ce moment une grande œuvre de décentralisation s'opère dans la littérature française. Si la province ne l'emporte pas encore sur la ville, celle-ci commence à compter avec elle. Pendant ces dernières années, la tendance des écrivains belges à s'inspirer de leur milieu s'est accentuée. Je ne voudrais pas faire de chauvinisme. En art plus que partout ailleurs, il faut se méfier des règles absolues. La littérature régionale a ses écueils comme la littérature cosmopolite. Si l'une manque souvent de base, l'autre peut manquer d'élévation ou d'intensité. Il n'en est pas moins vrai que le sol natal est un inépuisable réservoir de forces artistiques et le moins fallacieux des inspirateurs. Lorsqu'une longue série de maîtres semblent avoir épuisé tous les sujets littéraires, tari autour d'eux toutes les sources de l'originalité, c'est en province, c'est chez soi qu'il faut revenir si l'on veut être autre chose qu'un écho ou qu'un parasite. Revenir au sol natal, c'est revenir à la nature et à la vie. C'est revoir le monde avec ses yeux d'enfant, c'est-à-dire avec des yeux dont aucune éducation n'a faussé la rétine. En prenant possession de son milieu, on prend possession de sa personnalité. Plus une littérature s'alimente à des régions diverses et plus elle a de chances de se renouveler et de prospérer.

La situation matérielle des écrivains en Belgique continue à faire l'objet de sérieuses études dans la presse, et notamment dans *le Petit Bleu*, l'excellent journal de M. Gérard Harry, qui s'est déjà acquis tant de titres à la reconnaissance de nos auteurs par la générosité et l'empressement avec lesquels il ouvre ses colonnes à la défense de leurs intérêts et à l'exposé de leurs griefs. On y a lu récemment de très crânes articles de M. Eugène Demolder, dans lesquels il justifia son refus et celui de beaucoup d'autres écrivains belges de collaborer, moyennant un salaire dérisoire, à la glorification d'un régime qui n'a

rien, absolument rien fait pour encourager et honorer les lettres nationales. Voici que M. Louis Delattre, un autre de nos excellents conteurs, publie dans le même *Petit Bleu* une série d'articles où, sous une forme courtoise, conciliante, sans plus récriminer, ne recourant qu'à la persuasion, après avoir attribué pour une grande part l'apathie et l'indifférence de la bourgeoisie et même du peuple belge tout entier en matière littéraire, à l'indigence et à l'inanité de l'enseignement dans nos athénées et dans nos écoles dites moyennes, il préconise la fondation de chaires de littérature au bénéfice, d'abord et surtout, des jeunes Belges qui font leurs études, et ensuite des meilleurs poètes et romanciers en ce pays qui seraient appelés à y enseigner non pas la cuistreuse et pédante « rhétorique », mais à y devenir en quelque sorte des éveilleurs de « sensibilité littéraire ».

Ces articles de M. Delattre font beaucoup de bruit dans nos milieux pédagogiques et aussi dans notre petit monde de lettres. En voici un excellent passage : « Il est donc un moyen de rendre au peuple belge cette partie du domaine intellectuel qui lui fait défaut : la sensibilité littéraire ; un moyen de le réconcilier à jamais avec cette littérature que de mauvais maîtres lui apprirent à détester. C'est de lui montrer cette littérature comme jamais on ne la lui fit voir sur les bancs de l'école ; tout simplement comme elle est. Qu'on réussisse à lui proposer la littérature non plus comme un creux verbiage, mais, ainsi que dit M. Lanson, dans le plus noble sens du mot, comme une vulgarisation vivante, humaine, cordiale, de la philosophie. Qu'on montre par exemple à notre peuple raisonnable entre tous, que c'est par la littérature que passent les grands courants d'idées qui déterminent les progrès de la société ; et que c'est la littérature qui entretient le plus agréablement dans les âmes écrasées sous les préoccupations matérielles de l'existence l'intérêt des hauts problèmes donnant à la vie son sens, sa joie et sa beauté ; qu'on y réussisse, et au cœur du Belge désormais, entre la religion évanouie et la science trop inaccessible, s'installera à jamais la passion de la littérature. Changeant donc radicalement de méthode et rejetant le mode désastreux de nos professeurs passés et actuels, à l'école de mémoire littéraire substituons l'école de sensibilité littéraire. Tout aussi complètement changeons le maître ; et au pédagogue, grammairien, aussi froid amant de l'art que savant lexicographe, adjoignons l'artiste ».

L'Exposition Jordaens à Anvers est toujours courue et l'affluence des étrangers y fut surtout très considérable durant la période des vacances qui vient de s'écouler. Je constate que, dans leurs articles et même leurs études, les critiques ont insisté presque exclusivement sur le Jordaens des gros mangeurs et braillards, ou des convives incongrus, sans faire ressortir les contrastes entre ces rudes maroufles ou gorgiases commères et ses faunes, ses jeunes bergers, ses jeunes

femmes d'une élégance et d'une beauté souvent idylliques. Que de beauté absolue, voire classique, quasi-florentine, parmi les figures de ce grand maître! Aujourd'hui nos peintres flamands semblent même avoir perdu le sens de cette beauté. Rencontrera-t-on par exemple, chez un artiste flamand contemporain, un profil aussi délicieux que celui de ce jeune pâtre de l'adoration des bergers (le nº 4 de l'Exposition)? Aujourd'hui la plupart des peintres exagèrent le caractère aux dépens de la véritable beauté, de l'harmonie des traits, de la noblesse et de la sérénité des lignes, de l'équilibre et de la grâce des formes. De préférence ils peindront la vieille plutôt que la jeune fille, le monstre et l'avorton plutôt que l'enfant et l'adolescent. Quand la critique a dit de Jordaens qu'il fut le coloriste flamboyant et débridé, le peintre des grasses et bruyantes animalités elle croit avoir tout dit. Mettons qu'à Anvers, il y avait peut-être abus de Fêtes des Rois et de Satyres et Paysans; mais dans ces tableaux mêmes que de grâces, pour ne parler que de certaines blondes au sourire lucide et indulgent présidant à ces bafrées ou de quelques pensives et douces têtes de petits paysans à la cantonade. Sous ce rapport le *Jordaens* (1) de M. Busschmann tranche sur la banalité ou le parti pris de tant d'essais ou compilations auxquels l'exposition actuelle servit de prétexte.

A propos du Jordaens des Uffizi de Florence, *Vénus et les Trois Grâces*, qui manquait à Anvers, tout comme, d'ailleurs, le délicieux *Pan gardeur de chèvres*, du Ryksmuseum d'Amsterdam, M. Busschmann fait entre autres cette remarque discrètement ironique :

Pas plus que dans ses autres œuvres le peintre n'a sacrifié à un idéal de perfection plus digne selon la conception néo-romaine. Son modèle a été encore la nature vivante, qu'il a rendue avec ses beautés et ses défauts, mais en fondant les uns et les autres en une œuvre de haute élégance et de distinction souveraine. Il paraîtra singulier que les miniaturistes italiens sur ivoire ne se lassent pas de copier ce tableau de Jordaens. Cependant ils auraient pu trouver amplement chez leurs maîtres nationaux de quoi alimenter leur industrie. Sans exagérer la portée de cette sorte d'hommage rendu par ces ingénieux et patients artistes au grand maître flamand, il nous paraît répondre victorieusement à l'idée toujours et encore prévalante d'après laquelle Jordaens ne serait, en somme, qu'un peintre grossier et vulgaire.

§

La Belgique artistique et littéraire. Une nouvelle revue? Oui, et qui se présente sous les meilleurs auspices. Elle réunira, pour la première fois depuis de longues années, les forces littéraires du pays disséminées et, partant, perdues.

(1) Librairie nationale d'art et d'histoire. G. Van Oest et Cie. Bruxelles.

Au sommaire des premiers numéros on trouvera Albert Giraud avec des *Souvenirs*, Valère Gille avec une comédie féerique en un acte : *Ce n'était qu'un rêve*, Georges Eekhoud avec sa conférence d'Ostende sur *l'Ame Belge*, etc., etc. MM. Demolder, Verhaeren, Gilkin, Severin ont promis leur collaboration régulière et immédiate. Mme Blanche Rousseau fera la critique des romans, M. Ruyters celle des poèmes ; M. Delattre s'occupera de sciences, M. Maubel de théâtre, M. Paul André de littérature, etc., etc. Dans son appel au public, la *Belgique artistique et littéraire* annonce qu'elle sera nationale sans mesquinerie et sans esprit sectaire : « Délaissant les querelles des petites écoles qui passagèrement bourdonnent, elle pratiquera l'éclectisme dans le sens le plus élevé et le plus tolérant. » On s'abonne chez Larcier, 26-28, rue des Minimes, à Bruxelles.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

Max Beerbohm : *L'Hypocrite Sanctifié*, traduit par X. Marcel Boulestin, Mercure de France, 3 fr. — R.-L. Stevenson : *Essays in the Art of Writing*, Chatto and Windus, 3 s. 6 d. — Matthew Arnold : *Selected Poems*, 2 vols., 6 d., Heinemann. — Edward Fitzgerald : *Rubaiyat of Omar Khayyam*, 6 d., Macmillan. — *The Diary of Samuel Pepys*, Macmillan, 3 s. 6 d. — Memento.

A l'époque anticipée par Wells où deux ou trois langues principales seront seules parlées par les humains, les traducteurs n'auront plus aucune raison d'exister, et il leur faudra trouver un autre emploi pour leurs facultés ; car tout le monde, à tous les étages sociaux, pourra se servir indifféremment des trois langues survivantes. De nos jours, le nombre est restreint de ceux qui sont « conversants » dans plusieurs langues — je ne parle pas, naturellement, des gens qui n'ont qu'un vague « smattering » de l'une quelconque des langues étrangères et qui se servent de cette superficielle connaissance pour épater leurs contemporains — et ceux-là ont la chance, la bonne fortune de lire aisément les romans d'Anatole France et ceux de Meredith, les poèmes d'Henri de Régnier et ceux d'Arthur Symons, de Francis Vielé-Griffin et de Yeats, les fantaisies d'Alfred Jarry et celles de Max Beerbohm.

Les traducteurs, en général, ne songent à traduire que les ouvrages susceptibles de rencontrer un accueil favorable auprès du public étranger et leur choix se porte sur les romans à gros succès, les livres tapageurs, sur toutes les œuvres qui, par un trait quelconque, peuvent attirer l'attention du public. De cette façon, il arrive que des chefs-d'œuvre parfois sont traduits, mais dans tout le fatras des traductions commises, ils sont malaisément distinguables, et, comme les critiques écoutés du public sont assez ignorants des littératures contemporaines étrangères, beaucoup d'œuvres excellentes passent

inaperçues. Quand il s'agit de Stevenson ou de Meredith, un coup d'œil dans une encyclopédie suffit à renseigner et permet un étalage d'érudition à bon marché, mais la plupart des auteurs vivants ne figurent pas encore dans les dictionnaires biographiques et il est peu facile ou trop long de se documenter sur eux, aussi les traductions de leurs œuvres sont-elles rarement signalées.

Ceux de nos éminents critiques qui ont feuilleté, dans son joli format, la traduction que X. Marcel Boulestin a faite de **l'Hypocrite Sanctifié**, de Max Beerbohm, durent éprouver quelque surprise et n'attacher à ce conte aux dimensions modestes qu'une importance minime. Ce en quoi ils eurent tort. C'est il y a sept ou huit ans que je lus ce conte : je le trouvai sur la table d'un ami anglais chez qui je passais quelques jours à la campagne, et j'eus à cette lecture une heure d'infini plaisir. Aussi, voyant, il y a quelque temps, annoncée dans un catalogue la traduction de M. Boulestin, je me la procurai pour la faire lire à des amis et, séduit à nouveau, je relus en français *The Happy Hypocrite*. J'y pris le même plaisir, car la traduction est singulièrement heureuse : M. Boulestin s'est brillamment tiré de la tâche peu commode qu'il s'imposait. Dans une note préliminaire, il déclare avoir voulu :

Donner un équivalent du style personnel de Max Beerbohm ; tentative neuve, et, vu la brièveté de l'œuvre, non fastidieuse. Aussi bien, une langue si précieuse mérite plus qu'une simple adaptation. Du *Happy Hypocrite*, l'atmosphère, les tournures, la grâce un peu maniérées devaient rester littéralement et typiquement anglaises. Tout essai de francisation, forcément incomplet et infructueux, eût gâté ce conte.

M. Boulestin a fort bien réussi son essai de « francisation » et il a poussé très loin le scrupule traductorial, si j'ose dire, car, prévient-il, « il va sans dire que les mots en français dans le texte de Max Beerbohm ont été translatés en anglais dans notre version. La logique l'exigeait ». Et il faut être complaisant, très prévenant même, pour la logique, surtout quand on adopte celle de Max Beerbohm.

Ce n'est pas seulement pour la logique que M. Boulestin a des prévenances ; il en prodigue aussi à son lecteur dans l'essai préalable intitulé : « De Max Beerbohm Esq. » Il faudrait le citer en entier.

Max Beerbohm n'est pas seulement le frère de M. Beerbohm Tree... On croit qu'il naquit vers l'an 1872... Sa vision déforme parfois les faits, comme ses caricatures les hommes, mais toujours selon une exagération logique de leurs propres caractères ; et un rare souci de la couleur locale préside à ses récréatives re-créations qui, toutes, s'avèrent de nuances justes et sans inharmonies. Qu'importe s'il néglige — exprès — un fait essentiel puisque, exact dans l'inexactitude, précis dans l'imprécision, il entoure de soins minutieux le plus petit détail, exquisement. Qu'il invente des docu-

ments historiques ou cite des mémoires authentiquement apocryphes, ils discourt de façon sérieuse ; mais considérez, je vous prie, la raillerie de ses sévères dissertations, la profondeur de ses légers paradoxes. Il ne faut pas s'y tromper, non plus que croire réelle une fréquente fausse naïveté et son humilité orgueilleuse, heurtées de contradictions. Styliste, son anglais est précieux ; caricaturiste, Max reste littérateur. Et ses peu nombreuses et minces plaquettes valent de lourds ouvrages.

Tout cela est fort juste et les lecteurs des critiques dramatiques de Max dans la *Saturday Review* ne s'y tromperont pas. Et le portrait de l'homme est tout aussi ressemblant :

Il porte une canne un peu haute, à poignée d'ivoire, et des manchettes étroites qui font valoir la main, ornée d'un scarabée bleu pâle et rare. Il émet avec satisfaction des opinions raffinées, inattendues, et se promène au milieu de la vie avec une lenteur sage et souriante ; sa courtoisie, extrême, s'acidule de moquerie et on lui passerait volontiers un peu d'impertinence. Il ne montre point son âme à tous, mais offre à chacun une oreille poliment indifférente. Il ne fait pas des mots cruels, professionnellement, mais certains de ses jugements indulgents sont terribles et définitifs. Et il vous faut le reconnaître, quoique toute forme d'Art l'intéresse, la musique sérieuse l'indiffère, mais si, en juin ou juillet, il s'égare à Covent Garden, c'est pour y dépenser une heure entre dîner et souper, en fumant une cigarette dans des vestibules idéalement frais. Il aime tout du jadis : les clubs historiques, les crinolines disparues, les dandies de Saint James's, Pall Mall meublé de souvenirs, certaines boutiques démodées de Bond Street, les petits meubles de papier plié que faisaient, sous le Régent, les héroïnes de comédie en attendant leur bien aimé... Une terrible réputation de rosserie et d'esprit auréole cet écrivain, telle que, même s'il émet quelque très simple opinion, beaucoup de gens la tiennent pour une narquoiserie acerbe, ou une pensée forcément profonde... Mais Max continue de suivre sa route et ses pensers, indifférent aux blâmes et aux éloges, dans la self conscience de sa force et de sa délicatesse.

Ce portrait fort exact me remémore ma première rencontre avec Max Beerbohm, il y a plusieurs années, dans le hall historique du Reform Club... Et, pour en revenir à *l'Hypocrite sanctifié*, que chacun de nous lise le conte pour savoir si nous sommes capables d'une pareille sanctification.

§

Max Beerbohm est du petit nombre qui, aux dons naturels de l'écrivain, joint une connaissance très nette de la technique du style. Nul doute que ce bon *essayist*, cet essayiste né, s'il lui prenait fantaisie de disserter sur l'art d'écrire, ne composât un manuel des plus précieux. C'est devenu un lieu commun que la grande majorité des écrivains anglais ont une singulière indifférence pour leur art. Le souci de bien écrire ne les tourmente guère, et il serait facile de donner des exemples. Stevenson fut de ceux qui se préoccupent d'avoir

un style, et ses **Essays in the Art of Writing** qu'on vient de réunir en volume prouvent qu'il attachait une importance extrême à la technique littéraire. Je me rappelle que je trouvai au British Museum, dans la collection de la *Contemporary Review*, année 1885, un article de Stevenson intitulé : *On some technical Elements of Style in Literature* (reproduit dans le présent volume) et que je fus frappé de la netteté et de la précision avec laquelle l'auteur traitait son sujet. Je me rapelle aussi que, quelque temps après, je mentionnai à Marcel Schwob cet essai qui n'avait pas encore été réimprimé. Mon savant ami le connaissait et il me déclara que cet essai, et quelques autres du même genre, l'avaient attiré vers Stevenson tout autant que le travail de ce dernier sur Villon. Ce recueil s'ajoute aux ouvrages sur le style publiés en ces dernières années, et il sera profitable à ceux qui le méditeront, non moins que l'excellent traité de M. Arnold Bennett : *How to become an author*.

§

Matthew Arnold n'est pas seulement l'auteur de *Literature and Dogma* et le fils de Thomas Arnold, comme beaucoup ont encore à l'apprendre ; il est aussi fort admiré pour quelques recueils de poèmes dont le premier parut en 1849. Sans doute, les œuvres poétiques de Matthew Arnold n'eurent pas la vogue de celles de Tennyson, de Browning, ou de Swinburne, car Arnold n'est pas le poète de la jeunesse. Il est de ceux qui ne « connaissent aucun repos parce que la blessure du monde est si douloureuse dans leur poitrine », et qui se refusent à l'enthousiasme parce qu'ils n'y trouvent ni consolation, ni satisfaction matérielle et spirituelle. Méconnu pendant la seconde moitié du dernier siècle, Matthew Arnold est aujourd'hui classé parmi les grands poètes de l'ère victorienne. On le lit davantage et on l'admire après les déceptions qui succèdent à l'enthousiasme, quand l'ambition « sinks to a close, and leaves us with so little done of all we so gaily set out to do ». Aussi les deux petits volumes de **Selected Poems of Matthew Arnold**, qui viennent de paraître dans la collection des *Favourite Classics* de l'éditeur Heinemann, viennent à leur heure et seront vraiment des « favoris ». Le choix fut fait par M. Arthur Waugh, qui a écrit pour cette édition une excellente préface.

§

On sait quelle vogue eut en Angleterre la traduction en vers qu'Edward Fitzgerald fit du **Rubaiyat** d'Omar Khayyam. Il y en eut un nombre extraordinaire d'éditions, dont Fitzgerald modifia à quatre reprises le texte. Les éditeurs Macmillan publient maintenant, en un seul volume, les quatre textes avec les préfaces et les notes originales. En outre, ils les réimpriment séparément en une édition in-16 à six

pence. En France, Omar Khayyam n'a pas pu devenir populaire malgré d'excellents efforts ; il semble pourtant qu'on commence à s'y intéresser. Récemment, M. Charles Grolleau donnait des quatrains une excellente version en prose, faite d'après Fitzgerald et le manuscrit persan de la Bodléienne, et le dernier numéro de *Vers et Prose* que publie M. Paul Fort, contient une fort consciencieuse traduction en prose aussi du texte de Fitzgerald. Mais le traducteur, M. Charles Sibleigh, n'indique pas laquelle des quatre versions il a choisie.

§

La première édition du **Diary of Samuel Pepys** date de 1825. Le titre seul de cette édition pourrait éviter aux novices de prendre Pepys pour un amiral, de lui accoler le prénom insolite de « Secretary », et d'assurer que son manuscrit fut déchiffré par un collégien ; voici ce titre : *Memoirs of Samuel Pepys, Esq., F. R. S., Secretary to the Admiralty in the reigns of Charles II. and James II. comprising his Diary from 1659 to 1669, deciphered by the Rev. John Smith, A. B., of St John's College, Cambridge, from the original shortand MS. in the Pepysian Library, and a selection from his Private Correspondence. Edited by Richard, Lord Braybrooke. In two volumes. London. Henry Colburn... 1825* (Quarto). Par les soins de M. G. Gregory Smith, nous avons une édition nouvelle, complète en un volume, de ce fameux journal : le texte suit celui de la quatrième édition de Lord Braybrooke, 1854, et de la cinquième réimpression, faite la même année. En outre, l'orthographe a été modernisée et il a été tenu compte des corrections faites par M. Mynors Bright dans son texte révisé de 1875-79. L'introduction de M. G. G. Smith est parfaite et ses notes abondantes sont impeccables. Un copieux index facilite les recherches dans ces huit cents pages de texte compact.

Memento. — La *Collection of British Authors* (Tauchnitz Edition) vient d'ajouter aux 3,800 volumes de son catalogue le dernier roman de W.-D. Howells : *Miss Bellard's Inspiration*, comédie amoureuse, brillante et spirituelle ; *The Ferrymann*, par Helen Mathers (Mrs Henry Reeves), comparaison et critique des nations anglaise et américaine : *The Image in the Sand*, par E. F. Benson, nouvelle fantaisie du jeune et fécond romancier ; *Love's Cross Currents*, par A.-C. Swinburne, roman par lettres; *The Sunset of old Tales*, nouveau recueil de contes celtiques superbement narrés par l'énigmatique Fiona Macleod. Nous reviendrons sur ces deux derniers ouvrages.

Les trois derniers fascicules du *Bibelot* renferment : *Lecture on the English Renaissance, Rose Leaf and Apple Leaf*; *L'Envoi*, par Oscar Wilde, *Poems, in Prose and Verse*, par Ernest Dowson, *Letter to a Gentleman Respecting Pooley's Case*, par Henry Thomas Buckle.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

Ruben Dario : *Tierras solares. — Cantos de vida y esperanza;* Madrid, 1905.

Belles pages pleines de couleur sur la patrie de Don Quichotte.

Le poète m'a séduit par la magie de son verbe et la sûreté de sa vision. L'œuvre est belle : elle répand une délicate senteur du vieux temps. C'est encore une œuvre personnelle par l'originalité des impressions et aussi par cette ambiance pénétrante, familière à toute la production littéraire de Dario. Car c'est là un des traits qui frappent le plus en lui : à l'inverse de la plupart des auteurs enclins à enseigner comme si le lecteur fût un simple écolier, lui, nous donne sur toutes choses sa propre opinion. Systématiquement il rejette loin de lui, avec un ample geste de dédain, tout ce qui a été dit sur le thème, de son choix, il chasse volontairement de sa mémoire tous les clichés historiques admis comme lettre d'évangile, mais en revanche il met beaucoup de sentiment, de chaleur et aussi d'attendrissement mélancolique dans sa manière. Les faits et les lieux acquièrent de cette sorte un intérêt subjectif, romantique parfois, s'ils ne deviennent de véritables motifs à poèmes, comme il advient, par exemple, dans les pages consacrées à Grenade et à Malaga. C'est alors que Ruben Dario se profile dans une attitude de rêveur et qu'il imprime à son langage un merveilleux éclat. Il y a en vérité des pages entières d'une beauté qui ne saurait être surpassée en notre langue.

C'est surtout dans la richesse opulente de sa prose, maniée en maître par Dario, que réside le mérite secret de son livre ; et à cette prose, disons-le, il sait donner un coloris particulier, affiné, d'un ton intermédiaire entre le blanc et le rouge, note caractéristique de sa modération esthétique, ennemie de toute violence qu'elle qu'en soit la formule. Au demeurant on ne saurait nier que la forme de son talent ne soit en voie d'acquisition d'une solidité plus grande. Aussi bien qu'en tout temps il ait été considéré comme un modèle en l'art de bien dire — il est des gens de mauvais goût qui affirment le contraire — il est possible encore d'apprécier à travers le développement progressif de sa pensée jusqu'à quel point il s'est préoccupé de pousser la sûreté de la forme. Le critique le plus perspicace ne saurait signaler le choix d'un seul vocable qui ne soit du goût le plus sûr, ni blâmer une image, ni mettre en doute l'élégance vraie d'une tournure.

Le thème du livre, le plus souvent suggestif et poétique, favorise l'artiste. Pour s'inspirer il s'est interné dans le fin fond de l'Espagne, et, dédaignant le présent, il a pensé aux sources encore vives du passé; il a évoqué le prestige des ruines et s'est abandonné à sa méditation à la vue des merveilles de l'architecture mauresque, dans les patios pleins d'ombres, de fraîcheur et du murmure des fontaines. Là, faisant fi de l'inquiétude moderne, comme s'il eût été au sein

d'un auguste sanctuaire, loin des amertumes de l'existence et de la sourde envie des faux amis, son âme se sent libre. Gravement, avec respect, comme s'il disait une prière, il a entonné un hymne. Répondant à son appel la voix secrète s'est fait entendre et le chant a jailli de ses lèvres plein de douceur et de mélancolie.

Il est vrai que sa colère, en ces occasions, obéit le plus souvent à un sentiment juste en toute rigueur. Mais la dureté de son jugement se manifeste avec une même sévérité, qu'il s'adresse aux travers du snobisme contemporain, ou qu'il vise la vanité prétentieuse, l'égoïsme ou, tout simplement, la bêtise des êtres auxquels journellement nous tendons la main.

Le caractère éminemment littéraire de toute sa production intellectuelle avait masqué jusqu'ici ce singulier aspect de Dario. Il avait vécu jusqu'alors dans l'enchantement et l'ivresse de ses rêves, cultivant avec une passion de jardinier les roses de son intime domaine. Ou bien encore, tel un alchimiste, maître en tous les secrets de la minéralogie, lui voyait-on souvent dans les doigts briller de rares pierres précieuses. *Musas profanas*, *Los raros* et tant d'autres morceaux inestimables furent les fruits de cette féconde période de consécration. L'Amérique tout entière était sous le charme de ce rossignol tropical.

Cantos de Vida y Esperanza ne sont pas, comme *Prosas profanas*, une œuvre de jeunesse. C'est tout au contraire la production d'un talent qui arrive à la maturité, si déjà il ne l'a dépassée. L'esprit du poète apparaît sous un voile de mélancolie; son ciel est gris comme celui d'un paysage d'automne à l'heure où le crépuscule descend. L'automne n'est-il pas la plus belle saison de l'année? Ne sont-ce pas les cieux opaques, les arbres mourants, et la chute des feuilles; les brumes épaisses et les lentes pluies qui tombent par intervalles, ce qui nous rend plus pensifs et plus tendres? Cela ne fait pas doute. Bienvenue soit la maturité qui apporte des fruits d'une saveur si exquise! Se reflétant dans ses vers, comme dans le cristal d'une fontaine solitaire, défendue au commun des mortels, tel est en définitive l'esprit de Dario. Et c'est ainsi qu'écrivant avec son propre sang, conduit par son instinct et entraîné par tempérament là où l'appelle la voix de la vie et de la mort, Dario nous a ouvert son cœur et s'est répandu en confessions d'une prodigieuse sincérité. Jamais nous n'avions entendu sortir de ses lèvres des paroles d'une si profonde intimité. Jusqu'ici l'artisan avait joué un rôle prépondérant sur celui du poète : *Prosas profanas*, *Azul*, révèlent une volonté supérieure, dirigeante, devant laquelle cèdent les sursauts inconscients de la chair, les états accidentels de l'être physique, les rébellions inattendues de l'âme. Aujourd'hui par contre le poète a ouvert son oreille aux voix intérieures; il a cessé d'imposer silence au tumulte de ses

passions; il ne s'efforce plus, comme en d'autres fois, de dominer les impulsions de son instinct d'artiste. C'est avec son âme qu'il parle; et parce qu'elle nous dit sa douleur, sa crainte, son repentir, c'est sans aucun doute pour cela qu'il a su trouver le chemin de l'émotion. Et tandis que sa pensée s'élevait plus haut, que sa voix se faisait plus puissante, son langage plus imagé, plus expressif, plus noble, son chant devenait en même temps plus vivant, optimiste et réconfortant. Il semble qu'il mette tout son effort à prêcher aux pusillanimes le retour à la Foi et à la sainte Espérance.

Les compositions que nous pourrions appeler de grande haleine n'abondent pas. Dario n'est pas de ces poètes qui recherchent l'effet. Par là il s'éloigne de notre Andrade. Sa muse pourtant, que chacun sait agile et flexible, ne dédaigne pas, à l'heure où le danger menace l'objet de ses prédilections, ou bien quand l'ange du mal et de la guerre étend son aile sur l'Univers, d'emboucher la trompette d'alarme et d'avertir les peuples du péril qui les menace. Il est surprenant en vérité de voir ce poète des marquises poudrées et les abbés galants dont les rimes empruntent parfois les teintes voluptueuses d'un Watteau, prendre avec dextérité l'attitude de Tyrtée. Mais en ces occasions même, il trouve sa voie par un procédé tout à lui, mêlant avec une habileté sans pareille les sonorités du bronze aux notes douces des flûtes de Pan ou à celles de la lyre, et, dominant le tout, il laisse une place aux accents d'un poète amoureux, aimable et compliqué. Dans ce mode il a composé divers chants, *Salutation optimista* entre autres, dans lequel, adaptant à l'espagnol, avec un véritable talent d'assimilation, l'hexamètre grec en usage chez les poètes latins, il évoque le passé de l'antique Ibérie et de sa race conquérante dont il présage la résurrection et la gloire définitive. Ne tiendrait-on pas compte du mérite propre de la composition, de l'amplitude des rimes, de l'excellence des images et des autres qualités qui font l'ornement de cette poésie, que, par son originalité métrique, appelée à faire école, elle serait encore l'une des meilleures de notre langue.

Marcha triunfal est une pièce d'un caractère analogue dont je voudrais pouvoir reproduire quelques extraits, afin de faire juger le lecteur de leur beauté communicative. Je ne trouve rien qui puisse lui être comparé dans le domaine de la poésie, tout au moins dans celui de la poésie espagnole et hispano-américaine. Pour établir un parallèle, ne fût-il qu'approximatif, il faut en appeler à la musique. Elle seule est capable de produire de telles sonorités apolliniennes : les strophes dont il s'agit, d'un coloris inexprimable, offrent toute la séduction d'une instrumentation puissante, riche d'arabesques et de méandres, avec des chutes d'accords qui retentissent sous les architraves d'un palais magistralement conçu. Ce n'est donc pas sans re-

tif que ces pages évoquent dans mon esprit le charme de la marche fameuse du *Tannhœuser* de Wagner.

Certains esprits chagrins pourront peut-être reprocher la crudité de quelques vers et censurer quelques épithètes avec lesquelles l'artiste entend souligner des impressions d'une intensité vécue. Ils tomberaient, à mon avis, dans l'erreur. Le charme réside tout entier dans la liberté du langage, dans l'élasticité du style, et dans le rejet implacable de la vulgarité, de la phrase faite et de tout ce qui n'a pas été au préalable épuré dans le creuset de l'esprit et du bon goût.

Il est encore dans ce livre d'autres joyaux inappréciables. Faute d'espace nous devons nous priver du plaisir d'en exhiber quelques-uns en plein soleil, d'en découvrir toute la matière brillante, tel l'artisan qui voudrait révéler aux yeux de l'acheteur l'impeccable facture d'un bijou. Il est entre autres de beaux sonnets de construction mallarméenne que le lecteur trouvera dans la troisième partie du livre. Je louerai sans restriction la nouveauté du rythme, marque indiscutable des progrès prosodiques du poète. Dans *Nocturnos*, que je juge dignes des meilleurs éloges, Dario émet des sanglots du plus pur Verlaine.

On ne saurait trop admirer la simplicité du procédé au moyen duquel Dario pénètre dans les recoins les plus cachés de notre sensibilité émotive. Le sortilège réside dans la spontanéité du procédé. Toute recherche est bannie de son vocabulaire. Les seuls termes dont il fasse usage appartiennent à la langue courante. Mais avec des mots simples il sait faire parler une âme plaintive, qui raconte sa douleur, son repentir, les défaites de la chair avec un naturel surprenant. Je n'ignore pas qu'il est de certains et graves auteurs qui qualifieraient de trivial ce genre de poésie. Qu'importe ! Ils ne savent pas l'âpre douceur de sentir. C'est que pour la goûter il faut avoir une sensibilité qu'ils n'ont pas. Je dis plus : il faut être quelque peu poète.

Une œuvre de Dario, vers ou prose, est et sera toujours un précieux régal, car, sans contredit, elle est celle de l'un des plus nobles représentants de la culture latine et du plus personnel, du plus innovateur et du plus subtil entre tous les écrivains de langue espagnole, en un seul mot d'un archétype d'artiste.

EUGENIO DIAZ ROMERO.

VARIÉTÉS

Exposition d'Art ancien bruxellois. — La Belgique, qui célèbre cette année le soixante-quinzième anniversaire de la fondation de son indépendance, regorge de fêtes, de cérémonies, de cortèges, de tournois, de congrès et d'expositions. Le succès de l'Exposition universelle de Liège n'a pas nui à l'exposition Jordaens, à Anvers, non plus que, à Bruxelles, à l'exposition de l'Art rétrospectif où, à côté des œuvres les plus marquantes des peintres traditionnels

et *davidiens*, comme Navez, on a pu étudier Wappers, Leys, de Braekeleer, les Stevens, Agneesens, Dubois, Boulanger, Artan, Charles de Groux, Félicien Rops, tant d'autres encore, et admirer, dans son ensemble enfin constitué, le monument que Constantin Meunier a édifié à la gloire du Travail humain.

La plus discrète de ces expositions momentanées s'ouvrait, le 19 juillet, au Parc de Bruxelles, dans les salons du Cercle artistique et littéraire. Il s'y trouvait réunis, sous l'inspiration d'hommes d'un goût éprouvé et d'une érudition consciencieuse, entre autres MM. Paul Hymans, président du Cercle, Verlant, directeur des Beaux-Arts, Jean De Mot, Joseph Destrée, Ch. Léon Cardon, des objets d'art exécutés à Bruxelles avant le XIX^e^ siècle : tapisseries ; bois sculptés, dinanderie, faïences, choisis avec un scrupule rare et une sagacité remarquable. Si, en somme, peu nombreuses étaient relativement les pièces montées, du moins ne connaissait-on guère, comme en la plupart des exhibitions analogues, la crainte de l'imposture et du faux. Les organisateurs avaient tenu à honneur de ne rassembler que de l'authentique ; lorsqu'une certitude n'était pas absolue, le catalogue ingénument le mentionnait, avec les arguments pour et contre : l'amateur pouvait conclure, il était averti. Aucun amour-propre de parti pris, aucune arrogance d'érudition, une simplicité, presque de la bonhomie, une loyauté scrupuleuse. Rares les expositions où l'on se sente, comme en celle-ci, tout à son aise.

Les tapisseries provenaient, la plupart, de la Manufacture des Gobelins, de l'Hôtel de Ville et du Musée du Cinquantenaire, à Bruxelles, des églises de Bruges et d'Aix-en-Provence, du Musée du Louvre et de Cluny, et de quelques collections particulières. On n'y rencontrait point les chefs-d'œuvre des Pannemaeker, les plus merveilleuses de toutes les tapisseries, que conserve le Palais Royal de Madrid et qu'on put admirer à l'Exposition Universelle de 1900, non plus que les *Actes des Apôtres* que tissa, pour le pape Léon X, d'après les cartons de Raphaël, l'atelier bruxellois de Pierre Van Aelst, et desquels datent la transformation et, dans un certain sens, la décadence de l'art du tapissier. Par contre certaines pièces moins réputées peut-être, telle ingénue *Annonciation* de laine, de soie et d'or, cette *Adoration des Mages*, disposée comme en un retable, attestent la beauté de la fabrication locale avant que les artisans d'Arras, dispersés par la destruction de leur ville sous Louis XI, fussent venus la vivifier et l'enrichir. Au surplus, des ateliers existaient déjà dans la plupart des cités flamandes, et, à Bruxelles, dès 1448, la corporation des tapissiers, séparée de la corporation des tisserands, était florissante au point d'acquérir une maison sur la Grande Place et de se réserver un autel privilégié dans l'église Sainte-Gudule.

Les époques suivantes sont représentées surtout par le prodigieux

Triomphe du Christ (à M. Pierpont-Morgan), par l'*Adoration des Bergers*, du South-Kensington, l'antependium du *Martyre de saint Laurent* (au duc d'Arenberg), la *Légende de N. D. du Sablon* (Musée du Cinquantenaire), *la Halte de Chasse* (des *Chasses de Maximilien*, au Louvre), et la tenture de la Cathédrale d'Aix. Mais bientôt, le tapissier rêve de se faire l'émule du peintre; la mêlée des fils de couleurs se débrouille, la trame s'éclaircit, la perspective impose des règles et des rapports; le charme propre à cet art spécial s'atténue et disparaît, comme à la même époque meurt en partie pour les mêmes causes l'art ancien, admirable et profond, du vitrail, et, malgré la perfection du travail, les pièces du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècles restent froides et indifférentes.

La sculpture, en Brabant, au début du XVI^e^ siècle, s'avère merveilleusement délicate et expressive. Le bois est, avec une précision singulière de détails, fouillé, creusé, découpé, arrondi et décoré. Les imagiers naïfs y représentent avec une libre bonhomie les scènes évangéliques pour en orner les autels ou même ils façonnent à leur gré des statuettes charmantes qu'ils dédient à de saints personnages vénérés. Entre toutes les pièces se distinguent pour le fini du travail et la magie de la composition mouvementée et significative les retables de Lombeek Notre-Dame et de l'église de Saintes, près de Hal. La dinanderie, comme toujours, abonde en merveilles. La beauté de la matière, les souplesses de la ciselure, l'étrangeté de forme des objets familiers ou à l'usage du culte arrêtent et captivent. Entre tous est justement célèbre le chandelier pascal de l'église de Léau; mais le lutrin, de Tirlemont, les colliers ciselés des gildes d'arbalétriers, et, plus tard, au dix-septième siècle, les plats en argent repoussé, la pelle de cérémonie exécutée en vue de l'enlèvement de la première pelletée du Canal de Bruxelles à la Sambre (1699) maintiennent jusqu'aux derniers temps l'excellence du travail bruxellois. Quant aux faïences, relativement récentes, leurs décors polychromes paraissent tributaires le plus souvent des fabrications étrangères; elles sont jolies parfois, mais d'une originalité peu marquée.

Peut-être eût-on pu réserver en cette exposition, pour être complète, une certaine place à l'art de la dentelle. Quoi qu'il en soit, la visite en est exquise, et l'on en sort délicieusement charmé.

ANDRÉ FONTAINAS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Ethnographie

J.-A. Dulaure : *Des Divinités génératrices chez les anciens et les modernes;* avec un chapitre complémentaire par A. van Gennep, « Mercure de France » 3 50

Histoire

G. Bengesco : *Carmen Sylvæ ;* Juven 3 50

Castries (H. de) : *Les Sources inédites de l'histoire du Maroc;* de 1530 à

1845, Leroux, t. I, 2e partie 12 50
E. Chavannes : *Les Mémoires historiques de Se-ma Ts'ien ;* trad. du chinois, Leroux 20 »
P. Fromageot : *Le Théâtre de Versailles et la Montansier ;* Aubert » »
Lucien Graux et Henri Daragon : *S. M. Mozzafer ed Dine Schah en France ;* 1900-1902-1905, Daragon 4 »
Gabriel Stenger : *La Société française pendant le Consulat ;* 4e série : *Les Écrivains et les Comédiens ;* Perrin 5 »

Littérature

Henri Liebrecht : *Albert Samain ;* Le Thyrse » »

Pédagogie

Louise Massé : *Les Sports à l'Ecole ;* Sansot » »

Publications d'art

Guérinet : *Le Château historique de Dampierre ; intérieurs, mobilier, sculptures,* deux cents phototypies, Guérinet 45 »

Questions religieuses

R.-P. Cornely : *Manuel d'introduction historique et critique à toutes les saintes écritures ;* trad. du latin, Lethielleux 8 »
Dom H. Leclercq : *L'Espagne chrétienne ;* Victor Lecoffre 3 50
A.-L. M. Nicolas : *Seyyed Ali Mohammed dit le Bâb ;* Dujarric 5 »

Roman

Marcel Batilliat : *La Joie ;* « Mercure de France » 3 50
Jeanne France : *L'Eternelle promise ;* « France Semeuse » » »
Rudyard Kipling : *L'Histoire des Gadsby ;* traduction de Louis Fabulet et Arthur Austin Jackson, « Mercure de France » 3 50
Rachilde : *Le Meneur de Louves ;* « Mercure de France » 3 50
Georges Servières : *L'abraccio ;* Fontemoing 3 50
Oscar Wilde : *Le Crime de lord Arthur Saville ;* trad. de l'anglais, Stock 3 50

Sociologie

Anadoli : *L'Empire du travail. La Vie aux Etats-Unis ;* Plon 3 50
Paul et Victor Margueritte : *Quelques idées ;* Plon 3 50
Léon Tolstoï : *Le grand Crime ;* précédé d'une lettre au tsar, trad. par E. Halperine-Kaminsky, Fasquelle 3 50

Théâtre

Jeanne France : *Envieux et Enviés ;* « France Semeuse » 1 »
F.-T. Marinetti : *Le Roi Bombance ;* tragédie satirique en 4 actes, en prose ; « Mercure de France » 3 50
Jean Thorel : *La Race ;* comédie en 4 actes, Molière 2 »

Voyages

Lieutenant Paulhiac : *Promenades lointaines ;* préface par H. Le Roux, Plon » »

Divers

Pierre Dufay : *Le Pantalon féminin ;* préf. d'Armand Sylvestre, Carrington 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Un conflit à propos de *De Profundis*. — Le Monument de Verlaine. — *Redde Caesari...* (*suite*). — La Mort d'Abdul Halim Memdouh. — Le Médaillon de Pierre de Querlon. — Les vicissitudes des magazines. — Publications du *Mercure de France*. — Pour M. Ernest Gaubert.

Un conflit à propos de « De Profundis ». — Le nom d'Oscar

Wilde va retentir à nouveau dans les prétoires. En effet, un procès inattendu va s'engager dont l'issue sera curieuse.

On sait qu'au moment de ses démêlés judiciaires en 1895, Oscar Wilde fut déclaré *bankrupt*, c'est-à-dire mis en faillite. Depuis lors, c'est l'*Official Receiver in Bankruptcy* qui a charge de percevoir tous les droits d'auteur provenant de la publication des livres et des représentations des pièces d'Oscar Wilde. Cependant *De Profundis* paraissait devoir lui échapper. L'auteur avait, de son vivant, remis à son ami, M. Robert Ross, le manuscrit de son œuvre, et d'après les lois anglaises, seul le possesseur du manuscrit touche les droits provenant d'un ouvrage dont l'auteur est mort. Mais le receveur officiel conteste cette thèse et prétend que l'ouvrage appartient de droit aux héritiers Wilde et que toutes les sommes produites par sa vente doivent être versées à la caisse de la *Bankruptcy Court* qui est chargée de rembourser les créanciers *anglais* de l'écrivain. En conséquence, il a fait faire défense à MM. Methuen, les éditeurs du volume, de payer à une autre personne que lui la somme de 22.500 francs, montant à ce jour, des bénéfices produits par la publication de *De Profundis*.

En ce moment, des pourparlers sont engagés entre les *solicitors* de M. Ross, des éditeurs et de la Cour, afin d'arriver à une entente. Mais, si le procès est inévitable, il sera appelé dans le courant de novembre et le jugement serait rendu peu de jours après. Voici quelle serait la procédure : M. Robert Ross citerait MM. Methuen devant les juges pour les obliger à lui payer les sommes dues; les éditeurs opposeraient la saisie du receveur officiel, et la Cour aurait à prononcer entre les prétentions de la *Bankruptcy Court* et les droits de M. Robert Ross. Si un arrangement n'intervient pas, le conflit pourrait se prolonger pendant longtemps, ce qui n'amuserait que médiocrement les créanciers *français* de Wilde. Car, à sa mort, Oscar Wilde avait fait, à Paris, une quinzaine de mille francs de dettes, et il ne laissait pas un sou, étant failli, pour faire face à ce nouveau passif. Ses créanciers avaient eu, ces temps derniers, l'espoir de rentrer dans leurs débours, car M. Robert Ross avait fait connaître son intention de réserver les profits de *De Profundis* pour payer les honoraires du médecin qui soigna Wilde dans les derniers mois de sa vie, à solder les dettes diverses et à rembourser les prêts consentis à Wilde par des amis. Les créanciers *anglais* n'ont sans doute pas voulu entendre de cette oreille, et c'est en leur faveur qu'intervient le receveur officiel de la Cour des Faillites. Dans « les milieux bien informés », le bruit court que, s'il perd son procès, M. Ross, se propose de publier le *reste* de *De Profundis* qui relate toute la vie de Wilde et comporte une quantité de détails qui causeraient, en Angleterre un scandale énorme. On se rappelle, en effet, que M. Ross a dit n'avoir laissé publier qu'un tiers à peine du manuscrit que lui légua Oscar Wilde.

§

Le Monument de Verlaine. — A la fin d'un écho annonçant que le Conseil municipal et M. le Préfet de la Seine ont décidé qu'une « place » (place ou rue?) de Paris portera le nom de Paul Verlaine, *l'Eclair* du 4 octobre dit, reproduisant une erreur très accréditée, que le Sénat « ne *vou-*

lut pas accueillir le buste du poète dans ce Luxembourg où il aima promener ses rêves ».

M. F.-A. Cazals, secrétaire du Comité pour le monument Paul Verlaine, a immédiatement adressé la lettre suivante à *l'Eclair*, qui l'a publiée dans son numéro du 5 octobre :

Monsieur le rédacteur,

Les amis de Verlaine ne peuvent que remercier *l'Eclair* de l'écho sympathique paru dans son numéro du 4 octobre. Mais je dois, au nom du *Comité pour le monument de Paul Verlaine*, vous signaler l'erreur qu'il contient et vous prier de vouloir bien la rectifier. Le Sénat, ou mieux, la questure, n'a jamais eu l'occasion de mal accueillir au Luxembourg le buste de notre cher poète, pour la raison bien simple que le comité n'a encore sollicité aucun emplacement. Cette demande, en effet, ne pourra être utilement faite — conformément à la décision prise il y a quelques années par la questure elle-même — qu'en 1906, dix ans après la mort de Paul Verlaine.

Le monument — sauf le socle dont la pierre n'est pas encore taillée — est terminé. Il a été exposé au Salon et on peut le voir, actuellement, chez M. de Niederhausern-Rodo, le sculpteur, en son atelier de la rue Dutot.

Veuillez agréer, etc.

F.-A. CAZALS.
Secrétaire du Comité.

Nous pouvons ajouter que le Comité, qui, on le sait, a pour président M. Auguste Rodin, et pour vice-présidents MM. Catulle Mendès et Léon Dierx, s'emploie à réunir la somme nécessaire à l'achèvement de l'œuvre.

§

Redde Cæsari... (*suite*). — M. Francis Vielé-Griffin nous adresse la lettre suivante :

Paris, 2 octobre 1905,

Mon cher ami,

Le débat se précise en se limitant : c'est, exactement, l'intérêt du « consommateur français » qui nous intéresse. Or le cruel caprice linguistique de M. Joseph Renaud, après avoir leurré cet être de raison jusqu'à lui insinuer contre toute évidence qu'en réclamant un « *bitter* « il « parlerait anglais » risque désormais de mettre cette victime hypothétique dans la posture de demander, à Londres, une absinthe « *bitter*, 4e sens » et de se voir servir... une purge! — apéritive, sans doute, elle aussi, mais à rebours.

La langue anglaise étant encore vivante, ce n'est pas nécessairement dans des dictionnaires « classiques » qu'il nous faut en chercher la clef; toutefois, pour complaire aux habitudes de M. Joseph Renaud, et comme il s'agit d'étymologie, il sera sage de s'en référer au *Stapfer* pour y apprendre, si on l'ignore par ailleurs, que le mot *bitter*, dans l'acception considérée, *nous vient du hollandais*.

Au surplus et voici l'essentiel :

Une *nouvelle édition* du LAUS VENERIS

fournira à ceux qui les réclament depuis longtemps une version curieuse, de l'avis des gens compétents, du poème de

Charles Algernon Swinburne.

L'excellent anglicisant, H.-D. Davray ornera d'une préface ce coquet volume qu'éditera le *Mercure de France*.

MM. Joseph Renaud et Henry-D. Davray apprécieront, je n'en doute pas, la forme peut-être originale de cette réclame, qui greffe quelque gaîté sur un débat un peu broussailleux au sens de plusieurs.

Bien à vous.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

§

La mort d'Abdul Halim Mendouh. — Nous apprenons avec regret la mort d'Abdul Halim Memdouh, traducteur en collaboration avec M. Edmond

Fazy de l'*Anthologie de l'Amour turc*, que nous avons publiée récemment. Un écho du *Courrier Européen* retrace ainsi sa vie:

M. Memdouh — c'est ainsi qu'il se faisait appeler en France — était né à Constantinople où il avait fait ses études à l'Ecole des langues orientales et à l'Ecole de droit. Dès son jeune âge il collabora à différents journaux de sa ville natale, notamment au *Tarik*, au *Terdjemani* et au *Serveti Funoun*, où il donna des poèmes et des articles tant politiques que littéraires.

En raison de ses idées libérales, il fut deux fois exilé de Turquie ; mais il put rentrer et fut, après avoir occupé plusieurs autres fonctions, nommé directeur des Affaires étrangères à Smyrne.

Là encore, des menaces d'exil l'atteignirent, et M. Memdouh résolut de rompre definitivement avec le gouvernement odieux de sa patrie en prenant la fuite.

Depuis, il a vécu en France et en Angleterre, publiant des articles dans la presse et surtout au *Ghanraï-Ummet*, organe du parti jeune-turc. Il a aussi beaucoup travaillé pour M. Lechâtellier, le distingué professeur de la Sorbonne, et a écrit un *Résumé de l'Histoire turque*. Mentionnons aussi qu'il a traduit en turc le *Contrat social* de Rousseau et qu'il a publié à Paris, en collaboration avec M. Edmond Fazy, un volume de traductions de poésies orientales, intitulé *Anthologie de l'amour turc*. Il y a quelques années, il a fondé également à Paris un journal, *le Libéral ottoman*, que le gouvernement de la République a cru cependant devoir bientôt supprimer.

M. Memdouh est mort jeune; il n'a pas atteint la quarantaine. Tous ceux qui l'ont connu appréciaient sa sincérité et son talent. Comme tant d'autres il aurait pu jouir de toutes les faveurs d'Abdul Hamid. Il a préféré l'exil et la liberté.

§

Le médaillon de Pierre de Querlon. — Nous avons naguère annoncé que les amis de Pierre de Querlon, désirant s'unir pour un pieux hommage au jeune écrivain si prématurément disparu, avaient prié le sculpteur François Sicard de modeler un médaillon qui sera encastré dans la pierre tombale au cimetière d'Etampes. Voici l'état de la souscription:

MM. Custot	10	»	MM. Edouard Ducoté	40	»
F. Fagus	5	»	André Gide	20	»
Remy de Gourmont	10	»	Charles Verrier	15	»
Thurner	10	»	Léo Larguier	15	»
Henri de Régnier	10	»	Sansot-Orland	5	»
Gérard d'Houville	10	»	Roger Le Brun	5	»
Alfred Vallette	10	»	Louis Thomas	5	»
Mercure de France	20	»	Marc Varenne	20	»
			Total	210	»

Les souscriptions sont reçues à *l'Ermitage* et au *Mercure de France*.

§

Les vicissitudes des magazines. — Le nombre des revues et des magazines littéraires est beaucoup plus élevé en Angleterre qu'en France. Ils y prospèrent davantage et y durent plus longtemps. Cependant la vogue des plus tenaces finit par s'user et les lecteurs donnent la préférence aux publications plus modernes. Les vieilles maisons d'édition ont renoncé à lutter contre les usines à périodiques telles que les firmes Newnes, Cassell, Pearson, Harmsworth, etc., qui, à présent, accaparent aussi bien les quotidiens que les recueils hebdomadaires et mensuels, et de temps à autre une revue disparaît qui jadis fut fameuse.

Cette fois, avec le numéro d'octobre, c'est le *Longman's Magasine* qui cesse de paraître. Il avait été lancé, il y a plus de cinquante ans, par la

maison Longman qui, elle, existe depuis 1734 ; la plupart des grands écrivains du siècle dernier y ont collaboré.

Plus vivace, le *Macmillan's Magazine* n'abdique pas. Avec son numéro de novembre, il se transforme. Il diminue son prix de moitié, renonce à la page à double colonne et sera imprimé en plus gros caractères. Ce changement se fait exactement quarante-six ans après l'apparition du premier numéro, en novembre 1859 — deux mois avant que Thackeray, avec la maison Smith Elder, ne lance le premier numéro du *Cornhill Magasine*, encore bien vivant, mais qui a connu des jours plus glorieux.

§

Publications du « Mercure de France » :

LE MENEUR DE LOUVES, roman, par Rachilde, 3.5o.

LA JOIE, roman, par Marcel Batilliat, 3.5o.

LE ROI BOMBANCE, tragédie satirique en 4 actes, en prose, par F.-T. Marinetti.

DES DIVINITÉS GÉNÉRATRICES CHEZ LES ANCIENS ET LES MODERNES, par J.-A. Dulaure, avec un chapitre complémentaire par Van Gennep (*Nouvelle Collection documentaire*), 3.5o.

L'HISTOIRE DES GADSBY, par Rudyard Kipling, traduction de Louis Fabulet et Arthur-Austin Jackson, 3.5o.

§

Pour M. Ernest Gaubert, *avec demande d'une insertion réparatrice.* — C'est sous ce titre que nous est parvenu le douzain suivant signé André Spérelli :

En face de l'Académie,
j'ai rencontré, me promenant,
sous son vieux bonnet trottinant,
la Syntaxe, ma vieille amie.

— « Hé ! lui dis-je, vous n'avez cure
de votre santé, par ma foi ! —
Où donc courez-vous par ce froid ? »
— « Mon ami, je cours au *Mercure !*

J'y vais rarement, Dieu merci !
car on y met tout à sa place ;
mais il faut bien que je me froisse
quand je me trouve face à face
avec la chose que voici :

« Puis le soir tombe et il se trouve subitement en face avec le regard paisible et le blanc visage de Madeleine d'Orsel ». *Mercure de France*, I-X-1905, page 329.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.